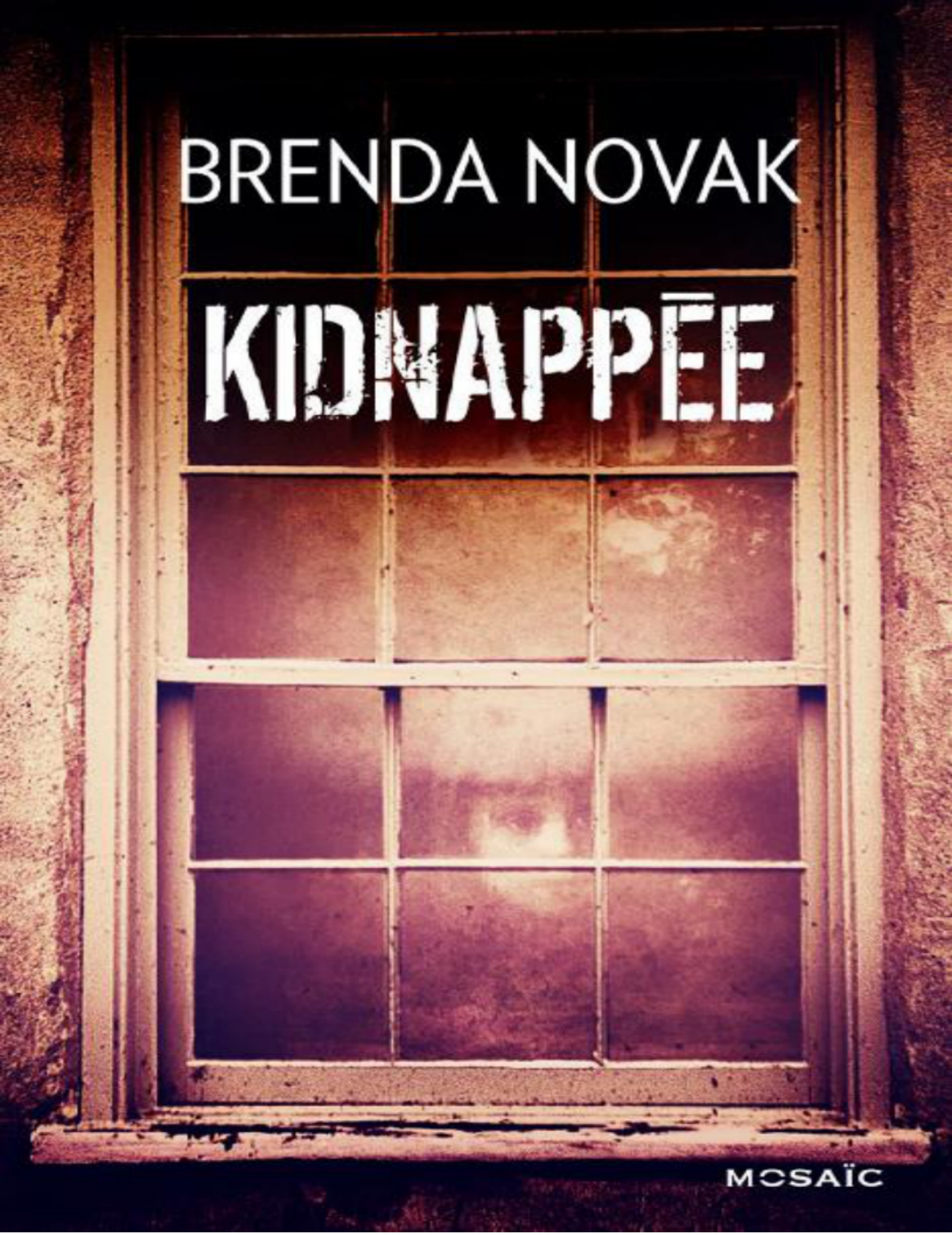
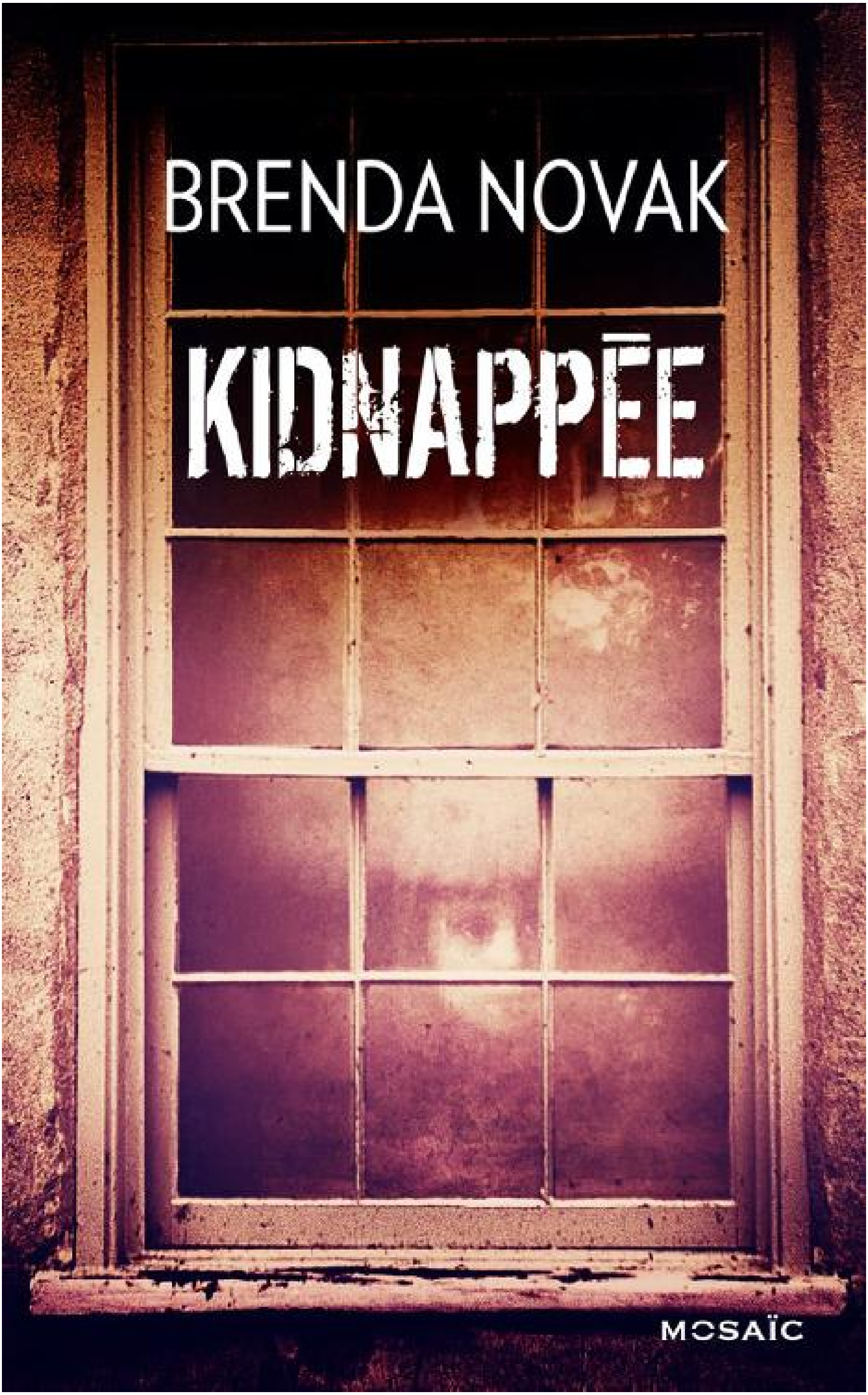
Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongoía

Novak
Dany Laferrière


BRENDA NOVAK
KIDNAPPÉE
MOSAÏC


BRENDA NOVAK
KIDNAPPÉE
MOSAÏC

BRENDA NOVAK

Kidnappée

Roman

MOSAÏC

A Channie…
Pour avoir cru en moi.
Merci d'être là, depuis le début.

« L’amour est un démon. Il n’y a pas d’autre mauvais ange que l’amour. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Peines d’amour perdues

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LA CONTRE-ATTAQUE

Face au danger
Les disparues du bayou
Mémoire à vif

Autres publications

Noir secret
Noire révélation
Noirs soupçons

1

Sacramento, Californie

Un bruit sourd s'échappa du coffre. Horrifiée, Tiffany fit une brutale embardée sur la droite, évitant de justesse une des maisons situées en bord de route. Que se passait-il ? « Rover », comme son mari et elle l'avaient baptisé, était censé être mort. Que ferait-elle, s'il ne l'était pas ?

Elle crispa les mains sur le volant. Il fallait qu'elle s'arrête pour évaluer la situation. Un mort pouvait-il revenir à la vie ? C'était manifestement le cas. Rover venait de reprendre conscience. Il était en proie à la panique, enfermé dans cet espace sombre et confiné. Peut-être cognait-il pour essayer de casser le feu arrière et attirer ainsi l'attention de la voiture qui les suivait ?

Impossible. Il n'avait que quatorze ans, bon sang ! Où aurait-il pêché l'énergie et la lucidité nécessaires pour exécuter un tel plan ? Sans compter qu'il devait être bien trop effrayé pour les défier… Mais il savait désormais que sa vie ne tenait qu'à un fil. N'était-ce pas suffisant pour tenter le tout pour le tout ?

Elle n'arrivait pas à y croire. Les gamins que son mari ramenait à la maison étaient si timides, si malléables ! Elle s'en étonnait toujours, d'ailleurs. Mais Colin avait l'œil pour les choisir. Il repérait ceux qu'il pouvait enlever.

Elle sursauta tandis qu'un autre coup faisait trembler le coffre de la voiture. Ses mains moites glissèrent sur le volant. Bon sang ! Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Le boucan que faisait Rover finirait pas attirer l'attention des autres conducteurs. Tiffany jeta un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur. La berline noire, conduite par une femme d'âge moyen, qui la suivait depuis quelques kilomètres était toujours là. La brise printanière qui s'engouffrait par la vitre ouverte balayait ses cheveux sombres, révélant ses lèvres pleines et l'ovale parfait de son visage. Impossible de voir ses yeux, dissimulés par des lunettes de soleil, mais c'était le genre de femme que Colin trouverait probablement

séduisante, malgré leur différence d'âge. Rien dans son attitude ne laissait supposer qu'elle s'était rendu compte de quoi que ce soit.

Mais elle se rapprochait dangereusement…

Les coups, les bruits accompagnés de cris étouffés reprirent de plus belle et Tiffany sentit ses nerfs se tendre.

Il faut que je m'arrête.

Mais si la conductrice de la berline se doutait de quelque chose, elle s'arrêterait également. Et ne manquerait pas d'entendre les appels au secours de Rover. Comment Tiffany expliquerait-elle la présence d'un garçon dans son coffre ? Salement amoché, en plus !

Réfléchis ! Trouve une idée ! Il était préférable de continuer à rouler. Elle tournerait au prochain feu, en espérant que la berline continuerait tout droit. Peu importait l'itinéraire, du moment qu'elle atteignait l'autoroute 50. Dès qu'elle aurait dépassé Placerville, elle prendrait le premier chemin de terre suffisamment isolé et boisé.

Et après, que ferait-elle ? C'était une chose de se débarrasser d'un corps, c'en était une autre d'ôter la vie à quelqu'un. Les cris et les coups du gamin devenaient de plus en plus forts et soutenus. Elle avait l'impression de n'entendre que ça — un vrai tam-tam. C'était à se demander comment la conductrice de la berline ne l'entendait pas ! En tout cas, il n'échapperait pas au premier piéton qu'elle croiserait à une intersection.

Tiffany prit une profonde inspiration. Si elle ne réglait pas rapidement le problème, Colin serait de très mauvaise humeur. Pire, ils iraient en prison, si elle faisait tout foirer.

Le cœur battant, elle attrapa son sac. D'une main, elle fouilla à la recherche de son téléphone portable et réussit à appuyer sur la touche correspondant au numéro préprogrammé de son mari.

— Allô !

— Colin, il est en vie ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre… » poursuivit la voix enregistrée de son époux.

Frustrée, elle coupa la communication. Colin trouvait désopilant de faire croire à ses interlocuteurs qu'il était en ligne. Elle-même en riait de bonne grâce quand elle se faisait prendre, mais là… Elle avait besoin de lui parler. *Tout de suite.*

— A l'aide ! Maman ? Papa ? Au secours, aidez-moi ! criait l'enfant.

Tiffany appuya à fond sur l'accélérateur et vira à droite dans un crissement de pneus. Deux hommes, qui sortaient d'une boutique de luminaires, levèrent les yeux d'un air surpris. Quelle idiote ! Si elle cherchait à se faire remarquer, elle ne s'y prendrait pas mieux !

Au moins la berline noire avait continué sur Madison, songea-t-elle, soulagée.

Elle composa le numéro du bureau de Colin d'une main tremblante.

— Allez, vite. Je dois parler à mon mari, marmonnait-elle tandis que les sonneries se succédaient.

— Scovil, Potter & Clay, avocats, énonça une voix féminine.

— Misty ? C'est Tiffany Bell à l'appareil, s'exclama-t-elle tout en visualisant la standardiste aux cheveux roux et frisés. Est-ce que mon mari est là ?

— Une minute, je vais voir.

Il y eut une longue pause, puis de nouveau un bruissement indiquant qu'elle reprenait le combiné.

— Il est en réunion.

— Vous pouvez aller le chercher ?

— Eh bien… Je ne suis pas sûre. Il est avec le patron.

Jeune diplômé, Colin travaillait pour le cabinet depuis moins d'un an. Elle savait combien il était désireux de faire bonne impression sur les autres avocats, et particulièrement sur Walter Scovil, l'associé principal. Son appel tombait mal, mais rien n'était plus important que ce qui était en train de se produire.

— Je suis désolée d'insister, mais c'est vraiment urgent.

— Oh ! Est-ce que tout va bien ?

Tiffany cligna des yeux à plusieurs reprises pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières.

— Pas vraiment. Sa mère… est tombée et… et elle s'est blessée.

Colin haïssait sa mère. Il n'aurait même pas daigné traverser la rue pour aller la secourir s'il l'avait aperçue en train de mourir — mais ça, personne ne s'en doutait. Il n'en parlait jamais, conscient qu'il risquait d'en choquer plus d'un.

— Je suis vraiment navrée de l'apprendre… Je vais le chercher, reprit la standardiste.

Plus loin, le feu passa au rouge et le flot de voitures ralentit devant elle. Elle scruta l'intersection avec angoisse. Pouvait-elle prendre à droite ? Ou tourner à gauche si une flèche verte l'y autorisait ? Tout était préférable à un arrêt total. Malheureusement, trop de véhicules lui bloquaient le passage. Elle n'eut d'autre choix que de piler et d'attendre.

Elle se mordillait la lèvre, essayant de calmer sa respiration ,quand elle s'aperçut brusquement que Rover ne faisait plus de bruit. Etait-il mort pour de bon, cette fois ?

— Tiffany, qu'est-ce qui te prend de m'appeler ?

En entendant la voix de son mari, elle ne put contenir ses larmes, qui ruisselèrent sur son visage. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, elle surprit le coup d'œil insistant de l'homme installé au volant de la camionnette de la file d'à côté, et se tourna pour se soustraire à son

regard.

— C’est Rover, murmura-t-elle au bout du fil.

— Quoi, Rover ?

— Il est en vie.

— *Quoi ?*

— Il est en vie !

— C’est impossible !

— Si. Il donne des coups dans le coffre et il appelle au secours.

— Alors arrête-toi et fais ce qu’il faut !

— Ici ? Au milieu de Fair Oaks ?

— Bon sang ! Non, bien sûr que non.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Tu es dans quelle rue ? reprit-il.

— Je suis sur Hazel et je roule vers le sud pour rejoindre l’autoroute 50.

— Parfait. Dès que tu seras sortie de la ville, tu régleras le problème.

Elle avait effectivement l’intention de sortir de la ville, mais ce qu’il impliquait après la mit mal à l’aise.

— Qu’est-ce que tu veux dire par « régler le problème » ?

Il baissa la voix pour lui répondre.

— Tu m’as bien entendu : tu finis le travail.

Tuer Rover ? Elle-même ? Elle sentit son estomac se soulever à cette pensée. Le garçon avait été le jouet de Colin. C’était dur d’effacer les traces, à présent.

— Mais… je n’ai pas d’armes, balbutia-t-elle.

— Utilise un bâton ou… une pierre, s’il le faut. Ce n’est quand même pas sorcier !

Tiffany sentit sa mâchoire se contracter. Comment ce qui n’était d’abord qu’un simple amusement avait-il pu dégénérer à ce point ? Parfois, la nuit, elle restait éveillée, parfaitement immobile entre les draps, cherchant à comprendre pourquoi elle était impuissante à mettre un terme à cet engrenage infernal. Quant à Colin… Il était bien trop accroc à la poussée d’adrénaline que lui procuraient l’excitation sexuelle et le sentiment de toute-puissance pour avoir envie d’arrêter. Il lui faisait toujours la même vieille promesse : « Encore une fois. Une toute dernière fois et j’arrête ! » et, chaque fois, elle le croyait et cédait.

Sauf que maintenant elle ne se contentait plus d’être spectatrice. Elle prenait part à ses « jeux », réglant, à sa demande, les détails qui restaient.

— Tu plaisantes, n’est-ce pas ? Tu sais que je n’ai pas le cran pour… pour faire ça.

— Je ne te demande pas ton avis !

Le feu passa au vert. Le conducteur de la camionnette lui décocha un sourire enjôleur avant d'accélérer. Elle n'y prêta guère attention. Il ne pouvait rien soupçonner : Rover était silencieux depuis de longues minutes.

— Mais…

— Fais-le ou je jure devant Dieu, Tiffany, que…

Il ne prit pas la peine de finir sa phrase. Il n'en avait pas besoin : elle savait ce que cela entraînerait si elle ne réglait pas le problème. Il la punirait sévèrement — d'autant qu'il n'aurait plus son « petit animal de compagnie » à sa disposition.

— D'accord, j'ai compris. Je… il ne bouge plus…

— Pourquoi tu me déranges pour rien, alors ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Tu es pathétique.

— Ne dis pas ça, je t'en prie… Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour toi ?

— Ne commence pas. Tu ne serais rien sans moi. Tu n'étais qu'une plouc quand je t'ai rencontrée.

Il baissa la voix, chuchotant presque, mais elle comprit qu'il était revenu dans son bureau et qu'il en avait fermé la porte.

— Quel type aurait posé les yeux sur toi avec tes cheveux gras et tes vêtements informes ? Je t'ai appris à t'habiller, à te coiffer, à te maquiller. J'ai fait de toi un sex-symbol ! Et maintenant tous mes amis te dévorent du regard…

C'était vrai et elle en connaissait le prix : il exigeait de sa part des efforts constants, sans cesse renouvelés. Il contrôlait sa nourriture, lui imposait deux heures de sport par jour et la pesait régulièrement pour s'assurer que l'aiguille de la balance ne dépasse pas les cinquante kilos. Une taille fine pour mettre en valeur ses seins refaits, qu'il voulait « de la taille de pastèques ». Heureusement pour elle, sa nouvelles poitrine n'était pas si imposante. Colin était plus soucieux de conserver les apparences que d'assouvir ses fantasmes d'amateur de porno : il avait modéré ses exigences auprès du chirurgien plastique, en optant pour un généreux bonnet D. Une rhinoplastie et une augmentation des pommettes avaient complété la transformation. Il devait encore près de neuf mille dollars à la clinique pour toutes ces opérations esthétiques, mais il ne semblait pas affecté par ces dépenses. Seule comptait l'admiration que son couple suscitait à son travail et dans le quartier.

— Je me moque de ce que pensent les autres hommes, se défendit-elle.

C'était vrai. Il était le seul qui comptait à ses yeux. Le seul qui l'ait jamais aimée. Et c'était cet amour qu'elle ne voulait pas perdre.

— Si je compte autant que tu le prétends, fais ce que tu as à faire !

Le gamin était toujours silencieux. Plus aucun bruit ne s'échappait du coffre. Reprenant courage, Tiffany baissa sa vitre pour laisser entrer un peu d'air frais et tira sur le chemisier mouillé de sueur qui lui collait à la peau.

— Oui. Oui, c'est d'accord !

— Voilà qui est mieux.

L'accès à l'autoroute 50 se profila sur sa droite et elle accéléra pour s'engager sur la bretelle. Personne ne pourrait plus entendre le gamin, une fois qu'elle s'y serait lancée à vive allure.

— J'ai paniqué, mais c'est fini maintenant.

— Je sais, bébé. Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu es à moi, tu le sais ? Chacune de tes pensées, chacun de tes gestes sont à moi et c'est comme ça que je veux que ça se passe.

Il était très possessif, mais elle s'estimait chanceuse d'être aimée avec une telle virulence. Avec lui, elle se sentait séduisante, désirable, épanouie. Il lui avait donné tant de preuves de son amour ! Récemment il l'avait même emmenée dans un salon de tatouage pour lui faire tatouer « A Colin » sur chacun de ses seins, chacune de ses fesses et à l'intérieur de ses cuisses… Investirait-il autant de temps et d'argent sur elle si elle n'était pas si importante dans sa vie ? Et puis, pourquoi s'opposer à sa volonté et risquer de s'attirer ses foudres ?

Un frisson la parcourut lorsqu'elle pensa à l'incident qui avait sonné la fin de la présence de Rover chez eux. C'était la faute du gamin, se dit-elle. Il connaissait Colin et savait ce qu'il attendait de lui. S'il avait obéi, comme d'habitude, il aurait peut-être souffert pendant un moment, mais il s'en serait remis. Et il serait encore vivant à l'heure actuelle.

Mais Rover avait voulu jouer au plus malin et… il avait échoué, bien sûr. Maintenant, elle roulait à la recherche d'un coin reculé pour se débarrasser de son corps.

— Qu'aimerais-tu manger ce soir ? demanda-t-elle, espérant l'amadouer en changeant de sujet.

— Je ne sais pas. Il faut que je retourne à ma réunion.

— D'accord.

Elle était donc seule face à cette effroyable tâche. Mais, au moins, elle avait pu parler à Colin, et il lui avait expliqué ce qu'elle devait faire.

— Merci de couvrir mes arrières, Tiff. Je te montrerai combien je t'aime, ce soir, dit-il plus doucement, avant de raccrocher.

Elle sourit en remettant son téléphone dans son sac. Une fois débarrassés de Rover, ils se retrouveraient de nouveau en tête à tête, et c'était le moment qu'elle préférait. Elle savait qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse des jouets de son mari — de « ses animaux de compagnie », comme il les appelait —, mais elle n'aimait pas

beaucoup le plaisir qu'il semblait prendre avec eux. En particulier avec les garçons. Avec ses nouveaux seins, ses tatouages et même les jeux de domination auxquels ils avaient commencé à se livrer, elle le satisfaisait, certes… mais pas autant qu'eux. Parfois, il lui arrivait de penser qu'elle n'était qu'un trophée bon à agiter devant ses voisins, ses amis et ses collègues avocats. Un reflet dans lequel il aimait se contempler, une image qui le flattait.

Mais non… Elle se faisait des idées. Colin partageait tout avec elle, même ses animaux de compagnie. Ainsi, Rover s'occupait des tâches ménagères depuis des semaines.

Elle sécha ses larmes, monta le volume de la radio et se mit à fredonner. Elle se faisait une montagne de rien. Elle pouvait le faire. Elle roulerait jusqu'à la cabane que le père de Colin louait avant d'acheter sa propre maison et dans laquelle ils avaient passé une fois les fêtes de Thanksgiving. Elle s'enfoncerait dans les bois et se débrouillerait pour tirer le corps sur le sol et, quand tout serait terminé, elle irait acheter de quoi préparer un dîner romantique. Elle laisserait Colin l'attacher et la fouetter, et se donnerait à fond pour qu'il atteigne l'orgasme. Avec un peu de chance, il oublierait toute cette histoire et lui pardonnerait de l'avoir dérangé au bureau.

Quand elle coupa le moteur, elle avait repris ses esprits. Elle n'avait plus entendu Rover depuis qu'il avait appelé ses parents à l'aide. Il devait être mort. Ce n'était pas étonnant, après ce que son mari lui avait fait.

Pourtant, quand elle ouvrit le coffre, il en jaillit comme un automate sur son ressort — il ressemblait plus à une sorte de monstre sauvage, tout nu avec son œil gauche tuméfié et fermé, ses lèvres fendues, ses vilaines coupures, les hématomes sombres qui bleuissaient sa peau pâle. Il la bouscula si violemment qu'elle tomba à terre. Le temps qu'elle se redresse, il était déjà loin.

Elle resta pétrifiée en le regardant courir, plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Il poussait des cris, entrecoupés de sanglots. Il était si bruyant qu'elle prit peur et regagna précipitamment l'habitacle. Elle démarra en trombe et reprit à toute allure le chemin de terre cahoteux. La BMW n'était pas faite pour ça, mais Tiffany s'en fichait. Pas question de traîner là une seconde de plus.

Mais comment annoncerait-elle la nouvelle à Colin ?

2

Samantha Duncan s'ennuyait comme un rat mort. Elle avait pourtant cru que ce serait sensas de ne pas aller en cours. Mais rien de très « amusant » n'avait conclu la première semaine. Sa mère travaillant toute la journée, elle se retrouvait seule dans une maison vide et bien trop silencieuse. Cette maison en particulier. Elle était de loin, et sans conteste, la plus belle de toutes celles dans lesquelles elles avaient vécu, mais elle se fichait des « équipements » comme sa mère les appelait. En réalité, elle s'y sentait comme un bagage excédentaire — un bien petit désagrément, somme toute, qu'Anton Lucassi devait accepter pour avoir le privilège de partager le lit de sa mère.

Elle s'empressa de chasser cette pensée désagréable de son esprit. Ça lui donnait mal au ventre… Or elle était censée être en convalescence. Et se « consacrer à une occupation constructive » — encore une phrase que sa mère avait sans cesse à la bouche depuis qu'elle s'était installée avec Lucassi. Ils s'étaient bien gardés de lui dire laquelle, évidemment ! On était lundi et si elle ne trouvait pas une façon de passer les quatre prochains jours, elle ne survivrait pas jusqu'au week-end. La pensée d'une troisième semaine, puis d'une quatrième du même acabit lui donna envie de pleurer. Elle était si désœuvrée qu'elle en arrivait presque à envier ceux qui étaient coincés au collège.

La sonnerie du téléphone rompit le fil de ses pensées. Soulevant sa tête du fauteuil où elle s'était installée, elle plaqua une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la piscine. Qui cela pouvait-il être, à part le fiancé de sa mère ? *Encore*. Anton était un maniaque psychorigide. Que lui voulait-il cette fois-ci ?

Elle faillit ne pas répondre, mais elle savait que cela ne servirait à rien ; il insisterait jusqu'à ce qu'elle décroche.

— Pourquoi ma mère s'est-elle installée avec toi ? grommela-t-elle en attrapant le combiné. Allô !

Elle prit une voix ensommeillée, pour lui faire penser qu'il la tirait d'une sieste, mais il ne parut pas s'en soucier.

— Sam ?

— Oui ?

— Dis, tu ne laisses pas le vidéoprojecteur allumé toute la journée ?

C'était donc pour ça qu'il appelait ?

— Non.

— Tant mieux. La lampe s'use rapidement et ça coûte plus de trois cents dollars pour la remplacer.

— Ah bon ? J'le savais pas, ironisa-t-elle.

L'ironie était sa seule façon de faire la maligne sans en subir les conséquences : Anton n'avait aucun sens de l'humour. Il ne comprenait donc rien à ses allusions. Elle se moquait pourtant clairement de lui et de sa propension à lui répéter le prix des choses… Comment aurait-elle pu oublier celui du fameux projecteur ? Il le lui avait rabâché des centaines de fois, au point de rendre sa mère tellement nerveuse qu'elle avait fini par lui acheter son propre lecteur DVD afin qu'elle n'utilise pas le vidéoprojecteur. Heureusement qu'elle aimait les films. Et la lecture. Mais regarder une émission télévisée de temps à autre lui aurait changé les idées, tout de même…

— Ce n'est pas un jouet, insista-t-il.

Parce qu'elle avait joué avec, peut-être ?

— J'ai compris.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je m'amuse à casser tout ce que je touche ! marmonna-t-elle entre ses dents

— Quoi ?

— Je disais que j'étais en train de dormir, reprit-elle.

Elle n'avait aucune envie de lui donner une raison de prolonger son sermon. Il fit une nouvelle fois la sourde oreille, sans manifester la moindre gêne pour l'avoir dérangée.

— Tu n'es pas près de la piscine, au moins ?

Trouvait-il quelque chose à redire à ça aussi ?

— En fait, si. Je pensais que ce serait aussi bien de bronzer en dormant.

— Fais attention à ne pas mettre de la crème solaire sur les coussins. Ils sont chers…

Elle le mima tandis qu'il prononçait ces mots qu'elle connaissait par cœur et se retourna sur son fauteuil sans réprimer une grimace de mépris.

— Je ne mets pas de crème, répliqua-t-elle avec humeur.

— Tu n'es pas fâchée ? J'essaie simplement de te faire comprendre la valeur des choses.

Nul doute qu'il avait perçu son agacement. Elle ferma les yeux, mettant toute son énergie à refouler l'irritation qu'elle sentait monter en elle.

Comme elle aurait aimé lui crier : « Dégage et ne m'adresse plus jamais la parole ! » mais il y avait Zoé, sa mère, si excitée d'avoir enfin *trouvé* un homme susceptible de lui offrir une vie stable et la possibilité de s'élever sur l'échelle sociale. Elle ne voulait pas tout gâcher ; elle lui avait déjà gâché assez de choses en venant au monde, non ?

— Je ne suis pas fâchée, affirma-t-elle platement.

— Tu es gentille. Ta mère t'a appelée ?

Non. C'était dommage, d'ailleurs. Elle aimait quand Zoé l'appelait.

— Elle le fait dès qu'elle le peut. S'ils n'étaient pas aussi nuls à son boulot, on pourrait se parler plus souvent.

Le mardi de la semaine précédente, sa mère était rentrée à la maison pour déjeuner avec elle, et elle avait failli se faire renvoyer parce qu'elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude dans l'après-midi.

— Ils ne sont pas nuls, Sam. C'est le vrai monde. Zoé a des obligations. Elle doit se montrer responsable vis-à-vis de ses employeurs, comme tu devras l'être un jour.

Merci pour la leçon de morale. Comment sa mère faisait-elle pour supporter ce type ? C'était incompréhensible.

— Sam ? reprit-il. Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, mais là, je… suis vraiment fatiguée.

— D'accord. Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Merci. Au fait, j'ai éteint toutes les lumières, lança-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre un ton moqueur. C'était plus fort qu'elle, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Content de savoir que tu écoutes, s'exclama-t-il. On se voit plus tard.

Ce ne serait jamais *assez tard*, songea-t-elle — mais elle termina la conversation sur une note exagérément aimable, parce qu'elle trouvait amusant d'en faire des tonnes.

— Merci d'avoir appelé, Anton.

Elle sourit. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Et elle était convaincue qu'il ne l'aimait pas davantage, malgré ce qu'il prétendait devant sa mère.

Quand elle raccrocha, un claquement de porte du côté du jardin des voisins attira son attention. Bizarre. Tiffany et Colin Bell n'étaient généralement pas chez eux pendant la journée.

A l'affût du moindre signe de vie, Samantha céda à la curiosité et se leva. Bien que tirée d'affaire, elle n'était pas encore complètement remise de sa mononucléose. Elle traversa lentement la pelouse fraîchement tondue. Encore deux semaines de convalescence, et elle pourrait retourner au collège. C'est ce que le médecin avait affirmé, en tout cas.

Si Anton la voyait marcher sur la platebande que le jardinier avait plantée il y a un mois… ça le rendrait fou, c'est sûr. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sermon qu'il lui ferait, mais elle s'en fichait. A cause de ces foutues fleurs et de tout ce qui était planté dans ce foutu jardin, il l'avait obligée à se séparer de son chien. Il lui avait trouvé une famille, mais elle n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait pu accepter ça.

Approchant son œil d'une fente de la palissade, elle aperçut Tiffany Bell. Avec son mari, ils formaient un couple séduisant qu'elle croisait, de temps en temps, devant la maison. Mais, à sa surprise, sa voisine, qui était aide-soignante dans une maison de retraite, n'était pas en tenue de travail. A la place de la blouse fleurie, du pantalon bleu et des sabots blancs qui constituaient son uniforme, elle portait un jean troué, des tennis pas très propres et un T-shirt qui la boudinait tellement que ses seins paraissaient encore plus gros que d'habitude.

— Je parie qu'ils sont faux, murmura Samantha en jetant un coup d'œil dépité à sa poitrine encore plate.

A treize ans, il n'y avait pas de raison de perdre espoir, mais elle n'était pas très précoce. Alors que sa meilleure amie, Marti Seacrest, remplissait un bonnet B, Sam, elle, n'avait pas besoin de soutien-gorge. Sa mère dédramatisait les choses en l'appelant mon « petit bourgeon tardif ». N'empêche que les garçons ne la regardaient pas comme ils regardaient Marti et…

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Tiffany de l'autre côté de la barrière.

Samantha balaya le jardin du regard, mais ne vit personne d'autre. Est-ce qu'elle s'adressait à elle ?

— Pardon ? intervint-elle.

La tête de sa voisine tourna si vite dans sa direction que Samantha crut presque entendre craquer les os de son cou.

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Samantha regretta aussitôt d'être intervenue, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle se colla à la barrière, les paumes posées contre le bois brut. Elle parvenait à voir la silhouette de Tiffany, mais son visage disparaissait dans l'ombre du patio et se dérobait à son regard.

— C'est moi ! Sam. Samantha Duncan. Je ne suis pas au collège aujourd'hui. En fait, je suis à la maison depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— J'ai été malade.

— Tu n'as pas l'air d'aller mal.

— Je vais mieux, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, derrière cette haie ?

— Je m'ennuie… Je ne sais pas trop quoi faire.

Ses amies lui manquaient, en fait. Sa mère aussi. Terriblement.

Tiffany resta silencieuse. Samantha remarqua qu'elle faisait distraitement claquer ses doigts.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ce n'était pas seulement son comportement étrange qui éveillait sa curiosité, mais aussi sa tenue négligée qui contrastait avec les jeans de marque, les talons, les beaux pulls et les jolis chemisiers qu'elle portait habituellement.

— Vous semblez… nerveuse. D'habitude, vous n'êtes pas à la maison à cette heure de la journée.

— Tu connais donc mon emploi du temps ? s'emporta sa voisine.

— Pas vraiment. Je…

— Tu viens juste de dire que je n'étais pas chez moi à cette heure de la journée.

— Parce que… vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— A toi de me le dire, puisque tu sembles connaître mon emploi du temps mieux que moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire que je suis nerveuse ?

C'était palpable. Mais, comme tout ce qu'elle disait était pris de travers, Sam préféra s'arrêter là.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Attends !

Elle n'avait plus envie de parler, mais l'injonction la fit hésiter et elle s'immobilisa.

— Depuis quand tu ne vas plus à l'école ?

La méfiance qui perçait dans la voix de Tiffany Bell la mit mal à l'aise. Les adultes prenaient souvent ce ton — Anton en particulier. Pourtant, elle n'avait rien fait de mal. Elle ferma un œil pour mieux voir par le trou de la palissade.

— Depuis une dizaine de jours, répondit-elle.

Sa voisine sortit de l'ombre du patio et Samantha vit qu'elle avait pleuré. De larges coulures de mascara noircissaient ses yeux rougis et gonflés.

Voilà qui expliquait son agressivité… Personne n'aimait être surpris en train de pleurer.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle vit Tiffany traverser son jardin pour s'approcher de la palissade. Les Bell ne possédaient pas de piscine, ni même de barbecue.

— Tu fais souvent ça ?

— Faire quoi ?

Elle fit un mouvement de tête en direction de sa maison.

— Nous espionner.

Son alarme intérieure se mit à clignoter.

— Je ne vous… *espionne* pas !

— C'est pourtant ce que tu faisais à l'instant, derrière cette barrière, non ?

— Non. Pas vraiment. Je veux dire que je vous ai entendue sortir et je m'ennuyais, alors…

Elle s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé que ce serait sympa de vous dire un petit bonjour.

Tiffany était proche maintenant, assez proche pour que Samantha remarque une traînée rouge foncé sur son T-shirt. Cela ressemblait à… du *sang*. S'était-elle coupée ? Peut-être… Etait-ce pour cette raison qu'elle avait pleuré ?

— Vous êtes blessée ?

Les yeux de Tiffany se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Samantha se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas du sang, là, sur votre poitrine ?

Sa voisine baissa les yeux, et vacilla en prenant conscience de l'état de son T-shirt.

— Zut ! Zut ! Zut ! Je… Je n'avais pas vu ! s'emporta-t-elle en se frottant nerveusement le front.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je ne peux pas… Je ne sais pas quoi faire. J'ai passé une mauvaise journée. Une *très* mauvaise journée.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, n'appelle personne !

Ses larmes ruisselèrent de nouveau, maculant ses joues de mascara.

— Dis juste à mon mari que je… qu'il faut qu'il rentre à la maison.

— Où est-il ? A son travail ?

Tiffany ne répondit pas et ôta son T-shirt qu'elle jeta par terre, comme si le simple contact du tissu rougi de sang la répugnait.

Bien que surprise de voir sa voisine en soutien-gorge, Samantha insista :

— Quel est son numéro ?

— Son… quoi ? Je ne peux pas… Je ne me les rappelle pas, là tout de suite.

Elle se plia brusquement en deux, comme si elle cherchait à reprendre son souffle et vomit dans l'herbe.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Sam n'en avait pas la moindre idée, mais, manifestement, c'était sérieux. Elle devait joindre son mari au plus vite. Il saurait quoi faire.

— Son numéro est dans le répertoire de votre téléphone ?

— Oui…, haleta Tiffany. Tu peux l'appeler pour moi ?

Le souffle court, elle s'essuya la bouche et renversa la tête en arrière.

— D'accord. Restez ici.

Samantha courut vers le portillon qui menait au jardin de devant, avant de s'immobiliser en entendant les pleurs de la jeune femme redoubler d'intensité.

— Je m'en veux, gémissait-elle dans le vide. Je m'en veux tellement !

Percevant l'angoisse de sa voisine, Sam revint sur ses pas.

— Pourquoi ? Tout va bien aller.

Tiffany se tut et se laissa choir sur le sol.

— Oui, tout ira bien. Ce n'était pas ma faute. Il ne peut pas m'en vouloir, répéta-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— De quoi parlez-vous ?

Tiffany renifla et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— De rien. Je ne me sens pas bien, c'est tout. Je n'ai pas les idées… très claires.

— Ne vous inquiétez pas. J'arrive, assura Samantha en courant vers le portail.

3

Une vive tension assombrit les traits de Zoé tandis qu'elle décrochait le téléphone. Cela faisait deux heures qu'elle essayait de joindre sa fille, mais les sonneries s'enchaînaient dans le vide et Sammie ne répondait pas. N'entendait-elle pas sonner ? Peut-être s'était-elle endormie avec la radio…

— Zoé ?

Elle tressaillit et leva les yeux vers celle qui venait de l'interpeller. Jan Buppa, sa responsable, se tenait debout devant son bureau. Aux prises avec l'angoisse qui menaçait de la submerger, elle ne l'avait même pas entendue approcher. A force de travailler dans un espace ouvert, qu'elle partageait avec les réceptionnistes, les secrétaires et les assistants de gestion, elle avait appris à faire abstraction des bruits et des allées et venues du personnel pour rester concentrée sur son travail.

— Je ne voudrais pas interrompre votre rêverie, lança Jan, mais vous avez l'intention de finir ces contrats de location avant de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Sa responsable accompagna ses propos d'un geste emphatique vers la pile de dossiers qui encombrait le bureau. Zoé s'y était attelée dès le début de la journée, mais il y en avait assez pour la tenir occupée jusqu'au milieu de la semaine… Impossible de tout boucler avant 17 heures, en tout cas.

Elle retint un soupir. Anton lui répétait souvent qu'elle avait une chance folle. Sans lui, comment aurait-elle pu décrocher un entretien avec le patron de Tate Commercial, dont il était le conseiller fiscal ? C'était à lui qu'elle devait ce job, et elle lui en était reconnaissante. Ne devait-elle pas se montrer digne de la confiance qu'il lui avait accordée ? Elle força un sourire.

— Bien sûr. Vous avez promis aux agents immobiliers qu'ils les auraient pour demain, et ils les auront.

— Je suis contente de vous l'entendre dire. Je voulais m'assurer que nous nous étions bien comprises, vous et moi.

La mâchoire serrée, Zoé regarda Jan rejoindre son propre bureau.

Si seulement elle n'avait pas autant besoin de ce travail ! Elle allait devoir rester encore plus tard que d'habitude pour finir ces maudits contrats. Or elle détestait l'idée de laisser sa fille seule aussi longtemps.

Pendant un bref instant, elle s'imagina envoyer Jan au diable, mais elle revint très vite à la réalité. Si Anton avait été près d'elle, il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon. « *Calme-toi, Zoé,* aurait-il déclaré. *Jan est un peu remontée contre toi parce que tu as eu le poste à la place de sa belle-fille, mais ça lui passera, je t'assure ! De toute façon, la première année ne sera pas évidente, mais tu dois travailler le temps d'obtenir ta licence. Et tu ne pouvais espérer meilleure agence pour faire tes armes dans l'immobilier. C'est la branche dans laquelle tu souhaites t'investir, n'est-ce pas ? Il faut savoir faire des sacrifices pour réussir.* »

Que savait-il du sacrifice, lui qui avait toujours vécu dans une maison splendide sans manquer de rien ? Zoé n'appréciait pas le ton condescendant qu'il prenait avec elle, bien sûr, mais il lui fallait admettre que, pour le reste, il n'avait pas tout à fait tort. Elle devait se donner les moyens de réussir ! Le mauvais caractère de Jan n'était qu'une petite concession sur le chemin du succès… Et puis elle était heureuse de travailler chez Tate Commercial. C'était une belle opportunité. Le tremplin idéal. Elle voulait donner le meilleur d'elle-même, se prouver qu'elle pouvait faire mieux que son père et qu'elle n'était pas condamnée à une vie d'expédients. Mais elle se faisait tant de souci pour Samantha…

Passant outre la surveillance de Jan, elle attrapa le téléphone et composa le numéro de son compagnon.

— Allô ! répondit-il aussitôt.

— Anton ? Est-ce que tu as parlé à Sammie aujourd'hui ?

— Je l'ai appelée vers midi. Pourquoi ?

— Elle ne décroche pas.

— Elle doit dormir. Je l'ai réveillée quand j'ai appelé.

Zoé jeta un coup d'œil vers la pendule murale. C'était il y a trois heures.

— Elle n'est pas encore remise de sa mononucléose.

— C'est pour ça qu'elle faisait une sieste, argua-t-il. C'est tout à fait normal, tu ne crois pas ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il trouvait sa réaction excessive. C'était peut-être le cas, mais elle n'arrivait pas à faire taire son inquiétude.

— A quelle heure comptes-tu rentrer ce soir, Anton ?

— 18 ou 19 heures.

— Pourquoi si tard ? La période des déclarations d'impôt est terminée.

— Oui, mais il reste les clients qui ont obtenu des délais.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux prendre vingt minutes pour passer à la maison et me dire si tout va bien ?

— *Tu veux que j'aille jusqu'à la maison ?* marmonna-t-il, visiblement déconcerté.

Elle se frotta distraitement la tempe gauche pour soulager le mal de tête dont elle souffrait depuis le début de la journée.

— Oui, je suis vraiment inquiète.

— C'est ridicule. Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je voudrais que tu fasses un rapide aller-retour… Elle aurait pu décider de se baigner… et se cogner la tête.

— On le lui a interdit. De toute façon, l'eau est encore trop froide.

Un rayon de soleil traversa la baie vitrée, inondant son bureau.

— Il fait particulièrement doux pour la saison ces dernières semaines.

— Mais pas assez chaud pour se baigner. Je ne vois pas ce qu'elle irait faire toute seule dans la piscine !

— Anton, j'irais moi-même si je le pouvais, mais je suis coincée ici ! insista-t-elle en haussant le ton. Et je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer ce soir.

Après un long silence, il finit par lâcher un soupir.

— Bon, d'accord… Je vais faire un saut à la maison. Mais je ne te rappelle que s'il y a un problème. Ils t'ont dit de passer tes appels personnels pendant ta pause déjeuner.

Zoé se raidit. Que lui importait son travail ou la réputation d'Anton ? A cet instant, seule Sammie comptait.

— Non. Appelle-moi dans tous les cas. Du moment que je termine mon travail avant de rentrer, cela devrait aller.

— Très bien. Je te recontacte dans dix minutes.

Après avoir raccroché, Zoé reporta son attention sur son ordinateur et tenta de se concentrer sur un bail commercial de sept ans, destiné à une galerie marchande, dans le sud de Natomas. Elle inséra quelques clauses particulières, puis elle l'imprima, avant de se plonger dans le suivant. Pourquoi Anton ne rappelait-il pas ? S'était-il replongé dans son travail, malgré ce qu'il lui avait promis, repoussant le moment d'aller vérifier que Sam allait bien ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient parlé.

Il va le faire. Il va appeler d'une seconde à l'autre.

Elle décida de lui accorder dix minutes supplémentaires. Si elle n'avait toujours pas de nouvelles d'ici là, elle le rappellerait. Et tant pis si cela se soldait par une dispute.

Les secondes s'égrenèrent. Lentement. Pesamment. Une angoisse sourde lui comprimait la poitrine.

Encore deux minutes et elle l'appellerait… A cet instant, son téléphone se mit à vibrer sur son bureau. Elle s'en saisit vivement. Le numéro d'appel indiquait celui de la maison. *Enfin*.

— Anton ? Est-ce qu'elle va bien ?

Un silence lourd suivit.

— Anton ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne la trouve pas.

Elle aurait tant voulu que ce soit sa façon à lui de se moquer de son inquiétude, mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il était trop sérieux pour ça. Ses mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, si violent qu'il lui fallut quelques secondes avant de retrouver son souffle.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— J'ai regardé partout. La porte du fond était ouverte, j'ai trouvé un livre près de la piscine, mais elle n'est pas là.

Son cœur se mit à battre plus vite et plus fort. Si fort que les battements semblaient résonner tout autour d'elle, étouffant le cliquetis des claviers, le bourdonnement des imprimantes, les voix des deux agents qui discutaient près de la photocopieuse, dans un recoin de la pièce.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. J'ai cherché partout.

— Ça n'a pas de sens. Où peut-elle être ? Elle sait qu'elle ne doit pas quitter la maison ! Le docteur lui a dit qu'elle était encore contagieuse.

— Elle est peut-être allée jusqu'au supermarché pour s'acheter des sucreries. Je vais aller y faire un tour.

— Tu as bien regardé dans la piscine ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait, bien sûr.

Grâce à Dieu, le corps de sa fille ne flottait pas sans vie à la surface de l'eau…

— Tu n'as rien remarqué d'inquiétant ? Je ne sais pas, des traces de lutte…

— Non, rien. Ne laisse pas ton imagination s'emballer, Zoé. Tu sais que le quartier est sûr.

Rocklin était l'une des plus belles banlieues de Sacramento, et son taux de criminalité figurait parmi les plus bas de Californie. Rien à voir avec Los Angeles et le camping miteux dans lequel elle avait grandi. Kidnapping, vol et meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

— Une de ses amies est peut-être passée la voir en sortant du collège, avança Anton. Ne tirons pas de conclusions hâtives.

— Je vais appeler les parents de Marti.

— Ne le fais pas du travail ! s'exclama-t-il.

— Tu plaisantes ? Je crois justement que la situation l'impose.

— Je vais le faire. Inutile de te faire virer pour ce qui n'est sûrement qu'une lubie d'adolescente !

Une lubie ? Non. Ça ne ressemblait pas à Samantha. Mais Zoé savait que si elle s'engageait dans cette discussion, Anton ne manquerait pas d'évoquer le soir où Sam avait prétendu aller à un concert alors qu'elle s'était rendue avec sa meilleure amie à une fête, chez un garçon. « *Bienvenue dans le monde de l'adolescence, Zoé. Tu n'as encore rien vu !* » lui avait-il dit.

Etait-elle trop protectrice ?

— Je ne serais pas si inquiète si elle était rétablie. Mais elle est censée se reposer toute la journée.

C'était un argument raisonnable, qu'Anton pouvait entendre, mais elle savait, au plus profond d'elle, que son inquiétude était fondée. Elle voulait tellement protéger Sam de ce qu'elle avait subi quand elle avait son âge ! A la seule pensée de sa fille entre les mains d'un homme, comme celui qui l'avait violée sur le sol du mobile home de son propre père, elle sentit son corps se glacer et des gouttes de sueur couler le long de son dos. Elle avait quinze ans, à l'époque. Et, quelques semaines plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte…

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

En vain.

Et si, en allant au supermarché, Sam avait attiré l'attention d'un pervers ? songea-t-elle brusquement. La trouvant jolie, il aurait pu la suivre jusqu'à la maison…

Elle avait raccroché si distraitement qu'elle sursauta en entendant de nouveau la voix de Jan l'apostropher.

— Que va-t-il falloir pour vous mettre au travail aujourd'hui, madame Duncan ?

— Je…

La gorge serrée, elle leva les yeux.

— J'ai des problèmes personnels.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment pour les régler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas faire autrement. Je sais bien que ces… contrats sont importants.

Mais en quoi étaient-ils si importants ? Et surtout plus importants que Samantha ? Cette paperasse semblait si vide de sens comparée à l'angoisse qui l'étreignait ! Allons ! Anton avait peut-être raison. Elle imaginait le pire, mais Samantha était en pleine adolescence, et n'importe quoi pouvait lui être passé par la tête.

— Est-ce que je pourrais… prendre une heure ou deux et revenir terminer dans la soirée ?

— Vous voulez partir en plein après-midi, alors que les dossiers

s'entassent sur votre bureau ?

— Oui, dit-elle d'une voix atone.

Elle n'avait, de toute façon, pas la tête au travail et ne pensait qu'à Sam.

Jan secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Les femmes de votre genre sont toutes les mêmes !

— Les femmes de mon genre ? répéta Zoé, interdite.

— Vous vous présentez à l'entretien d'embauche en battant des cils, en portant une minijupe pour vous mettre en valeur…

Elle se mit à tortiller son derrière plat comme une galette, caricaturant ce qu'elle pensait être la démarche de Zoé et des « femmes de son genre ».

— … et une fois que vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous passez votre temps au téléphone ou à vous faire les ongles.

— Pendant qu'une option plus méritante, mais moins séduisante se languit à la maison, c'est ça, Jan ? la coupa Zoé. Et quand je dis « une option », je pense à une belle-fille obèse !

Elle n'aurait su dire qui fut la plus surprise, de Jan ou des secrétaires assises près d'elle. Toutes trois se figèrent, leur bouche ouverte formant un O parfait.

Jan s'empourpra.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous m'avez bien entendue, lança Zoé. Et pour votre information, je n'ai pas battu des cils, ni passé l'entretien en minijupe. Et je n'ai jamais fait mes ongles au travail.

— Ni fait le travail pour lequel vous avez été engagée. Vous vous cherchez toutes les excuses, depuis le premier jour !

Zoé sortit son sac de son bureau, claqua le tiroir et se dirigea vers la sortie.

— Ne vous avisez pas de sortir, cria Jan dans son dos. Si vous partez maintenant, ne comptez pas remettre les pieds ici !

Arrivée à la porte, Zoé se retourna pour lui répondre :

— Je n'en avais pas l'intention.

Elle sentit peser sur elle le regard des employés qui discutaient dans le coin de la grande salle, puis celui des réceptionnistes à l'accueil. C'était comme une brûlure. La tête haute, elle s'interdit de se retourner et s'efforça d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver. En fait, elle tremblait comme une feuille. Sa relation avec Anton survivrait-elle à son coup de tête ? S'ils rompaient, elle devrait partir avec Samantha. Elle n'aurait pas les moyens de rester dans ce quartier — d'autant qu'elle n'aurait plus de travail. Samantha devrait encore changer d'établissement scolaire, et le cycle infernal des déménagements, auquel elle essayait de mettre un terme, recommencerait comme autrefois. Elle venait peut-être de tomber de

l'échelle dont elle avait gravi avec obstination quelques échelons.

— Pourquoi ai-je laissé cette garce me pousser à bout ? s'écria-t-elle en marchant vers sa voiture.

Laisser libre cours à sa colère l'empêchait de penser à l'absence de Sam et au silence inquiétant d'Anton. Pourquoi n'appelait-il pas ?

Elle essaya de le joindre à quatre reprises, mais sa ligne était occupée.

A qui parlait-il ?

« C'est simple », songea-t-elle en tentant de reprendre ses esprits. Il avait probablement retrouvé Sam, et il était au téléphone avec un client. Sinon, il lui aurait répondu.

Pourtant, quand elle arriva devant la maison et qu'elle le vit assis sur les marches du perron, la tête baissée, elle sentit son cœur se contracter douloureusement. En se rapprochant, elle comprit qu'il était en pleine conversation téléphonique.

Avec un policier auquel il signalait une disparition.

Elle porta la main à sa gorge.

— Non !

Il leva les yeux vers elle. Deux profondes rides lui barraient son front.

— Je ne la trouve pas, annonça-t-il. Elle n'est nulle part.

Effarée, Zoé sentit ses jambes se dérober.

— J'ai tout de suite signalé sa disparition, insista-t-il.

Il semblait sincèrement désolé d'avoir d'abord pris la situation à la légère.

— C'est pour ça que je n'ai pas essayé de te joindre. Je voulais… avoir quelque chose de positif à te dire. Il fallait avertir la police aussi vite que possible.

— La police ? répéta-t-elle, sous le choc.

— Essaie de ne pas paniquer.

Il demanda à son interlocuteur de patienter quelques secondes, puis il posa le téléphone et se leva pour la prendre dans ses bras. Il la soutint jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tout ira bien, chuchota-t-il en la faisant s'asseoir sur le canapé.

Elle le regarda ressortir pour reprendre l'appel. Il paraissait déterminé à prendre la situation en main et à la régler. Mais s'il n'y parvenait pas, rien n'irait plus jamais bien.

4

Samantha colla une nouvelle fois son œil à la serrure. Mais qu'espérait-elle apercevoir par ce trou de la taille d'un confetti ? Elle n'entendait aucun bruit non plus. Est-ce que Tiffany était partie ?

Elle espérait bien que non. Elle avait envie de faire pipi. Elle en avait envie depuis que sa voisine l'avait enfermée dans cette pièce, mais cette dernière ne répondait pas à ses appels. Quelle ingrate, tout de même ! Car Sam avait simplement voulu l'aider… Elle était entrée dans la maison, Tiffany sur ses talons, pour aller chercher le téléphone que cette dernière prétendait avoir laissé dans la pièce au-dessus du garage. En découvrant le matelas posé à même le sol, elle s'était retournée sans cacher sa surprise… et c'est à cet instant que Tiffany l'avait poussée à l'intérieur, avant de fermer la porte à clé derrière elle.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Mystère. Elle avait visiblement pété un câble. Peut-être même venait-elle de sombrer dans la folie…

Sam soupira. Pour un peu, elle se serait crue en plein thriller. Quand elle raconterait cette histoire rocambolesque au collège — comment elle s'était retrouvée enfermée par une voisine maboule, que des hommes en blouses blanches avaient ensuite dû emmener de force à l'asile psychiatrique —, personne ne la croirait ! Elle s'y voyait déjà… Au moins cette mésaventure aurait eu le mérite de rompre la monotonie de sa convalescence. Mais tout de même… pourquoi Tiffany ne la laissait pas rentrer chez elle ? Et où était son mari ? Ne devrait-il pas être revenu du boulot à cette heure-ci ?

Il serait bien embarrassé en découvrant ce que sa femme avait fait. En attendant, Sam craignait de ne pas pouvoir se retenir encore longtemps.

Laissant échapper un grognement de dépit, elle se détourna de la porte et fit pour la énième fois le tour de la pièce. Avec leur jardin coquet et bien entretenu, leurs vêtements élégants, et la BMW qui complétait le tableau, ils étaient l'image même du bon goût. Elle ne pouvait pas en dire autant de cette pièce. Mis à part le parquet massif, le même que chez Anton, et le beau ventilateur accroché au plafond,

tout était laid : le matelas maculé d'une tache douteuse en plein milieu et les planches de bois solidement clouées au mur, recouvertes de dessins d'enfants aux couleurs criardes.

Elle s'immobilisa devant, observant les taches, d'un jaune plus citron que doré, qui devaient représenter des bottes de foin et le ciel bleu envahi de nuages joufflus, qui faisaient penser à de la barbe à papa. Elle se rapprocha, essayant de voir si elle pouvait glisser la main entre la planche et le mur. Il devait y avoir une fenêtre dessous ; de l'allée, on la voyait. Si elle atteignait la vitre, il serait possible de la casser et d'appeler au secours. Et bonjour les problèmes pour Tiffany !

Elle déchanta rapidement. Les planches étaient épaisses et trop solidement fixées au mur pour qu'elle espère les détacher. Elle n'y gagnerait qu'un ongle cassé.

— Aïe !

Ou une écharde. Elle donna un coup de poing rageur contre la planche, puis suça son doigt, gagnée par la frustration. Pourquoi condamner ces fenêtres ? Il y avait aussi une pièce au-dessus du garage chez Anton, mais il y avait installé un billard, une table de poker et un minibar.

— A quoi pouvait bien servir celle-ci ? marmonna-t-elle en retirant l'écharde.

Des notes de musique s'échappaient faiblement du rez-de-chaussée. Quelqu'un était à la maison. Etait-ce Colin ?

Oubliant son doigt, elle se colla contre la porte.

— Colin ? appela-t-elle.

Elle se mit à tambouriner contre le battant.

— Hé ! J'ai besoin d'aller aux toilettes ! Ça urge… Il faut que je sorte de là !

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était enfermée là, mais il devait être tard. Si elle ne partait pas maintenant, sa mère trouverait la maison vide.

— Ma mère va rentrer d'une minute à l'autre. Il faut que j'y aille ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

— Tiffany ? hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle entendit des pas dans le couloir. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

— S'il vous plaît… Il faut que j'aille aux toilettes, s'exclama-t-elle en reprenant courage.

— Samantha ?

C'était la voix de Tiffany… Enfin !

— Oui ?

— Je suis en train de préparer un dîner romantique pour Colin, et tu me tapes sur le système. Tu ne veux pas la fermer ?

Un dîner romantique ? Elle avait dit ça avec un naturel et un calme déconcertants … Où était passée la femme déboussolée qui pleurait dans son jardin un peu plus tôt dans l'après-midi ?

— Laissez-moi sortir, comme ça je ne vous gênerai plus. Ma mère va se mettre en boule si elle ne me voit pas en arrivant.

— Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle est hyperprotectrice : je n'ai même pas le droit de regarder la télé quand j'ai cours le lendemain !

— C'est une bonne mère, si je comprends bien.

« Oh ! ça oui ! » songea Sam, soudain assaillie par une sorte de vague à l'âme. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle avait vu Zoé. Bon sang… Elle avait tellement envie de rentrer chez elle que même l'idée de voir Anton ne lui déplaisait pas !

— Alors, vous ouvrez la porte ?

Il y eut une légère pause.

— Je ne crois pas.

— Mais je vais faire dans ma culotte.

— Oh… *je vois* ! Attends une minute, d'accord ?

Enfin ! Elle patienta, passant d'un pied sur l'autre, et ne put contenir un gros soupir de soulagement en entendant de nouveau du mouvement dans le couloir.

— Vite, je ne tiens plus, insista-t-elle.

— J'arrive, j'arrive.

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit, si vite et si brutalement que Samantha n'eut pas le temps de s'écarter, et qu'elle la prit de plein fouet sur son épaule. Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle reçut un récipient en métal sur la tête. Sous le choc, elle tomba au sol et vit, impuissante, la porte se refermer violemment.

Elle frotta sa tempe douloureuse et gémit en entendant le verrou s'enclencher.

— Tiffany ?

La panique faisait vibrer sa voix sans qu'elle puisse la contrôler. Elle se fit l'effet d'un gros bébé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'allez pas me laisser sortir ?

— Je te l'ai dit, je prépare à dîner, répondit-elle derrière la porte. Nous parlerons du règlement plus tard. Fais pipi dans le récipient que je t'ai donné.

Le règlement ? Mais de quoi parlait-elle ?

Son regard se posa sur la coupe en métal qui continuait à tourner comme une toupie sur le sol. Elle ne l'utiliserait pas. Elle n'en avait plus besoin : elle avait déjà fait dans son maillot de bain.

* * *

Tiffany se sentit mieux à l'instant où elle entendit la voiture de son mari remonter l'allée. Elle s'était douchée, changée, puis elle s'était débarrassée du T-shirt taché du sang de Rover, qu'elle avait brûlé dans la cheminée. Juchée sur des talons de quinze centimètres, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge en dentelle noire, trop petit pour sa poitrine, et un string. Elle s'était parfumée, et cette fragrance capiteuse — la préférée de Colin — se mêlait à l'odeur chaude du pain à l'ail qu'elle venait de sortir du four et à celle de la cire des bougies, qu'elle avait allumées sur la cheminée.

Elle jeta un dernier regard à ses préparatifs et esquissa un sourire. Tout était parfait. Elle avait même eu le temps de nettoyer les casseroles et les poêles pour ne pas imposer à Colin la vision d'une pile de vaisselle sale.

Elle désirait tant le satisfaire !

— Tiff ?

Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, elle prit une pose suggestive à l'entrée de la cuisine.

— Oui ? fit-elle en prenant sa voix la plus sensuelle.

— Waouh… Quel accueil ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils.

Un sourire lascif aux lèvres, il la détailla sans aucune retenue.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— J'ai pensé que tu aimerais faire une autre vidéo.

Il adorait filmer leurs ébats et prétendre qu'il était une star du porno. Elle le soupçonnait de visionner ces films maison avec ses meilleurs amis, et bien que cette idée lui fût très désagréable, elle préférait feindre l'ignorance et ne pas y penser. Poser des questions ou émettre la moindre plainte ne ferait que déclencher une dispute. Et pourquoi se plaindre, après tout ? Il aimait épater ses copains et faire l'étalage de son bonheur conjugal. C'était plutôt flatteur pour elle, non ? D'ailleurs, à la fin de chaque séance, il lui demandait de montrer à la caméra les parties de son corps où son prénom tatoué la marquait dans sa chair. Et, somme toute, elle pouvait bien lui accorder ce plaisir.

Ce soir, elle ferait tout ce que Colin voulait. Tout pour qu'il soit de bonne humeur et bien disposé à son égard quand elle lui parlerait de Rover.

— Je commence par le dessert ? demanda-t-il.

Elle se caressa les seins d'un geste suggestif.

— Tu pourras en prendre deux fois si tu veux…

— C'est ma fête, alors ?

Aussi impatient qu'il semblât être, il prit néanmoins le temps de déposer son attaché-case dans le bureau qui jouxtait l'entrée.

Elle en profita pour s'éclipser dans la cuisine. Ce n'était pas le

moment de faire brûler les pâtes fraîches !

— Tu as faim ? cria-t-elle sans se retourner, tout en remuant la sauce Primavera.

— De toi.

Elle tressaillit. Elle ne l'avait pas entendu se glisser derrière elle. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, qu'il se mit à malaxer.

— Tu sens si…, commença-t-il, avant de s'interrompre brutalement.

Son silence mit Tiffany en alerte. Elle sentit son estomac se contracter. Qu'est-ce qui lui avait échappé ? Elle n'avait quand même pas fait l'étourderie d'utiliser la crème qu'il détestait ? Non, bien sûr. Alors, quoi d'autre ?

— Tu ne t'es pas épilée ?

— Ep-épilée ? balbutia-t-elle, abasourdie.

Elle avait été bien trop prise par le temps.

— Si, répondit-elle. Ce matin. Tu étais sous la douche avec moi, tu te souviens ?

— Combien de fois faudra-t-il que je revienne sur ce sujet ? Tu dois le faire matin et soir !

— C'est ce que je fais généralement, mais ça prend du temps… Et je ne sentais pas de repousse. Rien.

Elle se frotta les aisselles pour lui prouver sa bonne foi. Sa peau était douce. Comment s'en était-il rendu compte ? La vue, l'odorat, le goût… tout était exacerbé chez lui ! Rien ne lui échappait.

— Je ne te demanderais pas de le faire si ce n'était pas indispensable.

— Je le sais bien. C'est juste que … je craignais de ne pas avoir fini de cuisiner avant ton retour.

— Epargne-moi tes jérémiades. J'ai dit : aucun poil sur *tout* le corps. On ne revient pas dessus.

— Je suis épilée là où c'est important.

Elle essaya de se faire pardonner en se frottant contre lui, la main sur la fermeture Eclair de son pantalon, mais il se dégagea de son étreinte.

— Arrête. Tu crois que j'ai envie de caresser un porc-épic ?

Tiffany blêmit. La ferait-il encore dormir par terre pour la punir ?

— Je…

Comment détourner sa colère ? Elle avait bien sa petite idée, persuadée de lui faire plaisir en lui apprenant que Samantha Duncan était en haut, mais elle devait garder cette carte maîtresse pour plus tard. Il lui faudrait quelque chose de bien, de *mieux* que bien, quand elle lui parlerait de Rover et qu'il lui faudrait se faire pardonner pour l'avoir laissé s'échapper.

— Je t'ai préparé ton plat préféré.

Elle lui offrit sa moue la plus aguicheuse.

— Tu es content, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Je l'aurais été si tu t'étais rasée.

Et, sans autre forme de procès, il se dirigea vers le salon, où il alluma la télévision.

Tiffany lui lança un coup d'œil de biais.

— Je te sers un verre de vin ?

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et ôte-moi tes nichons de ma vue, ajouta-t-il avec une grimace, alors qu'elle lui tendait son verre. Tu m'as coupé l'envie de te toucher.

Elle se mordit la lèvre. Ils se retrouvaient enfin rien que tous les deux, et elle venait de tout gâcher ! Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi était-elle incapable de répondre à ses attentes ?

— Je suis désolée. Si… si tu veux, tu pourras me fesser plus tard.

— Pour te voir faire la tête pendant deux jours ? Non merci !

— Je ne ferai pas la tête. Promis.

Il leva son verre ballon et le fit lentement tourner, avant d'avaler une gorgée de vin.

— O.K. Mais seulement si tu me laisses te filmer.

— D'accord.

— … et montrer le film à mes potes quand ils viendront demain soir. Je veux aussi que tu sois là, ajouta-t-il, après une brève pause pour ménager son effet.

Elle chercha son regard. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais demandé d'être présente quand ils les visionnaient entre eux. Bien sûr, il lui avait laissé entendre que Tommy Tuttle et James Pearson, qu'il connaissait depuis le lycée, ne seraient probablement pas contre une petite sauterie entre adultes. Bien au contraire ! En se les représentant tous les deux, le premier, trop empoté pour oser approcher une femme, et le second, incapable de faire durer son mariage plus de quelques mois, elle sentit un frisson la parcourir.

Non, décidément, elle n'aimait pas cette idée. Cela l'effrayait même. Où cela les mènerait-il ? Mais si elle y mettait du sien, peut-être lui en serait-il assez reconnaissant pour faire preuve de clémence quand elle lui parlerait de Rover.

— Si c'est ce que tu veux…, finit-elle par consentir.

Il lui demanda de la main un dessous-de-verre et, dans sa précipitation à le satisfaire, elle se tordit presque la cheville.

— C'est ce que je veux. Maintenant, sers le dîner, si tu veux te rattraper.

Elle retourna dans la cuisine, le laissant devant les infos.

— C'est prêt ! appela-t-elle fièrement cinq minutes plus tard.

Tandis qu'il s'asseyait à la table, elle le servit, s'appliquant scrupuleusement à ce que la salade ne touche pas les pâtes dans

l'assiette. La fois où il lui avait jeté son verre au visage, lui fracturant la pommette, restait gravée dans sa mémoire.

Puis elle s'assit à son tour et attendit qu'il goûte le plat. Elle ne commençait jamais avant qu'il ne lui en donne la permission. Quelquefois, il mangeait seul jusqu'au dessert sans la laisser toucher un seul morceau de son assiette. Il aimait la tester et voir jusqu'où allait son obéissance.

Ce soir, il lui importait peu qu'il lui donne le signal ou pas : elle était bien trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit ! Et même si l'odeur du pain à l'ail donnait l'eau à la bouche, elle n'avait pas l'intention d'y toucher. Elle ne tenait pas à avoir mauvaise haleine.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda-t-il en portant une fourchette de fettucini à ses lèvres.

Tiffany sentit sa gorge se serrer. L'envie de lui avouer ce qui était arrivé à Rover la submergea, mais elle s'interdit d'y céder. Si elle lui racontait tout maintenant, il lui reprocherait, en plus, de lui avoir gâché son repas.

— Bien, mentit-elle.

— Bien ?

Sa fourchette s'immobilisa en l'air.

— Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée au téléphone. Tu étais complètement paniquée !

— Je me suis calmée.

Elle lui désigna le plat de pâtes.

— Comment sont-elles ?

— Délicieuses. Tu as faim ?

Non seulement elle ne voulait pas le priver du plaisir qu'il prenait à nier ses besoins, mais elle aspirait plus que tout à lui prouver combien elle l'aimait. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

— A quel point ? insista-t-il.

— Je suis *affamée*.

— Lève-toi.

Surprise, elle bondit aussitôt sur ses pieds.

— Approche-toi, que je puisse te regarder.

Elle retint son souffle tandis qu'il l'attirait à lui. Il l'examina avec minutie tout en la faisant tourner sur elle-même.

— Quelque chose ne va pas ? finit-elle par demander.

— Tu t'es empâtée.

Dans sa bouche, *empâtée* était pire que *moche*. Sous la violence du mot, elle ne put retenir une grimace.

— Mais je… je fais le même poids qu'hier.

— Ne discute pas ! Personne ne connaît mieux ton corps que moi.

Il balaya du regard la salade Caesar, le pain à l'ail et la sauce Primavera qu'elle avait préparés.

— Cette bouffe est bien trop calorique pour toi. Va chercher un plat protéiné et réchauffe-le au micro-ondes.

Les « menus diététiques » constituaient sa nourriture de base, ces dernières années, et ils lui semblaient tous avoir un goût de carton, mais cela ne la dérangeait pas. Comme son mari aimait qu'elle ne finisse pas son assiette, elle n'aurait aucun mal à le contenter ce soir.

Quand elle revint de la cuisine, il avait fini. Il s'étira, avant de se servir un verre de vin, tout en la regardant picorer dans son assiette.

— Très bien, dit-il. J'aime ça. Délicat. Féminin. Tant de femmes mangent comme des truies de nos jours !

Quand elle lui sourit, il se pencha vers elle.

— Montre-moi de nouveau tes lolos.

Elle marqua une brève hésitation.

— Tu ne préfères pas que je me rase d'abord ?

— Non. J'ai besoin de sentir que ça pique, ou je ne pourrai pas te punir comme j'en ai envie.

Si ça, ce n'était pas la preuve de son amour… Il tenait tellement à elle qu'il avait besoin d'être en colère pour pouvoir la frapper.

— Je comprends, Maître.

Elle dénuda ses seins et se caressa pour l'exciter, puis elle se leva, impatiente. Elle n'avait pas faim. Plus vite elle aurait fait la vaisselle, plus vite elle pourrait le satisfaire, songea-t-elle.

Il l'arrêta alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine.

— Laisse tomber ça. C'est maintenant que je veux. Je suis prêt.

Mais il détestait ça, quand la vaisselle sale traînait…

— Il faut que je débarrasse la table, que je range…

— Tu t'en occuperas plus tard.

Il avait quand même envie d'elle. L'espoir la reprit et lui donna la force et le courage de lui révéler l'impensable. Elle reposa les assiettes sur la table.

— Je… Il faut que je te dise quelque chose d'abord, murmura-t-elle.

— Quoi ?

Elle serra les poings, ses faux ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Euh… Tu sais, quand je t'ai dit que tout s'était bien passé aujourd'hui…

Il plissa les yeux, l'air méfiant.

— Oui ?

— En fait, ça ne s'est pas passé si bien que ça.

C'était à peine si elle parvenait à soutenir son regard.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se laissa tomber à genoux, les mains levées vers lui, suppliante.

— Ce… Ce n'était pas ma faute, Colin. Essaie de comprendre… Il

était encore en vie !

Il l'attrapa par le poignet.

— Tu *savais* qu'il était en vie. Tu m'as appelé pour me le dire.

— Mais je ne m'attendais pas… Je veux dire… il avait cessé de crier. Et… quand j'ai ouvert le coffre…

La tenant toujours par le poignet, il lui pinça un téton de sa main libre, si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Quoi, Tiffany ? *Qu'as-tu fait ?* demanda-t-il d'une voix rocailleuse. Tu ne l'as pas laissé s'échapper, quand même ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! Je pourrais tout te pardonner, mais ça…

Il accentua encore sa pression sur son sein. Les larmes ruisselèrent sur les joues de Tiffany, mais elle ne lui opposa aucune résistance et ne laissa plus échapper aucun son. Par expérience, elle savait que cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Je n'ai rien pu faire, murmura-t-elle. Il… il a bondi du coffre, m'a sauté dessus et…

Elle ravala un cri tandis qu'il la secouait et la mordait à l'épaule.

— Et puis quoi, sale garce ! Et puis *quoi* ?

La douleur et la peur s'entremêlaient, lui coupant le souffle. Elle haletait, cherchant à garder les pensées claires.

— Et il s'est enfui. Il… m'a fait tomber. Il hurlait. Il…

— Et pourquoi ne lui as-tu pas couru après ? Tu étais dans les bois, bon sang ! Il ne pouvait pas aller bien loin. Tu as vu dans quel état il était. Tu étais là… Tu m'as même aidé !

Seulement parce qu'il l'y avait contrainte, songea-t-elle. Et chaque minute de cet horrible scénario lui avait fait horreur.

— Je ne pouvais pas lui courir après parce que…

Colin attrapa ses cheveux et tira si fort qu'elle bascula en arrière. Elle tenta quand même de s'expliquer, le souffle court, le débit haché.

— Il hurlait au meurtre. J'ai paniqué, Colin. S'il te plaît, s'il te plaît, ne te mets pas en colère. Je ferai *tout* ce que tu veux. Tout. Je suis d'accord pour tes amis demain soir, je te l'ai dit. Si tu veux, nous le ferons en vrai, devant eux.

Il la pinça encore plus fort.

— Et toi, bien sûr, tu n'avais pas prévu qu'il te bondirait dessus…

Elle battit des paupières, à plusieurs reprises, pour refouler les larmes qui lui brouillaient la vision.

— C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

— Et ça ne t'a pas empêchée de m'affirmer sans ciller que tout s'était bien passé !

— Je ne voulais pas gâcher le dîner.

La douleur envahissait toutes les parcelles de son corps. Elle ferma les yeux pour lutter contre le vertige.

— Je savais que cela te contrarierait.

— Tu crois peut-être que tes mensonges ne me contrarient pas ?

Anticipant le coup qui allait venir, elle recula instinctivement, ce qui le mit en rage.

— Tourne-toi, lâcha-t-il en débouclant sa ceinture.

Bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle fut soulagée quand il lui lâcha le sein. Profitant de ce répit, elle rajusta son soutien-gorge et obéit à sa demande. Elle reçut un violent coup de pied qui la fit se recroqueviller. Elle y survivrait, se dit-elle. Il la fouettait, même sans être en colère. Il aimait ça. Elle ne s'en plaignait pas vraiment. Sauf que, ce soir, les coups de ceinture pleuvaient, plus forts que jamais. Il s'acharnait sur elle, incapable de s'arrêter, tirant une profonde jouissance de sa soumission.

Un reflux de bile envahit sa gorge et elle déglutit frénétiquement pour la contenir. Si elle vomissait sur le tapis, il n'hésiterait pas à le lui faire lécher. Comme il avait forcé Rover à le faire.

— Espèce d'idiote !

Chlac ! La lanière de cuir lui cingla le dos. Il n'élevait jamais la voix, soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins. Il savait garder son calme en toute situation

— Est-ce que — Chlac — tu veux que j'aille — Chlac — en prison ?

Chlac ! Chlac !

— C'est ce que tu veux, dis ? insista-t-il.

Il s'appliquait à la frapper au même endroit sur son dos. Elle n'était pas sûre de pouvoir résister longtemps à ce traitement. En désespoir de cause, elle se retourna et leva le bras pour l'arrêter. Elle comprit aussitôt son erreur : jetant sa ceinture, il entoura son cou de ses mains.

— Je devrais te tuer ! Tu le sais ça ? Tu ne me mérites pas. Regarde cet endroit ! Regarde tout ce que je t'ai donné ! Tu n'en es pas digne, continua-t-il en serrant sa gorge.

Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, comme la fois où il avait utilisé sur elle la chaîne d'étranglement de Rover. Son sang cognait à ses oreilles. C'était le moment de lui parler de Samantha Duncan… Oui, elle devait le faire avant de perdre connaissance. C'était la seule façon de l'arrêter ! Encore fallait-il qu'elle puisse respirer…

Elle ne résista pas, se forçant à rester inerte entre ses mains, en dépit de l'instinct de survie qui la poussait à se débattre. Il ne la tuerait pas. Une fois sa colère passée, il pleurerait et se confondrait même en excuses. Demain, plus tendre que jamais, il lui appliquerait du baume sur ses blessures.

Enfin, il ôta ses mains de son cou, mais, à l'expression de son visage, elle sut qu'il n'en avait pas fini pour autant. En le voyant

fermer le poing, elle leva une main pour l'arrêter, ouvrit la bouche, sans parvenir à articuler le moindre mot.

— Attends… Ne me fais pas mal.

Elle aspira une nouvelle bouffée d'air qui lui brûla les poumons.

— J'ai… un… cadeau pour toi.

La curiosité le fit hésiter, mais la lueur dans ses yeux restait glaciale.

— Qu'est-ce que c'est ? Inutile de me proposer ton corps répugnant, il ne m'intéresse plus.

— Ne dis pas ça ! Je t'aime tant…

— Tu m'aimes, mais tu es incapable de suivre mes consignes !

— Rover ne sait *rien*.

En reprenant son souffle, elle retrouvait ses esprits.

— Tu… tu l'as ramené à la maison dans ton coffre. Tu lui avais bandé les yeux. Il ne sait pas qui nous sommes ni où nous vivons.

Il la frappa au visage, ce qu'il s'abstenait habituellement de faire pour ne pas laisser de traces qui l'auraient empêchée d'aller au travail le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Il vaut mieux pour toi que ça en vaille le coup, vociféra-t-il.

Sonnée, elle essaya de rassembler ses idées. Qu'essayait-elle de lui dire, au juste ? C'était quelque chose de bien, quelque chose qui arrêterait tout ça…

Ah oui. Elle avait capturé Sam. Samantha Duncan.

— Tu… tu te souviens de la gamine d'à côté ?

Elle passa une main sur ses joues mouillées.

— La fille de la voisine…, reprit-elle.

Elle avait capté son attention à présent. Tous ses sens étaient en alerte, elle le savait. Zoé Duncan, la mère de Samantha, l'avait intrigué dès son arrivée dans le quartier, probablement parce qu'elle lui manifestait une certaine indifférence.

— Oui ?

— Elle est en haut, dans la pièce de Rover.

Il la lâcha et se releva en vacillant.

— Tu plaisantes !

— Non. Et…, commença-t-elle, la gorge serrée, espérant que cela serait suffisant, elle est toute à toi. C'est ton nouvel animal. Je ne me plaindrai pas… et je… n'essaierai pas de t'empêcher… de lui faire du mal.

— Tu l'as kidnappée ?

Elle passa la langue sur la commissure de ses lèvres et sentit le goût du sang lui envahir la bouche. Elle hocha la tête, heureuse de confirmer son méfait.

— T'es cinglée ou quoi ? glapit-il. Elle habite la porte d'à côté !

Tiffany vacilla. La terreur la paralysa comme un puissant venin. S'était-elle méprise sur les nombreuses allusions qu'il avait faites sur Zoé ? Elle ne comptait plus le nombre de fois où il lui avait dit qu'elle était sexy et que sa fille le serait aussi en grandissant… Pourquoi était-il mécontent ?

— Personne ne sait où elle est, je t'assure, murmura-t-elle.

Se frottant le menton, il marcha jusqu'au canapé, avant de se retourner vers elle.

— On ne peut plus la laisser partir, maintenant.

— La laisser partir ?

Tout son corps lui faisait mal — son épaule, sa tête, son dos, ses jambes — mais elle redoutait tant ce qui allait se passer dans les minutes à venir qu'elle n'y prêtait pas attention.

— Tu m'as toujours dit que c'était trop risqué de les laisser en vie, reprit-elle. C'est bien pour ça que tu m'en veux d'avoir laissé échapper Rover, non ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue entrer dans la maison avec elle ? demanda-t-il en articulant lentement.

La prudence donnait à sa voix un calme apparent.

— Personne, assura-t-elle. Je le jure.

— Parfait.

Il l'enjamba et s'élança dans l'escalier, dont il gravit les marches deux par deux.

5

Samantha se redressa en entendant des bruits de pas résonner dans le couloir. Etait-ce Tiffany ? Non, les pas étaient trop lourds. C'était forcément Colin. Il était enfin rentré !

Génial ! Elle allait sortir d'ici et il ferait enfermer sa cinglée de bonne femme… C'est ce qu'elle se répétait depuis une bonne heure, en tout cas. Sans parvenir à s'en persuader, hélas. A force d'être assise dans cette pièce aveugle, à même le sol, dans son maillot de bain trempé d'urine, elle sentait d'affreux doutes s'insinuer en elle. Pourquoi y avait-il un matelas dans cette pièce ? Et pourquoi était-il dans cet état ?

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir et s'en était écartée, préférant rester sur le plancher. Mais sans oreiller, ni couverture pour se couvrir, la fraîcheur de la soirée commençait à la pénétrer. En fait, elle se sentait gelée jusqu'aux os.

Le verrou céda.

Elle vit la porte s'ouvrir et Colin apparaître sur le seuil. Son corps obstruait le passage, lui donnant l'impression d'occuper tout l'espace.

Plus grand qu'Anton, qui prétendait mesurer un mètre quatre-vingts, Colin avait les yeux foncés, d'épais cheveux bruns et bouclés qu'il coiffait en arrière avec du gel. Elle l'avait toujours trouvé beau, surtout quand il était en costume, comme aujourd'hui. Elle l'avait même confié une fois à Marti alors qu'elles discutaient au téléphone : « *Tu verrais mon voisin, il est tellement sexy. J'espère que j'aurai un mari comme lui, un jour…* »

« *Tu parles du type dont la femme a de gros seins ?* »

« *Exactement. Lui et elle, c'est… le couple parfait… le couple idéal…* »

Pourtant, en cet instant, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu lui trouver. Il ne souriait pas, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient à l'extérieur, et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, la jaugeant d'une façon qui la fit instinctivement se recroqueviller.

— Est-ce que je peux, *s'il vous plaît*, rentrer chez moi ?

— Nous en reparlerons plus tard. Debout.

Il n'avait pas élevé la voix, mais il n'y avait aucune équivoque : c'était un ordre. Terrorisée, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, et malgré l'odeur piquante d'urine qui l'embarrassait, elle s'exécuta.

Il porta immédiatement le regard à la tache sombre qui ombrait le plancher.

— Tu ne vas pas encore au pot ?

Pourquoi se montrait-il si méchant ? Elle noua ses bras autour d'elle et les frotta vivement pour se réchauffer.

— C'était… c'était un accident. J'étais coincée ici.

Il lui montra le récipient qu'elle avait reçu en pleine tête, un peu plus tôt.

— Et ça, c'est pour faire joli, d'après toi ?

Elle resta silencieuse. A quoi bon répondre ? Il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait, apparemment.

— Tu t'en souviendras la prochaine fois ? demanda-t-il.

Elle dut se forcer pour expulser les mots coincés dans sa gorge serrée.

— Je ne veux pas faire pipi ici, comme ça. Je veux juste rentrer chez moi.

— Je suis navré, mais cela ne va pas être possible.

Elle renifla. La panique lui nouait l'estomac et elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Les nerfs à fleur de peau, elle ne savait si elle allait rire, pleurer ou hurler. Elle passa nerveusement sa langue sur ses lèvres et sentit le goût salé de ses larmes.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander.

Il lui décocha un sourire radieux qui la surprit.

— Nous avons besoin d'un animal de compagnie.

— Un… un animal de compagnie ?

— Exactement, confirma-t-il.

— Mais… je ne suis pas un animal ! s'exclama-t-elle, tandis que les larmes inondaient ses joues.

— Oh ! non. Tu vaux mieux que ça, d'une certaine façon. Toi, tu peux faire davantage que rapporter un bâton, tendre la patte ou te rouler par terre, n'est-ce pas ?

Il fit la grimace en regardant la marque mouillée sur le sol.

— Mais tu as besoin d'être dressée. Alors je vais te le dire une bonne fois pour toutes : je ne tolérerai plus ce genre de dérapage dans l'avenir. Je ferme les yeux pour cette fois, parce que c'est ton premier jour avec nous, mais, si tu le refais, tu seras privée de nourriture et d'eau jusqu'à ce que j'en décide autrement.

Samantha le dévisagea avec horreur. Etait-il sérieux ? Ou nageait-elle en plein cauchemar ?

— Vous ne pouvez pas me garder ici !

— C'est ce qu'ils disent tous.

— Qui ça, tous ?

— Crois-tu vraiment être la première ? Tu penses que je ne sais pas ce que je fais ?

Une terreur indicible la submergea. Que voulait-il dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Je suis malade ! cria-t-elle. Je dois rentrer chez moi…

— Toi, malade ? Tu m'as l'air en grande forme, au contraire. Bon… Tu as les genoux un peu cagneux et tu n'es pas encore formée, mais tu as quoi… treize ans ?

Elle acquiesça.

— C'est l'âge parfait.

— Pour…

— Pour s'adapter. J'adore tester la résistance de la psyché humaine. C'est absolument fascinant. D'ici à quelques semaines, tu te seras habituée à tes nouvelles conditions de vie. Tu commenceras même à aimer cet endroit, et à m'aimer, moi, comme un bon petit animal.

Ça, jamais !

— J'ai une mononucléose et je suis encore contagieuse, insista-t-elle, consciente d'avoir une carte à jouer. C'est pour ça que je n'étais pas au collège.

Colin s'assombrit.

— Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai plus aucune énergie, plus aucune force. C'est terrible. Si vous l'attrapez, vous ne pourrez pas aller travailler ou… ou tondre votre pelouse ou…

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je travaille dans un grand cabinet d'avocats, moi ! Je ne peux pas m'arrêter comme ça. Tu crois que ça se paie comment, une maison comme celle-ci ?

— C'est bien ce que je dis… Vous n'avez pas intérêt à l'attraper. Et puis ça dure *longtemps*.

— Cette stupide garce ne peut rien faire correctement, marmonna-t-il.

Samantha fit un pas vers la porte.

— Vous feriez mieux de me laisser partir.

— C'est trop tard, aboya-t-il en se dépêchant de sortir, comme si l'air était soudain devenu irrespirable.

Le battant se referma derrière lui dans un bruit sinistre.

— Attendez ! cria Samantha.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle voulait se laver, mais elle se ravisa à la dernière seconde. Inutile de lui rappeler qu'elle avait uriné sur le plancher : il risquait de se remettre en colère.

— J’ai froid. Et faim !

— Tu n’en mourras pas !

La réponse avait fusé. Un instant plus tard, elle entendit le bruit de ses pas décroître dans l’escalier. Terrassée par l’angoisse, elle éclata en sanglots.

Maman.

Elle se jeta sur le matelas, sans plus se soucier de sa propreté. Il y avait pire qu’une tache, pire que la mononucléose, pire que de vivre avec un beau-père dirigiste qu’elle n’aimait pas. Elle n’avait jamais été séparée de sa mère. Elles avaient toujours compté l’une sur l’autre pour surmonter les difficultés — quand il fallait déménager, ou payer les cautions du grand-père pour le faire sortir de prison, ou se rendre à la soupe populaire pour avoir quelque chose dans le ventre.

Sa mère était là, tout près… mais Samantha avait le terrible pressentiment qu’elle ne la reverrait plus.

* * *

Colin ne fut pas surpris d’entendre frapper à la porte. Il s’y attendait : la disparition d’une enfant provoquait toujours du remue-ménage. La police ne manquerait pas de quadriller le quartier et d’interroger le voisinage.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Tiffany sortit de la cuisine pour se poster derrière lui.

Il posa la télécommande de la télévision sur la table basse et se leva, balayant la pièce du regard. Tout était en ordre. Il avait ordonné à Tiffany de se rhabiller et de se remaquiller. Puis il était allé porter à Samantha un verre de jus de fruits dans lequel il avait mis un somnifère. Le « parc », comme il appelait la pièce où il enfermait ses animaux de compagnie, était insonorisé — il avait fait faire les travaux sous le prétexte de se mettre à la batterie —, mais il tenait à ne prendre aucun risque. Le calmant avait dû faire effet, car elle avait cessé de crier. Il n’entendait plus aucun bruit depuis une trentaine de minutes.

Bientôt, elle n’oserait plus du tout hurler…

— Et s’ils demandent à me voir ? s’inquiéta Tiffany en le regardant s’approcher de la porte d’entrée.

Il lui jeta un coup d’œil. Sa lèvre était tuméfiée et fendue. Mais ça arrive à tout le monde de se cogner, non ? Ce n’était pas comme si on la voyait régulièrement couverte d’ecchymoses et de plaies — en tout cas pas depuis qu’il lui avait fracturé la pommette avec son verre. Et cet incident avait coïncidé avec son opération esthétique, ce qui leur avait fourni une bonne excuse pour expliquer les bandages qui enveloppaient son visage.

— Tu leur diras que tu t’es cognée.

Leur regard se porta sur la porte, alors qu’un nouveau coup venait

d'être frappé.

— Maintenant, va dans la cuisine et termine la vaisselle, lâcha-t-il. N'en sors pas avant que je t'en donne la permission.

Il attendit que l'eau coule dans l'évier, puis il ouvrit la porte. Et se trouva nez à nez avec la mère de Samantha et l'homme avec lequel elle vivait. Ce qui signifiait que la police viendrait plus tard. *C'était reculer pour mieux sauter…* Les prochains jours ne s'annonçaient pas faciles, mais il savait se montrer patient quand c'était nécessaire. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était faire profil bas.

— Oh ! Mais ce sont nos voisins… Bonsoir !

Il plaqua une expression amicale sur ses traits, feignant l'étonnement devant les larmes qui mouillaient le joli visage de Zoé Duncan. Grande et élancée, dotée de seins qui devaient à peine remplir un bonnet C — mais qui étaient vrais, ça il l'aurait juré —, elle était radicalement différente de Tiffany. On devinait à son attitude, à son port de tête élégant, que Zoé n'avait jamais souffert de complexes. Colin avait bien essayé de flirter avec elle, mais elle n'avait cessé de ramener Tiffany dans la conversation, ce qui l'avait profondément agacé. Comme s'il pouvait oublier qu'il avait une femme !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Vous semblez bouleversée.

Elle avait tellement pleuré et s'était tellement essuyé les yeux qu'il n'y avait plus aucune trace de maquillage sur son visage.

— Auriez-vous vu ma fille, Samantha ?

Il se gratta la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Elle…

Sa voix se brisa et l'homme qui se tenait à son côté — Anton Lucassi, s'il se souvenait bien — lui effleura le coude. Plus âgé que Zoé, plus vieux qu'eux aussi, ce type était certain d'avoir de la classe. Il prenait de grands airs, mais, au fond, ce n'était qu'un sale con prétentieux.

— Elle n'était pas à la maison quand nous sommes rentrés du travail, expliqua-t-elle. Nous l'avons cherchée partout.

— Avez-vous appelé la police ?

— Oui, nous leur avons parlé au téléphone pendant près d'une heure.

— Il faut éviter de paniquer. Elle a disparu depuis cet après-midi, intervint Anton. Ils pensent qu'elle a pu faire une fugue.

— Elle ne s'est pas enfuie, s'obstina Zoé.

— Sam a récemment dit à son grand-père qu'elle voulait quitter la maison… Nous ne pouvons pas éliminer cette possibilité, insista Anton.

Zoé, qui tentait visiblement d'éviter une dispute, ne put contenir son irritation.

— Pour aller où ?

Anton se renfrogna.

— Les fugueurs n'ont généralement pas de plan. C'est pour ça qu'ils finissent dans les rues.

Relevant le menton, Zoé s'adressa à Colin.

— La police a été prévenue. Ils vont inspecter les environs, mais… nous voulions déjà savoir si quelqu'un, dans le voisinage, l'avait aperçue, ou avait une idée… de l'endroit où elle pourrait être.

— Je vois.

Il se frotta le cou, gardant le silence quelques secondes pour donner à sa réaction le plus de crédibilité possible.

— Seigneur… Je suis terriblement désolé. J'aimerais tant pouvoir vous aider ! Serait-il possible qu'elle soit seulement allée au cinéma ? ou sortie avec des amies ?

Zoé secoua la tête.

— Elle n'est pas du genre à partir sans rien dire, sans laisser de mot…

— Ce n'est pas tout à fait vrai, interrompit Anton.

— Elle m'aurait appelée pour me le dire, enchaîna-t-elle fermement.

— Je ne sais pas ce qu'il en est, mais elle semble être une chouette gosse, tempéra Colin pour court-circuiter la dispute qu'il sentait poindre entre eux.

— C'est vrai qu'elle l'*est*. Et…

La voix de Zoé se brisa de nouveau, mais elle leva une main pour indiquer à son fiancé qu'elle allait finir sa phrase.

— … et elle se remet à peine d'une mononucléose. Elle est censée ne pas faire d'efforts et… ça m'inquiète aussi beaucoup.

— C'est normal.

Colin fit claquer sa langue pour marquer son empathie.

— Et votre femme ? demanda Zoé en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pensez-vous qu'elle…

— Tiffany ? la coupa-t-il. Je doute qu'elle ait vu quelque chose. Elle n'était pas très en forme et elle est restée au lit toute la journée. Mais je vais lui en parler et je viendrai vous voir si j'apprends quelque chose.

— Merci, fit Anton en lui tendant sa carte. Appelez-nous, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Comptez sur moi. C'est inquiétant.

Anton essaya d'entraîner Zoé, mais elle ne bougea pas.

— Je suis désolée d'insister, balbutia-t-elle, les yeux mouillés de larmes. Mais est-ce que cela vous gênerait, si je parlais à votre

femme ? J'ai besoin de l'entendre de sa bouche à elle. Sinon…

Sa voix mourut sur les derniers mots.

Cette insistance irrita Colin, mais il se força à lui sourire comme s'il comprenait sa demande.

— Bien sûr. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est moi qui suis désolé. J'aurais dû vous le proposer.

Il appela par-dessus son épaule :

— Tiffany ? Bébé, tu peux venir ici une minute ?

— Oui ? répondit-elle en passant la tête dans la pièce.

Tiffany veilla à rester dans l'ombre du couloir, mais il eut l'impression de ne voir que sa lèvre enflée et fendue. Rien, cependant, dans l'attitude de Zoé ou dans celle de Lucassi ne lui indiqua qu'ils l'avaient remarquée.

— As-tu vu la petite voisine ? Quel est son nom déjà…

Zoé prit la parole, sans lui laisser le temps de répondre :

— Samantha.

— Non, je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? répliqua Tiffany.

— Nous espérons bien que non, répondit Anton.

Zoé s'avança sur le seuil.

— Si vous pensiez à quelque chose, un détail, n'importe lequel, cela pourrait nous aider à la trouver…

— Nous appellerons, bien évidemment, acquiesça Tiffany.

D'un sourire, Colin remercia sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ? reprit-elle.

Surpris de l'entendre engager la conversation, il lui lança un regard réprobateur, avant de se ressaisir. Après tout, c'était une question légitime. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de sensibilité l'aurait posée. Tiffany avait raison de le faire… à condition de ne pas jouer avec le feu trop longtemps !

— Je vais t'expliquer, éluda-t-il, comme s'il voulait épargner à ses voisins la douleur d'avoir à répéter toute l'histoire.

— Merci, murmurèrent-ils en s'éloignant.

— Si vous lancez des recherches dans le quartier, faites-le-nous savoir, leur lança Colin. Nous voulons y participer.

Quand ils le remercièrent de nouveau, il les gratifia d'un énième sourire compréhensif et ferma la porte.

— Tu crois qu'ils ont tout avalé ? murmura Tiffany.

Il sourit.

— L'hameçon, la ligne et le bouchon.

— Elle ne sera pas toujours contagieuse, affirma-t-elle, espérant le rassurer.

Certes — mais il devait admettre qu'il avait ressenti une vive déception en apprenant la maladie de Samantha. Il ne pouvait pas se

permettre de tomber malade. Mais la gamine était là ; ils avaient tout le temps.

— Tu as raison. Elle fait partie de la famille maintenant. Je peux attendre.

6

— Salut, toi ! Où étais-tu passé ? Ça fait des siècles que j'essaie de te joindre.

Jonathan Stivers étouffa un juron en reconnaissant la voix qui venait de l'interpeller. Il n'avait vu personne en arrivant dans le hall de réception de La Contre-Attaque, l'association pour laquelle il travaillait depuis quelques années, et s'était penché sur son courrier, l'esprit tranquille. Mais sa solitude avait été de courte durée… et l'instant qu'il redoutait était arrivé. Il se tourna vers la jeune femme qu'il avait mis toute son énergie à éviter. Sheridan Cole — ou plutôt Sheridan Granger depuis trois semaines — se tenait dans l'encadrement de la porte de son bureau, encore plus belle et radieuse que d'habitude, avec ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval. Pas de doute : le mariage lui seyait bien, songea-t-il avec une pointe d'amertume.

Si seulement il pouvait faire taire ses sentiments ! Hélas, c'était plus facile à dire qu'à faire. Il s'était plongé à corps perdu dans ses enquêtes, passant beaucoup de temps à l'extérieur. Depuis qu'il savait qu'elle était revenue de son voyage de noces, il avait limité sa présence dans les bureaux de La Contre-Attaque à de brefs contacts avec les bénévoles qui le déchargeaient de l'administratif et des tâches courantes. Ce dispositif lui avait permis de garder ses distances — jusqu'à maintenant. En passant au bureau après 17 heures, il avait espéré que Sheridan serait déjà partie.

Il s'était trompé.

— Désolé, j'ai été très occupé, lâcha-t-il platement.

— Tu n'es pas sur une de nos affaires, en ce moment ? C'est à peine si je t'ai aperçu depuis mon retour d'Hawaii.

— J'ai des enquêtes en cours de mon côté.

Comme il travaillait bénévolement pour l'association, il devait gagner sa vie avec sa clientèle privée et s'assurer qu'il prenait assez de dossiers pour couvrir ses frais et ses dépenses. Sheridan le savait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Une enquête importante ?

Jonathan baissa les yeux sur son courrier pour éviter de la dévisager — et court-circuiter les images sensuelles qui lui venaient à l'esprit.

— Une sœur qui cherche son petit frère adopté à sa naissance. Un créancier qui veut mettre la main sur son débiteur, un tocard qui a mis les voiles. Un chasseur de primes qui veut mon aide pour retrouver un prisonnier, énuméra-t-il.

Il haussa les épaules.

— La routine, en somme.

— J'ai l'impression que tu es victime de ton succès… et j'en suis ravie pour toi. Mais si tu es trop sollicité, tu n'auras bientôt plus de temps à nous consacrer !

« Si cela pouvait être vrai ! » lui cria une petite voix intérieure. Il ne plaçait pas l'argent au-dessus de tout — loin de là : du moment qu'il avait de quoi couvrir ses frais, il s'estimait heureux. Et il n'avait nullement l'intention de mettre un terme à sa participation bénévole auprès de l'association. Mais sa vie serait tellement plus simple s'il n'avait pas à côtoyer Sheridan ou à s'inquiéter à l'idée que Skye Willis ou Ava Bixby, ses deux associées, devinent ses sentiments ! Par chance, elles étaient très occupées par leur travail et n'avaient guère de temps à lui consacrer. En fait, il n'avait jamais rencontré de femmes aussi passionnées que ces trois-là. Elles étaient portées par les combats qu'elles menaient et s'y consacraient corps et âme. Leur énergie et la force de leurs convictions permettaient d'améliorer jour après jour le sort des victimes de violence. Jonathan était fier d'œuvrer à leur côté. Il n'était pas question de les laisser tomber !

— Ouais, je serai bientôt assis sur un tas d'or !

Il reporta son attention sur une note que lui avait laissée Skye. Celle-ci avait également laissé trois messages sur sa boîte vocale, qu'il avait ignorés. C'était pour ça qu'il avait fini par venir au bureau. En espérant éviter Sheridan.

Ou en désirant inconsciemment la croiser, au contraire ?

— J'hésite encore pour la Ferrari…

— Ça m'étonnerait. Même si tu avais la somme nécessaire, tu la distribuerais aux sans-abri croisés dans la rue avant d'arriver chez le concessionnaire.

Il se frappa le front.

— C'est donc *pour ça* que je suis toujours fauché !

— Exactement, répondit-elle en gloussant. Trop de SDF dans ta vie.

— Je ne fais pas exprès de tomber sur eux, marmonna-t-il.

— Non, mais toi, tu les regardes, alors que la plupart des gens passent sans les voir.

Quand elle lui faisait des compliments, il ne doutait pas de l'amitié

qu'elle nourrissait à son égard. Mais il était bien placé pour savoir que cette *amitié* n'avait rien à voir avec de l'amour. Il travaillait avec elle depuis quatre ans, bon sang ! — et elle n'avait jamais eu le moindre geste équivoque envers lui.

— Tu disais que tu avais cherché à me joindre ?

— Tu n'as écouté aucun des messages que j'ai laissés sur ta messagerie ?

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? C'était ce qu'elle voulait savoir, mais il ignora ces questions sous-jacentes en feignant d'avoir la tête ailleurs.

— Donc… pourquoi ces appels ? reprit-il.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Mais… tu ne comprends pas ? murmura-t-elle. C'est juste que… tu me manques. C'est difficile de laisser passer tant de temps sans parler à son meilleur ami.

Ami. Cela serait plus facile s'ils étaient ennemis. Au moins, il ne se sentirait pas coupable de désirer la femme d'un autre !

— Oui, mais tu es pas mal occupée de ton côté, toi aussi. Démasquer l'homme qui t'a attaquée il y a seize ans. Trouver l'amour de ta vie. *L'épouser*.

— Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois dans ta voix ? le taquina-t-elle.

Il eut l'impression de manquer d'air… jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole, levant ainsi l'ambigüité qui planait sur ses propos.

— Toi aussi tu trouveras l'amour. Il te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins, crois-moi !

Elle venait de le trouver, en tout cas. Elle était partie dans le Tennessee pour découvrir l'identité de l'homme qui lui avait tiré dessus quand elle était lycéenne, et elle était revenue fiancée à Cain Granger, le demi-frère de l'adolescent qui avait été tué au cours de cette agression.

— Je ne suis pas branché mariage.

Elle esquissa un sourire, la mine rêveuse.

— Tu le serais, si tu savais comme c'est bien.

Seigneur, allait-il devoir rester là, à l'écouter parler de son bonheur conjugal ?

— Je veux bien te croire. Excuse-moi, il faut que je te laisse. Skye m'attend.

Il passa devant elle et se dirigea vers l'une des quatre portes qui donnaient sur l'accueil. En percevant la voix de Skye, il ressentit un vif soulagement. Il allait pouvoir penser à autre chose.

— Nous avons trouvé un chalet près d'Auburn… et nous pensons l'acheter ! insista Sheridan sans lui laisser le temps de s'esquiver. Ce sera parfait pour Cain. Il y a de la place pour ses chiens. De l'espace.

Les montagnes tout près.

— Ça semble idyllique.

Si seulement elle pouvait retourner dans son bureau et le laisser tranquille !

— Cain et moi y allons ce soir, poursuivit-elle. Ça te dirait de venir avec nous pour le voir ? Nous pourrions dîner ensemble après.

Il faillit éclater de rire.

— J'adorerais voir ton mari, mais je pense que je vais passer mon tour, cette fois-ci.

Il ignora le trouble qui se lisait sur son visage et frappa à la porte de Skye, qui venait manifestement de mettre fin à sa conversation téléphonique. Elle lui cria d'entrer, mais il s'immobilisa quand Sheridan reprit :

— Tu n'acceptes pas Cain, c'est ça ? Tu ne veux pas le rencontrer, avoue-le ! C'est pour ça que tu ne réponds pas à mes appels ?

Jonathan fit la grimace.

— Peu importe que j'accepte Cain ou pas, Sheridan. Tu n'as plus besoin de moi, c'est tout.

Et, sans mot de plus, il pénétra dans le bureau de Skye, fermant la porte sur lui.

— C'est quoi ces messages mystérieux ? lança-t-il, sans préambule dès qu'elle leva les yeux vers lui.

Elle haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Bonjour à toi aussi.

Se pinçant l'arête du nez, il prit une profonde inspiration.

— Désolé, je suis pressé.

— Je serai brève, dans ce cas. Réponds-moi par oui ou non : est-ce que tu es sur une affaire qui peut attendre ou que tu peux refuser ?

— *Refuser ?* répéta-t-il sans cacher sa surprise. Tu veux que je refuse une affaire ?

— J'ai besoin du meilleur détective privé. Et c'est toi, expliqua-t-elle.

Il baissa les yeux sur le message écrit qu'elle avait glissé dans son courrier :

« J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, s'il te plaît, appelle-moi, aujourd'hui. Skye. »

Il haussa les sourcils. Il y avait urgence, manifestement.

— Je bosse sur quelques affaires en ce moment, mais rien qui ne puisse être remis à plus tard, concéda-t-il en se laissant tomber dans l'un des deux fauteuils rose fuchsia qui faisaient face au bureau. Alors, dis-moi… Quel est le problème ?

Elle repoussa les documents sur lesquels elle travaillait et se carra contre le dossier de son siège.

— J'ai reçu l'appel d'une amie. Une femme que j'ai rencontrée

dans le groupe de soutien aux victimes après mon agression.

Le groupe de parole où elle avait fait la connaissance de Sheridan et de Jasmine, les deux associées avec lesquelles elle avait fondé La Contre-Attaque.

— Qui est-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. Elle s'appelle Zoé Duncan. Elle n'a jamais été impliquée dans l'association. Nous nous étions perdues de vue, mais elle m'a appelée ce matin. Elle a trouvé une publicité sur La Contre-Attaque dans un magazine local il y a quelques semaines, et elle a reconnu mon nom. Elle avait prévu de reprendre contact ces temps-ci, mais les événements ont précipité les choses.

Skye glissa ses doigts dans ses cheveux, qu'elle venait de faire couper à hauteur des épaules.

— Sa fille a disparu.

Il l'observa un moment.

— Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans.

— Elle avait des problèmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir fugué ?

— Je ne crois pas. D'après sa mère, c''est une très bonne élève.

— Les bons élèves fuguent aussi, Skye.

— Pas ceux qui se remettent d'une mononucléose… Sam était encore convalescente et passait ses journées à la maison. Si elle avait voulu partir, elle aurait attendu d'être complètement guérie.

Il acquiesça.

— Elle vivait avec sa mère, alors ?

— Oui.

— Et son père ?

— Il est sorti de prison il y a trois mois.

Jonathan posa ses coudes sur ses genoux.

— C'est une coïncidence troublante. Pourquoi était-il en prison ?

— Pour viol. La fille qu'il a agressée avait quinze ans. Il a été condamné à vingt ans et en a fait treize.

Le doute s'insinua en lui.

— Ne me dis pas…

— Si, Zoé était sa victime. Et elle s'est retrouvée enceinte de Samantha.

Il la regarda bouche bée.

— *Parce qu'elle a gardé l'enfant ?*

— Oui.

L'information était de taille et lui causa un tel choc qu'il en oublia un instant sa conversation avec Sheridan.

— Mince alors !

— Je ne te le fais pas dire !

— Je suppose qu'elle a témoigné contre lui.

— Tu as bien deviné.

— Tu imagines si ce salopard a fait une petite recherche, en sortant de prison, et qu'il a enlevé l'enfant pour se venger.

Skye se saisit du cadre photo qui était posé sur le coin de son bureau et fixa l'image de son mari et de ses deux enfants.

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

— Est-ce que Zoé sait qu'il est en liberté ? demanda-t-il.

— Elle ne me l'a pas signalé, je suppose donc que non. Comme la plupart des victimes, elle évite autant que possible de se retourner sur son passé.

— Cela le place en bonne position dans la liste des suspects.

— En effet. Mais, si c'est le cas, j'espère que c'est le désir de faire connaissance avec sa fille qui l'a poussé à cette mesure extrême… et non un plan nettement plus pervers.

— En tout cas, c'est une piste sérieuse.

Il se leva.

— Je suppose que la police est déjà sur le coup ?

— Oui. Ils prennent cette disparition au sérieux du fait de l'âge de Sam, mais ils ne sont pas complètement convaincus qu'il s'agisse d'un enlèvement.

— Nous avons déjà au moins deux raisons de croire qu'il s'agit plutôt d'un kidnapping que d'une fugue.

— En effet… et je ne t'ai pas encore parlé du grand-père de Samantha ! Il a enchaîné les séjours en prison pour de petits larcins et pour du trafic de drogue, mais comme il est le seul parent de Zoé, elle n'a jamais coupé les ponts avec lui. Le policier de Rocklin affecté à cette disparition est tombé, en fouillant dans les affaires de Sam, sur une lettre qu'elle avait écrite à son grand-père la semaine dernière, et qu'elle n'avait finalement pas envoyée.

— Et…

— Sam confie à son grand-père à quel point elle déteste Anton Lucassi.

— Qui est… ?

Skye prit une inspiration.

— L'homme avec lequel elles vivent. Le fiancé de Zoé.

— Quelqu'un a-t-il parlé au grand-père ? Il a peut-être des nouvelles de la gamine ?

— Zoé n'a pas réussi à le joindre. Elle lui a laissé plusieurs messages, mais il habite Los Angeles, ce qui complique les choses.

Jonathan s'approcha distraitement de la fenêtre et laissa courir son regard sur le parking.

— Qu'est-ce que Zoé a dit au sujet de la lettre ?

— D'après elle, Sam n'a pas sauté au plafond quand Lucassi est entré dans leur vie, mais ils n'ont pas une *mauvaise* relation à proprement parler.

— Donc, pas de mauvais traitements.

— C'est ce que je lui ai demandé. Elle m'a assuré que non.

— Tu l'as rencontré ?

— Non. Mais d'après Zoé, il est très gentil. Il dirige un cabinet d'audit et d'expertise comptable. C'est la première fois qu'un homme la traite correctement, et elle lui en est reconnaissante.

Jonathan fit la moue, peu convaincu.

— Il a un casier judiciaire ?

— Pas même une amende pour excès de vitesse.

Skye s'éclaircit la gorge.

— Alors… qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux nous aider ? Nous prendrons en charge tous tes frais sur cette affaire, Jon.

Elles étaient toujours juste côté trésorerie — parfois, il les aidait même à récolter des fonds — mais quand elles le pouvaient, elles le dédommageaient pour le travail qu'il effectuait pour l'association, surtout quand il y consacrait autant d'heures qu'elles.

— Ça va pour le moment. Je t'en reparlerai quand on viendra saisir ma voiture.

Elle lui décocha un sourire amusé, le premier depuis qu'il était entré dans son bureau

— Tu parles de ton épave ? Qui en voudrait ?

— Eh ! Elle marche encore très bien, fit-il d'un air outré. De toute façon, si mes clients me voyaient rouler en grosse cylindrée, ils penseraient que je gonfle mes tarifs.

— Qui pourrait croire une chose pareille ? C'est à peine si tu n'oublies pas de présenter tes factures.

— C'est parce que je n'ai pas de secrétaire.

— Ou plutôt que l'argent n'est pas ta priorité.

Elle redevint sérieuse.

— Donc… tu marches avec nous sur cette affaire ?

Il ajusta les persiennes.

— Pourquoi pas ?

— Merci, Jon.

Se levant à son tour, elle contourna son bureau pour lui tendre un Post-it.

— Voilà le nom et la dernière adresse connue du géniteur.

— Franky Bates, lut-il. Dis donc… Le tueur que joue Anthony Hopkins dans *Psychose* ne s'appelait pas Bates, lui aussi ?

Elle était si préoccupée qu'elle ne releva pas sa tentative pour détendre l'atmosphère.

— J'ai appelé la prison de Lancaster, où Bates a purgé sa peine,

pour savoir quel type de prisonnier il était, ajouta-t-elle.

— Et…

— Il a trouvé Dieu en prison.

Jonathan leva les yeux au ciel.

— C'est le cas pour la plupart d'entre eux. Mais le démon redevient leur ami à la minute où ils sortent.

Skye poussa des dossiers pour s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Zoé est à bout. J'espère que nous allons pouvoir l'aider avant…

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. *Avant qu'il ne soit trop tard.* C'était ce qu'ils espéraient chaque fois.

— Je vais aller lui parler.

— Merci. Je suis sûre que ça lui fera du bien.

Skye se contorsionna pour attraper son bloc-notes, qu'elle lui tendit.

— Voilà son adresse et son numéro de téléphone.

Il sortit son Smartphone de la poche avant de son jean et y enregistra les coordonnées de Zoé. C'était son unique objet de valeur, et il ne s'en séparait jamais.

— O.K. Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il en lui rendant le bloc-notes.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte.

— Que vas-tu dire à Zoé quand vous aborderez les probabilités de retrouver Sam en vie ?

— J'espère ne rien avoir à lui dire.

— J'ai réussi à éluder, mais je sais qu'elle te le demandera.

Il posa la main sur la poignée de la porte, soudain pris d'hésitation.

— Il s'est déjà écoulé plus de vingt-quatre heures, Skye. Si Samantha a été enlevée par un étranger — ce dont on peut qualifier le père, il me semble, malgré ton joli scénario de relation père-fille —, nous savons tous les deux que cela n'augure rien de bon. C'est probablement déjà fini. Mais je te promets de retrouver le kidnappeur.

Skye posa la main sur son avant-bras.

— Zoé a déjà subi tant d'épreuves… Je ne suis pas sûre qu'elle tienne le coup.

— Alors je me contenterai de lui dire que plus vite j'aurai les informations dont j'ai besoin, plus grandes seront les chances de Sam.

— Merci.

Il sortit, gardant ostensiblement la tête baissée, afin d'éviter toute autre rencontre avec Sheridan. Pourtant, une fois installé au volant de sa voiture, il se demanda s'il ne devrait pas revenir sur ses pas et s'excuser. D'accord, Sheridan ne serait jamais amoureuse de lui, mais souhaitait-il pour autant perdre son amitié et la relation qu'il partageait avec elle avant son départ pour le Tennessee ?

— Pas sûr que son mari soit d'accord, marmonna-t-il en collant sur

son rétroviseur le Post-it que Skye venait de lui donner.

La vie d'une adolescente était en jeu. Au cours des prochains jours, ses petits problèmes de cœur passeraient au second plan, non ?

7

A peine eut-il donné un petit coup sur la porte qu'il se retrouva face à une jeune femme en survêtement bleu et marron, chaussée de pantoufles de velours. Elle était plus jeune qu'il ne s'y était attendu — plus jolie aussi. Grande et élancée, le teint pâle sous ses longs cheveux bruns, elle se tenait dans l'entrebâillement, encore chancelante, comme si elle s'était jetée fébrilement contre le battant au premier signe indiquant la présence d'un visiteur. Nul doute qu'elle avait espéré voir quelqu'un d'autre sur son palier. Quelqu'un qui lui ramenait sa fille.

— Madame Duncan ?

— Oui ?

— Je suis Jonathan Stivers, annonça-t-il en lui tendant sa carte professionnelle. Je travaille avec Skye Willis et je viens pour parler avec vous de Samantha.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, un homme apparut derrière elle.

— Bon sang, Zoé, qu'est-ce que tu fais là ? Je m'en occupe, tu le sais bien. Tu dois te reposer.

Les cernes qui ombraient ses yeux — des yeux mordorés qui auraient été envoûtants s'ils n'avaient pas été ternis par un voile de douleur — indiquaient clairement qu'elle avait besoin de se reposer. Mais Jon savait qu'elle ne trouverait plus le sommeil. Le drame, comme une lame de fond, venait de la submerger. Sous le choc, les sens engourdis, elle flottait dans un espace-temps cotonneux où elle continuait d'évoluer, de respirer, mais cessait peu à peu de *vivre*.

Elle résista aux tentatives de l'homme qui voulait la ramener là où elle « se reposait », et ouvrit largement la porte.

— Merci d'être venu si vite. Entrez, s'il vous plaît, dit-elle en ramenant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Laisse-moi faire, je t'en prie, insista l'homme.

Vu leur différence d'âge, Jonathan s'imagina un instant qu'il s'agissait du père ou du frère de Zoé Duncan, mais son empressement suggérait une tout autre relation et il identifia ce « Monsieur-je-gère-

tout » comme l’homme que Samantha n’aimait pas : Anton Lucassi.

— Zoé ? insista celui-ci.

Son visage pâle s’anima brièvement.

— Non, Anton ! *Je veux m’en occuper*.

Il secoua la tête, exprimant ouvertement son mécontentement.

— Tu vas finir à l’hôpital, et tu ne seras plus d’aucune aide à Sam.

— Vous êtes… ? intervint Jonathan.

— Le fiancé de Zoé, répondit l’homme.

Jon lui sourit poliment. Il ne s’était pas trompé.

— Parfait, monsieur Lucassi, reprit-il. Oublions la sieste pour le moment, d’accord ? Nous devons nous concentrer sur la disparition de Samantha. Pouvez-vous m’accorder un peu de votre temps ?

Anton crispa la mâchoire, mais parvint à ravaler sa contrariété. Il acquiesça d’un bref hochement de tête, avant de le guider vers le salon. Jonathan découvrit un vaste espace blanc et noir, décoré de quelques sculptures Arts déco, qui lui fit davantage penser à une salle d’exposition qu’à une pièce à vivre.

— Souhaitez-vous boire quelque chose ? demanda Zoé, le regard absent.

Elle agissait par automatisme, mais il sentit que, sous cette politesse convenue, la jeune femme était à fleur de peau. Tout son être se fissurait et son apparente normalité menaçait à chaque instant de voler en éclats. Il comprit aussi que l’attitude de Lucassi n’arrangeait rien : même s’il semblait évident qu’il faisait de son mieux, il régnait entre eux une tension palpable, aussi destructrice que le désespoir de Zoé.

— Non, merci.

Jonathan prit place sur un luxueux canapé en cuir. Il sortit de sa poche un petit Dictaphone et le posa en évidence sur le plateau de verre de la table basse devant lui.

— Cela ne vous gêne pas si j’enregistre la conversation ?

— Eh bien… si, ça me gêne, déclara Anton.

— Pour quelle raison ? s’étonna Jonathan en haussant les sourcils.

Lucassi s’assit dans un fauteuil, en face du canapé.

— Je me fais énormément de souci pour Sam et pour Zoé. Mais tout le monde sait que, dans une situation comme celle-ci, les proches sont toujours les premiers soupçonnés. J’ai été la dernière personne à lui parler et c’est moi qui ai constaté son absence. Je suppose que cela fait de moi un suspect. Avouez qu’il y a de quoi être un peu nerveux, non ?

— Avez-vous fait du mal à Sam ? répliqua Jonathan du tac au tac.

— Absolument pas ! s’exclama Lucassi en se redressant d’un bond.

— Alors, détendez-vous et laissez-moi faire mon travail. J’ai été policier ici, à Sacramento, pendant six ans, avant de devenir détective

privé. J'ai déjà mené des centaines de conversations comme celle-ci, et je sais par expérience qu'il vaut mieux les enregistrer pour ne pas passer à côté d'une information. Un simple détail peut se révéler d'une importance capitale. Et je suis plus libre pour observer les gens qui parlent, ce qui n'est pas possible quand on prend des notes.

— Au cas où ils mentiraient, commenta Lucassi, visiblement mal à l'aise.

— Oui. Si l'on n'a rien à cacher, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Sauf qu'il n'y a pas que des coupables en prison…

— Je ne cherche à piéger personne, affirma Jonathan en soutenant son regard. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Samantha.

Lucassi cilla, puis hocha la tête.

— Je suis là pour vous aider, d'accord ? conclut-il, enfonçant le clou.

Zoé Duncan se percha sur le bord de son siège, le dos droit, les mains croisées sur ses genoux.

— N'écoutez pas Anton. Il est juste… Nous sommes tous les deux si… paniqués et angoissés.

— Je comprends.

Qu'est-ce qu'une jeune femme aussi belle faisait avec un type aussi déplaisant ? « *C'est le premier homme qui la traite correctement* », avait affirmé Skye. Ses précédentes relations avaient vraiment dû être mauvaises ! songea-t-il en notant l'expression condescendante qui se peignait sur le visage de Lucassi. Sam avait raison : le compagnon de sa mère était imbuvable.

— Bien… Nous allons commencer, dit-il en réglant le Dictaphone. Pouvez-vous tous les deux énoncer vos noms et âge ?

— Zoé Elisabeth Duncan. J'ai trente ans, dit-elle lentement.

Jon avait trente ans, lui aussi. Il se revit au lycée et tenta brièvement d'imaginer l'une de ses camarades de classe, victime d'un viol et enceinte à quinze ou seize ans — puis décidant de garder le bébé. Ils n'étaient que des gosses, à l'époque ! Et d'après ce que Skye lui avait dit du père de Zoé, elle n'avait pas pu compter sur un environnement familial stable pour la soutenir. Comment s'en était-elle sortie ?

Troublé, il reporta son attention sur Lucassi.

— Et vous, monsieur ?

— Anton Kenneth Lucassi. J'ai quarante-cinq ans.

Jon nota mentalement la différence d'âge qui les séparait — quinze années.

— Monsieur Lucassi, vous dites que vous êtes la dernière personne à avoir parlé à Samantha et le premier à être rentré à la maison après sa disparition. Pouvez-vous me dire comment cela s'est passé ?

— J'ai appelé Sam à l'heure du déjeuner pour voir comment elle

allait. Elle m'a dit qu'elle se sentait bien et…

Jonathan l'interrompit en levant une main.

— Attendez une seconde… vous venez de parler du déjeuner ? Hier, nous étions lundi. Pourquoi n'était-elle pas au collège ?

— Elle se remet d'une mononucléose, expliqua Zoé. Le médecin avait prescrit un repos de trois ou quatre semaines, et cela faisait une semaine qu'elle n'allait pas en cours.

— Je vois.

— Alors, chacun de nous l'appelait à tour de rôle, poursuivit Anton. Trois heures environ après mon coup de fil, Zoé m'a téléphoné au bureau, morte d'inquiétude, parce qu'elle n'arrivait pas à la joindre.

— Où étiez-vous ? demanda Jonathan à Zoé.

— Au travail.

— C'était autour de 15 heures ?

— C'est ça, répondit Lucassi. Zoé m'a demandé de faire un aller-retour à la maison pour vérifier.

— Ce que vous avez fait…

— A contrecœur, admit-il. Je ne pouvais pas imaginer que quelque chose de grave ait pu lui arriver. C'est un quartier tranquille, avec un bon voisinage… Mais quand je suis arrivé…

Il secoua la tête, son impuissance se reflétant sur son visage.

— … elle n'était pas là.

Jonathan croisa ses chevilles et se pencha en arrière. S'il se montrait détendu, cela encouragerait peut-être ses hôtes à lui parler plus librement ? Il l'espérait, en tout cas.

— Et vous, madame Duncan ? Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant de partir travailler. Je suis allée dans sa chambre pour lui dire au revoir, comme je le fais toujours.

— Où travaillez-vous ?

Elle se mordit la lèvre d'un air dépité.

— Je travaillais chez Tate Commercial, mais plus maintenant. J'ai démissionné hier.

— Au moment où vous avez découvert la disparition de votre fille ?

— Non. Avant. Enfin juste avant, rectifia-t-elle. Je ne parvenais pas à la joindre, j'étais angoissée, et j'ai fini par perdre mon calme.

— Je vois.

Elle était donc impulsive. Ou, du moins, elle l'était avant que la disparition de sa fille ne la transforme en pâle fantôme d'elle-même.

— Est-ce qu'il arrive à votre fille de partir toute seule ?

— Non.

Lucassi se racla la gorge, signalant son désaccord.

— Zoé, dis-lui tout.

Elle enfouit son visage dans ses mains, comme si elle cherchait à se ressaisir. Mais lorsqu'elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Elle était en colère quand j'ai décidé d'emménager avec Anton, parce que cela l'obligeait à se séparer de son chien.

— Elle est partie en courant dans la rue et nous avons dû prendre la voiture pour la rattraper, compléta Lucassi.

— Où avait-elle l'intention d'aller ?

— Nulle part, répliqua Zoé. Elle s'est juste enfuie… parce qu'elle était bouleversée. Comme n'importe quel enfant l'aurait été s'il avait dû se séparer de son chien.

— Elle a quand même dit qu'elle préférerait vivre dans la rue plutôt que de se séparer de Cacahuète ! fit remarquer Lucassi.

Zoé essuya ses larmes.

— Mais nous avons beaucoup parlé ce soir-là. Je lui ai redit à quel point ce déménagement était important pour nous. Elle a compris et elle a fini par se calmer.

— Elle a tout de même évoqué une fugue dans un mot qu'elle a écrit à sa meilleure amie ! insista Lucassi.

Jon haussa les sourcils, intrigué. Skye ne lui avait pas parlé de ce mot : elle avait juste mentionné la lettre écrite au grand-père.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans son sac à dos.

— Ses intentions vous ont-elles paru sérieuses ?

Lucassi haussa les épaules.

— Comment le savoir ? C'est possible. Mais elle était si cachottière… Je n'étais même pas au courant de ses sentiments à mon égard !

S'était-il assez intéressé à la gamine pour le savoir ?

— Et que ressentait-elle pour vous, exactement ?

— Nous avons parlé à Marti Seacrest hier soir. C'est sa meilleure amie, la seule dont elle est proche. Quand elle est arrivée au collège du quartier, Samantha n'a fait aucun effort. Elle refusait de s'intégrer. En fait, elle nous en voulait encore, à cause de son chien. Puis elle est devenue copine avec Marti. Bref… quand nous avons montré ce mot à Marti, elle a fini par admettre que Sam se plaignait beaucoup, me reprochant d'être… maniaque.

— Vous vous trouvez « maniaque » ? lui demanda Jonathan.

— Bien sûr que non.

Il pressa le genou de Zoé.

— Tu penses que je suis maniaque, toi ?

Quand elle le regarda sans répondre, il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas maniaque. J'aime que la maison soit en ordre,

c'est tout. Et Sam n'a pas l'habitude d'avoir des règles.

Il se tourna vers Jonathan et baissa la voix, prenant le ton de la confidence.

— Elles ont toujours vécu dans des taudis, alors prendre soin des meubles et des appareils ménagers n'était pas leur priorité…

— Au moins, dans ces *taudis*, Sam pouvait garder son chien avec elle ! rétorqua Zoé.

— Tu m'en veux, toi aussi ? Mais c'est toi qui as tenu à t'installer ici. Tu aimais les écoles, le quartier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Zoé.

— Tu m'as forcée à choisir.

— Et tu as fait ce qu'il fallait. Son éducation est plus importante que de garder un chien à la maison, avec tous ces poils… Sans parler de *l'odeur* !

Il plissa le nez, manifestement incapable de réprimer son dégoût à l'idée qu'un chien puisse s'asseoir sur son canapé.

— Le chien va bien, soit dit en passant, ajouta-t-il. Je me suis assuré de lui trouver une bonne maison.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on n'aurait pas pu installer Cacahuète au fond du jardin ! insista-t-elle.

— Au fond du jardin ? Mais c'est totalement contraire aux conseils du paysagiste ! Sans compter que cette bête n'aurait pas cessé d'aboyer… Tu as pensé aux voisins ?

Jonathan toussa discrètement.

— Pouvons-nous continuer ?

Ils se turent, mais leurs mines fermées indiquaient que la querelle était loin d'être terminée.

— Dans quel état avez-vous trouvé la maison quand vous êtes rentré hier après-midi, monsieur Lucassi ? poursuivit Jon.

— Tout était normal. La maison était comme vous la voyez aujourd'hui.

Jonathan promena un regard circulaire autour de lui. Tout était impeccable. Rien ne traînait — pas un magazine, pas le moindre papier ou paquet de biscuits ; il y avait une place pour chaque chose et chaque chose était à sa place. Difficile d'imaginer une adolescente vivant dans un tel décor… Et rien d'étonnant à ce qu'un chien n'y ait pas eu sa place ! songea-t-il en retenant un soupir.

— Avez-vous trouvé la porte d'entrée ouverte ? reprit-il. Un robinet ouvert dans la cuisine ou la salle de bains ? La télévision était-elle allumée ? Bref, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Décrivez-moi la scène.

Lucassi fit distraitement glisser ses mains le long des accoudoirs de son fauteuil tout en répondant :

— Les portes étaient fermées et verrouillées, à l'exception de celle

qui mène à la piscine. Sam prenait le soleil quand j'ai appelé à l'heure du déjeuner. Je suis donc sorti, m'attendant à la voir endormie sur son transat. Et je n'ai trouvé que le lecteur mp3 que nous lui avons offert pour Noël, une serviette et un livre.

— De la nourriture ?

— Comment ça, de la nourriture ?

— Une bouteille de soda que vous n'auriez pas achetée ? La présence d'un gobelet de café à emporter qui pourrait indiquer qu'elle a eu une visite ?

— Non, rien de tout ça.

Rien n'était pas une réponse satisfaisante. Etouffant un soupir, Jonathan se leva.

— Est-ce que vous pouvez me montrer le reste de la maison ?

Anton Lucassi bondit sur ses pieds, prêt à s'exécuter, mais Zoé l'arrêta.

— Je m'en charge.

Il s'apprêtait à protester, quand la sonnerie du téléphone fit diversion. Après avoir jeté un coup d'œil vers une porte à double battant qui devait probablement ouvrir sur un bureau, il s'excusa et s'éclipsa pour aller prendre l'appel. Zoé le regarda s'éloigner, puis elle entraîna Jonathan vers la cuisine qui ouvrait sur la piscine.

— C'est un joli endroit, apprécia-t-il, tandis qu'ils s'avançaient dans le patio.

— C'est ce que je pensais. J'y ai vu tout ce que je n'ai pas eu, enfant, et que je voulais donner à Sam — toutes les chances de réussir, les meilleures écoles, l'environnement protégé…

Elle laissa échapper un rire lourd d'amertume.

— L'environnement protégé ! répéta-t-elle sur un ton désabusé.

Il lui effleura le bras.

— Ce n'est pas votre faute. Cela aurait pu arriver n'importe où.

Elle se figea, luttant manifestement contre les larmes.

— Mais ici… Ce n'était pas censé arriver ici ! C'est pour ça que j'ai accepté d'abandonner Cacahuète.

— Je sais, assura-t-il.

Elle inspira profondément.

— Je voudrais que vous soyez honnête avec moi.

Jon sentit un frisson d'avertissement courir le long de sa colonne vertébrale. Elle était sur le point de lui poser la question qu'il redoutait, et à laquelle il ne souhaitait pas répondre.

— Si je connais la réponse.

— Cela fait vingt-quatre heures. Quelles sont les chances de retrouver ma fille en vie ?

Il scruta les abords de la piscine, plissant les yeux dans la lumière du soleil couchant. Il avait besoin d'un détail, d'un indice. Si Sam

avait été enlevée, ses chances s'amenuisaient d'heure en heure.

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs.

— Comme…

Ce fut à son tour d'inspirer profondément.

— Pensez-vous possible que l'homme qui vous a violée puisse chercher à se venger ?

Le visage de Zoé se vida du peu de couleurs qu'il avait encore.

— Non ! Il est en prison.

Hésitant à dissiper ses certitudes, Jonathan s'éclaircit la gorge.

— Plus maintenant.

Zoé le regarda, bouche bée, pendant de longues secondes.

— Il est dehors ? *Déjà ?*

— Il y est resté treize ans. C'est déjà plus que la moyenne.

Elle secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant pour Samantha.

— Aurait-il pu le découvrir ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Elle n'a jamais fait partie de ma vie.

— Où Bates vous a-t-il connue ?

— On ne se connaissait pas. Pas vraiment. De toute façon, je ne tiens pas à parler de ça. Il ne sait pas que Sam existe, d'accord ? S'il vous plaît, n'en parlons plus.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à chuchoter.

— Anton ne sait rien. Personne ne sait rien, d'ailleurs — à part mon père, et seulement parce que je n'avais que quinze ans et que je vivais avec lui, à l'époque. Sam croit que son père est mort dans un accident de voiture, avant sa naissance. Je… je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité. Elle pourrait croire que…

Sa voix se brisa, mais elle se força à continuer.

— … croire que je ne l'ai jamais voulue.

Elle porta une main à sa gorge, forçant les mots à travers les larmes.

— Elle pourrait douter… de mon amour… ou penser qu'elle n'est pas… aussi bien que…

Jonathan l'observait, bouleversé, tandis qu'elle achevait sa confession.

— … aussi bien que les autres filles… ou d'autres bêtises du genre… Vous comprenez ?

Quelle audace le poussa à la prendre dans ses bras ? Il n'aurait su le dire. Peut-être avait-il simplement senti qu'elle avait besoin de réconfort. Toujours est-il qu'il l'enlaça et l'attira contre lui comme l'aurait fait un ami ou un proche parent.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il tandis qu'elle sanglotait doucement au creux de son épaule. Il faut que vous vous accrochiez à cette pensée… Faites-le pour elle, madame Duncan.

Ils se connaissaient à peine, certes — mais rien ne lui paraissait plus naturel que cette étreinte. Ils seraient sans doute restés ainsi de longues minutes si Lucassi n'avait pas rompu le charme.

— Dites-moi… Vous réconfortez tous vos clients comme ça ?

Jonathan sentit Zoé se raidir. Elle se dégagea en chancelant, et il regretta de ne pas avoir réussi à lui communiquer davantage de force.

— Seulement ceux qui ont besoin de soutien, répondit-il en se dirigeant vers la piscine.

— Demandez-nous ce que vous voulez et restez aussi longtemps que vous le souhaitez, lui lança Zoé.

Il s'apprêtait à la remercier, mais, quand il se retourna, Anton Lucassi était seul au milieu du patio.

8

Incapable de s'éloigner de la fenêtre, Colin semblait hypnotisé par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait passé une partie de la nuit précédente, tapi derrière les persiennes, à observer l'agitation qui régnait chez les Lucassi, et sa fascination ne faiblissait pas. Il avait eu du mal à aller travailler ce matin, et il était revenu dès qu'il l'avait pu. Jamais il n'avait été au premier plan pour assister au chaos qu'il avait créé.

Enfin, techniquement parlant, il s'agissait plutôt du chaos que *Tiffany* avait créé, mais elle avait enlevé Samantha pour lui et il devait bien avouer qu'il n'en était pas mécontent. Bien au contraire. Il en avait presque oublié la fuite de Rover et la menace qu'il faisait peser sur leur vie. De toute façon, s'il avait parlé, les flics auraient déjà frappé à leur porte. Or, le seul policier qu'il avait vu était l'inspecteur qui s'était arrêté, un peu plus tôt dans la soirée, pour leur poser des questions au sujet de Samantha Duncan.

— Il y a du nouveau ? demanda Tiffany.

Colin haussa la voix pour couvrir le son de la télévision qui résonnait en arrière-fond.

— Oui. Il y a quelqu'un avec eux.

— Un autre flic ?

— Non, je ne crois pas.

— Probablement un ami ou un membre de la famille. Les gens ont défilé toute la journée pour leur apporter des petits plats ou leur témoigner leur soutien.

Elle le gratifia d'un sourire entendu qu'il trouva forcé. Elle voulait lui montrer qu'elle partageait son enthousiasme pour le drame qui se jouait dans la maison voisine, mais il n'était pas dupe : au fond, toute cette histoire l'incommodait. Et alors ? Il se fichait royalement de ce qu'elle pouvait penser, du moment qu'elle se pliait à ses règles.

— Des voisins sont passés les voir ? s'étonna-t-il.

— Quelques-uns. Pourquoi ?

Il prit appui contre le mur, afin de mieux distinguer ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la maison.

— Zoé a emménagé deux mois après nous. Je ne pensais pas qu'elle avait déjà noué des liens avec les voisins. Elle n'a jamais été très chaleureuse avec nous.

— Elle n'a pas été inamicale non plus.

— Tu plaisantes ? Elle s'est comportée comme une sale garce froide et distante ! C'est à peine si j'ai pu lui soutirer deux mots depuis qu'elle habite ici.

Tiffany parut sur le point de lui répondre, mais se ravisa au dernier moment.

— C'est la situation qui veut ça. Ils bénéficient d'un élan de solidarité. Tout le monde veut les aider… Et puis Anton vit ici depuis bien plus longtemps que nous tous, ajouta-t-elle d'une voix atone.

— Qui d'autre est venu les voir ?

— Le pasteur de la paroisse d'Anton, ses parents et sa secrétaire.

— Comment sais-tu que c'était le curé ? A son costume ? railla-t-il.

— J'ai entendu Anton lui parler quand il l'a raccompagné à sa voiture.

Colin se redressa et la toisa avec méfiance.

— Tu étais assez proche pour les entendre ?

— Comme j'étais ici, j'en ai profité pour désherber et jardiner devant la maison.

Il était le premier à penser aux apparences et il est vrai qu'il n'aurait pas été judicieux d'attirer l'attention sur eux à cause d'un jardin mal entretenu… mais il ne tenait pas non plus à ce que les voisins s'aperçoivent qu'il battait sa femme !

— Si j'ai voulu que tu restes ici, c'est pour éviter que ta bande de collègues fasse toute une histoire à propos de ta lèvre abîmée. Et toi tu parades devant les voisins…

L'incertitude voila le regard de sa femme. Comme toujours, l'impuissance et la confusion qu'il lut sur son visage suffirent à l'exciter. Sa mine défaite lui donna presque envie de prendre ce qu'elle avait voulu lui offrir la nuit précédente… Mais, depuis qu'ils avaient kidnappé Samantha, il n'avait la tête à rien, pas même à toucher sa femme.

Plus tard, se promit-il. Il y aurait forcément une séance de rattrapage. C'était l'avantage d'être marié à une fille qui souffrait d'insécurité affective. Elle avait tant manqué d'amour et d'attention qu'elle lui vouait une reconnaissance sans bornes, une gratitude qui la rendait plus soumise qu'un chien. Elle ne le quitterait jamais, quoi qu'il arrive.

— Personne n'a vu mon visage, assura-t-elle. J'ai fait attention à garder la tête baissée tout le temps, et je n'ai parlé à personne.

Elle lâcha un petit rire, avant de poursuivre :

— Je ne crois même pas qu'ils aient remarqué ma présence… Ils se

font bien trop de souci pour Samantha !

Une nouvelle bouffée d'excitation le traversa, et il sentit son sexe se tendre. Néanmoins, l'agitation qui régnait chez les Lucassi demeurait plus attirante que la perspective d'une séance de bondage avec sa femme — et il reporta son attention sur la maison voisine.

— A qui est cette vieille Mercedes garée en face ? C'est une vraie épave, ce truc !

Tiffany s'approcha de la fenêtre située près de la cheminée, et jeta un œil à travers les persiennes.

— Aucune idée. Elle n'était pas là tout à l'heure.

Un grand type émergea brusquement du jardin des voisins et franchit le portail.

— Tiens… J'te parie que c'est le conducteur de la vieille Mercedes, murmura Colin. Viens voir… Bon sang ! Ce mec est bien bâti, mais il a sérieusement besoin d'aller chez le coiffeur !

Tiffany, qui s'était éloignée, revint sur ses pas.

— C'est l'inspecteur ? demanda-t-elle.

Colin laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Tu étais là quand il s'est pointé la nuit dernière, Tiff. Tu sais à quoi il ressemble.

— Mais… il pourrait y en avoir d'autres, non ? La police a peut-être mis toute une équipe sur l'affaire !

— Ça m'étonnerait. Je pense qu'ils n'ont pas encore écarté l'hypothèse de la fugue.

Elle haussa les épaules.

— Ils ne vont pas tarder à changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils comprendront vite qu'elle n'avait aucune raison de fuir une mère qui l'aime autant.

Il perçut sans mal la note mélancolique qui teintait sa voix. Sa mère, tuée d'une balle par le frère de Tiffany, cinq ans plus tôt, était une garce, qui l'avait ignorée et privée d'amour. Et en matière de mauvaise mère, il savait, lui, de quoi il parlait : la sienne le battait comme plâtre. Mais il avait pu constater, tout au long de leur adolescence, lorsqu'ils allaient ensemble au collège de Modesto, les dégâts que l'absence de soins avait causés à Tiffany. Il en était venu à penser que l'indifférence était pire que les sévices corporels. En fin de compte, il s'en était mieux sorti qu'elle. D'autant qu'il n'en avait pas gardé de séquelles physiques.

— Ils ne connaissent pas Zoé, argua-t-il. Et toi non plus. Ma mère veillait à ce que ses coups ne laissent aucune trace. Peut-être qu'elle fait pareil ? Peut-être qu'elle n'est pas aussi gentille que tu voudrais le croire.

— Elle est gentille, j'en suis sûre, insista-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompit, mais il ne fit aucun mouvement. Tiffany irait répondre. Elle était aux petits soins, prête à tout pour lui rendre la vie agréable. C'était le prix à payer pour être désirée.

— Allô !

Colin l'écouta distraitement, tout en observant le grand type qui inspectait maintenant les abords de la maison de Lucassi. Il leva brusquement les yeux dans sa direction, et Colin fit un bond pour s'écarter de la fenêtre. Le gars ne l'avait sûrement pas vu, mais il devait se montrer plus prudent s'il ne voulait pas attirer l'attention sur eux.

— Colin ? appela Tiffany.

Il serra les dents. Ce n'était pas le moment. Il ne voulait pas être dérangé.

— Quoi ?

— Tommy veut te parler. Tu ne lui as pas dit à quelle heure passer ce soir.

Partagé entre sa curiosité pour l'invité des voisins et la nécessité de répondre à son ami, il hésita quelques secondes, avant de s'avancer vers Tiffany. Continuer à espionner ce type ne lui en apprendrait pas plus sur son identité.

— Allô ! lança-t-il en se saisissant du combiné.

— Salut, vieux. Alors, quoi de neuf ?

— Rien.

— C'est toujours poker, ce soir ?

Il se serait bien amusé avec Tiffany et peut-être même les aurait-il laissés s'amuser avec elle. Il fallait les entendre parler de son corps sensuel, s'extasier sur ce qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait épousée. A croire qu'ils fantasmaient tout le temps sur elle. Mais le moment était mal choisi à cause de sa lèvre fendue. En plus, si l'effet des drogues qu'il avait administrées à Samantha s'estompait et qu'elle se mettait à hurler, il aurait du mal à expliquer les cris. Colin ne s'était jamais laissé aller à leur parler de ses animaux de compagnie et il n'avait pas l'intention de commencer.

C'était prendre un trop grand risque, avec tout ce qui se passait à côté.

— Non, je suis débordé. J'ai ramené une tonne de boulot à la maison.

— T'es sûr que tu ne peux pas prendre une heure ? J'ai loué le meilleur porno que t'aies jamais vu, mec.

— Pas possible ce soir.

Tommy eut du mal à cacher sa déception et un silence pesant s'ensuivit, qu'il fut néanmoins le premier à rompre.

— D'accord, on remet ça.

— Vous pourriez venir vendredi, proposa Colin.

D'ici là, les choses seraient revenues à la normale.

— Et j'aurai bien mieux qu'un film, ajouta-t-il.

— Quoi de mieux qu'un porno ? s'esclaffa Tommy.

— Du *porno* pour de vrai. Tu apportes les pizzas et la bière… Dis à James d'apporter de quoi fumer, et je me charge du divertissement.

Il sentit le regard réprobateur de Tiffany peser sur lui lorsqu'il raccrocha. Son appréhension était évidente, mais il n'en avait rien à faire. Elle y prendrait du plaisir. Il ferait en sorte que ses amis se plient à ses moindres désirs, et il la laisserait les dominer. Oui, elle y prendrait du plaisir. Et lorsque ce serait fini, elle en redemanderait !

— Quoi ? fit-il en la défiant du regard.

Elle baissa la tête.

— Rien.

Il retourna vers la fenêtre. Il ne voyait plus l'homme, mais la vieille Mercedes était toujours dans la rue.

Qui était ce type ? Il y avait quelque chose chez lui qui l'agaçait prodigieusement. Il était plus jeune que le policier en civil qu'il avait rencontré et il semblait si… sûr de lui. Si déterminé.

— Il n'y a *aucune* raison pour que quelqu'un remonte la piste de Sam jusqu'à nous, n'est-ce pas ?

Il lui avait déjà posé la question, mais il voulait encore s'assurer qu'elle ne lui avait rien caché.

— Aucune, affirma-t-elle. C'est elle qui est venue.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous ?

— Je ne crois pas. Mais même si quelqu'un l'a aperçue, nous n'aurons qu'à dire qu'elle n'a fait que passer. Elle est venue, mais cela ne signifie pas que nous lui avons fait du mal. Nous n'avons pas de casier judiciaire, ni de raison d'être soupçonnés. Tu es un jeune avocat prometteur, spécialisé dans l'immobilier. J'ai un travail tout ce qu'il y a de plus respectable. Nous avons une bonne réputation. Nous ne faisons pas parler de nous. Ils n'ont aucune raison de demander et d'obtenir un mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

Elle ne faisait qu'énumérer ce qu'il lui avait maintes fois répété par le passé, mais elle avait raison. Les policiers ne pourraient pas fouiller la maison sans mandat de perquisition. Et ils n'obtiendraient pas de mandat sans mobile. Or quel mobile les flics pourraient-ils leur prêter ?

N'empêche. Ce grand type l'agaçait.

— Quand es-tu montée voir Sam pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Je lui ai apporté à manger avant que tu ne rentres.

Il se retourna, levant un sourcil en accent circonflexe.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

Elle répondit d'une voix si basse, proche du chuchotement, qu'il dut tendre l'oreille.

— Que lui as-tu donné ? répéta-t-il en haussant le ton.

Son expression penaude et sa lèvre fendue lui donnèrent un air presque enfantin.

— Les restes d'hier soir, répondit-elle lentement.

— Mon repas ? s'indigna-t-il en plaquant ses poings sur ses hanches.

— Tu n'aimes pas manger la même chose deux jours de suite.

— Et alors ? Elle n'est pas dans un hôtel de luxe.

— Je… je ne savais pas si je devais lui donner ce que l'on donnait à Rover ou… ou si elle allait être un animal de compagnie différent.

— C'est les chiens que je préfère, tu le sais bien, lâcha-t-il.

— Donc… tu veux que je la nourrisse avec les croquettes qui restent dans le garage ?

— Evidemment. Pourquoi les gaspiller ?

Il reporta son attention sur la fenêtre. Il commençait à faire sombre, mais la lumière inonda soudain la cuisine de Lucassi, et Colin aperçut ce dernier en train de discuter avec l'homme. Où était la jolie Zoé ?

— Quand il n'y en aura plus, dis-le-moi. J'achèterai un autre sac, ajouta-t-il.

Tiffany se percha sur le bord du canapé.

— D'accord.

— Est-ce qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas. Elle n'a pas dit grand-chose. Quand je lui ai apporté son repas, elle a demandé si elle pouvait rentrer chez elle. C'est tout. Quand j'ai répondu non, elle s'est retournée et a fermé les yeux.

— Elle n'a pas mangé ?

— Non, rien.

— Elle va le regretter, tu peux me croire.

Il ne voyait plus personne dans la cuisine des voisins. Ils avaient quitté la pièce, sortant de son champ de vision.

Abandonnant son poste de surveillance, il décida de monter et de jeter un œil à son nouvel animal de compagnie. Puisqu'il avait annulé sa soirée, il disposait du nécessaire pour commencer le dressage.

* * *

En termes d'ordre et de rangement, la chambre de Samantha était un modèle du genre. Ses vêtements étaient rangés dans sa penderie par couleurs, ses chaussures soigneusement alignées en dessous. Le lit était fait ; les tiroirs de la commode étaient soigneusement fermés, ses bijoux reposaient dans un coffret de bois, posé sur la coiffeuse. Le seul indice qui trahissait la présence d'une adolescente était le cadre posé

en appui contre le miroir de la coiffeuse — un cadre que Lucassi n'avait sans doute pas voulu qu'elle accroche au mur. L'homme était trop maniaque pour accepter de percer un trou à seule fin d'afficher ce qu'il devait considérer comme des « enfantillages ».

Jonathan s'immobilisa devant et examina les nombreuses photographies que Samantha y avait collées : sur l'une, elle posait souriante avec une jeune fille ; sur une autre, elle était à Disneyland entourée de sa mère et d'un homme plus âgé, qui arborait une moustache à la Sam Eliott. Il y en avait aussi plusieurs montrant la mère et la fille, ensemble, avec Lucassi, mais elles avaient été positionnées de telle façon que ce dernier n'apparaissait jamais en entier. Cela aurait pu être involontaire, mais Jon comprit intuitivement que ce n'était pas le cas. Masquer l'image de son beau-père en révélait beaucoup sur l'état d'esprit de la gamine et sur son refus de l'intégrer à sa vie.

— Vous voyez ? Il n'y a rien d'anormal ici, murmura Lucassi.

Il s'était assis derrière le bureau, sur lequel trônaient un manuel scolaire et une feuille de cahier où étaient notés la date de la veille et plusieurs problèmes d'algèbre. Il se demanda si les tiroirs contenaient des affaires plus personnelles — il fallait bien qu'elles soient quelque part. En tout cas, ce livre était le seul objet de la maison qui ne soit pas « à sa place ». Manifestement, Samantha avait pris le temps pour faire ses devoirs, avant d'aller à la piscine.

— Qui est-ce ?demanda Jonathan en montrant l'homme plus âgé qui se tenaient à côté de Sam.

— C'est son grand-père, Ely Duncan. Et si vous ne l'aviez pas deviné, malgré ces moustaches ridicules et tous ces tatouages, il n'est pas ce qu'on appelle un grand-père banal.

— En quoi est-il différent ?

Grâce à Skye, il en savait déjà un peu sur le personnage, mais l'opinion de Lucassi l'intéressait. Qu'avait-il à dire sur le sujet ?

— C'est un ancien motard. Son casier judiciaire est long comme mon bras et il semble incapable de séjourner ailleurs qu'en prison.

— Est-ce qu'il se soucie de Sam ?

— Je ne crois pas qu'il se soucie de quelqu'un d'autre que de lui, sinon il aurait donné à Zoé une meilleure enfance.

— Il s'en soucie.

Jonathan se tourna vers la porte. Zoé se tenait dans l'encadrement. Elle s'était rafraîchi le visage et avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Elle semblait plus calme qu'auparavant. Plus maîtresse d'elle-même.

— Mon père est très…, commença-t-elle, cherchant ses mots. Il ne sait pas vivre autrement.

Jonathan scruta de nouveau la photo du grand-père.

— Où est-il maintenant ?

— Il vit à Los Angeles.

— S'il n'est pas en prison quelque part. Elle n'a pas eu de nouvelles de lui depuis qu'elle a emménagé ici, ajouta Lucassi.

— Il n'est pas en prison. L'inspecteur Thomas, qui est chargé de la disparition de Sam, a déjà vérifié. Il a même demandé à un policier de Los Angeles de faire un tour jusqu'au mobile home, mais… jusqu'ici, mon père reste introuvable. Personne ne sait où il est.

Jonathan s'adressa à Zoé.

— A quand remonte votre dernier contact ?

— Neuf mois.

— C'est normal ?

Elle fit un geste indiquant que cela pouvait tout aussi bien être normal qu'anormal.

— La communication entre nous est en pointillé depuis des années. Mais, cette fois, c'est plus long que d'habitude.

Elle s'interrompit.

— Nous nous sommes disputés l'été dernier.

— Au sujet de…

— Il voulait faire venir Sam une semaine chez lui pour l'emmener à Disneyland.

— Elle y est déjà allée avec lui, je vois.

Elle inclina la tête.

— Une fois. Il y a deux ans, mais je l'avais accompagnée.

— Et l'été dernier, vous avez refusé qu'elle y aille ?

— Je ne voulais pas qu'elle voyage seule jusque dans le sud de la Californie. Et…, commença-t-elle, avant de s'interrompre quelques secondes, … je commençais un nouveau travail. Je ne pouvais pas prendre de congé.

Vu le genre de vie que menait son père, Jon comprenait qu'elle n'ait pas souhaité lui confier Sam.

— Lui avez-vous signalé ce qui vient d'arriver ?

— Je lui ai laissé des messages. Plusieurs, en fait. Je n'ai pas encore… eu de réponses.

— Il est sûrement ivre mort, dans une allée.

Jonathan ne releva pas l'intervention de Lucassi.

— Et ça, c'est Marti, la meilleure amie de Sam ? demanda-t-il en pointant une autre photo.

— Oui, c'est elle.

— Pouvez-vous me donner le téléphone et l'adresse de ses parents ? J'aimerais lui parler et j'ai besoin de leur consentement.

— Bien sûr.

Elle les lui dicta de mémoire, et il les enregistra sur son Smartphone.

— La police l'a déjà questionnée. D'après elle, Samantha n'a pas eu de comportement étrange ces jours-ci, et elle n'a pas non plus fait de nouvelles connaissances. Elle est convaincue qu'elle n'avait pas l'intention de fuguer.

— La police a-t-elle entrepris des recherches dans le quartier ?

Elle hocha la tête.

— Cet après-midi.

— Personne n'a rien vu, intervint Lucassi. Rien entendu. C'est comme si elle s'était… volatilisée.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que le portail était ouvert quand vous avez constaté sa disparition ?

— Oui. C'est exact.

— Elle ne s'est donc pas volatilisée. Soit elle est partie à pied, soit elle connaissait son kidnappeur et l'a fait entrer.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle n'a pas été emmenée de force. Aucun meuble n'a été bousculé et il n'y a aucune trace de lutte dans la maison.

— Et elle ne serait pas sortie dans le quartier sans nous prévenir ou nous laisser un mot, fit observer Zoé.

Jonathan acquiesça. C'était ce qui l'inquiétait. Rien de ce qu'avait dit ou fait Sam ne permettait d'imaginer qu'elle ait décidé de fuguer. Il n'y avait pas eu d'événement déclenchant. Elle n'avait pas confié une quelconque intention de partir à sa meilleure amie, et n'avait emporté aucun vêtement. Si elle avait prévu de fuguer, se serait-elle donné la peine de finir ses devoirs de maths ? Sans compter qu'elle était encore souffrante…

Si elle connaissait son agresseur et lui avait fait confiance au point de le suivre, il semblait logique d'orienter les recherches vers le père… ou le fiancé trop parfait de sa mère.

Jonathan en vint presque à espérer que le kidnappeur était Ely Duncan. Si c'était Anton Lucassi — un homme qui pouvait s'asseoir dans la chambre de l'adolescente en affichant la plus vive inquiétude —, il y avait du souci à se faire pour Samantha.

9

— Alors, qu'en penses-tu ? s'enquit la voix de Skye à l'autre bout de la ligne.

Jonathan était chez lui, dans sa cuisine. Comme il mangeait souvent en travaillant, la pièce lui tenait aussi lieu de bureau — il y passait plus de temps, en tout cas, que dans l'espace aménagé à cet effet dans l'angle de la chambre d'amis. Spacieuse et ensoleillée, dotée de deux salles de bains, la maison située sur Broadway Avenue avait du potentiel, mais, depuis qu'il en était devenu propriétaire, treize mois plus tôt, il n'avait toujours pas trouvé le temps de faire les travaux de rénovation et de rafraîchissement dont elle avait besoin.

— Je pense que le géniteur de Samantha n'est pas mêlé à sa disparition.

— Qu'est-ce qui te permet de le penser ?

Jonathan flatta la tête de son chien, un akita japonais répondant au nom de Kino. Très affectueux, il lui donnait des coups de museau, quémandant son attention et ses caresses. Il n'aimait pas rester seul trop longtemps et c'était généralement la voisine de Jon qui s'occupait de lui pendant qu'il travaillait ; mais Veronica — Ronnie pour ses proches — avait dû se rendre à San Francisco et Kino avait passé la journée enfermé.

Il était presque 23 heures, mais Jon avait prévu de le sortir pour qu'il se dégourdisse les pattes, après avoir mangé un morceau.

— Attends une seconde ! lança-t-il au chien, avant de revenir à sa conversation. Samantha *connaissait* sûrement celui qui l'a emmenée.

— Il n'y a donc aucune trace de lutte ? demanda Skye.

— Aucune.

Jonathan se pencha, inspectant le contenu de son réfrigérateur.

— Comme Samantha croit que son père a été tué dans un accident de voiture, je ne pense pas qu'elle aurait accueilli à bras ouverts un étranger se présentant comme son cher papa, poursuivit-il.

— Ah… Je n'ai jamais interrogé Zoé à ce sujet, mais je me suis toujours demandé ce qu'elle avait raconté à sa fille, au sujet de sa naissance. Seulement, je ne voulais pas paraître indiscrète… Est-ce

qu'elle t'en a dit plus ?

Il jeta dans la poubelle deux des trois boîtes à emporter dont la date de péremption était passée, et prit les restes de lasagnes, qu'il fit réchauffer au micro-ondes. Il n'en avait pas spécialement envie, mais la fraîcheur de ce qui se trouvait dans son frigo ne lui inspirait pas confiance — à moins de se faire un plateau de ketchup, de moutarde et de piments.

— Non. Elle est restée muette sur cet épisode. Seul son père est au courant.

— Anton Lucassi ne sait rien ?

— Non. Et je n'ai pas l'impression que Zoé souhaite le mettre en courant.

— Elle cherche sans doute à protéger sa fille. Si elle informe son entourage des circonstances de sa naissance, Sam finira par découvrir la vérité.

Il se pencha vers la vitre du micro-ondes et regarda le plateau tourner.

— Tout de même… Le fait que Zoé n'ait pas confié ce drame à l'homme qu'elle aime en dit long sur leur relation, tu ne crois pas ?

— Ils ne sont peut-être pas si proches que ça, commenta Skye.

— Ils sont *fiancés,* quand même.

— Et alors ? Ça ne veut plus dire grand-chose, de nos jours !

Il s'adossa au plan de travail et croisa les bras.

— Je crois surtout qu'elle n'a aucune envie de lui parler de ce viol parce qu'elle craint une réaction de mépris ou de pitié de sa part. Elle ne veut pas lui donner trop d'ascendant sur elle.

Il sortit le plat du four et, constatant qu'il était encore froid, le remit à chauffer deux minutes supplémentaires.

— Ou peut-être qu'elle n'a pas voulu en rajouter, tout simplement, compléta-t-il. Lucassi n'a aucun respect pour son père… Ce serait pire s'il apprenait ce qui lui est arrivé quand elle vivait avec lui !

— Sam aurait pu ouvrir la porte à Franky Bates, argumenta Skye. Certains gosses ouvrent la porte à n'importe qui, sans avoir conscience du danger qu'ils courent. On leur apprend à être polis et ils ouvrent avec le sourire.

— La porte de devant était fermée à clé quand Lucassi est rentré. C'est le portail arrière qu'il a trouvé ouvert.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Une vague de fatigue le traversa — pas étonnant après les quinze heures de travail qu'il venait d'effectuer ! Il posa les yeux sur la machine à café. Il aurait du mal à s'endormir s'il succombait à la tentation. Mais, d'ici là, la caféine lui serait bien utile pour retrouver un semblant d'énergie…

— Je penche plus pour Lucassi que pour Bates.

— Il n’a pas de casier judiciaire.

— Ça ne suffit pas à faire de lui un innocent… Si Sam s’était trouvée face à un inconnu, elle aurait crié pour appeler à l’aide. Il est raisonnable de penser que *quelqu’un* l’aurait entendue. La voisine d’à côté est restée chez elle toute la journée.

Ignorant ostensiblement la lumière qui clignotait sur son répondeur — probablement des appels concernant ses autres affaires, dont il n’avait plus le temps de s’occuper —, il s’empara de la photo de Sam que Zoé lui avait donnée.

— Si quelqu’un l’avait emmenée de force, poursuivit-il, ou si elle avait essayé de s’échapper, on aurait trouvé des traces de lutte : une chaise renversée, une table de travers, un objet cassé.

Il regarda plus attentivement la photo, observant l’adolescente avec attention.

— Sa canette de soda n’a même pas été renversée. Son lecteur mp3 posé sur la table, bien en vue, n’a pas intéressé celui qui l’a enlevée.

— Bon, d’accord… J’admets que la piste Lucassi tient la route, mais n’élimine pas Bates de la liste des suspects !

— Si je passe les prochains jours à enquêter sur lui et que je n’arrive à rien, nous aurons perdu un temps précieux. Tu sais ce qu’on dit sur les premières quarante-huit heures…

Il songea à Zoé, si belle, si fragile, et à la manière dont elle s’était apaisée entre ses bras. Cela faisait des années qu’il n’avait pas pensé à une femme de cette façon — abstraction faite de Sheridan — et il sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds tandis qu’une vague d’espoir le submergeait. Que lui arrivait-il ? Zoé Duncan était *fiancée*, bon Dieu !

— Ne laisse pas Bates de côté, insista Skye. C’est trop risqué.

Il posa la photo sur une pile de dossiers.

— Je sais. Mais tout est risqué dans cette affaire. Je dois suivre mon instinct — et agir vite.

— Donc, tu crois que c’est Lucassi ?

— Ou le grand-père. Sam a une bonne relation avec lui, même si sa mère et lui s’étaient brouillés.

— Zoé a rayé son père de sa vie ?

— Non. Rien d’aussi définitif. Elle n’a pas autorisé Sam à aller passer quelques jours chez lui, l’été dernier, et Ely Duncan en a pris ombrage. C’est tout.

La sonnerie du micro-ondes tinta. Il ouvrit la porte pour sortir son dîner — et manqua de lâcher la barquette en se brûlant avec la sauce tomate.

— Merde ! grogna-t-il.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Skye.

Kino inclina la tête, l’air de dire : « Comment peux-tu être aussi

maladroit ? »

— Ça te fait rire ? marmonna-t-il à son chien.

— Pardon ? répéta Skye, avant de s'esclaffer.

— Je parlais à Kino. Je me suis brûlé en sortant un plat du four.

— Jon… Il faut vraiment que tu te dégotes une femme.

L'image de Sheridan dans les bras de son mari lui traversa brutalement l'esprit.

— Je n'ai pas le temps.

— Maintenant que Sher est mariée, reprit-elle plus sérieusement, tu peux peut-être passer à autre chose.

Jonathan étouffa un juron. Skye était bien plus perspicace qu'il ne l'avait cru — et souhaité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas entre vous, alors ?

Il lança un regard de travers à Kino, qui reposa sa tête sur ses pattes de devant.

— Rien.

— Jonathan, ça lui brise le cœur.

Il haussa les épaules. Et lui, alors ? Ne lui avait-elle pas brisé le cœur en épousant Cain ? Il sortit une fourchette d'un tiroir et la planta rageusement dans ses lasagnes.

— Elle est mariée et heureuse. Elle s'en remettra.

— Et toi ? insista Skye.

Il tendit un morceau de pain à son chien.

— Je m'en remettrai aussi.

* * *

En entendant la clé tourner dans la serrure, Sam tenta de se glisser sous le matelas. C'était le seul endroit où se cacher pour éviter que Colin ne promène son regard sur ses jambes et ses bras nus… puisqu'elle était toujours en maillot de bain.

Elle avait entendu parler des prédateurs qui s'en prenaient à des enfants ou à des adolescents de son âge, et elle ne cessait d'y penser depuis que Colin avait fait irruption dans la pièce la veille au soir. Anton les appelait des pédophiles. Sa mère employait un vocabulaire plus dur, les traitant de « rebuts de la société », de « barbares de la pire espèce ». Colin lui paraissait franchement barbare, certes… mais était-il pédophile pour autant ? Est-ce que les pédophiles pouvaient être de jeunes et séduisants avocats ? Etaient-ils mariés à de jolies femmes comme Tiffany ?

Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête cette histoire qui était passée aux infos : des filles de son âge s'étaient fait piéger sur internet par de vieux bonshommes. Certains d'entre eux étaient vraiment moches. Elle n'y avait prêté qu'une oreille distraite, à l'époque, certaine qu'un tel drame ne lui arriverait jamais. Elle n'avait même

pas encore envisagé de coucher avec un garçon. D'ailleurs, elle n'avait pas de petit copain… Et puis sa mère refusait qu'elle ait sa propre page sur MySpace ou sur Facebook.

La porte s'ouvrit et la large silhouette de Colin se découpa dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que tu cherches à me cacher ? demanda-t-il en appuyant sur l'interrupteur.

Elle cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière qui jaillit brutalement du plafonnier, tandis qu'il entrait et fermait la porte à clé derrière lui. Il avait quelque chose à la main…

Son cœur manqua un battement. C'était un fouet !

— C'est… c'est pour quoi faire ? demanda-t-elle en sentant les larmes lui brûler les paupières.

Il caressa la lanière de cuir

— Ça ? C'est pour s'amuser un peu. Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

— N-on. Pas si… si vous voulez me frapper avec.

— C'est la bonne nouvelle. Tout va dépendre de toi.

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant d'arrêter les larmes. Elle n'allait pas rester assise là, à pleurer comme un gros bébé… Elle devait trouver les mots pour le convaincre de la libérer !

— Comment… Comment ça peut dépendre de moi ?

— Si tu es obéissante, je ne serai pas obligé de m'en servir.

Elle sentit une énorme boule d'angoisse obstruer sa gorge. Ce type était un pédophile. Elle aurait pu le jurer aux regards qu'il lui jetait, au petit sourire qui plissait ses lèvres.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, laissez-moi tranquille. Je ne vous ai jamais rien fait. Si vous me laissez partir, je ne dirai pas que c'est vous et Tiffany qui… qui m'avez enfermée, je le jure. Je dirai que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui… qui portait un masque.

— Mais bien sûr ! Tu balanceras tout à la minute où tu te sentiras en sécurité.

— Non, je le jure !

— Arrête avec ces foutaises. Tu n'iras nulle part. Lève-toi et laisse-moi te regarder.

Elle ne bougea pas. Elle sentit ses poils se hérisser à la pensée de ce qu'il ferait s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Pourquoi… pourquoi est-ce que vous voulez me g-garder ici alors que votre femme est si belle ?

— C'est une bonne question. Je me la suis souvent posée, figure-toi. Et… je n'en sais rien. Je suppose que c'est pour la même raison que j'ai un fouet. Parce que cela m'amuse. Allez, maintenant, debout !

— Je ne peux pas. Je suis m-malade. Et si… si vous vous rapprochez trop…

— Tu m'as déjà prévenu. Laisse-moi te prévenir à mon tour.

Il poussa le matelas d'un coup de pied, et elle se recroquevilla instinctivement, comme si elle voulait disparaître ou se fondre dans le mur.

— Si tu refuses encore d'obéir à un ordre aussi simple, tu n'auras plus à t'inquiéter de ta maladie parce que tu seras morte.

Il fit claquer le fouet contre le mur. Si près qu'elle ne put retenir un cri.

— Silence ! ordonna-t-il. Voilà la première règle que tu vas devoir apprendre. Tu dois te taire, quelle que soit la situation.

Y avait-il la moindre chance pour que quelqu'un l'entende si elle hurlait au secours ?

Il fit claquer son fouet une nouvelle fois — plus près encore. Bien que terrorisée, elle ne laissa échapper qu'un faible gémissement. Mais c'était encore trop pour lui.

— J'ai dit silence total !

L'injonction était menaçante.

La lanière décrivit un arc au-dessus d'elle. Persuadée qu'elle allait l'atteindre, elle se recroquevilla, ramenant ses bras autour de sa tête. *Ne dis rien. Ne fais aucun bruit. Ne fais aucun bruit…*

Elle l'entendit claquer et se raidit, persuadée qu'il l'avait touchée à l'épaule. Mais il l'avait manquée. Lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu as de la chance. Je ne suis pas en forme, ce soir, lâcha-t-il tout en faisant glisser la lanière entre ses mains pour l'enrouler sur elle-même.

Samantha sentit les larmes ruisseler sans retenue sur son visage. Elle n'aurait pas pu les arrêter même si elle l'avait voulu.

— Pourquoi voulez-vous me faire mal ? murmura-t-elle.

— Tu ne devines pas ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Et dire que je te croyais intelligente !

Un méchant rictus tordit sa bouche comme il reprenait :

— Je te donne un indice : c'est pour la même raison que celle qui me pousse à avoir un fouet.

— P-parce que c'est *amusant* ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Tout juste ! acquiesça-t-il, hilare.

Il coinça le fouet sous son bras pour pouvoir applaudir.

— Excellent. Je sens que nous allons bien nous entendre, toi et moi.

— Colin ? interrompit Tiffany en cognant à la porte.

— Qu'est-ce que tu veux ? brailla-t-il.

— Ton père est au téléphone.

— Dis-lui que je le rappellerai plus tard.

Il y eut un silence.

— Tu es sûr ? Je me disais qu'il valait mieux faire comme d'habitude, comme si ce soir était un soir comme un autre, et que tu lui parles. Tu sais… jusqu'à ce que la situation redevienne normale… et que l'agitation retombe dans le quartier.

Colin croisa les bras et resta immobile quelques secondes, en dévisageant Sam.

— Il lui arrive parfois de me surprendre en me prouvant qu'elle a un cerveau, railla-t-il.

Samantha ne répondit pas.

— Je ne devrais pas être là, de toute façon. Cette petite visite ne fait que me donner envie de ce que je ne peux avoir… pas encore.

— Colin ? insista Tiffany.

— J'arrive.

Ensuite, Sam n'entendit plus Tiffany et supposa qu'elle était partie. Manifestement pressé, Colin se mit alors à débiter une série de règles, terminant sur une promesse qui lui fit froid dans le dos — plus encore que la perspective du fouet.

— Je te donne deux semaines pour te remettre… de ce truc.

— De ma mononucléose ?

— Oui.

— Ou bien quoi ? murmura-t-elle.

Il rit doucement

— Tu veux réellement savoir ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en fermant la porte derrière lui.

Que lui avait-il dit ? Qu'il vérifierait qu'elle connaissait par cœur chaque règle et qu'elle ferait mieux dans son propre intérêt de n'en oublier aucune ? L'estomac noué de terreur, elle commença à se les réciter pour ne pas lui donner de raisons de « s'amuser » avec son fouet. Plusieurs minutes, puis de longues heures s'écoulèrent. Et, à son grand soulagement, elle ne le vit pas revenir.

* * *

Il était minuit passé, mais Zoé savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était assise sur le seuil de la maison, le téléphone portable posé sur ses genoux, le regard rivé sur la rue plongée dans le noir. Elle ferma les yeux, prêtant l'oreille. Peut-être allait-elle entendre le bruit des pas de sa fille sur le trottoir ou le son de sa voix dans l'obscurité ?

Son attente fut vaine. Comme la nuit précédente, seul un silence pesant lui répondit.

Anton était allé se coucher — c'était déjà ça. Sa compagnie lui

était de plus en plus pénible à supporter. Malgré toute la bonne volonté dont il faisait preuve, ce qu'il disait ou faisait l'irritait profondément. La disparition de Sam n'avait fait qu'exacerber les rancœurs qu'elle nourrissait contre lui — bien souvent sans s'en rendre compte, d'ailleurs. Elle lui en voulait pour tout, désormais : le chien de Sam, sa manière de ne penser qu'à lui, ou de tout ramener à ses affaires. Le souci maniaque avec lequel il veillait sur cette maison. Même sa façon de parler d'Ely l'agaçait : ce qu'il disait n'était pas faux, mais de quel droit se permettait-il de critiquer aussi ouvertement son père devant un étranger ?

Le drame qui s'était abattu sur eux faisait apparaître des fissures dans leur couple. Des failles dont elle n'avait pas pris conscience, ou qu'elle n'avait pas voulu voir. Etait-elle moins amoureuse de lui ? Ou plus susceptible que d'habitude à cause de la disparition de Sam ? Elle n'osait pas s'attarder sur la première possibilité, car cela compliquait tout. Si elle n'aimait plus Anton, elle devrait le quitter. Mettre un terme à cette relation comme à toutes les autres…

Où irait-elle, cette fois ? En venant s'installer ici, elle avait vendu tous ses meubles. Les frais de la maison, auxquels elle participait, étaient bien plus importants que ceux qu'elle avait assumés par le passé, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de faire des économies. Elle avait tant voulu voir en lui l'homme idéal et le père dont elle rêvait pour Sam qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'elle ferait en cas d'échec.

Occupée à réaliser son rêve, elle avait baissé sa garde, perdant son sens de la combativité, se défaisant de sa capacité à se débrouiller par elle-même. Elle avait même lâché son travail…

Elle poussa un long soupir. Pour l'instant, il était hors de question de partir — ou même d'y songer. Pas sans sa fille. Et si Sam revenait et ne la trouvait pas ? A cette pensée, un frisson la parcourut, et son cœur déjà endolori se contracta douloureusement.

Elle laissa les larmes couler sur ses joues, trop épuisée pour les essuyer, trop épuisée pour lutter contre l'émotion qui la submergeait. L'impuissance et la peur se mêlaient étroitement en elle, lui donnant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants : si elle partait à la recherche de sa fille, elle risquait de manquer le coup à la porte ou l'appel téléphonique. Mais si elle restait assise là, l'inaction la rendrait folle.

Que faire, alors ?

Elle avait l'impression d'errer dans les limbes, coincée dans un paysage de grisaille, déchirée entre la peur de s'éloigner et celle d'attendre, horrifiée par le tunnel d'angoisse qui menaçait de l'engloutir.

Tout à coup, elle bondit sur ses pieds et se précipita dans la maison

pour prendre ses clés. Si elle ne luttait pas contre la sidération et la panique qui l'étreignaient, elle serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit. Le tic-tac de la pendule murale rompait le silence figé de la maison. Si elle roulait au hasard des rues, à cette heure de la nuit, Anton lui reprocherait de ne pas s'en tenir à ce qu'ils avaient décidé. Il lui avait promis d'aller, aux premières lueurs du jour, imprimer des avis de recherche avec la photo de Sam et d'organiser une battue dans le quartier. Il avait insisté sur le fait que la police faisait tout ce qu'elle pouvait, et qu'ils devaient faire confiance à l'inspecteur Thomas. Les médias avaient déjà relayé l'affaire. Une annonce était même passée au journal télévisé, demandant à quiconque ayant aperçu Samantha d'entrer en contact avec la police de Rocklin.

Zoé secoua la tête. Rien ne lui paraissait suffisant face à l'horreur de la situation. Il fallait faire plus, ne rien omettre. Le moindre détail comptait et pouvait la lancer sur une piste.

Pas question de s'éparpiller, songea-t-elle en s'approchant de la balancelle. D'une certaine façon, Anton avait raison : il fallait s'en tenir au plan initial. Ne pas gaspiller inutilement leur énergie. Mais comment survivrait-elle jusqu'au lever du jour ?

Il flottait dans l'air une odeur de cigarette qui attira son attention. Elle tourna la tête vers la maison d'à côté. Il y avait quelqu'un… qui n'était pas là un instant plus tôt.

Les nerfs à vif, elle sonda l'obscurité, cherchant à déterminer d'où pouvait provenir cette odeur, et finit par repérer Colin, son voisin, assis sur les marches de sa maison.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix. Les mots étaient clairs, portés par l'air frais de la nuit.

Colin se leva et s'avança jusqu'à la barrière qui séparait leurs deux jardins. Il portait un jean usé, un sweatshirt qu'il avait enfilé à l'envers et des chaussons fourrés. Elle ne l'avait jamais vu aussi décontracté. Ainsi vêtu, il était totalement différent de l'avocat élégant qu'elle croisait parfois en allant travailler le matin.

— Je ne fume pas d'ordinaire, confia-t-il en tapotant distraitement son index sur sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Mais je n'arrive pas à dormir… Tiffany et moi voulons fonder une famille, et avec ce qui vient de se passer… Je n'aurais jamais cru que le quartier n'était pas sûr.

Elle hocha la tête. La disparition de Sam avait provoqué la consternation dans la communauté.

— C'est…

Les mots se pressaient dans sa tête, mais aucun ne lui semblait approprié.

— … un tel choc, finit-elle par murmurer.

— Ça c'est sûr. Et si moi, je suis bouleversé, je n'ose pas imaginer ce que vous ressentez… Vous devez être effondrée. J'ai vu les infos ce soir.

Ce mouvement de sympathie et la compassion qu'elle perçut dans sa voix agirent comme un baume sur son cœur. Elle en avait besoin — mais pourquoi ne l'acceptait-elle pas d'Anton ? Elle ne supportait même plus qu'il la touche.

— Je suis complètement…

Elle s'interrompit une nouvelle fois, cherchant le mot qui décrivait au mieux ce qu'elle ressentait. Et le trouva.

— … perdue.

Il contourna la barrière et s'approcha du porche.

— Je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive.

Elle fut si touchée par sa sollicitude que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci. J'apprécie.

Elle voyait le bout rougeoyant de la cigarette flotter dans le noir, éclairant le bas de son visage tandis qu'il la portait à sa bouche.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

— Nous imprimerons des affichettes demain matin. Est-ce que vous pourriez en distribuer autour de vous ?

Elle avait dû fixer sa cigarette en parlant, car il la lui tendit et elle se surprit à la prendre.

La fumée lui brûla les poumons, mais elle inhala profondément, cherchant à faire remonter les sensations de bien-être qu'elle éprouvait autrefois, quand elle fumait encore. Il y avait si longtemps de cela…

Elle avait alors dix-neuf ans et vivait avec Johnny Ruzzo, un fumeur invétéré qui avait l'insulte facile et qu'elle avait quitté pour le bien de Sam.

— Bien sûr, fit-il. Je n'irai pas au boulot s'il le faut.

En le voyant jeter un coup d'œil vers la maison où Anton dormait, elle sentit resurgir la rancœur qu'elle nourrissait à son égard. Comment pouvait-il dormir, quand ce voisin, presque un étranger, ne parvenait pas à trouver le sommeil, trop inquiet pour Sam ? Anton avait-il jamais été un soutien pour elle ? Ou avait-elle fermé les yeux sur ce qu'elle n'aimait pas chez lui pour continuer d'offrir à Sam la vie dont elle rêvait pour elle ?

Difficile à dire. Tout s'embrouillait : ses actions à lui, les siennes… Tout était si confus !

Colin passa une main dans ses cheveux bouclés.

— Pourquoi attendre demain ?

Surprise, Zoé s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Manifestement, vous ne pouvez pas dormir. Moi non plus, enchaîna-t-il. Allons jusqu'au magasin de photocopies — celui qui se trouve sur Douglas Street — et faisons les avis de recherche. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Mais…

— Comme ça, les affichettes seront prêtes à l'heure où les gens partiront travailler. Vous gagnerez un temps précieux.

Si incongrue soit-elle, sa proposition la tentait. Au moins, elle aurait l'impression d'agir… et de se soustraire à la torture de l'attente.

— Vous m'accompagneriez ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr.

— Mais il est tard… Je ne peux pas vous demander de…

— Arrêtez, la coupa-t-il. Cela ne me gêne pas du tout.

Avec un hochement de tête, Zoé lui rendit sa cigarette. Elle appréciait son efficacité, son attitude volontaire. Cette attente interminable, pendant qu'Anton dormait, la rendait folle.

— D'accord. Je vais chercher mes clés de voiture.

— Pas besoin.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis jeta le mégot sur l'allée en ciment, l'écrasant du pied. Il sortit ses clés de voiture de sa poche et les fit tinter devant elle.

— Je conduis.

Zoé regarda le mégot de cigarette devant sa porte. Anton serait furieux, c'est sûr.

— Il faut que j'aille chercher mon sac et la photo de Sam…

— Allez-y. Pendant ce temps, je démarre la voiture.

Elle s'élança dans la maison, le cœur gonflé de gratitude.

— Merci, mon Dieu ! Quelle chance d'avoir un voisin pareil ! marmonna-t-elle, un sanglot de soulagement dans la gorge.

* * *

Colin était assis près de Zoé devant un ordinateur, au fond du magasin de photocopies.

— Est-ce qu'on a pensé à tout ? demanda-t-il.

Zoé observa l'affichette qu'ils venaient de créer. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver dans cette situation. Ce qu'elle vivait depuis deux jours lui semblait surréaliste, et l'amitié qui avait surgi entre son jeune voisin et elle renforçait cette impression. Avant ces vingt dernières minutes, sa relation à Colin Bell se résumait à un geste de la main et à des banalités sur la météo. Et maintenant elle se sentait plus proche de lui que d'Anton !

— Je crois qu'il ne manque rien.

Ils avaient inséré la photo de Samantha dans le fichier, indiqué sa date de naissance, son poids et sa taille, une description du maillot de bain qu'elle portait, la date de sa disparition et l'endroit où elle avait

été vue pour la dernière fois, ainsi que les coordonnées du service de police à contacter en cas d'information. Zoé avait également ajouté son numéro de téléphone portable.

— Vous êtes sûre de vouloir laisser votre numéro de téléphone ?

— Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour retrouver sa trace.

— On ne sait pas de quoi sont capables les personnes mentalement instables. J'ai entendu parler d'une mère qui avait reçu des appels téléphoniques. La personne au bout du fil lui assurait que sa fille était encore en vie, alors qu'en fait on a découvert plus tard que le type qui l'avait enlevée l'avait tuée presque tout de suite.

Zoé ne put retenir une grimace.

— Vous voulez dire que la femme qui appelait était liée au *tueur* ?

Elle eut du mal à prononcer ce mot, comme s'il lui écorchait les lèvres. Elle refusait de penser à ce qui arrivait aux enfants qui se faisaient enlever par un inconnu.

— Non. Je ne pense pas qu'ils étaient liés entre eux.

— Comment peut-on harceler une mère dans le chagrin ?

— Vous n'êtes pas seule, heureusement… Vos voisins vous soutiennent — la preuve ! ajouta-t-il en souriant gentiment. Je veux juste dire que ce genre de choses peut arriver. Il faut que vous y soyez préparée.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa fille, Zoé sentit sa gorge se dénouer un peu. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle aurait dû imprimer ces affichettes plus tôt dans la soirée, avant même qu'Anton décide d'aller se coucher.

— Cela m'aide… de l'avoir fait, murmura-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— C'est trop bête qu'il faille une tragédie comme celle-ci pour que des voisins fassent plus ample connaissance, hein ?

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Colin.

— Je vous en prie.

Il lui couvrit la main.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Zoé sourit, puis retira sa main et jeta un œil à l'horloge murale. Le seul autre client était parti, à présent. Il ne restait plus qu'elle, Colin et l'employée, occupée à remettre du papier dans les imprimantes.

— Le jour se lève, fit-elle.

— Nous ferions mieux de les faire imprimer si nous voulons les distribuer avant que les gens partent au boulot, déclara Colin en se levant.

— Et votre travail ?

Il réprima un bâillement.

— Je voulais appeler pour dire que je serai absent, mais j'ai un rendez-vous important ce matin. Je prendrai le temps de distribuer quelques tracts avant de me rendre au bureau.

— Prendre une demi-journée ne vous causera pas de problèmes au cabinet ?

Il haussa les épaules.

— Vous plaisantez ? Ils ne tiennent pas à me perdre.

— Vous allez être épuisé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le manque de sommeil la terrassa brusquement, et elle chancela en voulant se redresser. Colin la retint, une expression inquiète sur le visage.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête. Elle avait survécu à un viol quand elle avait quinze ans — son agresseur en avait vingt et un. Cette épreuve avait été si traumatisante qu'elle ne pouvait toujours pas y penser sans être prise de nausées — puis Samantha était arrivée, et elle s'était juré de ne jamais la mêler à l'horreur qui avait présidé à sa venue au monde.

— Ça va aller, dit-elle doucement.

— On va la retrouver, vous verrez.

Elle l'arrêta avant qu'il ne s'éloigne.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Il l'étreignit brièvement.

— Et je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

D'ordinaire, les regards dont la gratifiait Colin la mettaient mal à l'aise. Elle les trouvait trop suggestifs pour un homme marié. L'avait-elle jugé trop vite, se méprenant sur ses intentions ? Certainement. Il venait de l'aider à traverser la nuit la plus éprouvante de sa vie. Même la nuit précédente n'avait pas été si terrible, parce qu'elle avait réussi à se convaincre que la disparition de Sam serait vite élucidée. Mais le temps passait, et elle ne pouvait continuer à se leurrer.

— Merci encore.

Il se dirigea vers le comptoir.

— Pas de problème. Vous les voulez en noir et blanc ou en couleurs ?

— En couleurs.

Ce serait cher, mais il était important que la photo soit nette et que les gens puissent reconnaître Sam au premier coup d'œil.

Il siffla en penchant la tête sur le côté.

— En couleurs, c'est un dollar la photocopie.

— Tant pis. Cela n'a pas d'importance.

— C'est une fille chanceuse…

Zoé hésita. *Chanceuse ?*

— … d’avoir une maman qui l’aime autant, précisa-t-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle eut soudain envie de lui révéler les circonstances de la conception de Samantha. Elle avait besoin de parler… de raconter ce qu’elle avait ressenti quand c’était arrivé. Des doutes qui l’avaient assaillie jusqu’au jour où elle s’était rendue à la clinique pour se faire avorter. Une fois devant l’équipe médicale, elle avait hésité, puis s’était ravisée au dernier moment. Rongé par la culpabilité, son père avait respecté sa décision. Et Samantha était née, *son* enfant, qu’elle chérissait plus que tout. Il était difficile de croire quand on les voyait si proches qu’elle avait failli mettre un terme à sa grossesse. C’était peut-être pour cela qu’elle voulait en parler. Après les heures qu’ils venaient de passer ensemble, elle avait l’impression de pouvoir faire confiance à ce jeune avocat. Et…

— Que puis-je faire pour vous ? intervint l’employée, rompant le fil de ses pensées.

— Je voudrais mille photocopies de ça, répondit Colin en poussant l’affichette vers elle.

L’employée paramétra une des imprimantes, tandis que Zoé s’approchait de la caisse.

— Comment comptez-vous payer ?

Elle fouilla dans son sac.

— Par carte.

Elle n’avait pas la somme sur son compte en banque, hélas. Et Anton, qui n’approuverait pas son choix de les tirer en couleurs, refuserait probablement de l’aider. Sa première femme l’avait escroqué avant de le quitter pour un autre homme, et cette mésaventure l’avait rendu plus que prudent vis-à-vis de l’argent. Il dirait qu’elle était folle, comme il le lui avait déjà dit quand elle avait acheté de nouveaux vêtements à Sam, dépensant plus qu’elle ne pouvait se le permettre.

Bah ! il serait toujours temps de s’en soucier dans trente jours, quand elle serait débitée !

Une fois Sam revenue, elle trouverait bien une façon d’honorer sa dette. Et si Sam ne revenait pas… qu’est-ce qu’elle en aurait à faire ?

10

Anton était assis sur le seuil, une tasse de café à la main, quand la BMW de Colin s'engagea dans l'allée. Zoé lui fit un signe de la main auquel il ne répondit pas.

— Oh, oh ! murmura Colin. Je pense qu'il y a un problème.

— Il n'a vraiment pas l'air content, renchérit-elle.

Un vif ressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse en donner la raison. Etait-elle agacée par la mine reposée d'Anton ? ou par l'irritation qui brillait dans ses yeux ?

Colin posa une main sur son genou.

— Je peux lui expliquer, si vous voulez.

— Non… Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Merci, répondit-elle, un peu gênée par ce geste trop intime.

— Cessez de me remercier. On dirait que vous n'avez jamais eu d'amis.

Il ne croyait pas si bien dire ! Quand elle était enfant, le mode de vie trop instable de son père la séparait des autres ; devenue adulte, elle avait multiplié les déménagements, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour nouer des relations durables. De toute façon, elle refusait de s'attacher réellement à quiconque, pour s'épargner la douleur des séparations. Seules comptaient Sam et la complicité qui les unissait.

A cette pensée, l'image de sa fille s'imprima sur sa rétine, balayant le soulagement passager qu'elle avait éprouvé au cours des heures précédentes.

Elle descendit de voiture et ouvrit la portière arrière pour y prendre un carton d'affichettes. Colin insista pour porter le deuxième et grimpa les marches du perron à son côté. Il le tendit à Anton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci en pinçant les lèvres.

— Des avis de recherche. Nous les avons fait tirer au magasin de photocopies.

Colin se frotta les mains d'un air satisfait.

— Nous sommes tombés l'un sur l'autre au milieu de la nuit. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons décidé d'en tirer

profit, expliqua-t-il.

Anton posa les yeux sur le mégot de cigarette écrasé dans l'allée avant de dévisager Zoé.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de me prévenir ? Tu n'as pas pensé que je serais mort d'inquiétude en découvrant que tu n'étais plus là, alors que ta voiture était devant la maison ?

Zoé se troubla, brusquement consciente de la peine qu'elle lui avait infligée. Que cherchait-elle à lui faire payer ? songea-t-elle, prise de remords. Sa peur et son angoisse ? C'était possible.

— Je suis désolée. Je… Je n'ai pas pensé que tu pouvais te réveiller et que tu t'inquièterais en ne me voyant pas.

Deux rides se creusèrent sur son front, révélant le combat intérieur qu'il se livrait pour réprimer ses émotions. Il tendit les bras vers elle et l'attira maladroitement contre lui.

— Ne me refais plus jamais ça.

— Promis, murmura-t-elle.

Colin s'éclaircit la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Je vais y aller. J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il tourna les talons, avant de s'immobiliser, et de revenir sur ses pas.

— J'allais oublier les avis de recherche. Je m'occuperai des rues que j'emprunte pour aller au bureau, et j'en déposerai aussi dans les boutiques qui se trouvent entre ici et le centre-ville.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas ?

Réconfortée à l'idée que l'information allait être diffusée rapidement, Zoé sourit. Elle était sincèrement désolée d'avoir fait peur à Anton, mais l'aide de son voisin avait été précieuse.

— Bien sûr. Donnez-m'en la moitié.

— Tant que ça ?

— J'en laisserai aussi à Tiffany ; elle fera les magasins dans lesquels je ne me serai pas arrêté.

Zoé lui tendit sa boîte.

— Vous avez été super, Colin. Merci.

— N'en jetez plus ! fit-il en lui décochant un clin d'œil. Je vous tiens au courant.

Zoé le regarda regagner sa maison. Quand il eut disparu, Anton se baissa pour ramasser le mégot.

— Il fume ?

Elle haussa les épaules.

— Ça lui arrive, apparemment.

Il descendit les marches et se dirigea vers la poubelle sur le côté de la maison pour y jeter le mégot.

— Tu es prêt à commencer la distribution des affichettes ? demanda-t-elle lorsqu'il revint vers elle.

— Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y ! lança-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Il secoua la tête.

— Je vais m'en charger. Il faut que tu ailles dormir. Tu n'as pas fermé l'œil depuis presque quarante-huit heures et tu n'as pratiquement rien avalé. Je ne sais pas comment tu tiens encore sur tes jambes.

Elle secoua la tête. Lorsqu'elle agissait, elle parvenait tant bien que mal à tenir l'angoisse à distance. En s'arrêtant, elle laisserait la voie libre au doute et à la peur. Anton était bien intentionné, mais il aggravait son malaise en essayant de la retenir.

— C'est impossible. Ne me parle pas d'aller dormir. Je dois faire tout ce que je peux, au contraire… Je me fiche d'être épuisée. Et je me fiche de ce que cela me coûte. Tu comprends ?

Elle s'accrocha à son bras.

— Je dois trouver Sam.C'est tout ce qui compte !

Le visage de son fiancé, qu'une rougeur avait envahi un moment plus tôt, devint livide.

— Et moi, je ne compte pas ?

Elle se força à desserrer sa pression sur son bras. Une fois de plus, elle lui avait fait de la peine sans le vouloir.

— Je… je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle n'était pourtant pas très loin de la vérité. Et elle le savait.

* * *

En arrivant chez lui, Colin trouva Tiffany assise à la table de la cuisine, en peignoir et chaussons. Tout son corps s'affaissa quand elle le vit, témoignant de la tension qui l'avait habitée, mais il n'en éprouva aucun remords. Il avait enfin réussi à attirer l'attention de sa séduisante voisine, passant même plusieurs heures seul en sa compagnie, et il se sentait d'excellente humeur.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Un profond désarroi faisait vibrer sa voix. Elle avait si peur de le perdre ! Jamais elle ne parviendrait à surmonter la croyance, profondément enracinée en elle, qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Une croyance qu'elle devait à Nancy, l'être haïssable qui lui avait servi de mère, et à Seth, son frère, qui, en tuant Nancy, s'était retrouvé en prison, renforçant le sentiment d'abandon de Tiffany.

Colin ne se faisait pas d'illusions. Il était clair que sa façon de la traiter n'arrangeait rien. Mais elle pouvait s'estimer heureuse d'être avec lui. Il aurait pu choisir une femme plus sûre d'elle-même — mais il aurait alors dû fournir des efforts pour la garder. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il avait décidé que non. Et avait épousé Tiffany.

— Je suis allé faire un tour.

Il laissa tomber le carton d'avis de recherche sur le plan de travail.

— Le petit déjeuner est prêt ?

— Je ne savais pas si tu rentrerais, alors je n'ai rien préparé.

Il plaqua ses poings sur ses hanches et la détailla des pieds à la tête.

— Tu veux que je voie combien tu es moche ?

— Non, murmura-t-elle en évitant son regard.

— Alors pourquoi n'es-tu pas encore douchée ?

Il l'avait rarement vue au saut du lit, sans maquillage et les cheveux en bataille. Pourtant, il avait été clair dès le début : il attendait d'elle qu'elle soit séduisante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qui obligeait Tiffany à se doucher deux fois par jour— le matin au réveil et le soir, après sa séance de gym. Certains hommes toléraient peut-être que leurs femmes ressemblent à des mégères, mais il tenait, lui, à ce que Tiffany soit à tout instant la bombe sexuelle qu'il avait créée.

— Il n'est que 6 heures, répliqua-t-elle en se renfrognant.

— Et alors ? Allez, ne perds pas de temps !

Elle se leva, mais s'immobilisa devant la porte, tenaillée par la curiosité.

— Pourquoi ne me dis-tu pas où tu étais ?

Il sortit la boîte de céréales du placard et s'en versa un bol.

— D'après toi ? Parce que j'étais avec une autre femme.

Il la vit chanceler, et ne résista pas au plaisir de la torturer davantage. Il esquissa un sourire lascif en ouvrant le réfrigérateur.

— Et c'était *terrible* !

Elle balbutia, cherchant ses mots, le menton tremblant.

— Est-ce que c'est la standardiste de ton cabinet ?

— Tu parles de Misty ?

Qu'elle était crédule ! C'en était risible. Il lutta contre une furieuse envie de rire.

— Cette grosse vache ? Tu es insultante ! Pitié !

— Alors, qui ?

Elle ouvrait grand la bouche, comme si le souffle lui manquait. Bon sang ! S'il faisait durer cette plaisanterie, elle allait finir par s'évanouir. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse un traumatisme crânien en s'effondrant sur le carrelage !

— Calme-toi, Tiffany. Je te faisais *marcher*. Tu sais bien que tu es la seule. J'étais avec Zoé !

— La… La voisine ? hoqueta-t-elle.

— Oui. Nous avons fait imprimer des avis de recherche.

Il tapota le carton qu'il venait de rapporter.

— Tu n'es pas curieuse ? Tu ne t'es pas demandé ce que c'était ?

— Je ne comprends pas.

Elle chercha son regard, un voile d'incompréhension assombrissant ses yeux.

Il posa sur la table ses céréales et la brique de lait, puis il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras.

— Tout doux, d'accord ? Je suis là. Je ne te quitterai jamais. Nous sommes allés chez Kinko pour faire des affichettes avec la photo de Sam. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Oh ! si, parvint-elle à dire avec un semblant de rire.

— Tu as de la chance que je t'aime, parce que ton insécurité affective me rend dingue ! Tu t'en rends compte ?

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Va prendre une douche, avant que je ne change d'avis et que je ne me mette vraiment en colère.

— D'accord, j'y vais.

— Quoi encore ? aboya-t-il en voyant qu'elle ne bougeait pas.

— Comment as-tu fait pour te retrouver avec Zoé ? Tu étais au lit avec moi quand je me suis endormie.

— Je me suis levé pour aller jeter un coup d'œil à Samantha et je suis sorti fumer une clope. Zoé était dehors.

— Alors tu lui as proposé de l'aider ?

Il s'autorisa un sourire complaisant.

— C'est brillant, hein ?

Elle toucha le carton d'affichettes.

— Pourquoi les as-tu rapportées à la maison ?

— Je lui ai dit que nous l'aiderions à les distribuer.

Elle cligna des yeux, ne sachant quoi penser.

— Et… nous allons le faire ?

Il versa du lait sur ses céréales.

— Je veux, mon neveu ! Pourquoi on ne le ferait pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus convaincant que deux voisins sympathiques faisant tout ce qu'ils peuvent pour rendre service ?

Tiffany lui offrit un sourire tendu. Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qu'il venait de faire. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un immense soulagement en comprenant que son inquiétude n'était pas fondée — et qu'il ne l'avait pas trompée avec une autre pendant la nuit.

— Tu es tellement intelligent ! s'extasia-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire !

— Colin ?

— Hmm ? marmonna-t-il en portant une cuillère de céréales à ses lèvres.

— Cela fait longtemps que…

Elle dénoua sa ceinture et laissa son peignoir s'entrouvrir.

— Je ne te manque pas un peu ?

Après les heures délicieuses qu'il venait de passer auprès de Zoé, il trouva sa tentative de séduction un peu décevante.

— Tu ne vois pas que je mange ? lâcha-t-il en la fusillant du regard.

Elle baissa la tête comme s'il venait de la gifler.

— Mais… tu n'as jamais passé toute une journée sans… encore moins deux.

— Je me réserve.

— Pour quelle raison ?

— Mes potes viennent vendredi soir.

— Tu veux que… je me donne à eux ? s'indigna-t-elle en refermant son peignoir.

— C'est juste du sexe, Tiff. N'en fais pas toute une histoire ! Je veux qu'ils t'admirent, parce que je suis fier de toi.

— Mais je n'ai aucune envie de… de faire ça avec eux.

— Je ne te parle pas de sentiments, mais de partouze. Tu fumeras un joint ou deux et tu trouveras ça génial, tu verras.

Elle ne répondit pas.

— Allez, ne sois pas rabat-joie ! J'ai déjà promis aux gars.

Une expression de détresse altéra ses traits.

— Est-ce qu'il *faut* vraiment que je le fasse, Colin ? gémit-elle.

Il poussa un juron et renversa le bol sur le comptoir, envoyant valser les céréales sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi faut-il que tu me gâches toujours tout ?

Face à l'explosion, elle avait instinctivement protégé son visage avec ses bras.

— Il n'y a qu'avec toi que je veux faire l'amour, murmura-t-elle en lui jetant un regard furtif.

— Je te jure que si tu ne fais pas passer un bon moment à mes potes, tu n'en passeras plus aucun avec moi. Maintenant, nettoie ce bordel. Je vais prendre ma douche, sinon je vais être en retard au boulot.

* * *

— Regarde ce que je t'apporte…

Samantha se recroquevilla sur elle-même pour échapper à Tiffany, qui s'avançait vers elle après avoir refermé la porte. Elle tenait à la main une couverture bleue en piteux état, de celle que l'on donne à un chien. Mais, en cet instant, même un vieux chiffon lui aurait fait plaisir. Elle n'avait aucune idée du temps qu'il faisait à l'extérieur. Comment aurait-elle pu le savoir dans cette pièce sans fenêtre ? Et elle était glacée. Tiffany avait refusé de lui donner des vêtements, probablement pour la punir d'avoir mouillé son maillot de bain.

— Quel jour on est ? demanda-t-elle.

Elle avait perdu la notion du temps. Les heures s'écoulaient dans une angoisse interminable. Roulée en boule sur le matelas, elle essayait de résister au froid, à la faim qui lui contractait en permanence le ventre, et à l'angoisse qu'Anton ait pu convaincre sa mère qu'elle serait bien mieux sans elle.

— On est mercredi. Colin vient de partir au travail.

Colin. Elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle ressentit tout de même une bouffée de soulagement en apprenant qu'il n'était pas là. Elle avait eu si peur, la veille, quand il était entré avec son fouet !

— Tu n'es pas contente que je t'apporte une couverture ?

Tiffany fronçait les sourcils, manifestement déçue par le manque de réaction de Samantha.

— Colin m'a dit que je pouvais te récompenser si tu me récitais les règles, poursuivit-elle.

La *récompenser* ? Encore ce délire d'animal de compagnie. Si Tiffany était dérangée, Colin, lui, était bon à enfermer.

Samantha rapprocha ses genoux de sa poitrine, autant pour tenter de se réchauffer que pour se soustraire au regard de Tiffany.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Colin préfère que je prenne un jour supplémentaire, le temps que ma lèvre cicatrise, expliqua-t-elle. On ne voit pratiquement plus rien, tu ne trouves pas ?

— Vous devriez le quitter.

Le sourire s'effaça de son visage.

— Ne dis pas ça. C'est mon mari.

— Je m'en fiche. Il n'est pas gentil avec vous. Avec personne, d'ailleurs.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Il m'aime… Il se ferait tuer pour moi.

Samantha releva le menton.

— Et votre lèvre ?

— Nous nous sommes cognés sans le faire exprès, c'est tout.

— Il m'a dit qu'il m'écrabouillerait le visage comme il l'avait fait avec vous, si je ne cessais pas de crier.

Tiffany arrangea en minaudant une boucle qui s'était échappée de sa coiffure apprêtée.

— Tu parles trop, tu le sais ? Je viens te voir, je suis gentille avec toi et c'est comme ça que tu me remercies…

Elle roula la couverture sous son bras.

— Colin ne voudrait sûrement plus que je te la donne maintenant.

Regrettant instantanément son attitude, Samantha crispa ses doigts autour de ses genoux.

— Attendez… Je connais les règles !

Elle se détestait de céder si vite. Peut-être ne l'aurait-elle pas fait si elle avait été habillée, mais elle mourait d'envie de se couvrir. Presque plus que de manger.

Tiffany la scruta d'un air soupçonneux.

— Es-tu en train de me demander une seconde chance ?

— Oui.

Les sourcils de Tiffany se relevèrent.

— Oui, *Maîtresse*, articula-t-elle lentement.

— Oui, Maîtresse, répéta docilement Samantha.

Tout en elle se raidit tandis qu'une voix intérieure hurlait : « *Je te déteste, je te déteste, je te déteste !* »

— Parfait.

Tiffany avait retrouvé le sourire.

— Alors, vas-y. Récite-les.

Samantha déglutit pour avaler l'afflux de salive. La faim lui soulevait l'estomac — mais il était hors de question qu'elle touche aux croquettes que Tiffany avait versées dans la gamelle posée près de la porte.

— Je dois vous appeler Maître et Maîtresse.

Tiffany se mit à rire.

— Je crois que je t'ai aidée pour celle-là. Et quoi d'autre ?

Samantha scruta le bac à litière installé près de la gamelle.

— Je dois utiliser ça, reprit-elle en le désignant du doigt. Pour mes besoins et… et le nettoyer moi-même tous les deux jours.

— Et ?

— Si je me comporte bien, je serai récompensée.

— Avec quoi ?

— Je serai nourrie normalement, je pourrai me laver et m'habiller. Et j'aurai le droit de voir le soleil.

Plissant le nez, Tiffany éloigna du bout de sa chaussure le bac à litière pour chat.

— Il a dit ça ? Pour le soleil ?

— Il a dit que je devrai m'acquitter de travaux ménagers.

Ce qui signifiait qu'elle pourrait sortir de cette pièce. Elle s'était promis d'y parvenir. De tout faire pour apercevoir le monde extérieur : sa rue, sa maison, sa mère.

— Et si tu essaies de t'échapper ?

— Il me tuera, répliqua Samantha. Si je fais du bruit, il me tuera. Si je ne fais pas exactement ce qu'il me dit de faire, il me tuera. Et si je ne fais pas ce que vous dites, il me tuera aussi.

— Parfait.

Avec un soupir, Tiffany lui tendit la couverture. L'adolescente se rua dessus pour s'envelopper avec.

Elle jeta un coup d'œil à la gamelle.

— Tu ne manges pas ?

Samantha leva son regard brillant vers elle.

— Vous en mangeriez ?

— Il faut que tu te forces. Au moins *un peu*.

Le contact de la couverture lui procura un tel soulagement qu'elle faillit fondre en larmes. Mais elle avait déjà tant pleuré qu'elle n'était pas certaine d'en être encore capable.

— Sam ? Je te parle. Est-ce que tu veux que je te reprenne cette couverture ?

Non ! Elle aurait fait n'importe quoi pour la garder, pour ne plus avoir froid. C'était son seul rempart contre la peur.

— N-non, Maîtresse, bredouilla-t-elle, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Regarde-toi, murmura Tiffany d'un air réprobateur. Tu te mets dans un tel état… Tu vas encore te faire dessus si tu ne te calmes pas.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Samantha, tombaient sur le sol.

— Je ne p-peux p-pas m-m'a-arrêter.

Une lueur de bienveillance s'alluma dans le regard de sa geôlière.

— Je vais te dire… Si tu manges un peu de ces croquettes, juste pour les goûter, je t'apporterai un sandwich.

Etait-ce une autre ruse destinée à l'humilier ? Elle le crut jusqu'à ce que Tiffany reprenne :

— Mais si tu dis à Colin que je t'ai donné autre chose que des croquettes, tu pourras toujours courir pour obtenir quelque chose de moi, tu m'entends ?

Sam sentit une bouffée d'espoir gonfler sa poitrine. Etait-il possible que Tiffany devienne son alliée dans cet endroit infernal ?

— Je ne dirai rien. Je le jure.

— C'est entendu, alors. Et tu dois me promettre autre chose…

— Quoi ?

Tiffany se rapprocha et chuchota :

— Tu n'opposeras aucune résistance à Colin, quoi qu'il veuille faire.

Samantha tortilla la couverture déchirée entre ses doigts.

— Pourquoi ?

Tiffany plongea son regard dans le sien.

— Parce qu'il te *tuera*, sinon, articula-t-elle sans ciller. Et je ne plaisante pas, je t'assure.

11

Jonathan se réveilla en sursaut.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour reprendre pied dans la réalité. La veille au soir, après avoir sorti Kino, il s'était installé à la table de la cuisine, devant son ordinateur portable, pour faire des recherches… et il avait fini par s'assoupir. Il se gratta machinalement le menton et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 9 heures.

— Bon sang, marmonna-t-il, stupéfait.

Quand s'était-il endormi ? Il n'en avait aucun souvenir. Et il avait mal partout, maintenant ! Kino, qui dormait à ses pieds, se redressa en laissant échapper un gémissement. Il était sans doute impatient de sortir, mais c'est Ronnie qui devrait s'en charger. Jon, lui, devait mettre la main sur le père de Zoé Duncan. Et vite. Il était engagé dans une course contre la montre et le compte à rebours avait commencé…

Les heures qu'il avait passées à consulter les bases de données et les moteurs de recherche — à commencer par LexisNexis, le plus performant de tous — pour trouver des informations sur Ely Duncan n'avaient rien donné. Rien de récent, en tout cas, se rappela-t-il en posant les yeux sur son carnet de notes.

Il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur le téléphone. S'il contactait un maximum de personnes gravitant autour du père de Zoé, il finirait bien par tomber sur quelqu'un qui savait quelque chose, ou qui lui indiquerait un ami ou un proche à joindre pour en savoir plus.

Il utilisa un annuaire électronique pour se procurer les numéros de téléphone des voisins d'Ely Duncan. Mais ceux qu'il parvint à joindre, méfiants, refusèrent de répondre à ses questions et il ne réussit pas à les convaincre de parler, même après leur avoir dit qu'il travaillait pour sa fille. Il se promit de persévérer, mais cela s'annonçait mal. Même s'il parvenait à dégoter les coordonnées de certains amis d'Ely, il aurait affaire à des gars qui avaient dû passer une bonne partie de leur vie à éviter les conseillers d'éducation et les professeurs, puis les flics et les agents de probation, peut-être même les chasseurs de primes. Garder le silence était devenu chez eux une seconde nature.

Et si Ely ne s'était pas présenté à une convocation du tribunal ?

Cela expliquerait pourquoi ses voisins étaient peu disposés à parler ! Il consulta par internet le calendrier des audiences publiques du tribunal de Los Angeles, mais n'y trouva aucune affaire liée à Ely Duncan.

Il bâilla, puis composa le numéro de Zoé.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Oui ?

Il se contracta en percevant l'espoir qui teintait sa voix. Il n'était pas encore en mesure de répondre à ses attentes.

— Bonjour, Zoé. C'est Jonathan.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle sans préambule.

Hélas, rien à se mettre sous la dent concernant Ely, mais une petite enquête, en fin de nuit, sur Franky Bates, le type qui avait violé Zoé autrefois, lui avait permis de dénicher l'adresse de sa mère, à San Diego. Ce qui pouvait constituer un point de départ : il était rare qu'une mère ne sache pas où trouver son fils. Il avait aussi découvert que Bates avait postulé pour une place dans un restaurant dans la même ville que sa mère — travail qu'il n'avait pas décroché — et qu'il avait essayé d'obtenir une carte de crédit chez Macy's, le grand magasin local.

— Je crains que non, dit-il laconiquement.

Il attendit quelques secondes pour lui laisser le temps de surmonter sa déception, avant de poursuivre :

— J'ai contacté une dizaine de voisins de votre père. La plupart d'entre eux n'ont pas décroché.

— Il est trop tôt pour obtenir quoi que ce soit, lui répondit-elle. Ces types-là ne sont jamais levés avant midi.

— J'ai quand même réussi à réveiller un certain R. Butler.

— R ? C'est-à-dire ?

— R pour Rhett, et je vous passerai ses ricanements.

— Rhett Butler. En voilà un qui a le sens de l'humour !

— Oui, il a semblé trouver ça très drôle, lui aussi.

Jonathan se leva et se mit à arpenter la pièce, le téléphone plaqué contre son oreille.

— J'imagine qu'il n'a pas été très coopératif…, reprit-elle.

Elle semblait si découragée qu'il s'en voulut de devoir poursuivre cette conversation, mais il avait besoin de son aide.

— En effet. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rencontré votre père. J'ai aussi parlé à une Tilly Smith et à une certaine Heather Hatfield. Ces deux noms vous disent quelque chose ?

— Non. Que vous ont-elles dit ?

— Elles n'ont pas été plus loquaces.

— Ça ne m'étonne pas. Mon père vit dans un parc de mobile homes, ne l'oubliez pas ! Les gens qui habitent là n'aiment pas les

curieux. Ni les questions. Tous ont des choses à cacher.

Il s'immobilisa devant l'évier pour regarder par la fenêtre et prit soudain conscience de l'état du jardin. Depuis quand était-il en friche, envahi par les mauvaises herbes ? Quand avait-il tondu la pelouse pour la dernière fois ?

Il se détourna en grimaçant. Son laisser-aller ne plaisait probablement pas aux voisins, mais ils devraient encore patienter quelques jours.

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma-t-il.

— Donc, vous n'avez pas réussi à trouver mon père.

Ni Samantha.

— Pas encore. Mais je n'abandonne pas. Je vais à Los Angeles.

— Vous pensez vraiment que ça va donner quelque chose ?

— Oui, si vous venez avec moi.

Il y eut un silence au bout du fil. Sa surprise était palpable.

— Mais… j'en suis partie depuis des années ! Je ne connais plus personne là-bas.

— Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens vous parleront plus facilement qu'à moi ou à la police.

— Ils risquent de me dire la même chose qu'à vous. Il est possible qu'ils ne connaissent pas mon père. Personne ne s'installe jamais longtemps dans ce genre de campement. Les allées et venues des résidents sont rythmées par les descentes de flics qui viennent chercher de la drogue.

Et dire qu'elle avait grandi dans cet environnement ! Il avait du mal à l'imaginer. Impossible de deviner son passé en la voyant aujourd'hui, si posée, si élégante… Une lueur de méfiance voilait parfois son regard et elle semblait tenir le monde à distance — mais n'était-ce pas le cas de beaucoup de femmes victimes d'agression ? Depuis quand avait-elle fui ce camping ? De nombreuses années, manifestement. Elle vivait maintenant dans un quartier respectable, où les mères de famille conduisaient des monospaces et emmenaient leurs enfants à leurs activités extrascolaires — un quartier à l'opposé de celui où elle avait grandi.

— Je comprends, mais je pense qu'il faut tenter le coup. Ce n'est qu'à une heure de vol. Sautons dans un avion, frappons à quelques portes pour tenter d'obtenir des réponses.

— Je ne peux pas quitter Sacramento. Si Sam… Je veux dire qu'elle pourrait rentrer à la maison et…

— Anton et les flics pourront vous joindre à tout instant sur votre portable. Et il dirigera les recherches en votre absence. Vous lui faites confiance, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— C'est votre fiancé, non ? insista-t-il.

— Mais nous parlons de *ma* fille. Personne ne s’en soucie plus que moi !

— Le temps presse, Zoé. Vous devez faire confiance à Anton ainsi qu’à la police sur ce point. Rejoignez-moi à l’aéroport. Nous prendrons le premier vol en partance pour Los Angeles. Vous êtes la seule à pouvoir m’aider à retrouver votre père.

— D’accord, finit-elle par dire.

— Y a-t-il quelqu’un, un ami ou un proche, qui peut aider Anton ?

— Il y a Colin Bell, je suppose.

— Colin ?

— Mon voisin. Il est vraiment très serviable.

— Parfait. S’ils la retrouvent, ils vous appelleront aussitôt.

— Je sais. C’est juste que… c’est très difficile pour moi de m’éloigner d’ici.

— Ne vous inquiétez pas. Nous reviendrons immédiatement s’il y a du nouveau. Mais je crois que nous devons aller à Los Angeles.

Et peut-être à San Diego aussi. C’est là que vivait Bates et Jon tenait à s’assurer qu’il n’était pas impliqué dans la disparition de Samantha. Mais comme il n’avait pas l’intention d’emmener Zoé dans cet autre périple, il ne jugea pas utile de l’inquiéter en le mentionnant.

— Pouvez-vous être à l’aéroport dans quarante-cinq minutes ?

— Je vais essayer. Que dois-je emporter ?

— Des vêtements. Au cas où nous serions obligés de dormir sur place, selon ce que l’on trouvera et l’horaire des vols de retour.

— Vous comptez dormir sur place ?

— Tout dépend de ce que nous découvrirons, répéta-t-il.

— Espérons que cela ne sera pas nécessaire.

— Qu’est-ce qui se passe ? s’enquit une voix masculine derrière elle.

Il devina qu’elle couvrait le combiné pour répondre :

— Je vais à Los Angeles avec le détective privé que m’a envoyé Skye.

— Celui qui te serrait dans ses bras, près de la piscine ? répondit son interlocuteur.

Jonathan se raidit. C’était la voix d’Anton.

* * *

Anton gara son 4x4 Cadillac devant l’aéroport, au niveau du nouveau terminal, là où Jonathan leur avait demandé de le retrouver. Il s’était déjà chargé d’acheter les billets, apparemment.

Zoé retint un soupir. Anton, qui n’approuvait pas sa décision de partir, avait à peine ouvert la bouche pendant le trajet. Et voilà qu’il se fermait maintenant comme une huître à la vue de Jonathan ! Seigneur ! Pourquoi fallait-il qu’il complique la situation ? Elle sortit

de la voiture tandis qu'il faisait le tour du véhicule, mâchoire contractée, pour lui tendre son bagage.

Elle dut de nouveau lutter contre l'agacement qu'il lui inspirait. Tout était si confus… Elle n'était même pas certaine d'avoir pris la bonne décision en acceptant d'aller à Los Angeles. Sam était peut-être tout près d'ici… Pourquoi quitter Sacramento ?

Elle scruta la foule. Au cas où. Elle n'était plus capable de penser. Le manque de sommeil lui embrouillait les idées.

Jonathan la dévisagea longuement, notant ses cheveux tirés en arrière et les cernes qui ombraient ses yeux lourds de fatigue.

— Vous êtes à bout de force, constata-t-il en fronçant les sourcils.

— Merci de me faire remarquer ma mauvaise mine ! marmonna-t-elle.

Il ne s'excusa pas.

— Avez-vous réussi à dormir un peu cette nuit ?

Elle fit un effort immense pour esquisser un sourire fantomatique.

— J'aurai tout le temps de dormir quand on l'aura retrouvée.

Anton l'étreignit brièvement.

— Nous surmonterons cette épreuve, affirma-t-il en croisant son regard.

Pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait surtout à s'en convaincre ?

Son étreinte, trop rapide, ne lui apporta aucun réconfort. Il y avait tant de monde, tant de silhouettes autour d'elle, tant de visages à sonder ! Elle ne devait en laisser passer aucun. Malgré son épuisement, elle s'efforçait de les regarder un à un — les hommes d'affaires, les touristes, les mères de famille, les adolescents. Surtout les adolescents.

— Zoé ? l'interpella Anton.

Elle cligna des yeux, reportant son attention sur lui.

— Je t'appelle en arrivant, promit-elle.

Sa réponse lui sembla machinale, dictée par la seule bienséance. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle devait tenir ses émotions à distance, s'efforcer de ne rien ressentir pour ne pas s'effondrer. Elle devait tenir à tout prix. Pour Sam.

Il lui pressa le bras et s'éloigna sans même s'adresser au détective. L'affront était si évident que Zoé, embarrassée, feignit d'observer les voyageurs qui se trouvaient derrière elle.

— Allons-y, décréta Jonathan en se mettant en marche.

Elle courut presque pour le rattraper et, lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle fut tentée de glisser sa main dans la sienne. Quelque chose lui disait — peut-être était-ce dû à son manteau usé qu'il ne semblait jamais quitter — qu'il avait vu le désespoir plus souvent qu'à son tour. Il ne la repousserait pas, lui ! Il savait ce qu'elle ressentait. Troublée, elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit. Ce n'était ni

le lieu ni l'heure pour analyser l'étrange émotion qui la poussait vers un homme qu'elle venait de rencontrer — alors qu'elle était fiancée à un autre, qui plus est !

— J'espère que nous réussirons à retrouver mon père.

— Nous allons tout faire pour, affirma-t-il en jetant un coup d'œil à la file de voyageurs qui attendaient de franchir les contrôles de sécurité.

— Comment avez-vous fait pour acheter mon billet ? demanda-t-elle soudain. Vous n'avez pas eu besoin d'une pièce d'identité ?

— J'ai parlé à un porteur.

— Et ?

— Je lui ai dit que vous aviez oublié votre pièce d'identité et je lui ai fait imprimer votre carte d'embarquement sur la mienne.

— Ils peuvent faire ça ?

— Tout dépend du degré de motivation.

Et il n'avait pas dû se priver de parler du désespoir d'une mère pour obtenir ce qu'il voulait ! Elle avait déjà dépensé mille dollars pour faire imprimer les avis de recherche… A combien s'élèverait le coût de ce voyage à Los Angeles ?

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Combien je vous dois ?

Il tourna la tête vers elle.

— Rien du tout.

En elle, le soulagement le disputa à l'amour-propre.

— C'est La Contre-Attaque qui prend cette dépense à sa charge ?

Elle prit son absence de réponse pour un oui. Après tout, c'était déjà le cas pour les honoraires de Jonathan et ses frais de déplacement. C'était la principale mission de l'association : aider les personnes dans sa situation, se dit-elle en cherchant à faire taire ses scrupules. Elle y parvint — mais en partie seulement. Il lui était difficile d'accepter l'aide de quiconque, en fait. Quelques années auparavant, elle s'était juré de ne plus dépendre de personne, et s'efforçait de s'y tenir.

— Réjouis-toi d'avoir retrouvé Skye Willis et laisse tomber, marmonna-t-elle pour elle-même.

Outre le fait qu'elle ne lui coûtait rien, la présence de Jonathan avait un autre atout : elle permettait à Zoé de s'impliquer personnellement dans l'enquête — même si elle savait par l'inspecteur Thomas, avec qui elle avait parlé à plusieurs reprises le matin même, que la police avait affecté d'autres agents sur son dossier.

Ils empruntèrent un escalier roulant pour rejoindre la file de passagers qui serpentait jusqu'à l'entrée de la salle réservée aux contrôles de sécurité.

— L'homme qui vous a vendu mon billet a-t-il fait une entorse au

règlement ? insista-t-elle, toujours perplexe quant à la façon dont il avait obtenu sa carte d'embarquement.

— Pas vraiment.

Il sortit de la file pour évaluer leur avancée.

— Ils vérifieront votre carte d'embarquement avec votre pièce d'identité ici.

— Vous semblez nerveux.

— Je ne veux pas rater ce vol.

— On pourrait le rater ?

— Ça risque d'être serré, mais on y arrivera.

Avaient-ils vraiment besoin de faire ce déplacement ? Sans doute, mais penser que son père pourrait lui être d'une aide quelconque lui arrachait presque un sourire. Quelle ironie ! Ely n'avait jamais été là pour elle quand elle avait eu besoin de lui. Et la perspective de le voir ne la réjouissait pas — surtout dans l'état où elle se trouvait. Elle n'avait pas oublié la terrible dispute qui les avait opposés, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Tu n'as aucun droit d'exiger de voir Sam, lui avait-elle dit.

— C'est ma petite-fille ! avait répliqué Ely.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne voulais pas que je la garde !

— Je voulais te protéger.

— C'était un peu tard pour me protéger, tu ne crois pas ? Tu aurais mieux fait de me protéger le jour où Franky Bates est venu, au lieu de me laisser seule avec lui !

Sa pique avait fait mouche, et son père avait aussitôt changé de ton :

— Tu étais trop jeune pour assumer la responsabilité d'un enfant, avait-il argué d'une voix rauque d'émotion.

— Dis la vérité pour une fois, papa, avait-elle rétorqué. Ce n'est pas pour moi que tu t'inquiétais. Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi. Tu voulais juste continuer à dépenser l'argent des courses pour t'acheter ta came, sans te sentir coupable de priver un bébé de nourriture !

Ces propos amers résonnaient encore à ses oreilles. Mais pourquoi avait-elle poursuivi cette conversation téléphonique alors qu'elle était en voiture ? Elle le regrettait tant ! Si elle n'avait pas été seule au volant, elle aurait sûrement mesuré ses propos. De plus, le moment ne pouvait pas être plus mal choisi : elle s'apprêtait à commencer un nouveau travail et sa nervosité s'était ajoutée au regret de ne pas autoriser sa fille à se rendre à Disneyland et à la colère de ne pas pouvoir faire assez confiance à son propre père. Résultat : elle avait perdu son sang-froid.

La voix de Jonathan rompit le fil de ses pensées.

— Avez-vous votre pièce d'identité à portée de main ?

Elle ouvrit son sac et présenta son permis de conduire à l'homme de la sécurité. Elle posa sa valise sur le tapis roulant, avec ses chaussures, son sac et son chandail. Serrant le paquet d'avis de recherche contre sa poitrine, elle regarda ses affaires passer aux rayons X, les gens parler et évoluer autour d'elle comme si tout était normal — alors que Samantha avait disparu depuis plus de quarante-huit heures.

Et si l'une de ces personnes avait vu Sam ? songea-t-elle brusquement, tétanisée d'angoisse.

Jonathan venait de récupérer ses chaussures, quand il remarqua qu'elle n'avait pas franchi le portique. Ses yeux se posèrent sur ses mains crispées sur les affichettes, son seul lien à sa fille.

— Nous allons rater l'avion, l'avertit-il.

— Il faut que je montre sa photo.

C'était si important qu'elle avait du mal à respirer. Il dut comprendre qu'elle ne bougerait pas, car il ne chercha pas à la dissuader. Prenant à part un membre de la sécurité, il pencha la tête vers lui et lui murmura quelques mots.

Quelques minutes plus tard, des avis de recherche étaient accrochés dans différents endroits et elle se retrouva au centre de l'attention des voyageurs de la file. Elle entendit certains d'entre eux murmurer : « Est-ce que c'est *son* enfant ? »

— Oui ! cria-t-elle à la ronde. C'est ma fille unique. Je dois la retrouver. Aidez-moi, je vous en *supplie* !

Son appel déclencha diverses réactions — choc, sympathie, franche curiosité — mais personne ne s'avança vers elle.

Quelques minutes plus tard, elle courait vers la porte d'embarquement, sa main dans celle de Jonathan, son sac frappant son épaule à chaque mouvement. Ils atteignirent la passerelle d'embarcation et pénétrèrent dans l'appareil au moment où le steward fermait la porte.

12

Concentré sur la finalisation d'un accord d'achat pour un promoteur immobilier, Colin ne s'interrompit pas quand Misty, la standardiste du cabinet d'avocats, frappa à la porte de son bureau.

— Quoi ? aboya-t-il.

— J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Il tendit la main sans lever les yeux de son écran. Habituée à ses façons de faire, elle posa sans un mot le bout de papier dans sa paume ouverte.

Il le plaqua sur son bureau et continua à travailler. Ça attendrait, songea-t-il. Il devait rattraper le retard qu'il avait accumulé depuis le week-end précédent. Il avait eu la tête ailleurs, à cause de Rover qui avait commencé à lui poser problème, et il s'était montré moins productif. S'il était obligé de ramener du travail à la maison ce soir, il ne serait pas disponible pour consoler Zoé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Surpris d'entendre la voix de Misty qu'il croyait sortie, Colin s'arracha enfin à son ordinateur et pivota sur son siège. D'habitude, elle ne s'éternisait jamais plus que nécessaire, mais, là, elle n'avait pas bougé, montrant du doigt la pile d'avis de recherche posés sur le coin de son bureau.

— C'est la fille de ma voisine.

— Elle a disparu ?

— Quelle perspicacité ! se moqua-t-il.

Elle ne parut pas prendre ombrage de son ironie, trop occupée à lire l'affichette. Elle fronça les sourcils, creusant des rides peu attractives sur son visage rond.

— Comme c'est triste ! commenta-t-elle d'un air éploré.

Son ton plaintif lui porta sur les nerfs. L'avis de recherche provoquait la même réaction chez presque tout le monde, et particulièrement chez les femmes. Mais le ton bêtifiant de Misty l'agaça prodigieusement. Elle était toujours célibataire à trente-cinq ans et plutôt enrobée. C'était aussi une incorrigible sentimentale qui

ne pouvait s'empêcher de recueillir tous les chiens et les chats errants de son quartier ou de s'enflammer chaque semaine pour une nouvelle cause. Le lundi, elle essayait de refourguer des cookies pour les jeannettes, le mardi des coupons de réduction pour les joueurs de base-ball de l'équipe de juniors, et le jeudi des magazines au bénéfice de l'école primaire.

La seule manifestation à laquelle il avait accepté de participer, c'était une marche contre le diabète. Pas parce qu'il souhaitait sauver des vies ! Il ne connaissait pas grand monde qui aurait mérité d'être sauvé. Non, il avait juste trouvé amusant d'inciter Misty à participer à la marche, dans l'espoir qu'elle ait une crise cardiaque.

Malheureusement, elle avait tenu le coup. Il avait failli se réjouir quand elle s'était aperçue qu'elle n'avait collecté au final qu'une centaine de dollars — qui n'étaient même pas pour elle, en plus —, mais elle avait éprouvé une telle fierté quand les organisateurs l'avaient félicitée qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si cela ne tenait qu'à lui, il la virerait parce qu'elle était grosse et qu'elle lui tapait sur le système. Mais son départ n'aurait pas été du goût des autres avocats du cabinet qui, pour une raison qui lui échappait, l'aimaient bien, elle et son « gros cœur », comme ils disaient. Si son cœur était gros, c'était parce qu'elle était grosse tout court, ce que n'avaient pas dû voir les avocats qui persistaient à lui apporter des gâteaux pour la fête des Secrétaires ou pour Noël. Elle recevait aussi des peluches, qu'elle entassait autour de son bureau — sans parler des bibelots ornés de petits proverbes niais qu'elle achetait à la pelle ! Son favorit étant : « Trois choses sont essentielles au vrai bonheur : quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer. »

Si elle savait ce qu'il lui souhaitait, lui…

— Alors… vous les aidez ? demanda-t-elle.

Il sourit en percevant son changement de ton. Etait-ce du respect qu'il percevait dans sa voix ? C'était une date à marquer d'une pierre blanche. Ce n'était un mystère pour personne que Misty et lui ne s'aimaient guère, mais ce qu'elle prit pour une bonne action parut modifier son opinion. Seigneur, quelle idiote !

— Exactement.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton approbateur.

Elle pointa le doigt sur le coin de la pile.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi froid et insensible que vous voulez le laisser croire…

Il pencha la tête.

— Ne me dites pas que vous portez un jugement sur votre prochain ? Vous, une si bonne chrétienne !

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quand j'ai affiché dans la salle de repos l'annonce sur ce chaton abandonné, quelqu'un a écrit dessus : « A mort, le minou, à mort ! » et Marnie m'a dit qu'elle vous soupçonnait de l'avoir fait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— C'était moi. Je reconnais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Qui pourrait être aussi cruel envers un adorable rominet ?

Sa réponse enfantine fit son petit effet. Misty pensait avoir enfin trouvé un point commun entre eux et affichait un vrai soulagement de le voir agir d'une manière qu'elle comprenait. Son monde était si petit, si prévisible…

— Je me disais aussi…, déclara-t-elle.

Colin s'éclaircit la voix. Maintenant qu'il avait impressionné la Mère Teresa du cabinet, il était temps qu'il se remette au travail.

— Vous avez trouvé une maison pour le chaton, n'est-ce pas ?

— Oui, assez vite.

— Tant mieux.

Il sourit aimablement.

— Il y a… autre chose, Misty ?

— Je m'inquiète pour la fille de votre voisine. Si je peux aider… j'en serai heureuse.

Colin faillit lui crier d'aller se faire voir. Il n'avait aucune envie de partager avec elle l'attention de Zoé. En même temps, ce brutal retournement d'opinion à son égard lui donna des idées. Peut-être tenait-il là l'occasion d'améliorer son image au sein du cabinet et de faire fructifier son capital sympathie vis-à-vis des gens du quartier. Et des flics. Qui soupçonnerait un voisin qui se donnait autant de mal pour ramener la petite Sammie chez elle ?

— J'organise une battue ce week-end, si vous avez quelques heures, annonça-t-il, conscient qu'elle ne se ferait pas prier pour y participer.

— Où avez-vous l'intention de concentrer les recherches ?

— Autour de notre quartier et dans le terrain vague qui jouxte la zone pavillonnaire.

D'ailleurs, il veillerait à ce que Misty fasse partie de l'équipe qui irait parcourir ce terrain vague : c'était plein de ronces, là-dedans !

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— J'espère que non, mais on fouillera quand même le terrain… au cas où, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je viendrai, bien sûr. Vous pouvez compter sur moi.

Vraiment ? Quelle surprise…

— Merveilleux !

— Certains de nos collègues accepteraient peut-être de nous donner un coup de main. Cela vous gêne si je leur demande ?

— Pas du tout. Moi, je vais y passer la journée, mais dites-leur

qu'ils peuvent rester le temps qu'ils veulent. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui viendront nous aider, ne serait-ce qu'une demi-heure.

La vache ! Il parlait comme un héros ordinaire… Peut-être même que les médias se feraient l'écho de ses efforts !

Il s'imagina passer à la télé, jouer l'émotion. Il en aima soudain Tiffany, qui avait rendu tout cela possible, ajoutant une autre dimension à un jeu déjà excitant.

— Voulez-vous que les gens vous contactent directement ? demanda-t-elle.

Pourquoi être dérangé sans cesse alors qu'il pouvait faire une forte impression en une seule fois ?

— Non. Retrouvons-nous sur le parking du Sierra Collège samedi, à 8 heures.

Elle fronça les sourcils.

— Mais ce n'est que dans deux jours ! Et si elle est retrouvée d'ici là ?

Samantha ne serait pas retrouvée. Pas en vie, en tout cas, songea-t-il. Mais il avait déjà péché par excès de confiance. Il devait se montrer plus prudent à l'avenir et jouer en finesse.

Il poussa un carnet vers elle.

— Que tous ceux qui veulent participer marquent leur nom et leur numéro de téléphone. Je les contacterai si la recherche devait être abandonnée.

— J'espère qu'elle sera de retour dans sa famille avant cela !

Il s'imagina la réaction de Zoé quand elle le verrait arriver avec la grosse cavalerie… Un sourire lui vint aux lèvres. Elle lui avait témoigné tant de reconnaissance la nuit dernière ! Il n'oublierait jamais la décharge électrique qui l'avait traversé quand ils s'étaient touchés.

— Moi aussi, acquiesça-t-il.

* * *

L'épuisement eut raison de Zoé, qui s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste de décollage. Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre Los Angeles et Jonathan regretta d'avoir à la réveiller. Il l'aurait volontiers portée pour descendre de l'avion et lui faire gagner ainsi quelques minutes de sommeil supplémentaires.

— Zoé ? murmura-t-il en lui tapotant doucement l'épaule. Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit grand les yeux, révélant deux iris brun sombre, bordés de différentes nuances d'ambre clair. Il s'attendait à ce qu'elle manifeste une certaine confusion en émergeant d'un sommeil profond et trop court — mais ce ne fut pas le cas. Elle grimaça à la pensée de ce qui l'attendait, puis se leva vivement, se mêlant aux passagers qui

descendaient de l’avion.

Jonathan la conduisit directement vers le comptoir des locations de voiture.

— Pourquoi ne prenons-nous pas un taxi ? demanda-t-elle.

— Nous serons plus libres de nos mouvements.

— Vous avez l’intention d’aller ailleurs après notre virée au parc de mobile homes de Mount Vernon ?

— Il le faudra peut-être. Et puisque nous sommes ici… Je ne sais pas si cela sera facile ou compliqué, mais nous devons nous préparer à tout.

Il loua une berline et prit la direction de Mount Vernon sous un ciel uniformément bleu. Il faisait vingt-sept degrés dehors, et il se demanda brusquement pourquoi il ne s’était pas installé là, en Californie du Sud.

La voiture était équipée d’un GPS, qui prévoyait un trajet d’une trentaine de minutes, mais Zoé semblait nerveuse. Comme si le trajet lui semblait trop long. Ou qu’elle appréhendait les moments à venir.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la voyant se ronger les ongles.

— Pas vraiment, répondit-elle en lui jetant un regard oblique.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? En dehors de ce pour quoi nous sommes ici, ajouta-t-il.

Elle parvint à lâcher un rire.

— Cela fait longtemps que j’ai quitté la région, et pourtant…

Elle s’interrompit et tourna la tête vers la vitre, laissant glisser son regard sur les palmiers qui bordaient la route.

— … mes souvenirs sont aussi vifs que si j’étais partie hier, acheva-t-elle.

Des souvenirs douloureux, songea-t-il. C’était la mort dans l’âme qu’elle revenait ici, et elle ne le faisait que pour sa fille. Il regretta soudain d’être celui qui lui demandait cet effort, mais il devait poursuivre l’enquête — et elle passait forcément par Ely Duncan.

— D’où est originaire votre mère ? demanda-t-il, espérant détendre l’atmosphère.

— De l’Alabama.

Il jeta un coup d’œil au GPS tandis qu’ils arrivaient à hauteur de l’échangeur.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Ici, dans une discothèque.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans.

— Qu’est-ce qui l’avait fait quitter l’Alabama ? Les études ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Le même rêve qui pousse tant de filles à venir à Los Angeles : devenir une star de cinéma.

Il perçut une note de fatalisme dans sa voix, mais si la mère avait le physique de la fille, Jonathan pouvait comprendre pourquoi elle avait cru avoir une chance…

— A-t-elle eu des rôles ?

— Deux fois. Elle a eu deux répliques à dire dans un épisode de « Shérif fais-moi peur » et elle a été figurante dans « La petite maison dans la prairie ».

Pas ce que l'on pouvait qualifier de CV impressionnant.

— Ça n'a pas suffi à lancer sa carrière ?

— Non.

— De quoi vivait-elle, alors ?

— D'après ce que mon père m'a raconté, elle enchaînait les petits boulots et s'acoquinait à n'importe quel homme qui voulait bien l'héberger.

Il sentit sa gorge se nouer. Quelle triste vie ! Il regrettait presque d'avoir posé la question.

— C'est comme ça qu'elle a rencontré votre père ?

— Oui. Il gagnait de l'argent, à l'époque.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Il prétend qu'il exploitait un garage et une affaire de pièces détachées parfaitement légale.

— Mais…

— Je suis sûre que c'était un trafic de voitures volées. De toute façon, il a fait deux ans de prison pour vol qualifié pendant tout mon CM2 et ma sixième, alors… je doute que son histoire de garage ait été si innocente que ça !

— Eh bien dites donc, s'exclama Jonathan avec un sifflement. Alors, avec qui êtes-vous restée pendant toute son incarcération ? Votre mère ?

Zoé remua sur son siège et, tirant sur la ceinture de sécurité, elle l'écarta de sa poitrine comme si elle lui coupait la respiration.

— Non, elle était partie depuis longtemps. Je suis restée avec la petite amie de mon père.

Le GPS les avertit qu'ils n'étaient plus qu'à dix minutes de leur destination.

— Etait-elle gentille avec vous ?

— Assez… mais c'est elle qui a entraîné mon père dans la drogue, alors je n'ai pas une grande estime pour elle.

— Elle se camait ?

— Oui. Elle était complètement accro. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle est morte d'une overdose.

— Leur relation n'a pas duré, je parie.

— Non. Ils se sont séparés peu de temps après sa sortie de prison.

Jonathan garda le regard fixé sur la route. Au bout de quelques longues secondes, il rompit le silence et demanda :

— Combien de temps vos parents sont-ils restés ensemble ?

— Je doute qu'ils aient été officiellement un couple. C'était un genre d'échange : il lui offrait un endroit où dormir et elle…

Elle baissa la voix.

— Enfin, je ne vais pas vous faire un dessin… C'est comme ça qu'il s'est retrouvé coincé avec moi.

Coincé avec elle ?

— Quand est-elle partie ?

— Avant ma naissance. Mais elle est revenue, juste le temps de me laisser devant sa porte, avec un mot indiquant qu'elle n'était pas prête à laisser une grossesse imprévue ruiner sa carrière.

Apparemment, la mère de Zoé était aussi immature que son père.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Aucune idée. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez jamais été tentée de la rechercher ? de voir ce qu'elle était devenue ?

C'était le genre d'histoires pour lesquelles on faisait appel à ses services. Il pouvait l'aider, si elle le souhaitait, mais sa réponse fusa, ne lui laissant aucun doute sur son état d'esprit.

— Non.

Sa vie à lui avait été l'exact opposé de la sienne : il avait eu la meilleure grande sœur du monde et des parents aussi aimants qu'un type pouvait rêver d'avoir.

— Et la famille élargie ? s'enquit-il.

Elle glissa ses doigts dans ses cheveux pour tenter de les discipliner.

— Mon père a deux frères avec des enfants, mais nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je crois qu'ils n'avaient pas envie de se sentir responsables de moi. Quand je suis née, ils en avaient déjà marre de réparer ses erreurs !

— Vous ne les connaissez pas ?

Zoé reporta son attention sur la route.

— J'ai dû les rencontrer une fois ou deux, mais ils ont quitté la Californie peu de temps après la mort de ma grand-mère. Il y en a un qui s'est installé dans l'Idaho ; l'autre est dans le Kentucky.

— Votre père est de Los Angeles, alors ?

— De Bakersfield, plus précisément.

— Est-ce que vos oncles et vos cousins connaissent Sam ?

— Non. Je pense qu'ils doivent connaître son existence, mais ils ne la connaissent pas, elle.

— Et qu'est-il arrivé aux parents de votre père ?

Elle plongea la main dans son sac et en sortit ses lunettes de soleil.

Il eut l'impression qu'elle se détendait, comme si elle se sentait protégée du monde, de ses propres angoisses, derrière ses verres fumés.

— Le père d'Ely est mort dans un accident de chasse quand il était petit. Sa mère travaillait dans une bibliothèque, et elle a fait de son mieux pour les élever, ses frères et lui. Elle est morte quand j'avais huit ans : un caillot de sang après une opération de la vésicule biliaire.

— Etiez-vous proche d'elle ?

Elle sentit les muscles autour de sa bouche se relâcher.

— Très. Elle ne pouvait pas nous donner beaucoup financièrement. Mais elle m'aimait et elle me gardait chaque fois que mon père avait des ennuis. Ça lui brisait le cœur de voir ce que son aîné était devenu.

Ils étaient à moins d'un kilomètre du parc de mobile homes. Zoé posa ses mains à plat sur son sac — pour s'empêcher de se ronger les ongles, peut-être.

— Cela n'a pas beaucoup changé, fit-elle, tandis qu'il dépassait le panneau de Mount Vernon, tordu et maladroitement accroché au poteau par des fils de fer.

Jonathan quitta la route nationale et prit un chemin cahoteux.

— Depuis quand ce panneau est comme ça ? demanda-t-il.

— Je l'ai toujours connu comme ça.

Il fit encore quelques mètres et s'arrêta devant une rangée de mobile homes délabrés, aux façades métalliques sales et rouillées. Le spectacle était si désolant qu'il secoua la tête.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'une enfant puisse grandir ici.

— Je ne suis pas restée une enfant très longtemps, murmura-t-elle.

13

— Il n'est pas venu ici depuis un petit moment.

Debout devant le mobile home en mauvais état où elle avait grandi, Zoé laissa son regard courir sur l'espace laissé à l'abandon qui aurait pu passer pour un jardin aux yeux des gens extérieurs au campement. Elle avait déjà frappé à la porte verrouillée et n'avait pas obtenu de réponse.

Elle lança un regard à Jonathan. Elle n'aurait su dire à quoi il pensait derrière ses lunettes de soleil, mais elle le trouva terriblement séduisant ; avec son visage mince aux traits bien marqués, on l'aurait cru sorti d'une affiche de recrutement pour les marines. Avait-il son âge ? Etait-il plus jeune ?

Il était probablement plus jeune, décida-t-elle. Elle se sentait si vieille, tout à coup !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Les mauvaises herbes.

Elle désigna le coin où son père avait l'habitude de garer sa camionnette.

— Si Ely était venu récemment, il n'y en aurait plus aucune, elles auraient été écrasées par les pneus.

— C'est un moyen de désherber.

Jonathan retira ses lunettes et jeta un coup d'œil par la vitre, une main en visière pour faire écran à la forte luminosité.

— Dans le coin, je n'en connais pas d'autres.

— Je devrais peut-être faire ça pour mon jardin.

Zoé souleva le paillasson, dans l'espoir que son père y ait laissé sa clé, comme il le faisait quand elle était jeune, mais elle ne trouva rien.

— Il ne nous reste plus qu'à forcer la porte, annonça-t-elle sans se démonter.

Il baissa la voix.

— Plutôt expéditif comme solution…

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Il laissa échapper un sourire.

— J'aime votre façon de voir les choses. Donnez-moi une seconde.

Il contourna le mobile home. Après quelques minutes de silence, elle entendit un craquement, suivi d’un bruit de pas provenant de l’intérieur — et la porte s’ouvrit en grand sur Jonathan, qui lui fit signe d’entrer.

— Il n’y a qu’à demander…

— Vous avez fait vite ! murmura-t-elle en jetant un coup d’œil par-dessus son épaule pour s’assurer que personne ne les regardait.

— La porte des toilettes n’était pas très solide.

Elle promena un long regard autour d’elle, s’attardant sur les meubles hétéroclites que son père avait récupérés au fil des années et sur le tapis usé jusqu’à la corde dont elle ne se souvenait que trop bien. Il régnait dans le salon une impression d’ordre et de rangement. Et, surtout, c’était *plus propre*. Bien plus propre que lors de leur dernier séjour avec Sam, quand ils étaient allés à Disneyland. Autrefois, c’était Zoé qui faisait la cuisine, la lessive et le ménage.

— Tu n’aurais pas pu te prendre en charge *plus tôt* ? marmonna-t-elle.

Jonathan surgit derrière elle.

— Que dites-vous ?

— Rien.

Rien d’important, en tout cas. Le sarcasme était sa seule défense face à la vague de nostalgie qu’elle sentait monter en elle. Une nostalgie qui menaçait de la submerger, de l’emporter comme un vulgaire fétu de paille. Ce retour sur les lieux de son passé l’obligeait à affronter une crainte nouvelle, dont elle se serait bien passée dans ces circonstances et qu’elle avait refoulée jusqu’à présent : et si son père n’était plus en vie ? Si cet homme qu’elle prétendait détester gisait quelque part, victime d’une overdose ? S’il avait dérapé avec sa camionnette au bas d’une falaise ?

Les reproches terribles qu’elle lui avait lancés au téléphone lui revinrent à la mémoire. Pourvu que cette conversation n’ait pas été la dernière…

Elle aurait dû le rappeler pour essayer d’arranger les choses. Mais elle désirait tant se fondre dans l’univers d’Anton, à l’époque ! Elle aspirait à la normalité, à la réussite, à une vie de mère de famille dans une banlieue normale. Or elle ne pouvait y parvenir qu’en posant le même regard critique et méprisant qu’Anton sur les faiblesses de son père.

Avait-elle bien agi ? Elle n’était même pas certaine de se reconnaître dans la personne qu’elle était devenue… Voulait-elle vraiment devenir un copié-collé d’Anton, de sa famille ou de ses amis ? Ressembler à ceux qui n’avaient aucune idée du combat quotidien que devaient livrer les gens qui vivaient dans ces mobile homes ? Comment oublier qu’elle venait de ce milieu ?

— Zoé ? l'interpella Jonathan.

Elle cligna des yeux pour se ressaisir et reporta son attention sur Jonathan.

— Hmm ?

— Si votre père était blessé — ou pire —, vous auriez été avertie.

Sa perspicacité lui arracha un sourire. Il était si attentif, si prévenant ! Elle appréciait aussi le fait qu'il ne semblait porter aucun jugement… En fait, il était différent d'Anton à tout point de vue. Il n'avait pas besoin, lui, d'avoir recours à des vérités absolues et d'arborer un air sentencieux pour…

Ça suffit ! Arrête ! Pourquoi s'en prenait-elle systématiquement à Anton, ces jours-ci ? Elle ne pouvait quand même pas lui faire endosser la responsabilité de la disparition de Sam ?

Non, bien sûr. Ce serait terriblement injuste.

Elle avait appris à ne compter que sur elle-même pour régler les problèmes. Mais, cette fois, c'était trop dur. Elle n'y arriverait pas tout seule…

Elle fronça les sourcils, brusquement frappée par une évidence. Le mobile home appartenait à Ely depuis longtemps, mais il ne possédait pas le terrain où il était posé. Il devait s'acquitter d'un loyer mensuel, comme tous les habitants du parc.

— Si mon père avait cessé de payer son loyer, il y aurait des avis d'expulsion sur la porte, s'exclama-t-elle.

Jonathan appuya sur l'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

— L'électricité n'a pas été coupée non plus. Où arrive le courrier ? Si nous pouvons déterminer la dernière fois qu'il l'a pris, cela nous donnerait des réponses.

— Il y avait une fente prévue pour ça, à côté de la porte de devant. Mais, il y a deux ans, le bureau de poste a installé des boîtes aux lettres au bord de la route. Je les ai découvertes lors de ma dernière visite.

Quand elle était venue avec Sam, ils avaient passé un si bon moment à Disneyland, tous ensemble — jusqu'à ce fameux soir où Ely était rentré salement alcoolisé, braillant à tue-tête qu'il ne voulait plus les voir. Elle avait tiré Sam du lit et elles étaient parties avant l'aube.

— Il a peut-être chargé un de ses voisins de relever son courrier ?

Elle acquiesça, puis fit quelques pas dans le mobile home. Pourquoi se laisser envahir par la peur ? Après tout, rien ne prouvait qu'il soit arrivé malheur à son père. Hormis le sérieux coup de propre, elle ne nota aucun changement depuis sa dernière visite. Ely n'avait pas touché à sa chambre d'enfant : la pièce demeurait telle que Zoé l'avait laissée quand elle était partie, à dix-sept ans, avec son bébé ; elle observa sa coiffeuse blanche aux tiroirs dépourvus de poignées, ses vieux bijoux encore accrochés au cadre du miroir et le poster de

David Hasselhoff toujours punaisé au-dessus de son lit. Seuls les autocollants qui ornaient la porte des toilettes avaient été enlevés.

Son regard s'attarda sur la parure de lit rose aux motifs de princesse. Dire qu'elle était tombée enceinte deux ans à peine après que son père la lui eut offerte… Guère plus âgée que Sam aujourd'hui. Ça lui paraissait à peine concevable aujourd'hui.

— Votre chambre est joliment décorée, commenta Jonathan en glissant ses lunettes de soleil dans sa poche.

Zoé esquissa un pâle sourire.

— Merci.

Il lui effleura le coude.

— Vous tenez le coup ?

— Oui, assura-t-elle d'une voix blanche.

Il ne parut pas convaincu.

— A quoi pensez-vous ?

Elle se souvenait du jour où son père lui avait acheté ce dessus-de-lit. Elle en avait tellement envie ! Il s'était plié à ses désirs — mais ils avaient mangé des pâtes et du pain sec la semaine suivante.

Peut-être s'était-elle montrée trop intransigeante envers lui…

— Rien qui changera la face du monde, répondit-elle d'un ton désabusé.

— Personne n'est tout blanc ni tout noir, Zoé.

— Je le regrette presque…

Elle prit une inspiration.

— La vie serait beaucoup plus simple si nous pouvions classer une bonne fois pour toutes les gens dans des catégories nettes et définitives.

— Cela faciliterait surtout le travail de la police.

Il longea le petit couloir pour jeter un coup d'œil à la chambre de son père. Elle lui emboîta le pas.

— Est-ce que quelque chose d'étrange vous saute aux yeux ? l'interrogea-t-il.

— Les lits sont faits, constata-t-elle.

— C'est tout ?

— Cela ne sent pas l'herbe.

— Votre père en prend ?

— C'est moins cher que le reste, donc… Il en fume par nécessité, je suppose.

Il contourna le lit et s'arrêta pour prendre la photo qui était plaquée contre le miroir.

— C'est vous ?

C'était sa photo de classe de CE1, celle où il lui manquait ses deux dents de devant. Les bords en étaient cornés et déchirés — à l'image de tout ce qui se trouvait dans le mobile home.

— Oui.

— Votre père a peut-être fait du nettoyage dans sa vie.

C'était ce qu'Ely lui affirmait régulièrement, en tout cas. Quand ils s'étaient disputés au sujet de la venue de Sam chez lui, il avait assuré à Zoé qu'il était clean depuis des mois et qu'il avait l'intention de le rester : « Allez, Zoé. Fais-moi confiance, cette fois ! Ton ancienne chambre est prête. J'ai acheté les biscuits préférés de Sammie. J'ai de l'argent et je travaille, figure-toi ! »

Elle avait secoué la tête. Ne savait-elle pas mieux que quiconque que son père n'avait jamais été capable de garder un emploi plus de trois mois d'affilée ?

Jonathan quitta la pièce et Zoé le laissa retourner seul dans le salon. Elle ressentit un pincement au cœur en entendant sa propre voix résonner entre les cloisons : il venait d'appuyer sur le bouton du répondeur.

« Papa ? Papa, où es-tu ? J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, rappelle-moi. » Bip. *« Quelque chose est arrivé, papa. A Sam. Ne sois plus en colère. Décroche. »* Bip. *« Bon sang, si tu veux un jour me revoir, décroche ce foutu téléphone ! »* Dans les messages suivants, la colère avait disparu, remplacée par les larmes. *« Papa ? S'il te plaît. J'ai besoin de toi. »*

Elle se frotta les tempes pour soulager son mal de tête. Elle aurait bien pleuré pour se décharger de cette tension, mais les larmes qu'elle avait mis toute son énergie à refouler, au cours de ces derniers jours, ne venaient pas. Quelle ironie !

— Où es-tu ? marmonna-t-elle dans le vide, s'adressant à son père. Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Elle se figea soudain, retenant son souffle. Quelqu'un venait de frapper à la porte. Elle fit volte-face et se précipita vers le salon. Qui était-ce ?

Jonathan tendit une main pour la retenir à l'instant où elle émergeait du couloir. Il se dirigea vers la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix féminine. C'est vous qui avez appelé de bonne heure ce matin ?

Zoé s'avança pour se montrer à son tour.

— *Sharon ?* s'exclama-t-elle sans y croire.

Elle écarquilla les yeux devant la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir usé.

— Zoé ! Tu es plus jolie que jamais, jeune demoiselle. Pas étonnant que ton père soit sacrément fier de toi. Mais… que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question. Aux dernières nouvelles, tu t'étais installée dans le Mississippi pour vivre avec ton fils aîné.

Zoé la dévisagea, notant que la chevelure de Sharon Thornton, qu'elle teignait autrefois en noir corbeau, avait pris une teinte gris argenté. Ses rides s'étaient marquées, mais une gaieté sincère

illuminait ses traits.

— J’y suis restée huit longues années. Mais le climat est pourri — Dieu ! que c’est humide là-bas ! Et il y avait bien trop de monde dans cette maison, si tu veux mon avis. La femme que Danny a épousée, poursuivit-elle en secouant la tête, m’a remise sur le droit chemin, mais je te le dis, quelle peau de vache !

Amusée par l’étrange relation qui semblait unir les deux femmes, Zoé ne put s’empêcher intérieurement de nuancer l’affirmation de Sharon selon laquelle sa belle-fille l’avait « remise sur le droit chemin » par un « pour le moment « dubitatif.

— Alors tu es revenue habiter ici ?

— La porte d’à côté.

Elle désigna le mobile home déglingué, peint rouge et blanc, qui se trouvait à quelques pas de là.

— Sharon habitait au numéro 10 quand j’étais petite, expliqua Zoé à Jonathan. Elle me gardait de temps en temps.

— Quand j’étais moins stone que ton papa, ajouta cette dernière d’un air navré. Pauvre petite ! C’est un miracle que tu aies survécu au milieu de nous deux.

Sharon n’était pas la femme qui avait entraîné son père dans les paradis artificiels — elle se contentait de se shooter avec lui. Et Zoé l’aimait bien, malgré tout.

— Qu’est-ce qui t’a fait revenir ? demanda-t-elle.

Elle resserra son peignoir autour d’elle.

— Ton père ne te l’a pas dit ?

— Dit quoi ?

— C’est lui qui m’a demandé de revenir.

— Parce que vous vous… *fréquentez* tous les deux ?

Le visage de Sharon s’empourpra.

— Oui…, avoua-t-elle. Mais je ne l’épouserai pas avant qu’il ait remis sa vie sur les rails. C’est fini pour moi toutes ces bêtises, et je ne laisserai ni lui ni personne m’entraîner de nouveau vers le fond.

— Tu aurais mieux fait de ne pas revenir, dans ce cas ! ne put s’empêcher de répliquer Zoé.

— Je n’ai pas réellement eu le choix. Il a bousillé sa camionnette, il y a quelques mois, et il ne pouvait plus aller bosser. Il avait le moral à zéro quand il a appelé et je n’ai pas eu le cœur de lui refuser mon aide. A nos âges, c’est maintenant ou jamais, hein ? Et moi, où serais-je si la femme de mon fils, cette peau de vache, ne m’avait pas remis les idées en place ?

Zoé n’avait jamais entendu les mots *peau de vache* prononcés avec autant de respect.

— Depuis quand as-tu décroché ?

— Un an et trois mois.

Au moins, elle tenait ses comptes !

— C'est merveilleux, Sharon.

Celle-ci, les yeux brillants, pencha la tête vers Jonathan.

— Est-ce que c'est Anton ? Ton père m'a dit que tu avais un homme dans ta vie. Quelqu'un qui a sa propre affaire. Eh bien dis donc ! Quelqu'un de *respectable*.

— Non, ce n'est pas Anton.

Son sourire s'élargit.

— Tu en as changé ?

— Ce n'est pas mon petit ami, assura Zoé en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Mais j'ai ma propre affaire, si ça peut vous rassurer ! intervint Jonathan, visiblement amusé.

Sharon l'évalua d'un coup d'œil.

— Pas autant que ce qui doit se trouver sous vos vêtements.

— Seigneur, ne la provoquez pas, prévint Zoé à l'intention de Jonathan.

— Que veux-tu dire ? répliqua Sharon. Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Quelle fille normale refuserait un homme comme ça dans son lit ?

— Il est détective privé, précisa Zoé en sentant une nouvelle fois la chaleur envahir son visage.

Le sourire équivoque de Sharon s'effaça.

— C'est donc vous qui m'avez appelée.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais avec un privé ? demanda-t-elle, redevenant méfiante.

— Il faut que nous parlions à papa. C'est urgent. Peux-tu nous dire où il se trouve ?

Sharon ne répondit pas.

— Ça n'a rien à voir avec lui. C'est de Sam qu'il s'agit ; elle a disparu. C'est pour ça que je suis ici.

Le sang quitta le visage couperosé de la femme.

— Disparue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle était un peu malade et le médecin préférait qu'elle n'aille pas en classe. Elle se reposait sur une chaise longue dans le jardin et on ne… l'a pas retrouvée quand on est rentrés du travail, Anton et moi.

Sharon posa une main sur son cœur.

— C'était quand ?

— Lundi.

Zoé sentit brusquement la tête lui tourner. Depuis quand n'avait-elle rien avalé ? Son corps se rebellait, lui faisant payer le traitement qu'elle lui faisait subir.

— Tu ne crois pas…, reprit-elle. Tu ne crois pas qu'Ely aurait pu…

— Non ! s'exclama Sharon. Il n'aurait jamais pris ta fille sans ta permission.

— A ton avis, est-ce qu'ils se sont parlé récemment ?

— Non.

— Aucun appel ? Aucune lettre ?

— Non. Il est en cure de désintoxication.

Zoé se figea.

— Depuis quand ?

— Presque un mois.

— Alors qui paie ses factures ?

L'absence de réponse de Sharon la conforta dans ce qu'elle avait pensé.

— C'est toi, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant…

Zoé secoua la tête, navrée.

— Oh ! Sharon.

— Je le fais pour lui ! Il ne m'a rien demandé.

— Ce n'est pas sa première cure. Qu'est-ce qui te fait croire que ce sera différent, cette fois ?

— Parce que ça l'est. Il a passé des moments difficiles — je ne vais pas te mentir. Même après mon retour, il a fait rechute sur rechute. Du coup, je l'ai menacé de t'appeler pour te dire qu'il avait replongé. Il s'est inscrit à la clinique le lendemain.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda-t-elle en prenant appui contre le mur pour ne pas chanceler.

Elle sentit le regard inquiet de Jonathan posé sur elle. Son étourdissement ne lui avait sans doute pas échappé, mais elle prit sur elle, se concentrant sur la réponse de Sharon.

— Il avait peur que tu ne le croies pas. Il voulait te prouver qu'il était capable de décrocher pour de bon. Il disait qu'il te devait au moins ça.

Un espoir diffus s'insinua en elle.

— Il espérait que tu te laisserais fléchir à l'approche de l'été et que tu accepterais que Sam vienne passer quelques jours avec lui. Il parle tout le temps de vous deux, poursuivit Sharon.

Elle fit un mouvement de la main vers la cuisine.

— Il a même mis de l'argent de côté pour ça. Et je sais qu'il n'y touchera pas. Pour rien au monde. Il n'arrête pas de répéter que c'est « pour le voyage de Sam à Disneyland ».

Zoé sentit sa gorge se nouer. Elle ne pouvait en entendre davantage. C'était au-dessus de ses forces. Combien de fois avait-elle vécu cette scène, alternant espoir et déception ?

— Comment es-tu sûre qu'il est toujours là-bas ?

— Je prends de ses nouvelles presque tous les jours. Et nous nous écrivons. Il n'a pas rompu *une seule* règle. Pas une seule.

Elle afficha un sourire plein de fierté.

— Et surtout il est motivé. Je le sais parce qu'ils ont le droit de recevoir des visites le mardi. Et je suis justement allée le voir hier.

— Il faut qu'on appelle — juste pour être sûrs qu'il est toujours là-bas, la coupa Zoé.

— Ils ne vous donneront aucune information s'ils ne vous connaissent pas. Laissez-moi faire, proposa Sharon à l'adresse de Jonathan quand elle le vit sortir son Smartphone de sa poche.

Elle pianota sur les touches — et ils attendirent, retenant leur souffle.

— Ça va le tuer quand il saura pour Sam, marmonna-t-elle.

Zoé fit claquer ses doigts pour attirer son attention.

— Si tu l'as au bout du fil, ne lui dis rien pour Sam.

Les yeux de la femme se rivèrent aux siens.

— Comment lui cacher que son unique petite-fille a disparu ?

— Comme tu l'as dit, à son âge, c'est maintenant ou jamais. Il est là où il doit être.

Son vertige s'intensifia alors qu'elle tentait de résister aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de son père — gratitude pour l'avoir gardée quand sa mère l'avait abandonnée, déception face à ses mauvaises décisions, inquiétude, dégoût, amour. C'était si compliqué !

— Si nous lui disions pour Sam, il…

Zoé n'eut pas le temps de finir sa phrase : quelqu'un venait de décrocher à l'autre bout de la ligne, et Sharon lui adressa un hochement de tête pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

— Salut, Doug. C'est Sharon Thornton… Bien et vous ?… Comment va Ely aujourd'hui ?… Merveilleux.

Elle baissa les yeux vers ses chaussons, avant de poursuivre :

— Je suis contente de vous l'entendre dire… Non, ne lui dites pas que j'ai appelé — il serait déçu de m'avoir manquée. Je lui écrirai… Merci, nous faisons tout ce que nous pouvons… Vous avez deviné… Je sais, plus très longtemps.

Après quelques échanges du même acabit, Sharon finit par prendre congé, et raccrocha.

— Alors ? demanda Zoé.

Sharon tendit le téléphone à Jonathan.

— Il est bien là-bas. C'est l'heure des consultations médicales — c'est pour ça que le type de la réception ne pouvait pas me le passer. Et il ne sait rien pour Sam, sinon il aurait piqué une crise.

Zoé s'accrocha au bras de Jonathan, mais, au contact de ses muscles fermes, de sa peau chaude, elle laissa retomber sa main comme si elle s'était brûlée.

— Vous entendez ? murmura-t-elle. Sam n'est pas avec lui. Rentrons à Sacramento.

Jonathan ne parut pas aussi décidé qu'elle.

— Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain ? Si nous retournons directement à l'aéroport, nous pourrons attraper un des derniers vols de la journée.

— Nous devons passer par le magasin de bricolage… Il faut que je répare la serrure.

— Un de mes amis s'en occupera, intervint Sharon en les guidant vers la sortie. C'est un menuisier à la retraite… Alors pour lui, une porte cassée, ce n'est rien. Ne perdez pas de temps : allez chercher la petite.

Zoé la serra dans ses bras.

— Merci, Sharon.

— Je garde un œil sur ton père, et je te tiens au courant. J'espère… j'espère de tout cœur que tu vas retrouver ta fille.

— Merci encore pour tout.

Elle suivit Jonathan et lui attrapa de nouveau le bras en arrivant près de la voiture.

— Alors, nous rentrons ?

— *Vous* rentrez. Je vous ramène à l'aéroport.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Il faut que j'aille encore quelque part.

Que pouvait-il faire de plus ici ? Aller au centre de désintoxication ? Quel intérêt ?

— Où ça ?

— A San Diego, répondit-il lentement en évitant son regard.

Un long frisson la parcourut. L'homme qui l'avait violée était originaire de San Diego.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? reprit-elle, tendue.

Jonathan ne répondit pas.

— Pour Franky Bates ? interrogea-t-elle, l'estomac noué.

— Oui, concéda-t-il. Maintenant que nous avons écarté la piste d'Ely, j'aimerais m'assurer que Bates n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

C'était parfaitement logique. Mais, à la simple idée que Bates refasse irruption dans sa vie, Zoé sentit ses jambes se dérober. Le sol se mit à tourner autour d'elle et elle perdit connaissance.

* * *

Samantha s'était forcée à avaler quelques croquettes pour chien et Tiffany avait tenu sa promesse : elle lui avait apporté un sandwich au

beurre de cacahuète et à la confiture. Mais cela n'avait pas suffi : elle avait toujours affreusement faim et souffrait de crampes d'estomac de plus en plus fortes et douloureuses.

Où était Tiffany ? Et Colin ? Partis travailler, sans doute. Elle détestait être à moitié nue, mais ce qui était le plus dur, c'était de ne pas voir sa mère. Elle lui manquait tant !

Samantha jeta un coup d'œil au bol de croquettes posé sur le sol. Si elle voulait quitter cet endroit, il fallait qu'elle mange pour reprendre des forces. Prier et résister ne suffirait pas — et personne n'était encore venu la délivrer de cet enfer.

— Je suis vraiment toute seule, murmura-t-elle.

Lâchant la couverture élimée, elle rampa vers la gamelle. Pouvait-elle encore en manger ? N'allait-elle pas tomber malade ?

En même temps, elle ne voyait pas comment les croquettes pouvaient la rendre plus malade qu'elle ne l'était déjà. Mais avoir à lécher son propre vomi si son estomac se révoltait lui ôta toute envie d'essayer. Colin l'avait avertie, et elle ne doutait pas qu'il serait ravi de mettre ses menaces à exécution.

Pressant son oreille contre la porte, elle tenta de percevoir ce qui se passait au rez-de-chaussée. Tiffany et Colin étaient-ils à la maison ? Apparemment non, mais elle ne l'aurait pas juré. Elle ignorait pourquoi, mais aucun son ne franchissait les murs de cette pièce. Les Bell étaient peut-être en train de dîner et, si elle faisait du bruit, Colin monterait pour la punir.

Il te tuera. Crois-moi, il était sérieux quand il te l'a dit… Les paroles de Tiffany résonnaient lugubrement à ses oreilles.

Un flot de larmes roula sur ses joues. Elle se sentait si faible ! C'est à peine si elle parvenait à relever la tête… Elle finit par fermer les yeux, puis elle attrapa les croquettes à pleines mains et les fourra dans sa bouche.

Après avoir mastiqué aussi vite que possible, elle avala cette bouillie compacte avec l'eau de la seconde gamelle. De l'eau qui venait peut-être des toilettes, qui sait ? En tout cas, ça ne la surprendrait pas de la part de son « maître » : il était assez tordu pour faire ça. Mais qu'importe ! Elle devait reprendre des forces, coûte que coûte, si elle voulait tenter de s'échapper…

En rouvrant les yeux, elle aperçut une série de petites marques le long de la plinthe. Elles avaient dû être gravées avec un objet pointu, ou peut-être juste du bout des ongles. Elles n'étaient pas tracées au hasard, mais groupées par petits paquets de cinq. Quatre bâtonnets barrés en travers par un cinquième ; c'était de cette façon que sa mère tenait le compte des affichettes qu'elle empaquetait pour les agents de son agence immobilière. « L'animal de compagnie » qui avait été enfermé dans cette pièce avant elle, celui qui avait probablement

laissé cette tache sur le matelas, avait voulu compter quelque chose. Et elle était presque sûre de savoir ce dont il s'agissait.

Ces barres représentaient des jours. Les jours passés ici, enfermé et traité de la même manière qu'elle l'était — comme un chien.

Allongée sur le ventre, elle laissa son regard courir de groupe en groupe, les comptant et les recomptant — puis fixant la dernière barre, isolée au bout de la ligne.

Trente-six bâtonnets au total. Sept groupes de cinq et un tout seul.

Que s'était-il passé le trente-sixième jour ?

14

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tiffany.

Colin s'était rendu directement chez Zoé en sortant du travail, impatient de lui faire savoir qu'il avait organisé une battue samedi matin avec des employés du cabinet. Mais Anton Lucassi lui avait répondu qu'elle « n'était pas en ville », sans lui fournir plus de précisions.

— Elle n'est pas en ville, répéta-t-il en arpentant le salon comme un fauve en cage. Elle n'est pas en ville.

C'était absurde. Où pouvait-elle être allée ?

Tiffany finit par murmurer une phrase qu'il entendit à peine.

— *Quoi ?* rugit-il en l'entendant marmonner.

Il l'agrippa par son chemisier et la souleva jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le à voix haute.

— Je disais que… tu semblais plus te soucier de Zoé que de Sam.

Il la lâcha.

— La gamine est malade. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tant qu'elle est contagieuse ? Tu crois que j'ai envie de choper une mononucléose ?

— Non, bien sûr.

— Alors, ferme-la !

— Mais tu pourrais la dresser. Tu passais des heures à le faire avec Rover, et tu aimais ça.

— Ouais, mais elle est plus maligne que Rover. Ce ne sera pas aussi marrant.

Qui plus est, l'agitation causée par la disparition de Sam finirait par retomber — même chez les voisins. Il voulait profiter de ce moment de tension et d'émotions pour se rapprocher de Zoé.

Il la revit accepter sa cigarette, la porter à ses lèvres…

— Je parie qu'il ment, fit-il en tirant sur son pantalon, devenu soudain trop étroit.

Tiffany cligna des yeux, déstabilisée par l'intérêt manifeste de son mari pour Zoé.

— Qui ?

— Anton. Qui d'autre ?

— Je ne comprends pas… Il n'a aucune raison de mentir au sujet de Zoé.

— Bien sûr que si ! Il veut se débarrasser de moi. Je représente une menace pour lui.

— Pourquoi te verrait-il comme une menace ?

— D'après toi ? Parce que je suis bien plus jeune que lui, tiens, voilà pourquoi ! Je peux satisfaire Zoé, moi, tandis que lui… Je parie qu'il n'arrive à bander qu'un jour sur deux !

Une vive angoisse altéra les traits de Tiffany.

— Pourquoi tu parles comme ça, Colin ? Tu te moques encore de moi ?

Il n'avait jamais été aussi sérieux, au contraire. Mais il n'avait rien à gagner à laisser Tiffany savoir combien Zoé lui plaisait. Il l'avait d'abord jugée prétentieuse et n'avait été tenté que par le défi qu'elle représentait, mais, après avoir passé du temps avec elle, il réalisait que ce qu'il avait pris pour de l'arrogance n'était en fait que de la… prudence.

Qu'est-ce qui l'avait rendue comme ça ? songea-t-il, gagné par la curiosité.

— Colin ? insista Tiffany.

— Bien sûr que je plaisante, aboya-t-il. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es d'une telle crédulité.

Elle releva le menton.

— Alors pourquoi es-tu en colère contre Anton ?

— Parce que j'essaie de l'aider et qu'il me rembarre.

— Tu essaies de l'aider ? répéta-t-elle, en écho. Tu es la raison pour laquelle il nage en plein cauchemar !

— Non, c'est toi la responsable, rectifia-t-il avec un sourire narquois. Et il n'en sait strictement rien, de toute façon.

— Il ne fait pas exprès de te tenir à l'écart. Il souffre de la disparition de sa belle-fille et…

— Ce n'est *pas* sa belle-fille !

— Elle le deviendra quand il sera marié avec Zoé.

Colin secoua la tête.

— Eh bien, ça n'est pas encore fait ! Elle n'est pas stupide — elle ne l'a pas encore épousé. Il ne lui arrive pas à la cheville.

Il vit apparaître une lueur familière dans les yeux de Tiffany — celle qu'il avait déjà vue dans les yeux de son frère, qui attendait son exécution depuis plusieurs années. L'angoisse du condamné.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à la voisine ? demanda-t-elle avec une audace qu'il ne lui connaissait pas. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Je vais finir par regretter d'avoir enlevé Sam.

Cet acte de défi provoqua en lui une flambée de colère. Il serra les poings, prêt à laisser libre cours à cet accès de tension. Les doigts enfoncés dans ses paumes, il sentit la chaleur familière du plaisir l'envahir, tandis qu'il anticipait le moment où sa main s'abattrait sur le visage de sa femme — quand un petit visage familier apparut à la télévision, derrière elle.

— Monte le son ! cria-t-il en se figeant.

Tiffany s'empressa d'obéir, puis elle fit un pas de côté pour lui permettre de voir l'écran.

— « … le calvaire effroyable d'un jeune garçon d'Antelope, retrouvé nu et violemment battu. Son histoire ? Il dit avoir été enlevé par un homme qui l'a torturé pendant des semaines. Nous reviendrons sur cette terrible affaire dans notre journal de 23 heures », annonça le présentateur avec un sourire crispé.

* * *

Zoé se tenait près de Jonathan, devant l'accueil d'un hôtel deux étoiles situées dans le centre de San Diego. Après son évanouissement, il n'avait pas voulu la laisser reprendre l'avion toute seule. L'idée de passer la nuit à l'hôtel ne la réjouissait pas, mais ils avaient perdu beaucoup de temps dans les embouteillages, et il était trop tard pour aller voir la mère de Bates. De toute façon, l'inspecteur Thomas, qui l'avait appelée pour la tenir au courant des avancées de l'enquête, ne lui avait pas donné d'informations nouvelles et lui avait assuré que lui et quelques autres policiers continuaient les recherches. Rien ne l'obligeait donc à rentrer ce soir — hormis le désir d'être près de sa fille. *Si* Sam était encore à Rocklin, bien sûr.

— Voulez-vous des chambres doubles ou simples ? demanda le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan se tourna vers Zoé.

— Nous prenons deux chambres ? s'étonna-t-elle.

Il parut surpris.

— Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Absolument pas. Rester seule lui semblait au-dessus de ses forces. L'angoisse et la peur qu'elle avait réussi à tenir à distance dans l'après-midi menaçaient à présent de la consumer entièrement.

— Non.

Elle n'aurait été qu'à moitié surprise qu'il énonce à voix haute la question qu'ils avaient tous deux en tête — que penserait Anton s'il l'apprenait ? —, mais il n'y avait aucune arrière-pensée dans sa démarche, et aucune intention de franchir la ligne blanche. Elle se disait juste qu'il lui serait plus facile d'affronter les longues heures à venir si elle était avec Jonathan.

Il ne chercha pas à la faire changer d'avis et ne fit aucun commentaire. Se tournant vers le réceptionniste, il se chargea de la

réservation comme s'il n'y avait rien d'anormal à partager une chambre. Elle lui en sut gré, convaincue qu'il ne s'était pas mépris sur ses motivations.

L'homme consulta son écran d'ordinateur, les sourcils froncés.

— Nous sommes en pleine saison touristique. Je doute qu'il nous reste une chambre à deux lits, fit-il en faisant défiler un tableau à l'écran.

Son sourire revint quelques secondes plus tard.

— Ah ! Vous avez de la chance. Un client vient d'annuler par internet.

Zoé posa spontanément sa carte de crédit sur le comptoir. Elle avait conscience qu'elle n'était pas la seule à qui l'association venait en aide, et elle ne voulait surtout pas exagérer pour les frais. Elle était déjà si reconnaissante à Skye de lui avoir envoyé Jonathan !

— C'est pour moi, intervint-il en écartant sa carte de crédit pour tendre la sienne au réceptionniste.

— Je ne peux pas continuer…

Il haussa les sourcils.

— Continuer à quoi ?

— A vous laisser payer.

— Et pourquoi pas ?

— Je me sens tellement coupable— au-dessous de tout…

— Je m'apprêtais à dormir ici, de toute façon, l'interrompit-il. Et si, pour changer, vous cessiez de vous mettre la pression ?

Il la gratifia d'un sourire qu'elle lui rendit — son premier vrai sourire depuis que Samantha avait disparu.

— Vous êtes si…

Elle s'interrompit juste avant de dire « charmant ». L'adjectif avait failli lui échapper, sans doute parce qu'elle le pensait. Il lui avait souvent traversé l'esprit au cours de la journée. Mais que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas mieux à faire ? Surtout dans cette situation ! C'était l'épuisement qui la faisait déraisonner.

Il chercha son regard.

— Je suis si quoi ?

Zoé se sentit rougir.

— Gentil.

Elle détourna les yeux, embarrassée. Par chance, il ne fit aucun commentaire. Il signa le feuillet que lui tendait le réceptionniste et prit un plan de l'hôtel.

— Restez ici. Je vais chercher les bagages, annonça-t-il en s'éloignant.

Quand il revint avec leurs sacs, la gêne de Zoé s'accentua. L'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui devait se voir comme le nez au milieu de la figure. Où avait-elle la tête, bon sang ?

* * *

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda Skye.

— Bien.

En entendant l'eau couler dans la cabine de douche, Jonathan s'efforça de ne pas imaginer Zoé, nue sous le jet. Que lui arrivait-il ? Il se trouvait minable de se laisser aller ainsi à fantasmer sur une cliente — et une cliente qui vivait un drame atroce, qui plus est — mais rien n'y faisait. Il était incapable de chasser les images érotiques qui lui passaient par la tête.

L'instant où elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase avait mis en évidence la forte attirance, impossible à nier, qui les poussait l'un vers l'autre. Ils en avaient été conscients dès le premier regard, mais ils avaient réussi à la laisser en arrière-plan… jusqu'à leur arrivée à l'hôtel.

— Bien ? répéta Skye, manifestement surprise de ne pas l'entendre se lancer dans un compte rendu détaillé des événements de la journée. Est-ce que tu soupçonnes toujours Ely Duncan d'avoir enlevé la petite ?

— Non, Ely est à cent lieues de se douter de ce qui est arrivé. Il est en cure de désintoxication depuis un mois.

— Ah bon ? Te voilà revenu à la case départ, alors ?

— Oui. Je m'étais vraiment imaginé qu'il avait enlevé Sam. Les autres pistes ne me semblaient pas aussi convaincantes…

— Il n'a rien pu vous dire ? Il n'a pas eu de ses nouvelles ?

— D'après la femme qui lui prend son courrier, il n'a pas reçu de lettres de sa petite-fille depuis des semaines.

— Donc, tu ne l'as pas rencontré ?

Il s'empara du radio-réveil, qui avançait de plus de quatre heures, et se mit en devoir de le régler correctement.

— Non. Zoé craignait qu'il abrège sa cure et qu'il replonge dans la dope en apprenant la disparition de sa petite-fille.

— Elle avait sans doute raison… Elle le connaît mieux que personne !

— Je pense que sa décision a plus à voir avec ce qu'elle ressent qu'avec ce qu'il est réellement. Elle n'est pas en état de gérer sa relation avec son père en plus de la disparition de sa fille.

— Tu devrais commencer à enquêter sur le père biologique, Jon.

— Je sais, acquiesça-t-il en reposant le radio-réveil. J'y travaille.

— Tu l'as trouvé ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, le regard fixé sur le tapis coloré.

— Pas encore, mais, d'après mes renseignements, je crois savoir qu'il vit à San Diego.

L'eau s'arrêta de couler dans la salle de bains et il se représenta Zoé en train de se sécher. Il leva les yeux au ciel en prenant

conscience de sa réaction. Qu'est-ce qui se passait ? N'était-il pas amoureux de Sheridan depuis des années ?

Pour tout dire, la beauté, la vulnérabilité de Zoé l'attiraient comme un aimant. Et il en avait marre de poursuivre une chimère.

Il se pinça l'arête du nez, cherchant à refouler cette attirance grandissante.

— Dès que nous serons réveillés, je…

— Qui ça, *nous* ? le coupa-t-elle.

— Zoé est ici avec moi.

Il se garda bien de préciser qu'ils dormaient dans la même chambre. Inutile d'éveiller l'attention de Skye sur ce point, jugea-t-il avec embarras.

La voix de la jeune femme grimpa dans les aigus.

— Ne me dis pas que tu l'emmènes voir Franky Bates !

— Bien sûr que non !

— Je préfère ça.

Il y eut un court silence.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

D'abord essayer de voir Zoé comme une simple cliente et nier mon attirance pour elle. Puis essayer de me rappeler qu'elle veut seulement partager ma chambre d'hôtel parce qu'elle se sent en sécurité avec moi. Enfin essayer de ne pas interpréter son « vous êtes si… gentil » comme une invitation…

Parce que, même si c'était une invitation, Zoé était bien trop fragile pour se lancer dans une aventure sentimentale. Et il n'était pas du genre à profiter lâchement de la situation.

— Je fais tout ce qui est à faire ici.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, laissant échapper un nuage de vapeur, et Zoé apparut. Jonathan ne put s'empêcher de lui lancer un rapide coup d'œil, entr'apercevant ses épaules, ses bras et son décolleté dévoilés par un débardeur, assorti au pantalon de pyjama rose qui lui descendait bas sur les hanches. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette.

Il prit une profonde inspiration, s'accrochant aux mots qu'il se répéta en boucle : *Elle est fiancée. Elle est fiancée. Elle est fiancée !*

— Je peux réserver un vol pour elle demain matin, mais on perdrait moins de temps — que l'on ne peut se permettre de gaspiller — si elle m'attendait à l'hôtel pendant j'irai voir la mère de Bates.

Il avait parlé à Skye, mais Zoé se tourna pour le regarder.

— Vous ne me laisserez nulle part.

Il ne pouvait se permettre de lui répondre sans révéler sa présence à Skye. A son soulagement, cette dernière continuait de parler et ne l'avait pas entendue.

— Tu crois que la mère de Bates acceptera de te dire où trouver

son fils ?

— Tout est possible.

— Elle risque de chercher à le protéger, au contraire.

— Il faut bien commencer quelque part.

Fronçant les sourcils, Zoé enleva sa serviette et passa un peigne dans ses cheveux mouillés.

Pressé de raccrocher, Jon tenta d'écourter la conversation.

— Je vais te laisser. Je suis claqué.

Mais Skye n'en avait pas fini.

— Attends une seconde, fit-elle. Où est Zoé, en ce moment ? J'aimerais lui parler.

Il hésita sur la réponse à donner — avant de se décider à lui mentir, ce qu'il n'avait jamais fait avec elle. Excepté sur le chapitre de ses sentiments pour Sheridan, bien sûr.

— Elle est dans sa chambre, mentit-il. Essaie de la joindre sur son portable.

— C'est ce que je vais faire. Bonne nuit.

Il raccrocha, soulagé qu'elle n'ait pas insisté, et jeta le téléphone sur son lit. Il lui suffisait maintenant de se diriger vers la salle de bains en faisant mine de ne pas voir Zoé. Simple comme bonjour, n'est-ce pas ? Mais, lorsqu'il passa devant elle, il leva les yeux… et croisa son regard dans le miroir.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que j'étais là ? s'enquit-elle.

Il prit appui contre le mur et s'autorisa à détailler sa silhouette. Elle avait baissé les paupières, mais à ses lèvres entrouvertes et à sa respiration rapide, il sut qu'ils étaient tous deux traversés par la même pensée.

Pour le lui prouver, il se glissa derrière elle et, posant une main sur sa taille fine, il effleura son cou de sa bouche.

Elle ne se tourna pas. Elle ne se laissa pas aller contre lui, — mais elle ne fit rien pour l'arrêter.

— Vous voyez, murmura-t-il en la sentant frissonner sous ses doigts.

La gorge nouée, elle leva vers lui un regard empreint de désir.

— C'est pour cette raison qu'il valait mieux que je ne dise rien.

Elle hocha la tête en silence. Il se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière lui.

* * *

— Qu'allons-nous faire ? gémit Tiffany.

Colin lui lança un regard exaspéré. Depuis qu'ils avaient compris que la police enquêtait sur l'enlèvement de Rover, ils n'avaient cessé de zapper d'une chaîne à l'autre, à l'affût de la moindre information supplémentaire. Maintenant que le journal de 23 heures venait de s'achever et qu'ils avaient entendu et réentendu toute l'histoire, vu et

revu les photos de Rover, qui avait depuis sombré dans le coma, Tiffany semblait au bord de la crise de nerfs.

— Colin, je ne *veux pas* aller en prison comme mon frère !

— Tu n'iras en prison, O.K. ? Alors, ferme-la, s'emporta-t-il. Rover est dans le coma !

— Il pourrait en sortir.

— C'est impossible. Tu as entendu ce que le médecin a dit ? Le cerveau du gosse est endommagé, son pronostic vital est engagé… Il n'a que vingt pour cent de chances de survie.

Colin étendit les jambes et posa les pieds sur la table basse. Il avait encore des recherches à effectuer sur une affaire de litige qu'il n'avait pas pu finir au bureau, mais il n'avait vraiment pas la tête à ça.

— Et s'il parvient à donner la description de notre voiture ? Je te rappelle que son école se trouve dans la rue où habite ton père !

— Va me chercher une bière.

Elle ne bougea pas, mais, en le voyant plisser les yeux, elle se leva et se précipita dans la cuisine sans demander son reste. Il l'entendit ouvrir le frigo, puis le placard. Quelques secondes plus tard, elle revint avec une bière fraîche. Elle la lui tendit et se mit à lui caresser les cheveux.

— Fous-moi la paix, grogna-t-il en repoussant sa main.

— Je suis ta femme, se plaignit-elle. Tu n'aimes plus quand je te touche ?

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu es inquiet, c'est pour ça.

Pas vraiment. Même si Rover sortait du coma, il y avait peu de risques qu'il puisse donner une description précise de ses agresseurs ou même qu'il se souvienne de son propre nom. En fait, Colin était plus furieux qu'effrayé. Il s'était attendu à voir Zoé ce soir. Il s'en était fait une joie, planifiant jusqu'aux mots qu'il lui dirait. Il s'était imaginé partager une autre cigarette avec elle, une étreinte amicale, un baiser innocent — peut-être même des caresses un peu moins innocentes…

— Colin ? Nous n'allons rien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous ne sommes pas dans un film où nous pourrions nous faufiler dans sa chambre d'hôpital et l'étouffer. En plus, ce n'est pas nécessaire. Il ne s'en sortira pas. Je l'ai frappé avec une batte. Son cerveau doit être en bouillie.

— Tu devrais quand même envisager la possibilité qu'il s'en sorte !

— Pourquoi ? Il n'y a que le présent qui compte, non ? Et on ne peut pas s'amuser sans prendre de risques…

— Mais je ne veux pas aller en prison, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Tiffany commençait à lui taper sur le système. Rover ne

l'intéressait plus. Rover, c'était de l'histoire ancienne. Il avait Samantha maintenant, ce qui mettait Zoé à genoux — métaphoriquement parlant pour le moment, mais il était impatient de voir le jour où elle le serait vraiment.

— Colin ?

— *Quoi ?* aboya-t-il.

— Tu n'as pas peur de te faire arrêter ?

— Pourquoi tu paniques ? On ne se fera pas arrêter — pas si facilement, en tout cas.

— Rover connaît nos prénoms. Il nous appelait Maître et Maîtresse, mais je suis sûre qu'il nous a entendus quand nous discutions entre nous.

— Il ne s'en souviendra pas. Il était shooté la plupart du temps ! Il peut toujours essayer de nous décrire, mais tu sais comment ça se passe : les flics sont incapables de résoudre ce genre d'enquête. Ils font leur petit boulot de flic et rentrent tranquillement chez eux à la fin de la journée. Ils n'en ont rien à faire de tous les Rover du monde. Il n'y a que leur salaire qui les intéresse.

— Tous les flics ne sont pas comme ça.

— Mais si ! Ils n'arrivent jamais à rien. Combien de fois avons-nous entendu dire que sans un indice trouvé par hasard, tel ou tel tueur s'en serait sorti ? Un indice qui était dans le dossier depuis le début et qui avait été négligé !

Il aspira la mousse de sa bière.

— Ça tient du miracle quand ils arrivent à coincer quelqu'un, Tiff. Et même s'ils sont persuadés de ta culpabilité, ils doivent la prouver. Or ils ne trouveront jamais de preuve formelle pour étayer les accusations de Rover.

Il se renfrogna.

— De toute façon, je ne l'aurais pas frappé s'il n'avait pas refusé de quitter son pantalon. Tu sais ce qui se passe quand je me mets en colère. Quelquefois, c'est plus fort que moi.

Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de lui.

— Il a passé beaucoup de temps avec nous. Il a forcément accumulé des renseignements, des indices… Nous ne faisions pas attention, puisque nous ne pensions pas qu'il s'échapperait !

— Même s'il arrivait à mettre la police sur notre piste, ils devraient prouver notre culpabilité.

— Ils pourraient venir ici et fouiller — et s'ils trouvaient Sam ? Nous devons nous en débarrasser !

— Nous le ferons. Mais il n'y a pas d'urgence.

— Comment saurons-nous que le moment est venu ?

— Parce que je le saurai.

Elle mordilla sa lèvre gonflée.

— Je me demande si Rover peut leur fournir la marque et le modèle de la voiture.

— Arrête de t'inquiéter.

— Nous pourrions peut-être la revendre ?

— Et par quoi la remplacerait-on ?

Leur budget était serré. Il gagnait bien sa vie, mais pas aussi bien que les associés principaux. Quant à Tiffany, elle rapportait un salaire de misère.

— Si tu avais fait des études, tu vaudrais plus que dix dollars de l'heure et on pourrait s'en acheter une autre, rétorqua-t-il méchamment.

Il lui attrapa le menton pour examiner sa blessure.

— Puisqu'on parle d'argent… Demain, tu retournes au boulot.

— Mais ma lèvre n'est pas complètement guérie.

— Je m'en fous. C'est nettement moins moche qu'il y a deux jours. Inutile de prolonger ton arrêt maladie.

Elle ne protesta pas.

— Est-ce que tes amis viennent vendredi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

La question l'agaça, mais elle lui rappela aussi qu'il y avait de meilleures façons de passer une soirée qu'à s'ennuyer sur un canapé.

— Enlève ça, ordonna-t-il en tirant sur son chemisier.

Obéissante, elle le fit passer par-dessus sa tête, laissant apparaître un des soutiens-gorge en dentelle qu'il lui avait choisis dans la boutique de lingerie de la galerie marchande, la dernière fois qu'ils avaient fait les magasins. Il les achetait toujours une taille en dessous pour que sa poitrine déborde sur les côtés.

— Très joli.

Il fit courir un doigt sur le galbe de son décolleté, sur son prénom tatoué sur ses deux seins. Pourquoi ne pas s'offrir un petit plaisir avant d'aller se coucher ? Il pouvait attacher Tiffany au lit et, s'il la retournait sur le ventre, il s'imaginerait qu'il était avec Zoé.

15

Zoé se glissa dans son lit, encore frémissante d'émotion. Qu'est-ce qui venait de se passer, au juste ? En sortant de la salle de bains, elle pensait à Franky Bates — et son estomac se contractait douloureusement, comme chaque fois qu'elle pensait à lui. L'instant d'après, une onde de bien-être se répandait en elle… comme si Bates n'avait jamais existé ! Quand Jonathan l'avait effleurée avec douceur, elle avait senti son corps vibrer au diapason du sien. Infiniment troublée, elle s'était laissé gagner par un désir puissant, incoercible.

Etait-ce seulement l'attrait de l'interdit ? Qu'aurait-elle fait s'il avait continué ? Si cette main, qui s'était posée si légèrement sur sa taille, était remontée vers sa poitrine ?

Etouffant un son rauque, elle tira les couvertures sur sa tête. Elle l'aurait repoussé, évidemment. Et s'il y avait la moindre possibilité qu'elle ne l'ait pas fait, elle ne voulait pas le savoir. La seule pensée d'avoir apprécié sa caresse la rendait malade de culpabilité.

Arrête. De quoi était-elle coupable ? Et quelle importance, face à l'angoisse qui la rongeait ? Tout ce qui comptait, c'était de retrouver Sam saine et sauve. Elle n'était pas dans son état normal et ne le serait pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa fille.

— Laisse tomber, murmura-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire, hélas… Comment oublier le contact des muscles fermes de Jonathan, quand elle lui avait touché le bras plus tôt dans l'après-midi ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir la chaleur de son souffle dans sa nuque, les frissons qui l'avaient traversée de part en part quand ses lèvres avaient glissé sur sa peau…

Elle repoussa les couvertures et prit son portable sur la table de chevet. Il fallait qu'elle appelle Anton. Ils s'étaient échangé de petits messages tout au long de la journée et elle savait qu'il n'aurait pas manqué de l'avertir s'il y avait eu un changement, mais elle avait besoin de lui parler, ne serait-ce que pour se réinscrire dans leur relation. Depuis que Sam avait disparu, elle se sentait si étrangère au monde et aux gens qui l'entouraient ! A la dérive. Mais ce n'était pas

une excuse… N'avait-elle pas décidé de mettre un terme à la spirale des regrets, des ruptures et des déménagements ?

De la stabilité. Voilà ce qu'elle recherchait. Anton était un homme bien, digne de confiance. Elle s'était promis en emménageant avec lui que ce serait pour toujours et elle tiendrait ses engagements.

Il y eut un bip lui indiquant qu'elle avait un appel en attente. Elle n'eut pas besoin de regarder le numéro de l'appelant pour savoir qu'il s'agissait de Skye. Elle la rappellerait dans la matinée. Pour le moment, elle voulait seulement parler à Anton.

Quand son fiancé finit par décrocher, elle devina au ton de sa voix qu'il était aussi fatigué qu'elle.

— Désolé, j'étais sur l'autre ligne avec l'inspecteur Thomas, expliqua-t-il pour justifier le temps qu'il avait mis à répondre.

— Tu veux peut-être me rappeler plus tard ?

— Non, c'est bon. Nous avions fini.

Zoé s'appuya contre la tête de lit.

— Que t'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose de plus.

Il soupira bruyamment.

— Il semble aussi dérouté que nous. Il a suivi quelques pistes, mais aucune n'a abouti.

Elle se sentit soudain glacée et se mit à frissonner.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle en s'enveloppant dans la couverture.

— Je comprends, Zoé. Personne ne devrait avoir à vivre un tel cauchemar, mais cela arrive quelquefois… hélas !

On aurait dit un père, pas un amant. Pourquoi ne lui exprimait-il pas un soutien plus chaleureux ? Ne pouvait-il pas lui dire qu'il était là pour elle et qu'il le serait toujours ? Qu'ils traverseraient cette épreuve ensemble ?

Elle regretta soudain d'avoir appelé, et n'eut plus qu'une envie : écourter la conversation.

— Ecoute… Je suis épuisée. Je te rappellerai demain.

— Où es-tu ?

— A Los Angeles.

Elle se crispa en s'entendant mentir, mais elle ne tenait vraiment pas à mentionner San Diego.

— Je le sais bien, mais où es-tu installée ?

Craignant un instant qu'il ait perçu la culpabilité qui la tenaillait, elle se recroquevilla entre les draps.

— Dans un hôtel, finit-elle par avouer du bout des lèvres.

Se souvenant de son manque d'enthousiasme à la voir suivre Jonathan dans le sud de la Californie, elle se préparait déjà à la question suivante, qui allait immanquablement porter sur

l'arrangement de la nuit. Mais, à sa grande surprise, il n'en fut rien.

— Comment vas-tu payer la chambre ? demanda-t-il.

Elle faillit s'esclaffer. Elle allait passer la nuit dans la même chambre qu'un détective privé beau comme un dieu et il s'inquiétait du prix de l'hôtel ? C'était absurde !

— La Contre-Attaque s'occupe de tout, se contenta-t-elle d'affirmer.

C'était du moins ce qu'elle espérait — bien que la carte de crédit que Jonathan avait utilisée semblât être la sienne.

— Heureusement ! Il faut surveiller nos dépenses… au cas où cela durerait plus longtemps que nous le pensons.

— Tu m'en veux parce que j'ai choisi de faire imprimer les avis de recherche en couleurs ?

— Un peu, oui. Je comprends tes raisons, mais ce n'était pas la façon la plus judicieuse d'utiliser nos ressources… D'autant que l'inspecteur est convaincu que nous devrions offrir une récompense.

Une récompense ? L'idée n'était pas mauvaise… Pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?

Parce que tu n'as pas l'argent, Zoé.

— Combien ?

— Dix mille dollars.

Elle frémit. Elle aurait été prête à donner tellement plus pour revoir sa fille, mais elle n'en avait pas le premier centime. Et elle savait parfaitement ce qu'une telle somme représentait pour un homme aussi économe qu'Anton.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Il se peut que nous ayons à le faire.

Elle crispa les doigts sur la couverture. Il n'hésitait pas à lui offrir l'argent nécessaire pour retrouver Samantha… alors que, dix minutes plus tôt, elle envisageait de le quitter ! Quel genre de femme était-elle donc ?

— Merci, Anton.

Elle déglutit pour essayer de faire passer le nœud qu'elle avait dans la gorge. Si son argent ramenait Sam à la maison, elle serait une épouse parfaite à son côté, aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

— Je… je ne te laisserai pas tomber, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

L'eau de la douche cessa de couler et son cœur se mit à battre plus vite.

— Rien, Anton, rien du tout.

— Dors un peu. Tu n'arrives même plus à parler correctement.

— Bonne nuit.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Moi…

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'elle vit Jonathan en sortir, une serviette autour de la taille.

— Bonne nuit, reprit-elle avant de raccrocher.

* * *

Zoé était convaincue qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil… et ce fut le cas. Elle était épuisée mais, comme la nuit précédente, l'angoisse ne lui accorda aucun répit, l'entraînant dans une nouvelle nuit blanche.

Bien que Jonathan n'ait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la douche, elle était certaine qu'il ne dormait pas, lui non plus. Allongé dans le lit voisin, il avait remis son jean, n'ayant probablement rien apporté d'autre.

Il était peut-être gêné par leur proximité, et elle aurait dû s'en sentir coupable, mais la peur de rester seule l'emportait sur les remords qu'elle aurait pu éprouver. Les bruits qui s'échappaient des chambres voisines, l'obscurité, les ombres, tout était source d'angoisse — et rien, pas même d'avoir sa propre chambre, n'aurait changé le fait que le détective l'attirait irrésistiblement. L'étincelle avait jailli dès la première rencontre, quand il l'avait prise dans ses bras alors qu'ils se connaissaient à peine. Elle était alors bien trop paniquée pour s'en rendre compte. Mais elle était plus lucide, à présent. Et ne pouvait nier l'alchimie qui existait entre eux.

Après avoir arrangé une nouvelle fois les couvertures, elle rajusta son débardeur et se tourna vers le mur. Anton allait offrir une récompense pour Sam. Elle devait se concentrer sur cet acte généreux et non sur la sollicitude que Jonathan lui témoignait. Anton était celui qui voulait l'épouser et adopter Sam, il était tout ce que son père n'avait jamais été, le genre de père qu'elle voulait pour sa fille.

Zoé tapota son oreiller. Sam… Quand la reverrait-elle ? Franky Bates pouvait-il avoir appris son existence ?

L'homme qui l'avait violée semblait capable de tout, mais…

La voix de Jonathan déchira l'obscurité, rompant le fil de ses pensées.

— Voulez-vous que j'aille à la pharmacie de garde ?

Dans son esprit se matérialisa soudain une boîte de préservatifs. *Oh ! mon Dieu…*

— Pour quoi faire ?

— Pour acheter des somnifères.

Elle lâcha le souffle qu'elle retenait. Ce n'était que ça ! Allons… Elle n'allait pas si mal. Elle avait seulement froid et n'arrivait pas à se réchauffer, alors qu'il régnait une douce chaleur dans la pièce.

— Pour moi ? Non, je n'en veux pas.

Elle se retourna une nouvelle fois.

— Je ne peux pas me le permettre : je dois garder les idées claires.

— Il faut que vous dormiez, Zoé. Un peu.

Elle ne répondit pas. Mais, après s'être tournée et retournée dans son lit pendant quelques minutes, elle finit par avouer :

— Jonathan ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas dormir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

En l'entendant se lever, elle crut qu'il avait finalement décidé d'aller à la pharmacie. Mais il tira sur la couverture et s'allongea contre elle, dans le lit. Stupéfaite, elle voulut le repousser. Il le fallait. Maintenant qu'elle avait pris conscience de l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait plus permettre ce genre d'attitude. Ce serait déloyal envers Anton.

Mais Jon ne tenta aucun geste ambigu. Il passa ses bras autour d'elle et la serra contre lui.

Très vite, son souffle lent et régulier agit sur elle comme un métronome. Pour la première fois, depuis le jour où elle avait quitté son travail, un sentiment de sécurité l'enveloppa. Dans ce marasme, elle avait enfin trouvé un point fixe et solide auquel elle pouvait s'arrimer. Jonathan ne s'éloignerait pas. Il resterait près d'elle jusqu'à ce qu'ils retrouvent Sam.

Accordant sa respiration sur la sienne, elle se laissa gagner par une douce chaleur, et finit par sombrer dans le sommeil.

* * *

Quand la sonnerie du réveil résonna dans la chambre, au petit matin, Tiffany émergea d'un demi-sommeil avec un mal de tête qui lui martelait les tempes et une douleur terrible au niveau des seins. Colin l'avait laissée attachée toute la nuit. Il avait pris du Viagra et avait voulu faire l'amour à plusieurs reprises — sans jamais parvenir à la jouissance. Quand elle le pensait sur le point d'atteindre l'orgasme, elle gémissait et se débattait, faisant ce qu'elle pouvait pour l'y aider. Mais rien n'y avait fait. Il avait fini par s'affaler à côté d'elle, épuisé, la laissant attachée aux colonnes du lit au cas où il se serait réveillé avec l'envie de recommencer. Il n'avait dormi qu'une heure et devait déjà se préparer pour aller au travail.

— Colin ?

Il souleva les couvertures.

— Quoi ?

— C'est l'heure de se lever.

— Bon sang !

Il parvint difficilement à se mettre debout et tituba jusqu'à la salle de bains sans même lui jeter un seul regard.

— Est-ce que tu peux me détacher ?

— Pourquoi le ferais-je ? demanda-t-il au bout de quelques secondes tout en tirant la chasse d'eau. Tu m'as fait perdre mon temps cette nuit.

Elle se força à ne pas relever. Il était de mauvaise humeur et elle s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement.

Il s'approcha du lit, se positionnant au-dessus d'elle, les yeux injectés de sang, la bouche tordue en un rictus mauvais.

— Tu m'as entendu ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma faute. Je t'ai laissé utiliser tout ce que tu voulais.

Même les pinces, qu'il avait laissées accrochées à ses seins. Il les lui avait rarement infligées aussi longtemps et la douleur intense lui donnait envie de vomir.

— « Tout ce que tu voulais », répéta-t-il en maugréant comme si ce n'était pas vrai. Demain soir, je ferai vraiment ce que je veux.

Elle espéra qu'il lui embrasse la poitrine ou la caresse pour soulager la douleur qu'il avait causée, mais il se contenta de lui enlever les pinces, qu'il jeta sur la table de chevet.

— Je trouve que tu devrais retoucher tes nibards, ajouta-t-il en lui détachant les poignets.

— Ils ne sont pas assez gros ? s'inquiéta-t-elle en frottant sa poitrine endolorie.

— Non, et de loin.

Il plissa le nez avec un air de dégoût tandis que son regard courait sur son corps.

— C'est peut-être le poids que tu as pris. Comme tue-l'amour, on ne peut pas faire pire !

Elle n'avait pas grossi. Elle s'en assurait chaque jour.

— Tu veux que je pèse moins de cinquante-quatre kilos ?

— Je veux pouvoir jouir rien qu'en te voyant.

Sur ce, il haussa les épaules et s'éloigna, la laissant détacher seule ses chevilles encore arrimées aux montants du lit.

— Dépêche-toi d'aller à la gym. Tu feras trente minutes supplémentaires de cardio aujourd'hui.

Elle lâcha ses seins, mais ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à défaire les liens.

Trop serrés, ils lui avaient coupé la circulation et elle fut incapable de marcher pendant de longues minutes. Elle n'aurait pas accordé d'importance à ces petits désagréments si la soirée s'était passée normalement. Quand Colin était heureux, personne ne pouvait être plus charmant, et elle aimait le satisfaire. Elle aimait quand il posait sa tête sur son ventre nu et se mettait à pleurer en lui disant combien son amour et sa patience comptaient pour lui.

— Tu n'es pas encore habillée ? cria-t-il de la salle de bains.

— Presque.

— Quand tu seras dehors, achète un collier étrangleur pour Sam, comme celui que nous avions pour Rover.

Tiffany oublia aussitôt ses douleurs. Elle avait espéré que Colin ne remarquerait pas que l'ancien avait disparu.

— Où est celui de Rover ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est ce que je cherchais la nuit dernière, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est pour ça que je me suis rabattu sur la cire.

Elle avait des marques rouges sur le ventre et entre les cuisses, aux endroits où il avait fait couler la cire chaude, mais elle préférait encore ça au collier étrangleur. La dernière fois qu'il le lui avait fait porter, elle avait perdu connaissance. Elle en gardait un si mauvais souvenir qu'elle avait profité du chaos qui avait suivi la fuite de Rover pour le cacher. Quand Colin s'excitait, il pouvait perdre tout contrôle.

— Tu as prévu de t'amuser avec elle ? demanda-t-elle soulagée de revenir en terrain familier.

— Ouais. J'ai décidé de vous emmener toutes les deux à la cabane de mon père, samedi soir. Nous y passerons la fête des Mères. Ça nous fera oublier Rover.

— Comment ferons-nous sortir Sam de la maison ?

— Comme on le faisait avec Rover. On lui filera un grosse dose de somnifères et on la transportera dans une malle, comme si c'était un panier de pique-nique.

— Et on en fera quoi, une fois que nous serons là-bas ? On ne peut pas la toucher à cause de sa mononucléose, tu te rappelles ?

— On peut la faire planer. Tu te souviens comme Rover était drôle quand nous lui avons fait fumer du crack ?

Oh ! ça oui ! Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire ! Un fou rire mémorable.

— O.K., dit-elle. Ça me semble un bon programme.

Elle finit de lacer ses tennis.

— Je vais à la gym.

— Tiffany ?

Elle s'immobilisa devant la porte.

— Oui ?

— Désolé pour la nuit dernière. Je crois que j'étais plus inquiet au sujet de Rover que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je comprends.

— Tu m'aimes ?

Soudain, la douleur qui irradiait sa poitrine s'envola.

— Bien sûr.

— Si tu ne veux pas que les gars viennent demain soir, je comprendrais.

Elle n'aimait pas entrer en compétition avec les copains de Colin

pour capter son attention, mais puisqu'elle était responsable de la fuite de Rover, et que la nuit précédente avait tourné au fiasco, elle devait se rattraper. Et prouver à son mari qu'elle était encore capable de lui donner du plaisir. Peut-être qu'après ce *gros* sacrifice il ne penserait plus à Zoé.

— Ça ira. Je vais leur faire passer un si bon moment qu'ils te remercieront pendant des mois.

— *Vraiment ?*

L'intérêt qu'elle perçut dans sa voix élimina ses dernières réserves. Ça ne durerait qu'une soirée, après tout. Et comme le disait Colin, elle s'amuserait probablement aussi. Elle passait toujours un bon moment quand son mari était au mieux de sa forme.

— Vraiment, confirma-t-elle.

* * *

Une douzaine de roses l'attendaient sur le seuil quand elle revint de la gym.

Et sur la carte qui accompagnait le bouquet, elle lut :

Comment ferais-je sans toi ? Tu es parfaite. Avec tout mon amour, Colin.

16

— Je viens avec vous, annonça Zoé d'une voix ferme en le voyant prendre les clés de la voiture de location.

Jonathan se tourna vers elle. L'expression déterminée qu'il lut sur le visage de la jeune femme ne laissait aucun doute sur ses intentions. Même Skye, qu'elle venait d'avoir au téléphone, n'avait pas non plus réussi à la dissuader.

— Et si nous tombons sur lui ? demanda-t-il.

La nuit de sommeil lui avait fait du bien : elle avait meilleure mine. Il la trouva plus jolie que jamais dans sa robe d'été, sur laquelle elle avait enfilé un chandail blanc. S'il n'avait pas été si conscient de son charme et de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, tout aurait sans doute été plus facile — mais il pouvait d'autant moins les ignorer qu'il venait de passer la nuit près d'elle. Il sentait encore son parfum, la douceur de sa peau sous ses lèvres…

Zoé était la plus jolie femme qu'il ait jamais rencontrée.

Mais aussi hors d'atteinte que Sheridan.

— Mettre la main sur Franky Bates, c'est bien ce que nous voulons, non ?

— Ce sera difficile pour vous de vous retrouver face à lui.

— Depuis trois jours, tout est difficile, de toute façon.

Elle rangea sa trousse de toilette dans son sac de voyage et le ferma.

— Prêt ?

Il fit un pas vers elle et posa une main sur son bras. Ce simple geste, qu'il aurait pu faire pour attirer l'attention de n'importe qui, lui fit un tel effet qu'il se raidit, presque inquiet. Elle représentait *vraiment* bien plus à ses yeux qu'une simple cliente. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Mais il ne voulait surtout pas que cette confrontation avec Bates la blesse ou l'effraie plus qu'elle ne l'était déjà.

— Zoé, laissez-moi gérer ça. Faites-moi confiance…

— Ce n'est pas la question. Nous savons tous les deux que ma décision n'a rien à voir avec la confiance.

Il laissa retomber sa main pour ne pas céder à la tentation de la

prendre dans ses bras.

— Vous *tenez réellement* à l'affronter ?

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'entendre ce qu'il dira, sinon il me restera toujours un doute. Personne ne peut le faire à ma place, vous comprenez ? Il le faut… Je le sens comme ça… C'est… mon instinct de mère qui me le dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Hélas oui, mais il aurait préféré qu'il en fût autrement ! Pourtant, l'enquête avait tout à gagner à ce qu'elle l'accompagne. Elle connaissait Bates… Enfin, façon de parler !

Il vit son regard s'assombrir et, malgré le sourire dont elle le gratifia, il perçut l'angoisse que cette terrible démarche suscitait en elle.

— Le temps a passé, reprit-elle avec gravité. Le moment est peut-être venu pour moi de poser sur lui un regard adulte… Je dois cesser d'avoir peur de lui et me libérer de son ombre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand j'ai témoigné contre lui au tribunal.

— Vous ne craignez pas de faire resurgir des souvenirs trop pénibles ?

Elle secoua la tête et eut un petit rire bref.

— J'ai eu un bébé. Comment oublier quoi que ce soit ? Les souvenirs sont gravés de façon indélébile dans ma mémoire.

Cet argument acheva de le convaincre. Laissant échapper un soupir, il la laissa passer. Il espérait ne pas regretter sa décision. Elle avait déjà tant souffert ! Il aurait voulu la protéger, mais il n'avait pas la prétention de penser qu'il savait mieux qu'elle ce dont elle avait besoin.

— C'est vous qui décidez.

Ils se dirigèrent en silence vers la voiture. Après avoir mis leurs sacs dans le coffre, Jonathan chaussa ses lunettes de soleil et s'installa derrière le volant.

— Pas de regrets ? lança-t-il, les clés sur le contact.

Elle secoua la tête, cachée, elle aussi, derrière ses verres fumés.

— Non. Allons-y !

Il marqua une hésitation au moment d'enclencher la marche arrière.

— Il y a un risque dont on n'a pas parlé…

— Lequel ?

— Si Bates n'a rien à voir avec la disparition de Samantha et qu'il n'était pas au courant de sa venue au monde, il le sera après notre passage.

Il aurait donné cher pour avoir accès à son regard et savoir ce qu'elle pensait en cet instant — mais son expression demeura

indéchiffrable.

— J'en ai bien conscience, murmura-t-elle.

* * *

Intuitivement, Zoé avait toujours su que le jour viendrait où il lui faudrait affronter l'homme qui l'avait violée. Elle avait vécu toutes ces années dans l'angoisse de le revoir et il figurait dans tous ses cauchemars. Elle n'avait jamais retrouvé la paix, même en se répétant en boucle que son agresseur n'avait pas prémédité son acte, que c'était la faute à « pas de chance » s'il s'en était pris à elle. Il l'avait violée parce qu'elle était seule dans le mobile home et qu'il était sous l'emprise de la drogue. C'est ce qu'avait fait valoir son avocat au cours du procès, insistant sur le fait qu'il n'avait pas suivi Zoé avant l'agression, et qu'il n'avait pas essayé de la contacter après.

Le procureur qui avait inculpé Bates avait, lui aussi, paru sensible aux remords que ce dernier avait exprimés. Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire, elle, de ces remords ? Elle n'avait que quinze ans quand il s'était jeté sur elle, lui arrachant sa jupe avant de l'entraîner dans sa chambre. Après ça, la peur qu'il recommence ou qu'il la harcèle si l'envie le reprenait ne l'avait pas quittée.

Ils arrivèrent devant la maison de la mère de Franky Bates. Jonathan se gara le long du trottoir et coupa le contact. Zoé essuya ses paumes moites sur sa robe et posa la main sur la poignée de la portière.

— Et si j'y allais en premier ? proposa Jonathan en tentant de la retenir.

— C'est gentil de le proposer, mais non, répondit-elle en sortant du véhicule.

Située dans un quartier défavorisé de la ville, la maison jouxtait un pavillon mitoyen délabré. Le jardin était en friche, envahi de mauvaises herbes. Un vieux divan, affaissé au milieu, était installé sous la véranda. Un cendrier trônait sur l'accoudoir.

— Depuis combien de temps sa mère vit-elle ici ? demanda-t-elle en s'engageant dans l'allée.

— D'après l'acte notarié que j'ai déniché sur internet, elle l'a achetée en 1964, donc… ça fait un sacré bail. Qu'est-ce que Bates faisait chez votre père ?

— Sa petite amie habitait le parc — au numéro 5.

— Il s'est introduit chez vous parce qu'il savait que vous y étiez ?

— Non, je ne crois pas. Il était complètement défoncé… Il espérait sans doute trouver de la drogue. Mais, quand il m'a vue, il… il a changé d'idée.

— Votre père dealait, à cette époque ?

— Il n'avait pas de boulot fixe, en tout cas.

— Je vois…

Quand il tendit la main vers la sonnette, elle faillit tourner les talons. Elle ne se sentait pas prête. Encore une minute… Une petite minute…

Non ! Elle était venue pour sauver Samantha. Et chaque minute comptait.

Une petite femme, vêtue d'un T-shirt violet en polyester et d'un pantalon assorti, leur ouvrit la porte. La bouche soudain sèche, Zoé fut incapable d'émettre le moindre mot. Elle se contenta d'observer la mère de son agresseur, notant la paire de verres à double foyer, les chaussures orthopédiques, le visage parcheminé… Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

— Mme Bates ? s'enquit Jonathan d'un ton aimable.

La vieille femme secoua la tête.

— Je suis Eva Norris, la mère de Sandra Bates.

— Nous cherchons Franky.

Ses yeux, de la couleur d'un lavis japonais, s'assombrirent sous le coup de l'inquiétude.

— Mon petit-fils ? Que lui voulez-vous ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions. Une adolescente a disparu et…

— Il n'a rien à voir avec ça, interrompit-elle. Il ne risquerait pas sa liberté conditionnelle… Il veut vraiment se réinsérer.

— Nous voulons juste lui parler, insista Jonathan. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

Comme elle demeurait silencieuse, il reprit :

— La vie d'une enfant est en jeu, madame Norris !

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle tourna la tête par-dessus son épaule et cria :

— Franky !

La réponse de ce dernier fusa aussitôt :

— Quoi, mamy ?

— Viens ici.

Zoé sentit tous ses muscles se tendre. Le moment était venu. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait se retrouver face au père de Samantha. A l'homme qui l'avait violée.

Submergée par la panique, elle faillit glisser sa main dans celle de Jonathan. Sans doute l'aurait-elle fait si elle n'avait pas été fiancée.

Il lui jeta un regard plein de sollicitude, mais, avant qu'ils aient pu échanger le moindre mot, l'homme qu'ils étaient venus voir apparut derrière la vieille dame. Zoé sentit le souffle lui manquer. Il était si différent de celui de son souvenir — il était plus grand, plus costaud, mieux habillé aussi. Cette bouche, ce menton… C'était Sam !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant Jonathan.

Il prit distraitement la carte que ce dernier lui tendait et reporta

son attention sur Zoé. Il écarquilla les yeux.

— Toi ? Que fais-tu ici ? souffla-t-il, incrédule.

Jonathan prit la parole.

— Je suis un détective privé de Sacramento. Je suis là pour…

— Est-ce que tu l'as enlevée ? le coupa Zoé, n'y tenant plus.

Bates haussa les sourcils.

— Enlevé qui ?

— Ma fille.

Malgré leur ressemblance troublante, il ne lui vint pas à l'idée de préciser que cette enfant était aussi la sienne.

Il leva les mains comme si elle l'avait menacé d'un revolver.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Oui, je t'ai fait du mal il y a treize ans. J'ai… j'ai souvent espéré te voir pour pouvoir m'excuser et te dire mes regrets. *Vraiment*, insista-t-il.

Un peu rassurée par la tournure que prenait leur rencontre, elle s'efforçait de rassembler ses idées pour lui répondre, mais il poursuivit :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, mais… je veux que tu saches que je n'ai pas passé un seul jour en prison sans regretter ce que je t'ai fait. C'est la dope qui m'avait tourné la tête… Sans ça, je ne t'aurais jamais agressée, tu peux me croire !

Sensible à la contrition qui perçait dans la voix de son petit-fils, Eva Norris passa un bras autour de sa taille. Il répondit à son geste par un sourire triste.

— Je ne me cherche pas d'excuses… J'ai purgé ma peine et… et j'espère juste avoir une seconde chance.

— Vous êtes-vous rendu dans le nord de la Californie depuis votre sortie ? lui demanda Jonathan.

— Non, affirma-t-il en secouant énergiquement la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à Eva. Mon grand-père est mort il y a dix jours. On l'a enterré la semaine dernière. Depuis, je cherche du travail.

Il désigna le pick-up Ford, relativement récent, garé dans l'allée.

— Papy m'a donné sa voiture pour que je puisse me présenter à des entretiens d'embauche. Il voulait m'offrir toutes les chances de prendre un nouveau départ.

Un vif soulagement éclaira le visage de la vieille dame.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, manifestement convaincue de la sincérité de son petit-fils.

Franky semblait extrêmement anxieux. Son débit était rapide et haché, et il voulait tellement les convaincre qu'il en devenait maladroit. De le voir ainsi conforta Zoé dans l'idée qu'il n'avait rien à voir dans la disparition de Sam.

— Je n'éprouve aucune colère, insista-t-il en cherchant timidement à croiser son regard. Je ne te veux aucun mal. Jamais je ne m'en

prendrais à toi. Je ne savais même pas que tu avais une fille…

Soudain pris d'un doute, il fit quelques pas en chancelant, comme si une idée venait de s'insinuer dans son esprit.

— Attendez… Ce n'est pas la mienne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Je veux dire : est-ce la raison pour laquelle vous êtes là ?

Pivotant sur elle-même, Zoé s'éloigna vivement, avant que les larmes qui lui piquaient les paupières ne se mettent à couler. Il n'avait pas enlevé Samantha. D'ailleurs, il n'était même pas au courant de son existence. Ce voyage n'avait servi à rien ! Sa poitrine se contracta violemment, bloquant sa respiration. Cela faisait trois jours que sa fille avait disparu. Où était-elle ?

— Madame… ? cria Franky. Ecoute, je ne sais même pas comment tu t'appelles aujourd'hui… Je ne veux pas te manquer de respect en t'appelant par ton prénom, mais je suis désolé. Vraiment désolé.

Zoé ne répondit pas. Jonathan échangea quelques mots avec Bates, avant de se diriger à son tour vers leur véhicule.

— Est-ce que c'est ma fille ? l'interpella encore Franky au moment où Jonathan atteignait la berline de location.

— Bien sûr que non, répondit-elle sans le regarder.

Elle ne voulait plus le voir et ne lui devait aucune explication.

— J'ai deviné juste, c'est ça ? insista-t-il.

— Non ! cria-t-elle en s'asseyant sur le siège passager.

— Alors pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Parce que nous explorons toutes les pistes possibles, répondit calmement Jonathan.

Franky s'avança dans l'allée.

— Qu'est-il arrivé à votre fille ? Est-ce qu'elle va bien ?

Si elle le savait…

— Bonne chance pour votre recherche de travail, lança Jonathan en montant en voiture.

— Dites-moi ce qui se passe ! Qu'est-ce que je peux faire pour aider ? poursuivit Bates.

— Rien. Absolument rien ! cria Zoé en claquant la portière.

Franky Bates retira ses mains de ses poches. Ses épaules s'affaissèrent. Ses propos parvinrent à Zoé par la portière encore ouverte de Jonathan.

— Vous ne pouvez pas lâcher une bombe comme celle-là et remonter dans votre voiture sans une explication !

— Si vous êtes aussi désolé que vous le dites, vous laissez Zoé en paix, conclut Jon en s'installant au volant. Elle n'est pas en état de répondre à vos questions.

— D'accord, mais… tenez-moi au courant, insista Bates.

Elle le vit ouvrir la bouche, forcer sa voix pour se faire entendre.

— Si je peux vous aider… N'hésitez pas, l'un ou l'autre, à

m'appeler !

La musique jaillit dans l'habitacle quand Jonathan démarra. Il parcourut quelques centaines de mètres, avant de baisser le son.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Il faut que nous retournions à Sacramento.

— Nous filons directement à l'aéroport.

Zoé s'éclaircit la gorge.

— Il vous a donné son numéro ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Non, bien sûr que non.

Elle n'avait plus rien à craindre de Franky Bates. Elle pouvait refermer ce chapitre sombre de sa vie. Mais ce qui aurait dû être un soulagement inespéré ne lui procurait qu'une petite consolation. Elle n'était pas plus avancée. Pourquoi était-elle venue jusqu'ici ? Elle avait perdu un temps précieux !

Elle sentit la main de Jonathan se refermer sur la sienne. Le lien qui les unissait, si troublant soit-il, lui semblait vital, et elle ne fit rien pour le rompre. Elle se tourna vers lui et fut surprise par l'intensité de son regard.

— Nous pouvons être amis, souffla-t-il comme si le simple fait de le dire rendait son geste plus anodin.

— Nous pouvons être amis, répéta-t-elle.

Elle n'en était pas convaincue, hélas. La manière dont il entremêlait ses doigts aux siens était si intime… si sensuelle ! Oui, c'était une très bonne chose qu'ils rentrent à Sacramento. Tétanisée par la disparition de Samantha, elle n'était pas en état de lutter contre l'attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Sans sa fille, elle n'avait plus aucun repère. Plus aucune forme de lucidité.

17

Lorsque Jonathan s'arrêta devant chez elle, le retour apparut soudain à Zoé plus difficile que le départ pour l'aéroport, la veille. Elle ne parvenait plus à faire taire le sentiment d'être étrangère à cette maison, comme à toutes celles de la rue, dont la plupart étaient plongées dans le noir. Elle y avait pourtant vécu dix mois. Elle était si fière d'emménager dans ce quartier et d'appartenir à cette communauté qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour se « fondre dans le décor ». Elle avait lu des dizaines de magazines de décoration, surveillé son langage, soigné son apparence — et elle pensait être parvenue à son but.

Quelle erreur ! Un sourire amer lui vint aux lèvres. Elle prit son sac et se tourna vers Jonathan. Elle avait accepté qu'il la reconduise jusque chez elle, en prétextant épargner ainsi un déplacement à Anton. Mais la vérité était ailleurs : en fait, elle cherchait à repousser le moment de lui dire au revoir…

Et à retarder celui de revoir Anton ? lui susurra une petite voix intérieure.

Elle leva les yeux, troublée. La fenêtre du salon était éclairée. Anton l'attendait, manifestement. C'était gentil de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il se soit donné cette peine. Si seulement elle pouvait monter se coucher et éprouver pour l'homme qu'elle avait accepté d'épouser le désir qui la poussait vers Jonathan…

Voyait-elle en lui son sauveur ? Le seul homme capable de lui ramener Samantha ? Ou n'était-ce qu'une question d'attirance physique ?

Elle n'aurait su le dire. Une telle confusion régnait dans son esprit ! Tout juste savait-elle qu'elle désirait Jonathan comme elle n'avait jamais désiré aucun homme avant lui.

Comment cette étincelle avait-elle pu jaillir dans un moment aussi douloureux et réussir à percer son engourdissement ? C'était ce qui la troublait le plus.

— Bonne nuit, murmura-t-elle en sortant de la voiture.

Il ne tenta aucun geste vers elle. Il n'avait plus cherché à la

toucher depuis qu'il lui avait pris la main juste après qu'ils avaient quitté la maison de Bates.

— Gardez espoir, l'encouragea-t-il.

Mais si sa fille était toujours en vie, pourquoi n'avait-on pas trouvé la moindre trace de son passage à tel ou tel endroit ? Et pourquoi personne n'avait demandé de rançon ?

— Merci pour tout.

— Je serai dans le quartier demain. J'ai un rendez-vous de bonne heure, concernant une autre affaire. Après, j'irai de nouveau interroger vos voisins, ses professeurs, ses camarades de classe. Je ne renonce pas, Zoé : s'il y a quelqu'un qui sait quelque chose, je le trouverai.

Serait-il trop tard, alors ? L'appellerait-on pour lui dire qu'on venait de retrouver son corps sans vie, abandonné dans un terrain vague ou dans un container ?

Assaillie par ces images macabres, Zoé parvint néanmoins à esquisser un sourire, avant de refermer la portière. Elle regarda le véhicule s'éloigner, et attendit que les feux arrière disparaissent au coin de la rue pour se diriger vers la porte d'entrée.

— C'était qui ?

La voix venait de la maison voisine — en bas des marches, lui sembla-t-il en fouillant le jardin du regard.

— Colin ?

— Oui. C'est moi. Je vous ai fait peur ? J'ai entendu le bruit du moteur et j'ai pensé que vous aviez peut-être trouvé Samantha.

Il articulait avec difficulté. Avait-il bu ?

— Non, hélas !

— Pas de nouvelles pistes ?

— Aucune. En tout cas, l'inspecteur Thomas n'en a pas écarté une seule.

Engager la conversation avec Colin était la dernière chose dont elle avait envie. Elle garda sa valise à roulettes à la main et fit un pas de plus vers la porte. Elle ne souhaitait pas s'attarder, surtout s'il avait bu. Et puis Anton l'attendait.

Il fit claquer sa langue.

— C'est trop bête.

— Si nous reportions cette conversation à demain ? Ne m'en veuillez pas, mais… il est plus de minuit et je suis épuisée.

Zoé fit un autre pas dans l'allée.

— Hé ! Pas si vite, l'interpella-t-il. J'ai attendu toute la soirée, moi !

— Pour… ?

Il ne prit pas la peine de développer son point de vue, et revint à son idée fixe.

— C'était qui, ce type ?

Pas de doute : il avait bu. Tiffany et lui avaient peut-être reçu des amis… Des éclats de voix et de musique s'échappaient parfois de chez eux tard dans la nuit, mais cela n'arrivait pas très fréquemment et ils invitaient rarement plus d'une ou deux personnes à la fois.

— Jonathan est détective privé, expliqua-t-elle. Il participe aux recherches.

— Alors comme ça, il s'appelle Jonathan ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant comment réagir au ton soupçonneux de son voisin.

— Oui. Jonathan Stivers. Vous le connaissez ?

— Non, je n'en avais pas entendu parler jusqu'à maintenant. C'est un homme séduisant, il faut bien le reconnaître.

Que voulait-il dire ?

— Vous ne l'avez pourtant qu'entraperçu ?

— Je l'ai vu l'autre nuit quand il traînait dans le coin.

— Oh ! je comprends, murmura-t-elle en faisant passer sa valise dans l'autre main.

Il sortit de l'ombre, et elle s'aperçut qu'il était pieds nus. Il n'avait pas de T-shirt et ne portait qu'un pantalon de survêtement. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé d'y passer la main.

— Vous ne faites pas confiance à la police pour mener l'enquête ? demanda-t-il.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté.

— Ils ne servent à rien.

Il se gratta l'épaule.

— Ce Jonathan… c'est un bon détective ?

— Je pense, oui. Il a de l'expérience, il est organisé et déterminé.

— Vous venez pourtant de dire qu'il n'avait trouvé aucune piste exploitable, répliqua-t-il en se caressant le torse.

Son geste était si incongru qu'elle fut prise de l'envie irrépressible de mettre le maximum de distance entre eux. Elle ne l'avait jamais vu si négligé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il sorti à moitié dévêtu pour lui parler ? Sans doute s'était-il dépêché pour ne pas la manquer… Mais était-il obligé de se toucher devant elle ?

— C'est une disparition, s'entendit-elle répondre. L'enquête s'annonce difficile, même pour un professionnel.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

Elle l'était dès qu'il s'agissait de Jonathan — ce qui était bien la preuve de son béguin pour lui, d'ailleurs.

— J'essaie plutôt d'être objective.

Il laissa retomber sa main et elle préféra oublier ce qu'il venait de faire.

— Je ne vois pas en quoi cette disparition est compliquée ? railla-t-il. Votre fille a probablement été enlevée par un délinquant sexuel du quartier… Il faudrait peindre une grosse croix rouge sur la porte de tous ceux qui sont enregistrés sur le fichier des flics !

Se pouvait-il que Sam soit si proche d'eux ? Cela lui apparut soudain possible, maintenant qu'ils avaient éliminé Franky Bates et Ely de la liste des suspects.

Elle jeta un coup d'œil vers la rue enténébrée.

— D'après la police, il y en a quelques-uns dans le coin, confirma-t-elle.

Ces derniers jours, le monde était devenu si menaçant qu'elle avait l'impression de voir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à fondre à tout instant sur sa proie.

— Que font la police et ce Jonathan, à ce sujet ?

— Ils interrogent les gens et vérifient leurs alibis.

— Bon… J'espère qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, en tout cas.

Colin était visiblement inquiet pour Sam et sa sollicitude la touchait. Mais elle avait les nerfs trop à vif pour l'entendre mettre en doute les compétences de la police. Au fond, malgré toute sa bonne volonté et son désir de bien faire, Colin ne l'aidait pas ce soir. Elle devait mettre un terme à cette conversation — sans quoi elle sombrerait dans de nouveaux abîmes de désespoir.

— Bonne nuit.

— Où vous a-t-il emmenée, Zoé ? insista-t-il, feignant d'ignorer sa lassitude.

Il avait baissé la voix en prononçant son prénom, créant ainsi un effet… d'intimité.

Décidément, l'ivresse le rendait bizarre… Elle fit mine de ne pas avoir entendu. Elle ne voulait pas paraître ingrate d'autant qu'il s'était montré vraiment serviable l'autre soir.

— A Los Angeles, répondit-elle à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Que faisait Anton ? Il devait pourtant avoir entendu la voiture de Jonathan s'arrêter devant la porte ! Pourquoi ne venait-il pas l'accueillir et l'aider à porter sa valise ?

Peut-être s'était-il assoupi en l'attendant…

— Mon père habite là-bas. Nous espérions qu'il avait eu des nouvelles de Sam.

— Oh ! je vois…

En enfonçant ses mains dans les poches amples de son pantalon de survêtement, Colin le fit glisser sur ses hanches, assez bas pour suggérer qu'il ne portait rien en dessous.

— Bon…, commença-t-elle, rattrapée par son sentiment de

malaise.

— Bon sang, vous nous avez manqué ici, la coupa-t-il.

Elle lui avait *manqué* ? Elle ne s'était absentée qu'une nuit !

— C'est… gentil.

Elle fit quelques pas de plus dans l'allée.

— J'ai une question, reprit-il en sautant par-dessus la barrière.

Zoé s'immobilisa, s'accrochant aux derniers lambeaux de patience qu'il lui restait.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que vous étiez à Los Angeles ?

Elle sentit ses poils se hérisser sur ses bras.

— Pardon ?

Il lui décocha un sourire charmeur qu'elle trouva calculé.

— Vous m'avez bien entendu.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il éclata d'un rire malsain. Elle se prit à espérer qu'il avait voulu plaisanter, mais il enchaîna, la plongeant dans le plus grand trouble :

— Oh ! vous voulez donc jouer à *ce* jeu-là ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Une vive lumière inonda soudain la véranda des Bell et Tiffany apparut sur le seuil.

— Trésor ?

Zoé ne put retenir un soupir de soulagement.

— Votre femme vous appelle, reprit-elle comme il ne réagissait pas.

Il se renfrogna.

— Et alors ?

— Elle veut vous parler.

— Moi, je veux…

— Colin ? l'interrompit une nouvelle fois Tiffany.

Il parut enfin l'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? brailla-t-il d'un ton peu amène.

— Tu as un peu trop bu ce soir. Tu devrais peut-être rentrer.

Il roula des yeux.

— Elle ne peut pas se passer de moi, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Non elle ne voyait pas — et elle n'avait pas envie qu'il lui fasse un dessin…

— Elle a raison, je crois. Vous feriez mieux de rentrer.

— O.K, fit-il en haussant les épaules. Ouais, ouais, j'arrive, grommela-t-il à l'adresse de sa femme. On s'voit demain, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

— J'espère bien que non, murmura Zoé.

La porte des Bell se referma. Quelques secondes plus tard la lumière de la véranda s'éteignit, replongeant la maison dans l'obscurité.

Zoé entra enfin chez elle en traînant sa valise à roulettes sur le seuil. Anton était assis à la table de la cuisine, un verre posé devant lui.

— Oh ! je croyais que tu dormais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas sorti ? Tu n'entendais pas Colin ? Il était vraiment bizarre ce soir… On aurait dit qu'il me draguait. Je crois qu'il avait bu.

Anton, le regard fixé à la pendule murale, prit une autre gorgée de sa boisson.

— Anton ?

Elle remarqua soudain ses yeux rougis.

— Est-ce que c'est vrai ? finit-il par dire.

De quoi parlait-il ? Faisait-il allusion à Jonathan ? Elle se revit dans cette chambre d'hôtel, Jonathan debout derrière elle, face au miroir de la salle de bains — et plus tard, quand elle s'était endormie dans ses bras. Ils n'avaient rien fait de mal — ils étaient habillés et ne s'étaient même pas regardés avant de s'endormir. Bien sûr, il y avait cette attirance entre eux — une attirance qui pouvait être considérée comme une trahison… mais elle refusait de l'envisager sous cet angle. Le drame terrible qu'elle traversait la rapprochait de la personne qui lui semblait le mieux à même de comprendre sa douleur. Dès que la vie reprendrait son cours normal, ce sentiment disparaîtrait.

Mais comment Anton avait-il deviné pour Jonathan ? Ce dernier venait juste de partir !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Sur le père de Samantha.

Il parlait du viol. Elle sentit son estomac se contracter violemment. Ses jambes fléchirent, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qui te l'a dit ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la police n'irait pas fouiller dans ton passé ?

Il se leva, mal assuré, et jeta son verre contre le mur. Zoé tressaillit quand il éclata en mille morceaux.

— Ils voulaient savoir si quelqu'un a une bonne raison d'enlever Samantha, tu comprends ?

— Anton…

— As-tu la moindre idée de l'embarras que j'ai pu ressentir, assis là en train de dire à l'inspecteur Thomas que le père de ta fille était mort dans un accident de voiture ? Je suis ton fiancé, bon sang ! Nous sommes censés n'avoir aucun secret l'un pour l'autre !

Zoé sentit son cœur battre à un rythme douloureusement désordonné.

— Anton, s'il te plaît. Cela a dû être un choc pour toi, mais tu dois me comprendre. Il faut que tu sois de mon côté jusqu'à ce que… jusqu'à ce que nous retrouvions Sam. Sois… sois patient et laisse-moi une chance de t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? s'emporta-t-il. Sur quoi d'autre me mens-tu depuis le début ? Comment puis-je être de ton côté, Zoé ? Comment puis-je t'aimer et te soutenir si je ne te connais pas ? Je suis là, j'ai pris des jours de congé, je rencontre la police, j'offre une *récompense* — et toi, tu sais depuis le début qui l'a probablement enlevée !

— C'est faux.

Elle se leva à son tour, ne supportant pas de le sentir fulminer au-dessus d'elle.

— Je le croyais toujours en prison.

— Eh bien, il en est sorti !

— Oui, je sais…

— C'est Stivers qui te l'a appris ? Ce séduisant et jeune privé qui t'a manifesté son intérêt à la seconde où il a posé les yeux sur toi ?

Elle ne se rappelait pas l'avoir vu aussi en colère qu'à cet instant. En général, quand il était contrarié, il avait plutôt tendance à se fermer. Mais cette scène cristallisait les nombreux désaccords, notamment financiers, qui les avaient opposés et ce, bien avant la disparition de Sam.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Me calmer ! hurla-t-il.

— J'ai parlé à Franky Bates aujourd'hui. Il n'a pas enlevé Sam !

— Alors, même sur l'endroit où tu t'es rendue, tu m'as menti, s'indigna-t-il avant de laisser échapper un rire sans joie.

— Je ne savais pas que nous irions le voir.

— Foutaises !

— C'est la vérité. Jonathan n'avait pas prévu de m'emmener à San Diego. Il craignait que ce soit trop dur pour moi.

— Parce que tu lui as dit que tu as été violée, n'est-ce pas ? A lui, tu t'es confiée ?

— Tu n'es pas juste ! Il l'a su parce que Skye le lui a appris. Elle faisait partie du groupe de soutien aux victimes auquel je participais, il y a quelques années.

Pourquoi ne s'était-elle pas préparée à ce que la police fouille dans son passé ? Elle aurait dû réfléchir aux implications que la disparition de Samantha aurait sur leur vie, mais elle avait été bien trop bouleversée pour y penser.

— Non, c'est toi qui le lui as dit. C'est ce que tu lui murmurais à l'oreille quand vous vous enlaciez dans mon jardin.

Elle sentit des gouttes de sueur rouler le long de son dos.

— Ne dis pas de bêtises. J'étais sur le point de m'effondrer, et

Jonathan a…

— Son attitude était inacceptable en pareilles circonstances !

Zoé secoua la tête. Comment lui faire comprendre qu'il n'y avait eu aucune arrière-pensée dans cette étreinte ? Sa nuit avec Jonathan à l'hôtel était sans doute « inacceptable », mais ce qui s'était passé près de la piscine n'était qu'un élan spontané et désintéressé, une simple tentative de réconfort.

— Tu as mal interprété la scène. Ça ne s'est pas passé de cette façon — pas du tout.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que je sois le seul à ignorer la vérité sur le père de Sam ?

Elle le dévisagea, ses yeux s'attardant sur ses tempes grisonnantes. Il lui parut soudain moins distingué, et nettement plus… vieux. Quand avait-il changé ? Ou plutôt qu'est-ce qui avait changé ? Elle avait toujours été consciente de leur différence d'âge, et ça ne l'avait jamais dérangée. Pourquoi les qualités qui avaient rendu Anton séduisant à ses yeux — son assurance, sa belle situation, son sens de l'organisation, sa distinction, sa droiture — n'exerçaient plus le même effet sur elle ?

Etait-ce à cause de son attirance pour un homme plus jeune ? Ou la disparition de Sam agissait-elle comme un électrochoc assez puissant pour la pousser à remettre toute sa vie en question ?

— Je ne t'en ai pas parlé parce que…

— Pourquoi ? la pressa-t-il, quand elle se tut.

Comment mettre des mots sur une notion aussi subtile que l'instinct ?

— Parce que je voulais que *personne* ne sache. C'était une expérience horrible. Je voulais oublier, faire comme si cela n'était jamais arrivé. Tu comprends ? Imagine ce que ça ferait à Sam si elle le découvrait !

Il posa sur elle un regard triste et secoua la tête.

— Encore une fois, c'est Sam et toi. Rien que vous deux. Et moi, je ne compte pas.

— Je… Je ne t'ai rien dit parce que nous n'étions pas encore mariés. Et… je n'ai eu que des relations bancales avant toi. C'est juste… C'est du passé pour moi. Il n'y avait pas de raison que j'en parle.

— Tu as bien caché ton jeu, Zoé. Je croyais que tu t'engageais auprès de moi pour la vie, mais, en fait, tu choisissais minutieusement ce que tu voulais bien me dire… Ce n'est pas très honnête de ta part, avoue-le !

— Qu'y avait-il de mal à essayer de protéger Sam ? répliqua-t-elle.

— Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de Sam, n'est-ce pas ? Tu n'as pas pris notre relation au sérieux.

— Assez pourtant pour accepter ta proposition.

— Ta bouche a dit oui, ta tête aussi, mais pas ton cœur. Tu ne m'as même pas embrassé ce jour-là !

Etait-ce vrai ? Zoé ferma les yeux. Son univers s'effondrait et l'entraînait dans sa chute.

— C'était du passé, répéta-t-elle sans grande conviction.

Au fond, elle savait qu'il avait raison. Elle avait aimé l'idée de devenir la femme de quelqu'un *comme lui,* de quitter l'existence instable qu'elle avait toujours connue, de gagner une forme de respectabilité. Mais elle ne l'avait jamais vraiment aimé, *lui.*

S'en serait-elle aperçue, une fois mariée ? Difficile à dire — mais en prendre conscience maintenant n'était vraiment pas agréable.

— Après la disparition de Sam, tu ne t'es pas dit que le moment était peut-être opportun pour me parler de ce Bates ? railla-t-il.

Elle baissa les yeux, gênée. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait craint sa réaction ?

— Zoé ?

Elle affronta son regard.

— Je te l'ai dit : nous avons vérifié pour Franky Bates. Il ne l'a pas enlevée.

— Ce type est un criminel ! Tu crois vraiment qu'il avouerait l'avoir kidnappée ?

Si seulement elle pouvait remonter le temps — une semaine, deux semaines, une année… Si seulement elle n'avait jamais rencontré Anton ! Si elle avait dit non quand il lui avait proposé une sortie… Elle aurait continué à ne compter que sur elle-même. Et Sam serait toujours auprès d'elle. Elle tenait à sa fille infiniment plus qu'elle ne tiendrait jamais à Anton — ou même au rêve d'une vie confortable.

— Il ignorait l'existence de Sam, expliqua-t-elle. Et la nouvelle lui a fait l'effet d'une bombe. Sa grand-mère était à côté de lui. Elle a confirmé ce qu'il nous disait.

— Sa grand-mère ?

— Oui.

— Et puis quoi encore ? Les grand-mères ne mentent pas pour protéger ceux qu'elles aiment, peut-être ? Ils ont juste appris à assurer leurs arrières, au moins aussi bien que toi. Après tout, ils viennent de la zone, eux aussi !

Un frisson la traversa de part en part. Elle ne lui avait pas tout dit, gardant secrets certains faits traumatisants de sa vie, mais il connaissait son passé. Il savait qu'elle avait grandi dans un parc de mobile homes au milieu d'une faune d'alcooliques et de toxicomanes. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

— Comment peux-tu te montrer si dur, dans un moment comme celui-ci ?

Il enfouit brièvement son visage dans ses mains.

— Tu as raison… Je suis désolé. Mais ne puis-je pas exprimer ce que je ressens, moi aussi ?

Zoé le regarda, bouche bée.

— Ma fille a disparu, et tu m'en veux de ne pas pouvoir exprimer *ta* déception ?

— Je n'aurais pas dû me laisser aller à t'aimer, Zoé. Comment ai-je pu croire qu'un homme comme moi puisse refaire sa vie avec une femme aussi belle et aussi jeune que toi ? Il n'y a pas que la différence d'âge… Nous sommes si différents ! Mes parents m'avaient pourtant prévenu, mais… je n'en ai fait qu'à ma tête. Et voilà le résultat !

Sidérée, Zoé peina à trouver ses mots.

— Alors… comme ça, je… je suis une erreur ? parvint-elle à articuler.

— L'erreur serait de vouloir poursuivre une relation avec toi coûte que coûte. Que j'en aie envie ou pas.

Zoé évalua aussitôt la situation et les options qui s'offraient à elle. Sa valise était dans le couloir. Avec le maquillage et les vêtements qui occupaient quelques tiroirs de la commode, c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Anton l'avait convaincue de vendre sa vieille voiture, quelques mois plus tôt, pour acheter une grosse berline, qu'il jugeait plus fiable et correspondant mieux à l'image de l'agent immobilier commercial qu'elle était sur le point de devenir.

Mais si elle ne retrouvait pas de travail, elle ne pourrait pas en assumer seule le crédit.

— Tu me mets dehors, si je comprends bien ?

— Non… bien sûr que non ! Tu peux rester une semaine ou deux jusqu'à ce que… jusqu'à ce que la situation avec Samantha soit résolue… d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre, répéta-t-elle avec un rire sans joie. Comme c'est généreux de ta part !

— Je ne suis pas plus ravi que toi d'en arriver là, Zoé.

Elle aurait pourtant juré qu'il était soulagé de s'en tirer à si bon compte.

N'avait-il pas été séduit, lui aussi, par ce qu'elle représentait — une femme jeune et séduisante — plus que par ce qu'elle était réellement ? Puis, comme elle, il n'avait pas su faire de concessions, ni lui ouvrir son cœur. Le drame qui s'était abattu sur eux ne faisait pas partie du contrat. Il préférait retourner à sa vie organisée et prévisible sans plus avoir à s'inquiéter de savoir si elle serait en mesure de payer sa part des factures.

— Est-ce à cause des dix mille dollars, Anton ? C'est ça le vrai problème ? demanda-t-elle. Tu ne veux plus les débourser, c'est ça ?

Elle savait qu'elle n'était pas juste, mais elle était blessée et en

colère.

— Est-ce pour ça que tu restes avec moi ? Pour l'argent ? rétorqua-t-il, rendant coup pour coup.

— Tu crois peut-être que je me suis servie de toi depuis le début ?

Son silence fut plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu dire. S'il pouvait accepter le fait qu'elle l'avait exclu d'une partie de sa vie, il ne lui pardonnait pas de ne pas avoir été sincèrement amoureuse de lui. Il avait le sentiment d'avoir été utilisé — et il ne voulait pas, en plus, être ridicule. Ce n'était plus qu'une question de fierté pour lui. Il ne miserait pas sur une relation qui avait peu de chances de durer. En d'autres termes, elle était devenue un mauvais placement à ses yeux.

Les conséquences étaient terribles : elle se retrouvait sans sa fille, sans son fiancé, sans travail, sans toit… et sans récompense à offrir pour Samantha.

Elle attrapa la bouteille de gin et avala une bonne rasade en grimaçant. Puis elle se dirigea vers la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en lui emboîtant le pas.

— Je m'en vais.

— Au milieu de la nuit ?

Elle perçut plus d'étonnement que d'inquiétude dans sa voix. Il préférait manifestement en finir le plus vite possible.

— Je me fiche pas mal de l'heure qu'il est, marmonna-t-elle.

— Où vas-tu aller ?

— Aucune idée.

Il la regarda rassembler ses affaires.

— Tu retomberas sur tes pattes, Zoé. Comme toujours… parce que tu es une battante.

Elle ne prit pas la peine de se retourner pour le regarder, retenant le rire nerveux qu'elle sentait monter en elle.

— J'apprécie tes encouragements, Anton.

Il ne releva pas le sarcasme, et poursuivit d'un ton empreint de compassion :

— J'espère vraiment que tu vas retrouver Sam. Si… si tu veux, je peux te prêter l'argent pour la récompense. Tu me rembourseras plus tard.

Pas question ! Il la laissait tomber au pire moment qui soit. Pourquoi l'aiderait-elle à soulager sa mauvaise conscience ?

— Non, merci. Je me débrouillerai autrement.

Elle se redressa, soudain pressée d'échapper à sa présence, à sa maison, à toutes les platitudes qu'il débitait. Elle n'avait pas perçu jusqu'à présent à quel point elle étouffait à ses côtés. Il s'était débrouillé pour ôter toute couleur, toute saveur à sa vie.

— Je prends la voiture, annonça-t-elle simplement.

— Bien sûr. Si ça peut t'aider, je me chargerai de la prochaine

mensualité. Ça te permettra de souffler un peu avant de retrouver du travail.

Elle se tourna vers lui.

— Tu sais, Anton, c’est comme de dire à quelqu’un à qui on vient de couper la jambe que tu lui fourniras du sparadrap !

Et le rire nerveux qui couvait dans sa gorge franchit enfin ses lèvres.

18

— Regarde ce que je t'apporte ! s'écria Tiffany en entrant dans la pièce insonorisée.

Samantha remarqua son sourire radieux et reporta aussitôt son attention sur la tartine de confiture qu'elle avait dans la main.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander en s'efforçant de trouver l'énergie nécessaire pour s'asseoir.

— N'est-ce pas un peu cavalier comme réaction, ça, jeune fille ? s'étonna Tiffany en levant la tartine en l'air.

— C'est juste que… pourquoi ce cadeau ?

— Mon bon cœur me perdra ! Colin ne serait sûrement pas d'accord. Peut-être même qu'il me priverait de dîner ce soir, s'il l'apprenait… mais je cours le risque pour te faire plaisir.

Désarçonnée par cette soudaine amabilité, Samantha sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Je t'en prie. Est-ce que ça ne sent pas délicieusement bon ? s'enquit Tiffany en faisant passer la tartine sous le nez de sa prisonnière.

Celle-ci se mit à saliver. Elle avait si faim !

— As-tu mangé des croquettes aujourd'hui ? Est-ce que je peux dire à Colin que tu as été un petit toutou obéissant ?

— Un peu.

Ce « un peu » pesait très lourd sur son estomac et lui donnait mal au cœur. A moins que ce ne fût l'eau, qu'elle avait trouvée plus judicieux d'économiser après s'être lavé les dents. Tiffany lui avait apporté brosse et dentifrice il y a quelques jours — ou peut-être quelques heures ? —, mais Sam n'avait qu'un bol d'eau à sa disposition, et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle s'était donc lavé les dents, sans boire une goutte de liquide, aussitôt après avoir avalé les croquettes… La menthe avait d'abord fait passer le goût détestable qui lui restait en bouche, mais, à présent, le mélange lui donnait envie de vomir.

— Voilà un bon petit animal ! Allez, fais-moi un sourire. Je ne

veux voir personne triste aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial… aujourd'hui ? demanda Samantha, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Avec un haussement d'épaules, Tiffany rapprocha la tartine de son visage. En voyant les yeux de Sam rivés dessus, elle esquissa une sorte de rictus.

— Ça donne envie, hein ?

Elle semblait de très bonne humeur, mais Sam pouvait-elle lui faire confiance ? Tiffany n'était-elle pas en train de la tenter pour mieux la mettre à l'épreuve ?

— Elle te fait envie ? insista-t-elle comme Sam ne répondait pas.

Cette dernière hocha la tête.

— Alors, prouve-le.

— Comment ?

— En me faisant un petit « numéro ».

— Un petit numéro ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Tu pourrais faire tes besoins devant moi. Comme un chien…

Les doigts crispés sur la couverture, Samantha regarda le bac à litière qu'elle avait poussé dans un coin de la pièce. Elle avait eu la diarrhée, et même si Tiffany lui avait fait nettoyer lors de sa dernière visite, il s'en dégageait toujours une odeur nauséabonde.

— Ça ne se fait pas, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ? Tu fais bien pipi devant tes copines, non ?

— Elles ne *regardent* pas !

— Allez, fais pas ta mijaurée ! Nous sommes entre filles.

Samantha sentit son cœur se contracter douloureusement. Tiffany ne cherchait qu'à l'humilier, à lui montrer qui commandait. Elle n'était pas très différente de Colin, en fait !

— Non.

Sa voix n'avait été qu'un murmure.

— Qu'est-ce que tu as dit ? articula lentement Tiffany, l'air incrédule. Mince ! Tu es une vraie tête de mule… Rover pissait devant moi, lui. Il s'en fichait, du moment que je lui donnais à manger.

Samantha pensa aux marques que ce « Rover » avait gravées au bas du mur, et qu'elle avait décidé de poursuivre, en suivant son exemple.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rover ?

— Ce ne sont pas tes oignons !

Tiffany regarda la tartine, le visage de nouveau sombre.

— Oh… et puis, mange-la ! capitula-t-elle en la jetant sur le matelas. Elle est faite et je ne le mangerai pas. C'est trop calorique. Mais ça ne se passera pas comme ça avec Colin ! Si tu refuses de faire tes besoins devant lui, tu t'en mordras les doigts. Tu peux me croire.

Samantha s'empressa de ramasser le morceau de pain, avant que Tiffany ne change d'avis. Mais un coup d'œil vers cette dernière la

rassura : assise contre le mur opposé, elle était manifestement passée à autre chose et s'était mise à bavarder, comme elle l'aurait fait avec sa meilleure amie. Occupée à manger en veillant à ne pas perdre la moindre goutte de confiture, Sam ne prit pas la peine de l'écouter. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient comme des bulles de savon qui flottaient quelques instants, avant d'éclater. Parlait-elle de son mari ? Probable. Il lui avait bien semblé entendre le prénom de Colin émerger, çà et là, dans le flot de paroles.

— Mais tout va bien, dit Tiffany. Je me suis inquiétée pour rien… Colin m'aime toujours. Il cède parfois à la colère qu'il a en lui, mais il n'y peut rien, au fond — tu vois ce que je veux dire ?

— Hmm, marmonna distraitement Sam.

Elle se contentait d'émettre, de temps en temps, quelques onomatopées, différentes selon les intonations de Tiffany, qui semblait s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas mangé une nourriture normale ? Une éternité, lui semblait-il. Ce pain était si… si bon ! Un vrai régal !

— Beaucoup de gens sont confrontés à ce genre de problème, poursuivait Tiffany. C'est difficile, bien sûr… mais il le surmontera, parce qu'il ne laissera jamais rien se mettre entre nous. Tu verrais les roses qu'il m'a offertes !

Colin pouvait bien lui offrir toutes les roses du monde, ça ne changerait rien au fait qu'il avait bien plus qu'un « problème » de colère. C'était un psychopathe, pourri jusqu'à la moelle.

— Il est séduisant, tu ne trouves pas ?

Samantha, les yeux fermés, s'efforçait de mastiquer lentement sa dernière bouchée pour la savourer le plus longtemps possible.

— Je t'ai posé une question, s'irrita Tiffany. Bon sang ! Je n'ai jamais vu quelqu'un apprécier autant un morceau de pain. Je ne mange pas plus que toi, tu sais !

— Qu'avez-vous dit ? demanda Samantha.

— Tu n'écoutes pas ? Je viens de dire que Colin était séduisant… Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Samantha pinça les lèvres et la regarda fixement.

— Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? insista Tiffany.

— C'est l'homme le plus moche que j'aie jamais rencontré.

— Comment oses-tu dire ça !

Sam frémit. Elle n'en revenait pas elle-même ! Elle savait qu'elle allait regretter ses propos, mais sa haine était si virulente qu'elle ne put la contenir.

— Votre mari est abject ! J'espère qu'il aura un accident de voiture en rentrant du travail et qu'il mourra dans d'atroces souffrances ! Je danserai sur sa tombe parce que le monde ira bien mieux sans lui. Et sans vous ! Si vous compreniez… ce que vous faites, vous ne l'aideriez

pas… Vous êtes aussi mauvaise que lui ! Vous irez tous les deux rôtir avec les monstres de votre espèce !

Tiffany cligna des yeux, le souffle court, trop abasourdie pour répondre.

— Espèce de petite…

— Vous me tuerez peut-être, la coupa Samantha, mais les flics vous attraperont et ils vous enfermeront. Alors, ce sera à votre tour d'être un animal. Vous pourrirez dans une cage jusqu'à votre mort ! Ensuite les âmes damnées viendront vous chercher pour vous emmener en enfer !

— Immonde petite garce ! hurla Tiffany quand elle s'interrompit, à bout de souffle. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu peux faire une croix sur les gâteries : je ne t'en apporterai plus une seule !

Folle de rage, elle se dirigea vers la porte. Samantha se précipita derrière elle : elle devait en profiter pour fuir. Ce serait peut-être sa seule chance… Mais lorsqu'elle arriva devant la porte, sa geôlière la repoussa sans ménagement et sortit.

Il y eut un long silence, puis la porte s'ouvrit de nouveau et Tiffany réapparut, le pas décidé, une laisse à la main.

— Je vais t'apprendre, moi, à mal me parler ! Rover était une perle, comparé à toi. Ah ! tu t'en fiches de mourir ? On verra ce qu'en dira Colin, quand il rentrera ! Tu crois que Rover et toi êtes les seuls animaux de compagnie qu'on ait eus ? Oh ! ça non ! Tu n'as qu'à demander à la dernière fille qui est en train de pourrir sous une remise !

Soudain terrifiée par ce qu'elle venait de provoquer, Samantha se recroquevilla dans un coin de la pièce.

— Qu'allez-vous faire ? gémit-elle.

— Quelques jours de laisse te feront passer l'envie de m'insulter.

Sam chercha à se défendre, mais elle était trop fragile pour lui opposer une réelle résistance. Même quand elle cria qu'elle était contagieuse, Tiffany ne recula pas. Elle la plaqua au sol et enfila le collier de force. Puis, penchée au-dessus d'elle, le souffle court, les narines frémissantes, elle tira si fort sur la laisse que Sam en eut la respiration coupée. Elle roula au sol, la bouche ouverte, en manque d'oxygène.

— Alors c'est mieux comme ça ? Tu préfères ? railla Tiffany, tout en continuant à serrer le collier étrangleur.

Sam haletait. Etouffait. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux et elle perdit connaissance.

* * *

Ce n'était pas la première fois que Zoé dormait dans sa voiture. Après avoir quitté le domicile paternel à dix-sept ans, elle avait passé plus de nuits à l'arrière de la vieille Coccinelle que son père lui avait

achetée, sa fille serrée contre elle pour qu'elle ne prenne pas froid, qu'à l'hôtel ou dans un appartement. Sans le moindre diplôme en poche, elle avait du mal à trouver du boulot… et sans argent, comment faire garder Samantha ? Elles ne restaient jamais longtemps au même endroit, sillonnant les routes californiennes, dormant dans la voiture ou dans des refuges pour sans-abri, sauf pendant les courtes périodes où elle arrivait à se dégoter un mac à peu près convenable. Ou en tout cas assez gentil pour garder Sam pendant qu'elle allait bosser — généralement de nuit, dans un fast-food. Mais ça ne durait qu'un temps… Il faut dire qu'elle avait le chic pour s'amouracher de types un peu rebelles ou artistes. Des hommes rêveurs et militants, mais incapables d'assumer leurs responsabilités — tout l'opposé d'Anton Lucassi, en somme. Elle poussa un long soupir. Elle avait mis tant d'énergie dans cette relation ! Elle voulait tellement que ça marche entre eux…

Auraient-ils été plus compatibles s'ils ne venaient pas de milieux si différents ? Peut-être. Mais, après l'échec de son premier mariage, il était sur ses gardes, lui aussi. Il ne s'autorisait pas à l'aimer tout entière — avec son passé et ses défauts. Quant à Zoé, elle était trop méfiante pour aimer tout court.

Qu'importaient les raisons de leur rupture, au fond ? Elle n'avait pas su l'éviter et se retrouvait dans sa voiture, tiraillée entre le soulagement de ne plus avoir à écouter les sermons d'Anton et la déception de n'avoir pas réussi à construire une relation durable.

Elle s'étira pour soulager ses membres ankylosés et massa sa nuque raide et douloureuse, puis elle passa en revue le contenu de son sac. Elle devait se ressaisir et rester concentrée sur les aspects purement pratiques de sa nouvelle situation. C'était le seul moyen de tenir ses angoisses à distance. Elle avait déjà connu des périodes difficiles. Elle surmonterait celle-ci, comme elle avait surmonté les autres. Par où commencer ? Sur quoi pouvait-elle s'appuyer ?

Elle n'avait que deux cents dollars dans son porte-monnaie et trois cents sur le compte qu'elle partageait avec Anton — si celui-ci ne l'avait pas fermé. Il y avait fort à parier qu'il le clôturerait dès que sa bonne conscience l'autoriserait à le faire.

Le cœur lourd, elle se tourna vers la banquette arrière, où ses affaires étaient entassées dans des sacs-poubelles. Avec les valises dans le coffre, c'était tout ce que Sam et elle possédaient. Même en vendant tout, y compris sa bague de fiançailles, elle ne réunirait jamais une somme suffisante pour constituer la récompense.

Elle avait pensé aller chez Jonathan. Mais ils se connaissaient à peine… Ce serait un peu incongru de lui demander le vivre et le couvert, non ?

— Et maintenant, je fais quoi ? marmonna-t-elle en jetant un

regard découragé par la vitre.

Après avoir quitté Anton, elle avait roulé jusqu'à l'aéroport. Elle avait passé le reste de la nuit dans sa voiture, sur le parking en plein air, imaginant qu'elle était avec Sam, sur le point de décoller pour des vacances au Mexique… Elle s'accrochait encore à ce rêve, pourtant prêt à s'évanouir dans les brumes matinales qui s'effilochaient à l'horizon.

Le regard rivé sur le ballet aérien des avions, enveloppée dans leurs vibrations ininterrompues, elle perdit la notion du temps. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel quand elle parvint à s'arracher à sa léthargie. Elle devait se secouer. Rester assise ici et se laisser engloutir par le désespoir n'aiderait pas sa fille… Or celle-ci comptait sur elle. Il fallait tenir bon.

Elle attrapa son portable et appela l'inspecteur Thomas.

La sonnerie résonna dans le vide. Normal — il était tout juste 8 heures. L'inspecteur n'était pas encore arrivé à son bureau. Elle devait se faire une raison : la vie ne s'était arrêtée que pour elle.

Elle imagina le flic prenant son petit déjeuner avec sa femme, savourant une deuxième tasse de café, avant de partir travailler. Il avait sa vie, bien sûr, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas consacrer tout son temps à Samantha. Très présent depuis le début, il n'avait pas ménagé ses efforts, vérifiant chaque piste, gardant un œil sur les refuges et les hôpitaux, interrogeant les voisins… mais force était de reconnaître que, pour lui, ce drame ne changeait rien. La disparition de Samantha Duncan n'était qu'une affaire de plus à résoudre.

Zoé se carra contre le dossier du siège, songeuse. Il lui fallait une couverture médiatique plus importante : diffuser un nouveau communiqué de presse, faire passer la photo de Sam à la télévision… Quelqu'un, quelque part, avait dû voir sa fille, bon sang ! Mais comment convaincre les journalistes de s'intéresser à l'affaire ? Skye ? Oui, elle devait avoir des contacts. Zoé composa son numéro sans plus attendre. Elle s'en voulait de quémander encore son aide, mais elle était prête à tout, à présent — même à mendier dans la rue — pour retrouver sa fille. La troisième sonnerie s'égrenait, quand un bip sur la ligne lui signala un autre appel. Zoé le prit, espérant entendre la voix de l'inspecteur Thomas.

— Allô !

— Eh… Comment allez-vous ?

Elle se raidit en entendant la voix de Colin Bell, son ancien voisin. Il s'était comporté de manière si déplacée la veille au soir qu'elle n'avait pas du tout envie de lui parler.

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'arrivait pas à le cerner et, malgré l'aide qu'il lui avait

apportée pour faire imprimer les avis de recherche, elle préférait l’éviter. Ça ne changerait strictement rien, d’ailleurs. Ne s’était-elle pas toujours débrouillée seule ?

— Et vous ? demanda-t-elle par politesse.

— Eh bien… je suis à la fois embarrassé et inquiet.

Elle ne tenait pas vraiment à savoir pourquoi, mais il poursuivit néanmoins sur sa lancée, sans attendre d’être questionné.

— Je voudrais m’excuser pour mon comportement de la nuit dernière, Zoé. Tiffany m’a dit que je m’étais mal comporté et que cela vous avait probablement effrayée. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

— Un verre de trop, peut-être ? avança-t-elle.

— Plusieurs, même. Je rentre parfois du travail dans un tel état de tension que je bois un peu plus que de raison. Mais ce n’est pas une excuse et… vous n’aviez pas besoin de ça.

Il cherchait visiblement à se justifier, mais sa sincérité la toucha.

— Excuses acceptées.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça en l’air ? Je me sens tellement bête !

Zoé sourit. L’attitude de son voisin, quoiqu’un peu trop « amicale » à son goût, était le dernier de ses soucis. Au moins avait-il la décence d’admettre qu’il avait franchi la ligne jaune… et de s’en excuser ! Pourquoi lui en garder rancune ? songea-t-elle. L’incident ne se reproduirait sans doute pas, puisqu’elle ne vivait plus à côté. Et sa femme était au courant.

— C’est oublié. Vous n’étiez pas dans votre état normal.

Il laissa échapper un petit sifflement.

— Vous êtes aussi belle que magnanime ! C’est un compliment sans arrière-pensée… alors ne me battez pas froid, plaisanta-t-il.

— Ne vous en faites pas, assura-t-elle.

— Passons maintenant à la partie « inquiétude » : j’ai vu Anton ce matin en partant au bureau, et il m’a annoncé que vous aviez déménagé.

— En effet.

— J’espère que cela n’a rien à voir avec moi.

Elle se raidit, de nouveau mal à l’aise.

— Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec vous ?

— C’est si soudain. Il ne faudrait pas qu’il se soit fait des idées quand nous sommes allés faire imprimer les avis de recherche.

Elle retrouva son souffle.

— Non, ce n’est pas ça. C’est… un ensemble de choses. Disons que notre relation n’a pas résisté à la tension provoquée par la disparition de Samantha, résuma-t-elle, refusant d’entrer dans les détails.

— Il n’était pas assez bien pour vous, Zoé. Franchement, je n’ai jamais compris ce que vous lui trouviez !

La sécurité, la stabilité, la sensation d'être protégée… Des qualités qui échappaient à quelqu'un d'aussi jeune et brillant que Colin, bien sûr. Avait-il déjà eu à se battre pour survivre ?

Mais tout cela n'avait plus d'importance… Elle s'était bercée d'illusions au sujet d'Anton : il ne s'était pas montré meilleur que les hommes qu'elle avait connus avant lui. Et il venait de la laisser tomber au pire moment de sa vie.

Il n'était pas seul responsable de ce fiasco, bien sûr. Ils auraient probablement rompu bien plus tôt si elle ne s'était pas voilé la face. Anton lui avait offert un cadre de vie agréable ; il travaillait, ne se droguait pas, ne buvait pas, mais elle ne *l'aimait* pas.

Elle pensa à Jonathan. Le simple contact de ses lèvres sur sa peau, la chaleur de son souffle sur sa nuque avaient suscité en elle un profond trouble, libérant un désir qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle.

— Il ne vous a pas laissée sans rien, au moins ? Vous avez de l'argent ? Si ce n'est pas le cas, je peux vous en prêter.

« Certainement pas ! » songea-t-elle. Elle souhaitait le tenir à distance, au contraire. Ils se connaissaient à peine et son offre, si généreuse soit-elle, l'embarrassait. D'autant qu'il n'en avait pas parlé à sa femme…

— Ça va pour le moment, affirma-t-elle. Mais c'est vraiment gentil de vous en soucier.

— Où vous êtes-vous installée ?

— Dans un hôtel.

« Le “berline trois étoiles” », compléta-t-elle intérieurement.

— Lequel ?

Elle lissa ses vêtements froissés du plat de la main.

— Un petit hôtel d'une douzaine de chambres, au centre-ville.

Elle en avait aperçu au moins deux lorsqu'elle roulait vers l'aéroport, la nuit dernière.

— Vous parlez de celui qui est sur la Seizième Avenue ?

— Franchement, je ne sais pas. Je me suis arrêtée devant le premier que j'ai trouvé, répondit-elle évasivement.

— Oh ! je vois.

Il y eut une pause sur la ligne.

— Et pour Sam ? Il y a du nouveau ?

— Non, pas de changement.

— Vraiment ? La police n'a rien pu vous apprendre ?

Elle tourna la clé de contact et tressaillit imperceptiblement en voyant l'aiguille de la jauge d'essence. Il ne lui restait qu'une moitié de réservoir.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Eh bien, c'est loin d'être suffisant ! s'indigna-t-il.

— C’est ce que je ressens, moi aussi.

Mais peut-être n’y avait-il réellement rien d’autre à faire ? Jonathan lui-même n’avait pas plus d’indices.

— J’ai organisé une battue demain matin avec des avocats et des secrétaires de mon cabinet. J’ai pensé que nous pourrions circuler dans les quartiers proches du nôtre pour distribuer la photo de Sam, puis ratisser les terrains inoccupés aux alentours.

Elle haussa les sourcils. Colin ne cessait de l’étonner. Au moment où elle s’apprêtait à prendre ses distances avec lui, il lui faisait une offre inattendue et… réellement altruiste. Qu’est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi repoussait-elle les gestes amicaux ? N’avait-elle pas cruellement besoin d’être épaulée, au contraire ?

— Les policiers doivent inspecter les environs aujourd’hui, mais… nous n’en ferons jamais trop, balbutia-t-elle.

— Je suis d’accord avec vous.

— Ecoutez, Colin, je… j’apprécie vraiment l’aide que vous m’apportez.

— Ne me remerciez pas. Nous n’avons plus qu’à déterminer l’itinéraire et à organiser les équipes de recherche. Pouvez-vous passer ce soir à la maison ? Nous pourrions dîner ensemble par la même occasion ! proposa-t-il. Je me charge de trouver les cartes et les relevés topographiques.

Comment refuser, alors qu’il se donnait tant de mal pour l’aider ?

— D’accord. Quand voulez-vous que je passe ?

— Nous recevons de vieux amis vers 21 heures, donc… pouvez-vous passer vers 18 heures ?

La suggestion lui parut raisonnable. C’était de bonne heure, et il ne prévoyait pas d’y passer la nuit… Il n’y avait donc rien dans son invitation qui puisse être interprété de travers.

— Oui, ça me va, acquiesça-t-elle.

— Parfait. Alors, à tout à l’heure ! s’exclama-t-il en raccrochant.

Zoé soupira. Autour d’elle, le monde tournait toujours sur son axe — mais son univers à elle avait basculé : sa fille avait disparu ; elle n’avait plus de maison, plus de travail, pratiquement plus d’argent ; Anton l’avait quittée ; un voisin qu’elle connaissait à peine se comportait comme un ami de longue date. Et elle ne parvenait pas à chasser Jonathan Stivers de son esprit… Seigneur ! Quel marasme…

Elle enclencha la première et se dirigea lentement vers la sortie du parking. Le mieux à faire, à présent, était sans doute de se rendre directement aux bureaux de La Contre-Attaque. Elle prit la direction du centre-ville, mais la sonnerie de son portable résonna au moment où elle allait s’engager sur la voie rapide. Elle s’arrêta sur le bas-côté.

— Allô !

— Zoé ? C’est Jonathan.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait reconnu sa voix entre toutes.

— Ça va ?

— Bien ! s'exclama-t-il. Rien n'est encore sûr, mais je pense que nous tenons enfin une piste.

19

— Comment ça, tu as invité Zoé Duncan à dîner ? s'exclama Tiffany.

Il était 10 heures et elle aurait dû avoir commencé sa ronde pour s'assurer qu'aucun des pensionnaires de la maison de retraite n'avait quitté sa chambre. L'appel de Colin venait de la surprendre devant le distributeur de boissons et de confiseries. Il lui arrivait parfois de craquer et d'acheter une barre chocolatée. Elle allait, alors, discrètement s'enfermer dans les toilettes pour la manger rapidement. Elle n'était pas fière de son écart et n'avait pas envie que ses collègues de travail la taquinent à ce sujet — ou, pire, le rapportent à Colin.

— C'est exactement ce que je viens de dire, confirma-t-il. Sois prête pour 18 heures.

Elle se mit à chuchoter bien qu'il n'y ait personne autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas recevoir Zoé à la maison.

— Pourquoi non ?

Elle enfouit la main au fond de la poche de sa blouse et fit cliqueter les clés qui donnaient accès à l'aile des malades atteints d'Alzheimer. Elle ne travaillait pas dans ce service, mais, comme tous les employés de la maison de retraite, elle devait les avoir en permanence sur elle pour ouvrir aux familles qui venaient rendre visite aux résidents — ce qui n'arrivait pas souvent — et atténuer l'impression d'enfermement qui pouvait se dégager des lieux.

— Et si elle monte à l'étage, Colin ?

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ? Nous ne la quitterons pas d'une semelle.

— On n'est pas obligés de la recevoir.

C'était de la folie pure. D'ailleurs, ces derniers temps, son excitation devenait inquiétante. Ne voyait-il pas que le sentiment d'invincibilité qui l'animait les mettait tous deux en danger ?

— Tu veux plaisanter ? Je…

Il s'interrompit, lâchant un juron, sous le coup de la frustration.

— Ne quitte pas, je vais fermer la porte.

Tandis qu'elle patientait, le visualisant en train de contourner son

luxueux bureau et de pousser doucement la porte massive, elle fut prise d'une angoisse sourde, oppressante, et son cœur se mit à battre violemment. Elle, la grosse dont tout le monde se moquait à l'école, avait épousé un avocat — et pas des moindres : Colin travaillait pour un cabinet réputé. Elle était si fière de lui, de leur vie, de ce qu'elle était devenue ! Quelle jubilation de voir la surprise se peindre sur le visage des vieilles connaissances qu'il lui arrivait de croiser ! Avec quelle joie elle les informait des détails de sa nouvelle vie… C'était sa plus belle récompense. Or Zoé, par son existence même, menaçait de lui ravir ce trésor. C'était la première fois que son mari en pinçait pour une autre. Pouvait-elle rester les bras croisés ? Où cela les mènerait-il ?

Colin reprit la communication, mais il parlait si bas qu'elle eut du mal à le comprendre.

— Pardon ? fit-elle.

— Je dis que je sais ce que je fais.

— Je comprends qu'il est important de soigner notre image, mais… tu n'as pas besoin d'elle pour organiser cette battue.

— Bien sûr que si ! Il faut qu'elle se rende compte de l'énergie que nous dépensons et des efforts que nous faisons pour elle ! Nous devons gagner sa confiance si nous voulons qu'elle soit de notre côté, Tiff.

— Et pourquoi pas chez Anton ? Son opinion compte aussi.

— Elle n'est plus avec lui. Elle a enfin quitté ce vieux barbon ! Je t'avais bien dit que ce mariage ne se ferait pas !

Tiffany crispa les doigts sur le combiné. Voilà qui n'était ni réjouissant, ni rassurant. Le spectre d'une Zoé soudain libre et disponible la fit sensiblement vaciller.

— Alors, retrouvons-la ailleurs, dans un endroit neutre, implora-t-elle. Ce ne serait vraiment pas malin de la faire venir à la maison alors que sa…

— Oui, interrompit-il, mais mieux vaut prévenir que guérir, tu ne crois pas ? Si Rover se réveillait, il pourrait braquer le projecteur sur nous, et si tu ajoutes à ça que Sam a disparu précisément à côté de chez nous, Zoé pourrait faire des recoupements et commencer à se méfier. C'est pour ça que nous allons lui ouvrir notre maison et lui donner l'impression qu'elle peut y circuler à sa guise. Si elle est convaincue que nous n'avons rien à cacher, elle sera moins encline à donner crédit aux coïncidences et aux soupçons.

— Mais pourquoi ce soir ? se plaignit Tiffany.

Elle comptait tant sur cette soirée ! Les quelques heures qu'ils passeraient ensemble avant l'arrivée des amis de Colin lui permettraient de reconquérir son mari et de lui montrer qu'elle savait toujours le satisfaire — du moins l'espérait-elle.

— Je ne sors pas avant 17 heures, ce soir. Et après, j'irai à la gym,

ajouta-t-elle.

La voix chevrotante de Mme Floyd, de la chambre 32 D, au bout du couloir, l'interrompit.

— Tiffany ? Tiffany Bell, est-ce que c'est vous ?

Elle plaqua sa main contre le téléphone, avant de lui répondre en haussant la voix :

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je n'arrive pas à attraper ma couverture.

Mme Floyd n'était jamais à court de prétextes pour l'attirer près de son lit, et Tiffany, bien que n'étant pas dupe, obtempérait de bon cœur, sensible à la solitude dont souffraient la plupart des résidents. Mais, à cet instant, elle manifesta plus d'empressement que d'habitude à lui répondre. Inutile d'attirer l'attention de sa responsable, qui avait l'art de surgir au mauvais moment.

— Et voilà, fit-elle après avoir tiré la couverture sur les pieds de la vieille dame.

— Tiffany ? appela Colin.

— Quoi ?

— Laisse tomber la gym aujourd'hui. Arrête-toi plutôt au supermarché pour acheter ce qu'il te faut. Prends un rôti déjà cuit : tu n'auras plus qu'à le mettre au four au dernier moment. N'oublie pas d'acheter des amuse-bouches pour les gars.

— A qui parlez-vous ? demanda la vieille dame.

— A mon mari, répondit Tiffany en posant un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence. Alors Tommy et James viennent toujours ? souffla-t-elle dans le téléphone.

— Tu ne veux plus ? Ne me dis pas que tu as changé d'avis, après m'avoir bien chauffé ?

— Non, bien sûr que non, protesta-t-elle.

— Tiffany Bell ?

Elle tressaillit en entendant la voix d'Amanda Hargraves, et leva les yeux vers la porte où se tenait cette dernière.

— Oui ?

— Ce n'est pas le moment pour les coups de fil personnels.

— Pardonnez-moi, répondit-elle. Je vais raccrocher.

— Ce serait une bonne chose, insista la responsable.

Elle croisa les bras, indiquant clairement qu'elle attendait de son employée qu'elle s'exécute sur-le-champ.

— Il faut que je raccroche, murmura-t-elle à Colin.

— Charge-toi des préparatifs et prends toutes les précautions au sujet de notre nouvel animal, ajouta-t-il rapidement.

— La même chose que d'habitude ? demanda-t-elle en jetant un regard nerveux à sa responsable.

— Donne-lui deux pilules, cette fois. Je ne veux pas de mauvaises

surprises. Je sens que ça va être une grande nuit !

La soirée promettait d’être mémorable, certes… mais, en raccrochant, Tiffany comprit qu’elle ne s’en faisait pas une joie. Tout ce qu’elle voulait, c’était que Colin soit content et qu’il envisage avec plaisir le week-end qu’ils avaient prévu de passer à la cabane.

Mme Hargraves cogna son index replié contre le mur intérieur pour montrer sa satisfaction, avant de s’éloigner sans un mot.

— Il n’y a rien de mieux que d’être heureuse en mariage, murmura Mme Floyd d’un air attendri.

Tiffany glissa son portable dans sa poche et esquissa un sourire.

— Je suis bien de votre avis.

— Vous êtes amoureuse ?

— Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mon Colin.

Le regard chassieux de la vieille dame se perdit dans le vide.

— Je ressentais la même chose pour mon Richard, que Dieu bénisse son âme !

Tiffany hocha la tête, un sourire crispé aux lèvres. Et dire qu’à cause de Zoé elle risquait de tout perdre ! Mais pourquoi avait-elle enlevé Samantha, bon sang ? En voulant rattraper une erreur, elle n’avait fait que l’aggraver et pousser Colin dans les bras de leur voisine.

Mme Floyd lui proposa une partie de cartes, se plaignant qu’elles n’avaient pas joué depuis une semaine, mais Tiffany s’excusa et s’empressa de retourner près du distributeur. Elle acheta deux barres chocolatées et les engloutit aussitôt.

* * *

Quand Zoé arriva à l’hôpital où Jonathan lui avait donné rendez-vous, il la trouva plus jolie que jamais. Vêtue d’une blouse sans manches et d’un jean qui mettait en valeur sa silhouette fine et élancée, elle offrait l’image même de la féminité, songea-t-il en laissant son regard s’attarder sur sa silhouette, qui émergeait d’une grosse berline neuve. C’est alors qu’il remarqua la marque pâle sur son annulaire. Elle ne portait pas sa bague de fiançailles ! Bizarre… Pourquoi ne l’avait-elle pas mise aujourd’hui ?

Perplexe, il remarqua aussi les sacs plastiques pleins à craquer, entassés à l’arrière de la berline. Drôle d’endroit pour entreposer des sacs-poubelles… A moins qu’il ne s’agisse de bagages improvisés ?

— Tout va bien ? s’enquit-il avec sollicitude.

— Ça va, répondit-elle en refermant sa portière, un sourire crispé aux lèvres. Pourquoi m’avez-vous fait venir ici ?

Elle jeta un coup d’œil en direction de l’entrée de l’hôpital.

— Dites-moi que personne n’est gravement blessé… et que ce n’est pas Sam ! ajouta-t-elle.

Si sa fille était à l’hôpital, il l’aurait déjà avertie, bien sûr. Elle

devait s'en douter… alors, pourquoi lui posait-elle la question ? Ne serait-ce pas pour détourner son attention de la voiture ? Pour qu'il ne s'aperçoive pas que la banquette arrière était pleine de sacs plastique, laissant penser qu'elle était partie de chez Lucassi dans la plus grande hâte ?

— Quelqu'un est effectivement blessé, mais ce n'est pas Sam, la rassura-t-il néanmoins.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

Elle passa devant lui, s'attendant à ce qu'il lui emboîte le pas, mais il ne bougea pas. Il n'avait pas encore réussi à se faire une idée précise de l'endroit où se trouvait Samantha, mais il n'avait aucun mal à deviner où Zoé avait passé la nuit : la robe qu'elle portait la veille pliée sur son sac de voyage, lui-même posé sur le siège passager, la couverture et l'oreiller qu'il aperçut sur le tapis de sol en se penchant davantage en disaient long sur les événements de la veille.

— Vous avez déménagé ?

Elle se retourna, une expression douloureuse sur le visage.

— Eh oui ! Il semble qu'Anton et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre, lâcha-t-elle d'un ton laconique.

Il se contracta imperceptiblement. Etait-il à l'origine de sa décision de rompre ?

— Ça, j'aurais pu vous le dire, mais je suis surpris par la rapidité de la décision.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? répliqua-t-elle.

Ce fut au tour de Jonathan de hausser les épaules.

— Il m'a semblé antipathique, c'est tout.

— Apparemment, je suis la seule à ne pas avoir vu que cette relation était vouée à l'échec, marmonna-t-elle.

Jonathan ne sut que dire. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de l'embrasser, de la toucher, porté par l'envie de lui prouver qu'elle le désirait tout autant qu'il la désirait. Un élan insensé, qui avait balayé prudence et raison… Et, ce matin, elle affichait un air perdu, comme si elle n'avait nulle part où aller.

Bon sang !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le dévisagea longuement avant de répondre :

— Ça n'a rien à voir avec vous — alors ne restez pas planté là comme si vous portiez toute la culpabilité du monde sur vos épaules !

Rien à voir avec lui ? Il aurait aimé la croire. Ou, du moins, être certain qu'il ne lui compliquait pas l'existence.

— C'est gentil à vous de me dédouaner, mais expliquez-moi…

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les gens changent. Les attentes aussi. Disons que c'est arrivé dans un moment… de lucidité mutuelle.

Le téléphone de Jon se mit à sonner, mais il l'ignora délibérément.

Cela ne ferait qu'un appel de plus… Ses clients s'impatientaient, mais rien ne lui semblait plus urgent que de retrouver la fille de Zoé.

— Etes-vous sûre que c'était le bon moment pour prendre ce genre de décision ? insista-t-il.

— Nous l'avons prise d'un commun accord. Et je n'ai aucun doute quant à sa pertinence. Je sais que nous avons fait le bon choix, affirma-t-elle.

Elle suivit du regard un véhicule qui entrait dans le parking et roulait lentement, à la recherche d'une place pour se garer.

— Le moment aurait pu être mieux choisi, évidemment, ajouta-t-elle tristement. Mais la disparition de Sam… a mis à jour les failles de notre couple. Elle nous a obligés à ouvrir les yeux : nous n'étions pas heureux ensemble.

— Le fait que nous ayons partagé une chambre d'hôtel n'a rien précipité… ?

— Nous n'en avons même pas parlé.

Elle passa nerveusement une main dans ses cheveux, avant de reprendre :

— S'il vous plaît… ne vous mettez pas martel en tête. C'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai placé dans une situation embarrassante. J'aurais dû insister pour prendre une chambre.

Elle tentait de prendre ses distances, et il aurait dû en éprouver du soulagement. Que gagnerait-il à nouer une relation avec elle ? Pourtant, qu'il le veuille ou non, la raison s'effritait sous le désir qui vibrait entre eux.

— J'étais d'accord pour partager ma chambre avec vous, lui assura-t-il.

— Je sais.

Elle s'éclaircit la gorge, avant de poursuivre :

— On peut y aller, maintenant ?

Pas encore : il avait d'autres choses à tirer au clair.

— Nous n'avons rien fait de mal à San Diego, Zoé. Vous dites que je n'ai rien à voir avec cette rupture, mais si elle est motivée, même un peu, par un sentiment de culpabilité pour ce qui aurait pu se passer, je vous en prie, n'en tenez pas compte…

— Il ne s'agit pas de culpabilité. Je n'ai jamais su choisir correctement les hommes de ma vie, vous comprenez ?

Elle esquissa un geste désinvolte, mais Jon ne fut pas dupe.

— Anton n'est qu'un exemple de plus, ajouta-t-elle. Et puis, les ruptures, ce n'est pas si terrible… On s'y fait, vous ne croyez pas ?

Il jura intérieurement. Il venait de renoncer à Sheridan parce qu'elle en aimait un autre… et il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'amouracher d'une femme qui ne souhaitait pas s'engager ? Il était pathétique, franchement ! Mais Zoé lui lançait un avertissement — et

il devait le prendre au sérieux.

— Skye m'a dit qu'Anton était différent de vos précédents compagnons, argua-t-il.

— C'est vrai. Et c'est pour ça que je tenais tant à ce que ça marche entre nous. Mais peut-on considérer comme un progrès une relation qui n'est pas fondée sur l'amour ? Comment ai-je pu croire qu'elle serait assez solide pour résister à la première épreuve ?

— C'est donc vous qui avez décidé de le quitter ?

Elle remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Peu importe. De toute façon, je n'irai pas mieux tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Parce que vous auriez offert de m'héberger.

— Vous n'aviez pas besoin d'un endroit où dormir, peut-être ? poursuivit-il en lançant un regard éloquent vers sa voiture.

— C'était trop vous demander.

Jonathan lui décocha un regard sceptique.

— Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un ami en aide un autre ?

— Vous n'êtes pas mon ami, Jonathan. Vous êtes le détective privé qui enquête sur la disparition de ma fille.

Zoé laissa son regard glisser vers l'homme qui venait juste de garer sa voiture, évaluant distraitement la distance à laquelle il se trouvait.

— Et nous aurions fini par dormir ensemble, murmura-t-elle.

Jon aurait aimé pouvoir affirmer qu'il n'aurait pas tiré avantage de sa présence chez lui, mais il n'en était pas sûr. Comment aurait-il résisté à sa beauté, à l'intensité de son regard ? Elle était en couple depuis des mois — pourtant, elle lui semblait plus seule que toutes les femmes qu'il connaissait, plongée dans une solitude dont elle n'avait même pas conscience. Il brûlait d'être celui qui remplirait ce vide, qui étancherait sa soif… mais son propre passé amoureux n'était guère plus brillant que celui de Zoé, hélas !

Il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

— Pas d'autre commentaire ? insista-t-elle en accordant son pas au sien.

— Qui sait ce que nous aurions fait ? répliqua-t-il d'un ton sibyllin.

Manifestement pressé, le conducteur de la berline, un sourire béat aux lèvres, un bouquet de fleurs à la main, passa devant eux sans les voir.

— Un jeune papa, chuchota Zoé en s'effaçant pour le laisser entrer.

Centré sur elle, Jonathan ne releva pas.

— Alors où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Sur le parking de l'aéroport.

Son téléphone sonna de nouveau et il le coupa après avoir jeté un

œil au numéro d'appel. C'était Robbie Babcock, le chasseur de primes lancé à la poursuite d'un homme qui ne s'était pas présenté au tribunal pour un vol à main armée. Jonathan avait accepté de lui filer un coup de main. Il rappellerait plus tard.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

Il éluda sa question.

— Vous avez une chambre pour ce soir ?

— Pas encore. Mais je vais en prendre une.

Il décida de respecter sa décision. Elle devait panser ses blessures. Et lui aussi.

Ils s'avancèrent dans le hall de l'hôpital.

— Maintenant, dites-moi pourquoi nous sommes ici ?

— Ce matin, j'ai lu un fait divers qui m'a fait froid dans le dos, lâcha-t-il.

Elle chancela imperceptiblement, puis fit deux pas rapides pour le rattraper.

— Racontez-moi.

Il aurait voulu la protéger, mais comment atténuer la brutalité des faits qu'il s'apprêtait à relater ?

— On a retrouvé un garçon de quatorze ans, errant dans les bois près de Placerville. Il avait été enlevé il y a plus de deux mois.

Elle s'immobilisa.

— Il est en vie ? Ses parents doivent être tellement soulagés !

Il hocha la tête.

— Il était nu. Il a été roué de coups et maltraité.

Ils échangèrent un long regard.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien avec Samantha ?

— Pas grand-chose, admit-il. Ce garçon a été retrouvé le jour de la disparition de votre fille. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais elle a attiré mon attention. Les disparitions d'adolescents sont plutôt rares par ici. J'ai aussitôt appelé le mari de Skye.

— Il est inspecteur à Sacramento, c'est ça ?

— Oui. Il a passé un coup de fil pour moi au shérif du comté.

— Vous pensez que Sam a été enlevée par la même personne ?

— Peut-être pas. Ce n'est qu'une intuition, mais… ça vaut le coup de creuser.

Ils n'avaient aucune autre piste, de toute façon.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

Jonathan réprima un juron quand il entendit son téléphone sonner. Robbie Babcock n'était pas du genre à lâcher facilement : il voulait retrouver son fugitif et récupérer son argent. Jon éteignit son portable. Cette coupure forcée lui coûtait, mais il avait besoin de quelques minutes sans être dérangé.

— Le pauvre gosse était en état de choc. Il bredouillait des propos

incohérents. Il n'est pas resté conscient très longtemps après avoir été secouru, mais il répétait toujours la même chose.

Elle porta une main à sa poitrine.

— Laquelle ?

— Il devait se comporter comme un chien et un homme qu'il appelait « Maître » lui faisait porter un collier étrangleur.

Zoé blêmit.

— Où habite ce garçon ?

— Il s'appelle Toby. Sa famille vit à Antelope, mais il n'a pas été enlevé chez lui. Il a disparu alors qu'il rentrait de l'école.

Elle secoua la tête.

— Antelope n'est pas très loin de là où j'habitais avec Anton, mais je ne vois pas le lien avec ma fille. Comme vous l'avez dit, le fait qu'on l'ait retrouvé le jour de la disparition de Sam ne prouve rien, et…

Jonathan leva une main.

— Ce n'est pas tout. Conscient qu'un dangereux criminel courait dans la nature, l'adjoint du shérif est monté avec lui dans l'ambulance pour l'interroger. Il avait peur que l'enfant ne succombe à ses blessures avant d'avoir pu livrer le moindre indice. Il n'a cessé de lui demander : « Qui t'a fait ça ? »

— A-t-il obtenu un nom ?

— Non. Que des balbutiements, jusqu'à ce qu'il demande à l'enfant où il pouvait trouver ce « Maître ».

Zoé ouvrit grand les yeux.

— Et alors ?

— C'est là que le garçon a dit d'une voix à peine audible : « Un salopard de Rocklin. »

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent dans le service de soins intensifs où se trouvait Toby, Jonathan se présenta à M. et à Mme Simpson, qui ne quittaient pas le chevet de leur fils. Il leur expliqua la raison de leur présence, et Zoé put entrer quelques instants dans la chambre du jeune garçon. Quand elle le vit, inconscient, meurtri, relié par des tuyaux à des machines, elle sentit son cœur se briser.

Ne meurs pas ! conjura-t-elle intérieurement. *Bats-toi. Aide-nous à mettre le monstre qui t'a fait ça hors d'état de nuire.*

Quelques larmes roulèrent sur ses joues, bien qu'elle n'ait pas envie de pleurer. Non pas qu'elle s'habituât à ce cauchemar, mais sa douleur venait de se muer en une colère froide et implacable. Elle ne renoncerait *jamais*. Si l'homme qui s'en était pris à Toby avait enlevé Sam, elle ne le laisserait pas s'en tirer. Dût-elle y consacrer chaque minute qui lui restait à vivre, elle le traquerait jusqu'à ce qu'elle le trouve — et lui fasse payer ses crimes.

Jonathan et elle restèrent près du lit, recueillis, silencieux, unis

dans une même douleur.

Elle s'en voulait de s'immiscer dans ces moments d'intimité et de s'imposer à ces parents traumatisés. Répondre aux questions d'inconnus était sûrement le dernier de leurs soucis, mais ils devaient unir leurs forces dans un seul objectif : mettre un terme à cette spirale de violence et faire en sorte que cela n'arrive pas à d'autres. Sa fille avait-elle été enlevée par l'homme qui avait martyrisé Toby ? Elle n'en avait aucune idée, mais le fait que les deux enfants vivent dans des quartiers aisés de Rocklin la forçait à s'interroger. Pouvait-on parler de coïncidence alors que ce crime s'était produit à deux reprises en l'espace de quelques semaines dans une ville aussi petite que Rocklin ?

— Etait-il conscient quand vous êtes arrivés à l'hôpital ? demanda Jonathan aux parents.

— Il l'a été pendant quelques minutes, répondit Mme Simpson.

Le visage terreux, elle semblait encore en état de choc. L'épuisement qui pointait sous sa voix trahissait l'épreuve qu'elle était en train de vivre.

Jonathan glissa les mains dans ses poches.

— A-t-il dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Non, absolument rien, répondit M. Simpson d'un air navré. Nous avons voulu en savoir plus, mais quand nous lui avons posé des questions, il s'est accroché à ma main et…

L'homme chauve au physique trapu, plus petit que sa femme, s'interrompit, submergé par l'émotion.

— Il s'est mis à pleurer, compléta Mme Simpson.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, luttant elle-même contre les larmes.

— Puis il a sombré dans le coma.

Un muscle tressaillit à l'angle de la mâchoire de Jonathan et Zoé sut qu'il ressentait le même écœurement qu'elle. Il fallait stopper le monstre qui était capable d'infliger de telles souffrances.

— Qu'ont dit les médecins ? demanda Zoé.

Mme Simpson échangea un regard inquiet avec son mari.

— Ils ne peuvent pas encore se prononcer.

— S'il y a un changement, vous voudrez bien nous contacter ? demanda Jonathan. C'est très important pour nous.

La femme s'essuya les yeux et hocha la tête, tout en glissant dans son sac la carte de visite qu'il lui tendait.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés dans un moment si difficile, murmura Zoé en se tournant pour partir.

— Ne le soyez pas, affirma Mme Simpson, en la retenant par le bras pour chercher son regard. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Il faut trouver ce « Maître » et l'empêcher de… de s'en prendre à un autre enfant.

A court de mots, Zoé hocha la tête. Le temps pressait. Cet enfant était peut-être le sien.

20

Jonathan jeta un regard oblique vers Zoé, qui traversait le parking de l'hôpital à son côté.

— Nous savons deux choses, à présent, commença-t-il.

— Lesquelles ? s'écria vivement Zoé d'une voix que la colère faisait vibrer. Nous savons que nous avons affaire à un sadique, c'est ça ?

Jonathan parut évaluer sa réponse.

— D'accord, nous savons donc trois choses, nuança-t-il. Mais deux d'entre elles sont plutôt encourageantes pour nous.

Elle plongea la main dans son sac et prit ses clés de voiture. Les émotions qui l'assaillaient l'empêchaient de raisonner. Elle n'avait qu'une envie : fuir cet hôpital, s'éloigner du garçon au corps martyrisé, de ses parents accablés de chagrin. Ceux-ci lui avaient fait si forte impression… Dans deux ou trois mois — ou même avant, qui sait ? —, elle serait peut-être à leur place, tiraillée entre attente et espoir. Si elle avait la chance de retrouver sa fille en vie !

— *Encourageantes ?* reprit-elle, dubitative. J'ai dû rater un épisode.

— Réfléchissez.

La main sur la portière, il se tenait devant elle — si près qu'elle se troubla aussitôt. Effarée, elle s'installa au volant pour mettre de l'espace entre eux. Sa vie était bien trop complexe et chaotique pour y ajouter un souci supplémentaire. Elle aurait voulu ne pas ressentir ce qu'elle ressentait pour Jonathan. N'avait-elle pas retenu la leçon de ses anciennes relations ? Que cherchait-elle, au juste ? Pourquoi ne pas tirer un trait sur l'amour, tout simplement ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Nous devons concentrer nos efforts sur Rocklin et ses environs.

— Vous pensez que le ravisseur de Toby et celui de Sam ne sont qu'une seule et même personne ?

— Cela se pourrait bien.

— La police n'acceptera jamais d'inspecter chaque maison.

Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Non, mais rien ne nous empêche de frapper aux portes et

d'interroger nous-mêmes les habitants. Le fait est que la zone géographique de recherche vient de se rétrécir considérablement. Et ça, c'est encourageant, vous ne trouvez pas ? Il semblerait aussi que l'agresseur dispose d'un environnement qu'il juge suffisamment sûr pour garder ses victimes en vie un certain temps. Nous étions déjà parvenus à cette conclusion, mais à présent nous pouvons définitivement exclure Anton, après Bates et votre père.

— Je devrais me sentir mieux parce que nous savons avec certitude que ces trois hommes n'y sont pour rien ?

— « Mieux », n'exagérons rien… Je dis juste que nous en savons plus aujourd'hui, et qu'un profil du criminel est en train de se dessiner.

Gagnée par une bouffée d'irritation, elle renversa le contenu de son sac sur ses genoux.

— Ce n'est pas assez. Vous avez vu ce pauvre garçon ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Ils échangèrent un long regard.

— Il est en vie, Zoé.

— Oui, mais dans quel état ! Ce ne sera peut-être plus le cas, demain. Combien de fois, au cours des dernières semaines, n'a-t-il pas souhaité être mort ?

— Ce que je veux dire c'est que son ravisseur l'a gardé en vie pendant plus de deux mois. C'est un temps extraordinairement long, quand on sait que la plupart des enlèvements extra-familiaux se soldent par la mort de la victime dans les heures qui suivent. Il faut que je parle à Jasmine…

— Jasmine ?

— Elle a fondé La Contre-Attaque avec Skye. C'est une profileuse reconnue et très talentueuse. Elle s'est mariée récemment et s'est installée en Louisiane, mais elle continue de consulter en free lance. Elle nous aidera à entrer dans la tête du kidnappeur et à mieux comprendre son mode de fonctionnement.

— « Maître » laisse penser qu'il s'agit d'un homme, observa Zoé.

— Animé de pulsions sadiques, comme vous l'avez dit. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut affiner ce portrait.

Elle haussa les épaules, trahissant l'ampleur de son découragement.

— Ce n'est pas un homme : c'est le diable en personne ! murmura-t-elle.

— Je vous l'accorde, mais ce n'est peut-être pas entièrement une mauvaise nouvelle. Avec ce type de personnage, tout porte à croire que Sam est encore en vie.

A cet instant pourtant, l'espoir vacillait en elle, étouffé par un puissant désir de vengeance qui l'aidait à résister à l'horreur et à rester

combative.

— Je veux que Sam revienne. Mais, même si je ne la retrouve pas… je ne m'arrêterai pas avant d'avoir fait mettre ce fumier derrière les barreaux.

— Nous l'aurons, dit-il avec assurance.

Elle mit la main sur ses lunettes de soleil et les glissa sur son nez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Qu'avez-vous prévu de faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Zoé enfonça la clé dans le contact et fit descendre la vitre. Jonathan referma la portière et recula de quelques pas.

— Je vais me rappeler au souvenir de la presse écrite et des chaînes de télévision.

Elle n'avait plus besoin de solliciter l'aide de Skye. L'histoire des Simpson avait certainement attisé l'intérêt des médias, et elle comptait bien en profiter.

— Ensuite, j'irai dîner chez les Bell. Et vous, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vos anciens voisins ? s'étonna-t-il.

— Colin organise une battue, samedi, avec des collègues de travail. Il souhaite me consulter sur l'organisation du parcours et la constitution des équipes.

Jonathan ralluma son téléphone et se crispa en voyant le nombre d'appels manqués. A l'exception d'un bref rendez-vous, le matin même, il avait mis en suspens toutes ses autres enquêtes pour s'occuper exclusivement de la disparition de Samantha. Il ne rattraperait jamais le retard accumulé.

— Je vais retourner dans votre ancien quartier et continuer à poser des questions. Samantha était seule à la maison depuis plusieurs jours. Personne ne l'a vue dans les environs. Comment le kidnappeur a-t-il su qu'elle était en convalescence ?

— C'est gentil, Jon, mais… tout le monde a été interrogé par la police. Et vous avez, vous aussi, déjà parlé à tous mes voisins. Je ne vois pas ce que cela peut apporter de plus. Le coupable ne se dénoncera jamais volontairement !

— Je ne perdrai pas mon temps, je vous assure. Avec la médiatisation de l'enlèvement de Toby, les gens vont repenser à la journée du lundi. Des détails ou des faits qui ne leur avaient pas paru importants prendront peut-être un nouveau relief… Nous sommes sur une piste, Zoé. Nous devons continuer de creuser.

— La nuit où je vous ai rencontré, vous avez laissé entendre que Sam connaissait son ravisseur.

— Je continue de le penser, admit-il.

Un frisson la parcourut.

— Alors, il doit être proche…

S'appuyant sur le rebord de la vitre baissée, Jonathan se pencha, jetant un coup d'œil sur les sièges arrière.

— Vous passerez à la maison après votre dîner ? demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

Elle démarra la voiture.

— Non. De toute façon, je ne sais même pas où vous habitez.

Il sortit une carte de visite et écrivit son adresse personnelle au dos.

— Il y a une clé sous le paillasson, au cas où je ne serais pas rentré, précisa-t-il en la lui tendant.

— Ne m'attendez pas.

— Le chien n'est pas méchant, ajouta-t-il avec un petit sourire entendu, quand il la vit glisser la carte dans son sac.

— Jonathan, mon univers vient de s'écrouler. Je n'ai plus aucun repère… Je ne sais même plus qui je suis !

Il se redressa et s'écarta pour la laisser partir.

— En tout bien tout honneur. J'ai une chambre d'amis.

La question était de savoir si elle voudrait l'utiliser…

* * *

Quelque chose ne tournait pas rond. Samantha le devina en voyant Tiffany debout devant elle, un verre à la main. Rempli de ce qui ressemblait à un milk-shake. Elle l'avait pourtant menacée des pires représailles, après la terrible scène de la matinée…

— Bois ça, ordonna-t-elle en lui tendant le verre.

Sam tira sur son collier pour tenter de respirer plus facilement, mais le cadenas qui l'empêchait de le faire passer par-dessus sa tête l'entravait dans ses moindres mouvements.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tiffany s'était-elle décidée à la tuer ? Avait-elle l'intention de l'empoisonner ?

— Je n'ai pas le temps de discuter, rétorqua Tiffany. C'est meilleur que la nourriture pour chien, non ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Sam prit le verre. Comment refuser alors qu'elle avait si faim ? La tentation était trop grande… Une odeur de fraise vint lui chatouiller les narines. C'était son parfum préféré.

Elle plongea sa langue dans le liquide glacé. Délicieux. A dire vrai, après les croquettes, même un verre d'insecticide lui aurait paru succulent.

— Pourquoi vous m'apportez ça ? demanda-t-elle.

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Je te l'ai dit : nous ne sommes plus amies, après ce qui s'est passé ce matin.

Il y avait donc bien une raison à ce « cadeau » et elle croyait la deviner : la boisson n'était pas nécessairement empoisonnée, mais elle

devait contenir un somnifère. C'était ce qui s'était passé la fois — la seule fois — où Colin lui avait apporté une boisson, autre que l'eau de sa gamelle. Elle s'était sentie si fatiguée après l'avoir bue ! C'était à peine si elle avait pu lever les bras.

S'ils n'essayaient pas de la tuer, ils voulaient la faire dormir. Pourquoi ?

Son estomac gargouilla, tandis qu'elle fixait le verre.

— Vous sortez ce soir ?

— Ça ne te regarde pas ! Je ne suis pas près d'oublier la façon dont tu t'es comportée avec moi, tu sais.

Sam n'en ressentait aucune culpabilité, aucun regret, mais elle comprit qu'il serait plus malin de prétendre le contraire.

— Je voudrais m'excuser. Je… j'étais bouleversée.

Tiffany regarda la chaîne accrochée à l'anneau fixé au sol.

— Tu veux que je te libère, c'est tout. La chaîne est lourde, hein ?

— Comment le savez-vous ?

Sans répondre à sa question, Tiffany poursuivit :

— Tu ne pourras pas enlever ce collier.

— Et si je promets d'être gentille ? implora Samantha.

Sa geôlière parut hésiter, mais finit par secouer la tête.

— Je n'ai pas le choix. Pas ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, affirma Tiffany en regardant de travers le verre encore plein. Tu comptes le boire, oui ou non ?

— J'ai mal au cœur. Je ne vais pas pouvoir l'avaler.

Samantha tenta de lui rendre le milk-shake.

— Non ! Il faut que tu le boives, cria Tiffany d'un air furibond.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Si. C'est juste que je ne me sens… pas bien.

— Et alors ? Je te dis de boire ! Allez, vas-y !

— Non, je ne peux pas.

— Si tu ne le bois pas maintenant, Colin te mettra K.-O. d'une autre manière.

Sam frémit. Elle avait vu juste ! Les Bell attendaient quelqu'un, et ils voulaient s'assurer qu'elle ne ferait aucun bruit.

— Vous recevez du monde ?

Tiffany se dressa, menaçante, au-dessus d'elle.

— Ferme-la et bois !

— Je vous l'ai dit, je suis malade, se plaignit-elle, les narines soudain saturées par le parfum lourd de Tiffany.

Ne sentait-elle pas la puanteur qui se dégageait de la litière ? Il fallait vraiment qu'elle soit plus préoccupée que d'habitude pour la

supporter.

— Tu n’as pas le choix. Tu bois, c’est tout ! Tu n’as donc pas retenu la leçon ? A moins que tu ne préfères la manière forte ?

Elle savait qu’elle tentait le diable, mais elle ne voulait pas laisser passer la plus petite chance.

— Accordez-moi encore quelques minutes…

— Je n’ai pas « quelques minutes », gronda Tiffany en claquant dans ses doigts. Allez, grouille-toi !

— Je le boirai, mais j’ai besoin d’un peu de temps. Vous n’avez qu’à revenir chercher le verre plus tard.

Sa geôlière émit une sorte de rire forcé.

— Pour que tu t’en débarrasses dès que j’aurai le dos tourné ? Tu me prends pour une idiote ?

Elle laissa échapper un juron et empoigna vivement la chaîne, déterminée à accélérer les choses. Prenant peur, Samantha ingurgita le milk-shake en quelques gorgées.

— Tu vois quand tu veux… Ce n’était pas si difficile…, reprit Tiffany d’un ton sarcastique en laissant retomber la chaîne.

— Voilà, murmura Samantha en lui rendant le verre.

Il était si bon que l’idée même d’avoir à le vomir lui fut désagréable, mais elle n’avait pas le choix.

Plus vite Tiffany la laisserait seule, plus vite elle le vomirait et se débarrasserait de la drogue avant qu’elle ne se propage dans son organisme.

Par chance, elle n’eut pas à attendre : sa ravisseuse pivota sur ses talons et sortit sans un mot. Elle était pressée, manifestement — et ça tombait bien, songea Samantha en rampant aussitôt jusqu’à la litière. Elle ne s’était jamais fait vomir avant, mais cela ne devait pas être si difficile que ça.

Elle enfonça un doigt dans sa gorge, comme elle avait vu faire une copine, dans les toilettes de l’école. Un spasme contracta son estomac et elle eut un haut-le-cœur. Elle s’étouffa sur un reflux de bile et déglutit à plusieurs reprises. Non. Elle n’y arriverait pas. C’était trop douloureux.

Mais alors qu’elle était assise, penchée au-dessus de la litière, elle n’eut soudain plus besoin de se forcer. L’odeur nauséabonde, combinée à la sensation nauséeuse qui lui retournait l’estomac, fut suffisante pour provoquer les spasmes et elle expulsa, par à-coups, tout ce qu’elle venait d’avaler.

Ensuite, elle s’effondra, épuisée, la joue contre le sol. Les murs de la pièce étaient si épais que très peu de bruits lui parvenaient de l’extérieur. Toutefois, elle avait fini par découvrir que si elle restait assez longtemps immobile, l’oreille collée au parquet, des sons diffus lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle avait aussi appris à

différencier l'ouverture de la porte de la sonnerie du téléphone et des bribes de conversation.

La maison était plongée dans le silence, mais ça ne durerait pas. Tiffany ou Colin allait revenir pour vérifier qu'elle était endormie.

Après avoir secoué la litière pour couvrir le vomi, elle rampa jusqu'au matelas en espérant que la puanteur qui flottait déjà dans la pièce masquerait l'odeur aigre du vomi.

Pourvu qu'elle ait tout rejeté ! Il fallait qu'elle reste consciente.

Ils recevaient des invités, cela ne faisait aucun doute. Sinon, pourquoi auraient-ils eu besoin de la droguer ?

Se forçant à s'asseoir, elle ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, restant à l'affût du moindre son, du moindre mouvement. S'ils montaient, elle ferait mine d'être endormie. Rassurés, ils rejoindraient alors leurs invités. Il lui suffirait de faire le maximum de bruit, en criant de toutes ses forces, en faisant claquer la chaîne, en martelant le sol pour attirer leur attention.

Mais si Colin ou Tiffany étaient les seuls à l'entendre, elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'atteindrait jamais la trente-sixième marque sur la plinthe.

* * *

Zoé sonna à la porte des Bell et patienta quelques secondes.

Tiffany vint ouvrir.

— Bonjour, dit-elle d'un ton morne.

Elle s'effaça pour la laisser entrer, mais son sourire était si contraint que Zoé resta sur le seuil, indécise.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Tiffany lui sourit de nouveau, cherchant à y mettre plus de conviction, mais Zoé ne fut pas dupe.

— Vous semblez un peu… tendue.

— Ce n'est rien. Une mauvaise journée. Je n'ai pas arrêté de courir et quand je suis rentrée du travail, votre enquêteur m'attendait devant chez moi pour me poser des questions, ce qui n'a rien arrangé.

Elle s'éventa le visage d'un air las.

— Cela ne me gêne pas, bien sûr, poursuivit-elle. Mais j'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

— Je suis désolée. Il pense… que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose qui pourrait prendre un autre sens à la lumière des nouveaux éléments. Et comme vous étiez chez vous ce jour-là…

— Si seulement j'avais entendu quelque chose !

— Je sais. Et je ne veux vraiment pas vous causer de problèmes.

Entrer ou partir ? Elle devait se décider. Elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le seuil. Anton risquait de la voir. Or, même si elle ne nourrissait aucune rancœur à son égard, elle préférait l'éviter.

Franchement, si ce n'était pour Sam, elle n'aurait jamais remis les pieds dans le quartier.

— Je peux repasser plus tard, quand Colin et vous aurez eu le temps de vous détendre ? Vous n'avez pas à m'inviter à manger…

— Il n'y a aucun problème, la coupa Tiffany. Le dîner est presque prêt.

Elle lui désigna le canapé.

— Installez-vous. Colin n'est pas encore rentré, mais il ne devrait plus tarder.

Zoé pénétra dans le salon, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir le jour de la disparition de Sam. Il s'en dégageait la même impression d'ordre et de propreté qu'au début de la semaine, mais, de près, les meubles ne lui parurent pas d'aussi bonne facture.

Anton, qui était sensible à la moindre faute de goût, ne possédait que du mobilier de valeur. Il lui avait appris à repérer les contrefaçons. Ici, le canapé, la table basse et les tableaux représentant des villas méditerranéennes provenaient manifestement de magasins discount. Seules les roses, qui trônaient en évidence sur la table du salon, attiraient l'œil dans ce décor pêche et beige, plutôt fade.

— Quel magnifique bouquet ! s'exclama Zoé.

— C'est Colin qui me les a offertes, s'enorgueillit Tiffany avec un sourire radieux.

— Est-ce votre anniversaire ?

— Non. Il me les a fait livrer, juste pour me dire qu'il m'aime.

— Comme c'est romantique !

Et rassurant, songea-t-elle. L'attitude ambiguë de Colin à son égard la mettait trop souvent mal à l'aise.

— Puis-je vous aider à préparer quelque chose ?

Tiffany se mordilla la lèvre inférieure, l'air hésitant.

— Est-ce que cela se fait d'aider, quand on est invité ? demanda-t-elle. Je veux dire… Serait-ce impoli de ma part d'accepter votre offre ?

— Pas du tout, assura Zoé en riant. J'en serais ravie et je vous dois bien ça, si c'est mon détective privé qui vous a mise en retard… Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

— J'étais en train de préparer la salade. Si vous pouviez finir de râper les carottes, de couper les concombres, puis ajouter les betteraves, les noix… J'en profiterai pour aller me changer, avant le retour de Colin.

— Pas de problème.

Tiffany la guida vers la cuisine et l'y abandonna pour aller se changer, avec une fébrilité qui prouvait l'importance que Colin avait à ses yeux : il était l'invité de marque qu'elle voulait impressionner. Zoé ne s'en offusqua pas. C'était même plutôt touchant.

Elle était en train de mettre les betteraves dans la salade, quand la voix de Colin lui parvint de l'entrée.

— C'est moi. Tiff ? Zoé est arrivée ?

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Je suis dans la cuisine. Votre femme est allée se changer.

Il la dévisagea avec stupeur, avant de la détailler des pieds à la tête sans cacher son plaisir. Zoé lança un regard machinal vers le bouquet de fleurs.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle pour dissiper son malaise.

— Plus que vous n'en avez idée, répliqua-t-il.

Pourquoi avait-elle l'impression désagréable qu'il ne parlait pas de nourriture ?

— Votre femme a mis les petits plats dans les grands.

Elle retourna dans la cuisine, espérant que Tiffany ne tarde pas trop à revenir. Par chance, elle n'eut pas à attendre longtemps : un instant plus tard, elle entendit les talons de son hôtesse claquer dans l'escalier.

— Colin, tu es rentré ! l'entendit-elle s'exclamer.

— Enfin ! Je te jure, je me demande ce qu'ils feraient sans moi dans ce cabinet. Je suis le dernier arrivé, mais je fais quatre-vingts pour cent du boulot à moi tout seul.

Il parlait fort et Zoé ne put s'empêcher de penser qu'il le faisait à son intention. Cherchait-il à l'impressionner ?

— C'est parce que tu es tellement intelligent, s'extasia Tiffany.

Dans le silence qui suivit, Zoé imagina qu'ils s'étreignaient et s'embrassaient. Quand Colin entra dans la cuisine, il n'avait plus son porte-documents.

— Comment trouvez-vous notre maison ? demanda-t-il, tandis que sa femme venait chercher le saladier.

— Elle est ravissante, répondit platement Zoé.

— Tiffany vous a fait faire le tour du propriétaire, au moins ? Nous avons un plan au sol un peu différent de celui d'Anton. Nous avons une chambre en moins, aussi.

Quel intérêt de visiter ce qu'elle connaissait déjà ?

— Pas encore. Je viens juste d'arriver, répondit-elle, ne voulant pas se montrer impolie.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons prévu de faire dans le jardin.

Il disparut quelques secondes, avant de revenir avec un plan. Un barbecue, un patio qu'elle trouva un peu trop tape-à-l'œil, une piscine avec Jacuzzi, et un aménagement paysager étaient prévus.

— Cela semble super. Quand avez-vous prévu de commencer les travaux ?

— Dans un an ou deux.

— Il ne faudra pas oublier d'installer une barrière de sécurité autour de la piscine, ajouta-t-elle pour la forme.

Son conseil lui valut des regards perplexes.

— Pourquoi ferions-nous ça ? demanda Colin.

— Eh bien… quand vous aurez des enfants, pour éviter les accidents, expliqua Zoé.

— Colin ne veut pas d'enfants, intervint Tiffany d'une petite voix. Et ça me va. Tout ce qui compte, c'est d'être ensemble.

Zoé tourna son regard vers son voisin. Ne lui avait-il pas confié, l'autre nuit, son désir de fonder une famille ?

— J'espère que ce n'est pas ce qui est arrivé à Sam qui vous a fait changer d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, absolument pas, répondit son hôte.

Il haussa les épaules.

— Nous en aurons probablement un jour, mais plus tard — beaucoup plus tard. Je n'ai que vingt-cinq ans. Nous voulons profiter de la vie avant de nous stabiliser.

— Je vous comprends : avoir des enfants, c'est une sacrée responsabilité, murmura-t-elle.

Il lui fit un clin d'œil.

— L'animal de compagnie, c'est le parfait compromis, vous ne trouvez pas ?

Elle ne l'avait jamais entendu parler d'animaux.

— Vous en avez ?

— Pas encore.

Elle intercepta le regard réprobateur que Tiffany lançait à son mari. Ils n'étaient pas d'accord sur le sujet, semblait-il.

— Mais nous pensons sérieusement à acheter un chien, ajouta Colin.

— Par quelle race êtes-vous attirés ?

Il ouvrit une bouteille de vin et lui versa un verre.

— Laquelle pourrait me plaire, d'après vous ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas.

— Une race malléable, que je pourrai dresser, ajouta-t-il d'un ton sibyllin.

— Le dîner est servi, annonça Tiffany, l'air choqué.

21

— Tu t'es shooté ? chuchota Tiffany à Colin, qui venait de la rejoindre dans la cuisine, avec les assiettes qu'il venait de débarrasser.

Ils avaient fini de manger et Zoé s'était absentée pour aller aux toilettes. Tiffany n'avait jamais passé de moment aussi éprouvant. Assister tout au long du repas aux avances à peine dissimulées que son mari faisait à Zoé l'avait mise au supplice.

Il la fusilla du regard.

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me mens pas. Tu es surexcité… Regarde-toi !

Faire venir Zoé était une très mauvaise idée. Elle l'avait su dès le début, mais à présent elle était *franchement* angoissée. Elle aurait juré aux regards que lui avait lancés Zoé pendant le dîner qu'elle était consciente du comportement étrange de Colin et de l'intérêt un peu trop « marqué » qu'il lui témoignait. Il n'avait cessé de la reluquer, comme s'il rêvait de lui sauter dessus pour lui arracher ses vêtements.

— Tu as pris de l'ecstasy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il déposa les assiettes sales dans l'évier.

— On a prévu de faire la fête après, non ? J'ai pris un peu d'avance… Il n'y a pas de mal à ça !

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Une ligne de coke avant de quitter le bureau — ça te va comme réponse ? Pas de quoi en faire une histoire !

— Tu n'aurais pas pu attendre, Colin ? Je te rappelle que nous devons être très prudents, surtout en présence de Zoé.

— Je n'ai rien laissé échapper. Rien qui puisse nous trahir !

— Tu n'arrêtes pas de parler d'animaux de compagnie… Si tu continues à les comparer à des êtres humains, elle va trouver ça curieux, d'accord ? Ne remets plus ce sujet sur le tapis ! Tu la rends nerveuse, et moi aussi !

Colin secoua la tête comme s'il ne la croyait pas.

— Tu exagères, se défendit-il.

— Sûrement pas. Si tu veux qu'on passe un bon moment avec

James et Tommy, tu ferais mieux de te dépêcher de mettre au point le parcours de cette battue. Plus vite ce sera fait, plus vite Zoé partira.

Il l'attrapa par la taille.

— Alors maintenant, tu me menaces ?

Tiffany cligna plusieurs fois des paupières, luttant contre les larmes.

— Je n'irai pas en prison comme mon frère, lâcha-t-elle d'une voix plaintive.

— Oh ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit que personne n'irait en prison…

— Chut ! coupa-t-elle. Tu parles trop fort. Débarrasse-toi d'elle, un point, c'est tout.

Il la lâcha et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être que je n'ai pas envie de me débarrasser d'elle, justement. On pourrait avoir un autre animal de compagnie — un plan mère-fille, ça me dirait bien…

Tiffany sentit ses jambes se dérober. C'était ce qu'elle avait craint : son mari perdait l'esprit.

— Nous ne pouvons pas la garder ici ! se récria-t-elle.

— Pourquoi ? Elle ne serait pas plus en mesure que sa fille de s'échapper. Tout aussi vulnérable et soumise à ma volonté…

— Ce n'est pas une enfant. Elle est plus maligne, plus inventive, plus forte : ce sera forcément différent. Et qui sait à combien de personnes elle a dit qu'elle venait dîner ici ?

— Imagine sa réaction, lorsqu'elle retrouvera sa fille. D'une certaine façon, nous lui ferions un cadeau…

Colin se mit à rire, l'air sardonique.

— Nous ne ferions que lui donner ce qu'elle veut, pas vrai ?

Et *lui* aurait ce qu'il voulait. Elle le soupçonnait d'anticiper le moment jubilatoire où Zoé comprendrait qu'elle venait d'être trahie par l'homme qu'elle considérait comme un allié.

Tiffany se mordilla la lèvre. Il lui faisait vraiment peur, parfois …

— Colin, nous ne pouvons pas…

— Si ! Elle comprendra comme ça que toi et moi, nous avons une relation très libre et qu'elle n'a pas de raison de lutter contre son attirance pour moi, expliqua-t-il. C'est toi qui la bloques, j'en suis sûr. Elle n'arrête pas de parler de toi.

Tiffany se sentit défaillir. Son pire cauchemar était en train de se réaliser : Colin ne voulait plus d'elle — il venait de lui en donner la preuve ! Elle le craignait, mais elle était plus effrayée encore à l'idée de vivre sans lui.

— Nous n'avons pas une relation très libre, murmura-t-elle, le souffle court.

— Tu vas coucher avec mes potes, ce soir. Comment appelles-tu

ça ?

— C'est toi qui m'as suppliée de le faire !

— Si cela ne me gêne pas, ça ne devrait pas te gêner non plus. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une partie de jambes en l'air… Un moyen de s'éclater. Et d'échapper à la routine.

— *S'éclater ?* On se tire une balle dans le pied, oui, si on kidnappe Zoé. N'y pense même pas.

Il la pressa contre le plan de travail et se mit à l'embrasser dans le cou.

— Allez, bébé, fais-le pour moi !

Elle fut prise d'hésitation, comme chaque fois qu'il essayait de l'amadouer. Colin pouvait être si facétieux — et si aimant — lorsqu'il était heureux… Mais pourquoi était-il de plus en plus difficile à satisfaire ?

— Zoé est en contact étroit avec les flics et elle a embauché un détective privé… Elle leur a sûrement dit qu'elle venait chez nous, argua-t-elle.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ce n'est qu'un dîner chez un couple de voisins. Elle ne leur a pas fourni son emploi du temps minute par minute !

Tiffany entendit le bruit de la chasse d'eau. Il lui restait peu de temps pour ramener son mari à la raison.

— C'est trop risqué !

— Allez… Même si elle leur a dit qu'elle venait ici, on trouvera bien un moyen de s'en sortir.

— Comment, par exemple ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Laisse-moi faire.

— Non. Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Quand je me serai bien amusé avec elle, nous la laisserons à James et Tommy.

Maintenant, c'était sûr : Colin débloquait !

— Tu es fou ? Ils comprendront que nous la retenons contre son gré !

— Nous lui aurons donné un sédatif, mis un sac sur la tête et nous l'aurons attachée avec le collier. Ils seront tellement défoncés qu'ils penseront que c'est une de nos amies et que c'est un jeu. Tout le monde se débat avec ce collier. C'est ça qui est excitant.

Zoé ne serait pas en mesure de se débattre. Assommée par le sédatif et l'alcool, elle serait complètement dans les vapes.

Tiffany serra si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Cela suffirait-il, cette fois ? Un peu de drogue et quelques heures ? Si Colin obtenait ce qu'il voulait, serait-il satisfait ?

La tentation de dire oui était grande, mais la soudaine attirance de Colin pour leur ancienne voisine lui était insupportable. Zoé n'était

pas seulement jolie, elle était aussi plus âgée qu'eux de quelques années, et elle constituait un défi intellectuel pour son mari. Et si une vraie relation se nouait entre eux ? Elle savait combien Colin pouvait se montrer charmant : il achèterait des fleurs et des bijoux à Zoé, il lui offrirait son soutien pour gagner son affection.

Ah ! non. Plutôt mourir que de perdre l'amour de Colin ou de se demander sans cesse s'il fantasmait sur la voisine ! Plutôt mourir que de redevenir la fille insignifiante qu'elle était au lycée ! Mais il ne lui demandait qu'une nuit… Ne valait-il pas mieux lui donner ce qu'il voulait maintenant plutôt que de payer le prix fort par la suite ?

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? murmura Colin en caressant sa poitrine pour venir à bout de ses dernières résistances. Tu veux bien, dis ?

Elle sentit sa résolution fondre comme neige au soleil. Elle aimait tant qu'il soit gentil avec elle !

— Comment allons-nous faire ?

Elle entendit le robinet de la salle de bains se fermer. Colin sortit de sa poche un petit papier d'aluminium plié.

— Mets ça dans son verre. Elle ne se méfie pas de toi.

Tiffany regarda la petite pilule blanche dans sa protection. Elle connaissait le Rohypnol. Elle en avait pris une ou deux fois sur l'insistance de Colin, qui souhaitait savoir combien de temps duraient les effets et ce dont elle se souviendrait au réveil.

— Si je fais ça, tu devras la tuer. Je ne veux pas qu'elle vive sous mon toit.

Et après ça, tout serait fini. Zoé ne serait plus une menace.

— Tu te prends au jeu, dis-moi ! la taquina-t-il en titillant de sa langue le lobe de son oreille. Serais-tu jalouse, ma chère ?

Tiffany imagina Zoé en train de s'essuyer les mains dans la salle de bains, à des années-lumière de ce qui se tramait dans son dos.

— Alors c'est oui ? Tu la tueras après ? insista-t-elle.

— Dommage de devoir me débarrasser d'elle aussi vite : elle aurait fait un merveilleux animal de compagnie.

Il poussa un soupir faussement dramatique.

— Je suppose… que je devrais me contenter d'un seul.

— Alors tu l'élimines ? Ce soir ?

— Si c'est la condition pour que tu acceptes…

Tiffany entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Colin, attends… Je ne suis pas sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Bien sûr que si.

Il la gratifia d'un sourire et mit la pilule dans sa main, avant de conclure :

— Ce n'est qu'une petite garce prétentieuse. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

* * *

Les effets de la cocaïne que Colin avait sniffée avant de quitter son bureau commençaient à se dissiper. Une seule ligne ne lui faisait effet qu'une petite heure — guère plus. Il aurait bien pris la dose supplémentaire qu'il avait glissée dans son attaché-case, mais il se força à attendre.

Patience. La soirée s'annonçait d'enfer et l'attente lui conférait encore plus de piment. Il jeta un regard à Zoé, assise près de lui à la table de la salle à manger, et ne put réprimer un sourire.

Maintenant qu'il était certain d'avoir ce qu'il voulait, pourquoi ne pas profiter pleinement de cet instant ? N'était-ce pas délicieux de jouer la comédie du parfait voisin en sachant ce qui allait suivre ? A cette idée, sa frustration s'évanouit, et il s'amusa à plaquer un masque inquiet sur son visage. Puis il se lança dans une grande explication concernant l'organisation de la battue du lendemain.

Dans la cuisine, Tiffany entrechoquait bruyamment la vaisselle, trahissant sa nervosité. A ce rythme, ils mangeraient bientôt dans des assiettes en carton ! songea-t-il, conscient des regards sombres qu'elle leur lançait régulièrement par la porte ouverte. Par chance, Zoé ne se rendait compte de rien. Penchée sur une carte de Rocklin, elle essayait de déterminer la surface à allouer à chaque bénévole.

— Il faudrait que chacun de nous couvre un maximum de surface, expliqua-t-il.

Elle fronça les sourcils devant les zones peu peuplées qui s'étendaient à l'est de la ville.

— C'est très vaste… surtout si nous sommes à pied !

— Faisons-le en plusieurs fois, alors. Comme ça, tout le monde achèvera son parcours dans un laps de temps raisonnable. Et, la fois suivante, nous reprendrons là où nous nous serons arrêtés. Privilégions la qualité plutôt que la quantité.

— La police a déjà fait ce travail, objecta-t-elle.

— Cela ne fait rien. J'ai vu dans un reportage qu'une petite fille disparue avait été retrouvée dans le parc qui avait pourtant été fouillé et ratissé quelques jours auparavant. On peut toujours passer à côté de quelque chose.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans grande conviction.

Elle semblait plus détendue maintenant que le dîner était terminé. Le sédatif commençait-il à faire effet ? Elle avait déjà bu la moitié du verre que Tiffany lui avait apporté après le repas.

Bon sang ! Dépêche-toi de boire ce verre, finissons-en ! songea-t-il en vidant le sien. Il savait que le Rohypnol faisait effet en trente minutes, mais Zoé sirotait son vin lentement, à petites gorgées. En avait-elle bu

assez ? Si c'était le cas, elle ne devrait pas tarder à s'assoupir…

— Poussons jusqu'à Syanford Ranch, proposa-t-il.

Elle acquiesça vigoureusement. Bon sang ! Où puisait-elle cette énergie ? Pourquoi ne finissait-elle pas son verre ? Si ça continuait comme ça, elle ne serait pas K.O. avant l'arrivée de Tommy et James. Or il voulait Zoé pour lui tout seul d'abord, dans sa chambre, comme si elle était sa femme. Peut-être la partagerait-il plus tard, quand il aurait assouvi ses désirs, mais il voulait prendre son temps, sans être bousculé. Puisqu'elle devrait mourir après, il pourrait faire tout ce qu'il voulait, sans chercher à la ménager. Ce serait une nouvelle expérience. D'ordinaire, il devait se retenir pour ne pas abîmer trop vite son « animal ». Ce n'était pas toujours facile de les enlever. Il fallait prendre de grands risques, même s'ils étaient calculés — quoi qu'en pensât Tiffany. D'ailleurs, il n'en avait kidnappé que quatre, dont Rover qui était actuellement dans le coma et Samantha, endormie à l'étage. Quatre, ce n'était pas beaucoup…

Mais ses pulsions devenaient de plus en plus envahissantes. Tout comme son goût du sang et de la violence. Son plaisir était étroitement lié à la douleur des victimes. Il fallait qu'elles souffrent — sans quoi il ne parvenait pas à jouir. C'était pour cette raison que Rover avait fini par se rebeller. C'était aussi pour ça qu'il ne parvenait plus à faire l'amour « normalement » avec sa femme. Même les séances de bondage ou la cire chaude ne lui faisaient plus d'effet.

Le visage de Laurie, la fillette de dix ans qu'il avait enlevée dans un parc, six mois après son mariage, passa devant ses yeux. A cette époque, ils vivaient en Virginie et il allait à la fac de droit. Tiffany croyait qu'il avait relâché la gamine, mais il l'avait tuée, et avait caché son corps dans les bois — très bien caché… Jamais personne ne la retrouverait. Redoutant la réaction de Tiffany, il avait préféré lui taire cette partie de l'histoire. Depuis, il l'avait amenée à accepter l'idée qu'il fallait tuer les gosses, que c'était une fin inévitable — en se gardant bien de préciser qu'il était parfaitement à l'aise avec ça, et qu'il en tirait même du plaisir.

Il pensait parfois à Laurie pour faire monter son excitation.

— Colin ?

La voix de Zoé interrompit le fil de ses pensées.

— Désolé.

Il simula un bâillement.

— La journée a été longue et je suis crevé. Et vous, vous tenez le coup ?

— Ça va. Nous avons terminé pour ce soir, non ?

Elle s'adossa à la chaise après avoir reposé son verre, qu'elle venait de finir.

— Encore un peu de vin ? demanda-t-il.

— Non, merci.

— Nous avons prévu l'itinéraire pour une dizaine de volontaires… Peut-être devrions-nous prévoir plus grand, au cas où il y aurait plus de monde que prévu ?

Elle se pencha de nouveau sur les cartes.

— Ce serait bien… mais je crois quand même que nous devrions nous concentrer sur cette zone-ci, suggéra-t-elle en indiquant un coin de la carte qui allait jusqu'à Roseville.

— Pourquoi ? Samantha peut se trouver n'importe où.

A l'étage, par exemple…

— Quand j'en ai parlé à l'inspecteur Thomas, il m'a conseillé de concentrer nos efforts dans un rayon de quatre kilomètres autour de la maison.

— L'inspecteur Thomas sait que nous organisons une battue ?

Cela ne l'inquiéta pas ; il s'y attendait même.

— Je le lui ai annoncé au téléphone, tout à l'heure. Il m'a promis de nous rejoindre avec d'autres policiers.

Colin se crispa. Ce qu'il avait prévu lui parut soudain compromis, mais il devait parer à toutes les éventualités.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ce soir ? s'informa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Nous aurions pu lui demander de passer. Il aurait été de bon conseil, puisqu'il a déjà ratissé le secteur.

— Mais comme vous l'avez dit, repasser aux mêmes endroits ne sera pas superflu. Vous êtes d'une grande aide, murmura-t-elle en le gratifiant d'un sourire reconnaissant.

Elle semblait si sincère, accrochée à la petite fenêtre d'espoir qu'*il* lui avait fait entrevoir. Un sentiment de toute-puissance l'envahit. Le bonheur de Zoé dépendait de lui, dorénavant. Et de lui seul.

D'ailleurs, il allait annuler la soirée avec James et Tommy. Ils ne feraient que lui barrer la route…

— Et je ne suis pas sûre que l'inspecteur ait une grande expérience dans les enlèvements d'enfants, ajouta-t-elle.

— Et votre ami — le détective privé ? demanda Colin. On aurait pu l'inviter lui aussi, vous ne croyez pas ?

Il la vit jeter un coup d'œil surpris à son verre vide. Elle se demandait peut-être à quel moment elle l'avait fini — ou pourquoi la tête lui tournait après seulement deux verres.

— Il n'était pas disponible ce soir.

— Pourquoi ça ? répondit-il d'un air intéressé.

— Il avait prévu de réinterroger certaines personnes.

— Lesquelles ?

— La meilleure amie de Samantha, ainsi que ses parents.

Excellent. Le détective était occupé ailleurs.

— Est-ce qu'il sait avec qui vous êtes ?

Elle ferma les yeux et secoua doucement la tête, comme si elle s'efforçait de rester éveilée.

Parfait ! Le Rohypnol faisait effet.

— Zoé ?

Elle ouvrit les yeux.

— Hmm ?

— Sait-il que vous êtes ici ? répéta-t-il.

— Hmm.

— Il le sait, pressa-t-il. Vous lui avez dit ? Vous avez dit à Jonathan que vous veniez dîner chez nous ?

Elle hocha la tête.

— Oui… Il m'a proposé… de passer chez lui… après, bredouilla-t-elle.

Zut. Ça, ça compliquait la situation. Sa voiture était garée de l'autre côté de la rue, et pas dans l'allée d'Anton, mais les voisins ne prêteraient pas attention à ce détail, même s'ils avaient entendu parler de leur rupture.

— Où allez-vous ? articula-t-elle laborieusement.

Avait-il eu la main lourde ? Il aurait dû se contenter d'un demi-comprimé pour qu'elle ne soit pas complètement inconsciente. Il voulait qu'elle réagisse à ce qu'il lui ferait. C'était là tout le plaisir.

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle.

— Vous avez une… femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un !

Il se mit à rire en agitant la main vers elle, comme pour lui faire ses adieux. Elle était trop dans le cirage pour s'en offusquer. Elle laissa même échapper un bruit de gorge qui ressemblait à un rire.

— J'ai la pétoche, chuchota Tiffany en se lovant contre lui.

— Tu plaisantes ? Regarde-la ! Elle ne comprend pas ce qui lui arrive… Elle est aussi vulnérable que l'oiseau tombé du nid !

Zoé se leva, titubante, l'œil hagard, avant de retomber sur sa chaise.

— Regarde-la, répéta-t-il à sa femme, avant de s'adresser à Zoé : Je crois que vous devriez vous asseoir sur le canapé…

— Dé-désolée. Je… Je ne sais pas… je ne peux pas… J'ai dû trop boire, mais…

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous vous serez reposée, dit-il en la guidant vers le salon.

— Colin…, intervint Tiffany d'une voix pleine d'appréhension. Tu l'as entendue : le détective privé sait qu'elle est ici. Si elle disparaît, nous serons les premiers suspectés. Ça risque de nous poser des problèmes — comment ferons-nous pour Samantha s'ils viennent

fouiller la maison ?

Au contraire, tout s'imbriquait parfaitement, comme les pièces d'un puzzle ! Il ne pouvait pas laisser passer une opportunité pareille.

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Comment ?

— Est-ce que votre portable est dans votre sac, Zoé ?

— Qu-quoi ? bafouilla cette dernière en plissant les yeux.

— Votre téléphone portable… Où est-il ?

Ses mouvements étaient maladroits, mais, malgré son manque de coordination, elle réussit à le sortir de son sac.

— Qu'est-ce que… vous faites ? demanda-t-elle quand il le lui prit des mains.

— Je vais envoyer un texto à Jonathan.

— Oh ! d'accord… Dites-lui… de venir me chercher.

— Ne vous inquiétez pas.

Il fit glisser ses doigts sur sa joue. Elle était si jolie.

— Vous ne risquez rien avec moi, la rassura-t-il.

— Colin, c'est de la folie ! s'exclama Tiffany par-dessus son épaule.

— Ferme-la. Je t'ai dit que j'avais un plan.

— C'est trop risqué !

— Je t'ai dit de la fermer ! Déshabille-toi.

— *Quoi ?*

— Elle est plus grande que toi, mais avec une paire de talons tu pourras passer pour elle…

— Je ne comprends pas…

— T'occupe !

Il prit le sac de Zoé qu'il vida sur le sol, avant d'en inspecter le contenu. Allongée sur le canapé, le regard fixé au plafond, Zoé n'émit aucune protestation.

— Tiens, prends ça ! fit-il en tendant à Tiffany la paire de lunettes de soleil.

— Il fait nuit, protesta-t-elle. J'aurai l'air bizarre, avec des lunettes…

— Mais non ! Tout le monde sait que Zoé ne les quitte plus parce qu'elle a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Ça paraîtra tout à fait normal, au contraire.

Tiffany lui lança un regard incrédule.

— Allez ! Dépêche-toi ! s'impatienta-t-il.

Il la poussait un peu trop, il en avait conscience — mais il était à bout de patience. Il claqua dans ses doigts pour la faire bouger.

— Tout ira bien si tu suis mes instructions.

A contrecœur, elle commença à se déshabiller.

— Attendez… Qu'est-ce que… ? bafouilla Zoé quand il commença à déboutonner son chemisier. C'est toi, Anton ?

Colin se pencha, lui murmurant doucement à l'oreille :

— Tout va bien, bébé, c'est moi. J'essaie juste de te mettre au lit. Tu as besoin de te reposer.

Le regard dans le vide, la bouche entrouverte, elle ne lui opposa plus aucune résistance. Sa respiration s'apaisa petit à petit. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'apprécier le spectacle… Allongée en sous-vêtements sur le canapé, sa voisine ressemblait à une poupée de chiffon.

— Mais… qu'est-ce que c'est que cette lingerie ? s'étonna-t-il en regardant le soutien-gorge blanc à armature et la culotte de coton à pois roses. C'est d'un banal ! Je suis un peu déçu, franchement… Je m'attendais à mieux de votre part.

— Colin !

Il se retourna. Sa femme faisait la moue, évidemment.

— Arrête de te faire du mouron ! bougonna-t-il. Je t'aime et tu le sais. Habille-toi et bouge sa voiture.

Il lui jeta les vêtements de Zoé et le trousseau de clés.

— Quand tu seras au volant, n'hésite pas à klaxonner et à faire un signe si l'un de nos voisins est dehors. Essaie de te faire remarquer… Il faut que les gens pensent que Zoé quitte le quartier, tu piges ?

— Et j'irai où ? demanda-t-elle.

Il secoua Zoé par l'épaule.

— Hé ! Où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Hmm ?

— Dans quel hôtel avez-vous pris une chambre ?

Elle ne répondit pas.

— Zoé ! cria-t-il.

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et elle se mit à gigoter.

Son silence l'enragea autant qu'il l'excita. Il la violerait pendant des heures, puis il la tuerait. Il n'avait jamais fait ça avant, et, cette fois, il n'aurait pas à se retenir. Il pourrait satisfaire tous ses fantasmes, même les plus violents.

— Colin, où est-ce que je vais garer sa voiture ? redemanda Tiffany.

— Trouve un hôtel !

— Lequel ?

— N'importe lequel, mais à une demi-heure d'ici. Un hôtel assez fréquenté pour que tu passes inaperçue.

— Pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle en le fixant, les yeux écarquillés.

— Parce que l'endroit où on l'aura vue pour la dernière fois doit être le plus loin possible d'ici.

Mais surtout il voulait passer un peu de temps seul avec sa belle voisine, sans sa femme… et la jalousie qui la rongeait.

— Bon… d'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Laisse les lunettes de soleil dans la chambre que tu vas prendre, utilise sa carte de crédit et son permis de conduire. Garde la tête baissée au cas où il y aurait des caméras.

— Et comment je fais pour revenir ?

— Prends un taxi et descends à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, tu te caches dans un coin, tu changes de vêtements et tu jettes les siens dans une poubelle pour qu'on ne les retrouve pas.

— Et ensuite, je t'appelle pour que tu viennes me chercher ?

— T'es complètement débile ou quoi ? Personne ne doit voir une de nos voitures quitter l'allée !

En plus, il serait bien trop occupé à s'amuser avec Zoé… C'était cette partie du plan qui contrariait Tiffany, bien sûr.

— Je vais devoir marcher jusqu'ici ?

— Tu n'en mourras pas.

— Et James et Tommy ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la pendule. Ils seront là dans une heure.

— Je vais annuler.

Tiffany prit un air horrifié.

— Tu m'as promis que vous vous la partageriez !

Refusant de la laisser lui gâcher son plaisir, il se jeta brutalement sur elle.

— Je vais la tuer, c'est ce que tu veux non ? Ça devrait te suffire ! Une nuit… C'est tout ce que je te demande ! Alors je te suggère de suivre mon plan à la lettre — à moins que tu ne veuilles que je te tue, toi aussi ?

— *Me tuer ?* répéta-t-elle, le souffle court. Tu le penses vraiment ?

Il secoua la tête, exaspéré.

— Allez, dégage !

Elle resta plantée là, sans esquisser le moindre geste. Quand il vit des larmes rouler sur ses joues, il s'avança vers elle, se forçant à la serrer dans ses bras. C'était le moyen le plus rapide d'obtenir d'elle ce qu'il souhaitait.

— Je suis désolé, bébé. Tu es avec moi sur ce coup, d'accord ? Je suis stressé. Nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière et nous devons penser au moindre détail pour éviter le pire.

Elle renifla.

— D'accord, je suis partie. J'y vais, murmura-t-elle sans bouger pour autant. Et le détective privé ?

— Je m'en suis déjà occupé.

— Comment ?

— Je lui ai envoyé un message du portable de Zoé, disant qu'elle partait de chez nous pour prendre une chambre d'hôtel et qu'elle le contacterait dans la matinée. Demain, quand elle ne rendra pas les

clés de la chambre et que sa voiture sera repérée dans le parking, on comprendra qu'elle a disparu… mais nous serons disculpés d'avance grâce au texto !

— C'est très malin. Tu es tellement intelligent, mon Colin !

— Je suis avocat ! Tu t'attendais à moins ?

— Oh ! non, ça non !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

— Zoé ?

Colin lui attrapa le menton, et, d'un geste brusque, attira son visage vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais le voyait-elle ? Pas sûr.

— Zoé, vous m'entendez ?

Aucune réaction.

— Bon sang, cette pilule vous a fait plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Il n'aurait pas dû la droguer. Il aurait préféré la traîner à l'étage, où il l'aurait ligotée, mais il pensait offrir un spectacle à ses potes. Sans compter que c'était la première fois qu'il agressait une adulte. Il n'avait pas voulu sous-estimer le danger… Elle aurait pu se libérer et se mettre à hurler ou jeter quelque chose contre une fenêtre pour attirer l'attention d'un voisin. Peut-être même celle Anton !

Il la redressa et dégrafa son soutien-gorge pour pouvoir la contempler pendant qu'il passait un coup de fil pour annuler la petite sauterie.

— Comment ça, on ne peut pas venir ce soir ? s'emporta Tommy. On est prêts, mec !

— Désolé, mais Tiffany a pris froid.

Il y eut une pause au bout du fil.

— Bon… Laisse-la se reposer et viens nous rejoindre chez moi. On matera un film ensemble.

— Ça va pas, la tête ? Je ne peux quand même pas la laisser seule alors qu'elle est malade !

— Pourquoi ?

— Pour quel genre de mari tu me prends ? lâcha Colin avant de raccrocher.

Puis il prit Zoé dans ses bras et la porta à l'étage.

22

Jonathan s'empara du gobelet qu'il avait laissé dans sa voiture avant d'aller voir Marti Seacrest, et avala une gorgée de café froid. Il ne put réprimer une grimace. Il fallait vraiment qu'il ait besoin de caféine pour ingurgiter un tel breuvage ! Une bouffée de frustration l'envahit. Sa rencontre avec la meilleure amie de Samantha ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : Marti n'avait observé aucun changement de comportement chez Sam dans la semaine qui avait précédé le lundi de sa disparition ; elle assurait que sa camarade n'avait fait aucune nouvelle connaissance, n'avait noué aucun contact sur le net qui aurait pu laisser penser à une mauvaise rencontre.

Jon n'avait jamais été confronté à une disparition aussi complète. Ils avaient si peu d'éléments, si peu de pistes… A croire que Sam s'était volatilisée !

L'image de Toby Simpson, étendu sur son lit d'hôpital, dans le coma, lui revint à l'esprit. Ce qui était arrivé à cet enfant éclairait la situation sous un jour nouveau. Et s'il ne reprenait jamais conscience ?

Son téléphone se mit à vibrer, l'arrachant à ses pensées. Reposant son gobelet, il se recula contre le dossier de son siège pour sortir l'appareil de sa poche. C'était un texto de Zoé :

Me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

Elle avait donc décidé de ne pas venir chez lui… Ce qui lui parut étrange, c'est qu'elle n'ait pas cherché à lui parler pour dresser le bilan de la journée et savoir s'il avait du nouveau. Il tenta de la rappeler et tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle cherchait manifestement à l'éviter. N'était-ce pas plus sage, en effet ? Et lui, que désirait-il ? Souffrir, une fois de plus ? Non, bien sûr. Mais elle avait besoin de soutien… Elle ne devait pas rester seule dans une chambre d'hôtel !

Et si ce n'était que son attirance pour elle qui le poussait à insister ?

Troublé, il composa de nouveau son numéro. N'obtenant pas plus

de résultats, il reposa l'appareil sur le tableau de bord avec un soupir, et tourna le contact. Au moment où il quittait le quartier, la sonnerie de son téléphone retentit, envahissant l'habitacle. Lorsqu'il vit le numéro qui s'affichait, il sourit, ravi.

— Enfin ! s'écria-t-il en décrochant. Alors Mme Fornier ? On n'a plus de temps à consacrer à ses vieux amis ?

En entendant le rire de Jasmine se propager sur la ligne, il mesura à quel point elle lui manquait depuis qu'elle était partie vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Désolée… Romain et moi étions partis dans le bayou.

— Le bayou ? Je croyais que tu avais peur des crocodiles !

— Mince ! Tu es un vrai mordu de nature, toi ! s'exclama-t-elle en laissant éclater un autre rire. Je te ferai remarquer que ce sont des *alligators,* par ici !

— Ce qui compte, c'est qu'ils ont de grandes dents et peuvent te déchiqueter en moins de temps qu'il m'en faut pour le dire ! Je n'ai pas raison ?

— Si. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à l'un d'eux, mais ils gardent généralement leurs distances. Et avec Romain je ne risque rien… Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de ton aide, Jaz, dit-il en s'engageant sur la 65.

Autant se rendre directement chez les Bell et voir de quoi il retournait. Avec un peu de chance, Zoé s'y trouverait encore !

— Tu es sur une enquête difficile ?

— Hélas, oui. Je traque un tordu de la pire espèce — une sorte de pédophile sadique qui sévit à Rocklin.

Il ralentit, avant de s'immobiliser, pris dans un flot de voitures.

— De quels éléments disposes-tu ? demanda Jasmine après un silence.

Il lui résuma brièvement l'enlèvement de Samantha Duncan et la découverte du jeune Toby Simpson.

— On l'a retrouvé dans les bois ? demanda-t-elle quand il eut fini.

Qu'est-ce qui pouvait bien bloquer la circulation ? Un accident ? Une panne ? Il tordit le cou, cherchant à comprendre… et ne vit qu'un flot de plus en plus dense de véhicules.

— C'est ça. A côté de Placerville, répondit-il.

— A ta place, je vérifierais à qui appartiennent les maisons, les cabanes… Peut-être même les entreprises qui se trouvent à proximité.

— La plupart des habitations sont louées.

— Alors je me débrouillerais pour mettre la main sur les baux de location.

C'était ce qu'il comptait faire, effectivement.

— Jusqu'où est-ce que je dois remonter ? Un an ? Deux ans ? Plus ?

— A deux ans, au moins. On sait que les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs crimes, là où ils se sentent à l'abri et tout-puissants. Ce « Maître » vit peut-être à Rocklin en ce moment, mais il a forcément un lien avec Placerville.

C'était ce que Jon aurait aimé éviter : passer au crible les contrats de propriété et de location lui imposerait un travail long et minutieux, sans aucune garantie de résultat. Et pendant ce temps, Samantha serait peut-être entre les mains de l'homme qui avait torturé Toby Simpson. Pour le bien de l'adolescente, il aurait préféré agir plus rapidement.

— C'est une zone que le ravisseur doit bien connaître. S'il habite Rocklin, il semblerait plus logique qu'il ait relâché le garçon près d'Auburn, poursuivit-elle. Or il est allé jusqu'à Placerville. Pourquoi, à ton avis ?

— En fait, je ne pense pas qu'il ait voulu libérer sa victime. Toby s'est échappé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jonathan avala à contrecœur une nouvelle gorgée de café froid.

— C'est un miracle que le pauvre gamin soit encore en vie. Si tu voyais l'état dans lequel il est…

— Je suis bien contente de ne pas y être confrontée.

Les détails étaient superflus. Son amie avait vu tant d'horreurs au cours des nombreuses enquêtes qu'elle avait contribué à résoudre !

— Il n'a donc pas pu révéler grand-chose depuis qu'il a été secouru, si ce n'est que son ravisseur se faisait appeler « Maître », qu'il le traitait comme s'il était un chien et que cela se passait à Rocklin ? résuma-t-elle.

— Exactement. Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant.

— D'autres corps ont-ils été découverts ? demanda Jasmine.

Il sentit à son changement de ton qu'elle ne souhaitait pas s'appesantir sur le sort du garçon.

— Pas que je sache. J'ai parlé au mari de Skye, aujourd'hui.

— David est flic à Sacramento, pas à Rocklin, s'étonna-t-elle.

— Oui, mais il avait quand même plus de chances que moi d'obtenir des infos.

Jonathan roula au pas sur quelques mètres.

— Il m'a assuré qu'aucun homicide d'enfant ou d'adolescent n'est à déplorer dans la région depuis plusieurs mois, poursuivit-il.

— Et l'inspecteur qui est sur l'affaire ? Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas.

— Est-ce qu'il pense, lui aussi, qu'il pourrait y avoir un lien entre ces deux enlèvements ?

— Il n'écarte aucune piste.

— Il va peut-être demander à ses enquêteurs d'éplucher les baux de location de la forêt de Placerville.

— Je l'espère.

Jon avait, malgré tout, l'intention d'y jeter un œil. Il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé échapper le moindre indice ou négligé un détail qui aurait pu se révéler essentiel.

Un silence s'installa sur la ligne et Jonathan ne chercha pas à le rompre, laissant à son amie le temps de la réflexion.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ce détraqué ? finit-il par demander. Quelque chose te vient à l'esprit ?

— Je serais tentée de dire que c'est un marginal vivant en périphérie de la communauté. Il a quand même réussi à cacher ce gamin pendant près de deux mois… mais cette hypothèse ne tient pas la route. Il y a plusieurs détails qui ne collent pas…

— Le quartier, par exemple. C'est trop huppé pour le profil que tu décris.

— Exact, bien qu'il pourrait s'agir d'un fils à la dérive domicilié chez ses parents, ou d'un locataire un peu marginal pour le quartier. Non, c'est autre chose qui me chiffonne…

— Il y a très peu de locataires à Rocklin, tu sais. Un ou deux, au grand maximum.

— Le kidnappeur a peut-être hérité de la maison de ses parents et il a du temps libre…, continua Jasmine.

Jonathan fit mentalement le tour des personnes qu'il avait déjà interrogées. Amis, famille et voisins… Aucun d'eux ne correspondait au profil qu'elle décrivait.

— Qu'est-ce que cherche ce type ? Tu penses que c'est un prédateur sexuel ? demanda-t-il.

— Le garçon a été retrouvé nu, non ?

Devant lui, une Ford cherchait à forcer le passage pour changer de file, provoquant presque un accrochage.

— Il ne manquait plus que ça ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien, lâcha-t-il distraitement, avant de poursuivre : la nudité représente peut-être un moyen de contrôle et de domination. Ou d'humiliation. Si c'est un détraqué sexuel, c'est étrange qu'il passe d'un garçon à une fille, non ?

— Sauf si le sexe ne représente qu'une forme de torture et que c'est ce rapport violent qui lui procure du plaisir. Des études ont montré

que de nombreux psychopathes suivent un scénario préétabli pour satisfaire leurs fantasmes, et qu'ils le reproduisent encore et encore, cherchant la « perfection », sans jamais l'atteindre.

Tout en écoutant attentivement ce que lui disait Jasmine, Jonathan luttait contre l'énervement qui le gagnait. Il avait raté Zoé et se retrouvait coincé dans cet embouteillage de malheur. Combien de temps allait-il devoir patienter ?

— Je croyais que ce genre de criminel s'en prenait à un profil précis de victimes… Celui-là passe aussi facilement, semble-t-il, d'un gamin de quatorze ans à une adolescente de treize ans !

— C'est plus une question d'opportunité que de conformité à ses pulsions, à mon avis. En gros, il prend ce qui lui tombe sous la main quand il décide de passer à l'action. Ce « Maître » aurait peut-être préféré une fille quand il a enlevé Toby Simpson, ou l'inverse, mais il a profité d'une occasion. Ou alors…

Le trafic parut s'améliorer et il avança d'un petit mètre.

— Ou quoi ? demanda-t-il en pilant brutalement pour éviter une moto.

— Ou tu fais fausse route. Il n'y a peut-être aucun lien entre Toby Simpson et Samantha Duncan. Et si tu avais affaire à deux criminels ? As-tu envisagé cette possibilité ?

— A part Rocklin, rien ne relie les deux affaires, mais mon instinct me dit que ce « Maître » est bien notre homme. Sam a disparu le jour où l'on a retrouvé Toby. Il s'agit de deux enfants du même âge. Ils ont été enlevés dans une même zone géographique, un quartier cossu et protégé… C'est trop de coïncidences…

— Si tu as raison, cet homme a une confiance démesurée en lui et se sent invincible, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après avoir laissé s'échapper sa victime, n'importe qui se serait tenu à carreau, le temps que la situation se tasse. Au lieu de ça, il enlève aussitôt Samantha.

— Un ego surdimensionné, oui ! marmonna Jonathan.

— Ou sa compulsion devient trop forte et les garde-fous habituels ne sont plus efficaces. Difficile à dire : le profilage n'est pas une science exacte.

Le bruit d'une sirène retentit derrière lui et Jonathan se décala sur le côté, autant qu'il le put, pour laisser passer l'ambulance.

— Le quartier dans lequel il vit m'amène à penser que c'est un type organisé, ajouta-t-il.

— Et intelligent.

— Il nous faudra donc être plus malins que lui. Mais, pour le moment, nous manquons de pistes.

Des flashes de lumière rouges et bleus trouaient le ciel nocturne un

peu plus loin sur l'autoroute. Jon était presque arrivé à hauteur de l'accident, à présent.

— As-tu interrogé le facteur, le jardinier ou le type chargé de l'entretien de la piscine — si les Duncan en employaient un ?

— Oui. J'ai la même liste que la police. Toutes ces personnes ont été interrogées et leurs alibis vérifiés. J'en ai rencontré beaucoup, moi aussi.

— Samantha est peut-être sortie pour tromper son ennui, suggéra Jasmine. As-tu parlé aux employés des magasins les plus proches, examiné les bandes vidéo des caméras ?

— La police l'a fait. La gamine se remettait d'une mononucléose. Elle était fatiguée. Je ne crois pas qu'elle soit sortie volontairement.

— Pourtant…

— Après avoir passé du temps avec sa mère, je crois de moins en moins possible qu'elle soit sortie sans sa permission.

Il y eut un bref silence.

— Après avoir passé du temps avec sa mère ? répéta Jasmine. Vous vous êtes rapprochés, tous les deux ?

— Pas particulièrement *rapprochés*, mais je l'ai beaucoup vue, ces derniers jours.

— Méfie-toi.

Il comprenait sa mise en garde, mais il lui était difficile de rester indifférent aux souffrances de ses clients. Le visage de Maria lui revint brusquement à la mémoire. Il en était tombé amoureux alors qu'elle avait fait appel à ses services pour qu'il enquête sur les agissements de son mari violent, Dan Bartolo, qui voulait obtenir la garde exclusive de leur fils. Mais les preuves qu'il n'avait eu aucun mal à rassembler — et accessoirement son amour — n'avaient pas suffi à la sauver. Elle avait fini par retourner auprès de son mari qui l'avait tuée d'un coup de feu, deux semaines plus tard. Il avait eu d'autres liaisons, mais aucune n'avait été aussi intense que celle qu'il avait connue avec elle. Après la mort de Maria, il s'était juré de ne plus mêler travail et sentiments.

— Zoé n'est pas mariée et elle vient de rompre avec son fiancé.

— Il n'y a rien entre vous ?

— Non. Ce n'est qu'une relation professionnelle, affirma-t-il.

— Tant mieux. Sa fille vient de disparaître, elle n'a plus aucun repère et elle réagit en fonction de cette nouvelle situation. Tout sera complètement différent dans quelques semaines ou quelques mois. Il est même probable qu'elle renoue avec son fiancé.

— Je ne le pense pas.

— Elle n'était pas avec lui sans raison, Jon ! Quand la vie aura repris son cours, cette raison reprendra le dessus.

Il avait du mal à envisager que Zoé se réconcilie avec Lucassi. Mais

après tout… Inutile d'être psychologue pour comprendre qu'elle avait un problème avec la figure paternelle, problème qui l'avait sans aucun doute poussée vers Anton. Mais il ne suffisait pas de mettre le doigt sur une faille pour la combler, hélas !

— J'ai déjà fait le tour du problème, Jaz, déclara-t-il pour couper court à la conversation.

— Je sais, mais c'est dans ta nature d'aider les gens et cette Zoé est sûrement mal en point en ce moment. Rappelle-toi cette femme battue que tu as hébergée et qui a fini par retourner auprès de celui qui la maltraitait…

Il leva les yeux au ciel.

— Merci de me le rappeler, mais Maria pensait faire au mieux pour son fils.

— Je me fiche de savoir pourquoi elle l'a fait. Toi, tu mérites une femme libre et qui a quelque chose à t'offrir.

Il réprima une nouvelle vague de frustration. Même s'il savait qu'elle avait raison, les mots de Jasmine le heurtaient. Il n'avait pas envie de les écouter. Et ces voitures qui n'avançaient pas…

— Bon, assez de conseils personnels pour aujourd'hui !

— Comme tu veux ! J'arrête de faire ma grande sœur. Donc… quand me fais-tu parvenir un vêtement ou un objet appartenant à Samantha Duncan ?

Il sourit. Voilà ce qu'il voulait entendre ! C'était même ce qu'il avait en tête quand il avait essayé de la joindre. Il n'en avait pas parlé avec Zoé. Elle l'aurait sans doute pris pour un illuminé s'il lui avait annoncé qu'il comptait faire appel à une profileuse doté d'un don… paranormal. Mais il avait vu Jasmine anticiper des événements, capter des signes, des sensations, avoir accès aux pensées d'un criminel, indiquer des lieux où se trouvaient des personnes disparues — et tout cela en touchant simplement un objet qui leur avait appartenu.

Elle pouvait les aider à localiser Samantha. Il en était convaincu.

— Tu veux bien ? Cela ne te gêne pas ?

— Pas du tout ! Mais ne te fais pas d'illusions… Tu sais comment ça se passe : parfois, j'ai des impressions, des intuitions… et, d'autres fois, rien. Et souvent je ne sais pas comment interpréter ce que je ressens ou même si je dois m'y fier. Je ne peux donc rien garantir.

— Je sais que tu n'as pas de boule de cristal. Mais, là, je piétine… Ton aide pourrait se révéler déterminante.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Après avoir raccroché, Jonathan descendit sa vitre et s'accouda. Un policier gérait maintenant la circulation et faisait passer les voitures sur une seule voie, au compte-gouttes.

Zoé devait être partie de chez les Bell, à présent. Il composa son numéro. S'il passait par son hôtel, il prendrait un des vêtements de

Samantha. Le plus tôt serait le mieux.

« Bonjour, c'est Zoé. Désolée de ne pas pouvoir vous répondre. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible… »

Il lâcha un juron et lui envoya un texto :

Rappelez-moi. G besoin 2 vous parler.

Sam gémit. Pourquoi était-elle si fatiguée ? N'avait-elle pas éliminé toute la drogue ingurgitée ? Etait-ce la mononucléose qui la rendait si apathique ? Ou l'angoisse ? Samantha n'aurait su le dire, mais elle peinait à garder les yeux ouverts. Ce serait si facile de se laisser sombrer. Sauf que sa situation ne risquait pas de s'améliorer si elle cédait à cette envie. Elle devait rester sur le qui-vive, tous les sens en alerte, pour percevoir le moindre bruit, même étouffé. Un claquement de porte, une voix, un rire. Que se passait-il en bas ? Cela faisait un moment qu'elle guettait, et elle n'avait toujours rien entendu. Les invités de Tiffany étaient-ils arrivés ?

Et si son plan ne fonctionnait pas ? Tout serait fichu, se dit-elle, étendue sur le sol, l'oreille collée au plancher. Alors qu'elle luttait contre la vague de peur qui la submergeait, elle crut entendre un bruit. Son esprit lui jouait-il des tours ? Elle désirait tellement entendre quelque chose !

Et si ce n'était que Tiffany et Colin qui bougeaient dans la maison ? Avaient-ils annulé leur soirée ?

Le silence revint. Ce silence qui la rendait folle. Elle avait l'impression d'avoir été aspirée dans le vide, coincée dans une autre dimension.

Elle se recroquevilla, renonçant soudain à veiller. Ses yeux s'embuèrent et les marques grossièrement gravées sur la plinthe, près du matelas, se brouillèrent. Elle ne tiendrait jamais trente-six jours. Ni même une autre semaine…

Et, soudain, elle perçut de nouveau un son. Ou plutôt une vibration. Qu'est-ce que c'était ? Elle pressa l'oreille contre le sol. Un cri ?

— Hé ! Colin ? Tiffany ? Je sais que vous êtes là… Les voitures sont dans l'allée… Tiffany ?

— Papa ? Reste en bas ! Tiff est toute nue.

C'était la voix de Colin.

Des pas martelèrent l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang ? reprit-il, puis sa voix s'éloigna.

Et le silence retomba sur la pièce.

Sam se redressa, le corps secoué de tremblements irrépressibles. Il y avait quelqu'un dans la maison. C'était le moment d'agir.

Mais si ce visiteur était le père de Colin, comment prévoir sa

réaction ? Prendrait-il son parti ou celui de son fils ?

23

Colin était hors de lui. Qu'est-ce que son père fichait chez lui, bon sang ? Il n'avait pas à venir chez eux — et encore moins à l'improviste ! Il savait bien que Tiffany et lui tenaient à leur intimité. C'était à cette condition, non négociable, qu'il ne coupait pas les ponts avec lui, comme il l'avait fait avec Tina, sa mère.

Paddy avait tant de regrets pour n'avoir rien fait pour le protéger de Tina quand il était petit, qu'il était prêt à tout accepter pour ne pas se fâcher avec le seul enfant qui lui parlait encore. Courtney, qui avait pris le parti de leur mère, après le divorce, refusait tout contact avec lui.

Il pensait que son père respecterait sa volonté. Il l'avait fait, jusqu'à présent, d'ailleurs. Quand Sheryl, sa nouvelle femme, avait suggéré que le repas de Pâques se passe à Rocklin pour changer, Paddy l'avait aussitôt coupée, en lui demandant d'aller lui chercher une bière. C'étaient Colin et Tiffany qui se déplaçaient jusqu'à Antelope, dans le petit pavillon de son père — pas l'inverse. Ça s'était toujours passé comme ça, et ça ne changerait pas. Surtout pas pour les beaux yeux de Sheryl… Quelle peste, celle-là ! Colin ne l'aimait pas, mais elle cuisinait bien et il prenait un malin plaisir à s'imposer chez eux pendant les vacances pour la voir les servir, sachant qu'elle détestait ça. Et puis, tant qu'il restait en bons termes avec son père, il pouvait utiliser sa cabane. Certains de ses meilleurs souvenirs étaient liés à cette maisonnette — celui d'avoir torturé son second « animal de compagnie », notamment. C'était aussi là-bas qu'il l'avait enterré.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il en entrant dans le salon tout en enfilant son pull.

Paddy, qui se tenait devant la cheminée, le regard fixé sur la photo de fiançailles de son fils, pivota vers lui. Colin refréna une bouffée de rage. Zoé était attachée, la caméra installée, prête à filmer… Colin venait d'enlever sa chemise quand il avait entendu son père l'appeler depuis le rez-de-chaussée. Et heureusement qu'il l'avait entendu, d'ailleurs ! Si son vieux l'avait surpris dans la chambre avec Zoé… Un frisson le parcourut de la tête aux pieds à cette idée.

Nullement embarrassé, Paddy passa une main dans ses cheveux gris, coupés courts et encore épais pour son âge, et croisa le regard contrarié de son fils.

— Il faut que je te parle.

Colin ne put s'empêcher de lancer un regard vers l'escalier. Zoé l'attendait… Soumise, impuissante… Il devait la rejoindre, bon sang !

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

Il crispa les poings. Quelle que soit la raison de cette visite, elle était malvenue. Surtout si Paddy était venu pour parler de Courtney. Il essayait depuis deux ans de se réconcilier avec sa fille — en pure perte. Ça pouvait bien attendre une nuit de plus, non ?

Il s'était ramolli en vieillissant. Où était passé l'homme qui ne bronchait pas quand il voyait Tina le battre pour un oui ou pour un non ? Celui qui pouvait même aider sa femme à le maintenir à terre ? Il récoltait ce qu'il avait semé, à présent. Et Colin ne le plaindrait pas, ça non !

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ? Accouche !

— Je suis désolé. Je… tu m'excuseras auprès de Tiffany. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, mais…

Baissant les yeux, Colin s'aperçut qu'il avait enfilé son pull à l'envers.

— Mais quoi ? demanda-t-il en le remettant à l'endroit.

— Je viens de voir quelque chose à la télévision et… ça m'inquiète, finit par avouer Paddy.

Il avait vu quelque chose à la télé ? C'te blague ! Qui ça intéressait ?

— Si c'est à propos de politique…

— Non. C'est à propos de *toi,* Colin.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce que tu as vu à la télé ?

— Rien, j'espère.

Colin s'affala sur le canapé.

— Tu es très mystérieux ce soir.

Son père fit un geste en direction de l'escalier.

— Tu peux demander à Tiffany de descendre ? Je pense qu'elle devrait être là, aussi.

— Ça ne va pas l'intéresser, papa. Elle m'attend au lit, d'accord ? Elle ne va pas descendre, juste parce que tu as vu quelque chose que tu n'as pas aimé à la télévision. Bon, alors maintenant, soit tu te décides à cracher le morceau, soit tu t'en vas, parce que, là, tu viens d'interrompre la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie.

La poitrine de Paddy se souleva tandis qu'il prenait une profonde inspiration.

— On a retrouvé un gamin errant dans les bois, lâcha-t-il.

En proie à la colère et à la frustration où l'avait plongé cette interruption, Colin resta interdit. Il était à des années-lumière de Rover.

Il accusa le coup, mais se ressaisit aussitôt.

— Ouais, j'ai vu ça, il y a une nuit ou deux. Pauvre gosse. Est-il sorti du coma ?

— Non, et il n'est pas certain qu'il en sorte un jour.

— C'est tragique, mais…

Colin fit un geste du bras pour souligner son incompréhension.

— Tu n'as quand même pas fait tout ce chemin pour me raconter cette triste histoire ?

— Le présentateur du journal a montré une carte de l'endroit où ce gamin a été retrouvé.

— Et ?

— C'était juste à côté de la cabane de Mike.

Sa réponse lui fit l'effet d'une douche froide. Il sentit son assurance s'effriter. Cette fois, il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

— Qui est Mike ?

— Un collègue de travail, tu te souviens ? Il a repris la direction de la boutique de jardinage quand ton bon à rien de beau-frère m'a laissé en plan.

— Ah oui, Mike !

— J'avais tout organisé pour que Tiffany et toi louiez sa cabane, il y a deux ans, parce que la famille de Sheryl occupait la mienne. Vous y êtes restés une semaine, tu te souviens ?

— Waouh ! Le gamin a été trouvé près de la cabane de *Mike* ? Le monde est vraiment petit. Je ne savais pas.

— Ils ont lancé un appel à témoins.

Paddy le regarda avec insistance.

— Cela ne te dit rien ?

— Ça devrait ?

— Le garçon affirme que celui qui l'a agressé vit à Rocklin.

Colin haussa les épaules.

— Et alors ?

Son père baissa la voix.

— Je suis ici parce que j'ai peur que tu aies quelque chose à voir avec la disparition de ce gamin.

Un afflux d'adrénaline lui permit de réagir avec virulence.

— Tu crois que j'aurais pu agresser un *enfant* ?

Il s'attendait à ce que son père se défende d'avoir eu ce genre de pensée, qu'il s'emporte, parce que, même si ce dernier avait changé au fil des ans, il pouvait encore réagir avec colère. Mais il resta calme et prit un ton conciliant.

— J'ai du mal à le croire. Pour être honnête, je n'aurais jamais pu

imaginer un scénario aussi sinistre, mais à la télé, ils ont précisé que l'agresseur se faisait appeler « Maître ». Quand j'ai entendu ce terme, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Tu es sérieux ? Bon sang, mais je n'étais qu'un gamin !

Il parvint à émettre un petit rire.

— D'accord, j'ai obligé Courtney à m'appeler « Maître » quand nous étions enfants, mais ce n'était qu'un jeu. Cela ne fait pas de moi le monstre qui s'en est pris à ce gosse !

— Un jeu ? Elle ne l'a pas vécu comme ça.

— C'est le genre de choses qui peut arriver entre frère et sœur.

Son père ne répondit pas.

— Allez ! Je ne suis quand même pas le seul à employer ce mot. Et puis je ne vois pas comment j'aurais rencontré cet enfant !

Il sut avant d'avoir fini sa phrase qu'il en avait trop dit. La réponse était évidente, et son père l'énonça aussitôt.

— Il habitait *mon* quartier, Colin.

Les épaules de Paddy s'affaissèrent et Colin sentit ses jambes se dérober. Son père savait. Il ne voulait sans doute pas se l'avouer, peut-être pour ne pas assumer sa part de responsabilité dans ce que son fils était devenu. Il avait été si fier de lui quand il avait obtenu sa licence de droit !

Au fond de lui, son père savait. Et cette vérité le rendait malade.

Colin releva le menton.

— Ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait ça.

— Tu as un lien avec l'endroit où l'enfant a été enlevé et avec lui où il a été retrouvé. Et…

— Et quoi ? cria Colin, sur la défensive. Tu crois, comme maman, que je suis mauvais, c'est ça !

— Je ne crois plus rien, hélas !

— Même si je voulais kidnapper le gosse de quelqu'un, comment ferais-je avec Tiffany ? Cet enfant a été retenu prisonnier pendant combien de temps ? Deux mois ?

Les yeux de Paddy s'humectèrent de larmes. Colin se raidit. Il n'avait jamais vu son père pleurer. Que devait-il dire ou faire ? S'ils en restaient là, son père risquait de se rendre à la police.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'emporta-t-il.

— Ils n'ont jamais dit combien de temps l'enfant avait été retenu contre son gré, répliqua Paddy.

Bon sang ! Il s'emmêlait les pinceaux. Il n'aurait pas dû prendre cet autre rail de coke juste après le départ de Tiffany. Ça lui embrouillait les idées. Comment allait-il s'en sortir, maintenant ?

Il sentit des gouttes de sueur couler le long de son dos.

— Ils l'ont dit au journal télévisé, mentit-il. Je l'ai entendu.

Il s'était appliqué à répondre calmement, et il vit une lueur

d'espoir éclairer le regard de son père.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Comment le saurais-je, sinon ?

— Et la gamine qui a disparu cette semaine ? Ils ont montré sa mère à la télévision. On dirait ta voisine !

Quelle plaie ! Comment son père avait-il reconnu Zoé ? Elle ne s'était installée avec Anton que quelques mois plus tôt ! Devait-il nier ? C'est ce qu'il aurait aimé faire. Mais s'il était pris en flagrant délit de mensonge, sa position deviendrait indéfendable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux.

— Tu as vu ? C'est incroyable ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais. C'est arrivé en début de semaine. Elle a été enlevée dans son propre jardin. Tu viens d'ailleurs de rater sa mère de peu. Elle était là il y a une heure, pour m'aider à mettre au point la battue que j'organise demain, avec des avocats et des employés de mon cabinet.

— Pourquoi toi ? lui demanda son père.

Colin sentit ses muscles se contracter douloureusement.

— Parce que cette gamine est sûrement en danger. Tu viens juste de le dire toi-même — elle a été enlevée.

— Est-ce que c'est *toi*, Colin ?

— Non ! Qu'est-ce que tu vas chercher !

Qu'est-ce que ce vieux fou croyait ? Qu'il allait se mettre à table et tout avouer juste parce qu'il le lui demandait ? Il s'en sortirait avec un ou deux mensonges, comme il s'en était toujours sorti par le passé. Il n'y avait que sa mère qui pouvait lire en lui à livre ouvert. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus dupe de sa vraie nature. Et elle n'avait pas ménagé ses efforts pour « faire sortir le mal de lui ». Mais ses coups n'avaient fait que renforcer l'agressivité de son fils.

— Je reconnais que cela fait beaucoup de coïncidences, mais je n'y suis pour rien. Quand je ne suis pas au travail, je suis avec Tiffany. Où veux-tu que je trouve le temps pour enlever un enfant ? Alors deux…

— C'est bien ce que je me suis dit, répondit doucement Paddy. En roulant jusqu'ici, je n'ai cessé de me répéter que je perdais la tête d'avoir de telles idées. Cela ne pouvait pas être toi. Pas *mon* fils. Je sais que j'ai fait preuve de lâcheté envers toi pour garder ma femme, ma *famille*. J'ai fermé les yeux sur la manière dont elle te traitait, c'est vrai. Et je n'en suis pas fier, mais tu as coupé les ponts avec elle depuis longtemps, Colin. Tu aurais pu te faire aider. Je t'ai encouragé à suivre une thérapie, mais tu as toujours affirmé que tu allais bien. En t'entendant évoquer ta réussite scolaire, ton diplôme d'avocat, ton mariage heureux, ta jolie maison, j'ai eu la faiblesse de croire qu'une personne qui réussissait tout ça *devait* aller bien. Nous savons tous deux que Tiffany te voue une véritable vénération et qu'elle

n'hésiterait pas à se couper les veines si tu le lui demandais.

Aux yeux du monde, la présence de Tiffany dans sa vie était un gage de respectabilité. Elle lui offrait un alibi en béton. Mais pas pour son père : il avait décrypté leur mode de fonctionnement, semblait-il.

— Tu sous-estimes Tiffany. Elle ne marcherait jamais dans une histoire de kidnapping et… et de tentative de meurtre !

— Es-tu sûr que c'est elle que je sous-estime ?

Colin lui attrapa le bras.

— Tu me testes, c'est ça ? Tu me rappelles maman. Toujours à m'accuser du pire !

Paddy recula, le regard rivé sur lui.

— Tu n'as rien fait à ces enfants ? Colin, dis-moi la vérité. Je ne pourrai rien pour toi, si tu me mens.

Il voulait tant croire à son innocence ! C'était pour cette unique raison qu'il s'était déplacé, pour se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés. Colin reprit espoir, et lâcha un rire désabusé.

— Détends-toi. Je n'ai agressé personne, je te le jure.

A cet instant, du bruit s'échappa de l'étage. Malgré l'insonorisation, les coups portés contre le sol retentirent dans le salon. Et de faibles cris parvinrent à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi ! Je suis enchaînée ! Appelez ma mère ! Au secours ! »

En voyant le visage de Paddy se décomposer et prendre la couleur de la cendre, Colin sut qu'il avait compris.

— Bon sang ! murmura-t-il en s'élançant vers l'escalier.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait la sauver ?

— Pas si vite ! s'interposa Colin en le poussant violemment.

Paddy perdit l'équilibre et se cogna la tête en tombant. Etourdi, il cligna des yeux, levant un regard confus vers son fils. En le voyant étendu au sol, Colin ne ressentit qu'un immense soulagement.

— Tu n'aurais jamais dû épouser maman, tu t'en rends compte ? Ce n'était qu'une garce, mais elle était maligne, elle ! Pas comme toi ! Sinon, tu ne te serais jamais aventuré tout seul ici, ajouta-t-il avant de le frapper avec le pied d'une lampe.

Il se laissa tomber à genoux et lui assena d'autres coups.

Quand il fut certain que son père ne respirait plus, Colin se renversa en arrière, submergé par une incroyable euphorie. Tuer un homme ou tuer un enfant, c'était à peu près pareil, finalement !

Tu n'es plus aussi fort ni aussi rapide, hein, papa ?

Il grimaça en constatant que le pied de la lampe était abîmé.

— Regarde ce que tu m'as fait faire. Elle n'était pourtant pas donnée !

Il lâcha son arme improvisée et tendit l'oreille pour savoir si Samantha criait encore. Une bouffée de haine le submergea. Il

détestait cette gamine ! Quelle peste… Elle allait souffrir avant de mourir, ça oui ! Mais pour le moment, la maison était silencieuse. Toujours sous l'effet du sédatif, Zoé ne semblait pas avoir réagi aux cris de sa fille. Quant à Sam, elle s'était tue, sûrement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir. Qu'importe ! Il s'occuperait d'elles plus tard. Paddy d'abord.

Respire profondément. Calme-toi.

Il ferma les yeux, cherchant à contrôler les bouffées d'adrénaline qui faisaient trembler ses mains. Il avait frôlé le pire. Il lui restait à se débarrasser du corps, puis tout rentrerait dans l'ordre.

Comment devait-il s'y prendre ?

Il se redressa et se mit à arpenter le salon. Il traînerait le mort jusqu'au garage, puis il nettoierait les traces de sang sur le tapis. Quand Tiffany serait de retour, il l'enverrait garer la voiture de Paddy dans le parking de la salle de billard où il se rendait chaque week-end. Plus tard, quand le quartier serait plongé dans le noir, lui-même rentrerait sa voiture dans le garage, mettrait le corps dans le coffre et roulerait jusqu'à un coin isolé, en pleine montagne, pour l'enterrer. Demain, Paddy Bell ne serait qu'une personne disparue de plus.

Il pivota sur lui-même et fit un nouvel aller-retour, refaisant mentalement le tour de la situation. Paddy avait-il confié ses doutes à Sheryl ? Peu probable : ce n'était pas dans son tempérament de parler de faits dont il n'était pas sûr. Mais Sheryl savait peut-être que Paddy devait passer chez eux… Dans ce cas, il n'échapperait pas à ses questions.

Bah ! aucune importance ! Elle serait loin d'imaginer qu'il avait *tué* son Paddy… S'il y avait quelqu'un à soupçonner en premier, c'était son fils à elle. Glen Hagen était impulsif. Tout le monde était au courant de la violente dispute qui les avait opposés, Paddy et lui, et qui avait provoqué la fin de leur association professionnelle.

Oui, tous les soupçons se porteraient sur Glen, songea Colin avec satisfaction. Il lui suffirait de dire que Paddy s'était arrêté ici, avant de se rendre chez Glen pour faire la paix avec lui. Ces derniers temps, ce vieux fou voulait faire la paix avec tout le monde !

Bon. A présent, il devait se ressaisir. Faire preuve de sang-froid — être *malin*.

Il venait de tirer le corps jusqu'au garage et achevait de nettoyer les traces de sang qui maculaient le tapis du salon, quand on frappa à la porte.

* * *

Tout en patientant devant la porte des Bell, Jonathan consulta de nouveau son répondeur. Toujours rien. Il avait pourtant envoyé trois SMS à Zoé au cours des dernières vingt minutes, tandis qu'il était coincé sur l'autoroute. Elle n'y avait pas répondu.

Que se passait-il ? Son silence l'inquiétait. Elle était trop à l'affût des moindres nouvelles pour ne pas avoir son téléphone à portée de main…

La porte s'entrouvrit et il aperçut Colin dans l'entrebâillement. Il lui sourit d'un air affable, comme à son habitude.

— Désolé d'avoir été aussi long à répondre. J'étais dans le garage.

Jonathan hocha la tête.

— Pas de problème. Je cherche Zoé. Vous l'avez vue ?

— Elle a dîné ici.

— Depuis quand est-elle partie ?

Colin fronça les sourcils, marquant un temps de réflexion.

— Ça doit bien faire une heure, finit-il par répondre.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

Jonathan dévisagea Colin. Son front et ses tempes étaient mouillés de sueur. L'avait-il interrompu en pleine séance de sport ? Il laissa glisser son regard sur le jean et le T-shirt de Bell. Il ne portait pas de chaussures. Pas étonnant qu'il ne soit pas ravi d'être dérangé, s'il était sur le point de prendre une douche et qu'il avait dû se rhabiller en toute hâte en entendant la sonnette…

— Elle disait qu'elle était fatiguée. Mais peut-être qu'Anton l'a interceptée, quand elle se dirigeait vers sa voiture. Ils ont rompu, vous savez ?

Jonathan porta distraitement son regard vers la maison voisine et l'allée déserte.

— Je ne vois pas sa voiture.

— Ils sont peut-être allés faire un tour ?

Cette éventualité n'était pas pour rassurer Jonathan. S'était-il trompé sur Zoé ? Retournerait-elle auprès d'Anton malgré la description qu'elle avait faite de leur relation, manifestement dépourvue d'amour ? Après tout, Maria était bien retournée auprès de Bartolo, l'homme qui la battait et qui avait fini par la tuer !

— C'est possible. Merci, lâcha-t-il en tournant les talons.

Quand il joignit Lucassi sur son téléphone portable, cinq minutes plus tard, celui-ci jura ses grands dieux qu'il n'avait pas revu Zoé depuis son départ, la nuit précédente.

24

Quelle horreur ! Tiffany sentit ses genoux se dérober. Une main sur la bouche, elle se laissa glisser le long du mur, incapable de détacher ses yeux de la mare de sang qui s'élargissait sous la tête de son beau-père.

— Il est mort, murmura-t-elle entre ses doigts.

Il l'était, sans l'ombre d'un doute. Elle le savait déjà. Colin le lui avait dit à la minute où elle était entrée dans la maison et qu'elle l'avait trouvé en train de nettoyer le tapis du salon. Puis ils s'étaient rendus dans le garage. Et elle avait *vu* le corps de Paddy, gisant sans vie sur le sol bétonné. Pourtant, tout en elle refusait d'y croire. Bien sûr, elle savait que Colin entretenait des rapports complexes avec son père — parfois, il semblait lui tenir rancune du passé ; et, d'autres fois, il se comportait comme s'il voulait tirer un trait sur ses mauvais souvenirs d'enfance. Mais Tiffany, elle, avait toujours apprécié Paddy qui, contrairement à la mère de Colin, s'était toujours montré gentil avec elle. Il lui mettait de côté ses cookies préférés. A cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres.

— Ceux aux pépites de chocolat blanc, murmura-t-elle pour elle-même.

— Lève-toi ! grogna Colin. J'ai besoin que tu m'aides.

Elle ne fit aucun mouvement.

— Allez, bouge ! Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il en lui donnant un petit coup de pied.

Elle cligna des yeux, interloquée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. Tu as tué ton père ! Tu vas passer le reste de ta vie en prison, comme mon frère !

— Ferme-la ! ordonna-t-il. Tu veux que quelqu'un t'entende ?

Il se dressa au-dessus d'elle, l'air menaçant. En état de choc, elle ne songea même pas à se recroqueviller sur elle-même, comme elle le faisait d'habitude pour se protéger. En fait, elle était si hébétée qu'elle n'avait même pas peur de lui.

— Pourquoi, Colin ? murmura-t-elle dans un souffle, comme pour

tenter d'apprivoiser ce qu'elle voyait. Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? Je… je l'aimais, moi.

Les lèvres de Colin se retroussèrent dédaigneusement.

— Lâche-moi, tu veux ! Tu le connaissais à peine.

Comme elle le faisait toujours en entrant dans la maison, elle avait quitté ses chaussures, et dans l'espace confiné du garage où s'était accumulée la chaleur de la journée, particulièrement élevée pour la saison, elle avait l'impression que ses pieds nus étaient deux blocs de glace posés sur le sol de béton tiède.

— Si ! je le connaissais, s'obstina-t-elle.

— Tu connaissais le Paddy qu'il était devenu ces dernières années, mais il n'était pas comme ça avant, quand il prenait le parti de ma mère, ou quand il a failli approuver sa décision de me faire interner dans un asile de fous, à l'adolescence.

— Il était presque d'accord, c'est vrai, mais il t'a expliqué qu'il était ensuite revenu sur sa décision. Et que toute cette histoire l'avait convaincu de quitter ta mère.

— Mouais… C'est vite oublier tout ce qui s'était passé avant, maugréa-t-il.

Elle tendit le bras vers son beau-père, effleurant les callosités sur ses larges mains de bricoleur. En le touchant, elle finirait peut-être par se convaincre que c'était vraiment lui. Son visage était méconnaissable, après les coups que lui avait portés Colin.

— Alors… c'est pour ça que tu l'as… frappé ? Parce que… parce que tu étais encore en colère contre lui, à cause du passé ?

Soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins, Colin baissa le ton. Son agitation donnait à sa voix des éclats discordants.

— Il m'avait percé à jour, Tiff.

Il tira le corps sur une couverture étendue au sol

— Il a vu Zoé lancer un appel à la télévision pour retrouver sa fille. Et il a tout compris.

Elle lâcha à regret la main de Paddy quand Colin enveloppa son corps dans la couverture.

— Mais… comment ? Je ne comprends pas.

Colin se redressa, le souffle court.

— Tu es *stupide* ou quoi ? Je t'ai tout expliqué avant de t'emmener dans le garage !

— Rover lui a parlé du « Maître » ? balbutia-t-elle.

Elle n'avait pas tout saisi des explications de Colin : ce qu'il lui avait raconté sur sa sœur et sur les quartiers d'où avaient disparu les enfants s'entremêlait dans son esprit, ajoutant à sa confusion sans lui dire pourquoi Paddy se retrouvait mort dans son garage.

Colin se pencha pour couvrir les pieds de son père.

— Rover ne lui a rien raconté à lui. Paddy l'a appris aux infos !

— Rover a bien dû parler à *quelqu'un*. Il est sorti du coma, alors ?

Colin essuya la transpiration qui perlait à ses tempes, étalant sans le vouloir un peu de sang sur son front.

— Je ne sais pas, mais nous devons agir vite.

— Agir vite, répéta-t-elle, hypnotisée par la trace de sang sur le visage de son mari. Qu'allons-nous faire ?

Paddy n'était plus là et leur vie ne serait plus jamais la même. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi à Paddy ?

— Ecoute-moi, articula-t-il en l'attrapant par les épaules. Il la secoua vivement.

— J'ai besoin de toi, reprit-il. Ne me file pas tes angoisses.

— Mais…

— Mais rien, gronda-t-il. C'est *ta faute*. Si tu n'avais pas laissé échapper Rover, nous ne serions pas dans cette galère.

— Je n'ai pas pu le rattraper ! Tu le sais bien, se défendit-elle.

— Et Sam ? Elle devait être inconsciente, non ? Comment a-t-elle pu faire un tel boucan ?

— Je ne sais pas. J'ai écrasé deux cachets que j'ai mis dans un milk-shake. Elle l'a bu, je l'ai vue ! Et quand je suis allée vérifier avant l'arrivée de Zoé, elle dormait profondément.

— Alors, tu t'es fait avoir ! Deux pilules auraient assommé un homme de ma taille pendant des heures ! Donc, c'est bien ce que je dis : tout ce qui arrive est *ta* faute.

C'était sa faute à elle si Paddy était mort ? Les larmes lui brûlaient les paupières.

— Mais je l'aimais, moi ! répéta-t-elle, la gorge nouée.

— N'importe quoi ! s'emporta-t-il en la secouant de nouveau. Je m'en contrefous, tu m'entends ? Si tu fais comme je te dis, tout ira bien. Sinon, nous irons en prison. Tu comprends ?

Elle ne pouvait quitter des yeux cette trace de sang sur le front de Colin, se répétant qu'elle devrait l'essuyer, qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, mais son bras refusait de se lever.

— Oui, mais… je ne sais pas quoi faire. Rien ne le ramènera, murmura-t-elle.

Il la lâcha et tira sur le corps sans vie de son père pour dégager le passage près de la porte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On va l'enterrer de telle sorte qu'on ne le retrouvera jamais. Mais d'abord, il faut que tu m'aides à descendre Zoé pour la mettre dans le coffre.

Dans l'air moite et oppressant du garage, ce prénom claqua à son oreille, lui redonnant un peu d'énergie.

— Tu veux les enterrer ensemble ?

— Mais non ! On va la transporter jusqu'à la chambre d'hôtel que tu lui as prise.

— *Vivante ?*

Dans un dernier effort, il poussa le corps de son père contre le mur.

— Oui !

— Mais alors, elle va se réveiller !

— C'est ce qu'on veut.

— Tu m'as promis de la tuer, mais tu as tué Paddy à la place.

— Et alors ? lança-t-il en revenant vers elle. Tu as laissé Rover s'échapper, je te signale ! Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire pour sauver nos miches.

— Mais tu m'as promis de la tuer, répéta-t-elle avec entêtement.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose. Colin lui avait promis d'éliminer Zoé. Pourquoi n'était-elle pas morte ? Il fallait qu'elle meure pour que Colin redevienne prévenant, pour que leur vie reprenne son cours normal.

Il s'essuya de nouveau le front, étalant la trace de sang sur sa peau.

— C'est impossible ! Tu ne comprends pas ? Ce détective de malheur est passé, il y a une demi-heure. Il était déjà à sa recherche.

— Et alors ? Comment pourrait-il penser qu'elle est encore ici ?

— Il le comprendra dès qu'il découvrira qu'elle n'est pas à l'hôtel.

Il attrapa le chiffon qu'il utilisait pour laver les voitures et se mit à essuyer le sang sur le sol.

— C'est le premier endroit où il viendra parce que c'est le dernier endroit connu où elle est passée.

Elle le regardait nettoyer le sang qui, à chacun de ses gestes, s'étalait un peu plus.

— Comment pourrait-il savoir qu'elle n'est pas dans sa chambre d'hôtel ? Il ne sait pas lequel j'ai choisi.

— Il le saura vite.

— Comment ? insista-t-elle.

Il fit gicler du nettoyant sur les traînées de sang qu'il ne parvenait pas à effacer.

— En appelant tous les hôtels de Sacramento. Ça ne lui prendra pas plus d'une heure. Et quand il aura trouvé l'hôtel où tu l'as enregistrée, il l'appellera.

— Elle ne répondra pas. Et alors ?

Il sortit un sac-poubelle dans lequel il jeta le torchon sanguinolent.

— Il s'y rendra en voiture et cognera à toutes les portes, ou il utilisera ses contacts dans la police pour se faire donner le numéro de chambre par le réceptionniste, poursuivit-il. C'est pour ça que nous devons la transporter à l'hôtel. Pour que Stivers la trouve dans la chambre quand il y entrera. Là… Tu piges, maintenant ?

— Oui, mais… si tu la laisses en vie, elle dira que tu l'as violée.

Il rangea le nettoyant.

— Je n'ai rien fait avec elle : mon père est arrivé avant.

Tiffany respira plus librement. Quel soulagement ! Elle n'était pas jalouse quand il obligeait ses animaux de compagnie à lui faire des gâteries — d'autant qu'il les partageait avec elle, en les forçant à la servir —, mais l'idée de Zoé dans les bras de Colin lui était insupportable.

— Et si elle se rappelait que tu l'as déshabillée ?

— Aucun risque. Elle est complètement dans le cirage.

— Il faut huit heures pour que les effets du Rohypnol se dissipent complètement. En tout cas, ça s'est passé comme ça avec moi. Si Stivers la trouve, il devinera qu'elle a été droguée.

— Nous déposerons une boîte de somnifères bien en vue sur la table de chevet, pour laisser penser qu'elle en a pris. Comme elle ne se souviendra de rien, elle acceptera cette version. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Si elle disparaissait maintenant, nous serions soupçonnés, expliqua-t-il avec calme.

Tiffany regarda fixement la forme inerte dissimulée sous la couverture. Il n'y avait plus de trace de sang, plus de cadavre, les chiffons avaient disparu, le passage était dégagé, Zoé serait bientôt dans le coffre… Tout allait peut-être finir par rentrer dans l'ordre.

— D'accord ! Alors, elle, nous la déposons dans la chambre d'hôtel et lui, nous… l'enterrons.

Prononcer le prénom « Paddy » était au-dessus de ses forces.

Il jeta le sac-poubelle sur le cadavre de son père.

— C'est ça !

— Où ? demanda-t-elle.

— T'occupe !

Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à creuser.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se souvint de ce que Colin lui avait dit à propos de Samantha.

— C'est le moment de tuer Sam aussi, non ?

— Pas encore. J'ai pas fini avec elle… Mais tu vas l'emmener jusqu'au cabanon de mon père. Il faut qu'on la sorte de la maison le plus vite possible. Comme prévu, je resterai là demain pour la battue, et je te rejoindrai dans la nuit.

Tiffany frissonna. Les images de ce qu'ils avaient fait, là-bas, au deuxième animal de compagnie, l'assaillirent. Elle s'était toujours demandé si cet endroit était hanté. Et s'il l'était, c'était à coup sûr par la gamine que Colin avait tuée. Son esprit devait y errer, prisonnier. Une vague de terreur déferla sur elle.

— Je ne veux pas y aller toute seule, Colin. Cet endroit me file la chair de poule.

Il ouvrit la porte qui reliait le garage au reste de la maison.

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une cabane isolée. Il n'y a pas un voisin

à des kilomètres.

— C'est bien ce que je dis. C'est tellement… isolé ! Et si… si je me perdais ? C'est dangereux de rouler sur ces petites routes. Il n'y a pas beaucoup de panneaux de signalisation.

— Pfff… Tu y es allée assez souvent. Tu connais la route.

— Je préférerais t'attendre.

Il l'attrapa par le bras.

— Tu ne peux pas m'attendre, bon sang ! Pas avec ce détective qui rôde dans le coin et qui cherche Zoé. Et puis Sheryl va venir ici dès qu'elle constatera la disparition de Paddy. Nous ne pouvons pas garder Samantha à l'étage. C'est trop risqué. Imagine qu'elle se remette à crier. En plus, il faut que nous laissions les gens circuler librement dans la maison. Notre façon de gérer les vingt-quatre prochaines heures est déterminante.

Tiffany se mordit la lèvre. Elle ne savait plus que penser… Mais une chose était sûre : ce qui venait de se passer avait fait suffisamment peur à Colin pour lui remettre les idées en place. Il ne lui dirait plus qu'elle s'inquiétait pour rien !

— Et les planches qui condamnent les fenêtres du « parc » ? Le verrou sur la porte ? demanda-t-elle en se frottant le bras.

— Eh bien quoi ?

— Cela pourrait soulever des questions embarrassantes.

— J'enlèverai la serrure et j'y entreposerai ma batterie pour justifier les travaux d'insonorisation.

Il la poussa par la porte.

— Viens m'aider à habiller Zoé.

Elle chancela.

— Oh! non…

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai jeté ses vêtements dans la poubelle des toilettes d'une cafétéria !

Il jura et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Retourne immédiatement les chercher pendant que je mets Zoé dans le coffre. Nous l'habillerons une fois arrivés à l'hôtel.

Elle hocha la tête tout en cherchant ses chaussures. Dans son empressement, elle mit le pied sur une grosse marque humide… et eut un haut-le-cœur. C'était le sang de *Paddy*… ou ce qu'il en restait, après le nettoyage de Colin.

— Dépêche-toi, la pressa-t-il en la voyant se figer.

Elle déglutit à plusieurs reprises pour refouler la bile qui envahissait sa gorge et enfila ses chaussures. Elle ne voulait pas penser à Paddy, se dire qu'il était parti pour de bon… parce que, si Colin pouvait tuer son père, il pouvait tuer n'importe qui.

Elle porta machinalement ses mains à son cou, se souvenant de la

sensation d'étouffement qu'elle avait ressentie quand les mains de son mari s'étaient resserrées autour de sa gorge, le soir où elle lui avait avoué qu'elle avait laissé échapper Rover. Pourrait-il *la* tuer un jour ?

Non. Bien sûr que non. Jamais. Il l'aimait.

— Colin ? appela-t-elle d'un ton hésitant.

Avait-il ressenti son angoisse ? Elle le pensa, en le voyant redescendre l'escalier.

— Quoi ?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu es *tout* pour moi, Tiff. Je n'oublierai jamais ce que tu es en train de faire, je te le jure.

Oui, il l'aimait. Comment en avait-elle douté ? Ils surmonteraient ce moment difficile. Et ils seraient de nouveau heureux — comme avant.

Même sans Paddy.

Elle lui décocha un pâle sourire.

— Tu ferais mieux d'enlever le sang que tu as sur le front.

* * *

Quand Zoé souleva la tête, une douleur vive lui transperça le crâne. Elle grimaça. A l'exception d'un faible halo de lumière qui s'échappait de la salle de bains, la pièce était plongée dans la pénombre, mais elle aurait juré qu'elle n'était pas seule. Elle plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la silhouette assise dans le fauteuil, en face du lit.

Qui était-ce ? Jonathan ? Bien sûr. Qui cela pouvait-il être d'autre ? Anton était sorti de sa vie et il n'avait pas cette stature mince et athlétique.

Où étaient-ils ?

Dans une chambre d'hôtel, manifestement. Mais lequel ? Comment et pourquoi y était-elle venue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait pourtant se souvenir qu'elle s'était décidée à accepter la proposition de Jonathan, après avoir réfléchi à ce qu'elle gagnerait à loger chez lui : hormis le fait qu'elle n'aurait pas à dépenser d'argent, elle serait en sécurité, protégée et soutenue. Elle commettait peut-être une erreur en se reposant sur lui, mais elle acceptait d'en payer le prix — du moment qu'elle retrouvait Samantha, que lui importait le reste ? Et puis, si elle veillait à ne pas s'attacher sentimentalement, elle ne souffrirait pas.

Voilà ce qu'elle s'était dit la veille. Alors pourquoi avait-elle finalement loué une chambre d'hôtel ? Etait-ce Jonathan qui l'avait emmenée ici ?

— Jonathan ?

Son prénom jaillit de sa bouche, semblable à un croassement rauque. Elle le sentit tressaillir, comme si elle l'avait sorti du sommeil.

— Zoé ?

Il se leva et s'avança vers elle.

— Ça va ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du lit.

Pas vraiment. Elle avait l'impression de souffrir de la pire gueule de bois de sa vie. Pourtant, elle ne se souvenait pas avoir bu plus de deux verres de vin chez les Bell.

Des bribes de souvenirs lui revinrent en tête. Elle était assise à table, à côté de Colin, organisant la battue, et puis… plus rien. Le trou noir.

— Je ne me sens pas très bien, admit-elle. Que… que s'est-il passé ? Comment suis-je arrivée ici ?

Jonathan écarta ses cheveux de son front. L'inquiétude qui brillait dans son regard, la douceur de son geste agirent comme un baume sur son cœur à vif. Elle aurait voulu se serrer contre lui, savourer la chaleur réconfortante de ses bras. Tout oublier.

— Votre voiture est garée devant l'hôtel. Vous n'avez pas conduit jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Si je ne suis pas venue avec vous, je suppose que c'est ce que j'ai fait, mais… et vous, comment êtes-vous entré dans la chambre ?

— Grâce à David.

— Le mari de Skye ?

— Oui. J'ai appelé plusieurs hôtels et fini par vous localiser. Mais j'avais beau frapper à la porte, vous ne répondiez pas — alors j'ai contacté David. Il m'a rejoint ici et il a demandé au directeur de l'hôtel d'ouvrir la porte. Nous étions inquiets… Nous voulions être sûrs que vous alliez bien.

— C'est gentil. Mais puisque j'étais là quand vous êtes entrés, je ne comprends toujours pas… Comment suis-je arrivée ici ?

— Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? insista-t-il.

Rien. Tout ce qui avait suivi le repas semblait avoir été aspiré dans un gros trou noir.

— C'est peut-être à cause de ce mal de tête.

Manifestement, l'angoisse et le stress avaient eu raison d'elle. Elle avait si peu mangé et dormi, ces derniers jours… Le peu qu'elle avait picoré de la tranche de rôti, de la purée de pommes de terre et des haricots verts que lui avait servis Tiffany n'avait pas suffi, semblait-il, à atténuer l'effet dévastateur des deux verres de vin sur son organisme affaibli.

— Quelle heure est-il ?

Il se pencha pour regarder le radio-réveil.

— Presque 4 heures du matin.

— Est-ce que je vous ai appelé, hier soir ?

— Non. C'est ce qui m'a inquiété. Après votre texto, je n'arrivais plus à vous joindre…

— Mon texto ?

Jonathan lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Elle ne se souvenait d'absolument *rien* et c'était une impression terrifiante. Eprouvée par la disparition de Sam, était-elle en train de sombrer dans la folie ?

Cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de familier, Zoé balaya la chambre du regard, mais l'obscurité environnante se confondait avec le voile noir qui recouvrait ses souvenirs. Cette pièce ne lui disait absolument rien. Elle remarqua les somnifères sur la table de chevet. Cela pouvait-il expliquer son état ?

Mais pourquoi en avait-elle pris alors qu'elle attendait des nouvelles de Sam ? Seigneur ! Si Sam avait eu besoin d'elle !

Toujours assis à côté d'elle, Jonathan tourna vers elle l'écran de son portable où figurait le SMS qu'elle lui avait écrit :

Ne me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

— C'est moi qui ai écrit ça ? demanda-t-elle.

— A 20 heures 6, exactement.

Elle le relut. Les battements de son cœur s'accélérèrent, cognant dans ses oreilles. Elle ne se souvenait pas plus de l'avoir écrit que d'avoir conduit jusqu'à cet hôtel. Mais pas question de l'admettre. Jonathan allait penser qu'elle perdait la raison !

— Oh… Je suppose… que c'est à cause des somnifères…

— Combien en avez-vous pris ?

— Deux, lâcha-t-elle sans en avoir la moindre idée.

Il bougea sur le bord du lit.

— Pourquoi vous êtes-vous éloignée de Rocklin, Zoé ? La battue est prévue de bonne heure, ce matin…

C'était une bonne question. Elle aurait aimé avoir la réponse.

— Ça me coûte de l'avouer, mais… je devais être un peu éméchée quand j'ai quitté la maison des Bell. Je suis pourtant sûre de n'avoir bu que deux verres de vin, mais…

Elle passa les mains sur ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pris le volant. C'est si irresponsable de ma part !

— Le réceptionniste m'a dit que vous étiez sobre quand vous êtes arrivée.

— Les effets se sont peut-être manifestés plus tard…

Cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à l'hôtel. C'était à n'y rien comprendre !

— Sans doute, admit-il en la dévisageant attentivement.

— Est-ce que vous, ça va ? demanda-t-elle.

— Ça va. Maintenant, allongez-vous et dormez un peu. Vous vous sentirez mieux en vous réveillant demain matin.

Il se leva, mais elle lui attrapa la main.

— Ne partez pas.

Sans un mot, il s'allongea près d'elle. L'instant d'après, elle nichait sa tête au creux de son épaule et, sous sa main posée sur son torse, elle sentait le battement régulier de son cœur.

Sa chaleur, le parfum sur ses vêtements et l'odeur de sa peau l'apaisèrent instantanément. La douleur desserra son emprise sur son crâne, et elle sombra dans un profond sommeil.

25

Quelque chose ne collait pas, mais Jon ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Deux verres de vin pendant le repas ne suffisaient pas à expliquer la profonde désorientation dans laquelle se trouvait Zoé. Avait-elle bu un peu plus sans s'en rendre compte — ou n'avait-elle voulu l'admettre devant lui ? Etait-ce dû aux effets combinés de l'alcool et des somnifères ? C'était plausible. Mais si elle avait trop bu, pourquoi Tiffany et Colin l'avaient-ils laissée prendre le volant ? D'après ce dernier, elle allait bien quand elle les avait quittés, ce qui avait été confirmé par le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan attendit que Zoé soit profondément endormie, puis il se dégagea avec précaution et se leva. Il avait espéré qu'elle lui fournirait des réponses, mais son comportement ne faisait que soulever plus de questions : elle avait lu le SMS comme si elle le découvrait, et regardé la boîte de somnifères comme si ce n'était pas la sienne. Quant à l'hôtel, elle ne semblait pas comprendre pourquoi elle avait roulé plus de trente minutes pour louer une chambre en plein centre de Sacramento, alors qu'il n'y avait pas moins de six hôtels à Rocklin — où elle devait être très tôt, le lendemain — avec des tarifs plus abordables…

Et que dire de l'état dans lequel David et lui l'avaient retrouvée ! Elle était allongée sur le lit, le chemisier boutonné de travers et le jean ouvert. A ce qu'il avait pu voir, elle n'avait pas pris sa trousse de toilette. Il n'avait pas voulu y prêter trop d'importance, mais cela s'ajoutait au reste…

Attrapant la boîte de somnifères, il se dirigea vers la salle de bains.

Si la boîte était neuve quand elle l'avait ouverte en arrivant, songea-t-il en versant les comprimés dans sa main, elle devrait en contenir quarante-six — quarante-huit moins les deux qu'elle disait avoir avalés. Il n'en compta que quarante.

— Elle en a pris huit, marmonna-t-il.

Il recommença pour être sûr. Quarante comprimés. Cela pouvait expliquer son état de confusion… mais il avait du mal à croire qu'elle ait voulu en prendre autant.

Il ouvrit la poubelle en plastique, espérant y trouver le sachet ou le ticket de caisse indiquant dans quelle pharmacie elle s'était arrêtée et à quelle heure. Il serait facile de retrouver la personne qui l'avait servie. Peut-être se souviendrait-elle assez de Zoé pour lui fournir des indications sur son état.

Mais il ne trouva rien. Ni sachet, ni reçu.

Il pensa à son portable. L'historique des appels et des messages pourrait sans doute lui en dire plus. Mais de quel droit se permettrait-il de fouiller ainsi dans ses affaires ?

Dubitatif, il revint s'asseoir dans le fauteuil. De nombreuses femmes qui avaient été droguées à leur insu imputaient le malaise qu'elles ressentaient et l'absence de souvenirs à l'alcool qu'elles avaient ingéré. Si Zoé avait été sexuellement agressée, il devait en avoir le cœur net. Il n'avait pas le choix.

Il prit le sac de Zoé, regagna la salle de bains et sortit le téléphone. Hormis le message qu'elle lui avait adressé, elle n'en avait pas envoyé d'autres et elle n'avait plus passé aucun coup de fil après 17 heures 33. Il fit défiler les appels entrants : elle en avait reçu quatre de lui, un de l'inspecteur Thomas et un venant de Californie. Sans doute Sharon, la petite amie de son père.

Il finit par ouvrir sa boîte de réception et vit le message qu'il lui avait envoyé. Il y en avait un d'Anton, aussi. Les deux avaient été ouverts.

Si Zoé avait lu son message, elle savait donc que c'était urgent. Pourquoi n'avait-elle pas répondu ? Elle ne lâchait jamais son téléphone portable, d'ordinaire ! Depuis la disparition de Sam, tout son être était tendu, en attente de nouvelles. Elle ne vivait que pour sa fille ! Pourtant tout dans son attitude de la nuit précédente semblait indiquer le contraire…. Cela ne lui ressemblait pas. Et, franchement, c'était inquiétant.

Faisant taire ses scrupules, il sélectionna le message d'Anton et l'afficha :

Zoé, je n'arrive pas à t'oublier. T'apercevoir ce soir en sachant que tu ne veux plus de moi m'a brisé le cœur.

Quand il avait appelé Anton en sortant de chez les Bell, celui-ci lui avait affirmé ne pas avoir vu Zoé. Avait-il voulu dire qu'il ne lui avait pas parlé ? Avait-il menti ? L'avait-il droguée et…

L'image de Zoé gisant inconsciente sur le couvre-lit, comme si elle y avait été jetée à la hâte, lui revint à la mémoire. Il sortit de la salle de bains et s'arrêta devant le lit. Quand ils s'étaient rendus à San Diego, Zoé avait refusé de prendre le moindre calmant. Elle avait peut-être changé d'avis sur la question, certes, mais en aucun cas elle

n'en aurait pris autant. Et, surtout, elle aurait répondu à son message.

Que diable s'était-il passé la veille ? Si elle allait bien en arrivant dans cette chambre, Jon devait-il en déduire que le problème était survenu après ? Anton l'avait-il retrouvée ici — ou suivie ? Quelqu'un d'autre ?

Il devait s'assurer qu'elle n'avait pas été agressée.

Elle bougea et roula sur le dos quand il alluma la lampe de chevet.

— Jonathan ?

— Je suis là.

Penché au-dessus d'elle, il lui attrapa le menton pour incliner son visage vers lui et examina ses yeux, ses joues, son nez, son cou.

Gênée par la lumière, elle tenta de se couvrir les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je regarde si vous avez des blessures.

— Pourquoi aurais-je des blessures ?

— J'espère que vous n'en avez pas, au contraire.

Elle plaqua un oreiller sur son visage pour se protéger de la lumière.

— Je veux juste dormir.

— Est-ce que je peux défaire votre chemisier, Zoé ? Je voudrais voir si vous avez des hématomes.

Il avait suivi assez d'affaires de viol pour savoir que, si son corps portait des marques d'une agression, il les trouverait là. Dans l'une de ses enquêtes, c'est l'empreinte de dents sur la poitrine de la victime qui avait permis la condamnation de l'homme qui l'avait violée.

Elle ne répondit pas.

Il écarta l'oreiller et lui secoua gentiment l'épaule.

— Zoé ?

Elle marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Inutile d'attendre une réponse claire, songea-t-il en déboutonnant rapidement son chemisier.

La bretelle de son soutien-gorge était entortillée dans son dos. Il ne voyait pas comment une femme pouvait être aussi maladroite. A moins d'être ivre. Mais le réceptionniste de l'hôtel n'avait rien trouvé d'anormal dans la tenue de Zoé et elle lui était apparue parfaitement sobre. Pourquoi se serait-elle dévêtue, puis rhabillée n'importe comment, ingérant entre-temps une grosse quantité de somnifères ?

Tout portait à croire que c'était quelqu'un qui l'avait fait. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'on l'avait déshabillée au préalable. Bref, il s'était passé *quelque chose* — mais quoi ? Il baissa son jean et inspecta ses jambes. Mis à part une fine trace rouge sur une cheville, qui aurait pu laisser penser à une marque de ligature, il ne vit aucune autre blessure suspecte.

Alors qu'il regardait sa cheville, elle se réveilla de nouveau et l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital, lui dit-il. J'aimerais qu'un médecin vous examine.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle endurait déjà tant d'épreuves ! Devait-il lui faire part de ses craintes ?

— Par précaution, répondit-il simplement.

Elle ne dit rien, mais quand il rajusta son chemisier, elle l'arrêta et guida sa main vers sa poitrine.

— J'ai une bien meilleure idée, confia-t-elle.

Jon sentit sa main s'arrondir sur son sein. Traversé par une décharge électrique, il sentit tous ses muscles se raidir. L'intensité du désir qui le balaya lui coupa le souffle. Il l'avait désirée à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Malgré Sheridan. Malgré le fait qu'elle était sa cliente.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il retira doucement sa main, puis fit glisser un doigt le long de sa joue.

— Vous méritez tellement mieux que ce que vous avez eu, Zoé.

Leur respiration était rapide, leur souffle court.

— Dois-je en déduire que c'est vous qui allez me donner ce que je mérite ? minauda-t-elle.

Il nota son sourire charmeur et comprit qu'elle s'était méprise sur le sens de ses paroles, mais il ne la corrigea pas. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à remplir le vide immense qui trouait son cœur.

— Jonathan ? reprit-elle. Vous ne voulez pas…

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Non, dit-il doucement, sans trop savoir où il avait trouvé la force de refuser son invitation.

* * *

Zoé n'avait pas subi d'agression sexuelle. Jonathan laissa échapper un soupir de soulagement. Le médecin des urgences n'avait relevé aucune blessure physique et avait expliqué son trou de mémoire par un abus d'alcool aggravé par la douleur et la tension qui l'accablaient depuis une semaine. Adossé contre sa voiture dans le parking du Sierra Collège, Jon écoutait distraitement Colin donner les dernières consignes aux bénévoles. Il ne savait pas encore si elle avait été droguée, mais il le saurait très vite — dès que les résultats de l'analyse toxicologique leur parviendraient.

Il baissa ses lunettes de soleil, comme pour faire obstacle aux questions qui se bousculaient dans sa tête. Après une nouvelle nuit sans vrai sommeil, il se sentait fourbu. Colin distribuait maintenant des plans à ses collègues et à quelques voisins. Quelques journalistes

et des policiers étaient présents. L'inspecteur Thomas, qui s'était déjà adressé à l'ensemble des bénévoles, faisait également circuler des affichettes fournies par la police.

Son cœur se serra. Il savait combien Zoé aurait voulu être présente et participer aux recherches, mais les médecins avaient insisté pour la garder sous surveillance, à l'hôpital. Elle avait cherché à les amadouer puis, n'obtenant pas gain de cause, elle avait même fait pression sur lui, le menaçant de ne jamais plus lui adresser la parole s'il ne l'aidait pas à sortir.

Si elle pouvait dire vrai ! Peut-être cesserait-il de se repasser en boucle cet instant où elle avait guidé sa main vers sa poitrine…

Alors que les bénévoles commençaient à se disperser, Colin s'approcha pour le saluer.

Il semblait avoir passé une très mauvaise nuit, lui aussi, constata-t-il en l'observant attentivement.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Moi ?

Colin mit une main sur son torse.

— Très bien. Pourquoi cette question ?

— Vous n'avez pas l'air en meilleur état que moi !

— Je me suis couché tard, s'excusa Bell, un sourire penaud aux lèvres. Et vous, quelle est votre excuse ?

— Même chose.

Colin se pencha pour jeter un coup d'œil dans la voiture de Jonathan.

— Où est Zoé ? Je pensais qu'elle serait là.

— Elle ne se sent pas bien.

Il fronça les sourcils.

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'en dire plus, d'ailleurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Combien de verres de vin a-t-elle bus hier soir ?

Colin frotta son menton rasé de près.

— Trois, peut-être quatre. Je n'ai pas vraiment compté. Pourquoi ?

— Paraissait-elle éméchée quand elle est partie ?

— Sûrement pas, ou je ne l'aurais pas laissée prendre sa voiture.

— Elle a mangé ?

— Pas autant que nous l'aurions voulu.

Quatre verres de vin sur un ventre vide, cela pouvait expliquer…

— Nous nous faisons beaucoup de souci pour elle. Est-ce qu'elle va tenir le coup, à votre avis ? poursuivit Colin. Elle paraît sur le point de craquer.

— C'est difficile, vous savez ! Votre femme n'est pas là ?

Il aurait bien aimé entendre la version de Tiffany Bell. Elle pouvait apporter un éclairage différent de celui de son mari sur le comportement de Zoé.

— Elle est partie à la campagne. Nous avions prévu depuis longtemps de passer le week-end dans le cabanon de mon père.

— Elle est partie sans vous ?

— Je la rejoindrai quand les recherches seront finies. Elle voulait faire les courses et un peu de ménage.

Cela paraissait logique. En fait, tout semblait normal, à l'exception de la disparition de Sam et de l'état de Zoé.

— C'est dommage que nous ne puissions pas offrir la récompense dont on a parlé au dîner. Ces affichettes seraient beaucoup plus parlantes si elles ressemblaient à ça…

Prenant un crayon, il griffonna « Récompense : 10 000 dollars » sur l'une d'elles.

— Ça ne laisserait personne indifférent, hein ? reprit-il.

Zoé lui avait parlé de la récompense lorsqu'ils étaient revenus de Los Angeles. Elle ne lui avait pas dit que les plans avaient changé, mais il en subodorait les raisons.

— Anton est revenu sur sa parole ?

— Il est passé ce matin à la maison pour me dire de continuer comme prévu et de mentionner la récompense. Mais comme ils ont rompu, je ne sais pas si je dois le croire. Cela pourrait être un stratagème pour tenter de reconquérir Zoé. Si cela ne se passe pas comme il le souhaite, comment réagira-t-il ? Et je n'ai pas pu la joindre, alors…

Jonathan se demanda ce que Zoé en aurait dit. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille, certes. Mais elle était également déterminée à ne plus rien devoir à Lucassi.

— Laissons-le en dehors de ça.

— D'accord. Peut-être que je peux avancer moi-même la récompense, avança Colin.

Jonathan n'aurait su dire s'il était sérieux, mais il le soupçonnait fortement de vouloir se faire valoir.

— Tiffany est d'accord ?

— Vous plaisantez ? Elle se fait autant de souci pour Zoé et Sam que moi !

— Vous avez déjà fait beaucoup pour elles.

— C'est bien normal. Nous sommes leurs voisins. Enfin, nous *l'étions*.

Jonathan était sur le point de répondre quand son portable sonna. Il jeta un coup d'œil sur son écran. C'était un appel du sud de la Californie, mais ce n'était pas le même numéro que celui qui s'était affiché sur le téléphone de Zoé.

— Merci pour votre aide.

Pensant la conversation terminée, il se détourna pour décrocher, mais Colin poursuivit :

— Vous restez dans le coin aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous, je suis juste passé pour m'assurer que tout allait bien. Je reste, de toute façon, en contact avec l'inspecteur Thomas.

— O.K. ! Dites à Zoé que je lui souhaite de se remettre au plus vite, ajouta-t-il en tendant à Jonathan l'affichette sur laquelle il avait écrit le montant de la récompense.

— Ce sera fait, promit-il en prenant l'appel.

Il observa la photo de Samantha, avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Allô !

— Monsieur Stivers ?

C'était une voix masculine.

— C'est moi, oui.

— Bonjour ! C'est Franky Bates.

Que voulait l'homme qui avait violé Zoé ? Jon lui avait donné sa carte, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Que puis-je pour vous, monsieur Bates ?

— Eh bien… Je sais que Zoé ne veut probablement pas entendre parler de moi, mais j'y ai beaucoup pensé et… j'aimerais vous aider. Si je peux… Je veux dire, si elle accepte mon aide.

Jonathan se glissa au volant de sa voiture.

— J'apprécie votre geste, mais je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire.

— Je me doutais que vous diriez ça, mais je suis à Sacramento et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez.

Jonathan se redressa, les nerfs soudain à vif. La présence de Franky Bates apportait un nouvel éclairage aux événements de la nuit précédente.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Il y a deux heures. Juste le temps de prendre un petit déjeuner. Je ne voulais pas vous appeler trop tôt.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pensé que, si je me déplaçais, vous me prendriez plus au sérieux.

— Etes-vous venu en avion ou…

— En voiture. Je me suis dit : « Eh, pourquoi m'imaginer tout un tas de trucs ? Autant me rendre sur place et voir si je peux me rendre utile. »

— Avez-vous parlé à Zoé ?

— Non, bien sûr que non ! Mais ma grand-mère m'a chargé de lui

donner quelques petites choses. Des tartes, un napperon au crochet, un petit cadeau pour sa fille si — quand nous la retrouverons. Ce n'est pas grand-chose, mais ça lui tenait à cœur.

Jon ne l'écoutait que d'une oreille. Si Bates avait effectivement roulé toute la nuit, il le prouverait sans difficulté.

— Vous avez gardé les tickets de caisse lors de vos passages dans les stations-service ? s'enquit-il tout à trac.

Il y eut un instant d'hésitation sur la ligne. Puis Franky répondit, un ton plus haut :

— Oui. Vous voulez les voir ?

— Effectivement. Mettez-les de côté pour moi.

— D'accord.

Jonathan retint un soupir. Il semblait sincère. Le problème ne venait pas de lui, cette fois-ci.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous et rester en dehors de ça.

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas compliquer les choses. C'est pour ça que je vous appelle. J'aimerais juste… que vous sachiez que je suis là, prêt à faire tout ce qu'il faut. Si vous voulez que je passe les deux prochaines semaines à consulter de la paperasse ou à parcourir les bois, ça me va. Je peux distribuer des avis de recherche, frapper aux portes… Je suis prêt à tout, vous savez ! Je peux même prendre en charge vos honoraires, si ça peut soulager Zoé.

Jonathan haussa les sourcils. Il n'avait pourtant pas eu l'impression que Bates roulait sur l'or…

— Je crains que les besoins financiers de Zoé soient au-dessus de vos moyens, mais je le lui dirai.

Que pouvait-il ajouter d'autre ? Bates semblait si disposé à bien faire…

— De combien a-t-elle besoin ? demanda-t-il soudain.

Jonathan releva l'affichette. Offrir une récompense pour encourager les bonnes volontés n'était pas une mauvaise idée.

— Idéalement ?

— Idéalement.

— Dix mille dollars

Bates siffla.

— C'est beaucoup.

— En effet.

— Est-ce le montant de vos honoraires ?

— Non, je travaille bénévolement sur cette affaire. Les dix mille dollars serviraient à financer une récompense… On veut encourager ceux qui savent où est Samantha à nous parler.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû y penser.

Il y eut de nouveau un silence, puis la réponse de Franky fusa sur

la ligne :

— D'accord !

— D'accord quoi ? répliqua Jonathan, surpris.

— Si… si je rassemble cette somme, comment je vous la fais parvenir ?

Jonathan démarra après avoir jeté un regard à sa montre. Il avait rendez-vous avec une des employées d'un cabinet immobilier qui louait des cabanons dans la forêt de Placerville. Il ne pouvait se permettre d'arriver en retard alors qu'elle avait accepté de venir un samedi pour lui rendre service.

— N'allez pas cambrioler une banque !

— Je n'ai pas l'intention de commettre quoi que ce soit d'illégal. J'ai changé, vous savez !

— Vous avez une idée pour trouver cet argent ?

— Ça se pourrait… cela devrait marcher.

Jonathan en doutait, mais la conviction qu'il perçut dans la voix de Bates lui donna envie d'y croire.

— Très bien. Si vous parvenez à réunir cette somme, appelez-moi pour que nous nous rencontrions.

26

Particulièrement isolé, sans eau courante ni électricité, le cabanon offrait un confort des plus rudimentaires. Tiffany était déjà allée aux toilettes qui se trouvaient à l'extérieur et se retenait depuis un moment, reculant sans cesse le moment d'y retourner. Ce n'était pas tant la puanteur qui s'en dégageait ni même les mouches qui la rebutaient, mais plutôt le craquement sinistre que faisait le battant de bois quand on l'ouvrait. Lorsqu'elle se glissait dans cet espace sombre et étroit, elle avait l'impression désagréable d'entrer dans un cercueil planté à la verticale. Et, d'une certaine façon, elle n'était pas loin de la vérité. C'était là que Colin avait enterré la gamine qu'il avait enlevée dans le Nevada, après leur séjour à Las Vegas, où ils s'étaient rendus pour fêter l'obtention de son diplôme d'avocat. Colin avait affirmé que la chaux vive et les tablettes désinfectantes que son père utilisait pour chasser les mauvaises odeurs en accéléreraient la décomposition. Chaque fois qu'elle y entrait, elle était hantée par la vision d'un corps pourrissant. Elle décida qu'elle irait dans les bois, en passant très vite par les toilettes pour chercher du papier.

Elle frissonna et posa son magazine. Elle avait beau lire et relire cet article sur les derniers potins des stars, elle était trop sur les nerfs pour en comprendre le moindre mot. D'autant que son esprit ne cessait de se tourner vers Samantha, qu'elle avait laissée dans la remise.

N'y pense pas. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Elle se leva et arpenta le salon pendant quelques minutes, avant de se diriger vers la cuisine. Elle avait toujours aimé cette pièce, mais en cet instant elle n'y éprouvait qu'un malaise indicible. Tout lui rappelait Paddy — de la chaise où il s'asseyait jusqu'au bocal rempli de tranches de bœuf séché qui était posé sur le plan de travail. C'était son domaine. Sheryl n'y venait pratiquement jamais, préférant le confort de sa maison au plaisir rustique de cette cabane. Il était même probable qu'elle ne savait où elle se situait avec précision.

Son beau-père n'y était pourtant plus venu depuis des mois. En vieillissant, il semblait s'accommoder d'une vie plus calme auprès de

sa femme, et il avait laissé l'usage du cabanon à Colin.

L'odeur de son cigare et de la chemise de flanelle qu'il portait pour aller à la chasse vint hanter ses narines et lui donna l'impression de sentir sa présence, flottant tout autour d'elle.

— Je ne voulais pas vous perdre, murmura-t-elle en se tordant les doigts.

Où était Colin ? Elle avait besoin de lui — plus que jamais auparavant. D'autant qu'ils ne s'étaient pas parlé depuis le moment où il avait forcé Samantha à avaler deux somnifères et où il l'avait enfermée dans une grande malle. Il l'avait placée à l'arrière du véhicule, plutôt que dans le coffre. La mésaventure avec Rover lui avait servi de leçon et ils avaient estimé que Tiffany parviendrait plus facilement à faire taire la gamine, si elle s'avisait d'appeler à l'aide.

Mais Sam ne s'était pas réveillée et n'avait pas fait le moindre bruit de tout le trajet. Elle n'avait même pas bougé quand Tiffany avait tiré sans ménagement la lourde malle hors de la voiture, la traînant ensuite sur le sol cahoteux jusqu'à la remise.

Tiffany laissa échapper un soupir et se décida à sortir pour aller jeter un nouveau coup d'œil sur sa prisonnière.

Elle poussa la porte de la remise et passa la tête par l'entrebâillement, saisie par l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait. L'endroit, qui servait à entreposer les affaires de chasse, puait autant que les toilettes, mais, après ce que Samantha avait fait la nuit dernière, elle ne méritait guère mieux. C'était sa faute si Paddy était mort. Si elle ne s'était pas mise à crier, Colin aurait réussi à rassurer son père et il n'aurait pas eu besoin de le tuer. C'est ce qu'il lui avait affirmé et Tiffany en était convaincue, à présent.

— Samantha ?

Elle fit quelques pas sur le sol en terre battue et se pencha sur la malle. La gamine était toujours recroquevillée à l'intérieur. Tiffany l'avait ouverte à son arrivée pour attacher l'extrémité de la laisse à un pieu enfoncé dans le sol, comme Colin lui avait dit de le faire. Elle l'appela une nouvelle fois, mais Samantha ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux. Cette fois, Colin avait eu la main lourde sur les somnifères.

— Tu t'es crue maligne en dégobillant le milk-shake, hein ? lança-t-elle à la forme inerte. Eh bien, j'espère que tu aimes dormir à la belle étoile et que tu ne crains pas le froid, parce que les nuits sont sacrément fraîches par ici. Tu étais bien trop dans les vapes hier pour te rendre compte de quoi que ce soit, mais tu en auras un aperçu dès ce soir. Sans parler des moustiques ! Je te souhaite bien du plaisir !

Un sourire de satisfaction aux lèvres, elle claqua la porte, puis piétina devant, hésitant quelques instants. Elle se dirigeait à contrecœur vers les toilettes, quand elle entendit un bruit de moteur.

Colin ! Elle pivota et se précipita vers la voiture.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras, lui laissant à peine le temps de sortir du véhicule. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

— Je vais bien.

Il lui embrassa la tempe avant de la relâcher. Ce geste tendre gonfla son cœur d'une joie disproportionnée et lui fit oublier un court instant les soucis qui l'accablaient.

— Comment ça s'est passé ? As-tu eu des nouvelles de Sheryl ?

— Elle m'a appelé ce matin, pendant la battue.

La bouffée de plaisir qui l'avait envahie s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que mon père n'était pas rentré hier soir. Puis elle m'a demandé si je l'avais vu.

— Elle ne sait donc pas qu'il est venu chez nous ?

— Apparemment non.

— Quelle chance !

Le soleil filtrait à travers les branches des pins, tachetant l'horizon d'un camaïeu de rose orangé. Distinguant mal l'expression de Colin, qui se trouvait à contre-jour, elle mit sa main en visière.

— Cela facilite les choses, en effet, admit-il.

— Et la battue ? Comment s'est-elle passée ?

— Comme sur des roulettes, répondit-il en souriant. Bien sûr, personne n'a rien trouvé. J'ai même commandé des pizzas et convié tout le monde à déjeuner à la maison. Histoire de leur montrer que je sais bien faire les choses.

Elle tressaillit

— Et le sang ? Tu es sûr qu'il n'en restait aucune trace ?

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai veillé au moindre détail. Et je souhaite bien du courage aux flics s'ils devaient fouiller la maison et faire un relevé d'empreintes… avec tous les gens qui sont passés chez nous…

— Oh ! c'est vrai, ça !

— Tu vois ? Je t'ai dit que je contrôlais la situation.

Tiffany baissa la tête et gratta le sol de la pointe du pied, envoyant rouler une pomme de pin sur le côté.

— Et Sheryl, elle est très inquiète ? finit-elle par demander, non sans noter la fatigue qui se lisait sur le visage de son mari.

— Oui.

Elle sentit son cœur se serrer. Elle aimait Sheryl autant que Paddy et ne voulait pas la voir souffrir.

— Comment tu vas te débrouiller avec elle ?

— Je lui ai dit que j'allais rouler au hasard pour essayer de le

trouver.

— Alors, difficile de ne pas être joignable, enchaîna-t-elle en le voyant sortir son portable de sa poche.

Ils savaient tous les deux qu'il n'y avait pas de réseau dans le coin.

— Oui… Je dois pouvoir répondre à ses appels, sinon ça paraîtrait étrange, reconnut Colin.

Tiffany se raidit, pressentant ce qui allait suivre. Eh bien, non ! Il était hors de question pour elle de passer une autre nuit toute seule ici.

— Et la fête des Mères ? gémit-elle.

— Eh bien quoi ?

— Nous avions prévu de la passer ensemble.

— C'est vrai, mais il faut que j'y retourne. J'étais juste venu voir si tu allais bien.

Prenant son inquiétude pour une nouvelle marque de son amour, Tiffany sentit son cœur s'emballer — avant de l'entendre ajouter sans ménagement :

— Je ne peux pas courir le risque que tu gâches tout en laissant Samantha s'échapper, comme tu l'as fait avec Rover.

Il se dirigea vers sa voiture, mais elle s'élança derrière lui.

— Attends ! Je devrais rentrer avec toi. Je ne peux pas ne pas être avec toi, alors que Paddy a disparu… Cela semblerait étrange si nous n'étions pas ensemble dans un moment pareil.

Il s'assombrit, la fixant d'un regard pénétrant. Elle pensa un instant qu'il allait refuser, puis il parut se raviser.

— Tu marques un point.

Il jeta un coup d'œil vers la remise.

— Je suppose qu'il n'y a pas vraiment de raison que tu restes là.

— Non. Samantha a le collier. Elle ne peut pas s'enfuir.

Elle tenait à rejoindre Sheryl pour lui apporter son soutien. C'était le moins qu'elle puisse faire.

— Nous allons lui laisser un peu de nourriture et une couverture au cas où il ferait très froid, et nous reviendrons dès que nous pourrons, décida-t-il.

Elle acquiesça. Punir Samantha était le cadet de ses soucis, désormais. Elle voulait juste rentrer à la maison avec Colin.

— Je vais préparer ça, assura-t-elle en reculant d'un pas, prête à s'élancer vers la cabane.

Il la retint par le coude.

— Attends. Tu es bien sûre d'avoir solidement enfoncé le pieu dans le sol ?

— Absolument.

— Je préfère aller vérifier moi-même. Monte dans la voiture.

Il disparut de longues minutes à l'intérieur du cabanon et en

ressortit avec un sac de couchage, des barres énergétiques et une bouteille d'eau, avant de se diriger d'un pas raide vers la remise.

Quand il revint vers la voiture, il la gratifia d'un bref hochement de tête.

— Même un homme de ma taille ne pourrait pas arracher ce pieu du sol, mais j'en ai installé un autre pour être sûr, précisa-t-il en démarrant la voiture.

Tiffany se demanda s'ils trouveraient Samantha morte quand ils reviendraient, mais elle s'empressa de chasser cette pensée. Tout ce qui comptait, c'était de partir d'ici. Le reste… La gamine devait mourir, de toute façon. Elle le savait depuis le début.

* * *

Jonathan était occupé à lister les personnes qui avaient approché Samantha et à comparer leurs noms avec les fichiers électroniques qu'une seconde agence immobilière lui avait fait parvenir en début de matinée, quand Kino, couché à ses pieds, dressa les oreilles. Jon leva les yeux et vit Zoé entrer dans la cuisine.

— Vous pensez vraiment que votre amie médium pourra nous aider ? demanda-t-elle de but en blanc.

Avait-il fait une erreur en lui parlant de Jasmine ?

— Nous verrons bien. Je lui ai envoyé le pull de Samantha, avec la peluche qu'elle avait gagnée à Disneyland. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, surtout après la battue d'aujourd'hui, mais Jasmine a toujours été d'une grande aide par le passé.

— Elle est aussi étonnante que ça ?

Elle caressa Kino qui avait rampé jusqu'à elle, quémandant son attention, puis elle lui gratta l'oreille, avant de se percher sur l'accoudoir d'une chaise. Elle était pieds nus et portait un T-shirt sur le pantalon de jogging qu'il lui avait prêté. Il l'avait ramenée de l'hôpital une heure auparavant, avec quelques-uns de ses vêtements, pris au hasard dans sa voiture, mais la plupart de ses affaires étaient encore entassées dans les sacs qu'elle n'avait pas ouverts depuis son départ précipité de chez Lucassi.

— Elle collabore souvent avec la police. Son expérience de profileuse et ses talents de médium ont permis de résoudre de nombreuses affaires… Pas toutes, hélas ! se crut-il obligé de nuancer.

Elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et les serra dans un élastique. Il la dévisagea, déployant tous ses efforts pour se concentrer et ne pas perdre le fil de la discussion. Son visage ne portait aucune trace de maquillage, mais elle n'en avait pas besoin. Son teint était naturellement clair et ses yeux envoûtants.

Le léger parfum qu'elle portait s'insinuait irrésistiblement en lui, faisant remonter à son esprit des images de la nuit, de son corps presque nu. Une bouffée de désir l'enflamma.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Mieux.

Elle soutint son regard sans ciller, et il crut y voir briller du désir. Avait-il bien saisi ? Il lui avait fait comprendre qu'elle lui plaisait, certes… mais lui faisait-elle des avances pour autant ? Ce serait une folie de se lancer dans ce genre de relation. Elle semblait à peine affectée par sa récente rupture, à croire qu'elle s'était barricadée contre ses propres sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir faire de même.

— Tant mieux.

Elle pencha la tête pour regarder l'écran de son ordinateur.

— Et du côté des locations, cela donne quoi ?

— Rien pour l'instant. Mais j'ai encore pas mal de noms à vérifier et deux autres agences, qui gèrent des propriétés dans la zone qui nous intéresse, doivent me faire parvenir leurs fichiers.

— Proches de l'endroit où on a retrouvé Toby ?

— Oui. Vu son état de faiblesse, il n'a pas pu aller bien loin. C'est par là qu'il faut commencer.

Elle se plaça derrière lui et entreprit de lui masser les épaules.

— Il est peut-être temps que vous alliez vous reposer.

Jonathan se laissa aller et ferma les yeux tandis que les mains de Zoé cherchaient à soulager ses muscles douloureux, pétrissant les nœuds de tension qu'elle sentait sous ses doigts.

— Ai-je l'air fatigué ? ironisa-t-il.

— Un mort vivant, affirma-t-elle un sourire en coin.

— Ce n'est pas très flatteur !

— Mais cela n'enlève rien à votre pouvoir de séduction…

Cette fois, ce n'était pas seulement un compliment, mais bien une invitation. Il se tourna vers elle pour voir son expression.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ça, Zoé. Retrouver Sam est ma priorité et je n'ai pas l'intention de lâcher l'affaire.

Ses doigts s'immobilisèrent.

— Ce n'est pas ce que vous croyez…

Il lui prit les mains et l'obligea à se tourner vers lui pour sonder son regard.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Elle détourna les yeux et il prit conscience en la voyant rougir qu'il ne devait pas lui arriver souvent d'être aussi directe.

— Une façon d'échapper à la réalité, je suppose. D'oublier un moment ce qui m'arrive…

Jon se troubla. Il lui aurait été si facile de céder à sa requête ! Elle était si fragile, si éprouvée par la peur et l'angoisse depuis la disparition de sa fille ! Il savait qu'elle n'aspirait qu'à un moment de répit, même bref, à une libération physique qui n'exigerait aucun

engagement. Pas plus. Or il désirait davantage que ce qu'elle était prête à lui donner pour le moment.

— Vous me rappelez une de mes anciennes petites amies, murmura-t-il.

— Oh ! vraiment ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant que penser, puis demanda :

— Comment était-elle ?

L'image de Maria s'imprima devant ses yeux.

— Belle. Agréable.

Il baissa la voix, avant de poursuivre :

— Et amoureuse de quelqu'un d'autre.

Zoé se pencha vers lui et effleura sa bouche de ses lèvres.

— Je ne suis amoureuse de personne.

Il prit son visage entre ses mains, les yeux rivés sur ses lèvres. Il voulait plus — bien plus que ce rapide avant-goût.

Un bref instant, il se laissa aller à s'imaginer les gestes, les caresses qu'ils échangeraient… Mais il savait qu'il avait peu de chances de l'amener ensuite à accepter la relation qu'il rêvait de vivre avec elle.

— Non, vous n'êtes pas amoureuse. Ni d'Anton. Ni de personne. Et je pense que vous ne voulez pas l'être.

Elle tressaillit et fit un pas en arrière.

— Que cherchez-vous à me dire ?

— Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, Zoé. J'ai trente ans, maintenant. J'attends plus.

Elle se mordilla la lèvre.

— Et moi ? Vous croyez que je n'attends rien ?

— Je ne pense pas que vous puissiez vous projeter dans l'avenir en ce moment, dit-il en se levant et en se dirigeant vers sa chambre.

Seul.

* * *

Pourquoi lui avait-il dit ça ? Il aurait beau rester éveillé toute la nuit, à se tourner et se retourner dans son lit, ressassant ce qu'il aurait dû faire — ou plutôt ne pas faire —, il finirait tout de même par capituler.

Cette bataille intérieure finit par avoir raison de ses dernières résistances et il se retrouva dans le couloir.

Tu es en train de plonger la tête la première dans les ennuis.

Zoé n'avait pas fermé sa porte, qu'il poussa du doigt. Les charnières grincèrent tandis que le battant s'ouvrait.

— Jonathan ? murmura-t-elle en se soulevant sur un coude.

Il n'y avait pas de persiennes à la fenêtre de cette chambre sans vis-à-vis et, dans la douce clarté de la lune, il la contempla, admirant ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues.

Debout dans l'encadrement de la porte, il prit conscience qu'elle ne

devait distinguer qu’une ombre et il s’empressa de la rassurer.

— C’est moi.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle prudemment.

— Non, mentit-il. Ça va bien.

— Qu’est-ce que… Qu’est-ce que tu veux, alors ? reprit-elle, passant brusquement au tutoiement.

Il pensa reprendre les mots qu’elle avait utilisés plus tôt. « Une façon d’échapper à la réalité… ». Mais c’était bien plus simple que ça, et il le résuma d’un mot :

— Toi.

En la voyant presser ses doigts contre ses yeux, il comprit qu’elle avait pleuré. Si seulement il pouvait revenir quelques heures en arrière, dans le salon — en dire moins. En faire plus.

— Non. J’ai été folle de croire que cela changerait quelque chose. Nous ferions mieux de nous en tenir à des rapports plus neutres, comme tu l’as dit, déclara-t-elle en tirant sur la couverture et en se tournant vers le mur.

Plus neutres ? Il n’y avait rien eu de « neutre » dans ce qu’ils avaient partagé au cours de la semaine écoulée.

Elle n’esquissa pas le moindre geste et ne dit plus aucun mot. Hanté par le contact de ses lèvres sur les siennes, Jonathan resta longuement immobile, luttant contre une sensation terrible de manque.

* * *

Zoé écouta les pas de Jonathan décroître dans le couloir.

Ouf ! Il s’en va.

Le silence finit par retomber sur la maison et une vague de tristesse déferla sur elle. Elle ne s’était jamais sentie aussi seule, aussi démunie… mais elle ne pouvait s’investir dans une nouvelle relation. Pas si vite, et surtout pas avec quelqu’un qui l’attirait autant que Jonathan. L’intensité du désir qui la poussait vers lui la troublait et tranchait avec le calme et la raison qui avaient motivé sa relation avec Anton. Elle qui croyait avoir maîtrisé depuis longtemps l’art du détachement ! Jon avait enrayé la belle mécanique, balayé toutes les défenses qu’elle avait érigées pour se protéger.

Tous ses repères venaient d’éclater en morceaux et, dans ce chaos, elle ne devait penser qu’à Sam. Surtout, ne pas s’éparpiller. Economiser ses forces. Garder la tête froide.

Pourtant le désespoir était là, prêt à fondre sur elle. A quoi pouvait-elle se raccrocher pour ne pas se laisser engloutir par cette lame de fond ? Et si le fil ténu qui la retenait à la vie était Jonathan ?

Les yeux grands ouverts, elle songea soudain à Toby. Se réveillerait-il ? Il le fallait.

La frontière entre la vie et la mort était si fragile…

Peut-être commettait-elle une erreur en ne faisant pas confiance au seul homme qui lui faisait du bien. Etait-elle vraiment sûre de vouloir le repousser ?

27

Quand Zoé pénétra dans sa chambre, Jonathan ne prononça aucun mot, se contentant de repousser le drap.

Son T-shirt était sur le sol. Dans la faible lueur du clair de lune qui filtrait par les persiennes, elle distingua le contour de ses épaules musclées, de son torse nu, et elle sentit son corps s'embraser.

Des images de Samantha l'assaillirent, mais elle les bloqua aussitôt.

Plus de douleur. Pas maintenant.

Elle avait ôté le pantalon de survêtement avant de se coucher, et portait une chemise de nuit à fines bretelles sur une culotte. Il suivait chacun de ses mouvements et, sous l'intensité de son regard, elle eut l'impression d'être nue.

Elle marqua une hésitation en atteignant le lit, mais Jonathan ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il s'agenouilla et l'attira contre lui, nouant ses bras autour de sa taille. Puis il la fit tourner dans le halo de lumière pour la contempler. Tremblant d'anticipation, elle n'entendit plus que les battements de son cœur résonner à ses oreilles.

— Attends, chuchota-t-elle. Tu as…

— Oui. J'ai ce qu'il faut. Ne t'inquiète pas.

Elle noua les mains autour de son cou pour répondre à son étreinte et à l'ardeur de son baiser. Un frisson de plaisir la parcourut quand sa langue se fit plus insistante, et elle se laissa aller contre lui.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux épais alors que leur baiser s'approfondissait, et le désir se répandit dans ses veines, exacerbant ses sensations. Son corps impatient frémit à chacune de ses caresses.

— Tu me fais du bien, murmura-t-elle.

Il releva sa nuisette, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

— Comme tu es belle ! lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha, son torse nu effleurant ses seins. Ce contact, aussi léger qu'il fût, déclencha en Zoé une multitude de petits brasiers. Son excitation monta d'un cran lorsqu'elle entendit Jonathan exhaler un long soupir de plaisir. Il la plaqua contre lui et ils roulèrent, enlacés, sur le lit.

Zoé sentit le désir se déployer au plus profond de son être. Conquise, elle s'abandonna complètement. Pour la première fois depuis des jours, des semaines et peut-être des années, la peur et l'angoisse la quittèrent. Jonathan la fit glisser sous lui. Submergée par un désir impérieux, elle laissa échapper un gémissement de frustration quand il s'écarta légèrement pour la regarder.

— Je n'ai jamais rencontré de femme aussi belle que toi, lui susurra-t-il à l'oreille en relevant doucement ses mains au-dessus de sa tête.

— Et tu en as vu beaucoup ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

— Assez pour savoir de quoi je parle.

Il la gratifia d'un sourire sexy et approcha sa bouche de ses seins.

Quand il releva la tête, elle n'avait pas repris son souffle.

— Ce qui arrive était inévitable, affirma-t-il.

Il semblait si sérieux qu'une sourde appréhension l'envahit, s'entremêlant au plaisir. Et si elle tombait amoureuse ? Pire, si elle tombait amoureuse et que cela *ne marchait pas* ? S'en remettrait-elle ?

Elle fut tentée de fuir et de retrouver l'espace sécurisant de sa chambre. Elle pressentait déjà que tout serait différent quand ils auraient fait l'amour. Elle ne pourrait plus revenir à son ancienne vie, ni se retrancher derrière une barrière émotionnelle, comme elle l'avait fait avec Anton, comme elle l'avait toujours fait. Et qu'en penserait Sam, si — *quand* elle reviendrait ?

Elle fit taire la voix de la raison. Il était trop tard pour faire machine arrière…

Et, de toute façon, elle n'en avait pas envie.

* * *

Lovée nue contre Jonathan, Zoé pouvait à peine bouger : Kino était monté sur le lit, occupant l'espace encore disponible. Cela ne la dérangeait pas — au contraire. Les yeux fermés, elle s'abandonnait à une douce quiétude, tenant à distance le monde extérieur qui, derrière ses paupières alourdies de sommeil, se résumait à des ombres instables.

La sonnerie de son portable, qu'elle avait laissé dans la cuisine, fit irruption dans la chambre, la ramenant brutalement à la cruelle réalité : Samantha avait besoin d'elle.

Elle poussa gentiment Kino et se leva sans prendre le temps de s'habiller. Et si c'était le coup de fil qu'elle attendait ?

Celui qui allait mettre fin au cauchemar…

Oh ! non. C'était Colin Bell. La déception qu'elle éprouva en voyant s'afficher son numéro d'appel sur son écran lui fit l'effet d'une douche froide. Elle espérait tant que ce soit l'inspecteur Thomas !

Que lui voulait son ancien voisin ? Quand Jonathan lui avait dit

que la battue n'avait rien donné, elle n'avait pas eu le cœur d'appeler Colin pour le remercier de tout ce qu'il avait fait. Elle avait eu besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception, mais elle n'avait plus de raison de repousser cet appel, à présent. Le mal était fait : Colin venait de briser ce moment d'apaisement, le premier depuis la disparition de sa fille. Ravalant un soupir, elle décrocha, prête à le remercier.

— Bonjour ! s'exclama-t-il. Joyeuse fête des Mères !

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était la fête des Mères ? Elle ne s'en était pas rendu compte. Et, vu les circonstances, elle aurait préféré continuer à l'ignorer, ce que la plupart des gens auraient compris. Colin n'avait sans doute pas pensé à mal, mais c'était très maladroit de sa part.

— Merci, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Comment allez-vous ? Je me suis fait du souci pour vous.

Il avait le don de la mettre mal à l'aise en disant toujours « je », sans jamais inclure sa femme.

— Ça va. Je vais mieux.

Elle sortit de la cuisine et s'assit sur le canapé du salon.

— Que vous est-il arrivé hier ? Votre détective m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Je ne sais pas trop…

Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails.

— Peut-être les symptômes de la grippe.

— Oh ! je vois… C'est terrible, ça. Ça vous mettrait n'importe qui au trente-sixième dessous !

Elle allait répondre quand des bribes de souvenirs lui revinrent à la mémoire — Souvenirs ou rêve ? Elle se voyait, assise à la table du salon de Colin, la tête penchée au-dessus de… d'un plan de la ville… Tiffany était dans la cuisine, en train de faire la vaisselle. Le bruit lui parvenait distinctement aux oreilles. Colin, assis à son côté, se levait soudain.

Elle s'entendait lui demander : « Où allez-vous ? »

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle, répondait-il.

— Vous avez une… femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! avait répondu Colin dans un grand éclat de rire.

Ces images se superposaient sur un mode flou et décousu. Cela semblait si incohérent ! Etait-ce la preuve qu'il s'agissait bien d'un rêve ? D'une hallucination causée par l'abus d'alcool ?

Sans doute. Pourquoi Colin aurait-il prononcé une phrase pareille ?

— Zoé ? demanda Colin.

— Je vous écoute.

Un bruit dans le couloir l'avertit de la présence de Jonathan. Elle leva les yeux et le vit, appuyé contre le montant de la porte, les bras

croisés. Il avait enfilé un boxer. Dans la lumière matinale, elle prit soudain conscience de sa propre nudité. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée dans la chambre, elle sentit une bouffée de pudeur l'envahir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Elle tira le plaid sur elle.

— Colin Bell, murmura-t-elle en couvrant le téléphone.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Elle fit de son mieux pour ne pas le dévorer des yeux, mais ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur son corps superbe. Au cours de sa vie commune avec Anton, elle avait réussi à se convaincre que l'attirance physique ne comptait pas au regard de la gentillesse, de la loyauté, de la fiabilité.

Elle en était toujours persuadée, mais s'étonnait de se découvrir encore si soumise au pouvoir de l'attirance physique. D'autant que Jonathan semblait aussi capable de gentillesse, de loyauté et de fiabilité.

— Il prend de mes nouvelles, chuchota-t-elle.

— A qui parlez-vous ? intervint Colin. Vous n'êtes pas seule dans votre chambre d'hôtel ?

La jalousie qu'elle perçut dans sa voix la mit mal à l'aise, mais ce n'était pas assez flagrant pour qu'elle le lui fasse remarquer.

— Non, je…

Elle se reprit. Elle n'avait aucune explication à lui fournir. Sa relation avec Jonathan ne le regardait pas.

— Est-ce que c'est Anton ? insista-t-il.

— Colin, ça suffit.

— Quoi ? Vous pouvez bien me le dire si vous vous êtes remis ensemble.

— Ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez pas ramassé quelqu'un…

Profondément irritée, elle sentit sa main se crisper sur le mobile.

— Je n'ai pas très envie de continuer cette conversation. Je vous rappellerai plus tard.

— Vous êtes fâchée ?

— Non, bien sûr que non ! Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi hier. Je comptais d'ailleurs vous appeler pour vous remercier. C'est juste que… cette journée est particulière et c'est difficile pour moi, vous comprenez ?

— Bien sûr .

— Parfait. Je vous rappelle plus tard.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand il revint à l'attaque :

— Ne me dites pas qu'il s'agit de Stivers ?

Zoé leva les yeux vers ce dernier, qui fit la grimace.

— Pardon ? reprit-elle.

— L'homme avec qui vous êtes ?

— Colin, ça suffit. Je ne suis avec personne.

— Autant me le dire, parce que je finirai bien par le découvrir.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que ça n'est pas juste.

— *Juste ?* répéta-t-elle, abasourdie.

— Vous ne m'avez même pas laissé une chance.

— Mais… vous êtes marié ! s'exclama-t-elle.

Un rire éclata à son oreille.

— Vous avez marché, hein ?

Elle expira le souffle qui s'était coincé dans sa gorge.

— Vous m'avez eue pendant un instant.

— Je sais. Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.

Zoé se raidit.

— Non. Bien sûr que non ! se défendit-elle.

— *Alors pourquoi ne répondez-vous pas à cette foutue question ?* cria-t-il en raccrochant.

Sous le choc, Zoé fixa le téléphone, abasourdie, incapable d'esquisser le moindre mouvement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jonathan en traversant l'espace qui les séparait.

Elle leva les yeux vers lui.

— C'est Colin Bell. Il vient juste de me crier dessus. Quelle mouche l'a piqué ? C'est bizarre.

Mais pas aussi bizarre que les images qui lui flottaient dans la tête. Provenaient-elles d'un rêve ? Colin avait un sens de l'humour particulier qui ne semblait faire rire que lui.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jonathan.

Secouant la tête, elle reposa le téléphone.

— Rien. Rien d'important.

« Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds. » Lui expliquer le comportement étrange de son ancien voisin l'amènerait à répéter l'accusation dont elle venait de faire l'objet. Et c'était un peu gênant, tout de même.

— Tu as faim ? lui demanda Jonathan en lui caressant le genou.

Affronter la journée lui parut soudain au-dessus de ses forces. C'était dimanche. La fête des Mères. Les agences immobilières étaient fermées. Ils n'obtiendraient pas plus d'informations, et, en interrogeant les gens, ils ne feraient qu'interrompre des réunions familiales. Que pouvaient-ils faire pour Samantha ?

Il s'était écoulé presque une semaine depuis sa disparition et elle avait la sensation de se trouver face à un mur. Toutes les pistes

avaient été envisagées et vérifiées. Vers où devaient-ils se tourner, à présent ?

Elle tendit la main vers Jon et écarta la mèche de cheveux qu'il avait devant les yeux.

— Et si nous retournions au lit ?

Il la dévisagea un instant. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

* * *

Quel idiot !

Colin ferma les yeux, en proie à une rage froide. Il repoussa son téléphone portable au milieu de la table, réprimant l'envie de le balancer à travers la salle de restaurant. Il n'aurait jamais dû s'emporter avec Zoé. Après tout le mal qu'il s'était donné pour gagner son amitié !

Et maintenant elle n'allait pas lui refaire confiance de sitôt. Tout était à refaire !

— Bon sang !

Se sentant observé, il tourna la tête vers la banquette voisine et vit une femme d'un certain âge qui ne le quittait pas des yeux. Sans doute avait-elle écouté toute sa conversation avec Zoé. Il avait perdu son sang-froid au téléphone, bon, et alors ? Elle voulait sa photo aussi ? Il soutint son regard et, ne parvenant pas à la faire détourner les yeux, il finit par lui faire un doigt d'honneur. Elle se figea, bouche bée, avant de se tourner vers son mari, insistant pour changer de place. Elle était en train de se plaindre auprès du gérant de l'établissement, quand Tiffany revint des toilettes.

Jetant quarante dollars sur la table pour couvrir l'addition qu'il n'avait pas encore demandée, Colin se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Nous partons ? protesta-t-elle, surprise.

— Je suis debout, non ?

Il s'efforçait de parler à voix basse pour ne pas être entendu. Il avait assez attiré l'attention sur lui.

Elle couva son assiette d'un regard concupiscent.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Eh bien maintenant, si !

Il n'avait aucune envie d'attendre que le gérant rapplique, avec sa cravate couverte de graisse, pour lui faire la leçon sur ses manières. Plutôt mourir que de s'excuser devant un type bouffi et stupide qui ne devait se faire que quinze dollars de l'heure !

— Pourquoi ? insista Tiffany, prenant soudain conscience de la tension qui régnait dans la salle. Qu'est-ce qui se passe ? On devait fêter la fête des Mères. J'ai le droit de manger tout ce qui me fait plaisir aujourd'hui. Tu l'as dit.

— J'ai changé d'avis.

Il lui indiqua la porte d'un mouvement du menton, mais Tiffany ne bougea pas.

— Je n'en ai mangé que deux bouchées, argua-t-elle.

— Et alors ? Tu n'es pas mère, si ? murmura-t-il.

— Non, parce que nous avons décidé de ne pas avoir d'enfants, mais je suis une *femme*. Je pourrais être mère si tu en voulais.

— Ferme-la ! Tu as assez mangé. Je le fais pour ton bien ! Je n'ai pas envie que tu ressembles à une baleine… Maintenant, bouge tes fesses !

— Colin…

Elle lança un regard oblique vers le gérant et le couple de personnes âgées, et baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il ne répondit pas.

— Si tu ne viens pas maintenant, je pars sans toi, grommela-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Elle finit par obtempérer. Dehors, il pressa le pas, déverrouillant à distance les portières de la voiture. Ils allaient monter dans leur véhicule quand le gérant apparut sur le seuil de son établissement.

— Notre clientèle est bien élevée. La prochaine fois que vous viendrez ici, comportez-vous correctement ! lança-t-il à leur intention.

Colin ne put se retenir : il se retourna et lui fit un bras d'honneur.

— Voilà ce que je pense de vous et de votre établissement ! cria-t-il.

— Oh ! Ne vous avisez pas de revenir ici !

— Je n'en avais pas l'intention. Faudrait me payer pour y remettre les pieds ! Et encore !

Tiffany baissa la tête pour cacher son visage cramoisi et monta dans la voiture sans un mot.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, sous les regards du personnel qui assistait à la scène. On nous regarde !

— Et alors ? Cette infâme gargote n'est pas de notre niveau. On mérite mieux !

— C'est un joli restaurant. C'est même toi qui l'as choisi.

— C'était avant de goûter à leurs immondes pancakes.

Il s'apprêtait à sortir du parking quand il se souvint de son portable, abandonné sur la table du restaurant.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il fit marche arrière.

— J'ai oublié mon téléphone. Va le chercher !

Tiffany sortit de la voiture et repartit vers l'établissement sans discuter. Il lâcha un soupir. Elle avait compris, heureusement pour

elle, qu'il n'aurait pas été d'humeur à supporter ses jérémiades. En la voyant revenir, il vit qu'elle était contrariée.

— Tu as appelé Zoé, lança-t-elle en entrant dans la voiture.

— Et alors ?

— *Et alors ?* On a eu de la chance, la nuit dernière, de se sortir du pétrin. Pourquoi ne la laisses-tu pas tranquille ? Nous avons sa fille, Colin. N'est-ce pas assez ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

S'il le savait ! Il voulait Sam, certes — mais pas autant que Zoé. Le désir qu'elle suscitait en lui l'obsédait, surtout depuis qu'il l'avait attachée au lit, si près de lui imposer sa volonté, de devenir un Dieu pour elle — le maître de son plaisir, de sa douleur, de chacun de ses souffles. Mais Paddy avait tout gâché. Et maintenant elle s'envoyait en l'air avec un autre. Parce qu'il était sûr qu'il y avait quelqu'un avec elle, dans cette chambre d'hôtel. Il n'était que 8 heures du matin quand il l'avait appelée…

Elle se montrait si… prudente avec lui. Si respectueuse des convenances ! *Mais… vous êtes marié, Colin !* Pff ! Ce petit jeu e prenait pas avec lui. Zoé était une truie, comme toutes les autres. Pourquoi ne lui cédait-elle pas ? N'était-il pas assez bien pour elle ? Il était pourtant jeune, séduisant, brillant. Il ne s'était jamais autant donné de mal pour plaire à une femme, avec si peu de résultats à la clé.

— Tu vas me répondre ? insista Tiffany.

— C'est une… sale petite pimbêche. Elle a besoin d'être remise à sa place.

— Tu l'as déjà fait. Tu as enlevé sa fille…

— C'est toi qui l'as enlevée, la coupa-t-il.

— Pour *toi* ! Et je m'en mords les doigts, crois-moi. Je voulais te faire plaisir, mais tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être malheureuse comme les pierres.Est-ce que tu aimes Zoé ? Tu ne m'aimes plus ? C'est ça ?

Elle éclata en sanglots.

— Si tu ne la tues pas, elle, alors autant me tuer, *moi* !

Il se crispa. La situation était en train de lui échapper… Ce n'était pas le moment que Tiffany s'effondre. Il s'en était fallu d'un cheveu, la veille, et il jouait encore gros aujourd'hui : Sheryl les attendait dans moins d'une heure et ils devaient être au mieux de leur forme, calmes et sûrs d'eux, pour ne pas commettre la moindre bourde.

Il sortit du flot de la circulation et s'engagea dans une rue résidentielle. Il se gara contre le trottoir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda-t-elle en reniflant bruyamment. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

— Tu dois te calmer, Tiff…

— Comment veux-tu que je me calme ? Chaque fois que je pense que Zoé est sortie de ma vie, tu l'y ramènes !

— Il ne tient qu'à toi de changer ça… Si tu m'aides à l'attirer dans un coin isolé…

— Non !

Il leva une main pour l'interrompre.

— Ecoute, tout ce que je veux c'est l'emmener au cabanon : je veux qu'elle voie ce que je vais faire à sa fille. Après, je les tuerai toutes les deux.

— Il faut qu'on arrête de se mettre en danger. Je veux vivre comme tout le monde. Ce que nous faisons est *mal*, Colin, et tu le sais.

— On va arrêter. C'est promis. Pour toi, je trouverai la force d'arrêter.

Sentant les larmes lui brûler les paupières, Tiffany se frotta les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Comment peux-tu en douter ?

— C'est que… quelquefois, on ne le dirait pas !

— C'est encore ta fichue insécurité qui parle… Toujours tes mêmes vieilles peurs !

— Donc… je t'aide une dernière fois et après, c'est fini ?

— Oui.

— Plus d'animaux de compagnie ? Plus rien de tout ça ?

Il se pencha vers elle pour l'embrasser, y mettant de l'ardeur pour la convaincre, mais, quand il ferma les yeux, il ne pensa qu'aux lèvres de Zoé.

— Bien sûr, bébé. Ce sera juste toi et moi, ajouta-t-il en essuyant doucement ses larmes. Toi et moi, pour toujours.

Elle s'accrocha à lui, pantelante.

— C'est tout ce que je veux, Colin ! C'est ce que j'ai toujours voulu !

— Alors, ramène-moi Zoé. Laisse-moi un week-end avec elle… et tu n'auras plus à te faire aucun souci. Elle n'existera plus pour moi ni pour personne, tu comprends ?

Le regard de Tiffany se perdit dans le vide pendant quelques secondes.

— Ce sera fini après ? J'ai ta parole ? reprit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Je te l'ai dit, non ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Je le ferai.

* * *

28

Les piaillements d’oiseaux étaient assourdissants tout autour d’elle. Elle n’en avait jamais entendu d’aussi forts… Quelque chose avait changé. Samantha voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières trop lourdes refusèrent de lui obéir. Et, au fond, cela l’arrangeait bien. Elle n’était pas sûre de vraiment *vouloir* se réveiller. Où était-elle ? Une froide puanteur envahissait ses narines et elle se sentait à l’étroit, enserrée par des parois. Celles d’une boîte ?

Colin et Tiffany l’avaient-ils enterrée vivante ?

Elle prit une profonde inspiration et entrouvrit un œil. Ce qu’elle avait cru, un instant, être son cercueil était en fait une sorte de malle, dont le couvercle était ouvert. Au-dessus de sa tête, elle vit un toit, un assemblage de planches de bois, au travers desquelles filtrait la lumière du jour. Elle était, lui semblait-il, dans une vieille grange dont le sol devait être couvert de boue, si elle se fiait à son odorat.

Cet endroit ne lui disait rien. Elle était quasiment sûre qu’elle n’y était jamais venue. Mais comment sa mère pourrait-elle la retrouver si elle-même ne savait pas où elle était ? Où étaient Colin et Tiffany ? A mesure que les questions l’assaillaient, l’angoisse qui lui comprimait la poitrine se mua en une terreur indescriptible.

Elle sonda sa mémoire à la recherche d’un détail familier et rassurant. Mais elle n’aurait su dire si elle était restée longtemps inconsciente : elle se heurtait à un immense trou noir qui semblait avoir tout englouti. Pourtant, à force de solliciter sa mémoire, elle finit par en faire émerger des impressions, des bribes d’images : des pas qui avaient martelé le sol du couloir, la porte de sa prison qui s’était ouverte avec fracas, et la voix de Colin, pleine de fureur et de haine, qui avait déchiré l’obscurité : *« Je te tuerai dès que j’aurai du temps et je le ferai dans les règles. Ton sort est scellé. »* Elle avait senti ses larges mains se resserrer autour de sa gorge et elle avait cru qu’elle allait mourir. Mais il lui avait basculé la tête en arrière, en la tirant par les cheveux pour la forcer à ouvrir la bouche. De l’eau avait coulé dans sa gorge, de l’eau amère qu’elle n’arrivait pas à déglutir, qui débordait, coulait dans son cou, rentrait dans ses narines, lui donnant

l'impression de se noyer. Le père de Colin n'était finalement pas venu à son secours. Personne n'était venu l'aider.

Et maintenant elle se retrouvait dans cet endroit inconnu…

Rêvait-elle ? Etait-elle morte ? Le chant des oiseaux aurait pu lui faire penser qu'elle était au paradis — sauf que le paradis ne pouvait pas sentir aussi mauvais.

Non, elle n'était pas morte. Elle n'était pas en train de rêver non plus. Elle le comprit en sentant le contact lourd et froid du collier autour de son cou, quand elle essaya de lever la tête. Si Colin et Tiffany l'avaient abandonnée ici, peut-être qu'il lui serait possible de s'enfuir — ou du moins de trouver de l'aide.

Encore fallait-il qu'elle puisse se lever et bouger, mais ses membres semblaient avoir été coulés dans le ciment. Elle se sentait sans force, et elle avait si froid…

Un sanglot s'échappa de sa gorge nouée. Elle se faisait peu d'illusions : elle allait mourir ici.

Laissant retomber sa tête, elle fixa la doublure noire qui recouvrait les côtés de la malle. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

* * *

Jonathan s'éveilla en douceur et se redressa pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre. Ses parents étaient dans l'Iowa depuis le mois de février : ils s'occupaient de son grand-père, qui avait eu une petite attaque cardiaque. Quant à sa sœur, elle passait la fête des Mères chez ses beaux-parents. Il n'avait donc pas d'obligation familiale pour la journée. Juste un appel à passer à sa mère, bien qu'il lui ait déjà envoyé une carte électronique — prouesse qui l'étonnait lui-même, vu le peu de temps libre dont il avait disposé au cours de la semaine écoulée.

— Je dois me lever pour appeler ma mère, murmura-t-il en tapotant la tête de son chien.

— Déjà ? soupira Zoé, lovée contre lui.

Ils avaient fait l'amour deux fois après qu'il l'eut ramenée dans la chambre, et ils s'étaient endormis, enlacés, les sens enivrés.

Aussi extraordinaire qu'aient été leurs étreintes, Jonathan sentait monter en lui un malaise diffus qu'il ne parvenait pas à refouler. En son for intérieur, il savait qu'il n'aurait pas dû nouer une relation intime avec Zoé. Elle nageait en pleine confusion et ne voulait pas s'engager. Quant à lui, il n'était même pas encore certain d'avoir vraiment fait le deuil de Sheridan.

— C'est la théorie des dominos, expliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie. Si je n'ai pas appelé ma mère d'ici quinze minutes, elle va fondre en larmes ; mon père va m'appeler pour me faire des reproches, il me parlera de sa déception et de mon manque de cœur ; je me défendrai en lui expliquant que je suis très occupé, ce qui, à leurs

yeux, ne sera pas une excuse puisqu'ils ne m'ont jamais vu autrement que débordé !

— Je vois… Tu ferais mieux de l'appeler tout de suite, effectivement !

Elle s'écarta et s'enroula entre les draps. Il perçut sa tristesse, et éprouva aussitôt pour elle un regain de tendresse. Quand ils avaient fait l'amour ce matin, elle s'était totalement abandonnée… Un abandon empreint de mélancolie qu'il n'avait pas perçu pendant la nuit. Elle flirtait dangereusement avec le vide et l'oubli de soi. Il devait l'inciter à se lever et à s'habiller avant qu'elle ne sombre dans un état dépressif. La situation était difficile, mais elle devait rester combative pour ne pas perdre pied.

— Prête pour une douche ? lança-t-il en enfilant un jean.

— Pas spécialement. Tu as des choses à faire, vas-y en premier. Je t'attends là, marmonna-t-elle.

Hmm. Elle ne se lèverait pas à moins d'avoir un objectif précis, une perspective qui l'aide à garder la tête hors de l'eau. Un truc qui lui donne le sentiment d'être utile à Sam.

— J'ai une idée.

Zoé sortit la tête des draps.

— Laquelle ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un « laquelle » enthousiaste, mais un « laquelle » qui voulait plutôt dire : « Si tu ne restes pas au lit, alors laisse-moi tranquille ! »

— Allons voir Toby. Nous resterons à son chevet pendant que M. Simpson emmènera sa femme déjeuner dans un endroit plus agréable que la cafétéria de l'hôpital. Je suis sûr qu'ils seront contents de s'échapper un peu et de se changer les idées.

Elle se frotta les yeux et le dévisagea avec hésitation.

— Je pense plutôt qu'ils auront de la visite… On est dimanche. Ils ont sûrement proposé à d'autres membres de leur famille de passer voir Toby.

— Ces gens seront peut-être, eux aussi, bien contents de faire une pause. Qu'est-ce que tu en dis ? insista-t-il.

— Est-ce que j'ai le choix ?

Il sourit.

— Tu te sentiras revigorée après la douche. Il y a des serviettes dans le placard du couloir.

Il sortit de la chambre, son chien sur les talons.

— D'accord ! lança-t-elle avec un peu de conviction.

Il ferait encore chaud aujourd'hui, songea-t-il en laissant sortir Kino dans le jardin. Il était 11 heures et le soleil entrait à flots par la porte vitrée, inondant la cuisine.

Il appela sa mère qu'il trouva de bonne humeur. Après lui avoir

promis de l'inviter dans sa crêperie préférée à son retour, il bavarda quelques minutes avec son père, puis raccrocha, le cœur plus léger. Si seulement il pouvait étouffer aussi facilement sa culpabilité vis-à-vis de Zoé ! Mais, là-dessus, il était intraitable avec lui-même : il avait réellement l'impression d'avoir pris avantage de sa fragilité. Il se ferait pardonner en se montrant plus réservé…

Pas facile, songea-t-il en faisant la moue. Il avait tant besoin de tendresse… Et elle était si attirante !

Il remplit la gamelle de Kino. Alors qu'il retournait vers sa chambre pour inciter Zoé à se lever, la sonnerie de son téléphone portable l'obligea à revenir sur ses pas.

Il s'en saisit. Et se figea en reconnaissant le numéro de Sheridan. Pourquoi l'appelait-elle ? Il ne lui avait pas reparlé depuis leur rapide entrevue aux bureaux de La Contre-Attaque. Tenté de ne pas répondre, il se ravisa. Il ne pourrait pas l'éviter éternellement. Ni continuer à lui opposer une attitude puérile et injuste. Après tout, elle ne l'avait pas trompé et ne lui avait pas donné non plus de faux espoirs. S'il avait fait preuve d'audace en lui exprimant clairement ses sentiments, au lieu de tergiverser et d'attendre…

Etouffant un juron, il retourna dans la cuisine et décrocha.

— Allô !

— Salut !

— Salut, répondit-il platement. Quoi de neuf ?

— Je viens te sauver la mise en te rappelant que c'est la fête des Mères aujourd'hui, s'exclama-t-elle d'un ton enjoué.

Il eut un petit rire.

— J'apprécie ton geste, mais tu arrives trop tard : je viens juste de l'appeler.

— Tant mieux. Comment va-t-elle ?

— Le temps commence à lui sembler long, loin de chez elle, mais mon grand-père va mieux.

— Assez pour se débrouiller seul ?

— Il en prend le chemin, en tout cas.

— Tu dois être soulagé !

— C'est un vieil homme obstiné.

— Ce portrait me rappelle quelqu'un d'autre.

— Moi ? Entêté ? Tu plaisantes !

Sheridan laissa échapper un autre rire et changea de sujet.

— Skye m'a dit que tu enquêtais sur la disparition de Samantha Duncan.

— Je m'y emploie.

— Tu n'as pas l'air satisfait, ni très optimiste. Ça ne se passe pas comme tu veux ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Zoé ne pouvait pas espérer meilleur enquêteur… Si quelqu'un peut l'aider à retrouver sa fille, c'est bien toi !

— Les indices sont ténus et les pistes peu nombreuses, expliqua-t-il sans relever le compliment.

Il ouvrit la porte vitrée pour laisser entrer le chien.

— Tu passes la journée avec tes parents ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Cain et moi les avons emmenés prendre un gros petit déjeuner. Ma sœur et son mari sont aussi en ville, avec le bébé.

Il ressentit un pincement au cœur. C'était lui qui aurait dû être à la place de Cain. Il avait toujours pensé que Sheridan finirait par devenir *sa* femme.

— Ah ! le plaisir des petites sorties en famille, lâcha-t-il avec un peu trop d'amertume.

Sheridan garda le silence quelques instants.

— J'ai passé un très bon moment, en effet.

— Tu travailles sur quoi ces jours-ci ? reprit-il pour changer de sujet.

— Une affaire particulièrement étrange.

— Dis-m'en plus.

— Mon client croit que sa mère a eu un autre enfant après lui — une fille que sa mère aurait tuée… mais il n'a que peu de souvenirs pour venir étayer sa théorie.

— Il peut s'offrir les services d'un détective privé ?

— Hélas, non… et je doute que la police s'intéresse à une telle affaire !

— Il est fils unique ?

— Non, il a une sœur aînée. Elle corrobore une partie de son histoire, d'ailleurs.

— Tu ne les crois pas, c'est ça ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. C'est plutôt inhabituel… Une mère qui tue son propre enfant ! Et comment un tel crime aurait-il pu passer inaperçu ? Tu ne trouves pas ça incroyable, toi ?

— Dans ce métier, on croit toujours avoir tout vu… et l'affaire suivante nous prouve le contraire.

— Je me dis que cet homme a besoin de connaître la vérité. Soit je peux prouver qu'il se trompe et il trouvera enfin la paix, soit je découvre qu'il n'a rien imaginé et je l'aide à clore cette affaire. Et puis… j'aurai peut-être la chance d'être aidée par mon détective préféré !

— Ne compte pas trop sur moi dans l'immédiat.

— Bien sûr… Mais quand tu auras résolu l'affaire Duncan…

— Ce sera difficile. J'ai d'autres enquêtes en cours. Je suis surbooké en ce moment !

Il ne mentait pas. Sa boîte mail était pleine à craquer et il avait toutes les peines du monde à faire patienter ses autres clients.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Tu avais toujours du temps pour moi, avant, murmura Sheridan.

— C'est vrai… mais j'étais aussi moins occupé.

— Tu ne veux plus travailler avec moi, c'est ça ?

Jonathan réprima un juron. Pourquoi tenait-elle à remuer le couteau dans la plaie ?

— Non, ce n'est pas ça…

— C'est pourtant l'impression que j'ai.

Il ne chercha pas à la convaincre et un silence pesant s'installa sur la ligne.

Du bruit s'échappa de la chambre. Soudain mal à l'aise, il éprouva le besoin de clore rapidement cette conversation.

— Je vais raccrocher.

— Jon ?

Il hésita.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Quoi donc ? Je… je te l'ai dit, je suis très pris, en ce moment.

— Cain m'a dit quelque chose la nuit dernière… qui m'a fait réfléchir et je me suis demandé si je n'avais pas mal interprété notre relation.

Oh ! non…

— Ça ne fait que quelques mois que Cain, que tu n'avais pas revu depuis douze ans, est revenu dans ta vie et c'est suffisant pour faire de lui un spécialiste en relations humaines ? ironisa-t-il.

— Il a la distance émotionnelle nécessaire pour comprendre des choses. Il dit que tu ne te comportes pas seulement en ami…

La voix de Sheridan faiblit et elle s'interrompit, marquant l'embarras dans lequel la plongeait la conversation, avant de poursuivre :

— En fait, il pense que tu es amoureux de moi !

Il accusa le coup et se ressaisit aussitôt. Après toutes ces années passées à taire ses sentiments, le moment de vérité était enfin arrivé.

Il aurait pu nier, mais à quoi cela aurait-il servi ? Sheridan ne l'aurait pas cru, de toute façon. Il lui aurait suffi d'en parler à Skye, qui lui aurait confirmé ce qu'elle pressentait. D'autant que son comportement à lui constituait un aveu en soi.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? insista-t-elle, hésitante.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Tu en aimes un autre.

— Tu ne le nies pas…

Il lâcha un rire incrédule.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? Que je nie ?

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Non… Je suppose que non, admit-elle enfin.

Il entendit l'eau de la douche couler dans la salle de bains, et il se sentit soudain plus à l'aise.

— Alors pourquoi appelles-tu ?

— Pour comprendre. Tu es si distant avec moi ces temps-ci… J'amerais trouver une façon d'arranger les choses.

— Il n'y a rien à arranger.

Il voulait croire qu'il avait laissé passer sa chance, mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Dans le cœur de Sheridan, nul ne pouvait rivaliser avec Cain, le garçon qui lui avait brisé le cœur à seize ans. Quand elle était revenue de Whiterock quelques mois plus tôt, fiancé à Cain, il n'en avait pas été réellement surpris.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-elle.

— Est-ce que cela aurait fait une différence ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien que non. Pas depuis que tu as retrouvé Cain, en tout cas.

— C'est vrai, finit-elle par admettre. Je l'ai toujours aimé.

— Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Tu ne veux plus me parler alors ?

— Parler de quoi ? Tu es mariée ! Tout est différent, à présent.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, mais ça ne veut pas dire que je ne *t'aime* pas, Jon. Tu es mon meilleur ami !

Il l'entendait pleurer au bout du fil, et son cœur se serra. Hélas, il ne pouvait pas changer ses sentiments ni le fait que ce dépit amoureux aurait obligatoirement une répercussion sur leur relation.

— Ne pleure pas, je t'en prie. Tu as Cain, maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Pourquoi le fait de l'aimer, lui, devrait signifier que je doive te perdre, toi ?

— Tu ne le vois pas ? Nous ne pouvons plus rester amis et ce sera difficile de conserver une relation professionnelle : je ne pense pas que ton mari, sachant ce que je ressens pour toi, apprécie de nous voir travailler ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te dis que ce n'est pas possible.

Il raccrocha et se massa les tempes, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer, quand un bruit attira son attention et le fit lever les yeux vers la porte de la cuisine.

Zoé se tenait dans l'encadrement. Cheveux ébouriffés, T-shirt trop grand… Elle n'avait pas encore pris sa douche. Et elle en avait probablement assez entendu pour se faire une idée précise de la

situation, comprit-il avec désarroi.

— Qu'est-ce que tu disais, hier soir ? « Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, j'attends plus… », énonça-t-elle d'une voix moqueuse.

Sa colère et sa déception étaient évidentes et il ne put réprimer une grimace.

— Je suis désolé.

Il aurait beau dire et beau faire, le mal était fait. Il l'avait blessée et il s'en voulut. Elle pivota et se dirigea vers la salle de bains. Une seconde plus tard, il entendit la porte se fermer et le verrou s'enclencher.

* * *

Zoé s'en voulait terriblement. Elle avait failli croire que l'amour existait — et elle s'était imaginé que Jon ne pouvait lui faire du mal, puisqu'elle était déjà au-delà de la souffrance. Eh bien, elle s'était trompée ! Elle venait de coucher avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine. Pire, elle lui avait donné de l'importance. Quelle idiote ! N'avait-elle *rien* appris du passé ?

Au moins s'en était-elle rendu compte avant de perdre les prochaines semaines, voire les prochains mois… et toutes ses illusions par la même occasion.

— Tu n'as pas dit un seul mot depuis que tu es sortie de la douche.

Jonathan était assis en face d'elle, dans un café du centre-ville, où ils s'étaient arrêtés pour prendre un petit déjeuner avant de se rendre à l'hôpital.

— A quoi penses-tu ?

Zoé le regarda à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil. Elle le trouva beau à couper le souffle. Mais elle avait surpris une conversation qui ne lui était pas destinée, et tout avait changé. Elle aurait aimé qu'il en soit de même pour l'attraction qu'il exerçait sur elle. Jamais personne ne l'avait autant attirée.

— Je pense que je suis stupide d'avoir cru à tes belles paroles : « J'attends plus ». Pourquoi n'avoir pas simplement dit que tu voulais t'offrir une partie de jambes en l'air ?

Il blêmit.

— Je ne me suis pas servie de toi, Zoé. Tu m'attires vraiment.

— C'est gentil de me le dire, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ecoute, je me suis mal comporté la nuit dernière. J'en ai conscience. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Ce n'était ni délicat ni professionnel de ma part. Nous étions tous les deux en mal d'affection, mais… ça ne veut pas dire que je n'étais pas sérieux ou que je me fiche de toi.

— Oh ! je t'en prie… Ne te sens pas obligé de rattraper le coup, parce que tu avais raison : je n'en ai rien à faire de toi, ni de qui que

ce soit, d'ailleurs. Tout ce qui compte, tout ce que je veux, c'est retrouver Sam saine et sauve. Je serais prête à coucher avec la terre entière, s'il le fallait.

Quand elle vit la mâchoire de Jon se crisper, elle sut que son coup avait porté, mais ça ne la consola pas. Et elle n'en tira pas de satisfaction, non plus. Maniant l'art du détachement, elle se croyait à l'abri, mais Jonathan était parvenu à percer ses défenses. Il avait réussi à la blesser.

— Tu es en train de dire que cela n'a rien représenté pour toi ?

Zoé releva le menton, heureuse d'être cachée derrière ses lunettes de soleil.

— C'était agréable, mais ça s'arrête là.

Elle le vit serrer les lèvres — les lèvres qui l'avaient fait vibrer, la nuit dernière.

— Alors nous sommes tous les deux fautifs, lâcha-t-il.

— Exactement.

Elle se leva et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Allons à l'hôpital.

— Zoé…

Il avait prononcé son prénom avec douceur, comme s'il avait voulu ne pas l'effaroucher, mais elle l'interrompit. Elle savait qu'elle ne pourrait lutter contre la gentillesse, s'il décidait d'en faire usage.

— Laisse tomber. C'est fini, ça n'arrivera plus et je n'ai plus envie d'en parler.

Si elle voulait mieux se protéger à l'avenir, elle devait se montrer ferme et veiller à ne pas laisser ses sentiments prendre le pas sur sa raison ! Elle s'était écartée de son objectif, elle le payait.

— Je suis désolé, si… si je t'ai rendu la situation plus difficile, s'excusa-t-il.

Il avait l'air si malheureux qu'elle sentit vaciller ses bonnes résolutions.

— Ne le sois pas.

Elle lui décocha un sourire, revendiquant une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

— Ma fille a disparu… Je ne vois pas ce qui pourrait rendre ma vie plus difficile !

— Je suppose que tu as raison.

Elle se tut et se dirigea vers la voiture. Après tout, que savait-elle de lui ? Primo, elle avait connu entre ses bras une expérience intense et enivrante ; deuxio, il semblait exercer son métier avec passion et compétence ; et tertio… il conduisait une Mercedes cabossée. C'était peu, tout de même ! L'état de sa voiture signifiait-il qu'il avait des problèmes financiers ? Ou trahissait-il un manque d'ambition ? C'était ce que prétendait Anton, qui ne s'était pas privé de le dénigrer devant

elle. Zoé n'avait pas été dupe, et, depuis quelques jours, elle savait que rien n'était moins vrai. Jonathan plaçait ses priorités ailleurs, c'est tout. Il n'avait pas besoin d'afficher des signes extérieurs de richesse pour prouver sa valeur, contrairement à Anton. C'était aussi pour ça qu'elle l'admirait.

Perdue dans ses pensées, elle ne réalisa pas, avant d'avoir atteint la voiture, que Jonathan ne l'avait pas suivi. Elle revint sur ses pas et le trouva à l'angle du bâtiment, en train de parler au téléphone.

— Je suis avec elle en ce moment, l'entendit-elle dire. Où êtes-vous… ? Ce n'est pas très loin de Sunrise Mall. Pourquoi ne pas nous y retrouver… D'accord. On se rejoint dans quinze minutes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle quand il raccrocha.

Jonathan glissa son téléphone dans sa poche.

— Franky Bates.

Elle fronça les sourcils.

— A t'entendre, on aurait dit qu'il était *ici*, à Sacramento.

— C'est le cas.

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'exclama-t-elle, le cœur battant.

— Il dit qu'il a les dix mille dollars dont tu as besoin pour la récompense.

Elle retint un cri. Bates voulait lui *donner* dix mille dollars ? Pour l'aider à retrouver Sam ?

— C'est impossible. Il vient juste de sortir de prison et il habite avec sa grand-mère. Il ne peut pas avoir une telle somme à sa disposition !

— Il affirme le contraire. Il veut te les donner à toi, à moins que tu ne préfères que j'aille le rencontrer seul.

Zoé fit mentalement le tour des options qui s'offraient à elle. Ce qui s'était passé dans le mobile home de son père l'avait durablement meurtrie. Elle n'avait pas envie d'intégrer Bates à sa vie, même si l'homme qu'elle avait rencontré en Californie n'avait rien du monstre effrayant qui hantait sa mémoire. Mais s'il était sincère… pourquoi refuser son aide ? Il lui faisait nettement moins peur, à présent.

— Tu penses qu'on peut le croire ? demanda-t-elle.

— Nous ne le saurons pas avant d'y être, mais cela me semble crédible.

Elle aurait préféré ne pas le revoir, mais avait-elle le choix ? Elle devait tout mettre en œuvre pour retrouver Samantha. Et ce qu'elle préférait, ou ressentait, ne devait pas entrer en ligne de compte.

Bates ne pourrait pas lui faire de mal, de toute façon. Pas avec Jonathan à ses côtés.

Zoé remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Très bien. Allons-y !

29

En arrivant avec Jonathan sur le lieu de rendez-vous, Zoé aperçut immédiatement Franky Bates. Il portait un T-shirt blanc avec un jean trop large, qui lui descendait bas sur les hanches. Une barbe de quelques jours ombrait sa mâchoire. Il avait l'air fatigué. Et nerveux, songea-t-elle en le voyant passer d'un pied sur l'autre et essuyer ses mains sur son pantalon. Il avait à l'épaule un petit sac marron. Un autre, plus grand, était posé à ses pieds. Elle remarqua aussi un taxi, qui attendait à quelques mètres derrière lui.

— Il est venu en avion ? demanda-t-elle à Jonathan, alors qu'il coupait le moteur.

Celui-ci fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il m'a dit qu'il avait roulé toute la nuit.

Silencieuse, la gorge nouée, elle se rendit compte que Franky Bates venait de les repérer et qu'il les observait. Elle ne pouvait plus reculer, à présent. Elle prit une profonde inspiration et, s'armant de courage, elle sortit de la Mercedes.

Quand elle marcha à sa rencontre, l'homme ne bougea pas, comme s'il avait craint de l'effrayer en faisant un pas vers elle. Il garda les yeux rivés sur Jonathan. Lorsque son regard croisa accidentellement celui de Zoé, il piqua un fard et baissa la tête.

— J'ai l'argent, annonça-t-il sans préambule quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il agita le petit sac marron, avant de le tendre à Jonathan.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? l'interrogea celui-ci sans le prendre.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai rien fait d'illégal.

Il sortit une liasse de billets qu'il effeuilla rapidement du pouce.

— Il n'y a rien de malhonnête, je vous assure. Tout est réglo !

— Alors, dites-moi comment vous avez pu obtenir cette somme.

Bates se tourna vers le taxi et fit un signe de la main au chauffeur pour lui demander d'attendre.

— Mon grand-père avait une collection de pièces en or, très anciennes, certaines datant de la guerre civile. Nous passions

beaucoup de temps à les regarder ensemble. C'était vraiment chouette. C'est à moi qu'il les a léguées, à sa mort. Avec sa voiture, ajouta-t-il.

— Tu as vendu la collection ? balbutia Zoé.

— J'ai demandé à ma grand-mère de la mettre en gage et de m'envoyer l'argent par mandat, et j'ai vendu la voiture.

Sa voix se chargea d'une pointe d'excuse.

— En fait, les dix mille dollars dont vous avez besoin n'y sont pas tout à fait. Mais presque. Il y a exactement neuf mille deux cent quarante dollars. J'ai dû garder aussi de quoi rentrer à San Diego en avion.

Zoé ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Franky venait de se séparer de ce qu'il avait de plus précieux, aussi bien financièrement que sentimentalement, pour lui venir en aide.

— Voilà, reprit-il en tendant de nouveau le sac à Jonathan.

Il semblait infiniment gêné, ne sachant quelle contenance adopter et comment leur remettre l'argent. Elle n'aurait su dire ce qu'en pensait Jonathan, mais il semblait peu enclin à lui faciliter les choses.

— Ce n'est pas pour moi. Donnez-le-lui à elle, déclara-t-il en faisant un mouvement de tête en direction de Zoé.

Bates se tourna vers elle et lui tendit l'argent sans se faire prier.

— J'espère que ça vous aidera dans vos recherches et que vous retrouverez ta fille, murmura-t-il, toujours incapable de soutenir son regard.

Elle se sentit proche des larmes en prenant le sac.

— Merci, lâcha-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête et souleva le second sac, posé à ses pieds.

— Ma grand-mère voulait te donner ça. Tu n'es pas obligée d'accepter, bien sûr. Ce n'est pas grand-chose… du pain à la banane et d'autres pâtisseries qu'elle a faits elle-même.

Zoé ne ressentit rien quand les mains de Bates, sèches et rugueuses, touchèrent les siennes, au moment où il lui donna le sac. Il n'était plus ni immense, ni menaçant, ni fort. Ce n'était qu'un homme ordinaire. Elle l'avait déjà compris à San Diego. Les larmes lui montèrent aux yeux, lui brouillant la vision.

— Je suis tellement désolé. J'espère que tu pourras un jour me pardonner, ajouta-t-il.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, et se dirigea à grandes enjambées vers le taxi. Le véhicule s'éloignait, quand, dans une impulsion, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter. Elle sortit de son sac une photo de Samantha, celle dont elle s'était servie pour imprimer les avis de recherche, et la tendit à Franky Bates par la vitre baissée.

— C'est pour *moi* ?

— Pour toi et ta grand-mère. Je…

En proie à une vive émotion, Zoé dut s'éclaircir la gorge à deux reprises.

— Ce que tu viens de faire me touche profondément.

Un sourire doux-amer flotta sur ses lèvres tandis qu'il regardait la photo.

— Elle est belle.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-elle simplement.

Elle lui tendit la main et il la serra, juste avant que le taxi ne s'éloigne.

* * *

Tiffany était au supplice. Elle n'avait jamais vu Sheryl aussi bouleversée. Même lorsque cette dernière avait appris que sa fille souffrait d'un cancer, elle avait fait preuve d'un cran et d'une retenue qui avaient forcé l'admiration.

Elle jeta un coup d'œil à Colin. Comment pouvait-il supporter tout ça ? Assis à la table de la cuisine, il avait déjà englouti une grosse part de gâteau que sa belle-mère lui avait servi et il ne semblait pas le moins du monde ému de la situation.

— Mais où peut-il être ? répéta Sheryl pour la énième fois.

— Il finira bien par se montrer, va ! répondit Colin en raclant son assiette.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant, toi ? reprit-elle. Il n'avait jamais fait ça avant.

— Avec toi, peut-être, lança-t-il.

Il reposa la fourchette en la faisant tinter contre le bord de son assiette.

— Du temps où il vivait encore avec ma mère, il s'en allait souvent sans rien dire. Une fois, on est restés sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Il était parti à Las Vegas. Il ne l'a jamais avoué, mais si tu veux mon avis, je suis sûr qu'il y était allé avec l'intention de divorcer.

Elle fit la grimace, le visage altéré par la douleur.

— Mais nous, nous n'avons aucun problème ! Nous sommes heureux. Pourquoi voudrait-il me quitter ?

— Peut-être qu'il n'était pas aussi heureux que tu le penses…

Colin étira nonchalamment ses jambes et croisa ses chevilles.

— Peut-être qu'il veut retrouver sa liberté. Ou peut-être qu'il a rencontré quelqu'un. Ce sont des choses qui arrivent… C'est même banal.

— Tu crois qu'il est parti avec une autre femme ?

Tiffany ferma les yeux en entendant la voix de sa belle-mère se briser dans un sanglot. Elle devait interrompre Colin et faire cesser ces allusions méchantes et fausses.

— Tu as bien dit que sa voiture avait été retrouvée devant la salle

de billard, poursuivit-il.

— Oui, mais le barman affirme qu'il ne l'a pas vu la nuit dernière, répondit Sheryl.

— Evidemment ! Tu ne vois pas ce que ça signifie ?

— Non, dit-elle, sans comprendre où il voulait en venir.

— Cela veut dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un, là-bas.

Colin renifla, mais Tiffany sut que ce n'était pas dû aux larmes ni à un accès de sentimentalisme. Il abusait de plus en plus de la cocaïne, et sa consommation excessive lui causait des problèmes de sinus. Il saignait même du nez régulièrement.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une histoire de femme là-dessous. Ils ont dû prendre sa voiture à elle, insista-t-il.

— Mais il m'aime ! protesta Sheryl, au bord des larmes.

Tiffany eut un pincement au cœur. L'impuissance et le désarroi de sa belle-mère faisaient peine à voir. Ne sachant quel sens donner à la disparition de son mari, elle en était réduite à croire au scénario inventé de toutes pièces par Colin. Dans la bouche de son beau-fils, l'histoire d'une liaison extraconjugale sonnait plus vraie que celle d'une disparition ou d'un meurtre.

— Je ne suis sûr de rien, évidemment, poursuivait Colin. Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais bon… c'est toi qui m'as demandé mon avis, non ?

Elle haussa les sourcils tout en s'essuyant les yeux.

— Si c'est pour entendre ça…

— Qu'est-ce que tu peux être enquiquineuse parfois ! Si tu veux le garder, il va falloir t'améliorer.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sheryl, le visage enfoui dans ses mains, éclata en sanglots. Tiffany se redressa. Cette fois, Colin était allé trop loin. N'avait-il pas fait assez de mal à sa belle-mère comme ça ? Non seulement celle-ci ne reverrait jamais plus Paddy, mais elle était condamnée à rester dans le doute et l'ignorance quant au sort de son mari. Devait-il rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà en la faisant culpabiliser ?

Colin n'avait jamais fait mystère de son peu d'affection pour Sheryl, qu'il trouvait laide, avec son visage trop maquillé et ses cheveux teints en roux, coiffés dans un chignon serré. Elle n'était peut-être pas très séduisante au premier abord, mais c'était une bonne épouse, une bonne mère, aux petits soins pour ses proches — autant de qualités que Tiffany avait toujours appréciées.

— Je ne suis pas d'accord, dit-elle tout à trac.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible, mais ce fut suffisant pour attirer l'attention.

Sheryl baissa les mains et leva vers elle son visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Quoi qu'il se soit passé, ça n'a rien à voir avec toi, déclara Tiffany, évitant le regard furieux de Colin.

Il lui ferait payer de l'avoir contredit, elle n'en doutait pas, mais, en cet instant, son ressentiment était plus fort que l'amour qu'elle lui portait.

Cherchant à se raccrocher à la moindre étincelle d'espoir, Sheryl se rapprocha de Tiffany.

— Tu ne penses pas qu'il y a une autre femme ?

— Non, ça ne tient pas debout. Paddy t'aime trop. Il ne te quitterait jamais. Il sait que personne ne pourrait lui donner autant que toi, assura-t-elle avec conviction.

Sans doute parce qu'elle avait été ignorée et privée d'amour par sa mère, Tiffany exprimait difficilement ses sentiments — et sa maladresse était encore plus marquée vis-à-vis des femmes. Mais quand Sheryl se mit à pleurer dans le creux de son épaule, elle n'en éprouva aucune gêne, aucun inconfort. Ce contact lui parut même naturel — peut-être parce qu'elles partageaient le même chagrin, le même désarroi ? Tiffany refusait la disparition de Paddy, elle aussi. Elle aussi voulait qu'il rentre.

Le regard furibond de Colin lui faisait l'effet d'une brûlure, mais elle ne se recroquevilla pas comme elle le faisait habituellement, et se surprit même à relever le menton. Elle était heureuse d'être intervenue. Puisqu'il voulait qu'elle attire Zoé au cabanon, il pouvait, en contrepartie, faire un effort et témoigner un peu de compassion à sa belle-mère.

— Comment expliques-tu sa disparition, alors ? gémit faiblement Sheryl dans l'épaule de sa belle-fille.

— Tiffany ne sait rien — que dalle ! s'emporta Colin.

— Parce que toi si, peut-être ? rétorqua-t-elle dans un accès d'indignation.

Elle écarquilla les yeux, surprise par sa propre audace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi s'opposait-elle à lui si ouvertement ? Le soulagement qu'elle vit se peindre sur le visage de sa belle-mère la rasséréna : elle avait fait le bon choix. Colin lui ferait sûrement payer sa rébellion, mais cela en valait la peine.

— Il a peut-être été victime d'un traquenard…, avança-t-elle. Un homme l'aura convaincu de le suivre sous prétexte d'une panne de voiture, ou pour lui vendre un fusil. Paddy aime la chasse et la promesse d'une bonne arme le convaincrait d'aller n'importe où et de suivre n'importe qui. On l'a peut-être blessé pour le dépouiller.

Sheryl hocha la tête.

— Oui… ça doit être ça.

Colin prit son assiette et se leva pour la mettre dans l'évier.

— Et si c'était Glen, cette personne ? lâcha-t-il avec perfidie. As-tu pensé à lui demander où il était la nuit dernière ?

Sheryl devint livide.

— Jamais Glen ne ferait de mal à Paddy. Il n'est pas méchant.

— Tu sais bien que ton fils a le sang chaud et qu'il le déteste.

— Glen n'a rien à voir avec la disparition de ton père… Paddy le confirmera quand il rentrera. Il est probablement blessé quelque part. On va m'appeler et le ramener.

— Parfait. Alors, appelle-nous, à la minute où il franchira cette porte. Il faut qu'on rentre, j'ai plein de boulot en retard.

Quand Colin fit un mouvement de tête vers la porte, Tiffany sentit son ventre se nouer d'appréhension. Le sentiment de bravade qui l'avait animée quelques minutes plus tôt la quitta brusquement. Bientôt, elle serait *seule* dans la voiture avec lui, seule dans leur belle maison, au cœur d'une des banlieues les plus sûres de Sacramento.

Or elle savait mieux que quiconque à quel point les apparences peuvent être trompeuses.

* * *

— Alors comme ça, tu es devenue la meilleure amie de Sheryl ? ironisa Colin en s'engageant sur l'autoroute.

Il glissa un regard en biais vers Tiffany. Murée dans le silence, elle gardait les yeux fixés sur la route. Elle devait bien s'attendre à recevoir une sévère punition, non ? Elle en méritait une — avec le collier et le fouet, au moins. L'attitude bravache qu'il percevait pour la première fois chez elle l'inquiéta, l'emportant sur sa colère. Il avait toujours bénéficié de son soutien inconditionnel. Elle avait toujours pris son parti en toutes circonstances. Avait-elle même protesté une seule fois quand il avait kidnappé et torturé des enfants ? Il ne s'en souvenait pas.

Mais aujourd'hui elle venait de prendre ouvertement position contre lui — et pour Sheryl. Elle tolérait les animaux de compagnie dans leur vie parce qu'elle savait qu'il ne ressentait rien pour ces enfants, qu'ils n'étaient que des jouets entre ses mains. Elle n'y trouvait rien à redire, mais l'indifférence qu'il venait de manifester pour Paddy, son absence de remords et de sentiments filiaux la plongeaient dans des abîmes de peur et d'incompréhension.

Il devait bien admettre qu'en cet instant il se faisait peur lui-même. A se demander si Tina — la créature abjecte qui lui avait donné naissance — n'avait pas raison à son sujet. Pourtant, il ne se fichait pas de tout, puisqu'il avait passé sa vie entière à lui prouver à elle — et au reste du monde, d'ailleurs — qu'il était brillant, compétent et productif. Tiffany était-elle en train de percevoir son absence d'*humanité* ? Pressentait-elle ce que sa mère avait vu quand Colin était jeune et que son père avait refusé de voir jusqu'à la fin ? Peut-être…

Dans ce cas, il courait un grand risque. Si Tiffany commençait à douter de son amour pour elle, leur couple vacillerait sur ses bases. Car c'était la certitude d'être aimée, et elle seule, qui la poussait à rester avec lui.

— Tu vas me répondre ? insista-t-il.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité.

— J'ai de la peine pour elle, voilà tout !

— Parce que tu crois que je n'en ai pas ?

Elle se tourna vers lui.

— Eh bien non, on ne le dirait pas.

Il devinait le cheminement des pensées de sa femme.

— Détrompe-toi… Ce n'est pas facile pour moi non plus, répondit-il d'une voix adoucie.

Il tendit le bras et lui prit la main.

Elle tressaillit, manifestement surprise. : elle s'attendait à recevoir un coup.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda-t-il en lui caressant la main. Paddy était mon *père*, Tiff. C'est tellement difficile d'accepter la réalité et de me dire que je ne le reverrai plus jamais — par ma faute !

Ne parvenant pas à verser de larmes, il prit un air aussi accablé que possible.

— J'ai un cœur, moi aussi. Je vois bien que Sheryl souffre. Paddy va lui manquer, et à toi aussi. Je me sens très mal… Comment crois-tu que je vais pouvoir vivre avec ce que j'ai fait ?

Tiffany baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés.

— C'est sûr… Tu n'aurais pas dû faire ça, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas eu le choix. Tu aurais préféré me perdre, moi ? Parce que c'est ce qui serait arrivé : Paddy nous aurait dénoncés et nous aurions fini en prison. Je l'ai fait pour *te* protéger, pour nous protéger tous les deux.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Quelle horrible semaine !

— C'est vrai. Je n'étais pas dans mon état normal, surtout aujourd'hui. Je suis désolé… Je souffre tellement quand je pense à Paddy !

— Je comprends, murmura-t-elle doucement.

— Que ressentirais-tu si tu étais à ma place ?

Elle fit la grimace.

— Tu vois ? reprit-il. Je vis un enfer. J'ai l'air froid et distant, mais, en fait, ce n'est qu'une carapace.

Elle lui lança un regard compatissant et lui embrassa la main.

— Ça va aller, dit-elle. Nous traverserons cette épreuve ensemble.

Le poids qu'il avait dans la poitrine un moment plus tôt, et qui lui coupait la respiration, disparut instantanément.

— J'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés ! Tu pourrais me faire traverser n'importe quelle tragédie.

— C'est normal. Je suis ta femme et je te soutiendrai toujours.

— Pour le meilleur et pour le pire.

Elle frotta sa main contre sa joue.

— Exactement.

Il ressentit quelque chose dans la poitrine… Une chaleur… Une *émotion*. Et peut-être pas que du soulagement. Du moins l'espérait-il.

— J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Pour la fête des Mères et aussi pour me faire pardonner pour… Zoé et Paddy.

Il la sentit se détendre. Elle lui serra la main pour lui témoigner son soutien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de cette bague sertie de diamants que tu voulais ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oui ?

— Je vais te l'acheter.

— C'est vrai ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Ouais, pas plus tard que ce soir.

— Mais elle coûte plus de cinq mille dollars, Colin ! Nous ne pouvons pas nous permettre cette folie.

— N'oublie pas que tu as épousé un brillant avocat, bébé. Je peux quand même faire plaisir à ma femme, de temps en temps !

— Mais… tu vas devoir l'acheter à crédit !

— Ne t'inquiète pas. Je serai bientôt augmenté.

Colin la vit sourire comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il s'en félicita. Enfin, il retrouvait sa Tiffany ! Celle qui l'adorait et qui l'aurait suivi au bout du monde.

— Ils vont faire une de ces têtes au boulot…, minauda-t-elle, ravie.

— Ces ploucs devraient pourtant savoir que tu mérites le meilleur.

Il baissa la capote de la voiture. En sentant la brise dans ses cheveux, il fut traversé d'un délicieux sentiment d'insouciance. Un sourire lui vint aux lèvres. Pourquoi s'était-il tant inquiété ? Après tout, la mort de son père ne changerait pas grand-chose à son existence. Paddy était parti, mais il pouvait vivre sans lui.

Il se contracta en entendant la sonnerie du téléphone. La seule personne avec laquelle il voulait parler étant assise à côté de lui, cet appel ne pouvait être qu'une source de contrariété.

— Tu ne réponds pas ? demanda Tiffany.

— Si, si…

Il soupira et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Qui est-ce ? reprit-elle.

— Je ne connais pas le numéro. C'est un appel longue distance de Los Angeles.

— Alors ça doit être ta mère.

C'était ce qu'il pensait aussi. Il savait par son père que Courtney vivait dans le Sud. Il ne fallait pas être malin pour en déduire que Tina ne devait pas être loin. La mère et la fille étaient toujours fourrées ensemble.

Tiffany se mordilla la lèvre.

— Tu crois qu'elle attendait ton coup de fil aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait. Cela fait des années que je ne l'ai pas appelée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir te dire ?

S'il le savait ! La dernière fois qu'il l'avait vue, il allait encore au lycée et il vivait avec Paddy. Lors de sa brève visite, elle avait trouvé le moyen de lui hurler dessus, l'accusant d'avoir lacéré ses pneus et le traitant de rejeton du diable.

D'accord, c'était lui qui l'avait fait, mais elle aurait dû lui accorder le bénéfice du doute, au lieu de l'accuser aussi vite.

— On va très vite le savoir.

Il décrocha juste avant que l'appel ne bascule vers sa messagerie.

— Allô !

— Colin.

Bingo ! C'était bien sa mère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi où est ton père.

Il sentit son estomac se contracter. Mais de quel pouvoir surnaturel cette femme était-elle dotée ? Elle agissait avec lui comme un miroir dans lequel se reflétait sa véritable nature.

— Tu es au courant qu'il a disparu ? répliqua-t-il en feignant la surprise.

— Sheryl vient de m'appeler. Elle voulait savoir si Paddy était revenu vivre avec moi. Quelle idée saugrenue, franchement !

Il tiqua. S'il n'avait pas cédé à la tentation d'asticoter sa belle-mère, de la faire souffrir en insinuant que Paddy l'avait quittée pour une autre, elle n'aurait jamais appelé Tina. Et il se serait épargné cette conversation.

— Tu connais Sheryl : elle dramatise tout. Papa s'est barré, mais il finira par rentrer au bercail. Il revenait toujours à la maison, avant, non ?

— Il est heureux avec elle. Il ne serait pas parti sans raison.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne le surveille pas. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est.

— Ne me mens pas. Il a cherché à m'appeler la nuit dernière. Je n'étais pas là, mais il m'a laissé un message dans lequel il me disait qu'il avait besoin de me parler de quelque chose de sérieux. A propos de toi.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ça faisait longtemps !

— Je pressentais que cela finirait comme ça. J'ai toujours dit que, s'il arrivait malheur à un membre de la famille, je regarderais de ton côté.

— Non, mais tu t'entends ? Tu es vraiment cinglée, ma parole ! Les mères dignes de ce nom ne voient que les bons côtés de leurs enfants.

— Oui, mais ces mères n'ont pas un fils comme le mien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu être si sûre que je suis différent des autres ?

— Parce que tu l'as été dès ta naissance, Colin. Et dès que tu as pu parler, tu as débité des mensonges. Et tu n'as plus jamais cessé. J'ai fait de mon mieux pour t'aider. Je t'ai emmené à l'église, pensant que la religion t'aiderait à trouver les valeurs qui te faisaient si cruellement défaut. Mais tu as réussi à berner tout le monde, hommes d'Eglise, professeurs… Même ton père n'y a vu que du feu.

— Si je suis mauvais, c'est ta faute ! Tu étais violente !

Un éclat de rire, à la fois incrédule et ironique, emplit le téléphone.

— Moi, violente ? Parce que j'ai essayé de t'éduquer et que j'ai refusé de me laisser manipuler ? Ça oui, je t'ai fessé. Chaque fois que tu le méritais. Qu'aurais-je dû faire avec toi ? J'étais démunie face à un fils que je voulais aimer et que je devais sauver de lui-même. Je pensais que, si tu apprenais à être responsable de tes actions et à respecter les gens, tu irais bien. Mais cela n'a servi à rien. Tu prenais plaisir à être cruel, même avec ta propre sœur. Tu nous as fait nous déchirer, Paddy et moi, tu as brisé un mariage heureux. Tu as même réussi à convaincre tes professeurs, tes entraîneurs et les parents de tes amis que j'étais bonne à enfermer.

Cela avait presque fonctionné, songea-t-il. Il avait failli réussir à faire interner sa mère, juste après sa dépression nerveuse. Comme elle avait essayé de le faire avec lui.

— Ta place est dans un asile. Aucune mère ne peut faire ce que tu m'as fait !

— Tu me reproches d'être partie avec Courtney ? Je n'avais pas le choix. Je devais la sauver.

— Va au diable !

— Je vais appeler les flics pour leur dire que tu es dangereux.

Son sang se figea dans ses veines.

— Eh bien, fais-le. Tu le regretteras, crois-moi !

— C’est une menace ? riposta-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et s’exhorta au calme. Il devait faire preuve de prudence. Tina était capable d’enregistrer cet appel.

— Bien sûr que non ! Je ne pourrais pas te faire de mal, ni à toi, ni à personne. Tu as toujours su me faire sortir de mes gonds et ça me fait dire des bêtises.

— Dis-moi ce que tu as fait à Paddy, Colin.

— Je ne l’ai pas touché !

— Il t’aime, tu sais. Ce pauvre fou t’aime, plus qu’il nous a aimées, ta sœur et moi, sinon nous serions toujours ensemble. J’espère que tu ne lui as pas fait payer trop cher la confiance qu’il t’a accordée ! conclut-elle.

Colin s’apprêtait à répondre, quand il comprit qu’elle avait raccroché. Il était à bout de souffle, comme s’il venait de courir dix kilomètres.

— Quelle saleté ! Je la hais ! Elle m’a toujours pourri la vie ! s’emporta-t-il en jetant son portable.

Tiffany, qui n’avait rien perdu de la conversation, était livide. Elle ne fit aucun mouvement pour ramasser l’appareil qui était tombé à ses pieds, après l’avoir heurtée en rebondissant.

— Comment est-elle au courant ?

— Elle ne sait rien. Elle ne peut pas nous causer de tort. Même si elle contacte la police, ils ne pourront rien prouver. Tout ce que j’ai à faire, c’est de combattre le feu par le feu.

Tiffany leva des yeux emplis d’incrédulité.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ne t’inquiète pas.

Il inspira profondément par le nez, retint son souffle, puis l’expulsa — recommença aussitôt. Après de longues minutes, il commença à se sentir mieux. Plus calme. Plus maître de lui.

— Je me suis déjà opposé à ma mère par le passé, et j’ai gagné chaque fois. J’ai toujours su susciter la compassion. De nos jours, la parole d’un enfant martyrisé a plus de poids que celle d’un adulte, expliqua-t-il doctement.

Si Tina lui causait le moindre problème, il clamerait qu’elle l’avait toujours détesté. Et il pourrait en raconter des histoires !

30

Lorsque Zoé et Jonathan arrivèrent à l'unité de soins intensifs, les parents de Toby s'étaient absentés. Ils durent passer par le bureau des infirmières pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la chambre de Toby.

M. et Mme Simpson avaient fait de leur mieux pour atténuer le côté impersonnel et aseptisé de la pièce. Les persiennes avaient été entrouvertes pour laisser entrer le soleil, de la musique douce s'échappait d'une radio et des fleurs, posées sur la table de chevet, égayaient les lieux. Malgré tout, Zoé sentit son cœur se serrer : l'enfant ne semblait montrer aucun signe d'amélioration.

Il lui parut encore plus pâle, toujours relié par des tubes et des sondes aux mêmes appareils. A chaque nouvelle heure qui passait, l'espoir s'éloignait un peu plus de le voir reprendre conscience. Mais les Simpson avaient retrouvé leur fils, au moins. Et ce dernier avait échappé à son bourreau. Zoé en serait presque venue à les envier.

— Quelle sorte d'homme peut faire ça ? marmonna-t-elle entre ses dents en serrant la main de l'enfant.

Jonathan se rapprocha et tendit le bras vers elle. Elle se raidit involontairement et se pencha pour éviter son contact. Elle savait qu'il souhaitait la réconforter, mais elle ne pouvait plus se permettre d'accepter son soutien. C'était trop risqué. Il lui suffisait de poser les yeux sur lui pour être assaillie d'images sensuelles. Etait-elle en train de tomber amoureuse ? Elle avait ressenti pour lui un désir brut, irrépressible, qui l'avait submergée. Jamais elle n'avait connu un tel élan, une telle plénitude. C'était un séisme émotionnel qu'elle n'avait jamais éprouvé avec personne.

Et c'était ça qui l'inquiétait, justement. Elle avait toujours réussi à se préserver. Or Jonathan avait réussi en quelques jours à mettre à mal le fragile équilibre qu'elle avait construit.

— Nous l'empêcherons de nuire, promit-elle tout bas à Toby.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas. M. et Mme Simpson entrèrent dans la chambre avec deux sacs en papier. Une odeur de nourriture chinoise flotta dans la pièce tandis qu'ils reprenaient place

au chevet de leur fils, de l'autre côté du lit.

Zoé s'en voulut de s'imposer à eux dans un moment aussi intime. Elle s'apprêtait à s'excuser auprès de Mme Simpson, quand elle remarqua ses yeux brillants et son sourire.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? s'enquit-elle avec curiosité.

Le couple échangea un long regard.

— Lyle voulait attendre un peu avant de vous appeler, mais puisque vous êtes là, je…

— Theresa…, intervint M. Simpson.

— Toby a serré ma main ce matin ! reprit son épouse, manifestement pressée de partager sa joie.

Zoé écarquilla les yeux.

— Il a *quoi* ?

— Il a serré ma main ! répéta-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

— Ma chérie, tu sais ce que le médecin nous a dit. Il ne s'agit peut-être que d'un réflexe. C'est pour ça que je ne voulais pas qu'elle vous appelle tout de suite, ajouta-t-il d'un air navré à l'adresse de Zoé et de Jonathan. Je ne voulais pas que… vous vous fassiez trop d'espoirs si…

— Je comprends.

Les réticences de M. Simpson étaient parfaitement logiques, en effet — mais l'euphorie de son épouse était communicative. Emue, Zoé sentit un léger espoir renaître en elle.

— Je ne crois pas que c'était un réflexe, affirma Mme Simpson. C'est mon petit garçon qui essayait de me redonner courage. J'étais en train de lui parler. Je lui disais : « C'est la fête des mamans, mon bébé. Je suis là… »

Sa voix se brisa, mais elle se ressaisit, poursuivant d'une voix rauque :

— Et, soudain, j'ai senti ses doigts exercer une pression sur ma main, au moment précis où je lui parlais. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me fiche de ce que disent les médecins !

— Mais Toby ne l'a pas refait depuis, malgré toutes nos sollicitations, nuança son mari.

Le jeune garçon avait-il cherché à communiquer avec ses parents ? Zoé sentit son cœur s'accélérer à cette simple éventualité. Ou n'était-ce que leur désir qui les avait amenés à donner du sens à un simple mouvement musculaire, comme le suggéraient les médecins ?

Elle prit la main de l'enfant dans la sienne et se pencha vers lui.

— Tu ne risques plus rien, Toby. Tu vas te remettre. Tu as une famille qui t'aime et qui t'attend. Ils sont près de toi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Si seulement il pouvait bouger la main… Elle avait tant besoin d'un signe positif !

Mais il ne se passa rien. Pourtant, quelques heures plus tard, alors que Jonathan et elle venaient de faire imprimer un avis de recherche mentionnant la récompense, elle reçut un appel de l'hôpital.

Au bout du fil, la mère de Toby s'écria :

— Madame Duncan ? Il vient juste d'ouvrir les yeux ! Il vient juste d'ouvrir les yeux !

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

La question de Zoé se perdit dans les pleurs de joie et de soulagement de Mme Simpson, trop émue pour lui répondre de manière cohérente.

* * *

— Tu sais, je connais un peu Sheridan, déclara Zoé sans préambule. Je l'ai déjà rencontrée.

Jonathan lui lança un regard perplexe. Qu'était-il censé répondre ? Elle avait voulu l'accompagner lorsqu'il avait annoncé qu'il sortait avec Kino, et marchait à son côté, le visage impénétrable. A quoi pensait-elle ? Il attrapa son chien par le collier pour l'éloigner du jardin des voisins et le faire traverser la rue. La nuit était tombée. Hormis les halos de lumière de quelques lampadaires, il faisait sombre et plus frais que la veille. Il avait prêté un pull à Zoé — trop grand pour elle, évidemment. C'était la seule trace de l'intimité qu'ils avaient partagée. Depuis le coup de fil de Sheridan, elle s'était refermée comme une huître, s'efforçant de le tenir à distance. Il avait pourtant essayé à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle. Pour quelle raison ? Il ne le savait pas très bien lui-même.

— Au groupe de soutien aux victimes ? demanda-t-il.

Aucune autre réponse ne lui vint à l'esprit. Il n'avait pas envie de parler à Zoé (avec laquelle il avait fait l'amour jusqu'au petit matin) de Sheridan (à laquelle il avait avoué ses sentiments). Cette conversation le hérissait.

— Oui, confirma-t-elle. Je l'ai trouvée très chouette. Et très belle.

Elle n'avait rien à lui envier de ce côté-là, mais il s'abstint de le lui dire, sachant qu'elle ne voudrait pas croire à la sincérité de son compliment.

— Toby est enfin sorti du coma… C'est une bonne nouvelle, lança-t-il, changeant volontairement de sujet.

Elle retroussa ses manches trop longues, avant de jeter machinalement un énième coup d'œil à son téléphone.

— Je me demande s'il aura… des séquelles, dit-elle en butant sur le mot.

Ils n'en avaient pas appris plus, depuis le dernier coup de fil de M. Simpson, qui les avait rappelés pour leur annoncer que leur fils se souvenait de son prénom. Pour éviter de les ennuyer davantage, Jon avait préféré s'adresser à l'inspecteur Thomas. Ce dernier était entré

directement en contact avec les médecins, qui se montraient encore réservés sur le pronostic. Officiellement, il fallait attendre quelques jours pour voir comment Toby allait se remettre. Le plus tôt serait le mieux ! C'était néanmoins une bonne nouvelle, et Jon avait une deuxième raison de se réjouir : Zoé, qui, un peu plus tôt, lui avait fait part de son intention de prendre une chambre d'hôtel dès qu'ils seraient rentrés, n'en avait plus reparlé. Elle semblait même avoir abandonné l'idée. L'attente l'avait plongée dans une fébrilité douloureuse, qu'elle redoutait sans doute d'affronter seule.

— J'ai récemment entendu parler d'une fille qui est sortie du coma au bout de cinq jours. La convalescence a été longue, mais elle a fini par récupérer toutes ses facultés, dit-il, se voulant réconfortant.

— Souhaitons que ce soit la même chose pour Toby…, murmura-t-elle.

Kino leva la patte contre un arbre puis, la truffe collée au sol, il s'arrêta sur un trou de taupe.

— Il le faut, même si ce ne sera pas facile de l'entendre raconter son calvaire, répliqua-t-il, soucieux de la préparer au pire.

Zoé fronça les sourcils, puis hocha la tête. Ils marchèrent quelques instants en silence. Jonathan aperçut un homme avec son chien au coin de la rue, et il rattrapa Kino pour lui mettre sa laisse.

— Depuis combien de temps tu connais Sheridan ? s'enquit Zoé tout à coup.

Etouffant un grognement, Jonathan garda le regard fixé sur le trottoir.

— Quatre ans environ.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Disons que nous avons passé quelques soirées en tête à tête.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre vous ?

Il lâcha un soupir.

— Un problème de timing. Au début, elle m'aimait bien, mais je n'étais pas prêt. Puis, quand je le suis devenu, c'est elle qui ne s'intéressait plus à moi

— Ça a duré longtemps, ce petit manège ?

Il lui décocha un coup d'œil irrité.

— Faut-il vraiment qu'on parle de ça ?

— Est-ce qu'on ne parle pas de tout entre amis ? demanda-t-elle.

Encore aurait-il fallu qu'il pense à elle comme à une amie, ce qui était loin d'être le cas… L'image de son corps nu, pressé contre le sien, ne le quittait pas. Et la seule pensée de l'entendre lui murmurer son prénom à l'oreille le mettait dans tous ses états. Mais pouvait-il lui avouer des choses pareilles ?

— Si c'est comme ça que tu vois les choses…

— J'espérais, quand même, que deux ou trois orgasmes m'avaient

fait sortir de la catégorie de « simple cliente ».

Jonathan ne put réprimer une grimace. Elle le faisait payer et il l'avait bien cherché.

— Tu n'es pas qu'une cliente. Tu ne l'as jamais été.

— Je te remercie, ironisa-t-elle.

Elle inclina la tête vers lui.

— Et toi, tu n'es pas qu'un détective privé.

Elle laissa échapper un petit rire, mais il ne vit rien d'amusant dans son commentaire.

— Enfin… Si elle t'a brisé le cœur au point que tu souffres de parler d'elle, je…

— Je ne souffre pas, la coupa-t-il avec une virulence qui le surprit lui-même.

— Sheridan est au courant de tes sentiments. Moi aussi. Tout le monde le sait. Alors, c'est quoi le problème ? insista Zoé.

Le problème ? C'était elle, Zoé — et le désir qu'elle provoquait en lui. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Son envie de la toucher le plongeait dans une intense frustration sexuelle. Il avait conscience que ses chances de lui faire de nouveau l'amour se réduisaient comme peau de chagrin — si tant est qu'il lui en restât une, après la conversation téléphonique qu'elle avait surprise le matin même.

— Ma relation avec Sheridan est sans importance. Elle est mariée. Il nous arrive de travailler ensemble. C'est tout.

— Vous avez vécu ensemble ?

— Zoé…

— Ça va, tu peux me dire la vérité. De toute façon, je te désirais tellement hier soir que je t'aurais probablement rejoint dans ta chambre, même si j'avais su pour Sheridan.

Que cherchait-elle à lui faire comprendre ? Qu'elle ne le désirait plus ?

— Bref, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Et ce n'est pas comme si j'attendais un quelconque engagement de ta part, poursuivit-elle en écartant les mains. Je ne sais pas pourquoi j'ai accordé tant d'importance à cet appel.

Il n'aurait su dire pourquoi — et il ne chercha pas à approfondir —, mais il était heureux qu'elle lui ait accordé de l'importance.

— Je veux dire, continua-t-elle, ce n'est pas comme si cela représentait quelque chose d'important pour nous… Peut-être que c'était à elle que tu pensais quand tu étais avec moi.

Bon sang ! Là, elle allait trop loin. Il s'immobilisa et lui fit face.

— Si tu essaies de me faire comprendre que je n'ai plus la moindre chance avec toi, c'est bon : j'ai compris le message.

Il tourna les talons, écourtant la balade du chien.

* * *

Zoé ne regrettait rien. Elle lui avait parlé franchement. Sans doute aurait-elle dû y mettre davantage de formes, songea-t-elle en offrant son visage au jet chaud de la douche. Elle avait néanmoins obtenu le résultat recherché : Jonathan n'avait pas tenté d'approches depuis leur promenade. Elle avait vraiment eu l'intention d'aller à l'hôtel, mais le courage lui avait manqué à l'idée de la nuit qui l'attendait, une nuit à arpenter le tapis mité d'une chambre quelconque. Etre livrée aux affres de l'attente, priant pour que Toby se remette rapidement et se morfondant en imaginant le pire pour Samantha, était au-dessus de ses forces. Auprès de Jonathan, elle se sentait protégée et en sécurité. Néanmoins, elle ne pourrait s'imposer indéfiniment, guère plus d'une nuit ou deux.

Elle sortit de la douche et s'enveloppa dans une serviette. Après avoir enfilé le bas de pyjama qu'il lui avait prêté et un T-shirt à elle, elle se brossa les dents, puis se sécha les cheveux. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonathan, la mine sombre, allongé sur le canapé, la télécommande dans une main, en train de regarder la télévision.

— Quelque chose de bien ?

Il tourna les yeux vers elle, s'attardant sur ses seins qui pointaient sous le T-shirt, avant de la dévisager.

— Je n'ai pas trouvé mieux que ça.

Sous l'intensité de son regard, une sensation familière de picotement l'envahit.

— Excuse-moi. Tu veux peut-être que je me change ?

— Je peux aussi regarder ailleurs, si tu préfères.

Zoé finit par hausser les épaules. Elle ne portait rien d'indécent et il était un peu tard pour jouer les pudiques. Il avait déjà vu ses seins, il les avait caressés, *embrassés*.

— Si cela ne te gêne pas…

Jonathan haussa un sourcil, mais ne fit aucun commentaire, reportant son attention sur l'écran, sans plus lui prêter attention.

— Où Sheridan a-t-elle rencontré son mari ? demanda-t-elle, profitant de la pause publicitaire.

— Je n'ai plus envie de parler d'elle ! lâcha-t-il sèchement.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire et comprit qu'il était en colère. Il lui semblait pourtant que le sujet « Sheridan », était le seul à même de faire baisser la tension sexuelle qui s'élevait entre eux.

— Je devrais partir, déclara-t-elle en se levant.

— Ce n'est pas ça le problème.

— *C'est* quoi alors ?

Il se leva et s'approcha d'elle, sans la quitter des yeux. Le picotement qu'elle avait senti quelques minutes plus tôt au niveau de

la poitrine se répandit dans tout son corps, lui donnant l'impression de s'embraser. Son instinct lui criait de reculer, mais elle se refusa à bouger. Battre en retraite n'aurait fait que confirmer à Jon à quel point il la troublait.

Lentement, il posa ses mains sur ses seins, agaçant doucement leurs pointes à travers le tissu. Puis il avança sa bouche.

Son baiser fut une lente exploration, douce et torturante à la fois. Elle voulut feindre l'indifférence, mais n'y parvint pas.

— Ce que tu me fais… C'est ça le problème, décréta-t-il en reculant d'un pas.

Et il quitta le salon sans un mot de plus.

31

Devait-elle aller dormir dans sa chambre ou rejoindre Jonathan dans la sienne ?

Assise sur l'accoudoir du canapé d'un vert usé, Zoé était incapable de se décider.

Il était amoureux d'une autre.

Mais cette personne était mariée. Qui plus est, heureuse en mariage.

Oui, mais pourquoi aller au-devant des ennuis ? D'autant plus qu'elle n'était pas dans son état normal en ce moment.

En même temps, pourquoi s'interdire de rejoindre Jon alors qu'ils étaient si attirés l'un par l'autre ? Quel mal y aurait-il à accepter ses caresses, ses baisers ? L'avenir semblait si incertain… Pourquoi ne pas profiter du peu de joie que la vie lui offrait ?

Elle souffla lentement, cherchant à faire le calme en elle. Les hormones devaient influencer son jugement, se dit-elle, car toutes les raisons qu'elle avait trouvées quelques heures plus tôt pour garder ses distances avec Jonathan s'effaçaient devant l'envie irrépressible de se retrouver dans ses bras.

Etait-il interdit de partager un moment purement sexuel ? C'était monnaie courante, à présent. C'est ce que faisaient des tas de gens, non ?

Hmm. D'autres femmes le faisaient peut-être, mais pas *elle*. Depuis la naissance de Sam, elle avait toujours vécu en couple avec chacun de ses petits amis. C'était la première fois qu'elle était attirée par un homme qui n'éprouvait pas de sentiments pour elle… mais puisque les choses étaient claires et qu'elle savait à quoi s'en tenir, pourquoi résister ?

Si elle gardait ça en tête et se répétait : « Il aime Sheridan… il aime Sheridan » chaque fois qu'il l'embrasserait, elle ne souffrirait pas.

* * *

Dès que Zoé se glissa dans ses bras, Jon s'aperçut que quelque chose avait changé. Sur le plan physique, la communion était parfaite. Leurs corps s'accordaient à la perfection. Elle s'offrait à lui, goûtant

sans résister au plaisir qu'il voulait lui donner… attisant son propre désir, aussi. Seulement, dans la fièvre de leurs étreintes, quand il murmurait un compliment qui aurait dû la faire sourire ou se presser contre lui encore plus fort que la première nuit, elle faisait mine de ne pas avoir entendu et détournait le regard.

Malgré tout, il n'avait jamais connu de nuit aussi passionnée. Trois fois, il avait fait l'amour à Zoé — c'était elle qui l'avait réveillé à l'aube pour recommencer — et pourtant… il la désirait encore ! Il aurait voulu l'aimer, encore et encore — jusqu'à ce qu'elle finisse par céder… et puis quoi ?

Qu'elle lui dévoile ses sentiments. Voilà, c'était ça. Il devinait qu'elle refoulait ce qu'elle ressentait *vraiment*, et ça le blessait. Mais à quoi s'attendait-il ? Elle avait été sur le point de s'ouvrir à lui et il avait tout gâché.

Il avait beau se répéter, pour se rassurer, que Zoé devait savoir pour Sheridan, que c'était plus honnête, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

Il tourna la tête vers elle et la regarda dormir. Et s'il avait sciemment cherché à gâcher ce qui était en train de naître entre eux ? Avait-il pressenti, dès le premier jour, la menace qu'elle représentait pour lui ?

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil. Il était à peine 7 heures. Il ne tenait pas à analyser ce qu'il éprouvait, mais les questions affluaient, impossibles à refouler. Etait-ce vraiment Sheridan ou son expérience malheureuse avec Maria qui constituait un obstacle entre lui et Zoé ? Et si c'était plutôt la peur d'aimer de nouveau ? Peut-être avait-il même porté ses vues sur Sheridan parce qu'il avait toujours su au fond de lui qu'il ne se passerait jamais rien entre eux… Sheridan l'aimait bien, mais pas d'amour. Etait-ce pour cela qu'il ne s'était jamais déclaré ?

Il devait y avoir une raison. En fait, il n'avait jamais vraiment *essayé* avec Sheridan — sinon il aurait compris bien avant son mariage avec Cain à quel point il tenait à elle. Il s'était contenté d'une relation ambiguë et du statut d'ami. Pourquoi ?

Zoé remua près de lui.

— Il faut qu'on se lève, Jonathan…, marmonna-t-elle.

Elle refusait manifestement d'ouvrir les yeux et il comprenait ses réticences : elle était au lit avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine ; sa fille n'avait toujours pas été retrouvée et, avec le jour, revenaient les angoisses et la peur.

Il la prit dans ses bras et enfouit son visage dans son cou. Il la sentit se raidir imperceptiblement, mais il ne s'écarta pas.

— Cette journée sera peut-être la bonne, l'encouragea-t-il.

— Je l'espère tant.

Elle cessa de résister et se blottit contre lui.

— Je vais distribuer les nouveaux avis de recherche, puis je me rendrai à l'hôpital, ce matin. Je… je sais que je devrais laisser un peu d'air à Toby et ses parents, mais… j'ai besoin d'être là-bas, de leur manifester mon soutien.

— Je comprends.

— Et toi, que comptes-tu faire ?

— Je vais rester ici une bonne partie de la matinée à passer des coups de fil, d'abord à six de mes clients qui ne me lâchent pas et qui se demandent pourquoi je ne donne pas signe de vie, ensuite à des compagnies de gestion de biens. Je dois aussi voir l'inspecteur Thomas pour faire le point sur les avancées de nos enquêtes respectives et comparer nos impressions.

— Merci.

— De rien.

Zoé prit le visage de Jonathan entre ses mains.

— Je le pense vraiment. Je… je ne sais pas comment je ferais pour traverser ce cauchemar sans toi.

Il tressaillit, profondément ému. Une émotion qui tenait du désir de la posséder et du désir intense de la protéger.

— On ferait mieux de se lever, dit-elle.

Elle se redressa, mais il la retint et l'attira contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Troublé par ce qu'il ressentait, mais incapable d'en faire une description cohérente, il lui offrit un baiser pour toute réponse. Ce fut d'abord tendre et doux, mais, quand elle rouvrit les lèvres, leur baiser devint rapidement passionné. Il glissa une main sur son ventre plat, jusqu'à la douceur moite et chaude qui le rendait fou.

— Fais-moi l'amour encore une fois, chuchota-t-il au creux de son oreille.

La sonnerie de son téléphone déchira le silence. Jon roula sur le côté en laissant échapper un soupir.

Son cœur battait si fort qu'il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. La réalité venait de reprendre brutalement ses droits, brisant l'instant magique.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Il attrapa son portable posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Jon ? J'appelle trop tôt ?

Jasmine.

— Non, non, je suis réveillé. As-tu reçu mon colis ?

— A l'instant.

Il l'avait envoyé en livraison exprès pour qu'elle l'ait avant 10 heures, heure de la Louisiane.

— Et… ?

— L’énergie qui s’en dégage est si forte que j’ai *ressenti* Samantha dès que j’ai touché la peluche.

Il se redressa.

— C’est bon signe, alors, n’est-ce pas ?

— Elle est en vie. J’en suis sûre.

Zoé se redressa à son tour, s’adossant contre la tête de lit, serrant les draps contre sa poitrine. Elle semblait si vulnérable, tout à coup !

— Tu peux m’en dire plus ?

— Quand j’ai fermé les yeux, j’ai entendu des oiseaux. Beaucoup d’oiseaux. Elle est dans la nature. Peut-être dans une forêt. Il fait frais, humide, même sombre.

— Là, maintenant ? En plein jour ?

— Elle est dans un espace exigu. Enfermée. Je le ressens comme ça.

Elle donnait ses impressions à mesure qu’elles venaient, comme un peintre peignait sa toile par petites touches de couleurs. Cela le fascinait toujours, mais, ce matin, il brûlait d’obtenir plus de précisions sur l’endroit où se trouvait Sam. Sacramento s’étalait au pied de la Sierra Nevada. Les contreforts n’étaient pas loin et offraient aux citadins des kilomètres et des kilomètres de forêt accessibles en voiture.

— Perçois-tu d’autres bruits ? des odeurs ?

— Non, rien.

— Insiste, Jaz.

— Je crains de ne pas avoir que des bonnes nouvelles.

Il déglutit avec difficulté.

— Je t’écoute.

— Cette fillette est très faible. Elle a besoin d’aide, Jon. Et vite, sinon…

Elle laissa sa phrase en suspens. Il resta silencieux. Il savait que les facultés parapsychiques de Jasmine l’obligeaient à se confronter à des impressions pénibles, mais il savait aussi qu’elle était solide — pas du genre à se dérober quand il fallait se battre au côté des victimes.

Il jeta un coup d’œil à Zoé.

— C’est Jasmine ? Qu’est-ce qu’elle t’a dit ? demanda-t-elle.

Sa voix était montée dans les aigus.

— Elle pense que Sam est en vie.

Ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Merci, mon Dieu ! Mais… où est-elle ?

— Dans une forêt, manifestement.

— Une forêt ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Et l’homme qui l’a kidnappée ? demanda Jonathan à Jasmine.

Peux-tu me donner un indice ? Est-ce celui qui se fait appeler « Maître » ? Est-on sur la bonne piste ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que ce type revêt l'apparence de la normalité, sinon il aurait déjà attiré l'attention sur lui : il a un bon travail, une famille. Au premier abord, il semble au-dessus de tout soupçon.

— Comment peut-il avoir une famille et se livrer à sa perversité pendant des jours, des semaines, des mois, en toute impunité ?

Il savait que cela arrivait, mais il n'en restait pas moins surpris.

— C'est plus fréquent que tu ne le crois. Tu te souviens de cette affaire, en Autriche ? Celle de cet homme qui avait kidnappé sa propre fille de dix-huit ans ? Il l'a gardée prisonnière dans sa cave pendant vingt-quatre ans.

Il s'en souvenait. Ce fait divers avait été largement médiatisé, et le grand public avait découvert avec horreur que l'homme avait eu sept enfants avec sa victime.

— Sa femme ne s'était doutée de rien. Elle l'avait cru quand il lui avait affirmé que leur fille avait fugué et ne reviendrait plus, ajouta Jasmine.

— Rocklin n'est pas l'endroit idéal pour commettre ce genre de crime, objecta-t-il. Les résidences sont des constructions récentes et elles n'ont pas de caves.

— L'homme que vous recherchez peut cacher ses victimes ailleurs, suggéra-t-elle.

— Dans une forêt, par exemple…

Il sonda sa mémoire, repensant aux déclarations que lui avaient faites les diverses personnes qu'il avait interrogées. L'une d'elles lui avait-elle parlé d'un récent déplacement ? d'une virée à la campagne ?

Soudain, il se rappela que Colin lui avait raconté que Tiffany ne participerait pas à la battue, car elle souhaitait se rendre dès le vendredi soir au cabanon que possédait le père de Colin. Un cabanon où ils se rendaient parfois en week-end…

Sa main se crispa sur le téléphone. Etait-il sur une piste ? Non, il se faisait des idées. Comment Colin pourrait-il être ce « Maître » ? Quand ils ne travaillaient pas, les Bell ne se quittaient pas d'une semelle. Leur travail les obligeait à rester en ville, à l'exception de quelques courts week-ends dans les environs. Ils ne pouvaient pas retenir une gamine prisonnière dans la forêt ! D'autant plus que Colin était à son cabinet quand Samantha avait disparu.

La conversation qu'il avait eue avec le shérif adjoint au sujet de Toby lui revint à l'esprit :

« Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant

qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant… »

Toby craignait autant les femmes que les hommes. Etait-ce significatif ?

— Tu crois que nous pourrions avoir affaire à un… *couple* ? demanda-t-il à Jasmine.

— C'est possible. Souviens-toi de ce couple de Canadiens qui avait martyrisé la sœur de la femme et assassiné deux autres filles…

L'état de Zoé et les circonstances étranges dans lesquelles il l'avait retrouvée, quasi amnésique dans une chambre d'hôtel, rendaient cette idée plausible. Elle avait dîné avec les Bell…

Mais les couples de tueurs en série, comme Myra Hindley et Ian Brady, qui s'étaient tristement illustrés en Angleterre en martyrisant et en tuant cinq enfants, restaient des exceptions. Si Colin et Tiffany s'en prenaient à des enfants, pourquoi ne se montraient-ils pas plus discrets ? Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour venir en aide à Zoé ? Ils l'avaient invitée chez eux, appelée pour la fête des Mères, ils avaient organisé une battue…

Et si leur altruisme et leur gentillesse ne servaient qu'à leur conférer l'apparence de la normalité ?

Possible.

Jonathan remercia Jasmine et lui demanda de l'appeler si une autre impression lui traversait l'esprit — même si elle lui semblait sans rapport avec Samantha. L'hypothèse d'une implication des Bell lui semblait tirée par les cheveux, mais il n'arrivait pas à l'écarter. Plus il y songeait, plus il s'apercevait que Colin avait été très présent depuis la disparition de Sam. Presque trop… à l'image de certains criminels qui s'impliquent dans l'enquête de leur propre crime. Ils se montraient si zélés qu'ils finissaient par attirer l'attention sur eux, d'ailleurs.

Il se souvint du voisin de Zoé le jour de la battue. Avec quelle ardeur il avait clamé son désir de retrouver l'adolescente ! N'était-ce qu'une façade ?

— Tu connais bien les Bell ? demanda-t-il à Zoé.

— Non. Avant la disparition de Sam, nos relations se résumaient à un signe de la main.

Avant la disparition de Sam. Ces mots lui firent froid dans le dos.

— Tu crois qu'ils auraient pu l'enlever ?

Elle repoussa ses cheveux et fit une grimace.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

Elle secoua la tête.

— Au cours des neuf mois où nous avons vécu près de chez eux, ils ne lui ont jamais prêté attention. En fait, il a toujours paru plus intéressé par moi que par Sam. Et comme tu l'as dit, il était au travail le jour de sa disparition. Quant à Tiffany, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle avait probablement raison. Beaucoup de détails ne collaient pas. Si les Bell avaient kidnappé Samantha, pourquoi auraient-ils drogué Zoé, lui auraient-ils enlevé ses vêtements pour l'abandonner, indemne, dans une chambre d'hôtel ? La personne qui avait brutalisé Toby n'aurait pas hésité à tirer avantage d'une autre victime à sa merci.

— Non… Je n'arrive vraiment pas à imaginer Tiffany mêlée à cette sauvagerie, reprit-elle après un silence.

— Moi non plus, je l'avoue.

A quoi bon l'inciter à se méfier de ses anciens voisins qui n'avaient probablement rien à voir avec l'affaire ? N'empêche… Le kidnappeur de Samantha vivait à Rocklin. Et les Bell habitaient la maison voisine de celle d'Anton.

32

Quand Jonathan franchit l'accueil du cabinet d'avocats Scovil, Potter & Clay, la standardiste était au téléphone. En le voyant approcher, elle leva la main en souriant pour l'inviter à patienter quelques instants.

— Comptez sur moi, je le lui dirai, dit-elle à son interlocuteur. Oui, monsieur, comme toujours. Pourquoi… ? Me débaucher ? Oh ! merci. Je me laisserai peut-être tenter un de ces jours. D'accord, vous aussi.

Elle raccrocha et écrivit rapidement un mot sur un bloc-notes, puis elle retira son casque et leva les yeux vers Jon.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je…

— Attendez ! Je vous reconnais, vous !

Elle se leva — non sans mal, tant elle semblait gênée par sa corpulence.

— Je vous ai vu à la battue samedi, mais vous n'êtes pas resté longtemps. Je suis physionomiste : je n'oublie jamais un visage ! Si tant est qu'une fille puisse oublier le vôtre, ajouta-t-elle avec un gloussement empreint de nervosité.

Il lui répondit avec un large sourire pour la mettre en confiance.

— Je suis détective privé. Je…

— Ah ! Je me disais que vous étiez peut-être inspecteur — dans la police, je veux dire.

— Non, j'ai été mandaté par La Contre-Attaque pour retrouver Samantha Duncan.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— C'est *tellement* triste, cette histoire. Je prie tous les jours pour qu'on retrouve cette pauvre enfant saine et sauve. Il y a du nouveau ?

— Pas pour le moment.

— Oh… J'espérais que vous apportiez une bonne nouvelle, murmura-t-elle d'un air navré.

Du plat de la main, elle lissa ses cheveux que le port du casque avait rendus électriques.

— Donc, vous êtes venu voir Colin ?

— Oui. Il est dans son bureau ?

La standardiste donna sans le vouloir un coup de coude à un chien en peluche posé sur un classeur, et le rattrapa de justesse avant qu'il ne tombe par terre.

— Je crains que non, répondit-elle.

— Sa voiture est pourtant dans le parking souterrain, lui fit remarquer Jonathan.

— Ah…

Dépitée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle jeta un coup d'œil vers le couloir qui menait aux différents bureaux, et finit par avouer à voix basse :

— En fait, il est en réunion avec M. Scovil, le grand chef, et on m'a demandé de prendre tous les appels.

— Je vois. Ça doit être important.

— Ça l'est. Je crois qu'il a des problèmes.

Elle fit une petite grimace complice pour se faire pardonner.

Jonathan se mit, à son tour, à chuchoter pour rester sur le terrain de la complicité, favorable aux confidences.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

— Rien de *mal* en soi. C'est juste que…

Elle se reprit.

— Ecoutez-moi faire la mauvaise langue !

Elle poussa un petit rire haut perché qui lui fit comprendre qu'elle le trouvait à son goût.

— Je ne devrais pas vous parler de ça.

— Pourquoi ? Je ne le dirai à personne. Promis, juré ! affirma-t-il en faisant le signe des scouts.

Elle articula tout bas :

— Il se pourrait qu'il se fasse renvoyer.

— *Vraiment ?*

Elle ouvrit grand les yeux, prenant un air ingénu.

— Sa productivité a chuté, et ce n'est pas très bien vu par ici. Tous les avocats doivent être performants. Ils n'ont pas le choix.

Jonathan prit une des cartes de visite sur le présentoir, posé sur le bureau.

— Une idée de la raison pour laquelle il aurait été moins compétitif ?

— Non, aucune.

— Des problèmes à la maison ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— J'en doute. Tiffany et lui semblent heureux. Lors de la dernière réception organisée par le cabinet, pour les fêtes de Noël, elle est venue dans une robe courte et moulante qui ne cachait rien de sa plastique et de son tatouage sur…

Elle rougit.

— Elle est tatouée sur la *poitrine* — enfin… Je vous laisse imaginer ! Ils étaient tous les deux ivres avant la fin de la soirée et il se pavanait avec elle comme s'il exhibait un trophée.

— S'il n'a pas de problèmes dans son ménage, il est peut-être souffrant ?

Jon en doutait, mais c'était une façon de prolonger la conversation et de faire parler la standardiste.

— Non, je ne pense pas.

Elle se pencha vers lui.

— En fait, M. Scovil pense qu'il n'a pas le mental pour ce travail.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

Elle lança un coup d'œil prudent vers le couloir.

— Colin ne l'admettra jamais, évidemment. Il n'a que la faculté de droit de Georgetown dans la bouche : Georgetown par-ci, Georgetown par-là. Alors qu'en fait il a fait ses études dans une fac de troisième zone, dans le Maryland. Tout est dans son dossier.

— Mais il est bien diplômé de Georgetown ?

Elle haussa les épaules.

— Il a dû réussir à obtenir les notes nécessaires pour pouvoir intégrer Georgetown en dernière année.

Colin était intelligent. Ce genre de passe-passe n'avait pas dû lui poser de problème.

— Je vois. Donc… vous ne l'aimez pas beaucoup ?

Une expression coupable s'imprima sur son visage rond et doux.

— Si, je l'aime bien. Enfin… Je ne déteste personne, de toute façon. Mais… je ne sais pas. Il n'est pas très facile à vivre… et même méchant, parfois.

Jonathan refusa d'en tirer des conclusions hâtives. Aux yeux de cette jeune femme un peu fleur bleue, le moindre mot malheureux pouvait passer pour de la méchanceté.

— S'est-il montré désagréable avec vous ?

La bouche de son interlocutrice se tordit comme si elle luttait contre les larmes. Désemparé par cet accès d'émotion, Jonathan tendit le bras et lui tapota le coude.

— Ça va aller ?

— C'est douloureux d'y repenser.

— Repenser à quoi ?

— Il y a quelques mois, quelqu'un m'a laissé un mot grossier.

Misty tira sur son chemisier violet pour l'ajuster au niveau de la poitrine.

— Ah oui ? Que disait-il, ce petit mot ?

— J'aimerais…

Son visage devint écarlate.

— Oubliez ça. Je n'aurais pas dû en parler.

Jonathan croisa son regard.

— Dites-le-moi, insista-t-il.

— Non. Vous êtes peut-être… amis tous les deux.

— Absolument pas. J'enquête sur la disparition de Samantha Duncan. C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Colin.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— C'est une simple visite de courtoisie pour lui signaler que je mène une petite enquête sur lui et d'autres voisins. Je voulais qu'il m'autorise à parler à son patron et à ses collègues, expliqua-t-il.

En fait, il n'avait que faire de l'autorisation de Colin. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction qu'il opposerait à sa requête — mais ce n'était qu'un détail sémantique.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Cela vous surprendrait ?

— Bien sûr ! Il a vraiment un caractère de cochon, mais de là à kidnapper un enfant… Non, je ne peux pas imaginer un truc pareil !

— Quand on enquête sur ce genre de crime, on ne peut rien laisser au hasard, vous savez. Alors, je vérifie tout… par précaution.

Le regard de la jeune femme se mit à briller et le sourire en coin qu'elle afficha lui donna presque un air espiègle.

— Ça va le rendre fou. Il n'aime pas quand on fourre son nez dans ses affaires. Il m'a hurlé dessus une fois parce qu'il m'avait trouvée dans son bureau en arrivant au travail, alors que je ne faisais que déposer ses messages sur sa table.

— Il ne lui en faut pas beaucoup pour s'énerver, hein ?

— A mon sujet, le simple fait de *respirer* suffit.

— Donc… qu'y avait-il dans ce mot dont vous venez de me parler ?

— Oh ! je suis sûre que c'est lui qui l'a écrit. Il l'a fait pour se venger parce que je ne lui avais pas fait les photocopies dont il avait besoin pour une réunion, et qu'il a dû s'y rendre sans, mais ce n'était pas ma faute.

— Qu'est-ce que ce mot disait ? redemanda Jonathan.

— Ça disait…, commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge : « J'aimerais te faire couiner. »

Manifestement gênée, elle avait baissé la voix, et il avait dû se pencher pour l'entendre. Il se redressa, perplexe et vaguement choqué.

— Je vois…, murmura-t-il. Tout en finesse et en double sens. Vous êtes sûre que ce n'était pas juste une blague de mauvais goût ?

— Il y avait l'image d'un cochon et le papier avait été planté dans le dossier de mon siège avec une paire de ciseaux.

Jonathan plongea les mains dans ses poches.

— Je comprends que cela vous ait bouleversée. Quand cela s'est-il passé ?

— Juste après l'arrivée de Colin, l'été dernier.

— Etait-ce écrit à la main ?

— Non, tapé à l'ordinateur. En gros caractères.

— Cela pourrait-il provenir de quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Cela fait des années que je travaille dans ce cabinet et j'ai de bonnes relations avec les autres avocats. Ils se comportent tous très bien avec moi.

— A l'exception de Colin, insinua-t-il.

Elle parut réfléchir à sa réponse.

— La plupart du temps, il se comporte bien, mais il manque parfois de… sensibilité en voulant être drôle. Il fait souvent des moqueries sur mon poids ou des plaisanteries douteuses — comme de poser un antivol en plastique sur le réfrigérateur de la salle de repos, en prétextant que j'ai tendance à chiper les provisions des autres employés. Et puis… il y a tant de froideur dans son regard ! Parfois, je le surprends posé sur moi — un regard haineux, je vous assure ! Je suppose que c'est parce que je suis grosse. Je ne lui ai pourtant fait aucun tort. Vous savez, ce fameux jour où il m'a demandé de lui faire ces photocopies…

— Oui ?

— … j'étais en réunion toute la matinée. Il savait que je ne pourrais pas les faire. Pourtant, il m'a laissé une note sur mon bureau, au lieu de se débrouiller.

D'accord, Colin n'était pas le supérieur le plus gentil qui fût. Mais cela faisait-il de lui un criminel capable de battre un enfant à mort ?

— Je parie que vous ne seriez pas désolée s'il se faisait renvoyer.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquerait, reconnut la jeune femme.

Elle ajusta de nouveau son chemisier.

— Vous ne lui répéterez pas ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, assura-t-il.

Une porte s'ouvrit dans le couloir et un homme d'une cinquantaine d'années apparut, suivi par Colin. Jonathan vit la colère altérer les traits de ce dernier, le confortant dans l'idée que la réunion ne s'était pas bien passée pour lui.

— Misty, est-ce que le livreur de FedEx est passé ce matin ? l'interpella l'homme.

— C'est le grand chef, chuchota-t-elle à l'intention de Jonathan, avant de pivoter vers son patron, un large sourire aux lèvres. Pas encore, monsieur Scovil. Vous attendez un pli ?

— Oui, et j'en ai besoin rapidement.

— Je vous l'apporte dès qu'il arrive.

— Merci.

L'homme fit un mouvement de tête en direction de Jonathan.

— Vous vouliez me voir ?

— En fait, j'espérais parler à M. Bell.

Scovil fit un geste de la main, indiquant qu'il avait assez entendu ce nom-là pour la journée.

— Il est à vous, maugréa-t-il en retournant dans son bureau.

Le claquement de sa porte fit sursauter Misty, mais Colin feignit de ne pas le remarquer.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il à Jonathan.

— Je voulais vous parler.

— Ça ne pouvait pas attendre ce soir, à la maison ?

— J'aurais aimé vous voir tout de suite, mais si cela pose un problème, je peux effectivement passer chez vous plus tard.

Colin marqua une hésitation, puis invita d'un geste Jonathan à le suivre.

— Puisque vous êtes là… Allons dans mon bureau.

— Merci.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? lança-t-il à l'adresse de Misty.

Celle-ci détourna les yeux, faisant mine de se replonger dans son travail, mais, alors qu'ils longeaient le couloir, Jonathan sentit son regard posé sur eux.

— Je ne sais pas ce que cette grosse baleine vous racontait, mais elle sait que dalle, lui glissa Colin en le faisant entrer dans son bureau.

Jonathan fut heureux que la standardiste n'ait pas entendu le qualificatif déplaisant qu'il employait pour la décrire.

— Je ne dois donc pas la croire quand elle dit que vous seriez incapable de faire du mal à un enfant ?

— Attendez une minute, s'exclama Colin en s'immobilisant.

Jonathan remarqua néanmoins l'empressement qu'il mit à fermer la porte sur eux.

— Vous ne pensez pas… ? reprit le jeune avocat, sa voix montant d'une octave. Vous ne pensez quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans la disparition de Samantha Duncan ?

— J'ignore qui l'a enlevée, mais il s'est passé quelque chose le soir où Zoé est venue dîner chez vous. Je veux savoir ce que c'est.

Colin contourna son bureau et desserra sa cravate tout en déboutonnant le col de sa chemise.

— Vous êtes sérieux ? D'abord, je m'entends dire par mon patron que je suis en période de « probation »… Et maintenant vous venez m'accuser d'avoir fait du mal à quelqu'un qui compte à mes yeux… C'est un cauchemar ou quoi ?

— Vous ne seriez pas en train de faire un petit complexe de persécution ?

— Allez vous faire voir !

Jonathan prit une chaise et étendit ses jambes.

— Est-ce que Zoé me soupçonne de quoi que ce soit ? reprit Colin. Est-elle derrière cette accusation ? Bon sang ! Comment peut-elle me faire ça à moi, qui suis resté toute une nuit avec elle pour imprimer les avis de recherche ? A moi qui ai pris sa défense face à Anton, quand celui-ci nous attendait le lendemain matin ? A moi qui étais prêt à lui prêter l'argent de la récompense ?

— Votre dévouement force l'admiration, en effet. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua calmement Jonathan.

— Vous êtes borné, vous !

Il claqua la chaise contre son bureau, puis leva les mains.

— J'ai suffisamment de problèmes en ce moment dans ma vie… Je n'ai pas besoin de ça. Zoé et moi étions voisins, d'accord ? Et les voisins sont censés s'entraider dans l'adversité. Si vous continuez, vous me ferez regretter de lui avoir rendu service ! Voilà comment on remercie les bonnes actions de nos jours ?

— Vous faites d'autres bonnes actions, Colin ? demanda Jonathan.

Une veine gonflée battait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Les vêtements de Zoé étaient de travers quand je l'ai trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Et ?

— Elle était évanouie sur le lit. Je ne crois pas qu'elle se soit déshabillée avant de remettre ses vêtements n'importe comment.

— Je ne savais même pas qu'elle s'était évanouie.

— Elle venait de partir de chez vous.

Colin secoua la tête pour montrer son incrédulité.

— De chez moi *et* Tiffany. Vous l'oubliez. Comment pourrais-je agresser quelqu'un avec ma femme dans la pièce ?

— Peut-être que cette idée ne lui déplaît pas, ou qu'elle a trop peur de vous pour vous arrêter, ou encore qu'elle vous laisse faire ce que vous voulez…

— Vous vous croyez malin, sans doute ? rétorqua Colin.

Il donna un coup de pied dans le classeur métallique, qui vibra pendant quelques secondes.

— C'est quoi votre problème, Stivers ? Vous n'arrivez pas à résoudre cette disparition, alors vous… vous cherchez quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Et vous vous en prenez à moi parce que j'étais leur voisin ! Pathétique !

Jonathan contracta la mâchoire. Colin était bien trop versatile et imprévisible pour dégager la moindre sincérité. Impossible de savoir

s'il disait vrai ou non. Mais maintenant que la conversation avait pris un tour moins conventionnel, Jon espérait qu'en faisant monter la pression il pousserait Colin à se prendre les pieds dans le tapis.

— Qu'avez-vous dit à Zoé quand vous lui avez parlé au téléphone, hier ? demanda-t-il en changeant radicalement de stratégie.

— Quand ?

— Quand vous l'avez appelée sur son portable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il ne pouvait pourtant pas avoir oublié leur conversation !

— Bien sûr que si. Ce que vous lui avez dit l'a surprise. Vous lui avez crié dessus. J'ai vu sa réaction.

Bell serra si fort ses lèvres l'une contre l'autre qu'elles devinrent blanches.

— Alors ? insista Jonathan.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Je le savais !

Il lui décocha un regard glacial, mais Jonathan ne fut pas dupe : il avait mis Colin en rage. Encore un peu, et il perdrait le contrôle de lui-même.

— C'était moi, quoi ?

— C'est vous qui étiez avec elle, aux aurores. Vous avez couché avec elle ! Sa fille a disparu, alors vous lui offrez une épaule sur laquelle pleurer, pile au bon moment pour la mettre dans votre lit. Bien joué ! Et vous osez venir me chercher des poux dans la tête !

Jonathan serra les poings.

— N'allez pas trop loin…, le prévint-il.

Colin releva le menton.

— Parce que vous, vous avez le droit de lancer des accusations, mais pas moi ? C'est ça ? s'emporta-t-il en postillonnant.

— Qu'il se passe ou non quelque chose entre Zoé et moi n'a rien à voir avec l'enlèvement de Samantha.

— Eh bien, moi non plus, je n'ai rien à voir avec tout ça. Alors sortez d'ici et allez faire votre boulot !

« Bonne idée », songea Jon. De toute façon, s'il restait plus longtemps, il allait sauter par-dessus le bureau de Colin et lui ficher son poing dans la figure. Il se leva sans le quitter des yeux.

— Si vous avez fait du mal à Sam, je vous le ferai vraiment, vraiment regretter, énonça-t-il d'un ton menaçant avant de tourner les talons.

* * *

La mine sombre, Colin regardait le sulfure posé sur son bureau. Il aurait dû le jeter à la tête de Stivers pour effacer son sourire. Comment le privé de Zoé — son amant — osait-il se montrer ici ? Pour qui se prenait-il ? Et, connaissant Misty, celle-ci était sûrement en train de colporter à travers le cabinet le nom du visiteur. Après tout

le mal qu'il s'était donné pour organiser la battue… voilà les remerciements qu'il récoltait ! C'était presque aussi embarrassant que rageant.

Il s'assit à son bureau, les dents serrées. Ce privé se croyait fort, mais il ne savait rien et n'avait aucune idée de ce dont lui, Colin, était capable. Celui qui le piègerait n'était pas encore né. Et ceux qui avaient essayé l'avaient amèrement regretté. Sa propre mère aurait pu en témoigner.

Comment allait-il s'y prendre pour rendre la monnaie de sa pièce à Stivers ? Il pesta. Il était coincé à son bureau : Scovil venait de lui demander de finaliser le contrat immobilier pour Joseph Garundy avant midi, sous peine d'être renvoyé. Mais bon… Ce n'était pas ce vieux grincheux qui allait lui dicter sa conduite ! S'il avait pu obtenir ce boulot, il pourrait se faire embaucher n'importe où.

Le téléphone se mit à sonner, mais il ne répondit pas. Les sonneries s'enchaînèrent, puis finirent par s'arrêter. Celle de son portable prit le relais. Il l'ignora également. Il avait besoin de temps pour réfléchir…

Colin se leva et se mit à arpenter la pièce. Jonathan avait évoqué l'état vestimentaire de Zoé, comme s'il y voyait un lien avec la disparition de Sam. Mais sur quoi s'appuyait-il pour penser qu'il y avait un lien entre les deux événements ? Sur rien. Il était jaloux, c'est tout. Il voulait être le seul à prendre son pied.

Une bouffée de rage le submergea. Jonathan lui avait soufflé Zoé sous le nez. C'était à cause de lui qu'elle avait changé. Il avait profité de leur déplacement à Los Angeles pour se rapprocher d'elle. Ah ! il le lui ferait payer. Et à elle aussi. Il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Il releva la tête en entendant un petit grattement contre la porte. Irrité par cette interruption, il cria :

— Quoi encore ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Manifestement sur ses gardes, Misty lui parla à travers le battant sans prendre le risque de l'ouvrir.

— Votre femme est en ligne. Elle dit que c'est urgent.

Sans doute les appels qu'il n'avait pas pris. Peut-être aurait-il dû répondre ?

— Passez-la-moi.

Il s'efforça de mettre un peu de chaleur dans sa voix, mais la standardiste ne répondit pas. Elle avait pris parti pour Stivers, cette grosse vache !

Se laissant tomber sur son siège, il décrocha le téléphone et appuya sur le bouton qui clignotait.

— Allô !

— Colin ?

Tiffany ne chuchotait pas, comme elle le faisait d'ordinaire quand

elle l'appelait de la maison de retraite.

— Tu n'es pas au boulot ? demanda-t-il.

— Si. Enfin… En fait, je suis assise dans la voiture. C'est ma pause, grâce à Dieu.

— Pourquoi *grâce* à Dieu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jonathan Stivers vient de m'appeler, voilà le problème ! Il m'a posé des tas de questions.

— Je sais. Il est passé au bureau, aussi. Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Comment tu vas faire, Colin ?

Il pianota sur son bureau. C'était ce à quoi il réfléchissait depuis la visite du privé. Soudain, la réponse s'imposa à lui comme une évidence. Il devait passer à l'attaque et rendre les coups. Et le faire vite, avant que Stivers ne le ridiculise davantage.

— Appelle Zoé ! ordonna-t-il tout à trac.

— *Moi ?* s'écria Tiffany.

— Oui, toi.

— Pour lui dire quoi ?

— Il faut qu'elle sache que mon père a disparu. Tu vas lui dire qu'il est allé jusqu'à la salle de billard, qu'on a retrouvé son pick-up sur le parking et qu'on ne l'a pas revu depuis.

— Pourquoi lui dirais-je ça ? Deux personnes proches de nous qui disparaissent en une semaine, ça va lui mettre la puce à l'oreille ! Tu ne crois pas ?

— Justement. Stivers cherche un lien, alors nous allons le lui donner : Paddy aurait pu apercevoir Samantha.

— Je ne comprends pas.

— Tu diras à Zoé que tu as d'abord cru que Paddy était allé faire la tournée des grands-ducs, mais, quand il n'est pas réapparu, tu t'es demandé s'il n'était pas responsable de la disparition de Sam.

— Colin, non ! Je ne veux pas parler de ton père comme ça.

Il baissa la voix en entendant deux avocats discuter dans le couloir, tout près de sa porte.

— Ecoute-moi, bon sang ! Je sais ce que je fais. Elle a disparu. Il a disparu. Nous pouvons insinuer que c'est lui qui a enlevé la gamine et qu'il s'est enfui avec.

— Elle a disparu avant lui.

— On s'en fout.

Colin actionna le petit skieur mécanique posé sur son bureau, tandis qu'il réglait mentalement les derniers détails nécessaires pour ficeler son nouveau scénario.

— On dira que Paddy la cachait, mais comme je commençais à devenir soupçonneux et à poser des questions, il a pris la fuite.

— Qu'est-ce qui t'aurait amené à douter de ton propre père ?

— La façon dont il a parlé de Sam, la dernière fois qu'il est passé à la maison.

— Il n'a jamais parlé des voisins…

Colin leva les yeux au ciel. Ce qu'elle pouvait être nouille, parfois !

— Mais eux ne le savent pas, bécasse ! Nous affirmerons qu'il la trouvait jolie, et qu'il nous le disait chaque fois qu'il venait.

— Je ne suis pas une bécasse ! Arrête de m'appeler comme ça.

Soucieux de ne pas compliquer davantage la situation, il fit machine arrière.

— Tu as raison… Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis tendu, bébé. Je veux vraiment régler ce problème au plus vite.

— C'est ce que je veux aussi, mais ça ne tient pas debout, ton histoire ! Qui croirait Paddy capable d'un truc pareil ?

— Les flics le croiront parce que nous dirons qu'il me battait quand j'étais enfant et qu'il battait aussi ma sœur.

— C'est trop moche !

Il porta son regard sur le petit skieur qui montait et descendait sa pente en plastique avec la même facilité que lui-même créait ses mensonges.

— C'est vrai, mais ça permettra de faire peser les soupçons sur lui. Réfléchis, Tiff ! Nous ferons d'une pierre deux coups !

— Mais ta mère et ta sœur nieront, Colin, quand les policiers iront les interroger.

Il coinça le combiné téléphonique contre son épaule pour reboutonner sa chemise, puis réajusta sa cravate.

— Laisse-les faire. Le fait que ma mère soit partie sans laisser d'adresse en emmenant ma sœur avec elle servira ma version.

— Tina et Courtney t'accuseront, *toi*, pas Paddy.

Ce que pointait Tiffany aurait dû le mettre en colère — rien ne le mettait plus en rage que lorsqu'on lui rappelait l'alliance que sa mère et sa sœur avaient formée contre lui. Mais, à cet instant, seule comptait l'intense excitation qui montait en lui à l'idée que Stivers allait perdre Zoé. Et qu'il pourrait, lui, satisfaire ses fantasmes les plus pervers et s'en sortir, une fois de plus, sans une égratignure.

— Et alors ? Ce sera leur parole contre la mienne. J'ai l'habitude, tu sais ! C'est comme ça depuis des années avec elles deux !

Sa femme ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.

— Colin…

— Quoi ?

Il ouvrit un de ses tiroirs et trouva un bonbon à la menthe.

— Est-ce que je me suis déjà trompé ? enchaîna-t-il en mettant le bonbon dans sa bouche.

— Non, mais… tu ne penses plus normalement quand il s'agit de

Zoé.

— Tu sais… j'ai bien l'intention de tenir la promesse que je t'ai faite hier dans la voiture. Et j'aimerais savoir si tu vas tenir la tienne.

— Oui, mais… si nous avertissons Zoé de la disparition de ton père, elle pourrait commencer à *nous* soupçonner. Et ne me dis pas que c'est stupide ! ajouta-t-elle, irritée.

Colin s'arma de patience.

— Justement, Tiff. Le fait est que Stivers et elle ont déjà commencé à nous soupçonner… Il faut donc que nous détournions leur attention avec un autre scénario plausible. Si ce n'est pas par nous que Zoé entend parler de la disparition de mon père, elle se demandera pourquoi nous ne lui en avons pas parlé et elle ne nous croira plus. On n'a pas le choix, bébé : il faut lui parler de Paddy. C'est la seule façon de rester crédibles à ses yeux.

— Tu le crois *vraiment* ? maugréa-t-elle.

Elle était sur le point de craquer. Il sentait la résignation poindre dans sa voix. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Vraiment. Après ça, nous reprendrons le cours de notre vie. Ils ne retrouveront jamais Sam ni Paddy, et personne ne pourra prouver que nous mentons. Et entre nous, Paddy, là où il est, il se fout bien de sa réputation.

— Cela blessera Sheryl, argua Tiffany d'une voix contrariée.

Il se mordit la langue. Sa soudaine loyauté envers Sheryl commençait à lui taper sur le système, mais ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Tiffany devait appeler Zoé avant que celle-ci ne parle à Jonathan. Sinon, le privé risquait de vouloir l'accompagner au cabanon.

— Cela ne la blessera pas, parce qu'elle n'y croira pas, insista-t-il.

— Elle va nous détester.

— On n'a pas besoin d'elle !

— Et qu'est-ce qui se passera si Zoé répète à la police ce que je lui ai dit sur Paddy ? demanda-t-elle.

— Ça les enverra sur une fausse piste.

— Une fausse piste qui les mènera quand même à nous et au cabanon. C'est le premier endroit qu'ils iront fouiller.

— Samantha et Zoé n'y seront plus depuis longtemps. Dès que Misty partira déjeuner, je me glisserai hors de mon bureau et j'irai là-bas. Toi, pendant ce temps, tu vas dire à Zoé que Paddy possède une cabane dans le coin, et que tu penses qu'il y retient Samantha prisonnière. Tu lui proposeras de la conduire là-bas. Je vous y attendrai.

— Je ne peux pas quitter mon poste au beau milieu de la journée !

— Bien sûr que si. Dis à Hargraves que tu es malade.

— Et toi ? Tu ne seras jamais revenu à ton bureau avant la fin de

la pause de Misty…

— J'accrocherai un mot sur la porte pour demander à ce qu'on ne me dérange pas. Elle ne se rendra même pas compte que je ne suis pas là.

— Et si elle veut te faire passer un message ?

— Elle sait qu'elle ne doit pas entrer dans mon bureau sans autorisation. Je vais lui dire que je vais travailler tout l'après-midi et que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait combler son retard, ce qui n'augurait rien de bon pour son avenir professionnel. Bah ! chaque chose en son temps ! De toute façon, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec son patron, il n'était plus très sûr de pouvoir sauver la mise. Scovil avait fondé beaucoup d'espoirs sur lui lorsqu'il l'avait engagé, mais ses espoirs semblaient avoir fondu comme neige au soleil. Si Colin parvenait à négocier son licenciement avant d'être renvoyé, il pourrait s'estimer heureux.

— Ils pourraient te surprendre…

— Ça ne m'inquiète pas. De toute façon, j'en ai marre de bosser ici. Je peux trouver mieux.

— Je croyais que tu aimais ce job !

Il aimait surtout l'image que ce cabinet donnait de lui, mais il n'avait pas besoin d'eux pour conserver sa position sociale.

— Cette boîte ne me correspond pas. C'est bien trop guindé. Je pourrais peut-être me mettre à mon compte.

— Je ne te reconnais pas, Colin…, marmonna Tiffany, interloquée. On dirait que tu planes…

— Mais non ! Je n'ai rien pris aujourd'hui. Calme-toi !

— Comment va-t-on s'en sortir sans ton salaire ?

— On se débrouillera.

— Mais tu viens juste de m'acheter cette bague en diamants !

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? J'en ai marre de me faire fliquer. Je déteste être coincé ici… Tu n'en as rien à faire ?

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit un miroir de poche. Il remit de l'ordre dans sa coiffure et vérifia son nœud de cravate. Son patron et Stivers avaient réussi à le faire sortir de ses gonds, mais il n'aurait pas dû se laisser aller. Il était plus malin que tout le monde. C'était la raison pour laquelle sa mère le détestait, d'ailleurs.

— Tiffany ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu es avec moi sur ce coup ?

— Je… Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'enlever Zoé.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux.

— En mettant l'enlèvement sur le dos de Paddy, ce sera facile. Tu vas voir.

— Colin, s'il te plaît… Ce que je veux, c'est régler nos problèmes, pas les aggraver !

Il arrêta le skieur et se leva.

— Je te l'ai promis. Après ça, tout sera fini… Mais tu dois me croire ! Je ne pourrai pas nous sortir de là si tu n'es pas avec moi.

— Nous ne pouvons pas aller au cabanon. Zoé appellera la police et ils s'y rendront aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance. En les mettant sur une mauvaise piste, ils perdront une bonne heure. Quand ils arriveront au cabanon, j'aurai déjà emmené Sam et Zoé.

— Où veux-tu aller ?

— Je vais demander à Tommy de m'arranger le coup avec son cousin qui loue une maison à Chester.

— Et moi, je serai où ?

Encore cette foutue jalousie. Cela devenait fatigant. Que devrait-il faire pour la rassurer une bonne fois pour toutes ?

— Tu attendras les flics au cabanon pour leur raconter l'horrible histoire : tu es arrivée sur place et tu as trouvé mon père avec Sam. Tu diras qu'il t'a braquée avec une carabine, qu'il a forcé ensuite Sam et Zoé à monter dans une voiture que tu ne connaissais pas et qu'il a pris la fuite.

— Non ! On ne s'en sortira jamais !

— Mais si ! Nous ébourifferons tes cheveux et, avec quelques égratignures, tu donneras l'impression de t'être battue pour les sauver. Tu seras une héroïne. Et moi, j'aurai ce que je veux.

— Ce que *tu* veux, répéta-t-elle.

Il ne releva pas l'aigreur qui perçait dans sa voix.

— C'est parfait. Alors, tu vas l'appeler ?

— Maintenant ?

— Bien sûr.

— Dis-moi encore pourquoi je le fais ? demanda-t-elle.

Colin sourit.

— Parce que tu m'aimes.

33

Debout dans le salon des Bell, Jonathan balaya la pièce du regard, puis éteignit son portable. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre par la sonnerie. Il savait que Colin et Tiffany étaient au travail — il leur avait parlé au téléphone —, mais rien ne lui garantissait qu'ils ne rentreraient pas pour déjeuner. Colin pouvait aussi être brusquement renvoyé de Scovil, Potter & Clay, prié de rassembler ses affaires et de quitter les lieux.

Il glissa dans sa poche le passe dont il venait de se servir pour entrer par la porte de derrière et enfila une paire de gants en latex. Il prenait des risques, mais il n'avait toujours pas le moindre indice dans cette enquête, à l'exception d'un mauvais pressentiment concernant les Bell et d'une sensation d'urgence — amplifiée par le dernier coup de fil de Jasmine qui avait insisté d'une voix tendue sur la nécessité de retrouver Sam *immédiatement*.

Jon n'avait plus le temps de suivre les procédures légales. Obtenir un mandat de perquisition prendrait plusieurs jours — s'il avait le moyen de justifier sa requête auprès des flics, ce qui restait hypothétique.

Il savait qu'il avait tout intérêt à fouiller lui-même la maison des Bell et n'en éprouvait aucun scrupule : la vie de Samantha était en jeu. Si ses intuitions concernant les Bell se confirmaient, il aurait une chance de retrouver la trace de l'enfant. S'il se trompait, personne ne souffrirait de cet écart à la loi.

Au premier coup d'œil, rien dans la pièce ne lui parut différent de ce qu'il avait entr'aperçu quand il avait parlé à Colin à diverses occasions. S'il se fiait aux impressions de Jasmine, la fillette n'était plus là, mais, si Tiffany l'avait kidnappée — ce ne pouvait qu'être elle, puisque Colin n'était pas chez lui, à ce moment-là —, Sam avait dû passer du temps dans cette maison.

Il pouvait déjà abandonner l'idée de trouver des traces dans le salon, songea-t-il en notant les empreintes qu'avait laissées l'aspirateur sur le tapis et l'odeur citronnée qui flottait dans l'air. L'inspection qui s'ensuivit ne donna rien de concluant. A l'exception de la chambre des

Bell, les pièces à l'étage n'étaient pas meublées : dans la première, il ne trouva qu'un bureau avec des fournitures colorées pour album-photos, rangées dans des pochettes en plastique ; et, dans la seconde, qui avait manifestement été insonorisée, il ne vit qu'une batterie.

Quant au miroir installé au plafond de la chambre principale, on aurait pu y voir une trace de mauvais goût, mais en aucun cas la preuve d'un comportement déviant. Non, il n'y avait rien qui pouvait faire penser qu'un pervers, capable de torturer un enfant pendant des mois, vivait sous ce toit.

Trente minutes plus tard, Jonathan retourna dans le salon, après avoir fouillé tous les coins et recoins, du garage au grenier. Il avait trouvé dans un placard, au-dessus du réfrigérateur, des somnifères de la même marque que ceux que Zoé était censée avoir achetés la nuit où il l'avait trouvée inconsciente dans la chambre d'hôtel. Mais c'était une marque courante, et nullement incriminante.

Il avait aussi remarqué un matelas en mauvais état, appuyé contre le mur du garage, et un grand sac de croquettes pour chien, ouvert et à moitié vide. Les paroles de Toby lui revinrent à la mémoire et prirent une résonnance désagréable, mais il se rappela aussi que les Bell avaient signalé qu'il leur arrivait parfois de garder le chien d'un ami.

Il laissa échapper un juron. Sam n'était pas là et il n'avait trouvé aucune preuve tangible indiquant qu'elle avait passé du temps dans cette demeure. Il n'avait rien trouvé non plus qui lui permette de penser que Tiffany et Colin n'étaient pas ce qu'ils semblaient être.

Bon sang ! Cette enquête était en train de lui filer entre les doigts. Il allait perdre *Sam*. L'enfant de Zoé…

Chaque battement de cœur lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il ne s'était jamais senti aussi frustré, aussi impuissant. Quel détail avait-il omis ? A quel moment avait-il fait une erreur ? Qu'avait-il négligé ? Il se repassait en boucle chaque moment de la semaine qui venait de s'écouler, quand il entendit une clé tourner dans la serrure. Quelqu'un venait d'entrer dans la maison.

Il était trop tard pour en sortir.

* * *

Où pouvait-il être ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Après ce que Tiffany Bell venait de lui apprendre, Zoé avait besoin de parler à Jonathan. De toute urgence. Elle avait essayé à plusieurs reprises de l'appeler sur son portable, et était tombée chaque fois sur sa boîte vocale.

Elle venait de lui laisser un message, ainsi qu'à l'inspecteur Thomas, quand le numéro de Tiffany s'inscrivit sur son écran. Enfin ! Zoé s'empressa de répondre.

— Allô !

— J’ai l’itinéraire, annonça Tiffany d’une voix atone.

Zoé sentit une bouffée d’adrénaline se propager à tout son système nerveux.

— Vous pensez que vous pourrez la retrouver ? demanda-t-elle d’une voix que l’émotion faisait trembler.

— Le cabanon est isolé, mais…

Elle s’interrompit, signe d’une nervosité évidente. Zoé ne s’en étonna pas. Après tout, le malaise de son ancienne voisine était compréhensible : Tiffany venait de porter une accusation grave contre le père de Colin.

— J’y suis déjà allée et je devrais me retrouver. Mais j’ai peur de me tromper au sujet de Paddy. Et au fond de moi j’espère que je me trompe. Je m’en voudrais tant de l’accuser à tort !

— J’apprécie ce que vous faites. Je sais que cela n’a pas dû être une décision facile à prendre.

— J’ai vraiment l’impression d’être déloyale et je déteste ça, mais Colin voulait que je vous appelle.

— Combien de fois Paddy a-t-il mentionné Samantha ?

— Au cours des derniers mois ? Plusieurs fois. Il disait… qu’il la trouvait jolie.

Zoé ne put s’empêcher de frémir en pensant à ce qui se cachait peut-être sous ce compliment apparemment innocent.

— Je n’aurais jamais fait le rapprochement, même après sa disparition, si Colin n’avait pas évoqué… sa propre enfance, reprit Tiffany. Il s’est souvenu du cabanon. C’est lui que vous devriez remercier.

Zoé grimaça, tenaillée par le remords. Elle avait si mal jugé Colin ! Elle s’était montrée injuste envers lui, toujours prompte à lui prêter le pire… alors que son enfance avait été un tel calvaire ! Et dire qu’il était devenu un brillant avocat, un époux modèle… Quel chemin parcouru !

— Et le cabanon est entouré de grands pins, c’est ça ? Il se trouve dans les montagnes ? demanda-t-elle de nouveau.

Tiffany le lui avait déjà dit, mais elle avait besoin de l’entendre encore.

— Oui.

Jasmine avait dit à Jonathan qu’elle voyait Samantha dans une forêt. Toutes les pièces du puzzle s’imbriquaient. A la minute où elle avait reçu le premier appel de Tiffany, son instinct lui avait soufflé qu’elle avait retrouvé sa fille — qu’elle pourrait bientôt la serrer dans ses bras.

Restait à aller la délivrer, aussi vite que possible.

— C’est la piste la plus crédible. Nous devons la suivre jusqu’au bout, affirma Zoé.

Elle n'en était que trop consciente, après avoir passé toute la matinée au chevet du pauvre Toby, qui pouvait à peine se souvenir de son propre prénom, et encore moins de celui qui l'avait battu. Elle se leurrait peut-être, mais elle devait aller vérifier par elle-même si son instinct lui disait vrai. Et si Sam était vraiment retenue prisonnière par le père de Colin…

— Je ne sais pas, murmura Tiffany d'une voix hésitante. En y réfléchissant bien…

— Réfléchir à quoi ?

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous me laissiez y aller seule. Je vous appellerai de là-bas pour vous tenir au courant.

— Il y a du réseau ?

— Pas au cabanon, mais… je le ferai sur la route.

Non, elle ne pouvait pas attendre à Sacramento, passer l'après-midi à se ronger les sangs, à imaginer le pire. Et Sam aurait besoin d'elle…

— Non, je veux être sur place. Et puis vous ne devriez pas y aller seule… On ne sait jamais !

— Paddy ne me ferait jamais de mal. Il s'est toujours montré gentil avec moi.

Zoé ne releva pas ce qui lui parut être de la pure naïveté. Si cet homme avait martyrisé Toby, il était forcément dangereux !

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-elle.

— Je pourrais demander à Colin de venir, suggéra Tiffany.

Zoé se mordit la lèvre. Ce serait certainement mieux s'il les accompagnait, en effet. Paddy Bell pouvait devenir violent, quoi qu'en dise sa belle-fille.

— Il pourrait prendre son après-midi ?

— Je ne pense pas, mais on peut attendre qu'il ait terminé sa journée.

— Non. On perdrait trop de temps.

Chaque minute comptait pour Sam, qui était seule et affaiblie dans la forêt — Zoé en était de plus en plus convaincue. Les craintes de Tiffany semblaient parfaitement fondées. Zoé avait parlé à un policier qui lui avait confirmé qu'un avis de disparition avait été émis au nom de Paddy Bell. Et Jonathan lui-même s'était mis à soupçonner les Bell, ce qui donnait encore plus de crédit aux propos de Tiffany. Ils étaient bien impliqués — mais pas comme Jon le pensait.

Elle brûlait de lui apprendre que Sam avait été kidnappée par Paddy, et non par Colin. Pourquoi ne décrochait-il pas son téléphone, bon sang ?

— Vous êtes vraiment sûre de vouloir m'accompagner ? insista Tiffany.

Zoé nota sa réserve. Elle était probablement aussi effrayée qu'elle, redoutant ce qu'elles allaient trouver en arrivant au cabanon, et les

implications que cette découverte auraient sur leur vie.

— Absolument !

— Bon. Je suis déjà dans le parking de l'hôpital et je me dirige vers l'entrée. Vous me voyez ?

Zoé mit sa main en visière. La BMW bleue de Tiffany se dirigeait vers elle, effectivement.

— Ça y est, je vous vois. Je suis juste devant.

Son ancienne voisine avait déjà raccroché. Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, elle gratifia Zoé d'un petit sourire, au moment où cette dernière ouvrit la portière.

— Je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissante, murmura-t-elle.

Tiffany essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure et rectifia l'air conditionné de la voiture, pendant que Zoé s'installait et bataillait avec sa ceinture de sécurité.

— Pas de problème.

— Votre mari sait que nous y allons sans lui ?

Elle hocha la tête.

— Il a parlé de Paddy à la police aussi.

— Bien. Il saura les guider jusqu'au cabanon.

Tiffany monta de nouveau la ventilation.

— Vous avez parlé à votre détective privé ?

Zoé réussit à boucler sa ceinture.

— Pas encore.

— C'est bête.

Les portières se verrouillèrent automatiquement, alors que Tiffany accélérait.

* * *

Dépêche-toi de sortir de la ville… Dépêche-toi… Dépêche-toi ! Dès que Colin sera là, il prendra les choses en main.

Sous le calme et le sang-froid qu'elle tentait d'afficher, Tiffany avait les nerfs à vif. Elle sentait la sueur couler le long de son dos, son T-shirt la collait comme une seconde peau et son ventre se tordait d'angoisse. Colin n'en était pas à son premier meurtre, c'est vrai. Mais il n'avait jamais agi avec autant de préméditation — seulement dans le feu de l'action et sous l'effet de la drogue. D'ailleurs, il avait relâché son premier animal de compagnie, dans l'Utah, près de l'autoroute. Et jamais il n'aurait fait de mal à Rover si celui-ci avait été plus obéissant.

Mais cette fois, c'était différent. Et pour elle aussi. C'était la première fois qu'elle attirait quelqu'un dans un piège, sachant par avance ce qui allait se passer, et avec la ferme intention de tuer. C'était de la préméditation.

Mais, c'est ce qu'elle voulait. Elle haïssait Zoé avec une virulence qui la surprenait elle-même. Cette garce lui avait volé son mari ! Depuis que Colin s'était amouraché d'elle, il n'était plus le même. Zoé menaçait sa vie. Il fallait qu'elle disparaisse et que ce soit Colin qui s'en charge pour lui prouver qu'il l'aimait toujours.

Malgré tout, la peur la tenaillait. Leur plan pouvait dérailler à tout moment. Elle jeta un regard au téléphone de Zoé, qu'elle gardait sur ses genoux. Jonathan Stivers pouvait l'appeler et insister pour qu'elles s'arrêtent et l'attendent. Ou l'inspecteur en charge de l'enquête… Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle n'avait pas contacté la police. Elle voulait seulement savoir si Zoé l'avait fait — et la convaincre de ne pas le faire si telle avait été son intention.

Dépêche-toi de quitter la ville. Dès qu'elles atteindraient les montagnes, il n'y aurait plus de réseau, et elle pourrait se détendre. Elle essaierait, en tout cas.

Elle avisa son portable, posé sur le tableau de bord, et, n'y tenant plus, elle appela Colin. Il fallait qu'elle sache où il était et qu'elle s'assure qu'il avait pu partir.

— Salut ! Pas de problèmes au bureau cet après-midi ? demanda-t-elle avec un parfait naturel quand il décrocha.

— Je ne suis pas encore au cabanon. J'ai dû passer par la maison pour prendre ma carte de crédit que j'avais laissée sur le bureau. J'en aurai besoin pour prendre de l'essence et faire quelques courses. Ça m'a mis en retard.

Il avait dû l'oublier près de l'ordinateur, après avoir commandé sur internet des cordelettes et toutes sortes de gadgets pour la soirée qui était prévue avec James et Tommy. Le colis était arrivé en exprès, mais, avec la mort de Paddy et le chaos qui avait suivi, Tiffany l'avait complètement oublié. Et puis Colin avait nettoyé la maison de fond en comble, faisant disparaître tous ses jouets.

— Où… où as-tu mis le paquet que tu as reçu la semaine dernière ?

— Lequel ?

— Tu sais, les cotillons que tu as achetés sur le net, pour vendredi soir.

— Oh, ça ! Je les ai mis dans mon coffre.

Il les avait donc pris avec lui. Elle sentit son estomac se contracter violemment en pensant à la nuit qui l'attendait. Elle voulait voir Zoé morte, mais elle n'avait pas envie de le regarder coucher avec elle. S'il montrait trop d'empressement, ça lui briserait le cœur. Et même s'il n'était pas gentil, même s'il lui faisait mal, elle n'avait pas envie de le voir. Il trouvait amusant, excitant, stimulant de faire souffrir, et il en tirait une jouissance intense. Ce n'était pas le cas de Tiffany. Ça la rendait même physiquement malade.

Elle se demanda s'il lui demanderait de partir, ou s'il exigerait qu'elle assiste à la mise à mort de Zoé.

Ou qu'elle participe…

Ou encore qu'elle l'aide à enterrer les corps…

Elle réprima un haussement d'épaules.

— Tiff ?

— Quoi ?

— Est-ce que Zoé est avec toi ?

— Oui, elle est là. On est en route.

Zoé tourna la tête vers elle pour la gratifier d'un petit sourire. Tiffany la regarda reporter son attention sur la route, notant sa nervosité. La mère de Sam ne parlait pas beaucoup — heureusement, d'ailleurs. Tiffany n'était pas d'humeur à entretenir une conversation ! Et puis le silence de sa compagne la mettait à l'abri d'une gaffe ou d'une parole malheureuse. Le moindre faux pas pouvait se révéler dramatique. Elle en avait fait l'amère expérience avec Rover.

— Vous êtes loin du cabanon ? demanda Colin.

— Encore une heure.

— Il faut que tu ralentisses, alors. Misty est partie manger en retard aujourd'hui. C'est la première fois que cette grosse vache ne va pas se remplir la panse à midi pile. Tu y crois, toi ? Enfin, je pense que je suis derrière vous.

Non ! Il fallait qu'il arrive avant elles. Elle voulait en finir et livrer Zoé à son mari au plus vite.

Elle jeta un coup d'œil au compteur, sans ralentir pour autant. Elle pourrait toujours faire un détour quand elle serait sortie de l'autoroute — dès qu'elle serait sûre qu'il n'y avait plus de réseau.

— Oui… Je l'espère aussi. Pourvu qu'on se trompe ! lança-t-elle pour donner le change à Zoé.

— Dites à votre mari que je lui suis très reconnaissante, murmura celle-ci.

Tiffany serra les dents, submergée par une vague de jalousie.

— Zoé te remercie pour ton aide.

— Dis-lui que je ferai tout pour elle, lâcha-t-il avec un ricanement de satisfaction.

— Il espère que tout finira bien, résuma-t-elle en raccrochant.

Elle fronça les sourcils, affichant une expression d'inquiétude. Zoé fit un hochement de tête, avant de reporter son regard droit devant elle.

Le téléphone de cette dernière se mit à sonner. Tiffany se raidit, puis lâcha un soupir. C'était un faux numéro — mais elle ne se faisait pas d'illusions : Jonathan Stivers ou l'inspecteur Thomas pouvaient appeler à tout moment…

* * *

Celui qui venait d'entrer dans la maison, manquant de peu de le surprendre, n'avait fait qu'un passage éclair. Au moment où la porte d'entrée s'ouvrait, Jonathan s'était faufilé dans le garage et il n'avait pas eu à attendre longtemps avant que la voiture, garée dans l'allée, le moteur en marche, ne reparte. Etait-ce Tiffany ? Colin ? Il n'avait pas tenté de le savoir. Inutile de se faire repérer. Il était déjà allé provoquer Colin sur son lieu de travail… Ça suffisait pour aujourd'hui, non ?

Quelle importance, de toute façon ? Il n'avait pas été vu, c'était le principal.

Quelle perte de temps ! Il enrageait contre lui-même. Colin et Tiffany étaient jeunes, séduisants, brillants, très éloignés de l'idée que l'on se faisait des pédophiles. Pourquoi s'était-il fourvoyé dans cette direction ?

Il déverrouilla la portière de sa voiture, qu'il avait garée à cinq cents mètres de chez Bell pour ne pas être vu devant chez eux.

Il avait pensé avoir résolu le mystère, voilà pourquoi il s'était fourvoyé ! Mais à présent il se sentait bête. Il n'avait même pas trouvé de cassettes, de photos, de films porno, de *sex toys* chez eux… Rien qui aurait pu le conforter dans l'idée que Colin était un tordu.

— Quel gâchis ! marmonna-t-il en regardant l'heure qui s'affichait sur son téléphone.

Il était 13 h 30. Il avait rendez-vous avec l'inspecteur Thomas dans une heure et il avait manqué quelques appels — de Zoé, principalement.

Il la rappela sans même consulter sa messagerie. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Et si Toby avait révélé une information importante sur son agresseur ? Qu'ils puissent enfin mettre la main sur ce fumier ! La voix de Jasmine résonna dans sa tête — « Il faut que tu la trouves, Jon. Très vite. » — mais il n'était pas plus avancé maintenant que le jour où Sam avait disparu.

— Tu n'as pas eu mes messages ? demanda Zoé.

— Non, je t'ai appelée directement. Où es-tu ?

— En route pour Truckee. Nous avons une piste, annonça-t-elle, le souffle court.

— Quoi ?

Il se figea, la main posée sur la clé de contact. Voilà ce qu'il espérait !

— Toby a dit quelque chose ?

— Non. Il n'est pas encore très cohérent et les docteurs ne veulent pas que nous le fatiguions. Son état reste fragile.

— D'où tiens-tu cette piste ?

— La porte d’à côté.

— Tu *plaisantes* !

— Ce n’est pas ce que tu crois, s’empressa-t-elle d’ajouter. Paddy Bell, le père de Colin, a un passé de pédophile. Il violentait Colin quand il était enfant. Sa sœur aussi.

— Non…

— Si, mais Tiffany et Colin pensaient que c’était du passé. Une période terrible qui s’est terminée quand la mère de Colin a tout découvert et qu’elle a demandé le divorce.

Zoé s’interrompit.

— Jusqu’à la disparition de ce Paddy, vendredi soir.

Jonathan appuya sa tête contre son siège.

— Le *père* de Colin a disparu ?

— C’est ça.

— Qu’est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous n’en sommes pas sûrs. On pense qu’il s’est enfui. Colin a vu au journal télévisé que Toby avait été enlevé dans le quartier de son père, et il lui en a parlé.

Un bruit de pot d’échappement percé satura l’air autour de lui.

— Et alors ? demanda Jon en repérant la voiture défectueuse et son conducteur, un homme d’âge moyen.

— Un ou deux jours plus tard, Colin s’est souvenu que son père avait aperçu Samantha lors de ses visites. Et qu’il l’avait trouvée « très jolie »…

Son sang se figea. Paddy Bell ? Comment aurait-il pu soupçonner un homme dont il ignorait l’existence ? Pas étonnant qu’il n’ait trouvé aucune piste jusqu’à présent !

— Quand Colin s’est mis à questionner son père au sujet de Samantha, Paddy s’est fâché, et il a disparu peu de temps après, poursuivit-elle.

— Pourquoi Colin ne m’en a rien dit, quand je l’ai vu ce matin ?

— Tiffany est avec moi. Attends, je lui demande.

Il entendit Zoé lui répéter la question et la voix de Tiffany lui parvint clairement :

— Il n’était pas sûr que Paddy soit lié à l’affaire. Nous espérions tous les deux avoir tort et le voir resurgir. Personne n’a envie d’accuser un membre de sa famille d’un tel crime ! Si mon beau-père est simplement en compagnie d’une autre femme, il ne nous pardonnera jamais d’avoir déterré le passé et sali sa réputation. Mais quand vous êtes passé au bureau de Colin, et que vous m’avez appelée, nous avons compris que nous devions tout vous raconter.

Jonathan s’en voulut d’avoir interrogé Colin un peu trop vivement. Après le moment difficile que celui-ci avait passé avec son patron, il n’avait fait que le braquer davantage. Pas étonnant qu’il n’ait pas

voulu lui dire qu'il soupçonnait son père !

Enfin… L'essentiel était qu'il se soit décidé à parler.

— Vous pensez donc que Paddy a enlevé Samantha et qu'il l'a emmenée à Truckee ? résuma-t-il.

— Oui. Jasmine a mentionné une forêt, tu te rappelles ?

Comment aurait-il pu l'oublier ? Cela l'obsédait.

— Bien sûr.

— Paddy Bell possède un cabanon dans les montagnes, près de Truckee.

— Bon sang !

Il introduisit la clé dans le contact et démarra en trombe.

— J'arrive. Où es-tu ?

— Nous venons de dépasser Auburn.

— Qui ça, « nous » ? Toi et Tiffany ?

— Oui, nous sommes dans sa voiture.

Arrivé au bout de la rue, il prit la direction de l'autoroute 80.

— Et Colin ?

— Il est encore au travail.

Evidemment. Vu la façon dont son boss l'avait traité le matin même, Colin savait qu'il perdrait son boulot s'il partait au beau milieu de l'après-midi.

— Où est-ce qu'on se retrouve ?

— On ne peut pas s'arrêter, Jonathan. Je suis tellement impatiente !

— Zoé, je sais ce que tu ressens, mais je préférerais être avec toi. Tu n'as aucune idée de ce que tu vas trouver là-bas.

— On n'a qu'à s'y rejoindre, tu veux bien ?

Rien de ce qu'il dirait ne la persuaderait de s'arrêter alors qu'elle se pensait si près de sa fille. Elle aurait marché sur des braises s'il l'avait fallu. Il évalua rapidement la situation. Il n'était pas très loin d'elles, en fait. Il pouvait peut-être même les rattraper ou arriver pratiquement en même temps.

— D'accord. Où est-ce ?

— Attends, je te passe Tiffany, elle va te l'expliquer.

— As-tu contacté la police pour leur dire ? demanda-t-il, avant que le combiné ne change de main.

— J'ai laissé un message à l'inspecteur Thomas. Colin les a appelés aussi.

— Super. Passe-moi Tiffany, alors.

— On se retrouve là-bas.

— Zoé, quoi qu'il arrive…

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait dire. Il détestait l'idée qu'elle découvre Sam dans l'état de Toby — pire, peut-être. Il aurait tant voulu la protéger ! Mais chaque minute comptait.

— Je fais aussi vite que possible, promit-il.

— D'accord.

Elle renifla, et il comprit qu'elle pleurait.

Il s'engagea sur l'autoroute au moment où Tiffany prit l'appareil. Pendant qu'elle lui parlait, il accéléra, pied au plancher, avant de ralentir quelques minutes plus tard à hauteur de Lincoln, pris dans le flot de la circulation. Après avoir raccroché, il continua à rouler aussi vite qu'il était possible, mais il ne repéra pas la BMW de Tiffany sur la 80.

Et, bien qu'il suivît scrupuleusement les indications, il ne parvint pas à trouver le cabanon.

34

Colin le savait : le point faible de son plan, c'était le temps. Il avait déjà pris beaucoup de retard avant même de quitter Sacramento pour se rendre au cabanon de son père.

Il avait envoyé un texto à Tiffany pour lui annoncer qu'elle devrait patienter une bonne demi-heure avant son arrivée, mais elle lui avait répondu par un laconique « Dépêche ! ». Elle en avait de bonnes ! Il faisait vraiment au plus vite, mais il avait dû passer chez Bill Bristol, le cousin de Tommy, pour prendre les clés de la maison qu'il lui prêtait et où il comptait emmener Sam et Zoé. Il avait pris toutes les précautions pour que l'on ne puisse pas remonter à lui : l'endroit, inhabité, se trouvait à Chester, à plus de deux heures de route du cabanon de son père, et rien ne le reliait à cette maison. Il n'était même pas sûr que Bill Bristol connaisse son nom. Ce dernier avait accepté de la lui laisser toute la semaine à la condition que Tommy lui prête son buggy pendant les vacances d'été, et Tommy avait dit oui en échange de deux nuits avec Tiffany. Il avait bien essayé de faire baisser le nombre de nuits à une, mais Tommy avait marchandé ferme et Colin n'était pas en mesure de l'emporter. Il avait même fait l'article de sa femme avec force détails et images pour encourager son ami à accepter ce marché.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre Tiffany d'être gentille avec lui. Heureusement, la bague sertie de diamants qu'il venait de lui acheter l'avait mise de bonne humeur et, s'il le fallait, il lui offrirait autre chose — une nouvelle voiture, peut-être ? De toute façon, on n'avait rien sans rien : il saurait lui rappeler que, dès lundi, Zoé et Sam ne feraient plus partie du paysage. Définitivement. C'était ce qu'elle voulait, non ?

Il accéléra en jetant un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur, à l'affût de la moindre présence policière. Il laissa échapper un soupir de soulagement en ne voyant rien, et changea de file pour quitter l'autoroute. Il y était presque. Une fois qu'il aurait récupéré Sam et Zoé et rejoint Chester, il ne risquerait plus rien. Quand il rentrerait à Sacramento, il expliquerait son absence en clamant qu'il avait passé

les derniers jours à remuer ciel et terre pour retrouver son père.

Un sourire lui vint aux lèvres. En fait, les choses ne pouvaient pas se présenter sous de meilleurs auspices.

* * *

Sam entendit son prénom, mais elle était plongée dans l'eau et le son lui parvenait de très loin. Elle aurait presque pu croire l'avoir rêvé… à moins que tout — le scintillement de la mer, la douceur de l'eau sur sa peau — ne soit qu'un rêve ? Le fait de pouvoir se maintenir aussi longtemps en apnée aurait dû la faire réfléchir, mais elle ne voulait pas que ça s'arrête.

Elle avait envie de rester là, dans cette apesanteur, mais sa mère se tenait au bord de l'eau et lui disait qu'elle avait besoin de lui parler.

Elle se fit violence et parvint à soulever une paupière. Une image floue se dessina au-dessus d'elle.

— Maman ? articula-t-elle d'une voix éraillée

— Bon sang ! J'ai bien cru que tu étais morte.

C'était la voix de Colin. Nullement ému de la savoir en vie, bien sûr. Elle cligna des yeux pour ajuster sa vision. C'était sûrement pour la tuer qu'il l'avait abandonnée là. Elle avait bu l'eau et mangé les barres chocolatées qu'il lui avait laissées. Elle avait même essayé de sortir du sol les pieux qui la retenaient prisonnière, mais elle n'avait pas réussi à les faire bouger d'un pouce.

Depuis, elle flottait entre conscience et inconscience. Seul le bourdonnement des mouches restait constant. Elle n'avait même pas l'énergie de les chasser quand elles se posaient sur son visage, ses bras, ses jambes.

— Vous êtes… horrible ! marmonna-t-elle.

— Exactement. Je suis le diable en personne, rétorqua-t-il en riant. Et j'ai de bonnes nouvelles…

— Vous avez un cancer ?

Ses paupières se fermèrent malgré elle — c'était trop difficile de garder les yeux ouverts —, mais sa propre repartie lui tira un sourire. Elle était folle de le provoquer ainsi, mais elle était trop engourdie pour s'en soucier. Trop engourdie pour ressentir de la peur.

— Ah ! tu es une comique, toi !

— Et vous un… débile.

Ça c'était bien répondu ! Pouvait-elle trouver meilleure insulte ? Pas dans son état. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler.

— Ah ouais ? Mais un débile qui contrôle la situation. Ce n'est pas moi qui suis dans une malle en train de me pisser dessus.

Elle se recroquevilla.

— Je préfère encore être… à ma place.

Il rit méchamment.

— Malade à en crever ? Un collier autour du cou ? Attachée au sol ? Et, entre nous, tu ne sens pas vraiment la rose !

— Au moins, commença-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres craquelées, je suis quelqu'un de bien.

— Sale petite peste !

Elle comprit que ses mots avaient fait mouche. C'était une toute petite victoire — mais une victoire quand même.

— Vous préféreriez que je sois… bête… comme Tiffany.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— … croire que vous… êtes… spécial.

— Si tu ne la fermes pas, je te tue avant l'arrivée de ta mère, cria-t-il.

Sam fut si surprise que son souffle se coinça dans sa gorge.

— Qu'est-ce que… vous avez dit ?

— Je dis que tu pues.

— Ma mère va venir ? reprit-elle.

Ignorant sa question, il sortit en coup de vent de la remise et revint avec un récipient rempli d'eau qu'il lui versa dessus, pour enlever l'odeur. Puis il la transporta dans la voiture et l'installa sur le siège passager, attachant l'extrémité de sa chaîne au volant.

* * *

Zoé avait les nerfs à vif quand elles finirent par entr'apercevoir, au bout d'un long chemin de terre bordé d'arbres, une structure de bois des plus rudimentaires. Elle avait cru qu'elles n'y arriveraient jamais ! Ces petits chemins sinueux se ressemblaient tous et il leur avait fallu plus de deux heures pour atteindre l'endroit. La peur prit soudain le pas sur la frustration.

— Je ne vois pas de voiture, murmura-t-elle.

— Non, moi non plus, répondit Tiffany en secouant la tête.

— Le père de Colin ne doit pas être là, alors. Il faut une voiture pour venir ici. C'est trop isolé.

Tiffany ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle s'était fait cette réflexion à voix haute, tenaillée par la peur de la déception.

— On va aller jeter un coup d'œil. Voir si quelqu'un est passé par là…

Zoé hocha la tête.

Pitié, Seigneur ! Faites que je retrouve ma fille ! Qu'elle soit vivante !

Tiffany ouvrit sa portière.

— Vous devriez peut-être rester ici. Je ne voudrais pas… On ne sait jamais !

Une boule se forma dans la gorge de Zoé. Tiffany cherchait-elle à la mettre en garde ? à la préparer à affronter la vue du corps sans vie

de sa fille ?

Soulevée par un haut-le-cœur, elle tenta de refouler le flot d'images macabres qui lui venaient à l'esprit.

— Non, non, je viens. Donnez-moi une minute.

Elle posa sa tête sur ses genoux, tentant de se ressaisir.

— Vous ne semblez pas bien. Restez ici, insista Tiffany.

Zoé la vit sortir de la voiture, mais elle ne parvint pas à la suivre. Devant ce cabanon qui semblait vide, la sensation d'urgence qui l'avait incitée à se précipiter jusqu'ici s'évanouit brusquement. Elle avait si peur, ses jambes pesaient si lourd, qu'elle était incapable d'esquisser le moindre mouvement. Pourquoi ne pas laisser son ancienne voisine aller en éclaireur et lui rendre compte de la situation ? Elle n'était pas sûre de supporter ce qui se trouvait peut-être derrière cette porte.

Elle regarda la femme de Colin s'engouffrer dans le cabanon. Elle s'adossa contre son siège et prit de profondes inspirations. Elle devait se préparer au pire, être prête à tenir le coup… Au cas où.

Heureusement, Jonathan serait bientôt là. Cette pensée la réconforta.

Pourtant, aucun bruit de moteur ne s'annonçait au loin. Quelques instants plus tard, elle vit Tiffany émerger de la cabane et se diriger vers une petite remise délabrée sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

Que se passait-il ? Tiffany savait pourtant bien qu'elle était à cran…

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière et sortit à son tour. Malgré ses jambes en coton, sa démarche trébuchante, elle se dirigea avec détermination vers la remise.

— Sam, tiens bon, j'arrive, mon bébé, chuchota-t-elle.

Elle était à mi-chemin quand Tiffany en ressortit. Le battant à ressort se referma derrière elle.

— Alors ? demanda Zoé, pleine d'espoir.

— Elle y était bien, déclara-t-elle en faisant un mouvement de la tête.

Zoé porta son regard sur l'abri, occultant l'environnement, comme si son champ de vision s'était réduit à ce seul assemblage de fortune.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai trouvé des papiers d'emballage de barres chocolatées et une vieille couverture.

C'était tout ? Quel était le lien ? N'importe qui aurait pu laisser traîner ces détritus.

— Mais il n'y a pas…

Elle déglutit avec difficulté, sa bouche bougea, mais aucun son ne sortit.

— *De corps ?* finit-elle par lâcher, dans un souffle.

— Non.

Tiffany fit signe à Zoé de s'approcher.

— Venez voir par vous-même.

Zoé se raidit, mal à l'aise. Quelque chose clochait. Tiffany, qui était sortie de la voiture inquiète et pleine de sollicitude à son égard, se montrait brusquement très différente. Elle lut dans ses yeux un éclat froid, qu'elle ne lui avait jamais vu et qu'elle ne sut analyser. Ses narines frémissaient comme si elle était sous le coup d'une forte agitation.

Zoé parvint à esquisser un pâle sourire.

— Je pense qu'il faut appeler la police.

Tiffany écarquilla les yeux.

— Vous ne voulez pas voir à l'intérieur ?

— Je ne voudrais pas détruire des preuves ou effacer des empreintes.

Elle recula d'un pas, avant d'ajouter :

— Si ma fille n'est plus là, la police saura ce qu'il faut faire et trouver les traces laissées par votre beau-père.

Tiffany jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais on vient de faire toute cette route…

Pour retrouver Sam. Pour la sauver. Mais puisque sa fille n'était pas là, autant laisser faire les professionnels, non ?

— Je verrai ça avec la police, répéta Zoé.

— Mais il y a…, s'interrompit Tiffany en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose que vous devez voir.

Elle lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

Zoé tourna les yeux vers le chemin de terre. Pourquoi Jonathan n'arrivait-il pas ? Le nuage de poussière que la voiture avait soulevé à leur arrivée était retombé, à présent. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Passez seulement la tête, insista Tiffany. Peut-être que vous reconnaîtrez le haut de maillot de bain qui est par terre.

Si c'était vrai, pourquoi ne l'avait-elle pas pris avant de sortir ?

« Vous avez une… femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! »

Ces bribes de conversation prirent soudain un tour plus réel. La peur et la répulsion l'assaillirent. Elle avait déjà ressenti ces angoisses primaires, viscérales… C'était chez les Bell.

Jonathan… Elle n'aurait jamais dû venir sans lui.

— Allez, ne rendez pas les choses plus difficiles, insista Tiffany.

— Qu'est-ce qui sera plus difficile ? articula lentement Zoé tout en

évaluant mentalement la distance qui la séparait de la voiture, côté conducteur. Les clés étaient-elles sur le contact ? Elle le pensait.

— De vous faire la… surprise.

— La seule surprise que je veux, c’est ma fille.

Tiffany baissa la voix.

— Je vous promets que vous allez la voir si vous venez avec moi.

Même si son ancienne voisine disait vrai, Zoé pressentit que cette *surprise* n’était pas celle à laquelle elle aspirait. Elle ne pourrait pas sauver Sam. Pas seule, en tout cas. Si elle voulait sortir sa fille de là, elle devait aller chercher de l’aide.

— Jonathan sera bientôt là, lança-t-elle pour gagner du temps.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Tiffany.

— Vous croyez ? Il s’est peut-être perdu…

Seigneur ! C’était elle qui lui avait indiqué la route à prendre. Trop nerveuse, Zoé n’avait prêté qu’une oreille distraite aux explications. Elle était tellement sûre qu’ils s’étaient entendus sur l’itinéraire.

Elle fixa la porte de la remise. Elle venait de la voir bouger. A peine, mais elle avait bougé. Quelqu’un l’observait. Qui cela pouvait-il être, à part Colin ? Il n’était pas au travail, comme il l’avait laissé croire. Il était là et les attendait…

Est-ce que Sam y était aussi ? A l’évocation de cette possibilité, elle eut envie de se précipiter à l’intérieur, sans se soucier de lui. Mais cela serait revenu à se jeter dans la gueule du loup. C’était d’elle que dépendait la vie de sa fille.

N’écoutant que son instinct, Zoé tourna les talons et courut vers la voiture. Elle avait déjà ouvert la portière quand Tiffany la rattrapa. Elles s’empoignèrent violemment et tombèrent ensemble sur le sol. Elle se débattait, essayant de se dégager, quand elle entendit le claquement du panneau de bois. Colin arrivait.

Submergée par une rage trop longtemps contenue, Zoé perdit tout contrôle et se jeta sur Tiffany. Les coups de pied et de poing qu’elle lui assena sans la moindre retenue atteignirent leur cible.

— Colin, aide-moi ! Elle devient folle ! hurla Tiffany en se recroquevillant sur elle-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, grogna Zoé en enfonçant ses dents dans l’épaule de cette dernière.

Elle la mordit jusqu’au sang, avant d’être maîtrisée par Colin.

* * *

Où pouvait donc se trouver ce maudit cabanon ? Jonathan avait suivi à la lettre les instructions que Tiffany lui avait données par téléphone et il se retrouvait perdu au fin fond de la Sierra Nevada, sans réseau ni cabine téléphonique à l’horizon.

— Bon sang !

Sa frustration était si forte qu’il donna un coup sur le tableau de

bord, enclenchant la radio, qui, sans signal de réception assez puissant, émit un grésillement ininterrompu. Il devait prendre la décision de revenir sur ses pas. Il n'avait pas le choix. Et pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient Sam et Zoé. La mort dans l'âme, il rejoignit l'autoroute. Elles ne devaient pourtant pas être loin d'ici… Il parcourut quelques kilomètres supplémentaires, et réussit à passer un appel.

— Scovil, Potter & Clay.

Il sortit la carte qu'il avait prise à la réception le matin même.

— Misty ?

— Oui ?

— C'est Jonathan Stivers.

— Oh ! Bonjour, monsieur Stivers.

— Est-ce que Colin est dans le coin ? reprit-il sans relever le ton enjôleur de la jeune femme.

— Oui, mais… il travaille dans son bureau, et j'ai interdiction de le déranger.

— C'est une urgence.

— Waouh, encore une ?

— Pourquoi, il y en a eu d'autres ?

— Sa femme en a eu une plus tôt dans la journée, et elle en avait déjà eu une la semaine dernière.

Pris par l'angoisse, le temps et la nécessité de parler à Colin, il faillit ne pas relever. Pourtant… deux urgences en si peu de temps, c'était étrange.

— Quel genre d'urgences ? demanda-t-il.

— Ce matin, Tiffany m'a dit qu'elle avait eu un accident de voiture.

« Oh ! Seigneur ! » Jonathan prit la première sortie, puis pila sur le bas-côté.

— Tout le monde allait bien ?

— Tout le monde ? Je suis presque sûre qu'elle était seule.

— C'était quand ?

— Peu de temps après votre départ du cabinet.

Il respira de nouveau. Cela avait dû se passer avant qu'elle ne retrouve Zoé. Tiffany lui avait paru aller bien, quand il lui avait parlé au téléphone. En fait d'accident, ce n'était sans doute qu'un simple accrochage.

— Et l'autre urgence ?

— Celle de la semaine dernière ? La mère de Colin s'était fait mal en tombant.

La mère de Colin ? Il n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Quel jour était-ce ?

— Voyons voir… Je pourrai vous le dire si je retrouve cet appel

dans mon agenda. Ah ! voilà. Lundi. Je venais de me faire couper les cheveux. Colin m'avait d'ailleurs lancé un de ces regards noirs en arrivant au bureau !

Lundi. Le jour de la disparition de Samantha. Etait-ce une coïncidence ? Possible. Pourquoi les Bell n'en avaient-ils pas parlé ? Zoé lui avait raconté que la mère de Colin avait quitté son mari en apprenant ses abus… Peut-être qu'elle n'était pas proche de son fils ? Ou peut-être ne s'était-elle pas fait trop mal en tombant…

— Merci. Est-ce que vous pouvez me passer Colin ?

— Il ne va pas apprécier, se plaignit-elle.

— Je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. Il comprendra, promis. C'est vraiment très important.

Il l'entendit soupirer dans le téléphone.

— D'accord, mais c'est bien pour vous que je le fais. Vous me devrez une faveur… un dîner, par exemple.

Jonathan ouvrit la bouche, sur le point de lui dire qu'il n'était plus libre. C'était une gentille fille et il l'aurait volontiers invitée, s'il ne se sentait pas engagé ailleurs — et l'image qui s'imprima sous ses yeux n'était pas celle de Sheridan.

— Je serais ravi de vous emmener dîner, mais vous savez, Misty, j'ai une petite amie.

— Les meilleurs sont toujours pris, maugréa-t-elle. Restez en ligne.

Il attendit longtemps et il crut un instant qu'elle l'avait oublié.

Misty finit par le reprendre en ligne.

— Monsieur Stivers ?

— Oui ?

— Il n'est pas dans son bureau. Je ne sais pas quand il est parti, parce que je ne l'ai pas vu passer devant la réception.

— Pourriez-vous me rendre un service et aller vérifier si sa voiture est dans le parking ?

— C'est ce que j'ai fait. Sa voiture n'est plus là, non plus.

Voilà qui expliquait la longue attente. Quelle chic fille !

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

— Non, mais je peux vous dire une chose : ça m'étonnerait qu'il repasse par ici. M. Scovil m'a entendue le chercher et il a sauté au plafond.

Et si Colin avait décidé de se rendre au cabanon ?

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone portable ?

— Je ne suis pas censée communiquer ce genre d'informations — pas sans sa permission.

— S'il vous plaît, Misty. Cela concerne l'enfant que nous recherchons.

— Mais Colin ne va pas apprécier… Il risque de chercher à se venger.

— Il ne reviendra sans doute pas, et je ne lui dirai pas où je l'ai obtenu. De toute façon, je le trouverai, mais cela me ferait gagner du temps. S'il vous plaît, Misty…

— Très bien, laissez-moi un instant…

Il l'imagina, faisant tourner de l'index son Rolodex.

— Voilà, je l'ai.

Il l'enregistra dans son répertoire, sous la dictée de la standardiste.

— Merci, Misty, vous êtes un ange !

— Trop bête que vous ayez une petite amie, lâcha-t-elle avant de raccrocher.

Il sourit intérieurement tout en composant le numéro de Colin, mais l'inquiétude le submergea de nouveau quand il tomba directement sur la boîte vocale. Il recommença, sans plus de succès. Etait-ce Colin qui était rentré chez lui quand lui-même était caché dans le garage ? Si c'était le cas, Bell n'avait sans doute pas l'intention de retourner à son bureau.

Il réfléchit un instant, tapotant le volant. Il devait localiser ce cabanon. Mais comment ?

Peut-être que Paddy s'était remarié…

Il vérifia. Il y avait bien un Paddy Bell à Antelope, l'endroit où avait été kidnappé Toby. Une femme décrocha à la première sonnerie.

— Allô !

L'inquiétude et l'espoir perçaient dans sa voix.

— Pourrais-je parler à Mme Bell ?

— C'est moi.

— Vous êtes bien mariée à Paddy Bell, le père de Colin Bell ?

— C'est moi, oui.

— Bonjour, je suis Jonathan Stivers, détective privé, et j'enquête sur la disparition de…

— Celle de mon mari ? l'interrompit-elle. Paddy a été kidnappé ? C'est ça ?

Il détacha sa ceinture de sécurité.

— Pas que je sache, madame. Une adolescente, qui habitait dans la maison voisine de celle de votre beau-fils, a disparu lundi dernier et je la recherche depuis.

— La maison voisine de celle de Colin ?

Elle parut intriguée.

— C'est curieux qu'il ne m'en ait pas parlé. Peut-être qu'il y a un lien avec la disparition de Paddy, poursuivit-elle, des sanglots dans la voix. Où sont donc passées toutes ces personnes ? Il y a eu le fils Simpson qui a été enlevé en bas de la rue, à la sortie de l'école… Je ne comprends pas !

— Colin pense que votre mari aurait pu enlever Samantha Duncan.

— *Quoi ?* Il ne la connaissait même pas. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Jonathan baissa sa vitre pour avoir un peu d'air.

— D'après Colin, votre mari est un…

— Non ! cria-t-elle sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

— Si.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je connais Paddy mieux que personne. C'est un homme bien, pas un pervers sexuel !

Un courant d'air s'engouffra dans le véhicule, lui balayant les cheveux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il abusait de ses enfants ?

— Bien sûr que non ! C'est insensé. Demandez à sa première femme. Elle vous dira que c'était un bon père de famille et qu'ils seraient toujours mariés, s'il n'y avait pas eu Colin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'était un enfant difficile. Il leur a causé beaucoup de problèmes.

— Difficile ? Jusqu'à quel point ?

— Tout dépend à qui vous parlez. Tina — sa mère — pense qu'il est l'incarnation du diable sur Terre. Paddy, lui, pense que les problèmes de son fils viennent du fait qu'ils ont été beaucoup trop stricts avec lui.

— Auriez-vous le numéro de Tina, madame Bell ? J'aimerais lui parler.

— Je l'ai. Je l'ai même appelée, après la disparition de Paddy. Nous nous entendons très bien, toutes les deux. Attendez une minute.

Il y eut un faible bruissement sur la ligne, puis des craquements, au moment où elle reprenait le combiné en main.

— Voilà !

Quand elle lui eut donné le numéro, il la remercia.

— Monsieur Stivers ? reprit-elle, avant qu'il ne raccroche.

— Oui ?

— Je sais déjà ce que vous dira Tina. Elle est partie pour échapper à son fils, pas à son mari. Courtney, la sœur de Colin, confirmera.

La tête dans ses mains, Jonathan fit un petit récapitulatif. En fait, de nombreux éléments convergeaient vers Colin : l'homme qu'il avait mis en colère ce matin même était à la fois lié à Paddy et à Sam. A Toby, aussi, qui vivait dans le quartier de Paddy… Colin, l'homme qui avait des somnifères chez lui et de la nourriture pour chien dans son garage ; Colin, qui avait reçu Zoé chez lui, juste avant que Jon ne la trouve désorientée et débraillée dans une chambre d'hôtel. Il y avait fort à parier qu'il aurait fini par trouver le nom de Colin — ou celui d'un de ses proches — dans les fichiers des agences de location de cabanons.

Il n'avait pas eu tort de le soupçonner.

— J'ai un mauvais pressentiment, dit-il à Sheryl.

— Vous croyez qu'il… qu'il aurait pu faire du mal à son père ?

Un tacot passa en pétaradant devant lui et disparut à l'horizon.

— Que répondrait son ex-femme à cette question ? reprit-il doucement, percevant le trouble de son interlocutrice.

— Eh bien… quand je l'ai appelée, elle a tout de suite voulu savoir où était Colin, au moment de la disparition de son père. C'est une question étrange, vous ne trouvez pas ? Moi aussi, j'ai pensé que les problèmes de Colin pouvaient s'expliquer par la difficulté de Tina à exprimer son amour à son fils. Mais à présent, s'il n'y avait pas Tiffany, je serais plutôt de l'avis de Tina.

— Vous aimez bien Tiffany, alors ?

— C'est une gentille fille. Elle a bon cœur et se montre toujours prête à se mettre en quatre pour faire plaisir.

Plutôt prête à satisfaire les moindres désirs de son mari que ceux des autres, nuança-t-il intérieurement.

— Je suppose qu'elle était avec Colin, quand Paddy a disparu.

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Sheryl.

— Pourriez-vous m'expliquer comment me rendre au cabanon de votre mari, madame Bell ?

— Je crains que non, hélas. Je n'y suis pas allée très souvent et cela fait si longtemps… Et c'est toujours Paddy qui conduisait.

Il boucla sa ceinture de sécurité.

— Je dois retrouver Samantha. Et vite, insista-t-il.

— Colin et Tiffany y sont allés hier, mais ils n'ont trouvé personne.

— Je préfère m'en assurer par moi-même. Si vous me donnez l'adresse exacte, je finirai bien par trouver !

Sheryl Bell réfléchit un instant, avant de répondre :

— Je suppose que l'adresse figure sur l'acte de propriété, mais il me faudra un bout de temps pour mettre la main dessus. Il est probablement dans le garage… Oh ! attendez ! Je peux demander à Glen.

— Glen ?

— C'est mon fils. Il allait souvent au cabanon avec Paddy. Lui, il saura comment s'y rendre.

— Est-ce que je peux lui parler ?

— Quelle heure est-il… 15 heures ? Je devrais pouvoir le joindre sur son lieu de travail.

— Appelez-le tout de suite ! cria presque Jonathan.

En croisant les doigts pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

35

— De vraies furies, ma parole !

La voix de Colin vibrait d'une jubilation qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle hargne, dit-il à Tiffany.

— On dirait que ça t'amuse que je sois blessée, maugréa cette dernière.

Assise à même le sol, couverte de poussière, elle se tenait l'épaule.

Zoé s'essuya la bouche avec sa manche et déglutit pour faire passer le goût métallique du sang, tout en écartant ses cheveux emmêlés pour affronter le regard de Colin.

— Ça, c'était pour Sam et Toby ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— Vous parlez de Rover ?

Colin laissa échapper un ricanement.

— Vous voulez le protéger, lui aussi ?

— Quelle sorte d'homme peut s'en prendre à un enfant et le faire autant souffrir ? Comment avez-vous pu… Vous que je connais, à qui j'ai parlé et que j'ai côtoyé ? Vous n'êtes qu'un monstre !

Il balaya ces propos d'un revers de main.

— Lâchez-moi. Vous aussi, vous êtes capable de faire souffrir. Regardez ce que vous venez d'infliger à cette pauvre Tiff !

Zoé se fichait pas mal d'avoir blessé Tiffany. C'était Colin qui menaçait sa vie et celle de Sam, et c'est lui qu'elle voulait mettre hors d'état de nuire. C'était sa seule façon de mettre fin à cette sale histoire — et de sauver sa fille.

Elle se releva et épousseta ses vêtements.

— Tiffany est en âge de se défendre, et c'est elle qui a commencé.

— C'est le genre de subtilités qui me passent au-dessus de la tête, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Dans la vie, faut s'approprier ce qui nous plaît et rafler tout ce qu'on peut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille ? demanda-t-elle.

Colin prit un air moqueur.

— C’est plutôt ce que je vais lui faire qui compte.

Zoé serra les poings. Sam était en vie.

— Pourquoi m’avez-vous fait venir ici ? Pour me dire que c’était vous ? Pour nous tuer toutes les deux ?

Il se pencha vers elle pour humer ses cheveux. Elle refoula le frisson de dégoût qui la traversa lorsqu’il lui lécha la joue. Pas question de lui montrer ce qu’elle ressentait !

— Qu’est-ce que vous voulez ? répéta-t-elle.

— Je vous veux, vous. Je vous désire depuis le jour où je…

— Colin ! interrompit Tiffany avec dépit.

Elle bondit sur ses pieds et le poussa loin de Zoé.

— Pas pendant que je suis là. Je ne veux pas assister à ça, c’est au-dessus de mes forces. Emmène-la avec toi à Chester, comme prévu. Et assure-toi que je ne la revoie plus jamais.

— Ooh ! railla-t-il. Vous l’avez entendue ? Elle veut se débarrasser de vous. Elle en a marre de vous voir m’allumer avec votre joli petit cul.

— Je ne vous ai jamais allumé, répliqua fermement Zoé.

— Vous êtes une tentation ambulante. Vous voir suffit pour m’exciter.

— Colin ! grogna de nouveau Tiffany.

— D’accord, d’accord, j’ai pigé. Zoé et toi, vous avez encore des comptes à régler. Je vais vous laisser gérer ça entre vous.

Son regard passa de l’une à l’autre.

— Allez-y, battez-vous ! Ce sera comme un combat de… de poulettes.

Il eut un sourire proche du rictus.

— Un genre de mise en bouche pour le corps à corps à venir — si vous voyez ce que je veux dire, Zoé.

Une panique indescriptible la submergea, faisant remonter de son passé des bribes d’images chargées d’une intensité douloureuse : Bates, le mobile home de son père, la chaleur étouffante d’un été de canicule.

— Non, je ne vois pas du tout, lâcha-t-elle dans un souffle.

Colin lui décocha un clin d’œil, et elle sentit ses espoirs s’amenuiser. Comment allait-elle s’en sortir ? Ce monstre jubilait ! Il n’avait même jamais semblé aussi satisfait qu’en cet instant. Toutes ses insinuations, ses tentatives de séduction lui revinrent à la mémoire. Elle s’était tant appliquée à se comporter en voisine polie et reconnaissante qu’elle s’était aveuglée, refusant d’interpréter le malaise qu’elle éprouvait en compagnie de Colin. Elle avait préféré lui faire confiance plutôt que d’écouter son instinct, qui l’incitait à la prudence. Mais il semblait si gentil, si… normal ! Tout le monde s’y serait laissé prendre, non ? Elle, peut-être plus encore que d’autres, car, après l’agression qu’elle avait subie à quinze ans, elle avait décidé

de ne pas vivre dans la peur, refusant de voir le danger à chaque coin de rue.

— Tu es prête ? demanda-t-il à sa femme.

— Prête pour quoi ?

— Pour te battre avec elle !

— Colin, non ! Pas question !

Tiffany lui montra la marque de dents sur son épaule.

— Regarde ce qu'elle m'a fait !

— Ce n'est rien, bébé. Tu as connu pire.

— N'y pense même pas, Colin. Tu dois partir avant que Stivers ne débarque ici. Parce qu'il va finir par retrouver son chemin…

— C'est si isolé qu'il nous reste un peu de temps, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? cria-t-elle. Tu t'es encore shooté ? Il sera là d'une minute à l'autre, Colin !

— Mais non ! Allez, bébé…

Il plaqua sa main sur ses fesses et les pinça, tout en remuant sa langue dans sa bouche de manière obscène.

— Tu n'as pas envie d'en découdre pour ton homme ? Je croyais que tu détestais Zoé. Tu voulais que je la tue, il me semble…

Tiffany tituba, reculant de quelques pas.

— Ferme-la ! Dieu ! que je te déteste ! cria-t-elle avec violence.

Colin se raidit, comme si elle l'avait giflé. Son visage se vida de toute expression.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Zoé la vit plaquer une main sur sa bouche. Manifestement elle regrettait ses propos, mais Colin s'en fichait. Tiffany avait raison : il ne semblait pas dans son état normal. Il était surexcité, tout à fait incontrôlable.

Les Bell se regardèrent sans ciller pendant quelques secondes, puis Colin se jeta sur elle et l'attrapa par les cheveux.

— Vous la voulez, lança-t-il à Zoé. Elle est à vous !

Zoé réfléchit à toute allure. Comment prendre l'avantage ? Colin avait parlé de Samantha au présent — elle était donc en vie. Mais où l'avait-il enfermée ? Pourvu qu'elle soit dans la remise ou dans le cabanon… S'il l'avait cachée ailleurs, jamais elle ne la retrouverait !

— Allons voir Sam, murmura-t-elle.

— Dans une minute…

Tiffany grimaça de douleur, mais ne poussa pas un cri quand Colin lui tordit méchamment le bras dans le dos.

— Ma femme mérite une petite leçon.

Il lui lécha la joue.

— Qu'est-ce que tu en dis, bébé ? Tu me détestes, hein ? C'est bien ça ?

— Je ne le pensais pas, gémit-elle. Tu sais que je t'aime, Colin. Je

ferais n'importe quoi pour toi. Je t'ai amené Zoé, non ?

— Tu l'as amenée parce que tu veux que je l'élimine. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, franchement !

Il reporta son attention sur Zoé.

— Si vous lui bottez les fesses, je tuerai Sam rapidement.

Zoé sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sam était donc vraiment en vie ! Mais comment faire pour qu'elle le reste ?

— C'est ma meilleure offre, ajouta-t-il.

Il s'exprimait avec une désinvolture confondante, comme s'il discutait d'une banale transaction financière.

— Je ne peux pas vous laisser repartir, ni l'une ni l'autre, reprit-il. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire ! Mais je peux faire en sorte qu'elle ne souffre pas inutilement. Après, ce sera juste vous et moi, pendant une semaine.

— Colin, tu vas me faire regretter d'avoir accepté tout ça ! s'écria Tiffany. Lâche-moi.

— Non !

— Lâche-moi !

Colin poussa sa femme plus près de Zoé.

— Allez, frappez-la. Ici, précisa-t-il en avançant son propre menton.

— Et vous, que ferez-vous ? demanda Zoé.

— Je ne m'en mêlerai pas. Je veux juste regarder. Je vous accorde trois coups de poing chacune. Tout est permis et celle qui gagne… gagne ! Si c'est vous, je saurai me montrer clément.

— Colin, arrête !

Tiffany se tortilla pour échapper à sa poigne, mais il resserra son emprise.

Colin la désigna de nouveau à Zoé.

— Allez… Vous vouliez la frapper il y a une minute !

Il avait une vision totalement tordue et déformée de la situation. Elle ne voulait se battre avec personne ! Juste s'en sortir et sauver Samantha.

— Frappez-la, insista-t-il. Faites-lui un bel œil au beurre noir. Pensez à la façon dont elle a traité votre fille. Elle l'a nourrie avec des croquettes pour chien, elle lui a fait porter un collier d'étranglement, elle l'a enchaînée au sol… C'est une garce, vous savez !

Zoé sentit une rage terrible l'envahir. Elle aurait pu se battre contre n'importe qui, avec une force décuplée par toute la haine qui bouillait en elle.

— Et c'est elle qui l'a enlevée, poursuivit-il. Elle l'a attirée chez nous et l'a enfermée dans une pièce à l'étage, pendant que vous étiez au travail. Sûr, votre gosse est naïve, mais je suppose que la plupart des enfants feraient confiance à une femme aussi jolie et gentille que

la mienne.

— Vous avez vraiment fait ça ? demanda Zoé en se tournant vers Tiffany.

Que la trahison vienne d'une femme donnait à la situation une dimension tragique, qui la heurtait de plein fouet.

— Vous êtes aussi pourrie que votre mari !

Tiffany évita son regard.

— Je l'ai fait pour lui.

Colin tira sèchement sur le bras de sa femme, qu'il tordait toujours dans son dos, lui arrachant une plainte.

— Oh ! Tu te retournes encore contre moi ?

A l'évidence, Colin se permettait d'exprimer ce qu'il voulait sur elle, mais il ne tolérait aucune réaction de sa part.

— Tu me fais mal !

Tiffany se débattit, mais il rit, la serrant plus fort.

— Je devrais peut-être vous emmener toutes les deux à Chester et vous forcer à vous torturer. Ça pourrait être intéressant. Oublions Sam. Elle ne nous servira à rien dans l'état où elle est, de toute façon.

Zoé suffoqua, terrifiée. Qu'avait-il fait à sa fille ?

— Je n'irai pas à Chester, protesta Tiffany. Pas maintenant.

— Tu ne me fais plus bander, Tiff. Tu devrais être contente : avec Zoé, tu redeviens excitante.

Les larmes ruisselèrent sur les joues de sa femme.

— Tu ne m'aimes pas ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, murmura-t-elle, manifestement anéantie.

— Tu l'as bien cherché. Maintenant, ferme-la et fous-moi la paix. Au final, tu obtiendras ce que tu veux. Je m'accorde un petit plaisir, c'est tout.

— Tu as sniffé de la coke ! Je déteste l'effet que ça a sur toi !

— Et tu me détestes, ouais, on a compris.

Il la traîna jusqu'à Zoé.

— Frappez-la.

— Aussi fort que je veux ? demanda Zoé.

— Aussi fort que vous voulez, confirma-t-il.

Il maintint sa femme, la tourna sur le côté gauche, pensant que le coup viendrait de la droite. Mais Zoé n'était pas droitière et ce n'était pas Tiffany qu'elle visait.

Elle serra les deux poings pour qu'il ne devine pas son intention et le frappa de toutes ses forces.

* * *

— Il était temps de le percer à jour. J'ai toujours su que c'était un fou furieux, lâcha Glen Hagen.

Il appuya son bras musclé, couvert de tatouages, sur la vitre baissée de la portière. Il mâchouillait un cure-dent quand Jonathan

l'avait rejoint à la station-essence de Nyack — et l'avait encore à la bouche en ce moment même, alors qu'ils roulaient vers le cabanon.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que Colin Bell est un fou furieux ? lui demanda-t-il.

Quand il avait eu le fils de Sheryl au téléphone, ce dernier lui avait tout de suite assuré qu'il savait où était le cabanon, mais il avait tenu à l'accompagner, affirmant qu'il n'arriverait pas à lui expliquer précisément la route par téléphone.

« C'est trop compliqué, avait-il répliqué quand Jon avait insisté. Est-ce que vous saurez où aller quand je vous dirai de tourner à droite, arrivé à l'affleurement de granite, et à gauche, devant l'arbre penché ? »

Jonathan n'avait pas eu d'autre choix que de l'attendre, mais l'heure qu'il avait perdue s'était révélée éprouvante. Chaque minute écoulée n'avait fait qu'accroître son angoisse. Pour Sam. Pour Zoé. Il avait mesuré à quel point la jeune femme comptait déjà pour lui — bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Cette prise de conscience le torturait d'autant plus qu'elle réveillait les mauvais souvenirs liés à la mort de Maria.

Pour ne rien arranger, l'inspecteur Thomas, qui enquêtait sur une affaire macabre de meurtre déguisé en suicide, était injoignable. Il n'avait rappelé Jon que quelques minutes plus tôt — là aussi, ils avaient perdu un temps précieux ! Mais Thomas avait des nouvelles qui confortaient les soupçons de Jon : l'ex-femme de Paddy était entrée en contact avec la police de Sacramento pour exiger que les flics lancent une enquête sur Colin concernant la disparition de son père.

Si seulement il avait eu cette information plus tôt dans la journée !

Jonathan zigzagua entre les voitures et se rabattit brutalement sur la voie de sortie.

— Ralentissez, bon sang ! s'exclama Glen. J'veux pas mourir, moi !

Jonathan ne releva pas. La vie de Sam et de Zoé se jouait peut-être dans ces précieuses secondes…

— Qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il est fou ? demanda-t-il de nouveau.

— Colin était déjà adulte quand nous nous sommes rencontrés, mais je l'ai assez souvent croisé pour comprendre que c'est un manipulateur. Personne ne sait ce qui se cache sous son masque bien respectable. Mais s'il juge que vous ne lui êtes d'aucune utilité, il se montrera peut-être sous son vrai jour…

Il s'interrompit.

— Il m'a très vite évité. Je ne suis qu'un ouvrier, vous comprenez !

Il secoua la tête.

— Sans parler de la façon dont il traite sa femme…

— Aussi mal que ça ?

— Il se contrôle en public, mais si on prend la peine de regarder, il y a des signes qui ne trompent pas. Un seul regard de sa part suffit pour qu'elle lui obéisse, se taise, sorte de la pièce… C'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe entre eux lorsqu'ils sont seuls. Un jour, j'ai entendu Colin parler à Tiffany dans la chambre d'amis chez ma mère, et je vous le dis, c'était honteux.

Il tapota la poche de sa chemisette.

— Bon sang, quelle idée j'ai eue d'arrêter de fumer cette semaine ?

Jonathan slaloma entre plusieurs camping-cars, avant de se rabattre vivement devant un semi-remorque. Glen, déséquilibré, eut juste le temps de se rattraper au tableau de bord.

— Pourquoi Paddy n'a-t-il jamais voulu reconnaître que son fils n'est pas aussi sympathique qu'il en a l'air ? demanda Jonathan, coupant court aux réactions de son passager sur sa conduite.

— Paddy était trop occupé à se faire des reproches. Aucun parent n'est prêt à reconnaître la nature perverse de son enfant… Paddy repensait aux signaux qui auraient dû l'alerter, il remontait dans le temps pour trouver ce qu'il avait fait de mal, il se torturait pour savoir ce qu'il aurait dû faire pour empêcher ça — bref, il sombrait dans la culpabilité. Ma mère se fait encore des reproches pour ne pas m'avoir poussé à finir le lycée. Mais comme je lui ai dit hier, c'était mon choix.

Il mordilla son cure-dent.

— Des conneries, j'en ai fait, et je n'en suis pas forcément fier, mais rien de ce genre, non ! Je ne suis pas un pervers.

Jonathan mit son clignotant, juste avant de se glisser entre une voiture de sport et une berline.

— Où est Paddy, d'après vous ?

— Aucune idée. Colin a essayé de faire croire à ma mère que j'y étais pour quelque chose. Il ne recule devant rien, vraiment ! Il savait que son père et moi étions fâchés, alors il a cherché à me faire porter le chapeau… C'est sa façon de faire — et le pire, c'est que ça marche.

— Pourquoi cette mésentente entre Paddy et vous ?

— Nous avions repris ensemble une boutique de tondeuses à gazon et… ça n'a pas marché. Nous sommes trop différents.

Ils y étaient — enfin ! La sortie pour Truckee. De nouveau, Jon se faufila entre un pick-up et une Prius. Et, de nouveau, Glen laissa échapper une bordée de jurons.

— Vous allez finir par nous tuer tous les deux !

— Je prends à gauche ? demanda Jonathan.

— Ouais, à gauche.

— En quoi étiez-vous différents ? insista-t-il.

Glen bascula vers la portière, quand Jonathan aborda le virage un peu trop vite.

— Il était trop autoritaire. Je ne pouvais pas prendre une journée, je devais toujours m'occuper de la fermeture. Il avait toujours quelque chose à redire sur ce que je faisais ou ce que je disais, il contrôlait chacun de mes gestes… Alors, on s'est dit des mots et j'ai claqué la porte.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

Il montra du doigt un embranchement.

— Vous prenez cette route.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre propre père ?

— Il est mort d'une crise cardiaque, il y a dix ans.

— Si Colin a fait ce dont je le soupçonne, votre mère vient peut-être de perdre son second mari.

— Revivre ça, quelle misère ! maugréa-t-il.

Ils se turent. Jonathan était trop tendu et pressé d'atteindre la cabane, Glen trop absorbé par sa conduite. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes, empruntant une route étroite et sinueuse. Les premiers virages étaient semblables aux précédents, mais très vite la route devint un chemin, moins praticable, à peine visible.

— La nature reprend ses droits au printemps.

— Qui entretient ces chemins ? demanda Jonathan.

— Personne. C'est le problème.

— Il y a d'autres cabanons, dans le coin ?

— Pas à des kilomètres.

— Colin y vient-il très souvent ?

Glen lui lança un coup d'œil.

— Tout le temps. Voilà, on y est.

Jonathan fit une embardée pour éviter une ornière profonde et s'avança dans une petite clairière, où se trouvaient une cabane en rondins grossiers, un foyer en pierre et une remise. Des traces récentes de pneus prouvaient que quelqu'un venait de passer. Ils trouvèrent des papiers de barres chocolatées et une vieille couverture dans la remise.

Mais rien de plus.

* * *

Zoé reprit conscience dans le coffre d'une voiture. Les élancements dans son crâne s'accentuaient au rythme des secousses du véhicule. Après avoir frappé Colin, elle avait cherché à tirer avantage des quelques secondes de stupéfaction et de douleur qu'elle lui avait infligées, et s'était précipitée dans la voiture de Tiffany, mais il avait vite repris ses esprits et l'en avait sortie par les cheveux, avant de lui assener des coups.

Le premier l'avait sonnée, et elle avait dû perdre connaissance, car elle ne se souvenait de rien. Colin l'avait sans doute jetée dans le coffre, avant de partir, et il l'aurait sûrement tuée s'il n'avait pas été

pressé, pensa-t-elle.

Elle poussa un gémissement, alors qu'elle essayait de bouger pour faire le point sur ses blessures. Si ce coffre pouvait être plus grand… Elle était à l'étroit, gênée dans ses mouvements. A moins que ce ne fût à cause de la douleur qui irradiait dans tout son corps ? Elle était presque sûre qu'elle s'était cassé la main en frappant Colin. Et il avait dû lui briser la mâchoire. C'était la première fois qu'elle se battait… Piètre performance !

Qu'allait-elle faire ? Jonathan ne pourrait jamais la retrouver maintenant qu'ils avaient quitté le cabanon. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle quelqu'un ? Et où était sa fille ?

Des larmes de frustration, d'impuissance et d'angoisse ruisselèrent sur ses joues. Cela ne pouvait pas finir ainsi, Colin ne pouvait pas s'en tirer si facilement… et elle, venir s'ajouter à la liste de ses victimes !

Zoé sentit la voiture ralentir, puis s'arrêter. Elle retint son souffle, se préparant à ce que le coffre s'ouvre, mais rien ne se produisit. Tous ses sens à l'affût, elle perçut un piétinement près d'elle, des bruits sourds, saccadés. Quelqu'un — probablement Colin — enlevait le bouchon du réservoir. Ils s'étaient arrêtés à une station essence. Elle entendit le pistolet s'insérer dans le conduit, le bruit d'un clapet, du carburant s'écoulant à gros bouillons.

Une odeur d'essence flotta dans le coffre et s'infiltra dans ses narines. Elle entendit Colin s'éloigner. Il se dirigeait sans doute vers la boutique ou vers les toilettes… Il y eut un silence, puis une voix étouffée lui parvint. C'était celle de *Sam*. Sa fille était dans la voiture !

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

Samantha éclata en sanglots.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle encore.

La vague de soulagement qui traversa Zoé était si intense qu'elle ne put émettre le moindre son pendant quelques secondes. Non seulement Sam était en vie, mais elle était avec elle.

— je vais bien, Sammie chérie.

— Maman ? Tu es là ? Réponds-moi !

Elle n'avait pas parlé assez fort. Luttant contre la douleur, Zoé essaya de nouveau.

— Ne pleure pas, mon bébé. Je vais bien.

— Tu es en vie ? Oh ! Merci, mon Dieu ! s'exclama Samantha.

Dans quel état était sa fille ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je suis malade.

Zoé inspira profondément pour ne pas céder à la panique.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je veux rentrer à la maison.

— Nous allons rentrer, mon bébé. Nous devons juste… trouver de

l'aide.

— Il est fou, murmura l'adolescente dans un sanglot. Il va nous tuer.

— On ne se laissera pas faire. Est-ce que tu peux sortir de la voiture ?

Il y eut un silence.

— Sam ?

— Non.

— Tu peux descendre la vitre ? Appuyer sur le bouton qui ouvre le coffre ? Tu peux faire quelque chose ?

— Mes mains sont… Elles sont attachées.

— Est-ce que tu peux crier pour attirer l'attention ? On va crier ensemble, d'accord ? Tu es prête ?

— Ça ne servirait à rien, maman. Il n'y a personne ici, à part l'employé de la boutique et… il ne nous entendra pas.

Evidemment. Colin ne se serait pas arrêté s'il avait pensé courir le moindre risque.

— Où est-ce qu'il nous emmène ? demanda Zoé.

— Je ne sais pas. Il a parlé d'un endroit qui porte un prénom de garçon, mais je ne sais plus lequel.

— Tu ne l'avais jamais entendu, ce prénom ?

Elle eut un nouveau hoquet.

— Non.

— Et son téléphone portable ? Il l'a laissé dans la voiture ?

— Oui, mais je ne sais pas… si je peux l'attraper. Et puis c'est un Smartphone, je ne sais pas comment ça marche.

— Il faut que tu essaies, ma chérie. Utilise tes pieds, ta bouche.

Il y eut un long silence.

— Sam ?

— Il revient !

36

Sam tourna la tête vers la vitre quand Colin remonta en voiture. Malgré le collier, elle était parvenue, sans trop savoir comment, à atteindre son Smartphone et même à appuyer sur les touches avec le menton. Elle avait manqué de s'étrangler, mais il lui semblait qu'elle avait réussi à appeler quelqu'un : un « Allô !… Allô ! » étouffé s'échappait du portable.

Perdu dans ses pensées, Colin n'y prêta pas attention. Il sortit une cannette du sac qu'il venait de rapporter de la boutique, le roula en boule et le jeta sur la banquette arrière sans même se retourner vers Samantha. Puis il en but une gorgée et démarra.

Ouf ! Il n'avait même pas remarqué que son téléphone ne se trouvait plus sur le tableau de bord. Samantha hésita. Devait-elle crier à l'aide ? Elle ne savait pas où elle était et ne pourrait donner aucune indication sur l'endroit où ils se rendaient. Et puis Colin s'empresserait de couper la communication. Et même si la personne rappelait, il prétendrait que c'était une plaisanterie. C'était un expert en mensonges.

Comment pouvait-elle s'y prendre pour faire comprendre à la personne au bout du fil qu'elle avait besoin d'aide ?

A la pensée de sa mère, si proche d'elle, elle se sentit soulevée par un regain d'énergie et d'espoir. Elles avaient traversé des moments difficiles par le passé et s'en étaient toujours sorties. Cette fois encore, ce serait le cas.

— Colin ?

Son estomac se contracta et elle pria pour que l'interlocuteur reste en ligne.

— Quoi ?

— Où est-ce… qu'on est ?

Il était d'une humeur massacrante. Probablement à cause de son nez, excessivement tuméfié, qui ne cessait de saigner, lui donnant une voix nasillarde ridicule.

— Dans les montagnes.

C'était une réponse trop évasive, qui ne suffirait pas à renseigner la

personne qui était en ligne.

— Où allons-nous ?

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et grimaça en voyant son reflet. Il toucha son nez avec précaution.

— A quoi joues-tu ? Je croyais que tu étais malade.

C'était le cas. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Même lorsqu'elle avait eu la grippe et qu'elle avait vomi ses tripes pendant trois jours, elle n'avait pas été aussi mal. Mais sa mère s'occupait d'elle, à ce moment-là.

— Est-ce que vous allez… nous… tuer ?

— Qu'est-ce que *tu* en penses ?

Elle évita soigneusement de regarder le portable.

— Je crois que oui.

— Quelqu'un doit payer pour ça, dit-il en lui montrant son nez.

— Vous avez… tué Rover, n'est-ce pas ?

— La ferme ! maugréa-t-il. Je n'ai pas envie de parler de lui. Je n'ai pas envie de parler tout court. Je n'arrive plus à respirer.

A bout de force, Samantha ferma les yeux pour s'économiser.

— Pourquoi… Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que ça me plaît ! C'est tout.

Elle n'entendait plus de bruit s'échapper du téléphone. La personne avait-elle raccroché ? *Pitié, non…*

— Je pensais… Je pensais qu'un avocat qui travaillait pour… comment c'est, déjà, le nom de votre cabinet ?

— Scovil, Potter & Clay. L'un des cabinets les plus puissants de Sacramento, répondit-il, ne résistant pas au plaisir de se vanter.

— Oui, c'est ça, je me souviens.

Comment aurait-elle pu oublier ? Il en parlait tout le temps. A croire qu'il avait gagné le gros lot, le jour où il avait été engagé !

— Vous n'avez pas… peur d'aller en prison ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'arrivera jamais.

Fais-le parler. Il ne faut pas qu'il s'arrête. C'était leur seule chance de s'en sortir. Elle devait le pousser à donner le plus de détails possible. Il fallait que la personne au téléphone soit horrifiée, et qu'elle appelle la police.

— Comment pouvez-vous être sûr… qu'ils ne vous… attraperont pas ?

— Faudrait qu'ils soient assez malins pour assembler les pièces du puzzle.

— Vous m'avez dit que… que vous aviez tué votre…

Elle avait le cœur au bord des lèvres et la tête lui tournait. Qu'était-elle en train de dire, déjà ? Ah oui…

— … votre père, reprit-elle.

— Et alors quoi, si je l'ai fait ?

— Je suppose que… ça veut dire que vous pouvez tuer n'importe qui.

Devant son silence, elle chercha un autre sujet.

— Où est Tiffany ? reprit-elle.

— J'espère bien qu'elle est au cabanon, en train de raconter à la police l'histoire que je lui ai demandé de dire.

— Elle fait toujours ce que vous voulez ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un rire mauvais.

— Parce qu'elle n'a aucune confiance en elle et qu'elle a besoin que je lui dise ce qu'il faut faire. Dans la vie, il y a les chefs et les suiveurs. Tiffany fait partie de la deuxième catégorie.

Prise de vertige, Samantha se sentit glisser dans un trou noir.

Elle n'avait plus de force.

— Qu'est-ce qu'il arriverait… si elle n'obéissait pas ?

La réponse de Colin ne la surprit pas.

— Je la tuerais, répondit-il d'un ton ferme.

— Alors vous ne… l'aimez pas ?

— Ce n'est qu'une paire de fesses, rétorqua-t-il en allumant la radio.

* * *

Tiffany ne parvenait plus à respirer. Elle manquait d'air, elle étouffait. Elle laissa tomber son portable et porta ses mains à sa poitrine, lâchant le volant. La voiture se déporta sur le côté au moment où un autre véhicule la doublait. Un coup de Klaxon violent la fit sursauter et elle freina, évitant la sortie de route. Elle avait frôlé l'accident, mais elle s'en fichait. Elle *voulait* mourir. Sans Colin, elle n'avait plus personne. Et plus aucune raison de vivre. La peur tenace et familière de l'abandon la submergea, lui coupant de nouveau la respiration.

« … Je la tuerais…

… Alors vous ne… l'aimez pas ?

… Ce n'est qu'une paire de fesses… »

Colin ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il était en train de jouer la comédie à Samantha. Il le faisait parfois pour choquer les gens.

Et pourtant… ne lui cherchait-elle pas des excuses — comme chaque fois qu'il la décevait ? Elle avait toujours préféré se voiler la face, mais, à présent, la réalité se dressait devant elle s'imposait à elle dans toute son évidence : Colin avait des pulsions autodestructrices et il se fichait de l'entraîner avec lui dans sa chute.

Elle leva la main et regarda la bague qu'il lui avait offerte la veille. Elle voulait croire que c'était une preuve de son amour pour elle, mais de quelle sorte d'amour parlait-elle ? Colin ne lui avait-il pas ordonné, avant de partir avec Zoé, de se montrer gentille avec Tommy, quand celui-ci l'appellerait pour passer deux jours avec elle ?

Comment pouvait-il faire aussi peu de cas de ses sentiments ? Il savait qu'elle n'avait pas envie de coucher avec Tommy ! En présence de Colin, c'était différent. En tout cas, elle voulait s'en convaincre. Mais ça… ça marquait une évolution dans leur relation — et pas dans le bon sens. Avant, il était possessif, et ne supportait pas que d'autres hommes la reluquent.

Elle pensa à la dépouille enterrée à Truckee près des toilettes, à Rover et à Sam. A ce qu'il lui avait fait faire…

Elle avait voulu le rendre heureux, devenir ce qu'il voulait qu'elle soit, gagner son amour… et voilà où ça l'avait menée !

Les larmes lui brouillaient la vue, l'empêchant de conduire. Elle prit la première bretelle de sortie et s'arrêta sur le bas-côté, puis elle appela sa belle-mère.

Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô !

— Sheryl ?

— Tiffany ? C'est toi ? Tu as une voix bizarre. Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Submergée par la honte et le dégoût d'elle-même, elle sentit sa gorge se nouer.

— Non, ça ne va pas. Je ne vais pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance. Je t'appelais juste pour te dire…

Tiffany s'interrompit, assaillie de souvenirs, d'images heureuses. Pouvait-elle trahir l'homme qu'elle avait épousé, aimé plus que tout ? Son sourire tendre dansa sous ses yeux, et elle faillit renoncer.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Sheryl.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

Il ne t'a jamais aimée…

Elle se redressa, et sa voix résonna durement à ses oreilles lorsqu'elle déclara :

— Colin a tué Paddy.

— *Quoi ?*

Ces premiers mots lui avaient coûté, mais, une fois qu'ils eurent été lâchés, le reste vint d'un bloc. Le visage noyé de larmes, elle déballa tout, se libérant du poids qu'elle portait depuis si longtemps.

— Il… Il l'a enterré dans les bois, je ne sais pas où. Je n'étais pas avec lui, avoua-t-elle, la voix secouée de hoquets. Mais j'ai vu Paddy, j'ai vu le sang. J'ai vu Colin tout nettoyer. Puis j'ai…

Un faible gémissement l'interrompit :

— Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la supplia Sheryl.

Si seulement elle le pouvait ! Qu'était-il arrivé à Colin ? Avait-il toujours cherché à faire le mal autour de lui ?

— Si, c'est vrai. Et il y en a eu d'autres…

Elle fit de son mieux pour décrire les « animaux de compagnie » qu'ils avaient retenus prisonniers, mais Sheryl ne releva pas.

— Pourquoi a-t-il fait ça à Paddy ? gémit-elle.

Sa belle-mère voulait comprendre, mais Tiffany n'avait aucune explication rationnelle à lui offrir. Elle ne savait même pas pourquoi Colin prenait un tel plaisir à faire souffrir ses victimes. Elle l'avait aimé, admiré, mais elle ne l'avait jamais vraiment compris.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? répéta-t-elle dans un souffle. Parce qu'il n'a pas… il lui manque… quelque chose.

Elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle s'était garée près d'un ravin. Elle sortit de la voiture et s'approcha du bord.

— Mon Dieu ! continuait de gémir faiblement Sheryl. Mon Dieu !

Elle se pencha au-dessus du vide. Sous ses pieds, de la terre et des cailloux se détachèrent de la paroi. Peut-être n'avait-elle pas autant aimé Colin qu'elle l'avait cru ? Et si elle n'avait été amoureuse que de l'idée d'être aimée ? Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour que Colin l'aime… Mais ses efforts n'avaient rien donné parce qu'il était incapable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui !

Son corps fut secoué de spasmes. Elle laissa éclater un rire nerveux qui mourut dans un sanglot.

— Tiffany ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta sa belle-mère.

— Il avait raison à propos de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis stupide.

Il y eut un silence, puis sa belle-mère reprit sur un ton presque brutal :

— Dis-moi… Qu'a-t-il fait de l'adolescente qui a disparu ?

— Samantha Duncan ?

Elle promena un long regard sur le magnifique panorama qui s'offrait à elle. La journée touchait à sa fin. Un léger souffle d'air, délicieusement frais, glissait sur sa peau et dans ses cheveux. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

— Où est-elle ? insista Sheryl.

— Il les a emmenées, elle et sa mère, à Chester.

— Où ça, à Chester ?

— Je ne sais pas, mais son copain Tommy Tuttle le sait, lui.

— Colin n'a pas l'intention de… les faire disparaître, n'est-ce pas ? Il a tué Paddy parce que… c'était dans le feu d'une dispute, c'est ça ? Ce n'était pas un meurtre prémédité ?

— Il a tué Paddy parce qu'il avait tout découvert pour Rover et Samantha. Et, avant cela, il avait déjà assassiné une autre gamine… Il recommencera, si on ne l'arrête pas.

— Je ne te crois pas, murmura Sheryl. Ce n'est pas possible.

Elle comprenait le désarroi de sa belle-mère. Sa vie venait de s'enfoncer dans l'horreur. Une horreur à laquelle Tiffany assistait depuis si longtemps qu'elle avait cessé de s'en offusquer.

Mais la réalité venait de la rattraper avec violence. Elle ne reviendrait jamais dans sa jolie maison de Rocklin ; elle ne dirait plus jamais qu'elle était mariée à un brillant avocat ; elle ne pourrait pas exhiber avec fierté sa nouvelle bague sertie de diamants, et elle n'aurait plus à se priver de barres chocolatées pour rester mince et plaire à son mari.

Tout ça, c'était fini — mais elle n'irait pas crever à petit feu entre les quatre murs d'une cellule. Ça non !

— Appelle la police, dit-elle à sa belle-mère avant de raccrocher.

Elle remonta en voiture, enclencha la première et appuya sur la pédale d'accélérateur.

La voiture dévala la pente, plongeant dans le vide. La chute sembla s'éterniser — et, pendant tout ce temps, Tiffany pensa à Colin. Elle l'aimait tant !

* * *

Jonathan roulait vers Sacramento quand il reçut l'appel de Sheryl Bell. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait encore au cabanon — l'endroit où il avait perdu la piste de Zoé —, mais il avait dû ramener Glen à Nyack. Où Colin avait-il pu emmener Sam et Zoé ? Il ne savait quelle décision prendre. Dès que son téléphone avait de nouveau capté le réseau, Jon avait appelé les Bell, sur leur portable et à leur domicile, sans aucun succès.

Il avait également contacté Jasmine, mais elle n'avait rien pu lui dire de précis. Elle lui avait juste répété que le temps pressait. Ce qu'il savait déjà, bien sûr.

— Je sais où est Colin, déclara Sheryl sans lui laisser le temps de dire « allô ».

Jonathan freina brutalement.

— Où est-il ?

— A Chester, près du lac Almanor.

Bon sang ! C'était à deux heures de route — peut-être trois : ça tournait sec dans ces régions montagneuses, au nord de la Sierra Nevada… Jonathan réfléchit à la meilleure façon de s'y rendre. Par Reno ? Sûrement. En passant de l'autre côté, cela prendrait trop de temps…

— Pourquoi est-il parti là-bas ? demanda-t-il.

— Il s’est fait prêter la maison d’un ami. C’est une baraque inhabitée depuis des mois.

— Qui vous a dit ça ?

— Tiffany.

— Tiffany ? répéta-t-il, stupéfait. Je pensais qu’elle était avec lui.

Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu’elle était étroitement mêlée aux actes de son mari. Elle lui avait même fourni un alibi pour le meurtre de Paddy.

— Ce n’est pas le cas.

Jonathan prit la sortie suivante, afin d’obliquer vers Reno.

— Où est-elle alors ?

Pour quelle raison n’étaient-ils pas ensemble ? Avait-elle gardé Sam pour laisser Zoé avec Colin ?

— Je ne sais pas trop… mais je crains le pire.

Il fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

Sheryl se mit à pleurer, manifestement submergée par l’émotion.

— Elle n’était pas elle-même quand elle m’a appelée. Après m’avoir tout avoué, elle a raccroché et… je ne lui ai pas reparlé depuis. J’ai tenté de la rappeler au moins une vingtaine de fois, mais elle ne répond plus.

— Avez-vous contacté la police ?

— Oui, bien sûr. Je leur ai tout raconté. Mais… je sais que vous recherchez la fille de la voisine et je pensais que ça vous intéresserait.

Il ralentit derrière un semi-remorque qui essayait d’en doubler un autre, et mordit le bas-côté pour les dépasser.

— Effectivement, acquiesça-t-il. Ça m’intéresse. Merci.

Elle renifla.

— Ma belle-fille m’a dit que Paddy était mort.

Il n’en fut pas surpris.

— Je m’en doutais, se contenta-t-il de dire.

Un long silence s’ensuivit pendant lequel elle essaya de se ressaisir.

— C’est fini. Je vais devoir vivre avec ce que Colin a fait. Attrapez-le, je vous en prie ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mettez-lui la main dessus… Qu’il ne soit plus en mesure de faire du mal à personne !

— C’est promis.

Mais parviendrait-il à tenir sa promesse avant que ce monstre ne tue Zoé et Sam ?

Traversé par la même terreur que celle qu’il avait ressentie la nuit où Maria l’avait appelé, lui chuchotant de venir la chercher, il appuya brusquement sur l’accélérateur. Il était arrivé trop tard pour Maria.

L’histoire ne se répéterait pas. Pas question ! Cette fois, il n’arriverait pas trop tard.

* * *

Colin parvint à Chester à la nuit tombante. Il avait roulé plus vite que prévu, mais le plaisir et l'excitation étaient retombés. La dispute qui l'avait opposé à Tiffany lui plombait le moral. Elle avait refusé de rester au cabanon pour attendre la police. Il avait hurlé, bien sûr — mais elle n'en avait fait qu'à sa tête. Et comme si ça ne suffisait pas, il avait la sensation d'avoir le crâne pris dans un étau. Il avalait du sang chaque fois qu'il essayait de respirer.

— Cette garce de Zoé m'a pété le nez, marmonna-t-il en se garant sous les arbres.

Il aurait sans doute besoin d'une rhinoplastie et il n'était pas sûr d'avoir les moyens de se l'offrir. A cette heure, il devait se considérer comme licencié, même si son boss ne lui avait pas encore spécifié son renvoi. Misty et un autre collègue avaient essayé de le joindre sur son portable au cours des deux dernières heures. Sans compter la centaine d'appels de Stivers, qui l'avaient forcé à se mettre en mode vibreur… Pas de doute, Scovil savait qu'il était parti en douce en début d'après-midi.

Ses phares éclairèrent une masure sombre et décrépite, mais il la regarda à peine. Il coupa le moteur et resta assis dans la voiture. Il avait perdu son travail, et peut-être sa belle maison. Etait-il vraiment sûr de savoir ce qu'il faisait ? N'avait-il pas surestimé sa capacité à rebondir ?

Peut-être. Il avait commis une erreur, en tout cas. A cause de Zoé. Sans elle, il n'aurait pas quitté son bureau. Il aurait fini d'établir ces foutus contrats et il aurait regagné la confiance de Scovil. S'il n'y avait pas eu Zoé, il pourrait encore dire qu'il faisait partie d'un cabinet d'avocats prestigieux. Il se ferait embaucher ailleurs, bien sûr, mais il ne verrait plus la lueur de respect que le nom de l'entreprise faisait naître dans les yeux de ses interlocuteurs. Et il ne fallait pas se leurrer : être viré par Scovil, Potter & Clay lui fermerait beaucoup de portes. Les avocats de Sacramento se connaissaient entre eux, et tout se savait. Cela signifiait qu'il allait devoir ouvrir son propre cabinet et se constituer une clientèle…

Encore fallait-il qu'il ait une bonne réputation, s'il comptait accaparer les clients des avocats les plus connus…

— Tu attends là, ordonna-t-il à Samantha, inconsciente sur la banquette arrière.

Il avait fait une faveur à Zoé en lui promettant de tuer sa fille sans la faire souffrir. Elle aurait dû en tenir compte, avant de lui casser le nez. Tant pis pour elle. Maintenant, il allait l'obliger à regarder sa fille mourir à petit feu.

Mais, avant cela, il allait se soigner. Prendre des antalgiques et tenter d'arrêter le sang qui envahissait ses sinus. Il avait essayé de se faire un rail de coke dans les toilettes de la station essence, pensant

que ce serait plus efficace, mais ça l'avait fait saigner davantage.

Le temps de transporter Sam à l'intérieur et de retourner chercher Zoé, son moral avait encore chuté d'un cran. Même l'idée de les torturer ne lui procurait aucune joie. Si seulement Tiffany était avec lui ! Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée ? Elle savait toujours quoi faire quand il n'allait pas bien. Elle lui aurait massé le cou jusqu'à ce qu'il s'endorme, confiant et apaisé.

Il pouvait peut-être laisser les Duncan ici et rejoindre sa femme à Rocklin ?

Non, il n'avait plus envie de conduire. Il valait mieux l'appeler pour qu'elle vienne. Oui, c'est ce qu'il allait faire. Et tant pis si elle n'allait pas bosser demain ! Il avait besoin d'elle. Il se sentirait mieux quand il se serait excusé de s'être comporté comme un idiot. Elle lui avait dit qu'elle le détestait et il l'avait punie, mais il le regrettait. Tiffany était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment, et ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il était allé trop loin.

Trop de cocaïne, songea-t-il.

Sortant son téléphone de sa poche, il s'appuya au coffre de la voiture et consulta l'état du réseau. Agréablement surpris de voir que son appareil captait un signal fort, il composa le numéro de sa femme.

« Bonjour, c'est Tiffany Bell. Je ne peux pas répondre pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

Il attendit le bip.

— Hé, pourquoi est-ce que tu ne décroches pas ? Tu me manques, Tiff. Je me suis comporté comme un gros naze au cabanon aujourd'hui, et je suis désolé. Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon état normal… mais ça va mieux, maintenant. Je voudrais que tu sois là. Viens !

Elle allait répondre. Elle ne laissait jamais s'écouler plus de cinq minutes avant de le faire. Il sortit Zoé du coffre, la traîna sans ménagement sur le sol et l'attacha dans la pièce du fond avec Samantha. Il regarda la télévision pendant près d'une heure sans recevoir le moindre appel.

Il recomposa son numéro. Une fois, deux fois, puis trois. Où était-elle ? Quatre, cinq, six fois. Est-ce qu'elle croyait que c'était un jeu ? Qu'elle pouvait *le* punir ? Si elle n'avait pas laissé Rover s'échapper, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était elle qui avait fait tomber le premier domino.

— C'est ta faute ! hurla-t-il dans le téléphone. Tu n'as pas intérêt à me battre froid, Tiff.

Etait-elle avec Tommy ? Près de s'éclater ? C'était possible. Et il la traiterait bien, lui, évidemment. Il lui montrerait que les hommes pouvaient être *gentils*…

Et si elle tombait amoureuse de lui ? Un sentiment de rage lui contracta l'estomac, lui donnant envie de vomir.

— Tu vas t'en mordre les doigts, marmonna-t-il. Je vais venir et…

Le bip indiquant la fin du message résonna dans son oreille.

Epuisé et réellement inquiet, il s'affala sur le canapé. Il avait pris d'autres comprimés contre la douleur, mais il avait toujours affreusement mal. Il voulait rentrer chez lui. Oublier Zoé et Sam. Il allait les tuer toutes les deux et il pourrait enfin aller retrouver sa femme.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine pour y prendre un couteau.

* * *

Zoé se pressa contre sa fille pour lui communiquer autant de chaleur et de réconfort que possible. Samantha n'avait sur elle que le maillot de bain qu'elle avait le jour de son enlèvement, et il faisait froid dans la maison.

— Ça va s'arranger, murmura-t-elle pour la rassurer. On va sortir de là.

Mais elle était loin d'en être sûre. Sammie était malade. Elle avait besoin de soins.

Que pouvait-elle faire ? Elle tira de nouveau sur ses liens, qui lui coupaient la circulation, ignorant la douleur irradiante que provoquait ce mouvement sur sa main fracturée, qui avait doublé de volume. Sans parler de sa mâchoire, qui la faisait abominablement souffrir. Colin lui avait donné un coup de pied au visage. Elle s'en souvenait, à présent.

Pas étonnant qu'elle ait perdu conscience…

— Sammie ? C'est maman… Je suis là ! murmura-t-elle.

Elle devait l'empêcher de s'évanouir. Car si sa fille sombrait dans le coma… parviendrait-elle à en sortir ? Effarée par cette idée, elle frotta son front contre celui de Sam. Ce simple geste lui provoqua un plaisir infini. Elle avait eu tellement peur de l'avoir perdue !

— Je suis tellement heureuse d'être là, avec toi.

— Même… ici ? Comme ça ? marmonna Samantha dans un souffle.

— Même ici.

— Je t'aime, maman.

Zoé inspira profondément, cherchant à rester lucide.

Ignore la douleur. Tiens bon…

Elle devait réfléchir à un plan, avant que ce ne soit trop tard.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

La porte s'ouvrit violemment et Colin apparut sur le seuil.

37

— Qu’est-ce qui peut prendre tant de temps, bon sang ! s’emporta Jonathan au bout du fil.

Il roulait depuis presque trois heures. Il avait passé six appels à la police de Chester et ils n’avaient toujours pas bougé.

— Qu’est-ce que vous croyez ? répliqua le chef de la police, excédé. Que je peux sortir cette adresse de mon chapeau ?

— Je ne pensais à rien d’aussi spectaculaire. Vous avez celle de Tommy Tuttle, son numéro de téléphone, le nom de son employeur. Pourquoi ne pas l’appeler directement pour lui demander comment se rendre jusqu’à la baraque de son cousin ? Personne n’a pensé à ça, au cours des trois dernières heures ?

— Vous êtes le plus fort, vous, bien sûr !

Sentant qu’il était prêt à raccrocher, Jonathan relâcha la pression.

— Très bien, je suis désolé, O.K. ? C’est juste que… je sais de quoi cet homme est capable.

Il y eut un moment de silence, avant que le flic ne reprenne la parole :

— Nous collaborons avec la police de Sacramento depuis que nous avons reçu votre appel. Ils se sont démenés pour obtenir les infos dont nous avions besoin. Tommy Tuttle n’était pas à son travail. Ils ont fini par mettre la main dessus, il y a seulement quelques minutes, dans un cinéma de Del Paso Heights. En général, on ne crie pas sur les toits qu’on va voir un film porno en plein après-midi. Et ce n’est vraiment pas l’endroit où un homme a envie d’être dérangé, même s’il a les mains libres.

Jonathan se frotta le visage.

— Compris. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste… très inquiet. Le type que nous recherchons est extrêmement dangereux.

— Je sais. La vie d’une femme et de son enfant est en jeu. Trois voitures de police viennent à l’instant de partir à l’adresse que la police de Sacramento nous a communiquée, et je suis moi-même dans une quatrième. Nous y serons dans une minute.

— Où ça ? Donnez-moi l’adresse ! s’exclama Jonathan. Je viens

d'entrer dans la ville. Je suis juste derrière vous.

Le chef de la police marqua une hésitation.

— Vous devriez peut-être nous laisser gérer cette affaire.

— Je vais joindre Tuttle, sinon.

— Très bien, lâcha le policier dans un soupir, avant de lui dicter l'adresse de la maison. Mais ne restez pas dans nos pattes, ou je vous ferai dormir en prison.

* * *

Colin était armé d'un couteau. Sa silhouette sombre se découpait sur le mur. Paniquée à l'idée que Sam le voie, Zoé se pencha sur sa fille pour la protéger, avant de se rendre compte qu'elle avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

— Colin, ne faites pas ça.

Zoé avait chuchoté sans le quitter des yeux.

— Sam a besoin d'un médecin. Prenez la bonne décision pour une fois et allez chercher de l'aide.

Colin s'avança, plus menaçant que jamais.

— Parce que vous voulez que je vous rende service, en plus ? Alors que vous m'avez explosé le nez ?

Il lui donna un coup de pied dans la jambe. Il n'avait pas tapé fort, mais la secousse se répercuta, comme sous l'effet d'un puissant choc électrique, jusqu'à sa mâchoire. Elle vacilla et sa vision se brouilla momentanément.

— Vous auriez préféré que je frappe votre femme ? balbutia-t-elle, le souffle court.

Il ne répondit pas.

— Colin…

Zoé passa sa langue sur ses lèvres sèches et inspira une bouffée d'air.

— Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

— Même si je la relâchais, votre gamine n'est plus en état de fuir. Et vous, je ne vous veux plus. Avec vos airs supérieurs ! Vous me faites penser à ma mère et à ma sœur. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis tant de temps à m'en apercevoir… Je veux ma femme. Je veux rentrer chez moi.

— Alors, allez-y, Colin, rentrez chez vous ! Partez et laissez-nous mourir ici.

Au moins cela leur laisserait un peu de temps — du temps pour se libérer de ses liens, du temps à Jonathan et à la police pour les retrouver — et une chance de s'en sortir.

— La ferme ! aboya-t-il. J'ai trop mal à la tête pour vous écouter.

— Mais…

— La ferme, j'ai dit !

Il s’accroupit près d’elles et attrapa Samantha par les cheveux, plaquant la pointe du couteau contre sa gorge.

L’adolescente battit des paupières sans opposer aucune résistance, sans émettre le moindre cri. Elle semblait vidée de toute énergie.

Son regard voilé se posa sur sa mère, et les battements du cœur de Zoé s’accélérèrent brutalement, lui arrachant un cri.

— Pas elle, Colin. Tuez-moi à sa place. Pitié !

— Pas question ! Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Vous l’aimez, pas vrai ? Alors, je vais vous la prendre.

Zoé poussa un hurlement, tirant de toutes ses forces sur ses liens. En vain. Réduite à l’impuissance, elle ferma les yeux, serrant les paupières, refusant de voir l’insoutenable. Dans un instant, tout serait fini… Samantha serait morte…

Un coup de feu déchira le silence. Elle rouvrit les yeux et vit Colin s’effondrer.

— Bon sang ! gémit-il en se tordant de douleur.

Sous le choc, Zoé cligna des yeux à plusieurs reprises. Elle s’attendait à voir surgir un policier, ou peut-être Jonathan, mais découvrit une femme d’âge moyen, vêtue avec élégance, les cheveux impeccablement coiffés. Elle entra dans la pièce et prit appui contre le mur, le visage ravagé de chagrin.

— Aïe ! C’est atroce ! hurla Colin en se tenant la poitrine.

Le souffle court, il roula sur lui-même pour dévisager la personne qui venait de lui tirer dessus.

— Toi ! s’exclama-t-il en laissant échapper un rire saccadé. Ma propre mère ! Tu… t’es donné la peine de… faire tout ce chemin… pour me voir ?

Ravissante dans son tailleur crème, Mme Bell semblait droit sortie d’une boutique de luxe de Rodeo Drive. Sauf qu’elle tenait un pistolet dans la main — et non un sac assorti à ses escarpins.

— Je suis venue dès que Sheryl m’a appelée.

— Tu… la remercieras… pour moi.

Sa respiration s’était accélérée, comme s’il puisait sur ses dernières réserves vitales pour affronter sa mère.

— Comment… a-t-elle su où j’étais ?

Tina baissa son arme.

— Ta femme lui a dit que tu étais en route pour la maison du cousin de Tommy.

Tiffany l’avait trahi ? *Sa* Tiffany ? Il n’y croyait pas un instant. Il fallait qu’il lui parle !

— Et tu t’es souvenue… que nous passions Thanksgiving dans le coin… quand j’étais petit ?

— Oui. J’ai d’abord voulu rester en dehors de tout ça, pour ma santé mentale, mais ce n’était plus possible. Je suis ta mère, Colin, je

le resterai pour toujours.

— Alors tu es venue… tuer le monstre que tu as engendré ?

Il essaya de lâcher un rire sarcastique qui s'étouffa dans sa gorge.

Les yeux de Tina s'embuèrent, alors qu'elle tombait à genoux.

— Je ne suis pas là pour te tuer, Colin. Je suis venue pour essayer de te sauver de toi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Mais…

Elle lança un regard à Zoé et à Sam.

— … je crois que j'arrive trop tard.

Elle sortit son téléphone de la poche de sa veste et composa le numéro de la police. Les enquêteurs devaient déjà être en chemin, puisqu'ils arrivèrent moins de deux minutes plus tard, escortés de plusieurs agents. Zoé constata avec soulagement que Jonathan était avec eux.

* * *

En arrivant à l'hôpital, Zoé demanda à partager le même lit que sa fille. Ce qui lui fut accordé dès que les médecins leur eurent octroyé les premiers soins.

Lorsqu'elles furent enfin couchées l'une contre l'autre, Zoé caressa les cheveux de Sam et parvint à lui embrasser la tempe, malgré sa mâchoire fracturée. La morphine qu'on lui avait administrée avait soulagé sa douleur. Sa main était plâtrée et le chirurgien-dentiste avait prévu de l'opérer dans la matinée du lendemain pour réparer sa mâchoire.

Il lui faudrait plusieurs semaines pour se rétablir complètement, mais elle était en vie. Sam allait bien, elle aussi. Et Jonathan était là, assoupi dans le fauteuil, près de la fenêtre. Elle ignorait ce qui se passerait au cours des mois à venir, mais elle ne pouvait nier la force des sentiments qui les unissaient. Jamais elle n'avait éprouvé tant de tendresse et de désir pour un homme.

— Maman ? murmura Sam.

— Quoi, mon bébé ?

— Où est Colin ?

— Dans un autre hôpital.

— Il va vivre ?

Elle espérait que non. Colin ne méritait pas de survivre à ses blessures. Pas après ce qu'il avait fait à Toby, à Sam, et aux deux autres enfants qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à sa folie meurtrière. Sans oublier son propre père… Par bonheur, les médecins étaient optimistes quant à la guérison de Toby. Et Sam serait vite remise sur pied.

— Peut-être. L'inspecteur Thomas est passé, quand tu étais aux urgences. La balle a raté de peu le cœur.

— C'est parce qu'il n'en a pas, marmonna Sam.

Zoé lâcha un petit rire.

— Tu as raison.

— Alors… il va aller en prison ?

— Pour le reste de sa vie, oui. Tu n'as plus à avoir peur de lui.

— Et Tiffany ?

— Elle est morte. Elle s'est jetée avec sa voiture du haut d'un ravin. Ils ont retrouvé son corps il y a une heure.

— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla Sam.

Zoé leva les yeux vers le plafond.

— Moi non plus.

— Tu crois que Colin est triste ?

— D'après l'inspecteur Thomas, il a pleuré comme un bébé quand il a appris la nouvelle.

— Alors… peut-être qu'il l'aimait, après tout.

— Autant qu'il en soit capable, je suppose.

Sam se pelotonna contre sa mère.

— J'ai cru que je ne te reverrais jamais.

— Je ne l'aurais jamais abandonnée !

— Où est Anton ? demanda Sam, comme si elle venait de prendre conscience de son absence.

Zoé réfléchit à sa réponse. Tout avait changé en l'espace de dix jours. Elle avait rencontré le père biologique de sa fille, elle avait même accepté son aide et elle savait qu'elle devrait, un jour, en parler à Sam. Elle n'avait plus besoin des dix mille dollars qu'il lui avait donnés, mais elle était quasi certaine que Franky insisterait pour qu'elle les garde. Elle avait rompu avec Anton, déménagé…

— Je suppose qu'il est chez lui.

— Il ne va pas venir nous voir ? Ça lui est égal qu'on soit là ?

— A moins qu'il ne l'ait entendu aux infos, il ne sait pas encore que nous sommes à l'hôpital. Nous nous sommes séparés.

Sam leva la tête.

— Vous avez rompu ?

Zoé acquiesça.

— Quand tu as disparu, j'ai compris que nous n'étions pas… faits l'un pour l'autre.

Sam ne réagit pas immédiatement.

— Tu es triste ? demanda-t-elle timidement.

Zoé lança un regard vers Jonathan. Il les écoutait en silence, les yeux mi-clos.

— Non, ça ne me rend pas triste.

— Bien. Alors, c'est de nouveau toi et moi ?

— Pour le moment.

Sa fille reposa sa tête sur l'oreiller.

— Est-ce que ça veut dire que je peux avoir un chien ?

Zoé la serra fort contre elle.

— Oui, et je ne te demanderai plus de t'en séparer.

— Je suis désolée pour Anton. Je… je sais que tu voulais te marier avec lui. Je ne voulais pas tout gâcher entre vous, mais…

— Tu n'as rien gâché. C'est mieux comme ça. Mais il faudra quand même l'appeler dans la matinée pour lui dire que nous allons bien. Il attend certainement de nos nouvelles.

Il y eut un silence, et Zoé crut que Sam s'était assoupie. Mais elle reprit doucement la parole :

— Ton ami détective a l'air gentil.

Zoé croisa le regard calme de Jonathan. Il souriait.

— Il l'est.

— J'aime bien comme il te regarde, murmura Sam.

Zoé aussi. Dès qu'elle sentait ses yeux posés sur elle, une délicieuse félicité l'envahissait. Elle n'aspirait qu'à se lover dans ses bras.

— Ah oui ? Et comment est-ce qu'il me regarde ?

La voix de Samantha se fit rêveuse.

— Comme s'il te trouvait la plus jolie du monde…

Titre original : THE PERFECT COUPLE

Traduction française : SANDRINE JEHANNO

MOSAÏC® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Fenêtre : © RON JONES/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : DP.COM

© 2009, Brenda Novak.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7146-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

BRENDA NOVAK
KIDNAPPÉE

« Parfois, le coupable n'est pas loin… »

Un déchirement absolu, irréductible. C'est ce que ressent Zoé Duncan depuis que Samantha, sa fille adorée, a disparu. Déchirement, révolte aussi. Car elle refuse de croire un instant à une fugue, hypothèse que la police de Sacramento s'obstine pourtant à avancer. Certes, Sam traverse une crise d'adolescence difficile, mais elle ne serait jamais partie comme ça. Cela n'a pas le moindre sens.

Persuadée que quelque chose de grave est arrivé à sa fille, Zoé est prête à tout pour la retrouver. Même si elle doit pour cela perdre son nouveau fiancé, son travail, sa splendide maison de Rocklin. Même s'il lui faut revenir sur son passé douloureux et dévoiler ses secrets les plus intimes à Jonathan Stivers, le détective privé à la réputation hors du commun qu'elle a engagé. Jonathan, le seul homme qui a accepté de se lancer avec elle dans cette bataille éperdue pour sauver Sam et où chaque minute qui passe joue contre eux.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly *d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense.*

éditions HARLEQUIN
www.harlequin.fr

COLLECTION CHRONIQUE
DANY LAFERRIÈRE
de l'Académie française
TOUT CE QU'ON
NE TE DIRA PAS, MONGO
MÉMOIRE
D'ENCRIER

Dany Laferrière

Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo

Collection chronique

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Maquette de couverture : Mance Lanctôt
Photos : Nemo Perier Stefanovitch
Mise en page : Claude Bergeron
Dépôt légal : 4e trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-354-3 (Papier)
ISBN 978-2-89712-356-7 (PDF)
ISBN 978-2-89712-355-0 (ePub)
PS8573.A348Z46 2015 C843'.54 C2015-942169-1
PS9573.A348Z46 2015

Mémoire d'encrier • 1260, rue Bélanger, bur. 201
Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Fabrication du ePub : Stéphane Cormier

Hommes aux labours des brûlés de l'exil
selon ton amour aux mains pleines de rudes conquêtes
selon ton regard arc-en-ciel arc-bouté dans les vents
en vue de villes et d'une terre qui te soient natales.

Gaston Miron

La rencontre

Je descends la rue Saint-Denis vers le fleuve. On m'arrête au coin de la rue Cherrier. C'est un jeune homme au début de la vingtaine.

— Je m'appelle Mongo. J'arrive tout juste d'Afrique.

— C'est grand, l'Afrique.

— Ah, vous connaissez! Je viens du Cameroun. En fait, j'ai pris le nom d'un écrivain camerounais pour qui j'ai beaucoup de respect.

— Mongo Beti.

— Vous le connaissez aussi?

— Oui... J'aime bien sa colère. Il ne prend rien pour acquis.

— La plupart des gens prennent l'Afrique pour un pays où l'on ne fait qu'attendre la mort. Je suis étonné par un tel manque de curiosité.

Et moi, je suis étonné par la qualité de sa langue, son ton calme et réfléchi. Et son regard de tigre prêt à bondir sur l'ennemi de chasse.

— Ne vous méprenez pas, il y a ici aussi des Montréalais curieux et passionnés. Ce sont des gens qui ne se dévoilent pas facilement.

— Je ne suis ici que depuis le début de l'été...

— C'est très trompeur. En hiver, on n'imagine pas qu'il puisse faire aussi chaud qu'aujourd'hui. Et en été, c'est difficile de concevoir l'hiver.

— C'est si différent que ça?

— Il faut surtout éviter de parler de saisons, sinon on va rater tout le reste. Qu'est-ce que vous faites?

— Des petits boulots. Les premières semaines, je vivais avec mon oncle. Il est plombier, je l'aidais un peu. Dès qu'il rentre à la maison, il s'installe devant la télé avec ses amis. Ils ne regardent pas les nouvelles. Juste des vidéos de famille où ils analysent chaque détail. Je n'ai pas traversé l'océan pour me baigner dans la culture que je viens à peine de quitter. J'ai trouvé par hasard une chambre lumineuse sur la rue Saint-Denis, au nord de Mont-Royal. Et vous, ça

fait longtemps que vous êtes ici?

— Depuis quarante ans.

Mongo eut un geste de recul, comme pour mieux me mesurer.

— Excusez-moi, mais je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse passer quarante ans hors de son pays.

— Ça n'arrive pas d'un coup non plus.

On rit tous les deux. Une voiture frôle Mongo qui n'a pas arrêté de rire pour autant. Une jeune fille passe à côté en souriant. Elle a l'air sensible à l'énergie de Mongo. Je sens que son rire fera des ravages de ce côté, surtout en hiver.

— On me trouve à ce café, pas loin d'ici. Juste après la petite librairie.

— C'est là que vous travaillez? me demande Mongo.

— Je viens presque tous les jours.

— Qu'est-ce que vous y faites?

— Je prends un café, je lis, j'écris un peu et je regarde passer les gens.

— Et que faites-vous pour vivre?

— Je parle à la radio le matin.

— De quoi?

— Je raconte ce qui me passe par la tête.

— Et on vous paie pour ça?

— Moins vous travaillez, mieux on vous paie. Je travaille dix fois moins qu'à l'usine, et je suis payé dix fois plus. Bon, il y a quelqu'un qui m'attend. Vous savez où me trouver. Juste là, à cent mètres, après la petite librairie.

CARNET NOIR : Je suis allé acheter à la librairie un carnet noir, et je me suis installé à la table du fond. Entre-temps, une jeune fille que j'ai rencontrée hier dans le métro m'a laissé un paquet bien ficelé. J'y trouve un billet et trois recueils de poèmes. La poésie me console de la bêtise humaine. Je lis un poème. Pas plus. Des fois, un vers me suffit. Je le laisse rouler dans ma tête jusqu'à ce qu'il colonise mon cerveau. Je sors mon carnet noir. Prolongement de ma main et de mon regard. Ma main transcrit ce que mes yeux voient. Il m'arrive d'écrire sans penser à ce que j'écris. Je suis une caméra. Je balaie l'espace. Cela m'a pris beaucoup de temps avant d'arriver à cette simplicité. Avant, je croyais que les choses, comme les êtres, ne se révélaient que dans leur profondeur. En fait, tout se passe à la surface.

Une nouvelle vie

CARNET NOIR : Quand on quitte son pays, on ignore qu'on ne reviendra plus. Il n'y a pas de retour possible, car tout change tout le temps. Les lieux, les gens, les usages. Même notre façon d'appréhender la vie. Si on ne change pas, les autres, eux, changent, et de cette manière nous changent. Perpétuel mouvement. Mais on ne sait pas ce que le temps fera de nous. On peut visualiser l'espace plus facilement. Le temps, c'est le monstre invisible qui dévore tout sur son passage. Ce genre de choses arrive à notre insu. On débarque dans un pays. On y passe des années. On oublie tout ce qu'on a fait pour survivre. Des codes appris à la dure. Chaque mauvais moment annulé par la tendresse d'un inconnu. Un matin, on est du pays. On se retrouve dans la foule. Et là, brusquement, on croise un nouveau venu et tout remonte à la surface.

Voici l'état des choses au moment de mon arrivée à Montréal. À l'époque, le monde était à mes yeux composé de deux univers distincts : le Nord et le Sud. Haïti se trouvant au sud et le Québec au nord. Faut-il dire qu'ils sont opposés ou parallèles? Au début je voulais donner un sens à tout cela. Je n'acceptais pas l'idée que ma vie soit un grain de sable ballotté par le vent. Ces deux espaces et moi formions un triangle dont j'étais le sommet, bien entendu. Ne riez pas, nous refusons tous d'être un simple participant dans ce long-métrage de la vie. Chaque individu qui arrive ici croit que sa présence aura une influence, si minime soit-elle, sur le cours des choses. Il ne sait pas qu'il faudra toute une vie pour qu'on l'appelle par son nom. On ne verra en lui pendant longtemps qu'un immigré. Comment avoir un impact sur une société quand on n'est même pas nommé? Bon, n'anticipons pas, laissons-lui toute sa fraîcheur. Il voudra tout entendre, tout goûter, tout sentir, tout voir. Tout commenter, surtout. Le voilà qui arrive, moi ou un autre.

L'ARRIVÉE

C'est un moment intime qui rappelle les débuts d'une relation amoureuse. On aime à revoir chaque détail. Mythologie intime. On est si affamé d'images fondatrices qu'on tente de tout décoder dès le premier instant. Je suis arrivé à Montréal au moment des Jeux olympiques de 1976 – combien de fois ce moment continuera-t-il à remonter à la surface de ma mémoire? Je me souviens que déjà dans l'avion on discutait ferme à propos de ces pays africains qui s'étaient retirés des Jeux afin de protester contre la présence dans les stades des athlètes sud-africains. Comme on venait d'Haïti, on pensait que l'agent d'immigration allait nous interroger au sujet du boycott africain. Quelle position devrait-on adopter alors? C'est assez délicat pour des

gens qui, comme nous, fuyaient pour la plupart la dictature. Se faire renvoyer au pays représentait un risque assez important – on pouvait se retrouver en prison ou même disparaître. C'était encore le temps de la dictature aveugle, et cela malgré le fait que Duvalier fils avait la main moins lourde que son père. En débarquant à Montréal, j'avais vingt dollars en poche, ce qui ne faisait pas de moi un touriste. L'agent d'immigration a souri et m'a laissé passer. Les portes de l'Amérique du Nord venaient de s'ouvrir devant moi.

Les premières images

La ville, cette première nuit-là, me semblait surexcitée. Je me suis retrouvé dans cette boîte de jazz (Soleil levant) où jouait Dizzy Gillespie (ses joues gonflées m'impressionnaient), et tout de suite après, dans un halo de fumée de cigarette, j'écoutais la voix de Nina Simone. À la sortie, fort tard, j'étais étonné de voir qu'il y avait encore des gens dans les rues. Des voitures filant à vive allure dans les avenues illuminées. Des jeunes filles rieuses, assises à la terrasse des cafés de la rue Saint-Denis, buvaient du vin tout en me jetant en douce des regards gorgés de promesses. J'étais étourdi de me retrouver ainsi dans un univers si nettement différent de l'atmosphère ténébreuse de Port-au-Prince. Un parfum de liberté.

La bière

J'ai senti, au fil des jours, que ce nouvel univers était beaucoup plus complexe qu'il ne paraissait au premier coup d'œil. Je courais partout. J'étais curieux de tout. Le Quartier latin où j'avais déposé ma valise était truffé de tavernes où l'on buvait de la bière à se rouler sous les tables. Les femmes ne pouvaient pas y pénétrer. L'épouse communiquait avec le mari par l'intermédiaire du fils qui, lui, pouvait franchir le seuil de la taverne. Il fallait trouver son père dans cette pénombre enfumée où tous les visages se ressemblaient : le même regard éteint. Les mêmes blessures qu'ils ne cherchaient plus à panser. Le dernier bastion de cette génération d'hommes qui, il n'y a pas si longtemps, défrichaient les forêts d'épinettes noires d'Abitibi. On portait encore la chemise à carreaux, les bottes de bûcheron, la lourde moustache et les mains calleuses d'une vie vouée au travail.

Les propriétaires de la Molson possédaient aussi le Canadien, qui est plus une manière d'être qu'une équipe de hockey. Le hockey est intimement lié à l'histoire du Québec, qu'il a accompagné tout au long de sa quête identitaire. C'est à l'aréna que les Québécois exhibaient leur fierté, en foutant de sévères raclées aux équipes anglaises. À la maison on buvait ferme en regardant le match à la télé. Et quand le

Canadien gagnait, les gens sortaient dans les rues pour manifester une joie si puissante qu'il leur arrivait de casser les vitrines des magasins du centre-ville. En fait, ce brigandage ne leur est pas propre, c'est partout pareil. Les peuples se ressemblent dans cet enthousiasme pour le sport. Rien ne pousse plus à boire qu'un match décisif. On boit pour fêter ou pour pleurer. On se saoule quand on a perdu. D'où la place importante de la bière dans cette triade émotionnelle (la parole étant exclue) qui comprend la joie, la tristesse et la révolte.

La danse

S'agissant de la musique, il y a une nette différence dans l'approche entre le Nord et le Sud. Le Nord privilégie le concert – l'écoute muette et immobile. Le Sud pratique une musique faite pour le corps. Il faut danser. La musique, dans les pays tropicaux, garde un lien solide avec le corps. Les pieds, les reins et surtout le ventre. La sensualité y joue un rôle prédominant. Au Québec, on écoute plutôt la musique – on ne danse qu'en de rares occasions. La foule debout communiant avec les musiciens. Bras levés et le reste du corps se dandinant, des milliers de gens donnant l'impression de n'être qu'une seule personne. Ils font les mêmes gestes en même temps, reprennent les chansons ensemble, et hurlent leur plaisir d'un seul cri. Dans une admiration collective.

Une demi-heure après le concert, la place est vide, chacun reprenant son individualité afin de rendre plus intime sa joie. Dans le Sud, la musique sert d'abord à danser avec quelqu'un avec qui on rêve de se retrouver, sans toutefois parvenir à s'écarter de cette humanité affolante qui occupe complètement l'espace. Cette surpopulation rend impossible tout rapport intime entre deux êtres pourtant consentants. Les yeux fermés, les danseurs oublient la musique, et même le fait qu'ils se trouvent en public, pour pratiquer une danse assez proche de l'acte sexuel. La baise verticale.

Un ciel commun

Ce qui m'a frappé, dès les premiers jours, c'est le ciel du Québec. Il n'est pas différent de celui d'Haïti. Le soleil est aussi éclatant en hiver à Montréal qu'en juillet à Port-au-Prince. Pourtant, ce soleil n'arrive pas toujours à réchauffer la ville. Debout derrière la fenêtre, on a l'impression, à voir ce soleil en feu, qu'il fait particulièrement chaud dehors. Il m'a fallu des années pour accepter qu'il puisse faire froid sous un pareil soleil. Ce n'est pas le seul malentendu, car malgré mes quarante ans ici, j'ai encore de la difficulté à décoder certains comportements. Des réactions surprenantes de la part de gens qu'on connaît depuis longtemps sont monnaie courante. Heureusement,

sinon on s'ennuierait ferme. Et peut-être aussi qu'on ne me comprend pas plus que je ne comprends l'autre. On a tort de dormir sur ses deux oreilles dans les beaux quartiers quand la misère rugit à l'autre bout de la ville. On a surtout tort de laisser se déployer ici cette pauvreté, sous prétexte que les gens qui vivent dans une telle gêne viennent de pays où ils risquaient la mort, et que leur sort s'est donc rudement amélioré. En ignorant ainsi l'autre, c'est soi-même qu'on finit par mettre en danger. Je ne parle ici ni d'agressions, ni d'incendies, ni d'autres actes de violence, mais d'un subtil changement d'ordre moral qui nous enlève le droit d'utiliser nos sacro-saintes valeurs comme bouclier contre les barbares.

Les saisons

L'année est divisée, au Nord, en saisons. Et là, on est persuadé qu'il y en a quatre et on a un nom pour chacune d'elles.

Au Sud, on ne regarde le ciel que s'il va pleuvoir. C'est simple : il fait beau ou il pleut. Beaucoup plus de jours ensoleillés que de jours pluvieux. C'est pour cette raison qu'on ne s'intéresse pas trop, dans ces régions, à l'horoscope et à la météo. On sait comment la journée se passera : ensoleillée et sans rien à manger. Cette absence de surprises a l'avantage de rendre les gens moins candides face au malheur quotidien.

La vie, dans ce cas, dépend totalement de l'individu. Il ne perd pas son temps à tout mettre sur le dos du froid, de la canicule, de l'été qui tarde à venir, de l'hiver qui ne veut pas partir, de l'automne pourri, du verglas. Il n'a peur que d'une chose et c'est la pluie. Une foule si dense au centre-ville qu'on se dit qu'une émeute se prépare – en fait, c'est la foule ordinaire d'une ville surpeuplée. La police est sur les dents, se demandant comment elle pourra intervenir s'il se passe quelque chose. Une, deux, trois gouttes de pluie, et le marché se vide sous nos yeux. Ces gens, qui n'ont pas peur d'affronter l'armée, détalent dès la première goutte. Il faut reconnaître que les pluies tropicales arrivent à une folle vitesse et qu'elles sont brèves, mais violentes. Dans ce cas, le parapluie ne sert pas à grand-chose. Ce qui peut aider, c'est le parasol qui protège du violent soleil de midi, mais cet objet si utile a disparu de la circulation. Il était élégant, coloré, et les femmes le faisaient tourner au-dessus de leur tête, mais surtout il protégeait mieux que le chapeau. La vie se passait entre le parapluie et le parasol.

Alors qu'au Nord, la vie est rythmée par des saisons très contrastées où tout se joue : les émotions comme l'économie. À chaque nouvelle saison, on a l'impression d'habiter une nouvelle ville. Elle nous entraîne dans une farandole : de nouveaux habits, un nouveau

discours (on parle de choses différentes, d'une saison à l'autre), un nouveau sport, de nouveaux débats politiques (le ton change dès l'automne), une nouvelle cuisine (plus lourde en hiver). La vie est différente à chaque nouvelle saison. Quand on a goûté à cette diversité, on ne peut plus accepter un paysage monotone. La portion des saisons est tout de même inégale, et il arrive qu'on perde le printemps ou l'automne si l'hiver ou l'été s'allongent. Deux grandes saisons se font face : l'hiver et l'été. Le travail rigoureux en hiver, et le plaisir en été. L'esprit règne en hiver, et le corps triomphe en été. Une façon de dire que les grands débats qui divisent la société, souvent politiques, débutent dès l'automne pour mourir au pied de l'été. En juillet, l'esprit se vide, et on sourit aisément si on déguste une salade niçoise à la terrasse d'un café tout en écoutant du jazz. Comme si le Nord devenait Sud.

L'AMOUR

Ah, l'amour subit aussi l'influence des saisons! Tout est sous le contrôle de la météo. C'est une superstition. En Haïti, les pauvres prient le matin pour que la journée leur soit douce; ici on s'informe de la température pour la même raison. La prière du matin se fait en degrés : en février, on en voudrait plus et durant la canicule, on en espère moins. L'hiver est si rude qu'il est conseillé de se trouver une *blonde*. Elle n'est pas obligée d'être blonde, elle peut être camerounaise, puisque c'est un mot vidé de son sens racial. Dès le printemps, il faut la repérer, lui faire la cour pendant la canicule du mois de juillet, et tenter de la garder durant l'automne, en évitant les sujets épineux, afin de traverser, en toute quiétude, les longues nuits polaires. Si les choses se sont mal passées, on peut rompre au printemps, qui est une saison tampon, car on a une plage de temps chaud devant soi. De nouvelles têtes arrivent dans les parcs, se promènent en vélo, vous sourient dans la rue, ce sont des filles qui viennent d'accéder à la majorité amoureuse. Cette majorité n'a rien à voir avec la majorité légale. C'est en hiver que les seins poussent plus vite, dans la serre chaude des couches superposées de vêtements. La hâte est si grande de tout déballer dès les premiers jours de printemps.

Mais l'amour, que je pensais un sentiment universel, comporte aussi ses particularités locales. Dans l'approche de l'autre, on doit impérativement éviter le ton passionné ou romantique pour ne pas être perçu comme un *chanteur de pomme*. On pratique ici un lyrisme sec, contrairement au délire caribéen ou camerounais.

Une autre différence entre le Nord et le Sud, c'est l'occupation du territoire. À Port-au-Prince, cette ville surpeuplée, on passe son temps

à chercher un nid pour abriter son amour. C'est souvent impossible. Partout où l'on tente de se cacher, on se retrouve tôt ou tard sous le regard scrutateur de quelqu'un. Il n'y a pas un seul moment sans témoin, pas un seul moment intime possible. Alors qu'à Montréal, dès le printemps, les baisers publics pleuvent dans les parcs, dans la rue, dans les cafés, dans les discothèques et sur les bancs si chers à Brassens. Il arrive qu'un jeune homme invite une jeune femme à venir dans sa chambre, sans autre prétexte que de faire l'amour (dans d'autres pays, les prétextes sont variés et parfois étonnants, comme celui de lui montrer sa collection de timbres japonais). Mieux encore, ici les jeunes amoureux ont souvent, chacun, une clé. Un apport fondamental du féminisme, qui exige une certaine démocratie dans l'appétit sexuel. Cette minuscule clé donne droit à une si rapide intimité qu'elle raccourcit le temps du désir. On passe vite à la question pratique : quand va-t-on vivre ensemble (ce qui permet de minimiser le coût du loyer)? Ce saut entre le moment de la rencontre et celui de se retrouver au lit n'influe-t-il pas sur la durée de la vie à deux? m'a demandé dernièrement un cadre ivoirien de passage à Montréal. C'est une question d'une autre époque et d'un autre lieu.

LA LANGUE

La question la plus brûlante ici est celle de la langue. Elle s'accompagne de l'héritage de la colonisation. Une question et un problème au cœur de l'identité québécoise. Au Canada, la France a dû affronter l'Angleterre en duel singulier, et elle a perdu la bataille des Plaines d'Abraham en moins de vingt minutes. Depuis, le Québec vit une grave crise d'identité. Et la langue française devient le point focal de cette tragédie. On la préserve. Mieux, on la défend. Contre tout le monde – même des Français. D'autant qu'on a dû laisser en chemin la religion catholique, c'était le ticket pour la modernité. Il ne reste donc que la langue, si on ne veut pas quitter l'espace de la latinité et devenir instantanément des Anglo-Saxons. La langue française n'empêche pas le Québec d'être une nation nord-américaine, mais elle reste son dernier lien avec la France. Venant d'Haïti, une ancienne colonie française, j'ai été étonné de constater cette étrange posture que tient la langue française ici. Elle ne recule pas, elle attaque, en s'inventant parfois une situation plus tragique qu'elle ne l'est en réalité. L'impression que la langue est la dernière brigade lancée contre l'armée de Wolfe dans cette interminable bataille des Plaines d'Abraham qu'on rejoue sans cesse dans sa tête, fixant à jamais ces vingt minutes dans la conscience collective.

Je vais tenter de comprendre ce rapport particulier entre le français et l'anglais. Particulier veut dire que les mots *français* et *anglais* ne

désignent pas toujours la langue, et qu'ils cachent d'autres définitions. Par exemple, quand on dit de quelqu'un qu'il est *bilingue*, on ne veut pas dire qu'il parle deux langues, mais plutôt qu'il s'exprime en français et en anglais, et qu'à une certaine époque il aurait été vu comme un traître. Au point que certaines personnes cachaient le fait qu'elles pouvaient comprendre l'anglais. Mais les Québécois s'expriment dans un excellent anglais, avec un parfait accent nord-américain – est-ce une des nombreuses ruses de la colonisation? Je trouve cette situation souffrante et confuse, mais jamais ridicule. Sur toute la planète, on mène, chacun à sa manière, une guerre contre la colonisation, ou plus difficile encore, contre ce que la colonisation a fait de nous.

Je viens d'un pays où l'on s'est battu longtemps contre l'hégémonie de la langue française. Tout ce qu'on dit de l'anglais ici, je l'ai entendu là-bas à propos du français. Donc, me suis-je dit, ce n'est pas une question de langue, mais de condition, comme on parle de la condition féminine ou la condition noire. Et cela m'a totalement réconcilié, d'une certaine manière, avec le français. Quand on parle du *français*, on parle plus de culture que de langue. Et quand on parle de l'*anglais*, on ne parle pas de la langue anglaise, mais du colonisateur. D'ailleurs, les Québécois se sentent plus proches des Américains que des Canadiens, et les Canadiens plus proches des Américains que des Anglais. On a envie d'inventer un nouveau théorème : deux entités ressemblant à une troisième se ressemblent entre elles, sauf que le Québec ressemble au Canada autant qu'un poisson ressemble à une bicyclette. Les Canadiens ont l'impression que le bulldozer culturel américain les aurait complètement laminés si le Québec n'avait pas été là. La télé américaine a transformé plus fortement qu'ailleurs la culture canadienne. Le cinéma canadien, c'est le cinéma américain au ralenti. Certains Américains croient que le Canada est un État américain. Pour le Canadien, la seule chance d'affirmer une identité propre par rapport aux États-Unis reste le Québec. Le Québec, si centré sur lui-même qu'il défie, à sa façon, l'impérialisme américain.

Tout cet enchevêtrement est bien compliqué, mais reste quand même moins tragique que la situation politique haïtienne, ou celle de certains pays africains. En fait, les Québécois et les Canadiens ne sont que des Nord-Américains. Au fond, l'Europe ne les intéresse pas vraiment. Ils ne se servent de l'Europe que comme bouclier dans ce combat sans fin pour une implantation définitive en terre américaine. Pour ceux que l'expression « implantation définitive » fait sourciller, je rappelle qu'à l'échelle européenne la découverte de l'Amérique, en 1492, est une histoire assez récente.

La religion

On a l'impression d'une société aussi laïque que si c'était un pays communiste. La religion est en réalité plus présente qu'on ne le croit, même si elle mène une vie souterraine. Si le catholicisme a pu survivre à la Révolution tranquille, c'est parce que le Québec est une trop jeune nation pour se permettre de tout chambarder. Ça coûterait trop cher. D'où le fait que les rues, les villes et les villages dans une grande majorité gardent encore leur nom de saints catholiques. Comme il fallait tout nommer, dans la plus vaste opération de sanctification d'un territoire jamais entreprise dans la chrétienté (on n'a pas été si loin en France, ni même en Italie), certains noms de saints m'ont semblé peu catholiques (saint Lin, saint Zotique, saint Ours, saint Pie, saint Tite – inconnus au bataillon). On vous dira qu'il ne faut pas effacer les traces de l'histoire. J'y vois une des particularités de cette société dont la règle fondamentale consiste à ne jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. On garde tout ce qui constitue cet héritage qu'on finit par entasser dans le grenier. On en ressortira un morceau si le besoin se fait sentir.

Pour faire face à la montée de l'islam, on commence à remettre la religion au goût du jour. On n'hésite pas à descendre du grenier le vieux père Noël qu'on tente d'exposer devant la mairie. Si on n'hésite pas à opposer avec succès une langue à une autre (l'anglais et le français), on fera de même pour la religion (l'islam et le catholicisme). L'affaire se révèle cette fois plus compliquée, car la grande majorité des musulmans vivant au Québec parlent français. On ne pourra pas utiliser contre eux l'argument de la langue. C'est d'ailleurs grâce à la politique de l'immigration, qui favorise le français, qu'ils sont ici. On avait averti l'État québécois qu'il y aurait sous peu un problème de religion, mais la réponse de l'administration fut implacable : la langue prime sur tout. Le danger de perdre notre langue était trop angoissant pour résister à l'arrivée massive de francophones. Cette fois, c'est la religion qui menace un Québec qui croyait avoir déjà réglé la question. Heureusement qu'on avait conservé quelque part dans le grenier cette religion catholique si décriée en d'autres temps, sinon on se retrouverait dans de beaux draps, avec des gens qui partagent notre langue sans partager « nos valeurs ». Il aurait fallu définir ces valeurs. Ça prend beaucoup de temps et on n'est pas loin de tomber dans un débat interne, alors qu'en hissant le drapeau de la judéochrétienté, on se fait tout de suite comprendre. C'est ainsi que pour résoudre un nouveau problème, on fait appel à un plus vieux. On dit en Haïti que seul le fer peut couper le fer. Zone sensible, Mongo.

La démographie

Dans *Le Déclin de l'empire américain*, Arcand signale que la question du nombre reste fondamentale pour la survie d'une société. « Le nombre, le nombre, le nombre », ne cesse de marteler un des personnages du film. Pour sauver la culture québécoise dans les années 50, l'Église avait pris en charge sa démographie. Elle a donc mis au travail la femme, en exigeant d'elle un certain nombre d'enfants. Au-delà du raisonnable. D'où cette explosion démographique. Si ce rêve d'habiter complètement ce vaste territoire a réussi, c'est parce qu'on avait fait du ventre de la femme un trésor national et un bien d'État. Après avoir fourni des bébés par milliers, afin qu'on puisse faire du français une langue vivante, mieux encore, une langue durable, la moutarde commença à monter au nez de celles qui fournissaient les bébés. Sinon, ça n'allait pas arrêter, car il y avait encore de vastes espaces non habités où envoyer de jeunes prêtres. Les femmes ont regardé la carte et ont hurlé : « Ça suffit! » L'État a compris qu'on allait manquer de lait, d'écoles, d'arénas, enfin qu'on ne s'était pas équipé pour aller aussi vite, et il a ordonné d'arrêter la machine à bébés. On reprendra plus tard.

C'est là que la femme québécoise a dit qu'il n'y aurait pas de plus tard, et qu'elle allait casser les machines : la machine à marier, la machine à bébés, et toute cette propagande qui fait l'éloge de la reine du foyer. Elle ne voulait plus rester, elle voulait sortir de la maison. Elle voulait travailler dehors, ne sachant pas qu'elle ne cesserait pas pour autant de besogner à la maison. Elle voulait aller danser. Elle voulait aller au cinéma, au théâtre, puis faire du cinéma, du théâtre. Elle voulait tout. Il lui suffisait de franchir la porte. Pas si simple, car le prêtre se tenait dans l'embrasure pour l'empêcher de sortir. Étonnamment, ce prêtre était son fils. Toutes les familles avaient fourni un certain nombre de prêtres, de sœurs à l'Église. Le fils face à sa mère, disons face à sa sœur, car la génération de la mère était déjà perdue (à quelques brebis galeuses près). La femme a donc compris que le problème n'était pas le prêtre, mais l'Église, et qu'il fallait s'en débarrasser.

Que pouvait faire une pauvre femme face à une des plus vieilles et des plus solides institutions du monde? Elle a entrepris un combat clandestin dont on ne parle pas, encore aujourd'hui. Un combat sans affrontement direct. En surface, c'était un combat entre des valeurs religieuses, parfois rétrogrades, et la modernité républicaine (la séparation de l'Église et de l'État). Mais en réalité, les femmes n'en pouvaient plus de cette condition inhumaine. Elles se sont alors révoltées. Et c'est ainsi que l'avortement, la pilule, le divorce firent une entrée puissante dans la culture québécoise. Le but étant de casser la machine. Le féminisme fut un facteur déterminant dans cette

accélération de l'histoire. Cette résistance était partie de la base, non de l'élite. Ce n'est jamais l'aristocratie ni la bourgeoisie qui peuplent une société, mais bien les petites gens, ceux dont l'acte essentiel dans la vie est de donner la vie.

La Révolution tranquille

C'est un moment charnière de la culture québécoise, mais si identifiable qu'on peut proposer une date : l'arrivée de Jean Lesage au pouvoir à l'été 1960, avec le slogan « Le début d'un temps nouveau ». Et c'est là le problème. Car depuis, on a tracé une ligne rouge dans la mémoire collective. D'un côté « la Grande Noirceur », de l'autre, la modernité. La modernité apparaît donc à partir de 1960. Et avant c'était quoi? Le temps d'avant la lumière, d'avant la Baie-James, cette centrale hydroélectrique qui a permis le développement industriel du Québec. Depuis, on semble croire à une génération spontanée née de la liberté sexuelle, de la butte à Mathieu, des Cyniques, de l'*Osstidcho*, des *Belles-sœurs*, des monologues d'Yvon Deschamps, des chansonniers et des polyvalentes.

Mais tout ce mouvement vers la lumière a débuté bien avant 1960. Il fallait bien une élite pour oser rêver à un projet si subversif : le remplacement de l'Église par l'école. La colonne vertébrale d'un projet si ambitieux, c'est l'argent. D'autant qu'on est en Amérique du Nord, dans un système capitaliste. Sans argent, on ne pourrait faire marcher ce train de la modernité que la Baie-James et la tenue ici de l'Exposition universelle en 1967 ont mis sur les rails. Et c'est là qu'intervient la Caisse populaire Desjardins. L'argent devient, avec la langue et la religion, le moteur d'une société en effervescence. Un combat mené surtout contre l'obscurantisme qui maintient en état d'isolement. Et donne à l'individu ce sentiment d'infériorité. Le Québec mène courageusement cette guerre depuis une cinquantaine d'années. Et c'est d'autant plus difficile qu'il entend avancer en ne laissant personne derrière.

La rumeur du monde

Deux navires dans la nuit

Jusqu'à tout récemment, soyons plus précis, jusqu'à 1989, l'année de la chute de l'Union soviétique, les deux mondes du Nord et du Sud vivaient en parallèle. Comme deux navires qui se croisent dans la nuit. Quelques touristes du Nord descendaient au Sud, attirés par la chaleur et un monde soi-disant primitif, mais rares étaient ceux du Sud qui montaient vers le Nord. Le Nord n'ouvrait ses portes que pour laisser passer des hordes désespérées dans l'unique but de les exploiter jusqu'à l'os. Ils n'étaient pas identifiés comme des esclaves, mais plutôt comme des ouvriers illégaux, une bien faible distinction. Même cette situation était contestée par une certaine partie de la population qui les accusait de vouloir leur voler leurs jobs. Un travail que les gens du Nord refusaient pourtant de faire. Aujourd'hui, rien ne semble pouvoir empêcher les gens du Sud de monter au Nord. Ni les conditions difficiles du voyage, ni les requins en tous genres, ni la trahison des capitaines de bateaux, ni la cupidité des intermédiaires qui leur font payer le voyage au prix fort, ni les lois drastiques des pays du Nord contre l'immigration massive, ni la désillusion de ceux qui sont parvenus à s'installer au Nord. Rien ne nous dit si ça s'arrêtera avant que le dernier individu du Sud ne pose le pied au Nord.

L'immigration

C'est la seule chance de renouveau d'une société démographique épuisée. De plus, l'immigration permettra de rompre avec cette opposition classique Nord-Sud, car plus on se connaît, moins on se diabolise. On a eu pendant longtemps, disons depuis la fin de la Seconde Guerre jusqu'au démantèlement de l'Union soviétique, une opposition Est-Ouest. Il s'agissait de puissances guerrières s'affrontant de manière symbolique. L'opposition Nord-Sud indiquait plutôt deux mondes que la richesse séparait. Le lien était que la richesse de l'un était solidement reliée à la pauvreté de l'autre. On en discutait dans un Québec qui n'a pas un œil pour la scène internationale. Puis, le Québec a développé son propre débat, en se questionnant sur la manière de régler le problème de l'immigration. Ce ne sera sûrement

pas par humanisme (un catholicisme laïque), mais plutôt par une analyse froide de la question.

Si on commençait par répondre à la question : pourquoi veulent-ils monter au Nord? Peut-être parce que le Nord a déjà été au Sud. Un chemin peut se faire dans les deux sens. Sinon le bateau de migrants coulera dans les eaux glauques de l'intolérance ou de la bondieuserie. Ce ne sont que des théories qui provoquent des discussions épuisantes où l'on cherche à manipuler l'autre, jusqu'à ce qu'on se retrouve devant un être de chair et de sang : Mongo.

Télescopage du temps

La rencontre avec Mongo m'a fait revivre mon arrivée ici durant l'été 1976. Je me souviens de ce premier appartement mal chauffé, de mon premier boulot, et du moment exact où j'ai compris que j'étais ici pour rester. Comme Mongo, je ne voulais pas me faire absorber par ma culture d'origine. Je ne cherchais surtout pas la chaleur d'une communauté où je pouvais partager avec les gens la même langue, les mêmes goûts culinaires et musicaux et les mêmes inquiétudes face à l'autre. J'évitais tout ce qui me rappelait la vie d'avant. Je chassais vite le moindre souvenir qui effleurait ma mémoire avant qu'il ne se métastase et fasse de moi un esclave de la nostalgie. J'ai un ami qui n'a pas pu résister longtemps à l'appel d'une libellule se posant sur un bâton, dans un marais près de l'endroit où il a passé son enfance. Plus le souvenir semble banal au départ, plus il s'amplifie au fur et à mesure que le temps passe. Dans les premiers jours, c'est une guerre entre un présent si chaud et un passé qui refuse de devenir passé. Est-ce pourquoi je ressens aujourd'hui une certaine affinité avec ce jeune homme qui doit avoir l'âge que j'avais en arrivant dans cette ville? Le premier combat, c'est toujours contre le confort communautaire, d'une certaine manière contre ce qu'on a été. On ne cherche pas à se renier, mais à refuser de vivre ici comme si on était là-bas.

C'est une guerre invisible pour ceux qui n'ont jamais vécu une telle aventure. Je comprends la détermination de Mongo à prendre ses distances avec son oncle. J'avais eu la même réaction face à un oncle qui voulait à tout prix me ramener dans la moiteur du ghetto, cet espace à Montréal où il fait toujours la même température qu'à Port-au-Prince. Là où on n'a pas besoin d'interpréter chaque parole ou chaque geste de celui qui nous ressemble en tous points. Mais si on ne résiste pas à cette facilité, on risque de s'enfermer dans une espèce de *réserve* où les enjeux ne sont pas ceux de la grande ville. Et où il est possible de passer sa vie en ignorant les grands débats qui traversent la société. À se construire ainsi un monde où les incertitudes de la

réalité sont absentes, ne risque-t-on pas de faire de sa vie une fiction? Je me revois en train de déambuler dans les rues de Montréal. Cette griserie à découvrir une ville neuve. De piquantes odeurs, des couleurs surprenantes, des formes inédites. Nos nerfs constamment en alerte. Même quand on cumule toutes les angoisses du monde (le loyer, la nourriture, la solitude, etc.), on espère à chaque coin de rue que la beauté va surgir dans sa plus forte convulsion. Je suis allé acheter à la Librairie du Square un magazine avec un dossier sur Gombrowicz que je voulais depuis un moment. Je me suis installé au café, à la table du fond, j'ai commandé un café, et pendant une heure je me suis plongé dans l'univers de l'étrange monsieur Gombrowicz.

Pourquoi sont-ils ici?

C'est naturel de se demander, dans un cas comme dans un autre, pourquoi tout ce remue-ménage sur la planète depuis un moment. Pourquoi tant de gens se déplacent-ils d'un point chaud à un point froid? De l'Afrique à l'Amérique du Nord ou à l'Europe? Les choses s'accélèrent. La planète risque même de basculer si tout le monde se retrouve dans le même coin. La cadence s'est accélérée avec la chute de l'Union soviétique, qui s'occupait d'une moitié de la planète pauvre. L'extravagante défaite de l'Est a tout débalancé. La Chine est devenue capitaliste et la Russie sort à peine d'une saison de banditisme pour entrer dans une sorte de capitalisme sauvage. Poutine, malgré ce sourire énigmatique, semble avoir la violence spontanée d'un Yvan le Terrible et l'ambition démesurée d'un Pierre le Grand. Les règles de la démocratie paraissent le gêner aux entournures. Et de plus en plus d'intellectuels occidentaux commencent à légitimer ses actions en tablant sur le fait que la Russie a besoin de se refaire une santé, et qu'un dictateur est toujours préférable à l'absence de chef. La Chine, quant à elle, remplace carrément la politique par le commerce de détail. À l'Est comme à l'Ouest, on ne voit plus la planète que comme un immense centre d'achat.

La nouveauté vient du Sud, où le Moyen-Orient côtoie l'Afrique et l'Amérique du Sud, de ce Sud que la famine, l'intolérance religieuse et la violence politique poussent à chercher une vie meilleure au Nord. Ce Nord où l'on trouve de quoi manger, une certaine tolérance religieuse et une relative paix sociale. Mais pourquoi le Nord accepte-t-il d'être la vache à lait du Sud? C'est que la vache n'a pas de veaux. Et le confort rend sa population impropre au travail de base. Il y a un niveau où l'Occidental ne veut plus descendre. Un salaire et une condition de travail qu'il refuse totalement. En acceptant ces affamés, le gouvernement donne la possibilité à sa population de monter d'un

cran dans l'échelle économique, et se ménage ainsi une éphémère paix sociale. Donc si le Sud monte au Nord, c'est simplement qu'il y a un vide à combler. Le Sud, c'est un trop-plein d'individus et de violence. La famine, source de déséquilibre politique, jette des populations entières dans les jouissances métaphysiques de l'opium religieux.

Il y a eu pourtant des avertissements. Des analystes avaient depuis longtemps prévu cette migration – l'agronome René Dumont dès 1962 avait lancé son cri d'alarme : *L'Afrique noire est mal partie*. On avait fait la sourde oreille. D'autant que le Nord n'est pas totalement innocent dans cette situation sans issue où se trouve le Sud. Ce n'était pas mauvais d'avoir sous la main une telle réserve d'énergie humaine qui pouvait à tout moment remplacer le prolétariat remuant du Nord. Les syndicats devenant de plus en plus gourmands, le capitalisme occidental cachait ce joker dans sa manche : ces hordes d'affamés qui pouvaient à tout moment remplacer les honnêtes ouvriers du Nord. L'immigré remplace l'ouvrier. Cet ouvrier abusé qui croit que l'immigré lui vole son travail, alors que celui-ci ne fait que le remplacer dans une situation intolérable, pour que ce dernier puisse grimper d'une marche l'échelle sociale – s'il peut exister une échelle dans l'enfer de l'usine.

DESTINS CROISÉS

Maintenant que le Sud est installé au Nord, on croit l'intégration impossible. Coutumes, religions et langues différentes séparent l'un de l'autre. Et on insiste sur ces points de dissonance. Alors que ce n'est pas l'essentiel. À force de frottements, on n'aura pas besoin de deux décennies pour accommoder tout cela dans la grande chaudière urbaine. Mais l'Occident, qui a eu besoin de quelques millénaires pour construire une civilisation exceptionnelle, et de quelques siècles pour ériger ces magnifiques cathédrales de pierre, est devenu si impatient quand il s'agit de tricoter des relations humaines. Cela se traduit par des affrontements constants entre la police et les jeunes immigrés, avec de brèves périodes d'accalmie, qui ne font que retarder le moment de cohésion sociale.

Pourtant, dans tout ce brouhaha, on oublie le seul fossé qui risque de s'élargir. C'est le rapport avec l'État. Pour l'Occident, l'État est une personne morale. C'est à l'État qu'on demande de défendre l'identité nationale. La Constitution tente d'infuser dans la réalité un rêve de société. Tandis qu'au Sud, l'État demeure l'ennemi du peuple. Aucun écrivain du tiers-monde, s'il n'est pas un mouchard, n'espère recevoir une subvention du ministère de la Culture de son pays. La culture, là-bas, c'est tout ce qui s'élève contre l'État. Tandis qu'ici c'est l'État

providence qui permet à la culture de survivre. Résultat : là-bas, on meurt parfois d'une balle dans la nuque, et ici d'un cancer de la prostate. Chacun son destin.

CARNET NOIR : Depuis quelque temps, je me lève au milieu de la nuit pour lire de la poésie. Puis je me rendors doucement avec des images chagalliennes imprimées sur mes paupières. Je me lève tôt le matin pour apporter quelques corrections au texte écrit la veille. J'observe de la pénombre du salon la lumière se lever sur la ville. Sans cette lumière si éclatante en hiver, on serait tous dépressifs. Si l'on demande ce que Montréal possède de plus précieux, je dirais cette lumière si sensuelle sur la peau et si apaisante pour l'âme. De fugitives pensées que j'accueille ou refuse, selon mes possibilités mentales. J'ai tendance à me protéger des attaques répétées de ces souvenirs (ce passé comme un bulldog qui ne lâche jamais prise) qui n'ont d'autre but, maintenant qu'ils savent qu'on ne peut plus revenir en arrière, que de vous plonger dans cette mélancolie paralysante.

Je me secoue pour descendre à la radio. Je peux choisir le sujet dont je veux parler – j'ai toujours insisté pour avoir ce droit. Intellectuellement, je ne sais pas obéir. Au début, les gens se sont étonnés. C'est si reposant de se faire dire sur quoi on doit réfléchir. Pour moi ce n'est jamais du théâtre. Je vais toujours jusqu'au bout. L'idée, c'est de rester soi-même. Il n'y a pas de moment moins important qu'un autre. Mouvement continu. Tout est lié. Si on est intègre, on n'a qu'à suivre son instinct, qui est simplement la somme de ce qu'on investit dans l'instant. On ne se coupe jamais de son passé.

Int. Radio. Dimanche matin

CARNET NOIR : Les nouvelles arrivent d'Irak, de Chine ou du Soudan – les points chauds. Pêle-mêle. Un panda est né au zoo de San Francisco. La nuit dernière fut rouge à Toronto. Fusillade en Corée. La bourse de New York s'affole. On propose du café chaud avec des bagels au fromage aux invités qui viennent nous parler de leur film, de leur livre ou simplement de leur inquiétude face à la marche du monde. Comme une grande marmite où tout a mijoté durant la nuit. S'il fait jour ici, là-bas on dort déjà. On n'aurait pas pu survivre sans cette symétrie. Difficile d'imaginer tout le monde debout sur la tête. On bouge, mange, tue, meurt, dort en même temps. L'heure universelle. La minute planétaire éternelle. L'épuisement d'un coup. Cette alternance du bruit et du silence maintient l'équilibre de nos nerfs. La radio fait le relais entre la société des dormeurs et celle des éveillés. Une petite fenêtre lumineuse. On discute, sur un ton feutré, de ce qui s'est passé durant la nuit. Une activité constante où brusquement on sent battre le cœur du monde. De ce monde où certains nous écoutent encore sous les draps. On me fait signe d'entrer dans le studio. Un œuf chaud. On se sent protégé contre les malheurs de cette planète qui n'arrête pourtant pas de crier sa douleur. L'équipe autour de la table qu'anime un Franco chaleureux, mais toujours aux aguets. C'est un cuisinier qui, tout en surveillant ses casseroles à la cuisine, participe activement à la conversation qui se passe au salon. Nous sommes plusieurs avec des expertises particulières : deux philosophes, un chroniqueur sportif qui s'affale presque sur la table comme un vieux chien endormi, mais méfiez-vous, car il a la patte plus rapide qu'un jeune chien, un chroniqueur artistique à la fois acide et gai, une météo plus vive que la fonction ne le demande et des invités qui vont et viennent comme si c'était un moulin. L'impression qu'on s'est tous donné rendez-vous chaque dimanche dans un petit café un peu bruyant. Soudain la petite lumière rouge s'allume. C'est mon tour. Une sorte de gravité me fige presque. Je ne suis plus seul. Je parle à des milliers de gens. Ma petite voix court les rues pour s'infiltrer dans les maisons. On m'accueille ou on me ferme la porte au nez afin de m'empêcher d'atteindre l'oreille de l'auditeur à moitié endormi. Il arrive que je surprenne des couples en train de faire l'amour. D'autres terminent leur premier café. Et je tente de faire surgir sur leurs lèvres le premier sourire du jour. Aujourd'hui je traite de la parole et du silence.

PETITE HISTOIRE DE LA PAROLE

Je n'ai pas dit « petite histoire de la langue ». On confond souvent langue et parole – la parole, c'est l'usage que l'on fait de la langue. Ici,

on ne vénère que la langue. Pourtant, à quoi sert la langue si on est silencieux? Ou pire, si on est un *taiseux*? Un *taiseux*, c'est le contraire d'un *niaiseux*. Le *niaiseux* parle à tout bout de champ; le *taiseux* abuse du silence.

Pendant longtemps, au Québec, on était soit l'un, soit l'autre. Si la génération des années 50 jusqu'au début des années 70 en fut une de redoutables *taiseux,* les années 80 virent l'éclosion des *niaiseux* roses. Il faudrait un jour décrypter le rapport étrange qu'entretient le silence avec l'hiver. Si vous êtes arrivé à la fin des années 80, vous avez l'impression que les gens d'ici sont bavards. Cela n'a pas toujours été ainsi. Les années de la Grande Noirceur furent si terrifiantes qu'une publicité à la télé, au milieu des années 70, a jugé bon de pousser les gens à la parole : « On est six millions, faut s'parler ». Mais le dégel avait commencé vers la fin des années 60. S'il faut mettre une date, je dirais à l'Expo 67 – tout était si nouveau qu'il fallait en parler. L'électricité à gogo de la Baie-James a joué un rôle aussi dans ce printemps de la parole.

La parole a deux sources : le père et la mère. Je dis le père et la mère, car à cette époque l'homme et la femme n'existaient pas encore. Un homme était un religieux ou un mari. La société ne voyait en eux que des agents de reproduction. Si vous venez du Moyen-Orient, vous comprendrez facilement.

La parole du père est née du silence. Le père était auparavant bûcheron. Dans la forêt, on doit rester aux aguets. Tout bruit inédit est un signal de danger. Quand l'homme n'est pas dans le bois, son esprit y est. La parole de la mère vient de la radio. C'est un bruissement intelligent, mais incessant. La mère veut raconter sa journée au père. Les nouvelles chansons des vedettes de l'heure, la cuisine, les informations. Et même l'Afrique. La famine, les guerres, les découvertes scientifiques, les grandes aventures. Le monde extérieur. Lui fait semblant de ne pas écouter, mais il ne perd pas une miette de son bavardage luxueux. Ce sont les mères qui ont relayé dans les foyers les réflexions qui ont permis la Révolution tranquille. Il ne faut pas entendre là des idées intellectuelles, mais tout ce qui se passait hors du foyer : les inventions qui ont allégé le fardeau de la femme et dont on parlait grandement dans les magazines féminins, les nouvelles du monde, même censurées par un clergé crispé, les chroniques de cinéma et de théâtre. La radio charriait une culture diversifiée, amusante et finalement étourdissante. Du fond d'une cuisine à Rimouski, on rêvait à Paris ou à New York. Les jeunes un peu fortunés y allaient et revenaient avec des récits épiques où le rêve se mêlait à la réalité. La mère rêvait en regardant par la fenêtre, pas plus de quelques minutes, car on avait toujours quelque chose à faire dans une

maison de 13 enfants.

Franco : Et le père?

Moi : Il a bien tenté quelquefois de parler de la forêt. C'est tout un monde aussi. Mais tout ce qu'on peut en raconter, c'est le silence. Et c'est impossible de parler du silence sans le dénaturer. Alors il se tait. D'où la pauvreté de sa langue – justement, elle n'a pas été assez utilisée.

Finalement, on ne partage le silence qu'avec des gens qui peuvent décoder toutes les nuances de ce silence. (Une minute de silence.) Quand je ne parle pas, c'est que j'écoute. On ne sait jamais, quand les deux se taisent, qui écoute l'autre. Bon, pour finir, le père se réfugiait à la taverne. Un endroit où les femmes et la conversation étaient interdites. La seule conversation qu'on entendait dans une taverne digne de ce nom, c'était celle de l'homme si saoul qu'il se fâche de ne pas se rappeler le nom de sa femme. D'où l'invention du terme *chose* à la place d'un nom qu'on a oublié ou qu'on fait semblant d'oublier.

Cette terrible guerre entre la parole et le silence a duré un long moment. Mais l'avenir était à la mère et à son univers tissé de nouvelles fantaisistes, d'objets hétéroclites, de musiques étrangères et de cuisines exotiques qui lui permettaient de rêver. C'est le monde moderne obsédé par la jouissance. Tout ce qu'elle écoutait à la radio s'était un jour manifesté avec l'Expo 67. Elle a été la première à prendre le métro pour aller déguster ces nourritures exotiques, danser ces merengues étranges, écouter des langues si musicales qu'on ne sait plus si on est séduit par la langue ou par celui qui la parle. Ah, l'espagnol si sensuel! Voilà, le mot est dit : sensuel. C'était le temps de la vie ruisselante, débordante de sensualité, cette sensualité que l'Église abhorrait. Le monde féminin triomphait. La mère rentrait à la maison, radieuse, inondée (pourtant il n'a presque pas plu cet été-là) au moment où le père, comme à l'ordinaire, filait à la taverne. La femme était née, alors que l'homme restait encore enfermé dans le silence.

Franco : Ce sont encore les femmes qui ont mis un frein à cette logorrhée verbale?

Moi : Quand madame Tremblay parlait trop en ramassant son linge, juste avant que le grain ne passe, madame Gagnon lui répondait : « Bon, c'est ça qui est ça ». Ce qui veut dire : « Je n'ai pas que ça à faire ». Madame Tremblay aurait bien voulu insister, car le souper mijotait tranquillement, mais madame Gagnon avait déjà tourné le dos. Madame Tremblay, qui espérait reprendre la conversation une autre fois, lançait alors un timide « Entéka… » (en tout cas). Ce qui veut dire : « Je te laisse aller pour aujourd'hui, mais… » On peut

penser que madame Gagnon voulait simplement avertir madame Tremblay de ne pas trop rêver. Pour le moment, aucune digue ne pourrait empêcher cette parole hydraulique de tout emporter sur son passage.

Franco : Qui pourra arrêter alors la femme?

Moi : Personne pour le moment... Elle ne perdra le monopole du verbe que vers le milieu des années 80, avec l'arrivée de l'homme rose. Un flux verbal qui devrait fonctionner en coupe-feu face à la parole de la mère. C'est aussi une parole qui étonne et séduit, car cela faisait longtemps qu'on n'avait pas entendu un homme se passionner pour autre chose que le sport. C'est la féministe qui avait ordonné à l'homme de parler : « Parle, parle ». Et dès qu'il a commencé à parler, elle lui a demandé de pleurer : « Pleure, pleure ». Une fois la vanne ouverte, on ne pouvait plus l'arrêter sur la pente glissante des larmes. Et l'homme rose était né. Et cet homme rose allait s'emparer, en un clin d'œil, de tous les domaines d'activité de la femme : danse, cuisine, langues étrangères, cosmétologie, romans psychologiques, comédie romantique, mode, tout un vaste espace culturel qui n'appartenait auparavant qu'à la femme. Les clichés bougèrent à une vitesse qui prit tout le monde par surprise, créant ainsi un sentiment de perte de repères durant une longue décennie. Et le retour timide, mais sûr du silence. Ce silence que les machos savent manier comme un lasso pour attraper les jeunes filles par le cou.

Vie de café I

CARNET NOIR : Pourquoi je viens si souvent au café? Parce que j'espère rencontrer quelqu'un d'étonnant chaque fois que la porte s'ouvre. On se dit : ça va être lui ou elle qui va m'entraîner dans une aventure plus rocambolesque que la fiction. On n'écrit pas pour rêver le monde, on voudrait que le monde ressemble à notre rêve. Pouvoir les yeux ouverts enjamber la fenêtre pour tomber dans un univers qui épouse notre rêve. Cette réalité est comme fabriquée par des gens qui ont cessé de rêver depuis longtemps parce qu'ils ne dorment même plus.

Cette agitation incessante m'épuise, je le répète depuis un moment. Si le monde pouvait ressembler à ce café presque vide où des gens lisent, dessinent, conversent à voix basse. On se salue en arrivant, et il arrive qu'on règle l'addition pour quelqu'un qui cherche depuis un moment de l'argent dans ses poches. On ne cherche pas à humilier l'autre et les rapports de pouvoir sont réduits au strict minimum. Une fille raconte une histoire qui vient de lui arriver, et personne ne cherche à rigoler en douce. Le problème, c'est que si nous régnons dans un univers fait de paradoxes et de symboles, nous n'avons aucun pouvoir dans le monde concret. Il nous manque ce goût de l'action, et ce sens des choses de la vie quotidienne. À part ça, notre monde est idéal. Il y a une nouvelle d'Hemingway que je n'ai pas lue, quelqu'un me l'a racontée et je ne sais même pas qui. C'est l'histoire d'un jeune homme qui travaille dans une sorte de Burger King de cette époque-là. Son temps de travail terminé, il n'arrive pas à quitter l'endroit parce qu'il est bien éclairé alors que les ténèbres sont dehors. Je n'arrive pas à quitter ce café, ni cette ville, ni même cette vie. Ce n'est pas l'idéal, mais il fait si noir dehors.

J'en étais à mon deuxième café quand Mongo est entré.

— Je suis passé hier, mais vous n'étiez pas là.

— On peut se tutoyer, Mongo. On est assez strict sur le tutoiement ici. L'obsession démocratique, tu comprends. Nous sommes tous au même niveau, jusqu'à ce que tu découvres que c'est illusoire.

— Tu n'étais pas là, hier?

— Je ne viens pas ici chaque jour. Sauf si je dois rencontrer quelqu'un. C'est là que je prends tous mes rendez-vous. Comme ça, si j'oublie l'heure, je sais au moins le lieu. J'appelle ici et je demande si

on m’attend.

Son rire éclatant fait vibrer la pièce, lui apportant une nouvelle vitalité.

— Moi, je ne prends jamais de rendez-vous. J’apparais, je disparais.

— Tu peux faire ça au Cameroun où c’est toujours l’été. En hiver, il faut prendre rendez-vous, et surtout arriver à l’heure.

— Ils me font pitié, tous ces gens avec une montre au bras. On est en train de causer et après cinq minutes ils se mettent à regarder leur montre. C’est ça, la civilisation : se faire régler par une montre.

— Tu ne me feras pas croire qu’il n’y a pas de montre au Cameroun…

Il rit de nouveau.

— Je t’ai entendu ce matin. Tu peux dire tout ce qui te passe par la tête?

— On peut très bien gagner sa vie en faisant semblant de réfléchir.

— Personne ne met la main à la pâte?

— Oui, mais pas en ville. En ville, c’est le cerveau. En région, c’est la main. En ce moment c’est la guerre entre le cerveau et la main.

— On ne peut pas se servir des deux?

— Le cerveau est trop loin de la main, et la région de la ville. Si tu répètes ça, on t’étripera.

— Et pourquoi?

— Zone sensible.

— Terrain miné?

— Pas plus ni moins miné qu’une autre société. Sauf qu’il faut savoir où marcher.

— Pourtant à la télé il n’y a que des humoristes.

— On peut rire de tout, sauf de…

— De quoi?

— On ne le découvre qu’en faisant une blague qui ne fait rire personne.

— Je ne te crois pas. Tu dois sûrement connaître un certain nombre de points sensibles à éviter. Tu pourrais me les indiquer?

— Rien ne vaut l’expérience.

— Ça se partage aussi.

Un temps.

— Tu as marqué un point là… Un café?

Je fais signe à la serveuse d'apporter deux cafés. Elle arrive un peu plus tard avec ce visage fermé.

CARNET NOIR : On vient d'annoncer à la radio que la police a tiré sur un jeune homme de dix-sept ans dans le quartier Saint-Michel. Un des ghettos de Montréal où fleurissent le chômage et la misère – les deux mamelles de l'immigration. On ignore encore les circonstances de ce drame. La serveuse me raconte que l'adolescent, en tentant de s'interposer entre les policiers et son frère, a été abattu comme un canard sauvage. On a bu le café en silence. Comment affronter une telle situation? Individuellement, c'est normal de ressentir quelque chose face à un pareil drame, mais l'émotion brute peut être dangereuse quand on la laisse courir à travers la ville. Quand on sait que chaque abus pourrait être la goutte de sang qui fait déborder le vase. D'un autre côté, on risque de gifler le mort en minimisant l'affaire. En appuyant trop fort, on pourrait provoquer une émeute. Comment faire? Ne jamais réagir sur l'heure. Ne pas déroger à cette vieille règle de dormir sur un sujet à haute intensité dramatique avant de faire un commentaire dans les médias. Avoir un code strict de comportement devant ce monstre vorace qui se nourrit d'opinions spontanées, de commentaires hâtifs et de visages émus captés sur le vif. Il est urgent alors de ne rien faire avant de se calmer soi-même.

Int. Radio. Dimanche matin

CARNET NOIR : Est-ce que je lis de la poésie pour me boucher les oreilles quand la violence prend tout l'espace? En même temps, certains poèmes nous pénètrent jusqu'au fond. On doit prendre garde aussi à la douceur. Un seul vers peut nous changer plus profondément qu'une décennie d'horreur. Est-ce pourquoi certains traversent les siècles sans perdre une once de leur énergie? Ce poème de Buson réveille en moi plus de sensations que le souvenir douloureux d'un couteau qu'on a pris par mégarde par la lame au lieu du manche :

Rivière d'été
Quel plaisir de la franchir
Sandales en main

Dire que ces trois vers ont survécu à des événements si importants qu'on pensait que le monde n'allait jamais les oublier. Déjà la mort de Kennedy ne dit plus rien à ceux qui n'étaient pas nés au moment de cet assassinat. La plupart des faits historiques de notre époque s'effacent déjà de notre mémoire, comme le fait que l'homme ait marché sur la lune, quand les trois vers du poète japonais continuent à nous étreindre le cœur. Il y a des matins où la nouvelle devrait être la lecture d'un poème. Pas aujourd'hui, car ma chronique raconte une triste réalité qui changera peut-être un jour, mais qui, ce matin, nous brûle le cœur.

IDENTITÉ ET MORALE

Chaque fois qu'on prend la parole sur la question de la violence urbaine, nous répétons la même chanson : que le vrai terreau de la criminalité est un mélange de pauvreté, de manque d'éducation et de chômage. Ce qui donne l'impression que tous les jeunes des quartiers pauvres tiennent en main un bidon d'essence et une allumette. Comment un policier doit-il s'approcher alors d'un pareil danger? Et pourtant les chiffres publiés par le quotidien *La Presse* nous poussent à la nuance. Population sous le seuil de la pauvreté : 40 % à Montréal-Nord contre 29 % dans l'île de Montréal. Population n'ayant pas de diplôme d'études secondaires : 42,5 % à Montréal-Nord contre 26 % dans l'île de Montréal. Nombre d'adolescentes qui ont un enfant : 4,5 % à Montréal-Nord contre 2,8 % dans l'île de Montréal. Malgré

cela, 5,3 % de délinquants à Montréal-Nord contre 6,1 % dans l'île de Montréal.

Franco : Comment se fait-il que Montréal-Nord arrive à un meilleur score que le reste de la population, alors qu'on ne cesse de nous dire qu'il y a plus de problèmes ici qu'ailleurs?

Moi : Surtout quand on sait qu'un groupe de jeunes jouant dans un parc de Westmount n'est pas vu par la police comme un groupe de jeunes jouant dans un parc de Montréal-Nord. On imagine qu'un jeune de Montréal-Nord se fait plus vite un dossier de police qu'à Ville Mont-Royal, Westmount ou Outremont. En d'autres termes, un délit mineur diffère de résonance selon le quartier où l'on vit. Dès qu'un jeune de Montréal-Nord a une altercation avec la police, on se précipite pour fouiller son dossier. Par ailleurs, on y va mollo quand ce sont des fils d'hommes d'affaires, d'hommes politiques ou d'influents journalistes des quartiers huppés de Montréal, qu'on sait capables de mettre en branle une batterie d'avocats. Mais malgré tous ces obstacles, redisons-le, c'est 53 délinquants pour 1000 habitants à Montréal-Nord contre 61 pour 1000 dans l'île de Montréal. Bien sûr que j'exagère, car l'île de Montréal a aussi son gros quota de minorités de toutes sortes. Mais on nous a tant répété ces derniers temps que la délinquance s'est installée à demeure dans ces bastions forts où la misère, le manque d'éducation, les problèmes raciaux et le chômage règnent qu'on n'en revient pas que Montréal-Nord, avec 15 % de Noirs, fasse un meilleur score que l'île de Montréal qui n'a que 4 % de Noirs.

Franco : La criminalité n'est donc pas une question de race.

Moi : Par contre, j'ai l'impression que le jeune Fredy Villanueva, avec ses grands yeux doux, n'aurait pas trouvé la mort s'il avait été en train de jouer dans un coquet parc de Westmount. Mais si pareil événement était arrivé là, je mettrais la main au feu qu'il n'y aurait pas eu d'émeutes. Parce que les mouvements de violence viennent de ceux qui se sentent exclus du système ou qui ont l'impression d'être traités injustement. Si on veut condamner à tout prix la violence, il ne faut pas fermer les yeux non plus sur la violence ordinaire, celle qui se vit tous les jours, mais qui reste invisible à ceux qui ne sont pas dans le cercle de feu. Il nous faut sentir des vies battre sous ces chiffres qui nous semblent si froids : 40 % des gens vivent sous le seuil de la pauvreté à Montréal-Nord. Alors pourquoi, malgré les gangs de rue – que je ne veux pas minimiser –, le chômage, la misère, la sous-éducation, 53 adolescents sur 1000 sont impliqués dans la délinquance contre 61 pour l'île de Montréal? Pourquoi n'y a-t-il pas de gangs dans les beaux quartiers de Montréal? Agissent-ils tous en solitaires? Ou sont-ils finalement plus intelligents que ceux de Montréal-Nord en ne

donnant pas de nom à leur groupe? J'ai toujours remarqué chez le pauvre un désir de se montrer nu. Tout le monde sait que si vous allez au tribunal bien habillé et que vous répondez au juge avec respect, vous avez plus de chances pour un délit mineur que le voyou insolent. Malgré tout, dans un geste désespéré, ce dernier n'hésite pas parfois à insulter le juge. En fait, c'est qu'il se sent seul face au système et tout ce qui lui reste c'est ce code d'honneur démodé et inefficace.

Franco : Où veux-tu en venir? Car je sens que tu cherches à nous dire quelque chose...

Moi : Bon... Eh bien je crois qu'il ne s'agit pas ici d'une question de racisme, comme on a tendance à le croire. Le fond de l'affaire, c'est que le Québec a depuis longtemps décidé qu'il était une société sans classes. Pourquoi? On aurait tort de croire que c'est parce qu'elle est sociale-démocrate. C'est plutôt ce vieux fond catholique qui fait croire qu'on est tous pareils devant Dieu. Chaque fois qu'un démuni se plaint d'une injustice, on lui répond d'attendre son tour, car nous croyons honnêtement avoir érigé une société juste. Protester, c'est mettre en doute la bonne foi d'un système dont la base est une forte cohésion sociale.

Mais cette cohésion est plus difficile à maintenir quand les gens viennent de cultures différentes. Imaginez maintenant une ville de plus de 3,5 millions d'habitants, où le nouveau venu ne sait pas trop où il se trouve, alors que sa simple présence a déjà contribué à changer la donne. C'est depuis qu'il est là qu'on a remplacé la morale par l'identité. On ne parle plus, comme avant, de ce qui est bien ou mal, mais de ce qui nous identifie ou pas. Quand un incident inusité arrive, on se précipite sur les ondes pour affirmer qu'on n'est pas comme ça, que ce n'est pas nous, ça. Nous devons admettre que les choses ont changé et nous résigner à remettre en question cette vieille structure basée sur la charité chrétienne, afin de faire entrer au plus vite ces marginaux sous le régime de la loi. Car seule la loi peut changer le pauvre en citoyen, en nous rappelant que la misère ne tombe pas du ciel, mais qu'elle vient des hommes et de leurs rapports entre eux.

> CARNET NOIR : Je demande à Franco si je ne pourrais pas pré-enregistrer ma chronique de la semaine prochaine, car je suis en train d'écrire un petit livre. Ses yeux s'ouvrent grand, comme un enfant à qui on vient de promettre un vélo rouge. Il veut tout de suite savoir de quoi ça parle et à qui c'est destiné. Je l'écris pour un jeune homme qui vient d'arriver à Montréal et qui ne sait pas trop où il est en ce moment. Est-ce que je lui raconte mon aventure? Pas dans un sens linéaire. Je mitraille en espérant atteindre la cible. Même après quarante ans, j'ignore un grand pan de ce monde plus opaque qu'on ne pourrait le croire. Les gens qui sont nés ici n'en savent pas toujours plus que

moi. Je suis arrivé à vingt-trois ans ici, et cela fait quarante ans que je suis au Québec. Je croise beaucoup de gens en ville dont les ancêtres sont arrivés avec Maisonneuve ou Cartier, et qui n'en savent pas plus que moi sur leur société. On ne comprendra pas un pays, même si on y est né, si on ne l'a pas étudié. Ce n'est qu'en écrivant ce petit livre pour Mongo que je réalise que j'avais compris beaucoup de choses de travers. Franco sourit puis fait signe à la réalisatrice de retenir l'équipe technique qui s'apprêtait à partir. On pourra enregistrer la deuxième chronique, ce qui me donnera du temps pour travailler sur le livre de Mongo.

L'IDENTITÉ VOYAGEUSE

L'identité est devenue un fourre-tout. On met dedans plus qu'elle ne peut contenir. L'impression que plus on tente de la définir, plus elle nous échappe. Pendant longtemps, le rapport se faisait avec la psychologie. Dès que quelqu'un semblait avoir perdu ses repères, on diagnostiquait une crise d'identité. Pour dire que cet individu ignorait ou faisait semblant d'ignorer qui il est vraiment. Le mot *vraiment* est là pour signaler qu'il existe une définition claire et nette de soi, et qu'on se sentira perdu tant qu'on ne parviendra pas à épouser ladite définition. Bien sûr, l'une des clés du problème serait de savoir qui a établi pareille définition. Disons simplement que l'identité n'est qu'une banale boussole qui permet de trouver le Nord à tout moment, ou de le perdre.

À quoi nous fait penser ce Nord qu'il ne faut pas perdre à tout prix? C'est un vaste espace glacial, logique et raisonnable. Quelqu'un vient d'un pays chaud et semble aimanté par le Sud qui suggère la chaleur, la spontanéité et une certaine dérive. Cela peut ressembler à un banal cliché, mais ce serait une erreur d'ignorer la puissance du lieu (« Le lieu est incontournable », écrivait l'essayiste martiniquais Édouard Glissant). En un mot, les gens qui vivent dans les montagnes sont souvent différents, en termes de caractère, de ceux qui habitent près de la mer. Ces deux espaces, le Nord et le Sud (comme le chaud et le froid), peuvent se côtoyer, mais ce serait folie que de vouloir les mélanger. L'un va toujours chercher à avoir le dessus sur l'autre. L'un doit s'agenouiller devant l'autre. Et comme l'identité, chez l'individu, est trop orgueilleuse pour plier, elle explose.

Franco : J'ai du mal à te suivre ce matin, c'est un peu trop conceptuel pour moi...

Franco me fait toujours le coup de l'ignorant quand il sent que je perds l'auditeur. Il ressent chaque montée ou chaque baisse de tension, et intervient rapidement pour rectifier. Il écoute sa réalisatrice, intervient par une question en apparence anodine, regarde, passe la parole aux autres chroniqueurs qui piaffent pour ajouter leur point de vue, et reste alerte à l'actualité qui ne s'arrête

pas, car à tout moment un événement à l'échelle nationale ou internationale peut tout chambarder. La terreur ne prend pas de repos le dimanche. Tout cela est fait avec une nonchalance dont le but est de rassurer l'auditoire qui l'écoute souvent du lit.

Moi : Alors je te raconte une histoire, Franco. Un matin, une jeune femme m'appelle au téléphone pour me raconter son drame. Née dans le Sud et adoptée par une famille du Nord, elle a passé son enfance et son adolescence à éviter de faire des gestes qui débordent du cadre, à restreindre sa nature expansive. Un oiseau aux ailes coupées. Elle ne dansait plus que dans ses rêves. Et même là, on lui faisait remarquer le lendemain qu'elle gesticulait trop dans son sommeil. Ses parents qui l'aimaient pourtant lui disaient qu'elle était *trop*. Trop comment? Trop tout. Elle se diagnostiquait elle-même folle. Puis un jour, sans connaître personne là-bas, elle a pris l'avion en direction d'un pays du Sud. Et dès qu'elle y a mis les pieds, elle était guérie. Comment cela? Eh bien, me dit-elle, les gens parlaient plus fort que moi, dansaient avec ou sans musique, dormaient à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, rien n'était réglé comme ici. Tout débordait. Il m'a fallu réapprendre à déployer mes ailes. Je n'étais pas folle, parce que les autres semblaient plus fous que moi. Je ne savais pas, me disait-elle, qu'il existait un tel lieu. Et que c'était mon lieu d'origine. Elle a conclu qu'il fallait faire attention en déracinant une plante.

Franco : Un arbre?

Moi : Oui, l'être humain est un arbre qui marche... *Racine* est un mot très lourd dans ce débat identitaire, qui peut nous pousser à aller dans un sens ou un autre. Pas toujours fiable, cependant. On croit parfois que l'environnement allié à la culture finit par donner une variété précise de fruits. Pas toujours. J'ai rencontré dernièrement au Sud une autre jeune fille, allergique celle-là au bruit, au débordement, au délire verbal. Et qui n'apprécie que le silence et le calme. À ses yeux, toute discussion doit avoir un but concret et ne pas être animée uniquement par le simple plaisir de bavarder. Le fait, pour elle, de naître dans une pareille société ne peut être qu'un mauvais tour d'un dieu pervers. Elle cherche désespérément le Nord, son unique boussole pour ne pas perdre la raison. Ne pouvant pas voyager, elle ne travaille qu'avec les organismes humanitaires, dont la grande majorité des effectifs viennent du Nord, ce qui lui permet de vivre dans ce qu'elle appelle « un espace raisonnable et respirable ».

Franco : Est-ce toujours aussi raide, cette question d'identité?

Moi : Il arrive parfois, mais c'est rare, que des pays mêmes se trompent sur leur identité. Ils croient qu'ils sont du Nord alors qu'ils sont du Sud, et vice-versa. Ils édifient tout un système complexe qui

leur permet d'épouser cette fausse identité. Mais rien n'y fait. Ils vivent à côté de leur essence profonde. Cela peut durer des siècles, jusqu'à ce qu'ils finissent par émigrer un à un vers leur légitime lieu. La famine peut pousser tout un peuple à vouloir vivre dans un nouvel espace. L'identité aussi. On rêve d'une dérive des continents pour nous sauver des identités fixes.

Franco : Je te sens poète sur cette question qui se révèle parfois sanglante.

Moi : On n'éteint pas le feu avec de la gazoline.

Vie de café II

Mongo est arrivé avec une jeune fille dans la petite librairie, à deux pas du café. Je l'ai devinée tout de suite : vive, avec un sourire parfois mystérieux. Elle n'a pas dit un mot, se contentant de feuilleter avec une certaine nonchalance un numéro du magazine littéraire sur Blanchot. Les filles de ce genre sont plutôt entichées de Duras ou de Barthes.

— Oh, le Vieux, je crois que tu confonds avec les années 80, on est en 2015. Aujourd'hui c'est Nelly Arcan ou Angot.

— Catherine, c'est le Vieux, lance Mongo sur un ton joyeux.

Elle me sourit tout en replaçant le magazine dans un sac de toile. C'est le même sac que toutes les filles de son âge portent, juste pour être différentes de leur mère. Qu'est-ce qu'on ne fait pas pour être différente de sa mère.

— Ah oui?

— Ça veut dire qu'il a essuyé les tempêtes à ma place.

— J'aime bien cette façon de voir les choses, dit Catherine. Si on poursuit ce raisonnement jusqu'au bout, tu n'as même pas besoin de vivre. Ton grand frère l'a fait à ta place.

— Hé, je ne suis pas encore mort!

— Vous n'étiez pas venu à mon collège, il y a trois ans?

Je la regarde plus attentivement, mais aucun signal. J'ai cru que les gens qui vivent dans le même espace finissent par se ressembler. J'ajouterais dans le temps aussi. Ceux qui ont vingt ans en même temps et qui lisent les mêmes bouquins, mangent la même bouffe, vont voir les mêmes films, détestent les mêmes sacs à main, ne fument pas, boivent du thé vert, écoutent les mêmes chanteuses à filet de voix, portent les mêmes sous-vêtements Calvin Klein, ont les mêmes accents et s'exclament de la même façon (trois cris aigus suivis d'un long hurlement) en voyant un chanteur en camisole finissent aussi par se ressembler.

— Quel collège?

— Celui du Vieux-Montréal… Vous étiez convaincant, mais je ne sais pas pourquoi je n'ai rien lu de vous.

— Je n'ai jamais pensé que la terre n'était peuplée que de mes lecteurs… Je trouve ça toujours drôle quand quelqu'un s'excuse de ne pas m'avoir lu. Ce n'est quand même pas une lettre de sa mère à laquelle on a oublié de répondre.

— C'est pourtant l'impression que ça me fait. Je suis toujours gênée de rencontrer un écrivain que je n'ai jamais lu.

— Depuis quand la lecture est une affaire de politesse?… C'est intime! Les gens qui aiment vraiment lire sont jaloux de leur liberté.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, glisse Françoise, la libraire. Il y a des gens qui lisent spontanément et cherchent eux-mêmes leurs livres, alors que d'autres ont besoin d'être pris par la main. L'autre jour, une jeune fille est venue ici. Elle cherchait un livre pour sa mère. Lire, pour elle, c'est un truc de vieille tante. Je lui ai mis dans la main un bouquin de Borges.

— Borges!

— Je savais que tu allais réagir, fait Françoise en souriant. Je connais tes goûts. Si je vends de plus en plus Borges, c'est un peu parce que tu en parles dans tes chroniques; en fait, tu en parles partout. Mais ce n'est pas par toi que j'ai connu Borges. J'avais un amant argentin qui ne jurait que par lui. C'est dans mon lit que je l'ai découvert. La jeune fille est passée me remercier ce matin. Elle en a profité pour acheter tout Borges.

— Si tu la revois, dis-lui que je l'invite à prendre un café à côté.

— On va être en retard, dit Catherine en tirant Mongo par le bras.

— Je voulais te présenter le Vieux, dit Mongo.

— Il n'est pas si vieux que ça, rigole Catherine.

— C'est pas une question d'âge, c'est plutôt du fait que…

— Arrête, Mongo, de tout prendre au sérieux, j'avais compris. Tu devrais lui apprendre à baisser la garde un peu. On va voir le dernier Woody Allen.

— On se connaît depuis seulement trois jours et ça fait le quatrième Woody Allen que je vais voir… En a-t-il fait d'autres?

— Juste assez pour en voir un par semaine pendant plus de six mois.

— Bon, au moins il est mort…

— Il fait encore des films. À l'heure qu'il est, il est sûrement en train d'en tourner un, dis-je.

— On va rater le générique du début, lance Catherine.

— Tu m'as dit que t'as déjà vu le film, fait Mongo.

— Je l'ai vu au moins quinze fois.

— Ces gens sont fous ici, Vieux.

Je les regarde franchir la porte en me rappelant encore une fois mes débuts, me disant que ce garçon est plus rapide que moi. Je suis toujours impressionné par la capacité qu'ont certaines personnes d'apprendre de nouveaux codes et de se mouvoir dans une nouvelle culture. Ils stockent, ils dévorent les êtres et les choses de telle sorte qu'ils deviennent une part d'eux-mêmes.

CARNET NOIR : Petit parallèle entre l'humour et l'accent : l'humour est axé sur le rythme et l'accent sur la musique. Je compare l'accent québécois à l'art contemporain. Ça nous paraît difficile au premier abord, mais quand on s'y habitue on ne peut plus s'en passer, car c'est l'accent de demain. Un peu comme Picasso le fut à ses débuts jusqu'à ce qu'il devienne un classique comme Goya. Mais l'accent québécois fut l'accent des rois de France, donc l'accent régnant. Pour qu'il règne, il faudra que le Québec colonise une grande partie du monde et le lui impose. Pour imposer sa culture, comme sa personnalité, il faut des canons et de l'argent. Si j'ai su qui était Shakespeare à un âge si tendre, c'est parce qu'il m'était impossible de l'ignorer. Les classiques se vendent à un prix si modique qu'aucun pays pauvre ne pourrait rivaliser s'il tentait de faire sa littérature. Si j'ai connu Voltaire avant Roumain, l'écrivain national haïtien, c'est parce que Voltaire se vend à bien meilleur marché que Roumain. Sa renommée m'a atteint avant celle de Roumain. De toute façon, tout le monde a un accent. C'est une musique personnelle. Et l'oreille capte la musique qu'elle entend le plus souvent. Ainsi, parfois, la musique de l'autre devient ma musique. Cette maladie a un nom, je crois. Quant à l'humour, c'est un sous-produit de l'accent. Beaucoup de gags sont liés à la façon de prononcer les mots – du moins leur authenticité.

MONGO EN HIRONDELLE

J'ai pris Mongo à part.

— Où en es-tu avec elle?

— Je l'ai rencontrée il y a seulement trois jours. Elle lisait au bout du banc. J'attendais un copain qui n'est pas venu. C'est elle qui m'a abordé. Elle m'a tout de suite invité au cinéma – elle va au cinéma chaque jour. Elle m'appelle tout le temps.

— Écoute, ça ne veut rien dire. Elle te trouve sympa, c'est tout.

— C'est tout?

— C’est peut-être plus…

— Et qu’est-ce que je fais?

— Rien.

— J’attends alors?

— Relaxe, Mongo… Jouis du moment. Tu es avec une fille brillante. Calme-toi un peu.

— Me calmer… Tu veux dire de penser à autre chose qu’à ça?

— Exactement.

— Tu peux le faire, toi?

— Non.

On rit.

— Qu’avez-vous à rire ainsi comme des voleurs en cavale? lance Catherine.

— On parle du pays.

— Mais vous n’êtes pas du même pays, que je sache.

— On est du Sud.

— Et alors? dit Catherine.

— On vient tout manger ici… Tout… Les animaux, les voitures, les arbres, les montagnes, la bureaucratie, les immeubles, les vieilles dames, les clés, les clés d’auto, les clés de maison… Ah, les autoroutes! J’ai failli oublier les autoroutes! Tout, je te dis.

— Et ce ne sera pas assez, j’ajoute.

— Heureusement que vous n’êtes que deux, fait Catherine en riant…

— Nous sommes des millions, et on arrive.

Int. Radio. Dimanche matin

CARNET NOIR : Je développe à la radio, où j'ai une chronique hebdomadaire, des idées que je rumine depuis un moment. J'aime bien mélanger fiction et réflexion, et la radio est parfaite pour ça. J'arrive, chaque dimanche matin, dans cette ambiance chaleureuse – café, fruits, journaux. Lumière tamisée. Des gens entrent et sortent, tout gorgés d'images, de nouvelles du monde. Pendant que les gens dorment encore, on écoute cette rumeur qui vient de partout – de partout, pas toujours, car on entend rarement parler de l'Afrique ou de la Caraïbe, ou même de l'Amérique du Sud, sauf s'il y a un tremblement de terre, une dictature qui s'installe par des coups de feu ou qui s'en va sous les huées d'un peuple épuisé, une banqueroute nationale ou une épidémie d'une maladie qu'on croyait disparue.

D'un autre côté, on va savoir les moindres mouvements de cœur des stars du rock, le moindre centime de la bourse qui monte ou qui descend, et quant au sport n'en parlons pas. La moindre ville d'Amérique du Nord ou d'Europe semble plus importante que le continent africain. Toute nouvelle, même banale, qui vient de Washington, de Paris ou de Berlin, reste plus pertinente qu'un coup d'État militaire au Ghana. Je parle souvent, sans qu'ils en prennent conscience, à des gens de choses minuscules de leur vie sociale ou politique alors qu'ils ignorent des choses essentielles de mon côté. Par exemple : en quelle année Haïti est-elle devenue un pays indépendant? Ce n'est pas un reproche, car comment voulez-vous qu'ils le sachent si on n'en parle jamais dans les médias? Ce carnet abrite mes pensées secrètes, celles que je n'ai pas envie de balancer au visage des gens.

MÉFIEZ-VOUS DE LA TRANSPARENCE ET ENCORE PLUS DU MYTHE DE LA FRAÎCHEUR

J'ai l'habitude d'entendre des gens qui viennent d'arriver, surtout des Parisiens, louer la fraîcheur, la modestie et la simplicité des Québécois. Il y a du vrai là-dedans, mais si ce n'était que cela, ce serait le peuple le plus ennuyeux de la planète. Sur quoi se basent-ils, ces nouveaux venus, pour arriver à de telles conclusions?

J'ai l'impression que cela s'est décidé bien avant leur départ. Un tel préjugé est peut-être dû au fait que les images que nous exportons (les calendriers, les cartes postales, les chansons) sont celles qui glorifient une vie dans la nature – avec bien sûr une cabane au fond des bois,

des ours pas loin et Maria Chapdelaine préparant la tourtière. À ajouter aussi la possibilité de fumer le calumet de la paix avec les derniers Indiens (*amérindien* n'est pas assez exotique) du continent. Pour les agences de voyages, les Indiens sont aussi incontournables que les baleines de Tadoussac. Sur le plan sentimental, la fraîcheur se manifeste par cette façon newtonienne de décrire l'attraction vertigineuse de l'amour : « Je tombe en amour ». Les yeux clairs de nos filles, les jambes solides de nos garçons, tout cela nous a fait une réputation de peuple nature, pour ne pas dire immature. Pour finir, nous donnons l'impression d'être des cœurs purs qui ignorent le mensonge. Le pire c'est qu'on commence à y croire aussi.

Chaque année je croise des Français qui me racontent qu'ils ont quitté Paris pour Montréal à cause de cette fraîcheur dans les rapports sociaux, de cette absence de malice qu'on trouve ici. Et quand je leur demande ce qu'ils en pensent dix ans plus tard, ça provoque toujours un long silence. J'en profite pour glisser cette petite question : Qui vous a dit que nous étions sans malice? Si Paris ne vous plaisait plus, si toute cette lucidité mordante, cette surexcitation intellectuelle, si tout ça ne vous dit plus rien aujourd'hui, ce n'est pas une raison pour inventer un Nouveau Monde qui ressemble plus à une toile du Douanier Rousseau qu'à la réalité. Vous faisiez simplement une overdose de Paris, comme cela arrive à tout habitant d'une mégalopole. Si plus tard vous ressentez un manque de Paris, ne refaites surtout pas le même raisonnement à l'envers. Paris n'a pas changé, Montréal non plus. La première fois, c'est de la naïveté; la deuxième, c'est de la bêtise.

Franco : Laissons notre Parisien avec son drame du retour au pays natal, et tentons de comprendre comment se manifeste cette « simplicité » québécoise pour un nouveau venu.

Moi : D'abord ces maisons sans rideaux, si bien éclairées qu'on peut voir les gens bouger dans leur intimité. Il m'arrivait, au tout début de mon séjour, de m'asseoir sur un banc public pour regarder les gens passer d'une pièce à une autre dans leur maison. Ce n'était pas du voyeurisme. J'étais si étonné d'une telle transparence que j'imaginais qu'ils la prolongeaient dans les autres sphères de la vie collective : la politique, les finances, l'amour. J'avais l'impression que les Montréalais avaient pour projet de réduire la vie privée à sa plus simple expression. Vie privée, vie publique, du pareil au même. L'envers comme l'endroit. Les gens semblaient dire : « Vous voyez, je n'ai rien à cacher ». Moi qui venais d'un pays où ce qui se passe à l'intérieur ne doit jamais se retrouver à l'extérieur, j'étais ahuri. Un peuple sans vie privée, cela me semblait incroyable! D'ailleurs si vous êtes invité chez des gens, à Montréal, on vous fait faire dès votre

arrivée une visite guidée de la maison. De fond en comble. Sous-sol et garage compris. Première observation : on ne peut entreprendre une visite aussi fouillée sans être sûr de l'état de propreté de la maison. Quel est le but d'un pareil strip-tease? Est-ce pour mettre le visiteur à l'aise? Ou pour l'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs dans les chambres en allant aux toilettes? Ou cette vieille habitude qui date d'une époque lointaine où il fallait prouver au visiteur que ce n'était pas un guet-apens? Que doit-on penser d'une maison où rien ne traîne? Je me demande ce que pense un Montréalais à qui on ne fait pas faire un tour guidé. Est-ce à ses yeux une insulte? Se demande-t-il ce que cache son hôte dans les placards? On fera un jour une thèse de doctorat là-dessus.

Mais ce déballage n'est pas terminé, car verbalement on se déshabille aussi. On vient à peine de rencontrer quelqu'un et il vous raconte sa vie en détail. On sait, dans la demi-heure qui suit, qu'elle (plus souvent elle que lui) s'est divorcée il y a dix ans parce qu'elle a surpris son mari avec un homme, que cela a été dur, mais que maintenant ils sont les meilleurs amis du monde. En fait, son père l'avait *touchée* alors qu'elle n'était qu'une adolescente, ce qui l'avait dégoûtée des hommes. C'est peut-être ça qui a poussé son mari dans les bras d'un homme. Mais après dix ans de psychanalyse, elle a épousé son psy, qu'elle a trouvé pendu dans le salon l'année dernière. On vous raconte cela avec un sourire qu'on ne sait si de douleur ou de joie. Pour recueillir pareille confidence en Haïti, il faut un minimum de trente ans de complicité sans nuages.

Franco : Et le tutoiement?

Moi : Le tutoiement de mise qui, croit-on, allège les relations dès le premier moment. Veut-on compresser le temps? Pour se présenter, on n'a qu'à dire son prénom. Simplement. Des fois trois Jean se retrouvent en face de deux Marc et deux Sylvie. Confusion? Non, car on ne s'appelle pas par son prénom, mais plutôt en se regardant droit dans les yeux. Pour quelqu'un qui vient d'Europe, où on ne plaisante pas avec la distance commandée par d'intenses rapports de classe établis depuis l'enfance, cela doit être un choc. J'entends l'Européen rentrer chez lui : « Il existe un pays où pour se présenter on n'a qu'à dire son prénom ». Surtout que, pour chaque génération, il y a une dizaine de prénoms pas plus, tous choisis dans le calendrier chrétien (Marie-Soleil, Hélène, Sylvie, François, Réjean, Marc-André, René). Ainsi tout le monde se retrouve sur le même plan, comme dans une peinture naïve.

Franco : Tout ça est assez asphyxiant?

Moi : Ce désir de transparence peut se révéler étouffant, mais ce

n'est pas, comme on pourrait le croire, de la bigoterie. C'est plutôt le projet ambitieux de montrer qu'il est possible d'avoir une morale sans religion.

CARNET NOIR : À la télévision, dernièrement, à Paris, une jeune femme pourtant très vive me demande pourquoi je ne suis pas en Haïti au lieu d'être à Paris. Pourquoi je devrais être en Haïti? je lui réponds. Parce que c'est votre pays. Mais je n'ai pas de chaînes aux pieds, je ne suis pas un esclave, je vais partout où je veux. Liberté de circulation pour tous. Dans beaucoup de pays, on sait bien que le peuple, surtout les pauvres, est pris en otage. En Occident c'est différent. Si je rencontre un Français à New York, je ne vais pas lui demander pourquoi il n'est pas en France. Il faudrait que je sois un ami intime. Dès qu'on vient d'un pays pauvre, on se fait apostropher par des gens que l'on ne connaît pas. C'est une façon de vous dire que vous pouvez bien être un écrivain célèbre, je peux à tout moment vous rappeler vos origines. Être en Haïti ne veut pas dire grand-chose, car la situation est désastreuse, même quand il y a 10 millions de personnes qui y vivent. Et si le problème c'était d'y être? Comme on voit aujourd'hui des centaines de milliers de personnes qui quittent leur pays d'origine pour un espace plus sécuritaire pour leur famille. Ce n'est pas le temps de rentrer au pays quand il y a déjà un problème de surpopulation. Bon, la question n'est pas là, elle est dans le fait de ce droit que certains se donnent d'entrer dans l'espace privé d'un autre. Des fois on m'agresse et c'est moi qui ai honte. Ma mère m'a trop bien élevé.

Vie de café III

Mongo est arrivé en sueur au café.

— Qu'est-ce qui se passe?

— J'ai découvert que le plus grand plaisir de cette ville, ce sont les gens. Alors je marche pour les regarder.

— Les gens ou les filles?

— Non, tout le monde… Je commence à mettre en application ton conseil.

— Et c'était lequel?

— Bander mou.

— Je t'ai dit ça?

— L'autre jour à la librairie… Tu m'as dit qu'il faut faire attention à ne pas voir les choses sous un seul angle. Et depuis je suis au régime. Je trouve ça fascinant. Je rencontre une fille, je lui parle et j'écoute vraiment ce qu'elle me dit.

Je ris.

— Tu te fous de ma gueule?

— Non… Ça m'ouvre l'esprit, mon vieux. Je les trouve plus vives que les mecs, alors tu comprends : je prends mon pied depuis une semaine.

— Et combien de temps comptes-tu durer comme ça?

— On verra…

— Et avec Catherine?

— On s'apprivoise… Sa famille vient du Saguenay. Son frère est encore là-bas. D'ailleurs, elle m'a invité.

— Tu as fait plus de progrès en trois mois que moi en vingt ans.

— C'est normal puisque ça fait exactement vingt ans et trois mois que je suis ici, si j'ajoute ton expérience à la mienne.

Plus tard.

Je viens d'assister à un étrange ballet entre Mongo et Catherine. L'un recule quand l'autre avance. Après son départ, j'ai appris à Mongo qu'il l'avait fait fuir. Il semblait complètement ahuri.

— Elle me souriait.

— D'après moi, il te faudrait un cours sur le sourire aussi. Tu n'as pas remarqué qu'elle reculait chaque fois que tu t'approchais trop près d'elle?

— J'avais l'impression qu'on dansait.

— Elle a failli s'évanouir quand tu lui as pris la main...

— Elle m'a laissé faire.

— Ce qui ne veut pas dire que ça lui plaisait. Tu devrais mieux observer les gens. On ne te fera jamais une remarque directe sur ton comportement.

— C'est hypocrite, ça!

— Pas du tout, mon vieux, c'est une sorte de pudeur ou je ne sais quoi. Les natifs savent endurer jusqu'à ce qu'ils explosent.

— J'ai l'impression d'avoir accumulé une montagne d'erreurs depuis mon arrivée ici. Moi, quand une femme me sourit, j'avance vers elle, même si ce n'est pas dans un but sexuel.

— Dans quel but alors?

— J'aime être proche des femmes. Je me sens protégé. Je suis né d'une jupe.

— Un sourire n'est pas toujours une invitation, ici.

— C'est quoi alors?

— Simplement un sourire... Comme quand on sourit pour une photo. On ne sourit pas forcément au photographe.

— C'était mieux quand je ne savais rien... Quand je crois faire des progrès, je découvre que je reculais déjà.

— Il faut rester vigilant. L'exil est la plus grande école de conduite. On devrait envoyer tous les enfants faire un stage à l'école de l'exil. À ce jour, seuls les damnés de la terre semblent bénéficier de ce cours magistral. Dans cette obligation d'observer attentivement l'autre, on se découvre parfois. En analysant ainsi chacun de ses gestes, cela prend un temps avant de voir qu'on était en face d'un miroir.

— Je risque de me perdre dans cette aventure.

— C'est le risque du voyage, Mongo.

— Je dois te laisser sur ta montagne, espèce de vieux sage.

— C'est ce qu'on devient à passer son temps à boire du café et à regarder un petit carré de ciel par la fenêtre.

CARNET NOIR : Je note pour Mongo (après son départ) : Ne pas oublier que le Québec est un pays de grands espaces. Les gens se tiennent à une certaine distance les uns des autres. Alors que dans certaines villes surpeuplées du Sud, l'espace entre deux personnes peut être aussi mince que du papier fin. Ils finissent toujours par se toucher, et c'est une manière d'être présent l'un à l'autre. Le corps parle. On doit éviter, ici, de même frôler la personne avec qui l'on converse. Son bras, sa cuisse et surtout son sein. Tabou. Si vous voyez qu'elle recule, c'est que vous vous trouvez sur son territoire. Elle continuera à reculer tant que vous avancez. Pourquoi ne vous interdit-elle pas d'avancer? Ce n'est pas une frontière légale. C'est un simple malaise, comme si elle n'arrivait pas à bien respirer. Si par contre elle vous tolère dans son espace, c'est qu'elle accepte d'entrer dans un nouveau mode de communication avec vous. Enfin, se méfier de ses progrès. On croit qu'il ne s'agit que de calmer certains organes pour découvrir que nos gestes qui nous semblent les plus naturels trouvent leur source dans des régions si intimes que la lumière du jour ne les éclaire pas. C'est comme pour la respiration : on ne peut pas arrêter la mécanique pour l'étudier. La main de Mongo obéit à des ordres secrets. Son corps bouge selon une chorégraphie qui échappe parfois à son contrôle. Je suppose que c'est pareil pour tout le monde, sinon il n'y aurait plus de surprise dans cette damnée vie. Mais certains paient plus cher les accidents de parcours.

Int. Radio. Dimanche matin

CARNET NOIR : Je me souviens de cette petite télé en noir et blanc avec une antenne qu'il fallait sans cesse bouger pour capter une image moins neigeuse. Je regardais, couché dans mon lit, l'après-midi, des émissions idiotes. Souvent des jeux où l'on pouvait gagner des 45 tours de chanteurs médiocres en répondant à des questions stupides. On envoyait une carte postale avec la réponse et le vendredi l'animateur tirait quelques cartes du lot. On téléphonait à la gagnante (c'était souvent une ménagère) et l'animateur s'arrangeait pour qu'elle gagne. Quelqu'un qui passe ainsi son temps fait une dépression nerveuse ou mijote un roman. Dans mon cas, c'était les deux. J'étais désespéré à temps partiel, car dès que le crépuscule pointait ses couleurs dorées j'étais débordant d'énergie, frémissant, prêt pour les surprises que pouvait me réserver la nuit. J'attendais tout de la prochaine nuit. Je m'habillais, me parfumais, et je sortais avec la détermination d'un parieur qui mise toute sa fortune sur un cheval dont personne ne veut. Un soir, je m'arrête pour regarder debout près de la porte déjà ouverte un reportage sur les personnalités opposées de Pierre Elliott Trudeau et de René Lévesque. Le patricien arrogant et l'enfant chéri du peuple. C'est ainsi que dès le départ on voulait les montrer. Les images dansaient. Pendant parfois plus d'une minute, on voyait les mâchoires s'allonger ou un œil occuper tout l'écran, mais malgré tout c'était fascinant, surtout quand les visages se superposaient pour ne faire qu'un. Pour la première fois, je voulais entendre ce qu'ils disaient, mais je n'avais pas le son sur ma petite télé déglinguée. J'ai envie de les évoquer, ce matin.

LES FRÈRES ENNEMIS

Tu entendras parfois parler de ces personnages, Mongo. Et tu auras l'impression qu'ils sont d'une autre époque. Eh bien non, ils étaient là, dans toute leur force, quand je suis arrivé. Et ils étaient tous les deux chefs incontestés de leur clan. L'un, premier ministre du Québec; l'autre, du Canada. Et puis voilà que tous les deux sont partis, emportés par le vent dont parlait le poète Rutebeuf. Bien qu'ils continuent plus que quiconque à hanter notre mémoire collective. Il faut bien les nommer : René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau. Tous deux fils du Québec. Ils furent premiers ministres en même temps. Riche époque.

On ne peut pas trouver deux hommes aussi dissemblables, et d'une

certaine manière aussi proches. Les frères ennemis. On est en droit de se demander si ce sont eux qui ont créé ces deux clans opposés qui se regardent en chiens de faïence depuis un demi-siècle ou si c'est le Québec qui a inventé ces deux personnages afin de jouer au grand jour son drame secret. Est-ce pour éviter que la moitié de la population ne saute à la gorge de l'autre moitié qu'on a choisi de déléguer ces deux personnages, afin qu'ils s'affrontent dans l'arène dans un duel qui continue par-delà la mort? Si le Québec, dans son choix politique, n'était pas si finement divisé (50/50), il n'y aurait pas eu Trudeau et Lévesque. Bien que la personnalité de ces deux hommes ait joué un rôle important dans cette histoire. Certains ont vu une similitude avec la première scène d'affrontement de deux frères relatée dans la Bible : celle de Caïn et Abel. Le doux serait Lévesque et le cynique, Trudeau. La réalité est, comme toujours, plus complexe.

Lévesque, petite taille, visage ravagé de tics, toujours une cigarette qui lui donne un air de personnage de bande dessinée, toujours en état de surexcitation intellectuelle. Lévesque est un chat de gouttière qui connaît, comme le fond de sa poche, toutes les ruelles de la sensibilité québécoise. Trudeau, plus grand, sportif, visage impassible de joueur de poker figé dans le marbre, intelligence un peu livresque, mais grand sens du pouvoir, félin toujours en chasse, on dirait un aristocrate qui vient de perdre sa fortune et à qui il ne reste que cette moue dédaigneuse de starlette contrariée. Où se retrouvent-ils? Deux tempéraments de chef. Lévesque par une certaine humanité. Trudeau, par une animalité certaine. Lévesque vous enveloppe. Trudeau vous étouffe. Mais les deux vous gardent dans leurs bras. Ils chassent différemment. Si Trudeau capture un cœur pour jouer (un *serial killer*), Lévesque préfère s'y installer à demeure (un *serial lover*). On aime Lévesque pour ses mains qui s'agitent comme des oiseaux autour de son visage quand il parle. On admire Trudeau pour ce côté sportif, insolent, moderne, si on peut oublier cette constante fleur à la boutonnière qui fait décidément trop kitsch.

Je me suis toujours demandé s'ils étaient jaloux l'un de l'autre. Si Lévesque jalousait l'aisance patricienne de Trudeau. Ou si Trudeau enviait la sympathie populaire que Lévesque s'attirait immanquablement.

À cette époque, le Québec gouvernait le Canada par ses deux fils : Lévesque à Québec, Trudeau à Ottawa. Ces deux hommes symbolisaient les formes de la psyché québécoise. Le « né pour un petit pain » et le « roi du rasoir ». Le modeste et l'insolent. Québec gardait pour lui le pudique René Lévesque et envoyait à Ottawa le flamboyant Pierre Elliott Trudeau. Ce sont en fait les deux faces d'une même médaille. Et Québec aimait René. Mais s'enorgueillissait de voir

Pierre s'imposer chez les Anglais, ne cessant de se congratuler que ce soit un fils du Québec qui donne des leçons de savoir-faire aux Anglais. Il fallait voir Trudeau devant un parterre d'Anglaises rougissantes. Et Québec d'applaudir vivement comme une mère qui assiste à une cérémonie où son fils rafle tous les prix. Mais Québec reste convaincu d'avoir gardé à la maison le fils au bon cœur. Il ne faut surtout pas croire que seul le cœur définit Lévesque, son front bombé cache un des esprits les plus subtils de son époque. Malraux dit que tout homme intelligent qui n'a pas de cœur est appelé à devenir un fasciste. Lévesque avait les deux.

Pourtant il y a des ressemblances au cœur même de cette divergence. Ils font la même chose, mais dans deux directions opposées. L'un est un fédéraliste acharné. L'autre, un indépendantiste passionné. Comme si le Québec, avec son penchant créditiste, n'avait pas voulu placer tous ses sous à la même caisse d'épargne.

Mais Lévesque avait ses petites ruses aussi. Quand il faisait ses discours, on aurait dit un texte populaire traversé par un joual au galop. Ce n'est que le lendemain, en lisant le même discours dans le journal, qu'on découvrait un Lévesque presque précieux à force de fourbir la métaphore. Lévesque était intéressé par le style rapide et efficace du journalisme, ce qui ne l'empêchait pas, bien sûr, de lorgner quelque chose de plus noble. Trudeau, lui, émaillait ses discours de citations classiques (de Baudelaire à Plotin), ce qui lui donnait parfois un air de nouveau riche intellectuel. Lévesque obéissait à une vieille règle de l'élégance qui recommandait de cacher sa manière pour donner au lecteur une impression de naturel. À quelqu'un qui le complimentait pour sa tenue, Brummell répondit : « Si vous l'avez remarquée, c'est que c'est mauvais ». Sur la question de l'élégance vestimentaire, Lévesque, toujours chiffonné, brillait surtout par une certaine nonchalance qui donnait du style à ses vêtements mal coupés. J'ai toujours trouvé étonnant que Trudeau soit si ostentatoire dans sa manière de s'habiller, m'attendant à ce qu'il soit moins suranné (chapeau, cape). Il avait parfois cette allure de jeune homme de la ville qui entend séduire, par un étonnant mélange de raffinement et de goujaterie, cette paysanne à la bamboula du village.

Mais il y a un point où leurs personnalités se croisent. Lévesque ressemblant à Trudeau, et Trudeau à Lévesque. En privé, personne n'osait appeler Lévesque autrement que « Monsieur Lévesque ». Et tout le monde donnait du « Pierre » à Trudeau. Tandis que dans la rue n'importe qui pouvait apostropher Lévesque : « Hé, Ti-Poil! » Mais c'était toujours « Monsieur Trudeau ». Une époque où, malgré tout, on savait à quel jeu chacun jouait. La seule image qui ne soit pas télévisuelle que j'ai d'eux, c'est Trudeau faisant la queue pour se faire

signer un livre de Lévesque.

Vie de café IV

CARNET NOIR : Je suis mélancolique ce matin. Un sentiment assez rare chez moi, sachant que je n'ai pas les moyens de telles émotions. Je ne peux pas rêver de rentrer dans mon pays. C'est à mes yeux une chose impossible, et pas pour des raisons politiques. Je m'étonne toujours de ceux qui vivent avec le rêve du retour, croyant qu'ils peuvent le planifier. L'être humain n'est pas une machine qui se déplace sur des roues. Le corps est un arbre irrigué par des émotions, et elles sont si enchevêtrées qu'on n'arrivera jamais à les démêler. Les émotions nous viennent de tant de sources diverses, invisibles parfois, au point de sentir une étreinte au cœur sans en savoir la source. La politique, les classes sociales, l'idéologie occupent une place importante dans notre vie, mais assurément pas toute la place. On peut ne pas pouvoir quitter un lieu parce qu'une odeur ou une couleur nous retient dans les filets soyeux de sa séduction. Pour ma part, ce n'est pas une chose concrète, mais un sentiment qui me retient ici. Une fois, revenant de New York après un mois, et traversant le pont en voiture, j'ai eu le sentiment que ce n'était pas moi qui roulais vers la ville, mais Montréal qui venait dans ma direction.

Mongo s'est installé en face de moi avant que j'aie eu le temps de lui offrir un siège.

— Ça ne se fait pas, Mongo…

— De quoi parles-tu?

— Tu ne peux pas arriver comme ça… Peut-être que la place était réservée à quelqu'un d'autre. J'attends peut-être, je ne sais pas moi, une fille.

— Pourquoi ne pas le dire?

— C'est quelque chose que tout le monde sait. On ne s'impose pas comme ça aux gens.

— Je ne comprends pas, Vieux, je m'assois toujours ici pour bavarder avec toi.

— Et si je ne voulais pas, aujourd'hui? Il faut toujours s'assurer que l'autre est d'accord avec nous, surtout quand il est impliqué. C'est la base, ici. On ne te dira rien, Mongo.

En fait, cette histoire d'une éducation de base, cet ensemble de

codes de savoir-vivre que tout le monde devrait connaître est une sorte d'injustice. Chaque pays a ses codes et parfois c'est lié à sa situation sanitaire. Haïti possède les règles les plus strictes en matière d'hygiène, sinon les épidémies se suivraient. Et Port-au-Prince n'existerait plus depuis longtemps. Les aliments sont toujours très cuits, surtout la viande. On ne replonge jamais une cuillère qu'on a portée à sa bouche dans un pot-au-feu, sous peine de voir ses invités refuser le repas. On ne partage pas sa brosse à dents, même avec son mari. On ne vous explique jamais la raison de telles règles. Quand on arrive au Québec, on s'étonne que les gens ne lavent le riz à l'eau froide ou la viande à l'eau chaude avant de l'assaisonner.

Vous me direz que ce n'est pas ce qu'on entend par éducation, eh bien oui. Vu la situation économique difficile, on est obligé de manger en groupe, les manières de table et la façon de cuisiner concernent tout le monde. Imagine mon effarement de voir tout ça voler en mille morceaux en arrivant au Québec. Ce n'est pas que les gens ne sont pas éduqués, c'est qu'ils ne mettent pas l'accent sur ces points-là. Le Québec n'a pas, comme Haïti ou le Cameroun, de problème sanitaire.

Ce qui m'avait étonné, c'est l'aspect aléatoire du bonjour. Le bonjour en Haïti est un ticket d'entrée dans la journée. Du temps que je vivais en Haïti, il était impardonnable de croiser quelqu'un le matin sans lui dire bonjour. Vous entrez dans un magasin, si vous ne dites pas bonjour, personne ne bouge pour vous servir. Le bonjour démocratise les rapports. Si vous ne dites pas bonjour, on vous considère comme un arrogant qui n'hésite pas à briser la cohésion sociale. Alors on ne vous signale pas un obstacle. S'il y a un trou dans le plancher, on ne vous avertit pas et vous risquez de vous briser la cheville. Vous ne faites plus partie du groupe et vous ne bénéficiez d'aucune protection. Un riche qui dit bonjour avec chaleur retrouve immédiatement sa place dans le groupe. Ce n'est pas aléatoire, on ne dit pas bonjour quand on le veut, on le dit toujours.

C'est un code que j'ai cru universel.

Il arrive qu'au Québec on dise bonjour à la fin d'une rencontre. On croit aussi, dans certains milieux anarchistes, que dire bonjour serait faire trop de concessions à l'esprit bourgeois. Certains jeunes ne sont tout simplement pas au courant de ce code. Les sociétés qui pratiquent le bonjour croient que cela fait partie du bagage universel. De même que celui de ne pas s'asseoir à la table de quelqu'un sans avoir été prié de le faire.

— Tu veux que je parte? Tu attends quelqu'un? fait Mongo avec un visage fermé.

— Ne te fâche pas, Mongo. Tu verras comme c'est excitant de

comparer les cultures. Tu passeras d'une culture à une autre sans transition. Ça relativise les choses. Et c'est là qu'on voit combien c'est bête de croire qu'il n'y a qu'une façon de voir le monde. Ce qui ne veut nullement dire que tout est égal, ni qu'on n'a pas d'attaches particulières...

— Tu ne vas pas faire une chronique, là... Je viens de t'écouter à la radio sur Lévesque et Trudeau. J'en avais entendu parler, mais pas comme ça. En fait, personne ne les mélange comme tu as fait. On les oppose souvent.

— Je ne savais pas que tu les connaissais. Tu vas plus vite que moi au début.

— Mon oncle m'a tout de suite appelé pour me dire que tu cherches des noises. Les gens, paraît-il, ne plaisantent pas avec ces choses. Remarque, je n'ai rien vu d'insultant dans ce que tu as dit.

— Ton oncle a raison. On ne plaisante pas avec ces sujets, ici. Dans n'importe quel pays non plus. Lévesque est aimé ici. Trudeau est officiellement détesté. Ce sont des cartes repérables dans le noir. Je soupçonne que ceux qui détestent Trudeau ont une bonne raison de le faire...

— Ah oui...

— Il avait envoyé l'armée au Québec en octobre 70. Il y a eu un ministre mort, ce qui est très grave. Mais ça ne se fait pas, on n'envoie pas l'armée chez soi. On ne lui a jamais pardonné cette faute.

— Tu ne l'as pas dit, ça.

— Non, je ne voulais pas que ça fasse écran à ce que j'avais à dire. Tu sais, il y a des choses qui contaminent tout ce qu'on veut exprimer. Dès que c'est là, on ne voit plus que ça.

— Donc, on ne peut pas dire ce qu'on veut, ici. C'est pas trop différent de chez moi, alors.

— Pas si vite... On ne met personne en prison ici pour ses opinions.

— Alors de quoi as-tu peur?

— Je n'ai peur de personne... Je veux simplement t'expliquer comment ça se passe. On pratique l'exil social... Si tu dis quelque chose de différent, tu deviens immédiatement invisible. Les gens te croisent dans les festivals, dans les soirées, et font semblant de ne pas te voir. Des gens que tu connais très bien...

— Je ne vais pas dans les réceptions, moi... Et je ne connais personne ici. Donc je peux parler librement.

— Oui, mais ça ne compte pas. Ça dépend toujours de qui tu parles.

Tu vois, dans le courrier des lecteurs, tu peux tout dire, mais si tu as un nom, ce n'est pas conseillé. Enfin, tu peux le faire, mais faut t'attendre à des représailles.

— Quel genre?

— Le vide autour de soi.

— Chez moi, quand on dit quelque chose qui ne fait pas l'affaire du pouvoir, on te trouve où que tu te caches... Ici, on ne te voit plus même si tu te montres au grand jour. Je préfère de loin ici.

— Chacune des manières a ses inconvénients. Enfin, tu verras...

— Tu ne vas quand même pas comparer la prison avec le fait de manger des petits fours seul dans ton coin...

— Bon, tu veux un café?

— Avec un sandwich si possible.

CARNET NOIR : Je suis passé à la Librairie du Square. Foglia était là. Il discutait avec Françoise, la libraire. On s'est frôlés sans se parler. Je lui ai demandé s'il avait lu le bouquin que je lui avais recommandé. Lequel? *La pêche à la truite en Amérique* de Brautigan. Oui, mais il n'aime pas. C'est pourtant le genre de bouquin que je le verrais bien écrire. Plein de tendresses et de sourires en coin. Mais Foglia vous file entre les doigts comme une truite. Là, en personne, il m'apparaît différent du chroniqueur ironique de certains matins. Sensible et attentif, il l'est aussi, mais pas chaque matin. Grognon parfois, mais au moment où l'on s'y attend le moins un sourire désarmant de candeur éclaire ce long visage anguleux. Je ne sais pas si c'est parce qu'il a eu des chats, qu'il vit à la campagne, ou qu'il peste parfois contre le progrès galopant et souvent inutile, mais il me fait penser à Léautaud. Il a emprunté des tics d'écriture à Vialatte, mais quand il est lui-même il se rapproche plutôt de Léautaud par cette manière si spontanée qu'on doute qu'il travaille sa page. Sa technique, il la résume de manière simple : Je ne cherche pas à bien écrire. Vrai pour le contenu, faux pour le style. Il trouve son sujet et y va le plus brutalement possible. Après il faut tailler le diamant de façon à ce qu'il puisse garder son aspect brut – la moindre erreur est fatale. Miller, Bukowski, Hemingway sont à l'origine de ce style qui évite les circonvolutions. Mais il y a un autre ingrédient dans les chroniques de Foglia : son esprit. Un esprit aigu, rapide. Et un humour particulier : il ne cherche pas à faire rire par une anecdote ou un jeu de mots. Il fait rire parce qu'il se tient à un angle inédit. Le lecteur a l'impression que personne ne regarde les choses comme Foglia. C'est pourquoi il attend parfois son commentaire, pas parce qu'il va dire des choses plus brillantes que les autres, mais parce qu'on n'a pas encore expliqué l'événement à partir de cet angle. L'angle Foglia. Pour ce lecteur, on n'a pas encore fait le tour de la question. Une dernière chose qui l'impose à ce point à son lectorat, c'est sa longévité. Pas beaucoup de gens ont duré à ce point. La plupart de ses lecteurs ont commencé à lire le journal parce que leur père riait au petit-déjeuner en lisant Foglia. Ils ont reçu le chroniqueur en héritage. Ce n'est pas étonnant qu'il soit pour certains aussi indispensable que le téléphone ou le café du matin. Je quitte la librairie en faisant un signe discret

à Françoise en train de rendre la monnaie à Foglia.

Vie de Café V

J'arrive au café pour trouver Mongo et Catherine en pleine discussion. Je m'installe à côté avec mon journal. On m'apporte un café chaud. Cette planète peut rouler comme elle veut, du moment que j'ai mon café.

Ce qui m'intéresse dans la discussion entre Catherine et Mongo, ce n'est pas le sujet (je n'écoute pas d'ailleurs), mais le ton. On sent quelque chose d'autre derrière cette agressivité.

Je vais aux toilettes. Mongo me suit.

— Elle est venue dans mon appartement hier soir. J'ai fait à manger, elle a adoré. Elle mange plus épicé que moi. C'est une Africaine, je te dis.

— Elle mange épicé, ça ne fait pas d'elle une Africaine... Vous vous fâchez quand on dit la moindre chose à propos de vous, mais en fait, vous êtes les plus grands producteurs de clichés sur l'Afrique.

— O.K., elle n'est pas africaine. Après, on est allés danser au Balattou. J'avais rendez-vous avec un ami.

— Pas de drogue, sinon je te laisse tomber!

Il rit.

— C'est pas de la drogue. On vend des grigris.

— À qui?

Il rit de nouveau.

— À des étudiantes. Les gens ici croient tout ce qu'on leur raconte.

— Ils te donnent le bénéfice du doute, mais s'ils découvrent que tu as menti, c'est fini.

— Chez moi, rien n'est définitif... On sait que tout le monde ment. On n'est jamais déçu... Ça donne froid dans le dos de savoir qu'on est rayé à cause d'un seul mensonge. Laisse-moi finir mon histoire, Vieux. On rentre se coucher, on s'embrasse un moment, on se déshabille et

elle refuse de faire l'amour.

— Tu t'arrêtes, j'espère.

— J'étais sur une pente. On ne peut remonter une pente comme ça. Elle dit : « Arrête, je te dis d'arrêter » sur un ton, comme si j'étais son pire ennemi.

— Et tu t'es arrêté, je suppose.

— Oui. Je me suis arrêté. J'ai réfléchi un peu pour comprendre ce qui s'est passé, puis je me suis endormi. Ce matin, je l'ai sentie me caresser. Je ne me suis pas réveillé. Elle a continué jusqu'à ce que j'aie un orgasme. Je ne sais pas si c'est parce qu'elle s'était refusée à moi, mais c'était un orgasme vraiment puissant. Puis elle est montée sur moi, et a eu plusieurs orgasmes d'affilée. C'est de ça qu'on discutait tout à l'heure.

— Tu pouvais lui dire que tu ne voulais pas faire l'amour.

Mongo fait un saut en arrière.

— Ça ne se fait pas... On ne dit pas ça à une femme.

— Tu fais ce que tu veux, mais si elle dit « arrête », tu t'arrêtes pile.

— Je ne suis pas une machine.

— C'est ton problème.

Je suis sorti des toilettes en laissant Mongo perplexe au milieu de la pièce.

Int. Radio. Dimanche matin

> CARNET NOIR : J'arrive à la radio. La même petite bande autour de Franco. Des philosophes du dimanche. On ne se prend pas trop au sérieux, ici. On rit souvent. Mon sujet est délicat aujourd'hui. Je risque de me faire étriller par les auditeurs. Ils sont assez surprenants : un jour ils se fâchent pour une vétille, un autre jour ils laissent passer un gros poisson. On a l'impression de marcher sur la corde raide quand on parle en public. On croit que tout est dit et bien dit, on sort en sifflotant. Et dehors, le débat fait rage. Un côté nous défend, et l'autre nous matraque. Pour quelle raison? Un tabou a été bousculé sans qu'on fasse attention. On répond naïvement à une question sur la race, la classe, la religion, l'indépendance, la langue, l'immigration, l'accent. Y a-t-il une zone franche? Le reste du monde. Parce que tous ces thèmes ne regardent que le Québec. Disons-le plus clairement : il ne s'agit pas de langue, de religion ou d'accent en général. Mais de langue québécoise : le rapport entre le joual et le français d'une part, et entre le français et l'anglais d'autre part. À noter que la bataille contre l'anglais se fait sur deux fronts : on se sent attaqué par le Canada anglais et trahi par la France. De religion québécoise : on n'est plus religieux depuis la Révolution tranquille, mais dès qu'une autre religion s'approche, on devient catholique radical. D'accent québécois : l'accent est un sujet qui provoque un affrontement annuel entre le Québec et la France, disons chaque fois qu'à la radio ou à la télé française on se moque de notre accent. On croit que ça ne fait pas mal si on se moque de l'accent congolais ou haïtien. L'accent de l'autre est un sujet de plaisanterie depuis la nuit des temps. Il permet de discriminer quelqu'un même par téléphone. Franco me fait signe qu'après la chanson ce sera mon tour. On se fige comme un sprinter avant le coup de feu.

DISCRIMINATION POSITIVE

D'abord l'expression fait un peu peur parce qu'elle semble antidémocratique. Toute discrimination est par nature antidémocratique. Il y a là une sorte de provocation de la part de l'État de vouloir répartir les choses un peu plus équitablement. D'où, peut-être, cette réticence populaire face à une aussi étrange expression. Il faut comprendre aussi ce que cela exige de changements dans la société.

L'organisme social est sensible, on le sait, à tout nouveau corps. On se souvient de la rage qu'avait provoquée le simple mot *féminisme* – et

ce n'est pas encore fini. On se rappelle la tonne de quolibets qu'ont dû subir les végétariens pour avoir osé préférer le poisson au bœuf. Et comment ils ont dû s'expliquer à chaque repas.

Alors pourquoi je défends aujourd'hui cette expression qui fait hérisser les cheveux de beaucoup d'honnêtes gens? Eh bien parce qu'elle cache une autre discrimination si répandue qu'elle s'est complètement diluée dans la société jusqu'à n'avoir plus de nom : la discrimination négative. Ou tout simplement la discrimination.

Cette forme de discrimination, la négative, ne s'adresse qu'à la conscience individuelle. Car personne ne peut vous obliger à aimer votre voisin. L'État ne peut pas vous obliger à partager quelque chose avec lui, sauf par le biais de l'impôt, ce qui est un beau morceau tout de même (mais 40 % des gens regardent ailleurs quand l'État passe le chapeau, ce qui n'aide pas à la répartition des richesses). Pour le reste : vous êtes libre, du moment que vous ne contrevenez pas à la loi.

Vous n'êtes pas libre de dire à un chauffeur de taxi que vous ne le voulez pas parce qu'il est noir. Mais vous êtes libre de prendre le taxi que vous voulez. Et vous êtes libre de quitter un quartier qui vous semble brusquement trop coloré ou animé. Vous êtes libre de refuser un emploi à quelqu'un si vous lui donnez, avec un sourire, une raison qui ne défie pas la loi. Si vous ne voulez pas de la nouvelle direction que prend la collectivité, vous êtes libre de quitter subtilement les rangs. De protester silencieusement en oubliant la courtoisie quand celui que vous ne tolérez pas s'approche de vous – et beaucoup ne s'en privent pas. Et cela s'appelle la discrimination négative.

Et c'est un poison qui court dans les veines de la société. Je dis poison parce que tout ce qui ne suggère pas un enthousiasme va vers une sûre autodestruction. Quand le corps social devient trop pesant, aucun progrès n'est possible. Et tout le monde se trouve ainsi pénalisé au bout du compte.

Ce qui est terrible, c'est que cette discrimination trouve, quotidiennement, de multiples raisons pour s'exercer, et elle ne concerne pas uniquement la race : rien n'est pire que la haine du semblable.

On peut refuser quelqu'un pour son odeur, sa couleur (avec des variantes comme la couleur des cheveux – on fait souvent la vie dure aux roux), son sexe ou son amour du sexe (Claudel parle de « cette haine contre ceux qui jouissent »), sa religion, son accent (je parle, il *perle*), sa classe sociale. Il y a mille raisons pour refuser quelqu'un. En fait, le problème vient de celui qui refuse. C'est qu'il a mal quelque part. Je suis sûr qu'un homme heureux ne passe pas son temps à

écraser plus petit que lui. Mais comment l'aider s'il ne veut pas montrer son visage?

On serait d'ailleurs étonné de voir qu'il ressemble à quelqu'un de poli, de souriant et d'ordinaire. Et c'est ainsi que la société gangrenée par un tel mal succombe à la sinistrose. Le ciel devient gris en plein été. Cela crée un malaise social dont l'antidote pourrait être la discrimination positive. Et seul l'État peut l'injecter dans le corps social. Car si l'État ne prend pas la défense de tous ceux qui se font écarter subtilement, et avec un sourire, du grand partage social, la démocratie elle-même s'en trouverait en danger. Le déséquilibre serait trop grand.

L'État l'a déjà fait pour que les femmes puissent entrer à l'université – je ne minimise aucunement la longue lutte des femmes. Et aujourd'hui, c'est toute la société qui bénéficie d'un tel succès. Vous imaginez sur combien de roues le grand moteur intellectuel a dû rouler quand les femmes (la moitié des roues) n'étaient pas encore admises dans les universités? Rappelez-vous la tonne de bêtises qu'osaient certains philosophes à propos d'elles. Et qui était contre l'entrée des femmes à l'université? Parfois les propres parents de ces femmes. Les femmes à l'université, disait ce père, c'est de l'argent gaspillé.

Franco : C'est étrange, on parle de discrimination positive comme de la dernière forme de discrimination?

Moi : S'il n'y avait que cette discrimination, on aurait déjà résolu le problème. Mais il y a une autre discrimination, plus subtile encore et qui se fait en faveur des nantis. Et elle est courante. Elle comprend le népotisme, les réseaux de petits amis, les clubs privés, les ramifications de cousins, les amis influents, les enfants de ses amis, et ceux qui nous ressemblent et qui doivent passer avant tous ceux, nombreux, qui ne nous ressemblent pas. Cette discrimination terrible n'a pas besoin de l'aide de l'État. Elle se fait sur son dos, d'ailleurs. C'est l'État qui paie à la fin, puisque ces gens ne paient presque pas d'impôt.

Franco : Dans les commandites et ailleurs?

Moi : Tu n'as pas remarqué que le groupe épinglé dans l'affaire des commandites était composé en grande partie d'hommes appartenant au même réseau, et ayant presque la même coupe de cheveux (à part le chapeauté) et la même texture de peau, presque le même âge (à part le fils)? Pas une femme, pas un Noir, pas un Japonais. J'ai l'impression que leur erreur, c'est de n'avoir pas assez diversifié la texture de la laine (*gang de bureau* comme on dit *gang de rue*). Il aurait fallu intégrer d'autres gens, ne serait-ce que pour garder sous la main

des boucs émissaires. Mais ils veulent rester entre eux. L'argent égare et fait perdre le sens des choses. Se garder toujours une porte de sortie. Est-ce pourquoi l'État doit venir au secours de ceux qui n'ont pas de « parrain »? Dans ce milieu, le silence est d'or. Mais ce n'est pas l'or qui nous tuera, c'est le silence.

Vie de café VI

CARNET NOIR : Catherine semble de mauvaise humeur ce matin. Les cheveux cachant l'œil gauche. Ongles rouges. Elle s'est assise en face de moi. La serveuse observe la scène en faisant semblant de nettoyer le comptoir. Quand on fréquente un café assidûment, le personnel et les clients réguliers finissent par connaître vos habitudes. Du moins dans la tranche du jour que vous partagez avec eux. Ici on sait tout de ma vie entre 9 h et 11 h 30 (lundi, mercredi, vendredi, les matins d'écriture, et dimanche, jour de radio). J'ai mes habitudes. Moi qui croyais vivre dans la surprise perpétuelle. Je développe certaines habitudes sans le savoir. La serveuse sait quand m'apporter le troisième café. Je me souviens qu'à Port-au-Prince, je rêvais d'aller au café, de m'asseoir à une terrasse pour siroter un verre de vin en regardant passer les gens ou en causant avec une jeune fille. C'était cela, pour moi, la révolution.

Catherine repousse la mèche de cheveux noirs pour dégager son visage, c'est qu'elle va parler.

— Il n'a aucune considération pour moi.

Je laisse passer un moment. Rien ne presse. Je n'ai aucune prise sur la vie au-dehors. Dans ce café, je ralentis le rythme.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela?

— Ses copains sont arrivés au moment où on sortait. Ils lui ont demandé ce qu'il faisait et il a eu le toupet de se rasseoir sans même me regarder.

— Je te comprends, mais il ne pouvait pas faire autrement. Dans sa culture, il faut constamment prendre des gants avec les gens...

— Ils étaient passés à l'improviste...

— Dans le village, il n'y a pas le téléphone...

— Ne me fais pas le coup du village, toi aussi... Ici il y a le téléphone... Et puis chez lui, au Cameroun, il avait le téléphone.

Je ris. Elle aussi.

— À quoi sert le téléphone si on habite la même ville? C'est fait

pour parler à ceux qui vivent à l'autre bout du monde…

— Il passe des heures avec le Cameroun… C'est là que s'en va tout son fric. Comme il ne travaille pas, ça ne va pas durer trop longtemps… J'ai beau essayer, mais je ne pige rien à ce qu'ils disent. Pourtant je suis assez douée pour les langues.

— C'est qu'on parle près de 250 langues au Cameroun.

— Tu veux dire de dialectes.

— Je parle de langues. Pour les dialectes c'est 400.

Je rigole un peu, mais elle est si hors d'elle qu'elle ne capte rien.

— C'est fou! Nous, ici, on n'y arrive pas avec deux langues.

— C'est un autre problème.

— Pourquoi font-ils semblant que je n'existe pas alors qu'ils parlent tous français?

— Quand on est dans son appartement, ce n'est plus Montréal, mais Yaoundé.

— Ah oui? C'est pas une ambassade, que je sache… Je ne dis pas quand il est sous sa douche, mais en public on est tenu de parler la langue que tout le monde comprend.

— Il est chez lui… Ils sont en majorité dans la pièce.

— Je suis là aussi et je suis sa blonde.

— Pas devant ses copains.

— Je ne comprends pas : je ne suis pas sa blonde devant ses copains?

— Tout le monde fait des concessions. Quand tu ne veux pas faire l'amour avec lui, comment ça se passe?

— Je lui dis « arrête ».

— Il fait quoi?

— Il s'arrête.

— Il ne comprend pas pourquoi tu fais surtout ça quand il est bandé comme un cerf de Virginie, mais il respecte ta décision… Là c'est toi qui ne comprends pas.

— Je ne vois pas comment on peut comparer ces deux choses.

— Mais avec ses copains il ne peut pas faire autrement, il retrouve sa culture… Tu sais, une langue maternelle, c'est une façon de respirer. Dès qu'il sort de l'appartement, il devient un autre qui passe son temps à décoder un univers très complexe. Ça le rend nerveux.

Toujours tendu. Les gens dans la rue ne s'arrêtent pas de vivre pour lui expliquer les règles. Ils ne le voient même pas. Et lui, il circule dans la ville comme une épave sur l'océan.

— Je sais tout ça, mais moi je ne suis pas un ensemble de codes... Je veux juste en parler à quelqu'un, avoir une relation saine avec mon amoureux.

— Dis-lui ça, ce serait un bon début. Il ne sait pas que tu es amoureuse de lui. On peut se parler, si tu veux. Tu ne veux pas un café?

— Non, j'ai rendez-vous avec ma prof.

— Pour ta thèse?

— Oui.

— Sur quoi?

— Je ne peux pas te le dire maintenant... C'est de cela que je vais discuter avec elle. Je vais lui proposer de changer de sujet... Bon, là faut que je parte.

— Reviens quand tu veux.

Elle a le dos un peu plus raide que d'habitude.

> CARNET NOIR : Je reste au café à écrire ma lettre de Chine. J'ai envie de me mettre à la place d'un milliard de gens. On se sent moins seul. C'est Malraux qui m'a fait découvrir Mao. Il est allé le rencontrer à Pékin (on disait Pékin à l'époque) et au lieu de raconter la rencontre comme un journaliste, il l'a fait comme un écrivain. Ceux qui avaient pris des notes lors de la rencontre se sont demandé s'ils avaient assisté à un autre événement. En fait, c'est la relation de Malraux qui est la meilleure. Il a vu et entendu autre chose que ce qu'on nous donnait à voir et à entendre. C'est ce que j'ai toujours rêvé de faire, mais je ne suis pas ce jeune homme brillant qui a écrit en 1933, à trente-deux ans, *La Condition humaine* (l'âge que j'avais à la publication de mon premier roman). Je n'ai jamais hésité à déformer les faits pour leur faire rendre tout leur jus. Si vous restez collé à ce que la réalité veut bien vous montrer, vous ne saurez jamais ce qu'elle cache dans son ventre. Il faut savoir la retourner comme un gant. La réalité est une pure construction de l'esprit. On nous a toujours fait croire que la Chine nous était totalement inconnue alors que nous sommes plus inconnus de la Chine que la Chine ne l'est de nous.

Int. Radio. Dimanche matin

Lettre de la Chine

Cher Occident,

Enfin nous voilà face à face. Vous avez toujours vu en moi un dragon de carton fait pour amuser vos enfants. Et vous n'avez jamais pensé que cette image venait de moi et qu'elle tendait à vous endormir. L'idée du sommeil est la clé de cette guerre si ancienne qu'elle date d'avant Marco Polo, mais vous l'ignoriez. De ce Marco Polo que nous vous avions renvoyé tout gonflé de fables. Car on ne voit en Chine que ce que la Chine veut bien vous montrer. Ces fables vous ont tant drogué que vous m'avez cru assoupie. Combien de livres furent publiés, chez vous, pour espérer mon réveil : « Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera », dites-vous. Le féminin vous a trompé et vous m'avez pris pour la Belle au bois dormant au fond d'une de ces forêts enchantées qui n'existent que dans les rêves des enfants. Revenons à la réalité. D'où tenez-vous ces informations? De vos missionnaires qui vous ont fait croire que les petits Chinois étaient à vendre. Combien étaient-ils, de petits Chinois à vendre? Vous n'avez aucune idée, car leur nombre vous aurait donné le vertige.

Mais pendant que vos missionnaires cantonnés dans des villages vous renseignaient faussement, car la plupart d'entre eux étaient devenus des moines bouddhistes, nos missionnaires à nous s'étaient infiltrés partout en Occident. Depuis des siècles, pas une petite ville de chez vous qui n'a pas sa blanchisserie et son restaurant chinois. Le Chinois était vite devenu cette figure folklorique dont l'accent et les yeux bridés amusaient vos enfants dans les bandes dessinées. Vous vous êtes seulement demandé combien nous étions chez vous? Votre ignorance venait du fait que nous n'étions pour vous que Le Chinois. Et rien n'est plus facile à confondre qu'un Chinois avec un autre Chinois dans un quartier chinois. Nos visages étaient les mêmes pour vous, nos noms se ressemblaient, notre langue vous est encore incompréhensible, même après des siècles de cohabitation. Et vos agents d'immigration n'arrivent pas à distinguer Lin Liao de Lin Dao

ou Dao Lin. Nous entrons et sortons de chez vous comme nous voulons – par ce tunnel sous nos restaurants qui relie Montréal à Shanghai, ou Paris à Pékin, ou Berlin à Canton. Ce sont là des mythologies dont vous vous êtes enivré au fil du temps. Il est vrai que pendant des siècles nous n'avons été pour vous que le cuisinier, le blanchisseur et l'ouvrier du chemin de fer. Et nos agents dormants ne se sont jamais immiscés dans les affaires politiques des pays où ils sont en observation. En parlant de langue et de culture, nous apprenons péniblement les vôtres, mais pour vous tout ce qui nous concerne ne peut être que chinoiserie. Cela fait notre affaire, car vous devez savoir aujourd'hui que nous sommes un peuple patient et secret. Sous votre nez, nous avions préparé la plus étonnante ouverture de Jeux olympiques qui doit faire pâlir vos meilleures fêtes. Vous avez un seul Robert Lepage, nous en avons des milliers. C'est pour ne pas être prétentieux que nous ne disons pas des millions. Question de nombre. Nous savons aussi qu'à partir d'un certain chiffre vous avez le vertige. Votre saison d'explosion démographique n'a pas duré assez longtemps. Après trois millions de naissances, vous avez été si effaré que cela vous a poussé tête baissée vers le divorce, la pilule, l'avortement. Par contre, vous me jugez d'employer une manière brutale pour un même résultat quand j'ai atteint le milliard et qu'il me fallait arrêter l'hémorragie. Vous êtes prompts à juger les autres, et vifs à fermer les yeux sur vos difficultés. Les États-Unis ont bombardé l'Irak depuis quelques années, sous le faux prétexte d'une arme de destruction massive qui s'y cache, et vous me cherchez des poux pour quelques étudiants emprisonnés ou quelques écrivains torturés ou quelques Tibétains tués. Sachez qu'à moins d'un millier, nous avons du mal à ressentir nationalement une émotion. Il fut un temps où des inondations dévastaient des régions en emportant des populations entières sans qu'on juge bon d'avertir Pékin. Nous ne sommes pas faits de pierre comme vous croyez, sauf que nous sommes si nombreux à habiter une terre sans fin qu'il est impossible que l'individu prenne à nos yeux une quelconque importance. Si nous venons à manquer de bras, nous n'aurons qu'à permettre un deuxième enfant. Et si nous voulons mettre en danger la planète, il suffit d'en permettre un troisième.

Nous vous avons fait apprécier le buffet chinois dont le menu peut comprendre 92 plats qui se ressemblent, sans être tout à fait pareils, un peu à notre image. C'est notre arme de destruction massive. Elle s'attaque à vos corps que nous rendons obèses pendant que nous restons minces. Et surtout à votre esprit. C'est le buffet dans l'exposition de sa diversité qui a détruit l'idéologie de la monoculture où votre civilisation s'est arc-boutée depuis des millénaires. Vous étiez monothéistes et monogames, ce qui a fait de vous des monomaniaques

hypocrites, mais efficaces. Aujourd'hui, le buffet vous donne la possibilité d'un choix multiple. Vous réclamez depuis le choix partout, même dans la divinité. Nous vous avons changés, vous êtes devenus des Chinois en moins nombreux et en plus gras. D'ailleurs, tout ce que vous possédez est fait en Chine. Vous avez cru que nous étions les consommateurs à qui il fallait vendre vos produits dérisoires, mais c'est vous qu'on a achetés. Vos matières premières passent chez nous pour retourner chez vous avec la mention *made in China*. La raison c'est que vous étiez endormis depuis des siècles. On se demande même « Quand l'Occident s'éveillera ». Ce n'est pas pour demain, car vous êtes trop orgueilleux pour imaginer que vous n'êtes pas le centre du monde.

Votre toute dévouée Chine

P.-S. Nos enfants voudraient acheter de petits Occidentaux… Envoyez-nous des photos.

CARNET NOIR : Si je voyage beaucoup, j'évite d'être un touriste. Comment? C'est simple, je ne visite rien. Je loge dans un hôtel et je fais mes courses dans le quartier. Je passe chez le marchand de fruits. Je ne peux pas vivre dans un endroit s'il n'y a pas de fruits. Dès que j'ouvre la porte, je dois sentir l'odeur de la mangue. Je n'ai pas besoin de beaucoup de choses pour vivre : un lit pour lire, une table de chevet pour placer mes livres du moment, et une baignoire pour lire encore. Quand est-ce que j'écris? Je ne sais pas. Là, en ce moment, je n'écris pas, je parle de livres. Je préfère les livres à la littérature. Si je raconte tout ça, c'est parce que Mongo m'a dit que son nom évoque l'écrivain camerounais Mongo Beti que j'avais rencontré à Durban en Afrique du Sud. Un homme qui peut passer dans la minute de la tendresse à la colère. Un homme qui cuvait en lui une haine folle pour toute forme d'injustice. Ce qui a fait de lui un homme désespéré. Il s'est battu contre la corruption en Afrique en publiant des pamphlets de plus en plus rageurs, avant de trouver cette lumineuse parade : fonder une librairie. Chaque livre de sa librairie était une petite grenade qu'il lançait dans les jambes du pouvoir. Un peu comme la fameuse librairie La joie de lire. Lui seul ne pouvait combattre ce système puissant et bien installé, mais la librairie, oui. Le gouvernement l'a vite compris et lui a fait des misères. Je revois son visage et son sourire suspendu comme s'il cachait une joie secrète. Soudain son nez semble renifler une mauvaise odeur, celle de la corruption généralisée, puis le Vésuve entre en éruption. Mongo Beti rompt alors avec l'assemblée, la ville et le pays où il se trouve. Un tel emmerdeur est devenu de plus en plus rare.

CARNET DE VOYAGE

LE VOYAGEUR OCCIDENTAL EN AFRIQUE

Je reviens d'un bref voyage à Bamako. Chaleur et poussière font une couleur dorée à l'air. En route vers Mopti, j'ai dû prendre un car avec des retraités en casquette accompagnés de leur épouse en chapeau

fleuri. Après une heure, on pouvait tout savoir d'eux. Chacun racontant sa vie à son voisin. Les dix dernières années furent épluchées par le menu détail pendant qu'on observait des deux côtés de la route des dos courbés sur un sol aride qu'on tente de cultiver. Je percevais déjà les quatre figures du touriste que l'Afrique subit depuis le XIXe siècle :

1. L'anthropologue amateur, toujours à la recherche de cette vie primitive gorgée d'aventures et de malaria qu'il avait découverte, enfant, dans les récits des grands voyageurs. Il lui faut retrouver ces peuplades qui ne sont pas encore souillées par la civilisation. Alors il s'informe pour retracer ce paradis de son enfance. Le pays d'avant la perte d'innocence du monde. Il se fera discret, bien sûr, mais il aimerait les observer dans toutes les manifestations de leur vie quotidienne. Il apprendra leurs langues et leurs coutumes. Il a noté dans un petit carnet des centaines de questions. Il va les embêter jusqu'à ce qu'on le jette tout habillé dans une marmite d'eau chaude.

2. Le missionnaire laïque remplace de façon plus efficace son prédécesseur, celui qui tentait de convertir les sauvages au catholicisme et du même coup à la civilisation (la mission civilisatrice). Le nouveau a simplement changé la Bible pour un tracteur. Sa nouvelle religion, c'est le progrès. Dès qu'il arrive dans un village, il met tout le monde à contribution pour la construction d'un dispensaire, d'une école, d'un puits artésien et de quelques latrines. Son obsession : l'hygiène publique. Il ne parle que de saletés, de détritus, de mouches et de moustiques, de marais, d'eau potable, de malnutrition. Il entend réveiller les gens pour qu'ils prennent soin de leur santé. Lui aussi a vu, dans les magazines au papier glacé et parfumé, des photos d'Africains agonisants à côté d'un vautour qui n'attend que l'instant fatal pour plonger sur le cadavre. Pour l'arrêter, il n'y a que la chaleur insoutenable de midi et les moustiques du soir. Dans ces moments-là, les autochtones peuvent vaquer à leurs occupations sans se faire emmerder par des photographes amateurs qui espèrent gagner Le Grand Prix de la photo organisé par la mairie de leur patelin. L'explication officielle, c'est qu'on veut faire connaître au monde entier la tragédie africaine. D'un autre côté, la cohorte de ceux qui aiment mettre la main à la pâte, en construisant des latrines, continue d'attraper insolation sur insolation jusqu'à la déshydratation extrême. On les fait rentrer dare-dare au pays, et pendant des années on verra, laissés à l'abandon, des travaux entrepris dans l'enthousiasme par des gens dont on ne saura jamais ce qui est feint ou non chez eux.

3. Le technocrate amateur a tout appris sur Internet, avant même de partir. Il a cherché et recueilli toutes les statistiques possibles sur le

sida, la malnutrition, le déboisement, la lapidation des femmes infidèles, la santé, le nombre de coups d'État, l'indice du coût de la vie, le nombre de marchés publics, la fréquence du paludisme, la taille des femmes par rapport à celle des hommes… pensant que tout ça allait surgir devant lui à peine sorti de l'aéroport. Il s'attend à rencontrer, dans le hall de l'hôtel, le président de l'association des sidéens avec quelques membres contaminés de ladite association qui lui proposeraient d'emblée une visite de ce petit village modèle où 98 % de la population est atteinte de la lèpre (les sidéens souffrent de la lèpre et les lépreux du sida). Au lieu de cela, le voilà pris dans un embouteillage monstre sur un des quatre ponts de Bamako enjambant le fleuve Niger. Et brusquement, il se demande si le vrai problème du Mali n'est pas la pollution – il a failli écrire solution à la place de pollution, tant il a hâte de régler les problèmes.

4. N'oublions pas dans cette nomenclature le collectionneur d'art charitable, qui ne pense qu'à faire de bonnes affaires en achetant à des prix dérisoires des sculptures finement travaillées par des affamés de talent. Je n'y vois rien de mal. C'est le principe du commerce. Chacun surveille ses intérêts tant qu'il peut. Mais comme ce dernier est un judéo-chrétien et qu'il ne veut surtout pas avoir l'air d'exploiter un faible, alors, pour justifier son attitude, il invente une histoire à dormir debout. Comme quoi ce sont les marchands qui l'ont incité à baisser le prix, car on considère comme une insulte de ne pas marchander, c'est-à-dire de ne pas baisser drastiquement le prix pour le remonter légèrement après. Cette excuse ne vaut rien, et cela même si tout le monde croit qu'il faut faire ainsi. En fait, le marché africain n'est pas un théâtre de fortune ou un salon mondain où l'on cherche à passer un bon moment. C'est un marché comme n'importe quel autre, où l'on échange des produits contre de l'argent. C'est avec cet argent que ce marchand pourra nourrir sa famille, acheter des médicaments pour son enfant malade, payer les vêtements et l'école des enfants. Tout ça pour éviter de vivre de la charité chrétienne.

Vie de café VII

CARNET NOIR : J'étais vraiment plongé dans ce bouquin où pourtant il ne se passe rien quand Catherine a surgi devant moi. Depuis ma rencontre avec ce couple, mes matins ne se déroulent plus comme prévu. J'ai perdu cette monotonie qui me gardait encore dans cet état somnambulique, me protégeant de la lumière du jour et de sa réalité désastreuse. Le parfum de Catherine, où les essences de Yaoundé se sont mêlées à celles du Saguenay. Ses yeux vifs et sa bouche suggestive me disent qu'elle a galopé toute la nuit dans la vallée du désir. Quel choc pour mes sens! Elle s'assoit et me regarde un long moment en train d'écrire cette chronique sur le Québec à l'ère de Duplessis, et Haïti à l'époque de Duvalier.

— Je t'ai entendu ce matin à la radio.

— Ce n'était pas dans mon plan de déranger les amants.

Elle rougit.

— Tu as parlé de Bamako et du fleuve Niger. C'était de la poésie. Pas tant ton commentaire que le fait d'avoir évoqué ces noms-là. Tu ne peux pas savoir ce que ça m'a fait.

— Sais-tu que le Niger traverse une bonne partie de l'Afrique subsaharienne?

— Je longeais, dans ma pirogue, des îles peuplées d'enfants rieurs qui m'envoyaient des baisers.

— Est-ce trop de te demander ce que tu faisais là?

Un long rire saccadé.

— J'étais poursuivie par un tigre. Je courais à perdre haleine quand je l'ai senti sur mon dos. Et tout de suite après ses crocs étaient enfoncés dans ma nuque. Tu ne peux pas savoir depuis combien de temps j'attendais cette mort.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— On est dans le rêve ou la réalité?

— Je ne fais plus aucune différence.

J'ai repris ma lecture.

— Il y a quelque chose, me dit-elle après un long moment, qu'on a oublié d'apprendre aux jeunes tigres en Afrique.

— Quoi?

— J'aime être dévorée, mais j'aime aussi que ce soit suivi d'un peu de tendresse.

— Dans quel but?

— Bon, juste pour faire la différence entre l'animal et l'homme.

— Tu es sûre que ça vaut la peine?

Elle joue avec la tasse un moment, le regard ailleurs.

— Au fond, non...

— C'est ce que je me disais.

Je reprends mon livre.

— Tu lis toujours Borges?

— Oui.

— J'aimerais savoir ce que tu lui trouves.

— Lui aussi aime les tigres et son vers préféré de Blake c'est :

Tiger! Tiger! Burning bright
In the forests of the night

— C'est ce que j'ai vécu, murmure-t-elle.

Int. Radio. Dimanche matin

Dieu, Patrie (démocratie ou dictature)

Je suis un témoin privilégié de ces deux systèmes politiques : vingt-trois ans dans l'un, quarante ans dans l'autre. Deux systèmes en apparence opposés, mais reliés, d'une certaine façon, par la foi judéo-chrétienne. J'estime les avoir assez pratiqués pour pouvoir en parler aujourd'hui. Le pont qui permet de passer de la dictature à la démocratie c'est souvent l'exil. L'exil, ce temps inventé par la dictature pour punir l'insoumis qu'il serait trop risqué d'assassiner. L'exilé doit nier dès le départ ce temps fictif qui est en fait un espace mis entre lui et les siens. Il vit déchiré entre deux pays : l'ancien et le nouveau. Ce n'est pas bon de vivre constamment dans la nostalgie du pays d'origine, comme c'est ridicule de prétendre qu'on vient de nulle part. Il y a bien sûr cette tristesse tropicale, qui va d'ailleurs fort bien avec le crépuscule polaire, et qu'on ne pourra jamais totalement effacer des yeux de l'exilé.

Franco : Mais si on rejette définitivement le pays d'origine sous prétexte que la situation paraît sans espoir, on semble renvoyer dos à dos le bourreau et la victime.

Moi : L'exilé danse un tango fiévreux avec des souvenirs lumineux qui laissent place à de terrifiantes images rapportées de là-bas, selon les caprices d'une mémoire qui cède de plus en plus de terrain à l'imaginaire. Jusqu'à ce que cet exilé ne reconnaisse plus ses propres souvenirs et devienne un étranger dans son pays natal. Sa vie intime vient alors de basculer dans la fiction. Je crois que le fait religieux tient une place importante dans le choix politique d'une société. Un État laïque ne succède pas forcément à un État religieux comme ce fut le cas de ce Québec en mutation des années 60 qui aurait pu suivre aisément la pente savonneuse du duplessisme, ce cocktail de religion et de nationalisme, pour tomber dans le délire duvaliérien, où le vaudou se mélange dangereusement au populisme le plus exacerbé. Pourquoi a-t-on tout de suite voulu construire au Québec autant d'écoles qu'on avait érigé naguère d'églises? Pourquoi est-on passé, au

Québec, d'une quasi-dictature religieuse à une démocratie dont le fleuron reste la conquête de l'électricité? Alors qu'en Haïti on a continué la glissade dans un puits noir sans fond.

Franco : L'une des explications, c'est que les Haïtiens ont cru en Dieu et les Québécois dans l'Église... Est-ce possible?

Moi : Et ça fait une sacrée différence. Haïti croit dans un Dieu avec qui elle peut discuter, et le Québec dans un système qu'il pourra démonter et remonter selon ses besoins. Pour Haïti, c'est le Dieu des armées qui permet tous les fantasmes de pouvoir, dans un pays où la misère a fait fuir la logique, ou ce Dieu capable d'apaiser les angoisses que ma mère prie. Tandis que l'Église est un système convertible que le Québec a vite fait de remplacer par la démocratie sans avoir trop à toucher à sa structure profonde. Les milliers de religieux – chaque maison en avait son lot – se sont éparpillés dans la vie civile afin de répandre la nouvelle foi : le progrès. Pour atteindre rapidement la modernité, il fallait remettre en scène les valeurs chrétiennes qui tiennent compte de l'égalité (« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ») que l'on venait tout juste de jeter par-dessus bord. Une seule restriction : ne jamais prononcer les mots *église*, *foi* et *mystère*. Il faut être naïf pour croire qu'on puisse changer, du jour au lendemain, cette structure solide présente dans notre société depuis si longtemps. D'ailleurs, les prêtres d'hier sont simplement devenus des sociologues inquiets qui continuent à fouiller l'humain tout en évitant de sonder son âme. Voilà pour le Québec.

Franco : Et Haïti?

Moi : J'y arrive... En Haïti, on est passé d'une monoculture catholique, avec le vaudou en arrière-plan, à un trop-plein religieux. Les églises protestantes, à cause de leur caractère populaire, se sont vite multipliées dans le pays. La misère exaltant la foi, on finit par croire qu'aucune solution humaine n'est envisageable. On attend alors ce messie capable de sauver le pays. Si ce n'est pas Duvalier, ce sera Aristide. C'est avec Aristide, l'ancien curé de Saint-Jean Bosco, qu'on a été le plus proche possible d'un dieu descendu sur terre pour régler les problèmes des humains. Bien sûr qu'il arrive au Québec de rêver de temps en temps à un messie pouvant lui faire traverser le désert fédéral jusqu'à la terre promise, mais il se réveille toujours affolé à la dernière minute pour dévorer crûment ce messie. C'est qu'on préfère avancer en groupe au Québec. Alors qu'en Haïti, on n'applaudit que celui qui se détache du groupe pour se lancer vers l'horizon sanglant dans un sprint éblouissant, mais souvent suicidaire.

Le travail

CARNET NOIR : Je commence déjà à prendre des notes à propos de ma prochaine chronique. Un sujet plus clair : le travail. On n'a aucune idée du travail tant qu'on ne s'est pas retrouvé dans le métro tôt le matin avec la classe ouvrière, celle qui ne voit jamais le soleil. L'ouvrier sort trop tôt et rentre trop tard chez lui. Le soleil en hiver est un luxe réservé aux cols blancs, aux retraités, aux rentiers, aux dames avec un sac Gucci, aux hommes avec une montre Omega, et aux anarchistes qui refusent de donner les meilleures années de leur vie à la machine à broyer les rêves – j'insisterai sur ce dernier point jusqu'à ce que quelqu'un l'entende, se lève de sa chaise, quitte le bureau sans passer par l'administration, file à l'aéroport et prenne un avion pour une île perdue. Je crois que la vie mérite ce geste simple qui consiste à enjamber la fenêtre pour tomber dans un autre monde. Tout homme y a droit au moins une fois dans sa vie, même si cette cavale ne dure qu'un mois. C'est suffisant pour retrouver sa dignité. Il y a un autre moyen moins dramatique : juste se glisser dans une baignoire avec un verre de vin et un livre d'un auteur qu'on aime, et y rester jusqu'à ce que la concierge vienne frapper à la porte pour savoir si vous n'avez rien. D'ordinaire, les concierges attendent deux jours avant de vous déranger. Se lever lentement, se couvrir avec une petite serviette qui ne cache pas, traverser le couloir pour aller ouvrir la porte, observer la réaction de la concierge qui regarde aux alentours jusqu'au moment où ne tenant plus, elle dévale l'escalier, le souffle haut. Fermer la porte, et écouter un moment les pas lourds de la concierge toute moite. Faire surgir le désir colore une journée grise et pluvieuse.

L'un des moteurs de la démocratie, c'est le travail. L'homme, ici, ne travaille plus pour une entité divine, il travaille pour lui-même et sa société. La devise du Québec aurait pu être non pas « Je me souviens », mais plutôt « Je travaille fort ». Ou bien « Je donne mon 110 % ». Pourtant certains politiciens rêvent de mettre le Québec au travail, donc d'une certaine manière, contestent le fait qu'on ait déjà atteint ce fameux 110 %. Dans d'autres pays, quand on se sent obligé de travailler si fort, on le constate avec une certaine mélancolie et non ce cri victorieux qu'on lance ici plusieurs fois par jour : « Comment ça va? – Je travaille fort! » Il aurait suffi de simplement souhaiter une bonne journée à l'autre. À tant le clamer, on ne l'entend plus. Pire, on vient à en douter. Surtout que les caricaturistes ne cessent de se moquer des cols bleus chargés de réparer les routes de Montréal. Si ces hommes musclés passent autant leur temps à regarder les jambes des jeunes femmes (comme on les comprend!) plutôt qu'à combler les nids-de-poule, on se demande qui d'autre fournit l'effort dont on s'enorgueillit tant ici.

Franco : Et Haïti?

Moi : Il n'y a qu'Haïti qui t'intéresse…

Franco : Comme tu fais un parallèle…

Moi : Bon, Haïti a une réticence envers le travail qui date de l'époque coloniale (je ne justifie nullement, j'explique), où l'énergie de

l'esclave ne lui appartenait pas. Il n'avait aucune raison de valoriser le travail, ni son fameux slogan qu'on a vu au frontispice des camps de concentration nazis : « Le travail rend libre ». L'esclave ne travaillait que pour le maître. Et l'un des objectifs de la guerre d'indépendance, c'était de nationaliser l'énergie humaine. La devise devient ainsi « Je suis maître de mon temps et de ma force ». Pour au bout du compte se payer cette rose sans prix : le plaisir. Le plaisir, celui qui ne fait pas progresser l'économie, est un péché pour l'Église et un crime pour l'État. Les patrons, comme les prêtres, n'aiment pas ce plaisir qu'on dit improductif. Pour l'Église, ce mot recèle pas moins de trois péchés capitaux : la paresse, la luxure et la gourmandise. Le plaisir sape les fondements de la richesse. Chaque fois qu'on sourit au soleil, il y a quelqu'un qui perd de l'argent. Pour l'Église, c'est toujours la faute de l'homme – le ver est déjà dans le fruit. Et sa seule chance de sortie est de demander pardon à Dieu. En démocratie, c'est la faute de Dieu, qui a fait perdre à l'homme toute confiance en lui-même. En dictature, c'est la faute du dictateur. Pourtant, ce dictateur, pour se maintenir au pouvoir, a été soutenu par un grand nombre d'individus qui le représentaient dans les coins les plus reculés du pays. Pourquoi devient-il l'unique coupable? Comme s'il avait soumis seul tout un peuple à sa loi. Comme l'Église au Québec, dont les familles étaient si fières d'avoir un fils prêtre ou une fille religieuse. Mais après la Révolution tranquille, on a immédiatement souligné le fait que l'Église était d'abord romaine – encore une fois ce n'était pas notre faute, mais bien celle d'une puissance étrangère qui a corrompu notre conscience. Comment peut-on être véritablement un démocrate si on n'est pas capable de reconnaître nos propres choix? Comment pourrait-on sortir du marécage de la dictature si on n'est pas capable de dire que le dictateur n'était pas seul dans cette aventure, et que cette dictature a des racines profondes dans notre culture? C'est Diogène qui cherchait un homme, c'est-à-dire quelqu'un capable de prendre ses responsabilités, et non de les décharger sur un dieu ou un dictateur.

Vie de café VIII

CARNET NOIR : Je passe au café pour préparer mes deux prochaines chroniques, car j'ai besoin de temps pour travailler sur ce petit livre que je compte offrir à Mongo. Je suis ces temps-ci dans une sorte d'effervescence, un temps qui succède à un temps de repos. Je n'aime pas l'idée d'écrire. Je rêve de découvrir un livre sur ma table de travail un matin. Souvent j'entends parler de douleur quand on parle d'écriture, je n'arrive pas à intégrer cette idée. Je ne rêve pas d'être un grand écrivain. Je reste l'adolescent qui se cachait derrière ses camarades de classe pour ne pas se faire repérer et passer entre les gouttes de pluie. Aujourd'hui, je ne sais pas combien de pages j'ai noircies malgré cette paresse qui ne m'a jamais gêné. Aussi loin que je remonte, j'ai tout déchargé sur les autres. Même manger me semblait du temps perdu, je refilais mon plat à mes cousins qui me donnaient en échange des mangues. Pour étudier, je payais ma sœur pour me lire le cours à étudier, et je fermais les yeux pour que la leçon puisse me pénétrer. Pour le reste, j'espérais et j'espère encore qu'il se passe quelque chose qui me permette d'éviter les épreuves de la vie. L'angoisse d'être vu. Aujourd'hui mon visage se balade sur les écrans, et souvent je ne reconnais pas cet homme. Une femme rencontrée à Québec il y a quelques années m'a envoyé une photo de moi, à dix-neuf ans, à Port-au-Prince. Depuis je suis hanté par ce jeune homme si peu photographié. Aucune photo de mon adolescence. Un visage qui ne connaît pas la lumière artificielle, qui n'a été vu que par des yeux nus de gens qui se plaçaient en face de moi. Il fallait s'approcher de moi si on voulait me regarder. Alors, j'ai pu aussi voir ceux qui m'ont vu. Le risque de se faire voler son âme est le même pour l'un que pour l'autre. Aujourd'hui, je suis photographié par des gens qui ne le font pas pour me regarder, mais pour me montrer à des gens qui n'ont pas demandé à me voir. Moi, le nonchalant, qui me cachais derrière mes petits camarades, je ne suis protégé aujourd'hui par aucune douce pénombre. Chaque mouvement de mon être, chaque trait de mon visage est scruté par des yeux furieux ou distraits depuis quarante ans. Il m'arrive de me regarder dans le journal pour savoir où j'en suis avec le jeune homme de dix-neuf ans qui voulait passer inaperçu.

LE PREMIER QUARTIER

J'aime bien faire le tour du propriétaire. Le nouveau venu garde un rapport viscéral avec son premier quartier. C'est un peu son village natal. Il y revient un jour ou l'autre. C'est là que tout a commencé. Toujours une pensée émue en passant devant la première chambre

qu'il a occupée. Les moments où il découvrait ce nouvel univers. Aussi neuf qu'une île vierge, mais plus complexe. Les sédentaires ont toujours rêvé d'une île vierge où ils pourront emporter des bouquins, des disques ou des films (l'énergie solaire alimenterait les appareils électroniques). L'exil, c'est le contraire. C'est quitter l'île. L'ex-île. Partir sans pouvoir rien emporter avec soi. Peut-être ses coutumes, ses dieux, ses habitudes, son art de vivre, en somme, mais on découvre vite que tout cela ne vaut pas grand-chose ailleurs. Les autres ont aussi leurs coutumes auxquelles ils tiennent.

Mon périmètre n'est pas grand, mais j'y trouve tout ce dont j'ai besoin. Un minuscule parc où je croise les regards de biche des jeunes étudiantes de l'Institut d'hôtellerie, une taverne où je prends une bière quand il fait trop chaud, un restaurant où je commande invariablement une salade de foie de volaille, une petite librairie faite sur mesure pour moi et mon point de chute (ce café souvent désert le matin). Ma place, sur la gauche, en entrant. Je vais chercher le journal sur le comptoir et en profite pour commander un café. Je m'installe sans rien brusquer. Les rares clients sont silencieux sans pour autant être fermés sur eux-mêmes. On ne lit pas forcément les romans de la saison, ne cherchant pas à vivre dans une époque donnée. On va et vient. J'aime cette ambiance feutrée où les siècles se croisent sans se heurter. Une odeur de café et de papiers jaunis. Des sourires à peine esquissés. Je n'ai pas besoin de plus pour me sentir chez moi. C'est le vieux fond culturel humain. Le reste n'est que spectacle.

CARNET NOIR : Mes déplacements sont surveillés et je ne sais pas toujours comment prendre cela. Sur un plan personnel ou sur un plan collectif. S'agit-il d'un moi qui aurait suscité un sentiment si fort chez les gens qu'ils répugnent à me savoir ailleurs? Ou veut-on me rappeler que je ne dois pas quitter un pays qui m'a protégé durant toutes ces années? Cela dépend peut-être de celui qui parle. Je ne saurais douter de l'affection dont on m'entoure quand je vais dans une classe, dans un salon du livre ou simplement dans la rue. Et je suis si sensible à cette émotion que je fais attention à ne jamais décevoir ce cortège d'ombres chaleureuses. Quand je me sens perdu, sans repères, je revois ces regards qui m'entourent d'une si grande tendresse que je ne saurais douter de ma présence au monde.

Malgré tout, vous savez comment c'est, l'amour, il peut être étouffant, alors je ressens un point chaud et froid au cœur chaque fois qu'on me questionne sur l'endroit de ma résidence. Mine de rien, depuis un an, toute conversation se termine par : tu ne vas pas rester là-bas? Là-bas, c'est Paris, comme là-bas fut Montréal pour ma mère. Très peu de gens m'ont demandé comment ma mère a vécu cette absence qui dure depuis quarante ans, car depuis près de quarante ans je n'ai pas passé trente jours consécutifs avec elle. Son fils est parti ailleurs et n'est jamais revenu. Mais je ne l'ai jamais perdue non plus. Son odeur m'accompagne. L'odeur de sa peau qui se confond

avec celle de mon adolescence. Et voilà que Montréal s'inquiète. Je ne peux pas la rassurer sans perdre ma liberté : celle de partir et de revenir. Chaque interrogation (tu vas partir là-bas?) me dit qu'on tient à moi en même temps qu'on doute de moi. À soixante-deux ans, j'ai passé depuis longtemps l'âge de quitter le toit familial. Je rappelle à ceux qui se posent des questions sur le saumon qui vit en moi que je suis déjà parti douze ans à Miami sans qu'on sache que j'ai passé tout ce temps là-bas. Un autre là-bas. Ma vie est cousue de là-bas. J'ai toujours voulu aller là-bas pour voir si j'y étais. Et, bien sûr, il m'arrive de me croiser dans un café en train de lire une nouvelle de Borges. C'est ainsi que j'ai su que c'était moi.

La confession politique

On aime bien faire se confesser les hommes politiques. Tout politicien conserve au frigo un secret que tout le monde connaît. La presse et ses ennemis attendent le moment opportun pour le sortir. Cela arrive quand il se présente à une fonction hautement importante. Vieux rituel qu'on retrouve dans beaucoup de pays, avec ce grain religieux propre au Québec. On apprend par la bande qu'un secret (sexe, argent, drogue) va être révélé dans les prochains jours. Mais par qui? Une âme charitable (ce personnage est aussi essentiel à la mécanique de la « révélation » que Judas à celle de la crucifixion) se charge de faire comprendre à l'individu concerné qu'il a intérêt à prendre les devants, car « une faute avouée est à demi pardonnée ». L'expression passe-partout pour neutraliser les scandales de toutes sortes. Alors on le voit apparaître brutalement sur le petit écran, dans un nuage de flashs et un brouhaha de questions hurlées à pleins poumons par une meute de journalistes. Piteux et en sueur, il avoue son crime. Et ne cesse de renouveler au fil de la journée des excuses à une population qui fait semblant d'être estomaquée. Quand on estime qu'il s'est assez humilié, on entend un premier timide commentaire susurrant qu'il est honnête, à sa manière, puisque capable de reconnaître sa faute. Il arrive même que la population émue par tant d'humilité tourne sa colère vers celui qui semble être le principal bénéficiaire de sa chute : son successeur. C'est pourquoi il est recommandé de garder sa main cachée en lançant la première pierre. La confession catholique se faisait dans une certaine intimité avec un prêtre qui jurait de ne pas répéter même sous la torture ce qu'il avait entendu (bon, on sait que ce n'est pas toujours vrai), alors que dans la culture laïque la lapidation se fait en public. Comme on ne croit plus en Dieu, c'est le peuple qui doit pardonner.

Vie de café IX

Mongo arrive, l'air furieux.

— Je viens de t'entendre à la radio, et c'est tout ce que je déteste.

Je m'y attendais.

— Et qu'est-ce qui t'énerve tant dans ce que j'ai dit?

Il s'assoit lourdement.

— Je ne vais pas en plus m'excuser de vivre.

— Ah, il te faudrait pourtant apprendre à t'excuser. On y accorde une grande importance ici.

— Je ne suis pas ici pour changer. Je reste moi-même. Qu'est-ce qui peut m'en empêcher?

— La vie! Que tu le veuilles ou non. Tout le monde change. Il y a ceux qui le savent et ceux qui l'ignorent.

— Ne joue pas à Socrate avec moi. Mon père l'a assez fait...

— Qu'est-ce que tu me reproches?

— De dire merci comme un chien. Et puis, c'est même pas vrai.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

— Je t'ai dit de ne pas jouer à Socrate avec moi. Cette fois mon oncle a raison. Il dit qu'il n'a pas à remercier car on ne lui a fait aucune faveur.

— C'est ton oncle qui t'envoie.

— Non. J'ai connu ça ailleurs. Mon oncle dit que ce n'est pas une société de bienfaisance. Juste pour venir ici, ça lui a coûté une fortune. Il a vendu sa terre, sa maison. Pour venir ici, c'est la croix et la bannière. Il a fait des tests médicaux pendant un an et demi. Il a dû faire des démarches intensives pour avoir un certificat de police, un certificat de bonne vie et mœurs, ses diplômes professionnels. Tout ça a coûté une fortune. Et finalement, on a refusé que sa femme et ses enfants l'accompagnent.

— Tu m'avais dit qu'ils étaient ici.

— Il les a fait rentrer après... Mon oncle est médecin, bon, était médecin avant de venir ici. On lui avait dit qu'il trouverait du travail.

— Qui lui avait dit cela? Il ne faut pas écouter les charlatans.

— Non. On le lui a dit à l'ambassade du Canada. Une fois ici, il a refait des cours, et a payé pour passer des examens qu'il a réussis parfaitement. Et on lui a dit qu'il ne peut pas exercer ici... Alors qu'il entend chaque jour qu'on manque de médecins dans les hôpitaux. Et là, il apprend qu'il faudrait en plus dire merci!

Silence.

— Il y en a qui ont trouvé un refuge ici au moment où leur vie était en danger.

— Ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

— Je sais, mais pourquoi tu as mis tout le monde dans le même paquet?

— Je connais ces frustrations, mais la majorité des Québécois l'ignorent. Pour eux, c'est grâce à leur charité chrétienne que les immigrés sont ici. Peu de gens ici savent de quoi il s'agit exactement quand on parle d'immigration, mais ils ont du cœur. Ils ne voient pas la dureté de la vie quotidienne. Pour eux, c'est déjà beaucoup de n'être pas en danger de mort. Le corps s'habitue vite à un nouveau genre de vie.

— Tu veux dire qu'ils ne voient pas que c'est un marché international où on achète des gens par milliers? Plus ils ont des difficultés dans leur pays, moins ils coûtent cher. Et ces gens viennent remplacer les plus pauvres du pays. C'est comme ça partout. Il n'y a rien de pire que les gens qui bénéficient d'un privilège tout en refusant d'en savoir la source. C'est une rivière de sang. S'il n'y avait pas les immigrés, les produits coûteraient encore plus cher, et la Chine ferait encore plus de ravages.

> CARNET NOIR : Le fait de publier pour exister a pris une telle importance qu'on ne devrait pas s'étonner si l'idée de l'œuvre a disparu de l'écran. On atteint l'œuvre quand on est parvenu à créer un univers particulier et cohérent. La qualité littéraire doit y être, mais ce n'est pas forcément l'essentiel. L'important, c'est l'univers. Je remarque que chez les écrivains qui comptent, l'œuvre n'a pas toujours un chef. Le chef-d'œuvre se retrouve chez ceux qui, après des tentatives honorables, parviennent à hisser un livre au sommet de cette montagne. C'est souvent un livre qui rassemble tous les autres dans une orchestration réussie. En fait, on a l'impression qu'ils auraient pu écrire ce seul livre. Nés pour un livre. Tandis que les vrais écrivains ne font pas de pyramide, travaillant à une architecture à plusieurs têtes. Un

roman d'eux que l'on croit mineur finit par être acclamé par la génération suivante comme le livre qui dit le mieux leur sensibilité. Il devient ainsi le livre majeur de cette nouvelle fournée de lecteurs. Il y a donc œuvre quand chaque livre qui la compose attend un moment pour révéler sa force cachée.

Malgré l'extrême diversité des livres, on sent qu'une même charge électrique les traverse tous. Des livres qu'on ne peut pas garder dans ses mains sans que notre corps tout entier se mette à trembler. L'idée de livres successifs et semblables d'un même auteur a atteint de telles proportions qu'elle pousse le lecteur à croire qu'il les a tous lus quand il n'en a lu que quatre. Il ne dit pas « mon livre préféré », mais « votre meilleur livre ». Aucune surprise n'est possible à son avis. Pourquoi tous ces livres sont différents, quand nous savons dès la première page de chacun d'eux qu'ils sont du même auteur? C'est que cet écrivain préfère créer un univers que de poursuivre inlassablement, sur toutes les mers du monde, la baleine blanche. Bien sûr que ces réflexions ne s'adressent pas à Melville, dont l'œuvre sert de phare aux pauvres marins perdus sur une mer d'encre. Je pense à tout ça parce que Mongo, dès notre première rencontre, m'a fait comprendre qu'il entretient un lien avec l'écriture. Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi de porter le nom d'un écrivain de son pays : Mongo Beti. Chez lui, il doit avoir un autre nom, mais dans un nouveau pays il se sent le droit de se réinventer. En ce sens, il est déjà un écrivain, car à mon avis, tout se joue avant d'écrire la première ligne.

Mongo au square Saint-Louis

Mongo m'a trouvé sur un banc du parc. En été, je vais parfois m'asseoir dans le parc au milieu des clochards qui sont souvent des gens que j'ai connus avant qu'ils basculent dans l'errance absolue. Pourquoi le nouveau venu (dans mon cas l'ancien venu puisqu'on est un survenant à jamais) a pu traverser la tempête et pas ces natifs, alors qu'il fait partie plus que personne des funestes statistiques qu'on voit dans les journaux et qui annoncent que le volume de pauvres a encore augmenté? On s'attend à ce que le nouveau venu y soit, lui qui oscille sans cesse entre le chômage et les durs travaux qui exigent de descendre au fond de la mine. Là où l'on passe en hiver de l'obscurité de l'aube à la noirceur du crépuscule. Il économise le moindre sou afin de quitter le cercle de nuit. La source de son énergie, c'est qu'il vit cette période sans amertume, sachant que même l'État ne lui doit rien.

— Je te vois souvent ces jours-ci.

— Ça te dérange?

— Pas du tout... C'est le pays de la cigale et de la fourmi. Si on danse trop l'été, on risque de connaître un dur hiver.

— Je ne suis pas le seul. Tout le monde danse l'été.

— Ils ont travaillé l'hiver. De plus, ce sont des écureuils. Ils économisent chaque cacahouète.

Un écureuil file juste à l’instant.

— J’ai un peu d’économies aussi.

— C’est du théâtre, ce farniente… Ils ont une heure et demie pour faire semblant d’être en vacances. Ils vont tous filer au boulot vers une heure et demie. Plus personne sur les terrasses. Sauf les touristes et les chômeurs.

— Et toi aussi.

— Moi je travaille en ce moment. Je suis payé pour observer les gens et leur remettre sous les yeux des choses qu’ils croient naturelles et qui ne sont que des habitudes particulières à une société donnée. C’est ainsi qu’on risque de devenir intolérant, quand on pense que notre comportement est juste et universel. Alors qu’il est le fruit d’une dure adaptation faite de compromis constants.

— Ce n’est pas le paradis alors?

— Qui t’avait promis le paradis, Mongo? (Il rit à gorge déployée.) Tu risques de te retrouver dans un sous-sol en hiver si tu fermes les yeux une seconde. Tous ces gens que tu vois ont de la famille en province. C’est là qu’ils se réfugient quand ça va trop mal. Quand on vient d’arriver, les trois premiers étés ne sont pas à toi. C’est plutôt le moment de chercher du travail. La queue est moins longue.

— Moi j’attends l’état d’urgence.

> CARNET NOIR : En sortant de Radio-Canada, j’ai marché longtemps sans destination précise. Je ne sais pas ce qui m’a pris. Comme si cinq siècles d’histoire venaient de me traverser d’un seul souffle. J’avais agité un monde qui sommeillait en moi. La nuit d’avant je n’avais pas bien dormi. Et pourtant je ne pensais à rien. Rien dans la tête, tout dans le corps. Tous ces cristaux de douleur enfouis dans le corps du Noir qui vivait paisiblement le long du fleuve Niger. Ce fleuve qui traverse les neuf pays (Bénin, Burkina Faso, Côte d’Ivoire, Cameroun, Guinée, Mali, Niger, Nigéria, Tchad) qui ont le plus contribué à la Traite négrière. Donc à la prospérité de l’Europe. Cinq siècles en une nuit. J’entendais Billie Holiday, sans distinguer nettement son visage dans la pénombre de mon rêve, psalmodier *Strange Fruit*, ce blues si terrifiant. Ces fruits étranges que le voyageur remarque en traversant le Sud profond pour découvrir, en s’en approchant, que ce sont des corps noirs au sexe dans le vent pendus aux magnolias. Un monde où l’on peut changer un homme en fruit. Je marchais vite sans savoir où je m’en allais.

MONGO À L’IMPROVISTE

Quelqu’un me touche à l’épaule. Je me retourne vivement, comme si on me réveillait.

— J’ai eu de la difficulté à te suivre, me dit Mongo en souriant.

— J’avais envie de prendre l’air.

— Je t’ai entendu à la radio ce matin. On ne peut pas faire autrement avec Catherine. Dès que tu commences à parler, il faut qu’on arrête tout.

— D’ordinaire, au moment de ma chronique, les gens sont en route pour aller au travail. Je les attrape quand ils sont sur le pont.

— Pas moi… Une fois tu m’as eu en plein vol.

— Tu devrais porter plainte à la direction. Tu sais, en Amérique on fait des procès pour tout.

— Honnêtement, c’est moi qui ai tout arrêté ce matin. Tu as bien fait de commencer depuis le début. On croit que cette histoire a commencé avec Martin Luther King. J’ai entendu plein de commentateurs dire à la télé que tout compte fait, c’est arrivé vu que King est mort en 1968. À peine quarante ans. C’est cinq siècles. Et tu l’as bien montré. C’est une des rares fois où j’étais pleinement d’accord avec toi.

— Et les autres fois?

— C’est pas toujours des sujets qui m’intéressent.

— Vous, les Noirs, vous êtes tous pareils, vous ne vous intéressez que si on parle de vous.

— Non, parce que je suis aussi intéressé par le cas des Indiens.

— Ici, on dit Amérindiens, ce qui veut dire les Indiens d’Amérique.

— Les Noirs sont des Afro-Américains. Ça m’embête cette façon de tout politiser.

— Je ne sais pas pour le reste, mais il n’y a rien de plus politique qu’un nom.

— Comment ça?

— C’est toujours le maître qui nomme.

— En Europe, on parle beaucoup des Indiens en Amérique. J’arrive et je ne les vois pas.

— Ils sont dans les réserves.

— Ça me fait peur comme mot.

— C’est le territoire qui leur est accordé.

— Ils n’étaient pas là avant?

— Oui, mais ils ont perdu la bataille. Leonard Cohen parle des « perdants magnifiques ». Chaque vingt ans, ils redeviennent à la

mode. On parle de régler le problème des Indiens. Les jeunes filles blanches s'habillent à l'indienne. On fait un film sur la tragédie indienne. On vend des posters de chefs indiens. On se met à citer les paroles des sages des tribus. Le folklore, quoi!

— Que disent les Indiens?

— On ne les entend pas souvent. Quand ils parlent, c'est souvent dans un de ces films faits par un Blanc qui montrent leur misère, leur goût pour l'alcool et le suicide. Aux nouvelles, on ne parle d'eux que pour dénoncer la contrebande de cigarettes ou quand ils installent des barricades sur les routes qui passent sur leurs réserves – ou pas loin. Peut-être qu'ils ne sont pas mieux que les autres, sauf qu'on ne peut pas en juger.

— Pourquoi ne se révoltent-ils pas?

— C'est fini. On en a fait des centaines de films. On a tous vu au moins une fois un film où des Indiens boivent à mort après avoir mis le feu à un fort. Sinon ils se précipitent en hurlant, poitrine au vent, vers les fusils des cow-boys. Des incendiaires ou des imbéciles. Le jeune Nord-Américain s'est nourri dans son enfance de cette fiction. Il y a le Nègre et l'Indien. Le Nègre pour le sexe. L'Indien pour l'alcool. Lui, il prône le progrès. Voilà le triangle de l'Amérique.

— Que peut-on faire alors?

— Rien. On attend la fin de l'histoire. N'oublie pas de dire merci cependant.

— À qui?

— Tu le sauras assez vite.

Int. Radio. Dimanche matin

CARNET NOIR : On me fait comprendre que je peux étirer ma chronique, car le chroniqueur des variétés culturelles est resté au lit avec une forte fièvre. Je soupçonne qu'il n'est pas seul dans son lit. Il nous arrive tous de prendre congé un dimanche. J'en profite pour faire long. J'aime ça flâner dans ma tête. J'ai transgressé deux règles d'or avec cette chronique : 1. Ce n'est pas recommandé de lire à la radio, sauf s'il s'agit de nouvelles. Tout doit sembler spontané. 2. Ne pas faire long. Je fais souvent trop long. J'ai un pacte avec la direction : à la moindre plainte, je reviens à trois minutes trente. Eh bien, depuis deux ans, personne ne s'est plaint de la longueur de mes interventions. Ce qui prouve que les gens sont parfois plus ouverts que ceux qui programment le monde dans lequel nous vivons. Des auditeurs me disent qu'arrivés au boulot, ils ne descendent pas de la voiture avant la fin de ma chronique. Il y a une dernière chose à laquelle je tiens : la langue. Je ne cherche pas à imiter la langue parlée, celle qui ne se soucie pas des règles de grammaire, ni de l'élégance de la langue, de la musique des mots ou du rythme qui traverse la page. Tout doit vibrer sinon je n'aurai aucun plaisir à lire cette chronique et l'auditeur n'aura, lui, aucun plaisir à l'entendre. Et cela même si ces sujets, comme celui de ce matin, sont rocailleux. Je prends une orange avant d'aller m'asseoir en face de Franco.

POURQUOI L'IMMIGRÉ N'ARRIVE-T-IL PAS À DIRE SIMPLEMENT MERCI?

Il y a un vrai malentendu dans cette histoire. Pour le comprendre, il faut connaître intimement les deux parties. La société d'accueil (cela sonne comme une secte), et les immigrés (on dirait une horde de rongeurs). Je parle plutôt de ceux qui viennent de ces pays où règne un ordre implacable, plus proprement appelé une dictature. Ils arrivent ici, poussés souvent par la faim, l'injustice sociale et une certaine intolérance religieuse. Ils trouvent du travail dans des secteurs délaissés par la population. Les hommes commencent à s'habituer à ne pas entendre des coups de feu la nuit tout en savourant cette pleine jouissance d'avoir échappé à l'emprise du tyran local. Les femmes se laïcisent, se décoiffent, s'habillent légèrement l'été, et passent la première année à découvrir, chaque semaine, un nouveau centre d'achat. Vous savez que même le paradis peut devenir ennuyeux. Et on ne sait jamais quand la nostalgie, cette drogue dure,

commence à s'infiltrer dans nos veines. L'héroïne comble un manque avant de créer un besoin. La nostalgie creuse ce manque avant de repeindre le passé. On redécouvre en rose le sanglant pays qu'on vient à peine de fuir en catastrophe. C'est qu'un animal de jungle aura toujours de la difficulté à survivre dans un salon. Il faudra sept ans pour domestiquer une pareille bête. Durant les sept premières années, l'immigré est traversé par une tension : il doit faire cohabiter deux pays dans un seul cœur. Mais, en nationalisme comme dans les relations sentimentales, la bigamie est mal vue. On lui fait remarquer gentiment d'abord que pour mieux s'intégrer, il ferait bien d'oublier ce premier pays qui a été si injuste envers lui. Le problème, c'est qu'on a l'air de confondre le pays d'origine avec le gouvernement en place. Son pays : ce sont ceux qui souffrent encore là-bas. Et même en dénonçant ce gouvernement corrompu et tyrannique, il a parfois le sentiment étrange de trahir un peu son pays natal. C'est une terrible tension que ne connaissent que les voyageurs dont le retour reste improbable.

De l'autre côté, ceux du pays d'accueil vivent une autre histoire. L'arrivée de ces gens en difficulté a créé chez eux un sentiment protecteur, un flot d'amour mêlé de fierté. On l'a fait. Nous sommes un vrai peuple puisque nous aidons d'autres gens à s'en sortir. Nous ne sommes plus enfermés dans notre histoire. Nous avons rejoint la grande famille humaine. Car un pays n'est pas uniquement un ensemble de symboles, de rituels, de lois ou même de conquêtes sociales. Un pays c'est d'abord un ensemble de gens traversé, malgré des intérêts bien personnels, par un humanisme qui déborde le cadre national.

Au même moment, les immigrés font cette étonnante découverte. Ces gens qui viennent de quitter leur pays dans un désordre effroyable et parfois sanglant sont attirés précisément par cette absence de lyrisme dans les rapports humains, et ce surcroît de règles et de lois. L'existence d'un État responsable les fascine. Ils le sont surtout par le fait que ces lois ne connaissent pas, officiellement du moins, d'exception. Que vous soyez d'ici depuis les débuts de la colonisation ou que vous veniez d'arriver hier soir, la loi reste sourde et aveugle et s'applique invariablement. On découvrira plus tard, mais bien plus tard, les failles du système. En attendant, tout paraît impeccable.

L'une des spécialités de la dictature, c'est de concocter d'admirables constitutions dont personne ne tient compte. En Haïti, par exemple, un dicton dit *Konstitisyon se papye bayonèt se fè*, la Constitution n'est que du papier. Et là, à part de légères incartades, on semble prendre à la lettre la loi. Quelle merveille! Est-ce possible? se demande l'immigré ébahi. Et tout de suite, il comprend le mécanisme : on doit se plaindre

constamment. L’État ne peut pas savoir que vous souffrez si vous ne le lui faites pas savoir. D’où le rôle des syndicats. Il existe des syndicats dans les pays de dictature aussi, mais ce sont des caricatures à la solde du pouvoir en place. Là, on voit opérer de vrais syndicats. Et lui, cet immigré qui n’a jamais eu le droit de contester quoi que ce soit dans son pays d’origine, pensez-vous une seconde qu’il va se gêner? « Je me plains, se dit-il, donc je suis un citoyen modèle. » Il croit faire ainsi avancer la démocratie.

Si, d’un côté, les Québécois d’origine, habitués à la contestation, se mettent à se plaindre de la chaleur en été, les immigrés ne peuvent pas passer leur temps à chanter les bienfaits d’un système, même avec des imperfections, qui les a tout de même sauvés de l’effroyable dictature politico-religieuse qui sévit encore là-bas. On leur aurait dit, après un moment : « Écoutez, vous êtes bien sympas, mais vous entravez la démocratie en agissant ainsi ». Et eux de répondre : « Vous, vous n’arrêtez pas de vous plaindre parce que vous ne savez pas dans quel pays vous vivez ». Finalement, le groupe des immigrés a compris que pour survivre il doit fonctionner comme un syndicat. C’est-à-dire entrer dans le système sans s’embarrasser de salamalecs. Les immigrés croient rendre hommage à ces institutions que la société québécoise a forgées dans la douleur et le travail tout au long de son histoire. L’inclusion de l’immigré ne découle pas seulement d’une loi, mais de la mythologie sociale du pays, celle du survenant dont le couvert est toujours mis sur la table.

Je crois que l’immigré devrait, s’il veut poétiser sa relation avec l’autre, prendre la peine en arrivant de dire merci aux gens qui l’ont si chaleureusement accueilli, avant de s’incliner devant la loi.

Vie de Café X

CARNET NOIR : Un café possède la structure d'un roman. Il faut une architecture, des personnages ou des clients, un narrateur ou un barman, des intrigues et une conclusion. Pourquoi je fais cette comparaison ce matin? Le propriétaire m'a annoncé qu'il va fermer parce qu'il n'a pas assez de clients. Il a monté le prix de la consommation (j'avais remarqué ça, mais je m'en foutais, pas parce que j'ai de l'argent à jeter, je lui fais simplement confiance), mais ça n'a pas suffi. S'il change le menu pour vendre de la pizza, des spaghettis à la bolognaise et du steak frites au lieu de son éternel croque-monsieur et de sa soupe à l'oignon, ce sera un autre café avec une nouvelle clientèle, et il ne veut pas ça. Et vous voulez quoi? J'aime les artistes. J'aime voir les gens discuter de choses passionnantes ou écrire dans mon café. Et ces filles qui font du théâtre ou qui étudient le journalisme me font penser à ma fille qui fait ses études à Montpellier. J'espère qu'elle fréquente là-bas un café avec des gens aussi intéressants que vous. Il y a tellement de cafés en France que je n'ai pas peur pour elle. Vous savez que le réalisateur de *Mon oncle Antoine* venait ici? J'oublie toujours son nom, c'était un homme assez discret. Ah oui, Claude Jutra. Il s'asseyait toujours là où vous êtes assis. Toujours à prendre des notes dans son carnet (il sourit), comme vous. C'est de ce genre de détails que je me souviens. Je peux me rappeler du parfum d'une femme, rien d'autre d'elle, j'ai son odeur, mais pas son visage. Ce qui me manquera, c'est le courant d'air froid en hiver quand la porte s'ouvre. J'ai toujours peur qu'un de mes clients attrape un rhume. J'ai fait mettre deux portes, mais il y en a qui entrent trop vite pour que la première porte ait le temps de se fermer. C'est bizarre, tout ça me fait penser à la vie. Le courant d'air froid à la mort. C'est la libraire, ma voisine, qui est venue m'annoncer la mort de Gaston Miron. Il passait d'abord à la Librairie du Square, puis il venait ici rencontrer Michel Beaulieu, ces deux-là étaient assez complices. Ça parlait plus de politique que de poésie? Des deux. Pour Miron, politique et poésie, c'est la même chose. Il me manque. Juste pour ces gens-là, j'ai gardé le café le plus longtemps possible, mais aujourd'hui c'est impossible. Je tenais à vous le dire pour que vous ne l'appreniez pas dans le journal. Quoi? On ferme demain. Quoi! J'ai vendu. Il y aura des travaux durant tout l'été et à la rentrée ce sera autre chose. Un magasin de chaussures? Non, un restaurant italien. Je jette la serviette, mais ne me plains pas, j'ai fait un café comme je l'entends. Robert Lalonde, qui écrit ses livres au café, me jette un regard de chien mourant. Un café qui ferme est pire qu'un roman raté. Rien n'est plus difficile que de trouver un nouveau café où poser ses pénates.

Catherine semble légère ce matin – je ne lui dis rien à propos de la

fermeture du café.

— Tu m'avais posé une question dernièrement?

— Je ne me souviens pas.

Léger rire de sa part.

— Moi oui…

Elle continue à rire, manquant de renverser le verre d'eau que j'ai attrapé à temps.

— Qu'est-ce qui te fait rire ainsi?

— Rien. Ça m'arrive de rire sans raison.

— Je doute qu'on puisse rire sans raison.

Elle éclate de rire.

— Je viens de comprendre : tu es un psy. C'est ton bureau ici. Les gens viennent te raconter leurs problèmes.

— Il n'y a pas de psychanalyse possible si on ne paie pas.

Elle se met la main devant la bouche pour s'empêcher de rire aux éclats.

— T'as raison… Tu m'avais demandé sur quoi portait ma thèse. Et je t'avais dit que justement j'allais voir ma prof. Bon, c'est un mémoire, hein. Je suis seulement en maîtrise…

Elle se coiffe avec ses doigts. Un geste que je trouve particulièrement séduisant chez une femme.

— Tes chroniques m'ont mise sur la piste. Tu me suis? Comme je sors avec Mongo, je me suis dit que je pourrais travailler sur ce sujet.

— Quel sujet?

— Mongo! Toujours intéressant, un sujet vivant. Je peux faire des photos aussi. Ça me facilitera la tâche. Bon, ce n'est pas encore bien formulé, mais j'y pense beaucoup. J'ai pensé aussi à ce que tu m'as dit l'autre jour.

— À propos de quoi?

— Du fait que le nouveau venu circule, du moins au début, de manière complètement invisible dans la société. Et qu'il est obligé de refaire son pays dans son appartement. J'ai la chance de vivre ça de près. Au lieu de l'obliger à tenir compte de moi, je vais le laisser vivre et tout noter. Je pourrai alors décrire les premiers pas d'un immigré dans un nouveau pays.

— Vas-tu lui en parler?

— Je n’ai pas envie qu’il perde de sa spontanéité. J’ai commencé à l’observer, et je trouve fascinante toute l’ingéniosité qu’il déploie pour attraper des habitudes d’ici tout en conservant des coutumes de son pays d’origine.

Il faudrait voir comment il va se débrouiller en hiver. La neige efface tous les points de repère dans l’espace.

— Tu as trouvé un moyen d’être auprès de lui sans trop vous affronter.

— J’ai simplement envie qu’il soit lui-même. De le voir dans son intimité vraie.

— Un félin au naturel.

— C’est ça.

Je me demande combien de temps ça va durer. Combien de temps elle pourra ignorer qu’elle est une femme. Elle a trouvé un moyen pour endormir son ego. Il risque de se réveiller sans crier gare. Il reste que Mongo n’est pas un insecte à observer. Et Catherine n’est pas faite de bois non plus. D’ailleurs, cette solution pour ne pas quitter son entourage montre que ses sentiments à son égard sont plus forts qu’elle ne le croit.

— Ma prof m’a tout de suite demandé si je suis amoureuse. Elle est très perspicace.

— Es-tu amoureuse?

Un sourire se lève pendant que ses yeux deviennent plus vifs.

— C’est sûr que je ressens une certaine attraction. Pour lui, mais aussi pour tout ce qui l’entoure. Quelque chose de dangereux. J’ai l’impression que si je fais un pas de plus, je suis perdue.

— Tu vas le faire?

— Je ne sais pas. J’observe.

— Tu t’observes ou tu l’observes?

— Les deux, peut-être. Parfois je me regarde en train de l’observer.

Petit rire gêné.

> CARNET NOIR : Je n’ai pas de conseils d’écriture à te donner, Mongo. J’ai déjà écrit un livre sur ce thème usé. Un conseil de vie serait mieux. Chaque fois qu’on me demande le livre que j’emporterais sur une île déserte, je réponds un livre qui m’apprendrait à construire un petit bateau pour quitter l’île quand bon me semble, pour me rappeler que je ne pourrai me servir d’un marteau sans risquer de me blesser. En fait, j’emporterais mon carnet pour noter mes rêves, car je me suis toujours demandé à quoi rêve un homme seul

sur une île. Et que vaut un livre sans lecteur? La vie d'un écrivain se résume à ce mélange d'encre et de sang. Un jour, c'est un peu de sang dans beaucoup d'encre, et le jour suivant c'est un peu d'encre dans beaucoup de sang. Un sang d'encre. Donc un seul conseil, si jamais tu ne te dérobes pas face à ce destin d'écrivain que je pressens : n'écoute pas les sirènes du passé qui te promettent souvent un confort identitaire. Cherche plutôt à te mettre en danger en prenant un chemin inédit. N'hésite jamais à sauter dans le vide – oh là, c'est une métaphore. Veux-tu savoir si j'ai déjà pris de tels risques? C'est non (j'ai quand même une fois tenté de devenir japonais). Mais j'attends tout de toi. Ne sachant pas ce que j'attends, il n'y a donc aucune pression à être ceci ou cela. Ne te fatigue surtout pas. Je souhaite que tu deviennes cet être sans projet que j'ai toujours rêvé d'être. Ce vieux rêve resté à l'état de rêve. Et si je suis revenu sur mes pas, c'est pour te croiser en chemin. Ainsi le lecteur aura parfois l'impression de lire des passages entiers qui lui sembleront familiers. Des tournures, des visages, des lieux, des modes de pensée, des auteurs (Borges dans ce joli conte où il s'adresse à un Borges plus jeune), des situations, des tics de langage et j'espère, une certaine manière de se tenir face à la page. Je remonte, en saumon épuisé, vers le jeune homme lisse de tout avenir que je fus un temps déjà et que tu es aujourd'hui. À l'endroit, c'est une histoire riche de pistes fraîches, de rencontres inédites, de douleurs neuves, mais à l'envers c'est le récit linéaire d'un homme qui marche sur une corde raide sans savoir ce qui l'attend au bout. Peut-on se perdre sur une ligne droite?

Petit lexique
à l'usage du nouveau venu

QUELQUES MOTS-CLÉS

Le fait français : C'est le centre de tous les débats des cinquante dernières années. Des fois, il s'agit de langue. D'autres fois, c'est de culture qu'on parle. Souvent cela n'a rien à voir ni avec la langue ni avec la culture. Plutôt avec la survie d'un peuple qui panique, avec quelque raison, à l'idée de disparaître un jour.

Un Français : C'est quelqu'un qui accueille dans sa langue, de manière irresponsable, tous les mots anglais qu'on refuse ici. Si on n'existait pas, l'anglais serait la langue officielle de la France depuis une bonne décennie. La France n'est pas dans la même situation géographique qu'un Québec qui se sent menacé par ses voisins anglophones et hispanophones. De plus, la France ne doute pas une seconde de la qualité de sa langue qui remonte si loin dans le temps, alors que le Québec se demande, avec une certaine angoisse, si sa langue est corrompue par un frottement trop constant avec l'anglais. Le problème, on le sait, ce ne sont pas les mots mais la syntaxe, c'est-à-dire la manière de les disposer dans la phrase. C'est là que réside le génie d'une langue.

Un francophone : Un individu qui parle français, mais qui ne semble pas prêt à défendre cette langue jusqu'à son dernier souffle, prétextant qu'il a d'autres chats à fouetter comme de trouver un boulot, et se souvenant parfois qu'elle fut l'instrument de sa colonisation.

Un Québécois : C'est un individu prêt à mourir pour une langue qu'il ne cherche pas à bien écrire.

Un Anglais : C'est un mot si chargé d'électricité qu'il ne faut pas le prononcer deux fois dans la même journée.

Clichés (à oublier) : Le Français est arrogant. L'Anglais, dominateur. Le Québécois, humble et travailleur.

Musulman modéré : C'est l'intellectuel musulman qui dit ce qu'on veut entendre et qu'on invite dans les médias pour entendre ce qu'on veut qu'il dise. Même s'il critique plus rudement l'islam et les fanatiques religieux qu'un Occidental, son statut ne changera pas, il sera toujours un musulman modéré.

La Question : Si la question n'est pas toujours claire, la réponse est simple : oui ou non. Et après, on va tous se coucher. Ce n'est pas là-bas où l'on s'entre-égorge quand on n'est pas du même avis. Ici, le froid calme les esprits.

Révolution tranquille : Variété très rare de catholiques qui font des révolutions sans une goutte de sang – des Latins du Nord.

Indépendance : On n'entend que ce mot pendant un moment. Puis, silence, pendant des années. Puis, un matin, sans raison apparente, vous ouvrez la fenêtre et c'est plein de drapeaux dans les rues. Ainsi le mot est revenu. En quarante ans, je n'ai jamais compris pourquoi il disparaît ni pourquoi il revient.

Nation : C'est un mot que Harper a volé aux Indiens pour le donner aux Québécois afin qu'ils cessent de dire *pays*, qui est bien trop subversif.

Province : Le dictionnaire la définit comme l'endroit où l'on repousse les vaincus.

Dieu : On ne doit jamais l'évoquer, même si la plupart des rues portent encore les noms de ses saints. En fait, Dieu n'existe pas; les saints, oui.

La Grande Noirceur : C'était du temps où Dieu comptait encore.

Baby-boom : Les prêtres qui n'ont pas droit aux femmes ont quand même joué un rôle décisif dans cette floraison des bébés. On avait l'impression que les Québécoises étaient des mères porteuses comme la Vierge Marie le fut dans son temps.

Médecin (pénurie) : On ne veut pas augmenter le nombre de médecins pour éviter que leur salaire diminue, tout en restant conscient qu'il manque de médecins dans les hôpitaux. Ce problème est simple à régler : on n'a qu'à réduire le nombre de malades, ce qui augmenterait proportionnellement le nombre de médecins.

Chef : On parle de chef et de troupes comme si on était en état de guerre. Mais un chef, c'est quelqu'un que n'importe qui dans la rue peut interpeller rudement. Ses ennemis se trouvent souvent dans son camp. On peut bien être un chef, mais il ne faut surtout pas diriger, sinon on vous accuse de vous prendre pour un autre.

Un immigré : Tout individu arrivé ici après la mort de Maurice Le Noblet Duplessis, justement le dernier chef. Avant, on disait un survenant.

Accommodements raisonnables : La meilleure définition est celle de Me Julius Grey : « Les accommodements qui ne sont pas raisonnables ne sont pas des accommodements raisonnables ». Le commentaire le

plus raisonnable de toute cette histoire.

Travail : Vous entendrez souvent les gens dire : « On travaille fort ». C'est une expression qui ne correspond pas à la réalité d'aujourd'hui. Elle date de l'époque héroïque des bûcherons. On l'emploie aujourd'hui quand on croise quelqu'un hors de son milieu de travail. C'est devenu une façon de se saluer.

La météo : À partir de la fin du mois d'octobre, les opinions émises sur la température sont souvent défavorables. Vers la mi-décembre, on observe une certaine inquiétude quant au fait de manquer de neige pour la nuit de Noël. C'est enfin le seul moment où l'on réclame de la neige en hiver. Sinon c'est toujours à contre-courant. Le printemps, pourri. L'été, trop humide. L'automne, trop bref. L'hiver, trop long. La vie, trop courte.

La clause nonobstant : C'est un secret. Si jamais vous vous trouvez dans un poste de police, vous n'avez qu'à hurler : j'invoque la clause nonobstant. Ils seront obligés de vous laisser partir, car à peu près personne ne sait exactement ce qu'est cette clause. Les voilà figés. Et c'est la définition : tout reste comme avant.

Chacun ses clichés

Le silence : Au Nord, pour ne pas dire au Québec, c'est une façon de s'exprimer. Parfois la plus forte. En forêt, il faut faire silence si on veut savoir d'où vient le danger. Le père bûcheron en a abusé pour contrôler la maison et arrêter le babillage de la mère. Mais le fils, depuis les années 70, est devenu un homme rose et bavard. Aujourd'hui, il n'y a que les vieux alcooliques, nostalgiques du temps béni des tavernes, qui gardent ainsi le silence.

Au Sud, pour ne pas dire Haïti, le silence est un temps bref qui se situe entre deux arguments intempestifs. C'est un espace vide qui n'exprime rien. Rarement utilisé, car chacun croit qu'il a quelque chose à dire dans ce pays à haute tension politique. Le seul silence pratiqué c'est celui qui nous est contraint : le silence de la mort.

Le sourire : Le sourire n'engage à rien dans le Nord. C'est une mimique du visage qui sert à tenir les gens à distance. Certaines personnes parviennent dans les soirées mondaines à couper le sourire en fines tranches qu'elles distribuent aux gens croisés sur leur passage. C'est la technique du melon que Bernard Derome a rendu populaire.

Dans le Sud, le sourire engage à tout. Si une femme te sourit, on pense tout de suite que c'est parce qu'elle veut des enfants de toi. Celles-ci passent leur temps à sourire toutes seules pour éviter d'être mal interprétées.

Ces deux extrêmes finissent par dénaturer un des actes les plus gratuits qui soient. Car l'animal ne sourit pas. Seul l'homme sait le faire ou surtout le contrefaire. Le vrai sourire est devenu de plus en plus rare.

L'espace : Dans le Nord, les gens sont habitués à un vaste territoire. À trois mètres de distance, vous piétinez déjà l'espace du voisin. À un mètre, c'est une agression. Et à cinquante centimètres, on crie au viol.

Dans le Sud, si dans une queue au bureau de poste, cinquante centimètres séparent deux personnes, tout de suite dix personnes s'insèrent entre elles.

Résultat : dans le Nord, on voit d'abord le territoire qu'on veut défendre avec un fusil. Si on a fait tant d'enfants dans les années 50, c'était d'abord pour peupler le Québec, mais aussi pour pouvoir envoyer des missionnaires de par le monde conquérir spirituellement d'autres territoires.

Dans le Sud, l'individu compte plus que l'espace. D'où la surpopulation.

Le temps : Le temps est linéaire dans le Nord. Il part d'un point pour aller à un autre. Et ce n'est pas réversible. On croit fermement que le moment présent ne reviendra jamais. Pour être précis : il n'y aura plus de mercredi 6 août 2008 à 8 h 15, et cela même si nous vivons mille ans de plus. C'est de cette certitude que vient l'angoisse de la mort. On va vers un temps fini. D'où l'invention des montres, la profusion des calendriers et des rendez-vous si précis.

Dans le Sud, le temps est circulaire. Ce qui veut dire que si on est patient, ce mercredi 6 août 2008 à 8 h 15 du matin reviendra. Le temps de faire le tour de la terre pour revenir à son point de départ. Cette vision optimiste permet une estimation personnelle du temps. Le 8 h 15 peut s'allonger jusqu'à 12 h 15 – et si on est entre gens du Sud, ça peut aller jusqu'au lendemain, jeudi 7 août 2008 à 8 h 15. Au-delà, c'est considéré comme un retard.

Le Sud doit avoir une influence sur le Nord, car au Québec on devient de moins en moins crispé sur l'exactitude. En 1960, à un rendez-vous pris à 8 h 15, un Québécois arrivait à 8 h pour être sûr de ne pas être en retard. En 1970, c'était 8 h 15. En 1980, on est monté à 8 h 30. En 1990, à 8 h 35. Et, aujourd'hui, on peut arriver à ce même rendez-vous à 8 h 45 sans avoir à s'excuser. Et en été, devant une salade et un verre de vin, on tolère un retard jusqu'à 9 h 45; en moins de cinquante ans, c'est un bond de géant. Et cela même si on est encore loin du record olympique, ce remarquable midi quinze de l'homme du Sud.

La mort : C'est une affaire si privée dans le Nord qu'on peut aller jusqu'à se tuer soi-même. Ce qui est le triomphe de l'individualisme.

Dans le Sud, c'est l'État qui s'occupe de donner la mort. C'est le triomphe du collectivisme.

Des mythologies du Québec

Les mythologies sont des fables que les peuples se racontent de la manière qu'ils veulent parce qu'ils sont les seuls à les avoir vécues. Seuls les Grecs sont parvenus à imposer leurs mythologies au reste de l'Occident. J'ai répertorié six moments forts au Québec.

La Grande Noirceur : J'ai cru au début que l'expression « La Grande Noirceur » n'était qu'une façon de nommer cette glaciale nuit qui part de la fin décembre jusqu'au début avril. Mais en réalité cette Grande Noirceur est un moment précis dans l'histoire du Québec. Cette histoire qui donne parfois l'impression d'une forêt opaque dont l'accès est interdit au public. On pourrait situer historiquement la Grande Noirceur entre l'alliance de Duplessis avec l'Église et l'arrivée de Lesage au pouvoir en juillet 1960. Que se passait-il alors? La prière, le silence, le travail – les valeurs de l'époque. L'usine à naissances fonctionnait à plein régime. Une société frigorifiée. Pourtant la contestation germait, puisque le texte le plus subversif publié au Québec, *Le Refus global*, paru en 1948, était une bombe à retardement qui allait exploser douze ans plus tard à la face d'un pouvoir qui prenait les intellectuels pour des fainéants et des parasites. Duplessis ne s'attendait pas à une si furieuse attaque de ceux qu'il qualifiait, avec un sourire méprisant, de « joueurs de piano ». Et pourtant, ils allaient non seulement renverser Duplessis, mais de plus effacer le système qui l'a mis en place. Bon, cela se fera pour certains très vite, et trop lentement pour ceux qui attendent ce changement depuis vingt ans. Il reste que ce fut un changement radical organisé, par différents secteurs « éclairés » de la population, à la barbe d'un pouvoir à la fois religieux et politique au sommet de sa puissance. Il serait temps que le Québec braque sur cette « Grande Noirceur » les puissants projecteurs de l'esprit critique, qui pourraient éclairer une part intéressante de son histoire. En découvrant l'action audacieuse des intellectuels de tous ordres (même chez les religieux progressistes) durant cette époque, on comprendra qu'il s'agissait plutôt d'une « Grande pénombre ». La petite lampe de l'esprit veillait constamment.

La Révolution tranquille : Ainsi le Québec a changé du tout au tout durant la chaude nuit du 22 au 23 juin 1960. Quelle nuit! On s'est couché tard pour se réveiller, le lendemain matin, sur l'autre rive de la Grande Noirceur. Ce moment où l'école a remplacé l'Église s'appelle la

Révolution tranquille. Cette révolution qui venait de jeter par-dessus bord la seule institution capable de pénétrer la conscience humaine : l'Église. Et cela, paraît-il, s'est passé dans la plus franche camaraderie. Permettez-moi d'en douter. Connaissant le rapport des hommes avec leur foi, ce fut sanglant. Les routes du Québec furent jonchées de cadavres spirituels. Des blessures morales portées au cœur de l'Église. Une foi poignardée dans le dos par des prêtres passés à l'ennemi. La reddition des bastions forts : l'école et l'hôpital. Un état-major qui se réfugie dans le tiers-monde. La soutane vite remplacée par le complet-veston, et le catéchisme par la catéchèse. Et pour finir, l'humiliation d'entendre que ce fut une révolution tranquille.

Le retour de l'Église : Mais on a cru trop vite la bataille terminée. Cinquante ans plus tard, le débat religieux reprend de plus belle au Québec. La Croix face à l'islam. Un puissant cardinal de Québec rassemble précipitamment les troupes. En fait, il n'y aura pas de guerre religieuse, car les croyances se tiennent toujours. Et l'une ne manquera jamais de voler au secours de l'autre. On est passé de la monoculture d'hier au riche buffet d'aujourd'hui : catholiques, protestants, juifs, musulmans, prêtres vaudou et disciples de Raël sont présents sur le terrain. Morale de l'histoire : quand vous jetez à la porte une religion, il y a au moins cinq autres qui rentrent par la fenêtre.

Le grand mensonge : On a tout rejeté sur le dos de l'Église. Sans minimiser ses actions, les gens restent toujours responsables de leur destin. Et le tango se danse à deux. Dans certains milieux on croit que c'est l'Église qui s'est fait avoir par le peuple. Ce peuple qui voyait sa population se ratatiner de jour en jour. Ce sont les gens qui portent une langue. L'Église a joué un rôle important dans la sauvegarde de la langue française en Amérique du Nord (« La foi gardienne de la langue »). Mais la foi ne suffisant pas, il fallait faire face à l'épineuse question démographique. Plus vous êtes nombreux à parler une langue, plus elle a de chances de survie. La nation semblait prête à exploser démographiquement. On ne pouvait pas faire des enfants comme des lapins, il fallait des règles. Un ordre moral. Voilà l'Église prête à faire aussi la police. C'est ainsi que les prêtres (les seuls à parler reproduction, forcément sexe, en l'absence du mari) se mettent à battre la campagne pour encourager les femmes à faire des enfants. Ils ont fait du zèle. Les enfants arrivaient dans les feuilles de chou par milliers. La langue était donc sauvée. Il fallait arrêter la saignée de la femme qui n'avait plus de sang. Elle était complètement épuisée. On a alors tout mis sur le dos de l'Église. L'explosion démographique était un vœu collectif. L'Église y a joué son rôle, comme tout le monde. D'ailleurs, dès que la mission fut accomplie, on a jeté l'Église par-

dessus bord comme une eau savonnée. Et le pouvoir de l'Église était à plat. Sa fonction devenait aussi inutile qu'une bière dans un réfrigérateur débranché.

Né pour un petit pain. Je n'ai jamais compris cette déclaration, car elle semble assez floue. Évidemment, cela veut dire qu'on n'a pas d'ambition ni d'horizon. Mais en réalité, c'est une puissante arme idéologique. On s'en sert pour rappeler notre situation de colonisés face à l'Anglais. Mais sur un plan local, cela sert aussi à calmer tout désir de sortir des rangs. Personne n'est meilleur qu'un autre. Pourtant on voit partout des « rois du hot-dog » ou des « pères du meuble ». On emploie de moins en moins l'expression « né pour un petit pain » depuis l'arrivée massive des immigrés, car ils pourront mal l'interpréter et s'emparer de la boulangerie nationale pour distribuer des petits pains aux natifs et se garder le gâteau pour eux.

L'amour de l'hiver et de la poutine : Sur ces deux points, on vous mentira au Québec. D'abord la poutine, que certains font semblant d'aimer. Si on vous propose d'en manger, acceptez, car c'est l'ultime test d'intégration. Par contre, vous n'êtes pas obligé de rééditer ce fait d'armes. Quant à l'hiver, jusqu'à cinquante ans, le Québécois éduqué se moque de la Floride, pour ensuite prendre prétexte de visiter les vieux parents afin de tester la chose. À cinquante-cinq ans, il fait un plus long séjour pour être proche d'eux durant les derniers moments. Ensuite il hérite de la roulotte. Et le dernier dieu qu'il adore c'est le soleil (tout ce qu'il garde du Québec c'est la carte-soleil). Jusqu'à cinquante-cinq ans, le Québécois est un homme du Nord, après commence la glissade vers le Sud. Pour l'immigré, c'est le contraire.

Petit traité
du discours amoureux québécois

Depuis Roland Barthes, ce fin observateur des petits gestes de la vie quotidienne, on connaît l'importance du discours amoureux dans les relations humaines. Quand on arrive à vingt ans dans une nouvelle société, l'une des premières choses qui nous intéresse, c'est la danse de l'amour. Le désir étant le chemin le plus court d'un corps à un autre. On nous parle de coup de foudre, d'attirance des contraires, d'élans incontrôlables, de sentiments instinctifs, alors qu'en fait, tout est codé.

Tout d'abord le code de la beauté. Venant d'un pays travaillé par la faim où le corps de la femme pour être désirable doit être bien charnu, je suis arrivé ici au moment où les magazines féminins lançaient la mode osseuse. Toutes ces jeunes femmes qui se baladaient dans les soirées entre les plateaux de bouchées qu'elles boudaient. Je me rappelle ma panique quand il fallait, pour la première fois, confier ma langue à une bouche affamée.

Et l'éternelle beauté pour moi, à l'époque, c'était celle des saintes catholiques : sainte Claire avec son nez si délicat, le doux regard de Thérèse de Lisieux et la jeune Maria Goretti, ma préférée. C'étaient les seules images de femmes occidentales que j'avais sous les yeux dans la chambre que je partageais avec ma mère. Inutile de dire que j'ai vainement recherché cette esthétique dans ce Montréal disco de la fin des années 70.

Doudou Boicel m'a conseillé de ne pas passer l'hiver seul. Comment faire? Je viens d'un pays lyrique où, pour faire la cour à une jeune femme, il faut sortir ses plus beaux atours. La première fois qu'on m'a qualifié de *chanteur de pomme,* j'ai cru que c'était positif. Puisque la pomme se retrouvait partout ici, même en jus, j'avais l'impression que c'était le fruit le plus aimé de la région. Le fruit, oui, mais pas moi. Cela me paraissait si romantique que j'ai continué à chanter la pomme de plus belle. Quand va-t-on lever l'interdit sur les chanteurs de pomme dans un pays où les femmes se plaignent de ne pas être courtisées?

Dans mon pays natal – je n'aime pas l'expression *pays d'origine* qui me donne l'impression d'être un produit fabriqué en Chine – l'homme peut raconter ce qu'il veut, en autant que la femme n'accorde aucune importance à ce qu'il dit. Le code est strict. Elle ne doit pas trop

sourire, ni même émettre la moindre opinion qui ne soit pas un refus catégorique. Alors qu'ici on vous ménage tant. On vous repousse même avec plus de douceur qu'on vous accepte. Vous imaginez le malentendu. Il arrive qu'elle vous enveloppe de ses bras chauds avec l'intention de dire non. C'est le même geste pour le oui que pour le non. La différence n'est pas visible à l'œil nu. Mais si, à moins d'une minute, on commence à vous taper légèrement dans le dos, cela veut dire qu'il faut relâcher l'étreinte. Alors que dans d'autres pays, c'est un encouragement.

C'est un langage qu'on ne peut apprendre que sur le tas. La jeune femme, dans le cas où vous lui tombez « dans l'œil » – le verbe tomber est fondamental dans le langage québécois –, disparaît subitement durant quelques jours (on se demande alors ce qu'on a fait ou dit de mal) pour revenir, avec un visage si pâle de gravité, vous demander de vivre avec vous. Tout s'est passé durant ce temps vide où, atteinte en plein cœur, elle s'est réfugiée sous les draps pour tenter de soigner la blessure. Mais l'amour se nourrit d'absence. On ne peut pas oublier un cœur, on ne peut que l'épuiser. Et si on a la parole superlative dans le Sud, la jeune nordique a l'acte excessif.

C'est qu'elle vient de *tomber en amour*. Vous entendrez cette expression souvent. C'est une chute! Peut-être qu'il y a un lien avec Newton, qui a déjà vu tomber une pomme. D'où la gravité d'un tel sentiment. De toute façon, on ne peut pas aimer debout. Elle dira, plus tard, en se relevant, qu'elle est « en amour par-dessus la tête ». L'expression qu'il faut analyser, pour bien comprendre cette société, c'est « être en amour ». On est amoureux ou amoureuse de quelqu'un, mais que veut dire « être en amour »? Voilà une situation où la présence de l'autre ne semble pas fondamentale. C'est le sentiment amoureux qui compte. Cet état de grâce qui ne pousse pas la personne érotisée à rechercher l'objet de ses désirs, mais plutôt à téléphoner à sa meilleure amie pour en discuter pendant des heures. On l'étudie sous tous les angles possibles. Le théorème s'énonce ainsi : le désir implique un corps immobile attendant d'être activé par un corps opposé. D'où l'expression « il sait comment venir me chercher ». Mais quand la chose arrive, le corps qui semblait immobile prend feu. *Être en feu* n'implique aucunement la présence du corps des pompiers. C'est le genre d'incendie qu'on éteint avec de la gazoline. Mais ce n'est pas recommandé, malgré un tel abandon, de « partir pour la gloire » – encore une expression à noter. Surtout quand on connaît la promptitude de ces machos du Sud à se prendre pour une fusée.

Il arrive que quelque temps plus tard, elle veuille « aller voir ailleurs ». De nouveau au téléphone avec son amie pour lui apprendre qu'elle a « cassé avec toi » – l'expression n'obéit même pas à la

grammaire. On dirait plutôt un jouet qu'on vient de briser ensemble – et non un cœur humain. Ce qui donne ce côté impersonnel à un moment si dramatique. L'Européenne, encore plus prudente, dira : « Quelque chose s'est brisé entre nous ». Ne cherchez pas à savoir c'est quoi. Plutôt c'est *qui*. Et cet homme qui l'accompagne partout maintenant? Ce n'est pas son amoureux, vous répond-on. À quoi voyez-vous cela? Il l'écoute trop consciencieusement. C'est ce qu'on appelle « une oreille attentive » ou « un bon gars ». Je vous raconte cela avec une certaine légèreté aujourd'hui, mais c'est le genre d'informations qu'on ne collecte que dans la douleur. Rappelez-vous qu'il est impossible de traverser les premiers hivers sans connaître cette langue secrète et intime qui a échappé à la loi 101.

Vie de café XI

— Un café, Mongo?

— Pas le temps. J'ai rendez-vous avec Catherine. Elle veut me parler.

— C'est ce qu'elle a dit : « Je veux te parler »?

— Oui.

— C'est soit pour te quitter, soit te demander d'emménager avec elle.

— Je ne veux ni l'un ni l'autre.

— Les relations amoureuses sont constamment remises en question.

— Est-ce pour ça qu'on déménage autant chaque année?

— Peut-être... On quitte souvent quelqu'un parce qu'on a peur de la routine.

— Mais l'amour se nourrit de routine! C'est le même ciel, la même lune, la même personne, le même lit, la même musique, le même bar. Si on aime, alors on vit ça différemment.

— Ici on voit la vie comme un chemin à parcourir ensemble. Il faut avancer. C'est la panique quand on a l'impression que ça n'avance pas. Elle peut se réveiller en sueur au milieu de la nuit. Complètement perdue. Les saisons reviennent chaque année à la même date. Le boulot. Les fêtes familiales ou sociales. Tout est réglé. Alors on veut que ça bouge au moins là.

— Mais moi c'est le contraire. Rien n'est fixe pour moi.

— Je vois pourquoi elle veut te parler... Tu ne veux vraiment pas un café?

— Non, elle m'attend.

— D'accord.

— Tes chroniques à la radio, c'est plus pour le natif que pour quelqu'un qui vient d'arriver. Ça te dirait d'écrire quelque chose de

direct, assez bref? J'ai toujours peur de faire une erreur, de dire quelque chose qu'il ne faut pas dire. Genre dire, ne pas dire.

— Ne jamais dire Canada pour Québec.

— Ça on me l'a expliqué dans l'avion même.

— Catherine doit commencer à s'impatienter. J'ai l'impression qu'elle est amoureuse de toi... Tu devrais faire attention un peu.

— En fait, elle ne se plaint plus depuis un moment... Avant elle n'arrêtait pas de me rappeler que je suis à Montréal et non au Cameroun. Maintenant elle me laisse vivre.

— C'est pas une raison pour abuser... Ici on encaisse sans rien dire et un matin on te présente la facture.

— Je ne vois pas comment elle pourrait me reprocher d'être moi-même.

— Si ça l'empêche d'être elle-même.

— L'autre jour, après le départ de mes copains, elle voulait que je lui raconte en détail tout ce qu'on s'était dit. Et elle semblait avoir compris la moitié de la discussion. Signe qu'elle écoutait attentivement. Cette fille m'étonne, car on parlait dans trois dialectes différents.

— Elle cherche à te connaître. C'est normal, non?

— Je ne sais pas... On dirait qu'elle m'observe, plutôt. L'autre jour, elle a posé son doigt sur mon front en me disant avec un air si sérieux : « Je veux savoir tout ce qui est là ». Elle n'a pas touché mon cœur, mais mon crâne. C'est comme ça ici?

— Je ne peux rien te dire... Quand des gens de cultures différentes se retrouvent dans une certaine intimité, il y a toutes sortes d'attractions possibles : le cœur, le sexe et l'esprit. C'est ce qui rend la chose plus excitante, sinon les gens se contenteraient de rester dans leur culture.

— Elle m'attend à la cafétéria de l'université. Elle doit me présenter à sa prof, paraît-il. Du moment que c'est pas sa mère... Bon, à la prochaine chicane... J'adore cette expression.

> CARNET NOIR : Je retrouve mon vieux complice Diderot quand je suis trop fatigué et que ce monde m'épuise par son obsession à se mettre dans le pétrin. Vous ne trouvez pas que chaque fois qu'on croit avoir réglé un problème concret (une maladie éradiquée, une guerre terminée), on se farcit aussitôt un drame dont on se demande de quelle nature il est? On a un problème et on ne sait pas de quoi il s'agit. Ce n'est pas ainsi qu'on parviendra à s'en sortir. On s'insulte à défaut de se mettre ensemble pour tenter de résoudre l'affaire.

Dans ce cas-là je mets de l'eau chaude dans la baignoire, je ferme la porte de la salle de bains, je prends un livre et me glisse dans un autre temps. *Le Neveu de Rameau,* dont je relis sans cesse les premières phrases, et surtout *Jacques le fataliste et son maître*, si vif, si brillant, qui a fait de Diderot le plus rapide sprinter de la littérature, et surtout l'être le plus joyeux que je connaisse. Je lis à haute voix ce matin *Le Neveu de Rameau* : « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. » Si vous écrivez ça maintenant, on vous demandera d'éviter la répétition et ça donnera ceci : « Qu'il fasse beau ou laid... » Diderot a voulu instaurer dès le départ un mouvement de hamac, souple et généreux. Pas d'économie. On n'est pas dans *Jacques le fataliste et son maître,* où le récit file à toute allure comme si on se sauvait d'un endroit dangereux. Ici, Diderot veut prendre son temps, s'asseoir, même. Dans cette première phrase, il a donné la météo pour dire qu'il ne s'en soucie guère, l'heure exacte de sa promenade et l'endroit du rendez-vous pris avec le lecteur. C'est qu'il parle directement à la caméra. Du fond du XVIIIe siècle, il nous regarde droit dans les yeux. Quelle hardiesse! Déjà à la deuxième phrase, il est en voix off. Il se met en scène. Cette séquence qui paraissait si tranquille se passe en réalité à une folle allure. Diderot se sert du mouvement pour filmer l'immobilité. Il faut imaginer la petite équipe de cinéma autour de lui. « C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. » Cette phrase fixe l'action dans un temps précis (il est cinq heures et un homme vient s'asseoir sur un banc dans un parc) tout en signalant que ce temps est intemporel. D'où le mot « toujours ». Diderot se sait universel à cet instant. Le cadrage se fait plus serré : « Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût et de philosophie. » On dirait le menu de sa vaste encyclopédie. Toujours ce goût, que je partage fermement, du buffet chinois. On se sert. Ce n'est pas un obsessif. La caméra est serrée sur son visage, mais son univers mental n'a pas de limite. Et sans préméditation : « J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente... » Une phrase et demie, et le voilà déjà effrayé par ce discours théorique qui pourrait ennuyer (pour lui l'ennui est pire que la mort) le spectateur, et la caméra le quitte pour filmer les jeunes gens en maraude : « ...comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et s'attachant à aucune. » C'est un peu sa vision des choses. Diderot se voit bien dans cette scène. Il est un de ces garçons. Toujours le côté buffet chinois. Ce n'est pas un banquet où l'on vous sert peut-être abondamment, mais où l'on reste assis, c'est un buffet et sa particularité c'est qu'on se déplace pour aller se servir, comme ces jeunes gens. Ainsi on a plus de liberté, et la scène est plus joyeuse que celle d'un banquet plutôt statique. Il termine ce court-métrage avec une idée doublement provocatrice : « Mes pensées sont mes catins. » La première provocation, c'est de comparer une pensée à une petite prostituée, et la deuxième, encore plus hardie, c'est de juxtaposer une réflexion et un corps. L'idée c'est de montrer que l'esprit est aussi vivant que la matière. Et c'est pour ça qu'on ne lit pas Diderot, on mange ses phrases.

Si tu ne te sens pas le goût d'écrire, Mongo, tu peux toujours lire. Si j'écris, c'est pour qu'on me laisse lire en paix. On trouve si naturel un écrivain avec un livre que je deviens à l'instant invisible.

Comment s'infiltrer dans une nouvelle culture

À Mongo
si impatient de comprendre
son nouveau pays que
ce sera à lui
dans vingt ans
de nous présenter
le prochain Québec.

DL

Qu'importe
où je serai
si je suis toujours
le même et
ce que je dois
être?

John Milton

Avant-propos

Je crois avoir fait un petit livre assez spontané où j'ai laissé mes expériences remonter tranquillement à la surface. J'ai noté chaque idée ou image qui m'a traversé l'esprit. Juste des notes qui pourront aider, j'espère, un jeune homme qui vient d'arriver à Montréal. Les gens qui n'ont jamais quitté leur pays ne peuvent savoir ce qu'il coûte de se retrouver dans un jeu dont on ignore les règles. On passe des mois à observer sans pour autant comprendre cet étrange ballet. Quand on croit tenir l'essence de cette société, on découvre des années plus tard qu'on était loin du compte. En fait, on est passé à côté. C'est qu'on ne pourra rien saisir si on ne se laisse pas aller. On se jette dans cette foule liquide et on fait ce qu'on peut pour ne pas se noyer. Alors à quoi servent ces leçons? À rien, puisqu'on ne peut pas transmettre une expérience. Pourquoi l'avez-vous écrit? Comme ça. Comme ça? Disons pour tenter de mieux connaître ce monde agité qui m'entoure, mais c'est surtout que ça me donne la possibilité d'écrire. Pourquoi est-ce si important d'écrire? Ça me calme.

1. L'immigré parfait

Je ne prêche pas ici l'adaptation pour se faire aimer. Simplement parce que c'est un moyen de survie. On s'adapte ou on meurt. C'est ainsi dans tous les pays. Une nouvelle ville, avec des codes inconnus et des manières inédites, est toujours une jungle. Si vous ne voulez pas vous faire avaler par la machine, il faut connaître les règles qui sont généralement établies avant votre arrivée. Ne discutez pas de cela. C'est une perte de temps. Plus vite vous apprendrez ces règles, plus rapidement vous pourrez les contourner.

C'est cela, le but final de l'opération : suivre son propre rythme. On observe d'abord, et après on saute dans l'arène. Une technique de survie apprise en regardant les enfants se faire un chemin dans la vie. Les enfants sont bien les maîtres du genre. Ils sont capables d'apprendre, en moins de quatre ans, une langue étrangère sans accent. Cette langue qu'on appelle si joliment et si faussement la *langue maternelle*, alors qu'il s'agit de celle de la communauté. La vraie langue maternelle est un mélange d'onomatopées baveuses, de baisers

mouillés, de chatouillements sur le ventre et la plante des pieds, et de rires complices. Beaucoup de néologismes, aucune structure grammaticale, mais chacun comprend parfaitement l'autre : personne d'autre qu'une mère ne parle une telle langue. L'enfant s'en écarte pourtant dès qu'il peut pour s'efforcer de parler la langue de tout le monde. Car il entend, malgré sa mère, rejoindre la grande tribu où il va déployer une énergie incroyable pour mener une vie autonome.

Pour se détacher de sa mère, il apprend à marcher. Tout de suite après, il se met à courir partout. Il se mêle aux autres, parle sans cesse, répète les mêmes mots jusqu'à les incruster dans sa chair. Il sourit à tout le monde, même à ceux qu'il ne reverra jamais – en fait, il n'est pas au courant de l'immensité ni de l'infini du temps. Tout se joue pour lui dans un bouquet de secondes. Il se fait des amis peu recommandables dès que sa mère regarde ailleurs. Il applique ce premier principe : plus vous regardez quelqu'un, plus il s'intéresse à vous. En effet, qui peut résister à des yeux aussi perçants et à ce sourire plus grand que le visage qui l'héberge? Jamais de jugement de valeur : personne n'est ni beau ni laid, ni gros ni maigre, ni intelligent ni stupide pour lui. Il ne voit ni le sexe, ni la couleur, ni la classe de celui à qui il offre son cœur. Par contre, il s'éloigne de ceux qui veulent le retenir pour foncer vers ceux qui ne succombent pas encore à son charme. Il touche à tout, dessine sur tous les murs, et casse tout ce qui se trouve à sa portée. Il est subversif. Il absorbe quotidiennement une quantité incroyable d'informations qu'il trie dans son sommeil. C'est un monstre. C'est ainsi qu'en moins de quatre ans, il pourra parler une langue étrangère. Dans peu de temps, il commencera à distinguer des concepts totalement abstraits comme le passé et le futur. C'est lui, l'immigré parfait, qu'il faudra suivre si on veut s'infiltrer aisément dans une nouvelle culture.

2. Les saisons

Le climat s'impose. On ne peut pas l'éviter. N'en faites pas un cas. Il peut vous apprendre des choses. Observez comment les gens bougent dans l'espace. On ne marche pas en hiver comme en été. Les muscles sont bandés en hiver, et on avance les bras près du corps. Au printemps, on commence un strip-tease qui se termine au milieu de l'été. Les couleurs de l'automne vous permettent d'habiter un paysage si somptueux qu'il vous étourdit – essayez alors la route qui mène de Montréal à Québec. Un enchantement. Vers la fin de l'automne, quand toutes les feuilles sont tombées pour permettre à la neige d'habiller les arbres à son tour, on a l'impression de vivre un avant-goût de la mort.

Il faut sept ans de présence constante au Québec pour pouvoir

distinguer les saisons – je ne parle pas de la température variée qu'on ressent dans sa chair à chaque fois, mais de l'impact des saisons sur notre psyché –, et quinze ans pour reconnaître les qualités de chacune. Avant, on croit qu'il n'y a que l'hiver, et une légère pause en juillet. Ne perdez pas votre temps à cracher sur l'hiver. Cela ne sert à rien, il revient chaque année. Ici, on parle de l'hiver comme on cause du vin en France, c'est-à-dire qu'on en parle sans cesse. Chaque tempête a son goût, pour ne pas dire chaque flocon. Cette saison a développé une littérature (*L'hiver de force* de Ducharme), une peinture (les toiles de Lemelin), une cuisine (la tourtière de Jehane Benoît), et un cinéma (*Kamouraska* de Claude Jutra).

Si vous voulez être bien vu dans un salon, faites une tirade sur votre fascination pour l'hiver. Dites votre bonheur de vous promener dans une forêt enneigée. Ne vous inquiétez pas de l'à-propos de votre intervention : on peut parler de l'hiver n'importe quand, sauf en été bien sûr. Il arrive que l'hiver traîne encore jusqu'en juin. Ce n'est pas le froid de février, mais le corps épuisé refuse alors la plus légère brise froide. Si on parle immigration, glissez dans la conversation que vous aimez l'hiver – et vous verrez votre cote grimper à toute allure dans la cuisine (le lieu de réunion par excellence), où la discussion faisait plutôt la part belle à la campagne électorale. Certains émettront un doute par rapport à votre goût pour l'hiver, surtout si vous venez d'un pays du Sud, mais restez ferme. Dites que l'hiver est magique et qu'il n'y a rien de plus beau qu'un flocon de neige, ni de plus fascinant que de penser qu'ils sont tous uniques. Et vous verrez les yeux de vos hôtes s'illuminer comme des ampoules de Noël. D'ailleurs, on vous racontera en détail les Noëls d'autrefois, où la neige était plus abondante qu'aujourd'hui. Les bordées de neige d'avant l'Expo 67. Depuis, on a moins de neige chaque année. Et vous ne tarderez pas à être connu non pas comme le Camerounais de passage, mais comme l'Africain qui danse avec les flocons. On vous invitera partout pour entendre votre tirade sur la neige.

Par contre, si vous dites que vous n'aimez pas l'hiver, tout le monde sera d'accord avec vous, et on n'en parlera plus. Ma saison préférée c'est le printemps, même s'il est souvent pourri, car on sait qu'on va dans la bonne direction. L'été ne commence pas avant que je ne croise une jeune fille en mini-jupe, jambes nues, descendre à folle vitesse la rue Saint-Denis.

3. Ghetto

La première chose à faire, c'est d'essayer de quitter le ghetto. Et bien sûr, ça ne se fait pas facilement. Dans un ghetto où ne vivent que des

gens qui se ressemblent, qui partagent les mêmes idées, surtout les mêmes récriminations, on risque de ne rien apprendre. Remarquez qu'il y a toutes sortes de ghettos. Le ghetto de riches qui se trouve forcément dans un quartier bourgeois où les résidents ont les mêmes préoccupations, ou le ghetto d'intellectuels où les discussions sont souvent orientées vers une conclusion où l'avenir du peuple est réglé. Tous les endroits où s'agglutinent des gens de même culture et de mêmes intérêts sont des ghettos. Je n'ai jamais compris pourquoi cette dénomination va uniquement aux quartiers pauvres, juifs, noirs ou arabes. Si on séjourne trop longtemps dans un ghetto de riches, de Noirs ou d'intellectuels, on risque de s'encroûter. Cette chaleur humaine, si elle réchauffe le cœur, tend à ramollir l'esprit.

On peut comprendre l'utilité du ghetto. Après avoir été sur le qui-vive toute la journée au travail, on se sent soulagé de se retrouver le soir avec des gens qui partagent la même condition et la même sensibilité que soi. On n'a pas à se forcer ni à se surveiller – on se laisse aller. Le corps mou, et l'esprit endormi. Le ghetto protège. On parle avec des gens qui comprennent nos silences et partagent nos souffrances. Et avec qui on pourrait évoquer nos débuts difficiles, et le fait qu'on est l'avant-garde d'une armée dont le gros de la troupe est resté au pays natal. Des soldats à qui il faut envoyer des bottes, de l'argent et de la nourriture pour qu'ils ne perdent pas cette guerre qui fait rage un peu partout au sud de la vie. Guerre contre le dictateur, la faim, la maladie, le sorcier. On peut causer avec des voisins qui vous comprennent quand vous dites que les deux-tiers de ce qu'on gagne vont au pays. Que ceux de là-bas n'économisent pas, car ils savent que vous êtes là. Ils ne vous demandent jamais comment vous gagnez cet argent, ils se contentent de le recevoir et d'en attendre encore.

Vous aimez assez votre famille pour donner votre sang pour elle, mais parfois vous aimeriez qu'on vous dise merci. Qu'on reconnaisse que l'argent ne pousse pas sur les arbres, et qu'il ne se ramasse pas non plus par terre en Amérique du Nord, comme le veut un dicton du Sud. C'est si bon de se plaindre. Un cataplasme sur la blessure. On fait le plein de tendresse pour pouvoir affronter sa condition d'ouvrier au salaire minimum dès le matin suivant. Mais après un certain temps, on commence à tourner en rond dans cet espace clos où chacun connaît trop bien l'autre. Ce paradis se transforme en enfer. C'est qu'on ne peut pas passer sa vie à gémir, même si on a raison. La pire situation, c'est d'avoir raison sans avoir les moyens de changer sa situation. Tout ça finit par vous épuiser. On risque de ne plus avoir la force de quitter le ghetto.

4. Mystère

Il ne faut pas se faire remarquer trop rapidement. Vous risquez de devenir un porte-drapeau. Comme ce soir où vous avez brillé avec votre tirade sur la neige. Variez les sujets pour qu'on ne vous épingle pas. Qu'on ne puisse pas vous mettre dans une case. Comparez Jacques Ferron avec Witold Gombrowicz et non avec Jacques Roumain ou Mongo Beti. Vous ne connaissez pas encore ni Ferron ni Gombrowicz? Renseignez-vous. Allez dans la petite librairie d'à côté et achetez *L'amélanchier* et *Ferdydurke*. Vous verrez les gens, dans l'étroite cuisine enfumée, se précipiter pour savoir qui est ce Gombrowicz qui ressemble tant à notre Ferron. Même tempérament de mythomane inquiet (pas autant que Malraux). Leurs œuvres criblées de précisions trompeuses et de maniaqueries de style. Ils monologuent avec une telle autorité (*Journal* de Gombrowicz et *Du fond de mon arrière-cuisine* de Ferron) qu'on a l'impression qu'ils ne peuvent que dire la vérité. L'information n'est pas toujours juste, mais ils misent sur la vérité esthétique. C'est ainsi qu'ils parviennent à inventer, ce qui est rare, une nouvelle forme de récit. Les grands écrivains ont de grands défauts. Les petits n'ont ni défauts ni qualités, ils ne se battent qu'avec la page blanche. Les grands se battent contre eux-mêmes. Ne pas perdre la raison principale de cette discussion sur Ferron et Gombrowicz : si vous les avez évoqués, c'est pour qu'on ne voie pas en vous uniquement un intellectuel du Sud. Vous finissez par intriguer assez pour qu'on ne cherche plus à vous saisir. Protégez votre intimité jusqu'au mystère. C'est votre force. N'en jouez pas trop, cela agace. Trouvez un équilibre. Il y a ce paradoxe de dévoiler les choses de telle manière qu'on ait l'impression que les anecdotes que vous racontez à votre propos vous voilent plus qu'elles ne dénudent.

5. Étudiez le nouveau pays

Il est temps de rentrer à la maison avec sa cargaison de nourritures intellectuelles pour se sustenter durant les jours maigres. On fait gras en hiver si on ne veut pas attraper toutes les maladies liées à cette saison, dont la pire est la dépendance à la télé. C'est le moment de se glisser sous les draps avec des livres d'histoire, de géographie et de poésie. Pour comprendre un nouveau pays, il faut l'observer longuement. On peut se faire aider par des gens qui en connaissent un rayon. Des gens qui l'ont arpenté aussi, ou qui l'ont cartographié. Afin de savoir où l'on se trouve dans l'espace.

Se nourrir aussi des histoires hautes en couleurs de l'époque héroïque de la colonisation – rien à voir avec votre idée de la colonisation. L'homme québécois se bat contre la nature qu'il finit par coloniser, c'est-à-dire en déboisant les forêts pour bâtir des villes et des villages. Braver le froid pour construire des ponts sur les rivières.

Ouvrir des chemins nouveaux dans le Nord. Affronter les mouches noires. Apprivoiser des animaux sauvages. Alors que la colonisation, dans le Sud, c'est un pays puissant du Nord qui débarque dans un pays et soumet à sa volonté toute la population, comme s'il s'agissait de zombis. Les mots prennent des sens différents selon l'histoire du pays. Vous ne serez pas choqués alors d'entendre les gens d'ici parler de la colonisation comme d'un grand moment de leur histoire. Le colon est en fait pionnier. Il devait être un rude travailleur, car il y avait tant à faire à cette époque. Il faut analyser d'autres points aussi : le temps historique ici n'est pas aussi long qu'en Europe ou en Afrique. C'est une épopée. Les gens ont raison d'être fiers d'avoir tant fait en si peu de temps. Arrêtez donc de comparer Montréal avec Berlin, Madrid ou Paris, même si sur certains points la comparaison se tient. Ici on pratique une culture d'accordéon : certains jours on se croit au même niveau que ces villes, d'autres jours on se dit aussi minuscule qu'un village. On a tort dans les deux cas, mais ne faites aucun commentaire.

Quelques années plus tard, votre risquerez une interprétation personnelle de la société. Les gens vont l'accepter, pas parce qu'ils la croient juste, mais parce qu'elle viendra enrichir l'imaginaire populaire. Un pays est un roman écrit par ceux qui l'habitent. Chaque interprétation nouvelle l'enrichit. Tout d'abord, il faut avoir une connaissance des textes fondateurs. En vous penchant sur l'histoire d'un peuple, vous légitimez en quelque sorte ce mélange de vérités et de mensonges qu'il a tissé au fil des siècles. Est-ce pourquoi les *gens du pays* (Vigneault) sont si intrigués de voir un étranger s'intéresser à ce qu'ils ont rafistolé durant de longues nuits d'incertitude? Cela les rassure d'entendre leurs récits chantés sur des rythmes différents. Notre vision de nous-mêmes est une mythologie partiale et subjective. C'est notre monologue, et il nous arrive de nous demander si nous sommes complètement hors champ.

À tenter constamment de nous convaincre du bien-fondé de notre récit fondateur, nous ne savons plus où nous en sommes avec nos vérités et nos mensonges (encore Vigneault). Tout le monde a entendu mille fois la même histoire, qu'on cherche à incruster dans la chair des gens. Certains sont pour, d'autres sont contre. Des positions si rigides qu'on a l'impression que les adversaires sont sortis, un soir d'hiver, discuter dehors et qu'ils sont restés figés pour l'éternité. Alors les gens attendent de nouveaux arguments qui viendront enrichir le récit fondateur et nous sortir momentanément de ce cercle vicieux qui rend fou. Cela vaut pour toute société. Ne prenez pas tout de suite position (je donne souvent ce conseil) dans un débat plus que centenaire. Dites que vous devez étudier encore la question parce qu'elle est complexe, car dès que vous vous retrouvez dans un camp, votre opinion ne

compte plus.

6. Repères concrets

On n'aime pas les gens qui cherchent à changer la coutume de l'autre pour la remplacer par la leur. De toute façon, cela ne marchera pas, parce qu'il n'y a aucune logique dans une tradition, à part la légitimité du temps. C'est une posture souvent frileuse qui consiste à ne pas chercher à innover, car le passé est porteur d'un savoir indiscutable. On essaie de se rapprocher de nos ancêtres en conservant leur manière. On veut la soupe exactement comme notre grand-mère la faisait. Ce n'est pas forcément la meilleure soupe qui soit, mais en la buvant, on revit notre enfance. On boit un moment d'intimité et de chaleur affective. Quelque chose de frais et de naturel qu'on voudrait garder dans un monde où tout est fait à la chaîne. Une soupe faite sur mesure pour notre bonheur. De plus, ce retour au passé donne un sens à notre présent. Et vous arrivez de votre Cameroun en proposant votre soupe nationale, une soupe que vous affirmez meilleure que celle d'ici. C'est assez stupide de comparer les coutumes ou de questionner les goûts. Ces choses ont des racines profondes dans la vie des gens. Et servent de repères sur le fil du temps. Sinon on risque de se perdre en chemin. Par ailleurs, il y a des gens nés au pays qui détestent la soupe, ce qui ne les empêche pas de s'asseoir à la table familiale pour partager le moment. Tu te rappelles, dit l'un d'eux, la soupe de grand-mère? C'était une torture pour moi. Avec le temps, c'est devenu un souvenir commun. On n'y touche pas. Un jour, tu pourras offrir ta soupe, Mongo.

7. L'humour

L'humour se fait de moins en moins dans la vie quotidienne, et de plus en plus sur les planches. Et même là, il est très compartimenté : un handicapé a le droit de rire des handicapés, un obèse des obèses, un Noir des Noirs, une femme des femmes, un homosexuel des homosexuels. On dirait des corps de métier syndiqués. Dans un pareil cas, l'humour ne peut être que convenu. On ne rit de quelqu'un que s'il rit d'abord de lui-même. Cela arrive quand le pouvoir est mal distribué dans une société. Quand il se retrouve dans les mains d'un groupe puissant. Les minorités se crispent alors et refusent qu'on rie d'elles en plus. On n'accepte la plaisanterie que quand on se sent en confiance. Et cette confiance n'arrive que si on devient un membre actif de la famille. Ce qui suppose qu'on a son mot à dire dans les décisions de la maison. Peut-on accepter qu'on se moque de nous en toute quiétude quand on n'a pas les moyens matériels de se moquer

d'eux en retour? Il faut une salle vaste, propre, bien sonorisée, et un public qui partage ce que vous avez à dire. Dans le cas d'un franc succès, cela peut devenir un phénomène social par l'entremise de la télé – on sait bien qui a accès à la télé.

L'humour n'est jamais innocent. Il révèle les inégalités d'une société dans ce qui se dit – et surtout *qui* le dit. Généralement, c'est un pouvoir accordé aux faibles qui cherchent à rétablir l'équilibre social en se moquant des puissants. Pas tout le temps. Est-ce de l'humour quand le loup se moque de l'agneau? On ne doit pas non plus se contenter de regarder passer le train. Il faut entrer dans l'arène. Beaucoup de problèmes, dont la langue. La langue de l'humour (je n'en pense aucun mal) est une langue rapide, bourrée d'expressions populaires (c'est un art grand public), avec de vifs changements de rythme. Il est à peu près impossible de pénétrer ce cercle si on n'a pas une maîtrise incroyable de cette langue codée et une connaissance de la culture générale (la politique, les vedettes populaires, les personnages colorés de l'histoire nationale), et si on n'est pas un assidu de *Saturday Night Live*, *La Petite Vie*, *Samedi de rire*, et autres émissions humoristiques nord-américaines. On n'entre pas dans l'humour québécois sans avoir fait de bonnes études locales. Et sans de solides relations (comme partout où beaucoup d'argent passe de main en main) dans ce milieu où la salle est vaste et la porte est si étroite qu'il y a une longue queue d'humoristes qui attendent dehors dans le froid.

Si ça continue, l'humour québécois risque de s'asphyxier à force de garder les fenêtres fermées. Il faut ouvrir plus largement cette porte, surtout à des gens qui risquent de renouveler les récits qui chatouillent la rate. Ce que le Québec a fait en littérature. Je ne parle pas uniquement de cette apparition d'écrivains qui ne sont pas nés au Québec, mais aussi des romans écrits par des écrivains nés ici qui se déroulent ailleurs. Il est temps de tenter de rire autrement.

8. Mauvais goût

Pas besoin non plus de faire semblant d'aimer la poutine pour autant. C'est souvent pour voir si vous n'êtes qu'un vil flatteur qu'on veut votre avis sur la question. Mais le fait de ne pas aimer la poutine n'implique pas qu'elle doit disparaître. La poutine, c'est le mauvais goût d'une société. On y tient autant qu'au bon goût. Le bon goût est là pour montrer le progrès accompli par une société qui, hier encore, mangeait pour ne pas mourir de faim. Et qui soupçonnait tout gastronome de perversité. L'équivalent d'un Sade de la bouffe. À l'époque où un seul fromage nous suffisait, comme les États-Unis se

contentaient pendant longtemps d'une seule boisson gazeuse : Coca-Cola. Le bon goût est souvent décrété par une élite qui entend se mettre au diapason du reste du monde moderne. C'est ce bon goût qui relie les grandes capitales entre elles. Une exposition d'Andy Warhol, comme une tournée de rock star, suivra le même circuit : Paris, Tokyo, Milan, Berlin, New York, Madrid. Si Montréal veut être dans la liste, elle doit multiplier le nombre d'événements qui affichent son goût sûr. Pour être bien vue de Paris, Montréal doit améliorer son pain. Et Montréal a travaillé durement durant ces trente dernières années pour y arriver. Et elle entend s'accrocher à cette liste, tout juste derrière Madrid. C'est son côté bon goût.

Mais le mauvais goût, qui vient souvent des traditions et qui fait l'originalité de sa culture, on y tient aussi. C'est notre vie secrète, celle qu'on n'affichera pas. Elle nous empêche de tomber dans la mondanité. De ne vivre que pour bien se faire voir des autres. Et c'est dans ce creuset de mauvais goût que nos créateurs vont chercher l'épice originale qui donnera un goût particulier au plat. On ne s'attend pas à ce qu'on aime la poutine, mais on aime bien quand l'autre comprend sa place dans la culture populaire. On peut refuser de manger la poutine, mais ce n'est pas recommandé de la ridiculiser. De toute façon, chaque culture a sa poutine, sinon comment pourrait-on évaluer notre progrès?

9. Bain naturel

Je crois que c'est le moment de préciser mon propos. Je n'entends pas ici faire passer les natifs pour des imbéciles qu'on peut berner à volonté en leur lançant une flatterie comme on jette un os au chien. Je tente de déplacer le regard du nouveau venu. De faire en sorte qu'il ne braque pas son projeteur uniquement sur la culture d'en face. S'il gardait en tête la sienne, en comparaison, il pourrait mieux savoir quand il blesse l'autre. Quand on est seul face à une collectivité, on a tendance à se croire le plus faible, donc à se donner constamment le beau rôle. On croit toujours justes les récriminations de la victime. Ce n'est pas cette société qui a fait de vous une victime. C'est la culture, la religion ou la politique de votre pays qui vous ont éjecté de votre bain naturel. Si vous n'êtes plus chez vous, c'est parce qu'il y a un problème là-bas. Quelque chose à quoi vous refusez de coopérer. Un point qui heurte votre vision de la vie. Vous avez eu raison de vous échapper de ce monde invivable.

La solution, c'était ce nouveau pays que vous rêviez d'intégrer. Vous aviez fait volontairement des démarches en ce sens. Il ne faut pas que la solution devienne le problème. C'est une tendance chez tous

ceux qui ont souffert de vouloir faire payer à tout le monde leurs difficultés. Au lieu de tout effacer pour recommencer à zéro, on ajoutera à la souffrance accumulée au fil du temps dans son pays natal la moindre difficulté qu'on croise sur son chemin dans le nouveau pays. Il faut ajuster son regard. Le nouveau pays n'est pas un prolongement du pays d'origine. Et les gens d'ici n'ont pas à payer pour les malheurs passés. Parce que si on ne met pas tout ça rapidement en perspective, on risque de comparer une séance de torture en règle sous un régime dictatorial à une attente trop longue chez le dentiste.

C'est un problème si répandu que je me demande s'il n'est pas d'ordre médical, en un mot, si on n'arrive pas un peu étourdi dans le nouveau pays, après avoir vécu dans un pareil enfer. Le plus urgent à régler, pour le nouveau venu, c'est de savoir où il se trouve. De comprendre que les gens du nouveau pays ne sauraient pas toujours pointer du doigt son pays sur une carte. Ils ne sont pas responsables de votre situation. On ne vous demande pas de les aimer ni de les détester, mais de regarder la nouvelle ville comme une page que vous aurez à remplir, et non comme la suite logique de votre journal de bord. On ne connaît pas vos coutumes, ni votre pays, ni votre drame personnel. Par contre, vous avez une chance de vous intéresser à quelque chose de neuf : votre insertion dans une nouvelle société. Soyez froid, logique, cela aidera mieux que les délires paranoïaques qui vous empêchent de comprendre votre situation. Vous n'êtes pas le seul dans cette ville à avoir des problèmes. Vous n'êtes même pas le seul qui vient d'arriver.

10. Consensus

Cette ville existait avant votre arrivée. On ne vous a pas attendu pour la faire. Ce qui ne signifie nullement que vous n'avez pas votre mot à dire dans cette histoire. Vous pouvez y apporter un dynamisme nouveau. Une fraîcheur. Mais en attendant, il vous faut apprendre les règles de cette société. Comprendre comment ça marche pour ne pas épuiser votre énergie dans des combats inutiles. C'est la raison de ce petit livre, vous épargner les combats inutiles.

Un exemple : ce pays voit tout en collectif. Si vous venez d'une culture, comme la mienne, qui accorde beaucoup d'importance à l'aventure individuelle, vous allez finir dans l'amertume, si vous ne changez pas tout de suite de vision. Ici, on négocie ou on ne négocie pas. Tout se fait en groupe. Cela doit être une des leçons de l'hiver. L'hiver est une saison collective. On sait que si on se sépare du troupeau, on risque s'égarer et c'est la mort certaine. L'été est une

saison plus individuelle. La chaleur protège les élans personnels. Si vous faites une brillante sortie dans un débat, on vous applaudira à coup sûr, mais on votera contre vous. Pas parce que on est contre les idées que vous avez formulées, plus contre votre démarche. Il fallait négocier ces points avant même d'arriver à la table de négociation. Chaque décision prise aujourd'hui est en discussion depuis dix ans au moins.

Ce n'est pas la logique qui intéresse cette société, mais le consensus. Voilà un mot que vous ignoriez avant. Pour vous, c'est une perte de temps. Pour eux, c'est du temps gagné puisqu'il est plus difficile de défaire une décision prise en commun. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de coup de tête. Ce sont des Latins aussi. Un peuple de contradictions. Mais généralement, qui négocie. Lent à se décider mais prompt à agir.

11. La télé

Pour le nouveau venu (c'est un statut qui ne dépend pas de vous uniquement), la télé est souvent l'unique compagnon durant les longues nuits d'hiver. On connaît rapidement tous ceux qui passent leur vie au petit écran. Les jeunes filles arrivent toutes pimpantes, on va aux toilettes et au retour elles sont couvertes de rides. Pour les hommes, c'est la perte de cheveux. La télé ne tolère qu'une dentition parfaite. Monde de rêve qui peut s'écrouler d'une saison à l'autre. On s'assoit dans un vieux fauteuil ramassé au coin de la rue pour regarder les autres faire semblant de vivre sur un écran grand comme un timbre-poste. Si on n'y fait pas attention, on risque d'y passer sa vie. Là encore, on devrait ouvrir l'espace, pas comme on dit à d'autres visages, mais à d'autres cultures. Il suffit de peu de choses pour renouveler un récit. Et si *Le Survenan*t de Germaine Guèvremont, au cinéma, était un grand Sénégalais? Tout prendrait alors une tonalité nouvelle. Et le roman deviendrait d'un coup universel.

12. Première nuit

L'amour physique arrive tout de suite. On rencontre quelqu'un dans un bar. On s'embrasse en dansant un reggae. On prend un taxi pour se retrouver dans une chambre inconnue avec encens, petite bibliothèque et posters de Camille Claudel à côté de Che Guevara. Au matin, on découvre un visage différent, souvent plus dur que celui de la nuit. On prend le café tout en s'épiant l'un l'autre. On part avec un numéro de téléphone dans la poche, qu'on ne tardera pas à perdre.

13. L'amitié

L'amitié est plus rare. On peut passer une vie entière dans un nouveau pays sans la trouver. L'amitié masculine s'enracine dans cette mythologie virile : la chasse, la pêche, le hockey, la bière. Un samedi soir au centre-ville. Une façon de parler des filles. Il arrive que le premier type avec qui on s'est battu devienne notre copain pour la vie. C'est une forme de contact. Sinon on vit dans un monde abstrait sans lien avec les autres. C'est ainsi qu'on se fait des idées fausses sur les autres. J'entends souvent des gens dire que s'ils n'ont pas d'amis ici, c'est parce que les natifs n'ont pas le sens de l'amitié. C'est aussi stupide que de dire que la poule n'a pas le sens de l'œuf. L'amitié est exempte de méfiance. Elle se nourrit de gratuité et d'eau fraîche. Parfois c'est une fille avec qui on a passé une nuit grise qui devient l'amie des mauvais jours.

14. Le langage du corps

Si vous vous retrouvez dans une discussion face à un natif, sachez tout d'abord qu'il va vous écouter, avec un sourire avenant, pendant de longues minutes. Il ne faut pas croire qu'il avale tout ce que vous dites. Il vous écoute parce qu'il est d'abord d'un peuple qui a une tradition de silence. Mais il n'écoute pas uniquement vos arguments, il vous observe pour voir si vous vous écoutez parler – la faute impardonnable ici. Si votre ton est sans réplique, il se contentera de sourire sans jamais dire un mot. Il voudra savoir aussi où vous vous situez par rapport au Québec, si vous êtes de ceux qui croient que les Québécois ne sont que des paysans qui n'ont jamais quitté leur rang. S'il vous trouve *correct*, il vous racontera sa vie d'une traite. Sans arrêter de commander de grandes chopes, des pichets, sans chercher à savoir si vous aimez la bière. C'est ce qu'il appelle une cuite et c'est sa façon de vous dire qu'il vous adopte. Vers la fin de la soirée, il vous racontera sa vie. Pas une vie enjolivée, comme on sait faire dans le Sud. La vraie vie. *La Petite Vie*. L'homme québécois se retrouve mieux dans le concret que dans l'abstrait, dans l'intime que dans le public. Sauf sur trois points précis où il devient sans retenue : la température, la politique et le sport (hockey, chasse et pêche).

15. L'importance du regard

On accorde ici beaucoup d'importance au regard. Si vous ne regardez pas la personne à qui vous vous adressez, c'est que vous êtes en train de mentir. Vous êtes un fuyant. Alors que dans certaines cultures du Sud, c'est manquer de respect à quelqu'un de plus âgé ou de plus important dans la hiérarchie sociale que de le regarder dans les yeux.

Une attitude considérée souvent comme agressive dans ces contrées chaudes. Dans le Nord, on entend dire de quelqu'un qu'il est fourbe parce qu'il regarde ailleurs quand il vous parle. Pour savoir comment placer son regard, je conseille de se mettre au régime des téléromans. C'est la meilleure école puisque dans les téléromans on ment comme on respire tout regardant l'autre dans le blanc des yeux. Ne pas obéir à ce code semble être plus fautif que le fait de mentir.

16. Recevoir à souper sans se ruiner

Pourquoi croyez-vous que les gens sont heureux de vous écouter toute une soirée vanter les mérites de votre pays d'origine tout en critiquant sans cesse le leur? Eh bien, ils ne le sont pas. Vous le savez maintenant.

On commence par vous écouter d'abord avec intérêt, puis poliment. Après deux heures, on en a marre. Au début, on vous trouvait acide, drôle, puis au fur et à mesure que la soirée avance, vous devenez juste impoli. Il est encore possible de sauver la situation avec une seule histoire en faveur du Québec.

Par exemple, en Haïti, les gens se ruinent littéralement afin de bien recevoir leurs invités à un mariage, un baptême, une première communion, des funérailles ou même un simple souper en famille. J'ai vainement cherché une solution à cette bêtise. En arrivant ici, j'ai été invité à un souper, et à mon grand étonnement, chacun apportait un plat de son choix. Et une bouteille de vin. On a bien mangé sans que notre hôtesse ait trop dépensé. Étonnamment, j'ai commencé par critiquer une telle pratique (c'est à la personne qui vous a invité de vous nourrir) pour comprendre après que c'était la solution pour Haïti. Ça m'énerve quand les riches jouent à ça. C'est parfait pour des gens obligés de se serrer constamment la ceinture.

La mauvaise idée, c'est la vaisselle. Je trouve que c'est trop. Est-ce parce que la conversation est un moindre plaisir au Québec? Pour moi, c'est le vrai dessert. Avant même d'avoir fini de manger, la maîtresse s'éclipse discrètement pour aller commencer la vaisselle. Aussi discrètement, les autres femmes quittent la table pour l'aider à essuyer. Je ne vois pas l'intérêt d'un tel rituel qui ne fait que saboter la fin du repas. On pourrait laisser ça pour demain. Rien n'est plus joli qu'une table sur laquelle traînent des restes de repas. Des fruits colorés. Et la lune par la fenêtre, comme dans une toile de Renoir.

L'argument pour se précipiter vers la vaisselle, c'est que plus on est nombreux, plus vite cela se fera. C'est ne pas tenir compte de cette langueur qui nous atteint à la fin d'un repas. Moment de confidences qui permet de mieux se connaître. Personne ne trouve son compte

dans cette coutume. Les hommes se considèrent niais de rester assis à la table tandis que les femmes se voient encore une fois réduites au rôle courant de domestiques. Il n'y a que le chien qui en profite pour courir partout.

17. Le corps dansant

À mon arrivée ici, il y a plus de quarante ans, on était encore en pleine période granola. On se nourrissait de grains dans certains milieux. Le yoga, le massage et la danse contemporaine : on vivait dans ce triangle. Puis, les carnivores d'Afrique et d'Amérique latine sont arrivés avec d'étranges pratiques alimentaires : l'igname, la banane plantain, le riz à tous les repas et la viande de porc (sauf pour les musulmans). En un rien de temps (à peine une décennie), les filles se sont mises à avoir des fesses et à danser en foulant le sol de leurs talons. C'est que la danse africaine exige du poids, contrairement au ballet classique.

18. La citation

Si vous êtes un intellectuel, pourquoi toujours citer les écrivains d'ailleurs quand vous êtes ici? Comme partout, on aime ici ceux qui se donnent la peine de s'intéresser à la culture du pays. C'est la moindre des choses. Vous êtes au Québec, pourquoi toujours se référer à des écrivains russes (Boulgakov), japonais (Tanizaki), français (Diderot), argentins (Borges), américains (Bukowski) – vous voyez qui je pointe du doigt? Si on s'y intéresse vraiment, on apprend bien des choses sur la culture nationale qui permettront de mieux comprendre l'endroit où l'on vit. Pour reconnaître, avec étonnement, des similitudes avec votre propre culture. Le froid est aussi envahissant que le chaud. Dans la poésie du Sud, la chaleur revient constamment dans les vers. Dans le Nord, c'est l'hiver qui apparaît au bout d'une rime. Quand il fait trop froid pour mettre le nez dehors, ne passez pas votre temps dans la nostalgie du pays natal, c'est le moment d'essayer de plonger dans l'imaginaire de ceux que vous croisez dans la rue. Et la meilleure façon de le faire, sous les draps, c'est avec ses poètes. Pas forcément les plus célèbres. Bien sûr, vous ne devez pas ignorer Nelligan (« Ah! Comme la neige a neigé! »), ni Miron (« Tu es mon amour ma ceinture fléchée d'univers ») les deux poutres qui tiennent la maison. Mais c'est encore mieux si après cela vous pouvez citer des vers d'Eudore Évanturel (1852-1919) (« C'était un grand garçon, un peu maigre et très blême ») ou d'Albert Lozeau (1878-1924) (« En attendant le jour où vous viendrez à moi ») ou même de Claude Gauvreau (1925-1971) (« Garagognialulululululu-

lululuulululululululululululululululullullulululu… »)

Tout en gardant en tête que le snobisme est mal vu ici. On n'aime pas que les gens fassent étalage de leur culture, sauf si un Sénégalais se met à comparer Gauvreau à un griot local. Il faut citer les deux poètes dans le texte : le griot en wolof et Gauvreau en gauvreau. Vous pouvez être sûr d'avoir l'attention de tout le monde, car cela fait un moment qu'on cherche à savoir dans quelle langue s'exprime Gauvreau. Si vous arrivez à détecter du wolof ou du swahili chez le poète surréaliste, on vous en saura gré. Et c'est toujours plus amusant que de citer constamment Shakespeare ou Malraux.

19. La notion de chef

Ce pays qui se veut démocratique à mort semble rêver d'un chef. Ce mot revient sans cesse en périodes électorales. Il doit pouvoir prendre des décisions qui vont à l'encontre de l'opinion populaire. Faire face régulièrement à sa propre troupe. Ne pas hésiter à expédier dans le champ un député de son camp qui entend faire à sa tête. Un tel homme (ou femme) est réclamé quotidiennement dans les émissions de radio où le public intervient par téléphone. Un Duplessis de notre époque. Pas un Bourassa mou, bien que ce dernier ait fait de sa mollesse une forme de puissance. Si Duplessis est resté au pouvoir, c'est parce qu'il a convaincu le peuple qu'il était plus fort que lui. Bourassa, lui, a duré précisément parce qu'il donnait la fausse impression d'être plus conciliant que quiconque. Le peuple veut un chef qu'il aime voir s'enfler comme un ballon avant de le botter au loin. Au début, il le flatte en applaudissant la moindre de ses décisions. Puis un jour, pour une bagatelle, il lui enlève sa couronne et flanque n'importe qui à sa place. Ceux qui se font cracher au visage sans sourciller durent plus longtemps que les orgueilleux. On ne pourra passer qu'un quart d'heure sur le dos du cheval fou si on refuse de comprendre que le vrai chef, c'est cet homme en camisole, qui passe son temps à gueuler contre l'impôt, les partis politiques, la médecine gratuite, les jeunes, la paresse des cols bleus et l'absence de policiers dans les quartiers immigrants. Toujours prendre en considération l'opinion du faible. Il peut se retourner contre vous avec une violence inouïe. Le vrai chef n'est que l'ensemble des faibles.

20. Népotisme

On connaît bien, dans les pays du tiers-monde, cette pratique qui consiste, pour un homme politique, à s'entourer de sa famille ou de ceux qui vous supportent. Comme une sorte de bouclier. Au Nord, cela se fait aussi, mais de manière plus discrète. Vous ne saurez pas tout de

suite que vous avez affaire avec le cousin du patron. Alors qu'on le crie sur tous les toits dans le Sud. Il y a ici une douzaine de noms de famille qu'on peut retrouver facilement dans l'annuaire : les Tremblay, Gagnon, Gagné, Turcotte, Sirois, Coutu, Bourassa, Trudel, Lévesque, Pelletier, Marois, Lalonde, etc. Ils ne sont pas tous parents – sauf ceux qui viennent du même coin. Une façon de circonscrire la chose, car en fait tous les Tremblay sont parents. Sinon un Tremblay ne pourrait pas employer un autre Tremblay sans se faire accuser de népotisme. Et comme c'est le nom le plus commun, on serait dans de beaux draps.

Mais le népotisme se pratique plus aisément dans les milieux culturels (encore plus dans les médias). S'il est difficile pour le nouveau venu (il est nouveau même après quarante ans) de se tailler une place dans ce milieu-là, ce n'est pas à cause du public, mais bien parce que les places sont réservées à la famille. S'il a fait entrer ta fille dans son secteur, tu lui dois la pareille quand son fils sera en âge de se trouver du travail. Déjà que les cousins ont de la misère, imaginez celui qui ne connaît personne. C'est uniquement l'État qui pourrait prendre des dispositions permettant à ceux qui ne sont pas de la famille d'entrer dans ce cercle fermé à double tour, où les Gagnon ont toujours épousé les Pelletier. Mais l'État est fait de qui?

21. L'ANGOISSE DU BÉBÉ

J'attendais de passer à la caisse. Derrière moi une femme racontait sa vie en détails. Ton bas, voix monocorde, sans jamais baisser l'intensité. Je prêtais distraitement l'oreille. Au moment de franchir la porte, je me suis retourné pour voir qu'elle était en train d'allaiter un bébé bien joufflu. Et c'est à ce bébé qu'elle faisait ces confidences. Je croise souvent sur mon chemin ce genre de situation. La femme parle; le bébé la regarde de ses grands yeux intenses. Dans un premier sens, c'est positif. J. D. Salinger croit que si un bébé a des oreilles, c'est bien pour entendre. Mais avec un discours si organisé, on perd l'aspect ludique du langage. Dans le monologue d'une mère, ce sont les sons qui importent. Mais là elle tente une vraie conversation, ce qui fausse le jeu. L'impression gênante que la mère tente de transmettre coûte que coûte son angoisse au bébé. Par le lait comme par la parole.

22. L'AFRIQUE

J'étais venu chercher mon visa. Salle pleine. J'ai trouvé une chaise au fond, à côté d'une dame qui partait pour l'Afrique. Pas pour le Sénégal. L'Afrique. Elle s'indignait à côté de moi que personne ne fasse quelque chose pour l'Afrique qui est en train de couler. Elle allait aider l'Afrique, mais que pouvait-elle toute seule? J'ai remarqué

qu'elle ne disait jamais le Sénégal, l'Algérie, la Tunisie, le Mali, la Côte d'Ivoire, mais l'Afrique. C'est plus vaste, et tout le monde est censé avoir entendu, un jour, parler d'Afrique. Les gens aiment bien qu'on dise leur nom exact. Les gens comme les pays. Un pays c'est assez vaste, voire un continent! Pourtant, dans sa bouche, l'Afrique sonnait comme une banlieue.

De temps en temps, elle me jetait de rapides coups d'œil pour voir si ce qu'elle disait m'avait touché. En effet, oui, mais pas de la manière qu'elle pensait. Elle doit se croire bien généreuse de donner ainsi son temps à l'Afrique. Et son argent aussi, car elle paie, de sa poche, tous ses frais de déplacement. Pourquoi? Elle m'a regardé, étonnée. Pourquoi vous faites tout ça? J'ai entendu l'appel de l'Afrique. En fait un râle de mourant. Et je me suis dit : « Suzanne, il faut faire quelque chose ». Cela fait longtemps que vous y allez? J'y passe deux mois par an depuis vingt ans. Vous devez connaître beaucoup de gens là-bas? Elle m'a regardé de nouveau avec le même étonnement. J'ai senti que pour elle, l'Afrique n'est pas un sujet de conversation. On ne peut pas en parler sur un ton mondain. Si ça avait continué, on aurait parlé de température, de paysage, de désert et d'animaux sauvages. Elle ne comprenait pas les gens qui y vont en touristes. L'Afrique est une grande malade qu'il faut aider à se relever.

J'avais envie de lui dire qu'on rit aussi, là-bas.

23. La photo du chien

Quand vous voyez un agent d'immigration au visage dur, sachez que c'est souvent un rôle qu'il joue. En fait, il imite l'agent américain qui, lui, croit que sa fonction est de protéger *le rêve américain*. Ne le contrariez pas, ça évitera qu'il prenne son rôle trop au sérieux. Faites semblant de jouer à son jeu. Il veut que vous ayez peur de lui. Et ne réserve son beau sourire de bienvenue qu'aux hommes d'affaires suisses. Vous, vous êtes camerounais et non suisse. Il faut que vous sachiez au départ que les hommes ne sont pas égaux à la frontière. N'en faites pas une crise. C'est ainsi. Cela ne vous empêchera pas de vous faire une place dans cette société.

Mais ce n'est pas mon propos : je voulais vous mettre en garde contre les apparences. Souvent, celui qui a l'air d'un dur ici ne l'est pas, en fait. Il suffit de ne pas contester son autorité. Ne baissez pas la tête, il croira que vous êtes coupable. Regardez-le droit dans les yeux, mais sans l'ombre d'un défi. Et pas non plus un regard de chien couchant, car il n'y a aucune gloire à exercer son autorité sur une lavette. Au lieu d'essayer d'apprendre par cœur des réponses préparées par des avocats qui ne connaissent pas l'Amérique du Nord, travaillez

plutôt votre regard. Cela se joue beaucoup plus là que dans les textes. En Amérique, le contact est primordial. Culture du direct, du sur le vif et de l'expérience. Alors oubliez les recommandations de Yaoundé, et observez plutôt la scène. Soyez à la fois actif et détaché. Observez ce qu'il fait de ses mains. Son espace. On voit parfois une photo de la famille, avec un chien. Tiens, vous avez un chien aussi? S'il ne répond pas, taisez-vous. Attendez qu'il termine d'analyser votre passeport. Et dites-lui que vous avez dû tuer votre chien avant de quitter Yaoundé. Vous étiez le seul à vous en occuper. « Vous l'avez fait piquer? fait-il sans lever la tête. » « Non, il n'y a pas de vétérinaire dans mon quartier ». Là, il va vous voir. Et pour la première fois, vous verrez son visage nu. Il est touché. À partir de ce moment, il est en mode émotion. Racontez-lui que c'est un vieux chien qui a plus de quinze ans, mais qui a toujours dormi dans votre lit. Il vous dira que son fils aussi dort avec son chien.

Je sais que vous, les Africains du Nord surtout, vous ne vous faites photographier que dans les moments dramatiques, mais il faudrait songer à prendre quelques clichés avec un chien maigre avant de quitter votre patelin, cela pourra être utile. Bien mieux que les nombreux certificats de bonne vie et mœurs, qui laissent toujours songeur l'agent qui se questionne sur l'autorité morale d'un système dictatorial et sanguinaire qui délivre des certificats de bonne vie et mœurs. N'oubliez pas de glisser la photo d'un chien quelconque dans votre passeport. Dans certains pays on corrompt le fonctionnaire avec quelques billets, ici l'émotion reste une monnaie en cours. Je ne crois pas que l'agent soit intéressé par le franc camerounais. L'émotion est une monnaie qui a cours un peu partout dans le monde, sauf aux États-Unis (Hollywood et Disney ayant absorbé une bonne partie de l'émotion du pays) et dans la Russie de Poutine (« Moscou ne croit pas aux larmes »).

24. Charité chrétienne

Pendant qu'on y est, vidons la question de l'émotion en allant à sa source : la charité chrétienne. Cela se retrouve dans l'ADN du Québécois. Il est programmé pour aider son prochain. Donnez-lui la possibilité d'être utile et rien ne pourra l'arrêter. Si vous le laissez faire, il vous donnera tout ce qu'il possède. C'est un charitable actif.

Jamais lui demander quoi que ce soit, ni prendre son sens de l'autrui pour acquis. Il peut se retourner d'un moment à l'autre contre vous s'il a l'impression d'être exploité. Il change d'humeur dès qu'il se sent manipulé. En Amérique du Nord, on ne peut pas se contenter de recevoir, à chaque cadeau il faut s'arranger pour rendre la pareille.

Pas besoin que ce soit quelque chose de cher, c'est le geste qui compte. Pourvu qu'il n'ait pas l'impression désagréable de se faire *manger la laine sur le dos*. On reste sensible à cela, tiraillé comme on l'est entre la charité chrétienne et le sentiment d'être exploité. Ce n'est pas de la méfiance, plutôt une forme de protection. Il vous faut rester vigilant dans les rapports avec les gens d'ici afin de ne pas casser le fil.

À l'instant où vous croyez la relation au beau fixe (la veille encore vous avez passé un bon moment ensemble), tout s'écroule. On fait les comptes avec vous. Méticuleusement. Chaque geste est revu. Et vous vous découvrez dans la condition de celui qui s'est contenté de recevoir sans donner à son tour. Vous opposez à cela le fait de n'avoir rien demandé. C'était toujours un cadeau spontanément fait, que vous avez parfois accepté par courtoisie.

Cette comptabilité n'a rien à voir avec la mesquinerie, comme vous pourriez le penser, c'était simplement une tentative de dialogue. Chaque cadeau appelait une réponse. Mais vous l'avez laissé monologuer dans le vide. C'est votre silence qu'on vous reproche. Le problème, c'est que vous croyez fermement que votre personne est un cadeau – vous faites don de soi. En Amérique du Nord, on assimile cela à de la vanité. C'est mieux de garder pas loin de sa main quelques colifichets, gris-gris ou statuettes que vous donnerez de temps en temps afin de garder le dialogue vivant.

25. Le silence

Le Québécois peut vous écouter durant des heures avec le même sourire chaleureux – et une si avide curiosité qu'on a l'impression qu'il n'a rien à dire. N'en croyez rien; c'est un formidable conteur. Vous feriez bien de vous arrêter un moment pour lui permettre de placer une anecdote. S'il refuse, encouragez-le. Il a tendance à croire l'autre meilleur conteur que lui – et là encore, ça dépend du moment car il oscille toujours entre l'humilité et la vanité, allant jusqu'à se croire parfois le plus humble de tous. En général, il a tendance à se dévaluer, ce qui peut vous être fatal. Brusquement, vous lui cédez un petit espace, et vous avez devant vous un type vraiment drôle, fin. Et il raconte différemment de vous. La parole étant votre unique support, lui brode autour du silence. C'est très efficace. Cela donne des fulgurances étonnantes. Et le silence qui suit au lieu d'affadir le trait augmente sa puissance.

Par contre, il y a une forme de silence dont il faut se méfier : c'est celui qui suit une remarque que vous pensez drôle sur la culture, la cuisine ou le comportement québécois. C'est drôle uniquement quand l'autre rit. Sinon, il faut changer de public. Vous ne pouvez vous croire

drôle tout seul. Vous l'avez déjà fait ailleurs, et à chaque fois il y eut des rires en cascade, vous aviez conclu que c'était drôle. Eh bien cela ne l'est pas ici.

Ça vaut pour tous les peuples. Il y a toujours ce moment de silence. Vous avez touché un point sensible. On a tous un point où l'humour ne passe pas. Où on ne voit rien de drôle là. Comment trouver drôle la centième blague sur la poutine? Comme je ne vois rien de drôle à imiter l'accent d'un autre, souvent moins important que soi. D'ailleurs personne ne se reconnaît dans ce genre de numéro. Et surtout, on n'arrive pas à comprendre le but de l'opération. Le Québécois déteste quand le Français se moque de son accent, pourtant il fait volontiers l'accent africain. Et le Sénégalais celui du Québécois. C'est peut-être une tentative d'investir l'autre dans sa musique profonde. Un jeu qui remonte à l'enfance.

26. Politique

Danger! On peut parler de politique internationale si on veut. Toujours dans un sens humaniste. Contre l'exploitation, pour la justice. Contre les dictateurs, pour les peuples. Restez dans le vague. Quant à la politique nationale : ne jamais dire ce qu'on pense vraiment avant de savoir dans quel groupe on se trouve.

Il y a deux catégories de gens qui n'ont pas le droit à une mise à nu sur ce sujet : les artistes et les immigrés. Les artistes (à de rares exceptions près) votent tous officiellement dans le même sens. Et les rares fois où certains osent montrer leur vrai visage, ils se font immédiatement taper sur les doigts. Les immigrés car ils sont considérés comme un surplus capable de faire basculer le vote électoral. En un mot, ils portent sur leurs épaules le destin du Québec. Vaut mieux, dans ce cas, rester muet. Deux camps généralement opposés peuvent se regrouper en fin de compte pour pointer l'immigré du doigt.

Le problème, c'est que les vraies discussions politiques se font en famille. Dans la cuisine. Durant les fêtes de fin d'année. Les divisions familiales remontent parfois à quatre générations. On est bleu ou rouge. Bleu comme le ciel ou rouge comme l'enfer. En fait, le débat n'a jamais bougé : on est pour un État religieux ou un État laïque. Malgré le fait que l'Église ne soit plus une puissance au Québec, les valeurs de l'Église sont toujours présentes. On parle aujourd'hui d'humanisme au lieu de christianisme. Le débat sur l'avortement repose encore un peu sur la position de l'Église. À chaque fois ressurgit un problème religieux qu'on croyait avoir refoulé dans le grenier de notre mémoire. Rien n'est réglé, et on le voit à cette

manière émotive d'aborder la question du voile. L'impression que tout ça n'est pas loin de la surface. Parfois on a le sentiment de marcher sur des mines. Alors, observez avant de donner votre opinion, car vous ne pourrez plus la reprendre. Ici les gens ne parlent pas pour parler, ni ne jasent pour jaser. Ils prennent au sérieux les mots, d'où l'importance du silence. Si vous vous prononcez, vous serez dans un camp jusqu'à la troisième génération. Et vos enfants ne pourront se dégager de cette entrave. La politique est un engagement moral, familial, sexuel, mental (cela crée des angoisses qui vous rongent de l'intérieur). Par contre, il y a une élite, surtout économique, qui peut changer de camp comme bon lui semble. Ce qui est étonnant dans un pays où l'on vous assure qu'il n'y a pas de classes sociales. On a vu deux frères Johnson, chacun dans un camp – et dans une position de chef. On les a vus se serrer la main comme s'ils s'étaient partagé le pays. Ne jugez pas (de toute façon cela ne vous servira à rien), essayez plutôt de comprendre. Vous verrez, c'est passionnant.

27. La dette

Personne ne veut rien devoir à personne. Observons les rapports d'une mère avec sa fille. Regardons-les se promener dans les magasins. Oh, le joli foulard! La fille sait que la mère adore les foulards. Comme ce n'est pas du Hermès, donc abordable, la fille, discrètement, achète le foulard qu'elle tente de glisser dans le sac de sa mère. La mère s'étonne. La fille insiste. La mère refuse. La fille s'obstine. Et ce petit manège continue un bon moment. La mère semble irritée, même. On se dit qu'un cadeau devrait faire sourire, pourtant. La mère tente, en dernier lieu, d'aller rendre le foulard. La fille s'énerve. Elles se fâchent un moment. La mère n'acceptera que si la fille consent à ce qu'elle lui fasse un cadeau du même prix.

Commentaire : ce n'est pas de la mesquinerie, mais plutôt un refus profond chez le Québécois de parasiter. L'argent a plus qu'une valeur symbolique ici. On a compris depuis longtemps la force de l'argent dans l'indépendance d'un individu comme dans celle d'un pays. Le Québec croit que le colonisé est d'abord *un cassé*, c'est-à-dire quelqu'un qui dépend économiquement de quelqu'un d'autre. Comme c'est un peuple passionné et orgueilleux, ils ont poussé l'affaire jusqu'à sa dernière extrémité. On refuse d'être aidé. C'est là qu'on joue son honneur. C'est pour cela qu'on ne pardonne pas à un politicien qui gaspille l'argent. C'est un acte immoral par lequel il avilit le caractère sacré de l'argent. L'argent honnêtement gagné. Le terme immoral doit être pris dans un sens politique et non religieux. D'où l'importance dans la psyché québécoise de la Caisse populaire Desjardins. Chaque sou est un pas vers la liberté collective et l'indépendance individuelle.

28. Une soirée en ville

Dans le cas d'un couple, c'est souvent que l'un des deux, celui qui invite, compte faire un aveu ou une déclaration. Une invitation à passer une *bonne* soirée en ville, qui démarre généralement avec une *bonne* pièce de théâtre, suivie d'un *bon* souper dans un *bon* restaurant, suppose qu'on ménage la personne avant d'avoir avec elle une *vraie* conversation. Une *vraie* conversation c'est quelque chose que l'autre rumine depuis un moment avant de se décider à en parler à son partenaire. Ce n'est jamais bon signe. Alors la soirée est souvent électrique. Ils n'osent pas se toucher, ne sachant pas trop le niveau du voltage. Après le restaurant, si l'endroit est animé, on peut finir la soirée à écouter du *bon jazz* dans une boîte. Plus cela s'éternise, plus grave sera la confession. Bon, arrivons au fait. Après quelques minauderies, la femme finit par révéler qu'elle voit quelqu'un d'autre. Pour mettre un instant de répit, elle file à la toilette. Revient. S'assoit. Pis? L'autre ne dit rien.

— Tu ne dis rien? Silence. Tu n'as rien à me dire?

L'autre lui prend la main doucement. Elle s'étonne. Il lui sourit tendrement.

— C'est comme ça que tu réagis?

— Juste à penser que tu as dû garder ça en toi pendant plus d'une journée, cela me fend le cœur.

— Mais, chéri, j'attendais que tu aies une soirée de libre pour te le dire.

— Connaissant ton incapacité de ne pas être dans la vérité nue, tu as dû souffrir, Hélène, et ça me fait mal que tu souffres.

— Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux dire que je pense à toi, Hélène.

— François, tu me caches quelque chose.

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il révèle que lui aussi voyait depuis un moment quelqu'un d'autre. Comme ils sont à égalité, ils ont passé la nuit dans un motel à faire l'amour comme des amants.

29. D'où venez-vous?

Les immigrés mettent en tête, dans les petites choses qui les exaspèrent, la question : « D'où venez-vous? » Surtout quand ils sont ici depuis plus longtemps que la personne qui leur pose la question. La question n'est jamais agressivement posée. Cela part toujours d'une saine curiosité. Alors pourquoi cela exaspère-t-il autant? Parce que

l'immigré s'est fait poser cette question tout au long de sa vie. On lui a dit de s'intégrer, il l'a fait. La question le ramène à la case départ. C'est la même question que l'agent d'immigration lui avait posée, il y a quarante ans. Puis il l'a entendue au moins une fois par jour pendant les quarante dernières années. Peut-être, lui répond-on avec candeur, mais moi, c'est la première fois que je vous la demande. L'immigré contient alors sa colère pour expliquer calmement au natif ce qui l'a fait sortir de ses gonds.

Vous me comprenez? Il se retrouve devant un mur. L'autre, les deux pieds bien plantés dans la terre, attend la réponse à sa question. Comme si c'était un droit légitime. Le droit du territoire. Ce qui était une conversation ensoleillée est devenu un affrontement. Le nomade contre le sédentaire. Querelle millénaire. Le natif lui explique que sa question est normale, qu'il n'y voit rien de mal, et qu'il ne faut pas devenir paranoïaque. On est au bord de l'engueulade. L'immigré sent la moutarde lui monter au nez. Mais il n'a pas envie d'une nouvelle querelle sur cette question dont on dit qu'elle est anodine.

Je propose à l'immigré de répondre tout de suite à la question, tout en ajoutant que de mauvais souvenirs l'empêchent d'en dire plus. Généralement, le natif s'excuse d'avoir mis l'autre dans l'embarras. Pour ceux qui vous demandent ce qui s'est passé : on n'a qu'à répondre alors que ce sont des choses trop personnelles pour les évoquer ici.

Quant à vous, natif, ne posez pas cette question dès la première minute de votre rencontre (considérez que c'est comme demander brusquement son âge à une femme de plus de quarante ans). Vous ne vous en sortirez pas avec « Je sais que vous vous faites demander ça tout le temps, mais... » Vous le savez et vous posez la question quand même. Si vous patientez un moment, il vous parlera lui-même de son pays d'origine. Le problème c'est de se le faire demander à brûle-pourpoint, sans préavis. Comme si on vous demandait, à chaque instant (car il y a une douleur d'avoir quitté son pays), si votre mère est déjà morte.

30. Racisme et manipulation

Il se peut que vous soyez témoin d'un acte public de racisme. Ne soyez pas le premier à le dénoncer. Laissez la possibilité à un natif de le faire. Le racisme, c'est l'affaire de tout le monde. Et on se sent tous souillés en sa présence. Le Noir a pris l'habitude de dénoncer le racisme partout où il se manifeste. Comme si c'était sa propriété. Ce serait intéressant de céder parfois son tour. Ainsi on verra mieux ce que l'autre considère comme un acte raciste. Plus complexe qu'on ne

le croit. Ce que l'un identifie comme du racisme n'en est pas toujours pour l'autre. Pas de jugement rapide. Attendez le point de vue de l'autre. Ne pas oublier que devant un acte raciste vous avez perdu une bonne partie de votre capacité de jugement. Vous êtes en mode émotionnel. Tandis que l'autre est plus froid. Le natif se demande si le supposé raciste aurait agi différemment avec quelqu'un de même couleur que lui. Car le natif se demande avec angoisse ce qui le différencie de ce type avec qui il partage la même origine, la même teinte de peau, la même culture. Vite, le rassurer : il ne devient pas voleur au Cameroun parce que son collègue québécois a volé. Donc, pas d'identification à faire. Le natif n'a pas beaucoup de temps pour analyser tous les angles du problème. Tout ça se bouscule dans sa tête. De la manière qu'on le regarde, il a l'impression qu'il doit prendre position rapidement pour ne pas se faire traiter de raciste lui aussi. Il choisit de condamner son congénère.

Mais pendant longtemps, il se demandera s'il avait bien agi, et se promet de mieux réfléchir la prochaine fois. Il se demande surtout s'il ne s'est pas fait piéger dans cette histoire. Se disant que si le natif était peut-être un raciste, l'immigré, à côté de lui, semblait à coup sûr un manipulateur.

31. Racisme et subversion

Le racisme est un contact de deux pôles opposés sans que la lumière ne jaillisse. Souvent, on est en situation de conflit. Allergie spontanée. Sa tête ne nous revient pas. L'alcool. Une femme. Certains estiment que, dans de pareilles situations, tous les coups qui font mal sont permis. Ç'aurait été pareil si c'était deux Blancs ou deux Noirs. Duel d'ego. On peut aller très loin dans l'injure. Le jeu devient plus codé dans le cas d'un Blanc et d'un Noir. Jusqu'où peut aller le Noir? Jusqu'où peut aller le Blanc?

Il y a des gens qui sont attirés, depuis l'enfance, par les interdits. Il suffit de leur dire que ça ne se dit pas pour qu'ils le crient à tue-tête. Même contre leurs intérêts. Des marginaux qui refusent de respecter les règles du jeu. Comment faut-il considérer cela? Je suis pour tout acte subversif, même s'il est dirigé contre moi. La question : est-ce de la subversion quand la victime est la plus faible? Je remarque qu'on insulte rarement celui qui a une tête de tueur. C'est rare que les gens qui lancent des insultes racistes le soient vraiment. Le racisme se cache plutôt chez ceux qui savent vous blesser sans se faire prendre. D'abord, le racisme véritable garde toujours un lien avec l'argent. Il s'agit de faire travailler des gens en les payant le moins possible, et cela sous tous les prétextes imaginables, dont celui d'une race

inférieure.

Si vous tenez à ce qu'on comprenne votre situation, il faut chercher une certaine similitude chez l'autre. Ici c'est la colonisation – on parle du rapport avec l'Anglais et non du défricheur de l'Abitibi. Changez le mot racisme par celui de colonisation et l'on vous comprendra séance tenante. La relation se fait immédiatement. Langage commun. C'est toujours une question de grammaire, dit Montaigne. Parlons-nous la même langue?

32. Le cimetière

Quand on arrive dans une nouvelle ville, si on veut savoir si elle est ouverte aux autres, on n'a qu'à aller au cimetière. On verra les noms. Ne pas lire uniquement les noms, mais tout ce qui est écrit sur les tombes. Les informations paraissent sèches, souvent juste des dates ou une phrase passe-partout. Pourtant, tout est là. Le cimetière est un livre ouvert où s'exposent toutes les alliances, les mariages, les stratégies économiques, sociales et politiques d'une société. On peut voir aussi les ruptures, si on regarde attentivement les dates. Telle famille a rompu avec telle famille au milieu du XXe siècle. Tel nom ne revient plus dans la lignée. On peut distinguer les familles qui se marient entre elles. Les mêmes trois noms de famille reviennent durant tout un siècle. On peut sentir les exclusions. Il y a des familles qui se mettent en avant. D'autres se retrouvent derrière la clôture. La mort n'abolit pas la classe sociale. On peut découvrir, au détour du chemin, les familles qui s'ouvrent aux étrangers. Brusquement, un nom italien, juif ou africain surgit.

Le cimetière dévoile tout. C'est le grand roman d'une société. C'est là qu'on enfouit les secrets, croyant naïvement qu'ils sont, comme les humains, biodégradables. Après un certain temps, ces secrets remontent à la surface. Si vous voulez comprendre certaines réactions au moment des débats sur « les accommodements raisonnables », allez au cimetière. Surtout que le Québec n'a pas d'obligation à s'ouvrir. Le Québec n'a pas de dette historique, comme la France par rapport à l'Algérie, ou l'Angleterre par rapport à l'Inde, c'est plutôt à lui qu'on doit quelque chose. Historiquement, il est vierge. Sauf par rapport aux Amérindiens. Mais c'est un tabou.

33. La laine

Évitez si possible, surtout après un détour au cimetière, de dire du mal des gens. Ils sont souvent parents. Pas uniquement quand ils portent le même nom. Le nombre de noms de famille ici est très limité. Pour

permettre les unions de personnes du même nom, sans qu'on puisse les soupçonner de se marier dans la même famille, on a ajouté les territoires aux noms de famille. Tel individu porte le même nom que tel autre, mais ils ne sont pas parents, car celui-ci vient de Rimouski tandis que l'autre est de Québec. Donc ils peuvent se marier entre eux. En réalité c'est souvent la même famille : des frères qui se sont éparpillés dans la province. Une façon d'augmenter les possibilités d'union. Il y a aussi les erreurs au moment de transcrire les noms au bureau de l'état civil. Les familles qui ont des noms qui sonnent pareil avec des différences dans l'orthographe sont souvent de la même origine.

Ne discutez pas de généalogie avec les Québécois, c'est leur passion. Ils sont obsédés par l'idée d'origine. Tous les débats politiques tiennent leur source dans la notion d'identité. On se définit presque à chaque fois qu'on prend la parole. Tout ça pour dire de faire attention à parler de celui-ci à celui-là, les gens ont souvent un lien de parenté qu'ils ne vous diront pas. Ne pas oublier que chaque personne porte à peu près deux noms, je veux dire vient de deux familles. Il s'appelle Réjean Trudel, mais sa patronne est Louise Sirois. Ne soyez pas étonné que Louise Sirois soit sa mère aussi, car la femme ne porte plus le nom de son mari. Aujourd'hui, le fils devient Réjean Sirois-Trudel. L'Africain, qui porte son arbre généalogique sur le dos, doit comprendre ce double nom de famille.

34. Les Amérindiens

Je ne vais pas trop traîner sur un tel sujet : trop explosif. On risque de sauter, littéralement. Je vous conseille de ne pas l'évoquer trop souvent dans les soirées mondaines. Cela jette un froid dans le meilleur des cas. C'est un tabou (les Français disent un sujet qui fâche). Ne jugeons pas trop vite car chaque pays en a un; une injustice qu'il est devenu impossible de réparer. Alors on la nie.

Glissez un mot, et vous verrez les visages se fermer immédiatement. Silence. De gauche à droite. Du cultivateur à l'intellectuel. Beau consensus. Ça touche à une région obscure de l'inconscient québécois, située plus en profondeur que la question de l'Anglais. L'Anglais doit quelque chose au Québécois. Mais dans ce cas, c'est le Québécois qui doit quelque chose à l'Amérindien. C'est gênant. Toujours ce malaise qui s'amplifie, du fait qu'on n'arrive pas à l'évoquer publiquement. C'est plus lourd à porter qu'une dette familiale. Similitude de désirs. Revendications qui se chevauchent. Le Québécois semble reprocher à l'Anglais ce que l'Amérindien lui reproche. Chacun mangeant la queue de l'autre.

On ne sortira pas de ce bocal où trois solitudes se tiennent à la gorge. L'argent ne pourra pas non plus cicatriser les blessures identitaires, ni les humiliations ancestrales. Il y a des problèmes que le temps n'arrive pas à dénouer (la question palestinienne). Peut-on en repousser indéfiniment l'échéance? D'autant que cette question se complexifie davantage quand on sait que le métissage a été plus répandu qu'on ne veut l'accepter. Un lien de sang unit tous ces protagonistes. Il vaut mieux, Mongo, se tenir un moment à l'écart de cette « poire d'angoisse » (de Gaulle à propos de l'Algérie), le temps de bien comprendre ce qui s'est passé.

35. Le corps

C'est le corps qui facilite le plus rapide contact avec l'autre. Capable de sauter les décennies à pieds joints. Surtout dans une société qui l'élimine de plus en plus. La moindre caresse devient explosive. Les années 70 jusqu'au milieu des années 80 furent électrisantes. Cuisine, danse, massage, cours de langues étrangères : tout pour se rapprocher de l'autre. On n'arrêtait pas de se frotter les uns contre les autres. L'impression d'avoir aboli la question de la famille, de la classe sociale comme du pays d'origine. Le seul vrai territoire était le corps. On découvrait sur cette carte tout ce qu'on pouvait trouver sur la terre : des fleuves, des volcans, des grottes, des sables mouvants, des forêts, des déserts. Le corps humain résumait tout cela en y ajoutant un cerveau. Quelle merveille! On n'arrêtait pas de s'extasier.

Puis vint le sida. Stop. Perte des sens. Perte de sens. On retourne aux identités visibles. On reprend possession du territoire qu'on a sous les pieds. On fait attention à l'autre. Qui est-il? D'où vient-il? Que fait-il? La police est l'ennemi du corps.

36. Le regard des autres

C'est sûr que celui qui ne travaille pas est mal vu. Il donne l'impression de vouloir vivre aux crochets de la société. La paresse est encore un péché mortel dans la classe moyenne. Le mot de passe de deux employés qui se croisent dans les couloirs du bureau : « Je travaille fort ». Par contre si, sans un boulot quotidien et contraignant, vous arrivez à vous garder actif en faisant quelque chose de créatif, on changera d'avis à votre sujet. Il faut tenir dix ans sans mollir. À vous coucher à trois heures du matin pour vous réveiller vers midi – à contre-courant du « vrai monde ». Sans jamais croiser les besogneux. Deux univers parallèles. On finira par respecter en vous l'homme libre qui a su terrasser le vieux dragon du travail. Vous avez vécu une large part de votre vie d'adulte sans vous laisser embrigader dans la secte de

ces gens fiers de donner leur sang jusqu'à la dernière goutte à une compagnie dont ils ignorent même le nom du propriétaire.

Le plus dur reste d'avoir affronté le regard des autres. Ce regard qui finit toujours par vous remuer de fond en comble en vous donnant le sentiment d'être coupable d'une faute dont vous n'avez aucune idée. Ce regard qui achève de faire de vous un lézard pour vous punir de ne pas être au boulot comme tout le monde un lundi midi, tranquillement assis dans l'escalier ensoleillé, les yeux mi-clos et dégustant un grand verre de jus d'orange mélangé à de la vodka. Résistez. Buvez. Aimez. Et dormez longtemps.

37. Les valeurs

Voilà un mot qui change de sens selon celui qui l'emploie. J'aimais bien quand il faisait référence à l'argent (j'ai des bijoux de grande valeur à vendre). C'était plus clair. Employé dans un sens moral, il devient plus flou. Les gens qui l'emploient détestent qu'on leur demande de s'expliquer. Ce n'est pas négociable. Voilà un étrange retour au négoce. Pourtant, le principe même du commerce, c'est la négociation. On échange les valeurs. Selon les générations, leur taux monte et descend. Sans que cela n'implique aucune monnaie étrangère. Une génération se fiche des valeurs de la précédente. Exemple : dans les années 70, le féminisme avait mis le respect de la femme tout en haut de l'échelle des valeurs. Aujourd'hui, il doit être au mieux en douzième position. Les « droits civiques » avec Martin Luther King et les frères Kennedy avaient placé les Noirs en haut de la pile des conditions de vie à changer dans les années 60. Aujourd'hui, la police américaine les abat comme des canards sauvages. En fait, les valeurs perdent de la valeur au fil du temps.

Aujourd'hui on l'utilise pour se distinguer de l'autre. L'autre étant l'étranger dont les valeurs sont douteuses. On n'en a pas besoin. On ne peut pas appeler ça des valeurs. En effet, de quoi a-t-on besoin quand on a copyrighté des valeurs auparavant universelles comme l'amitié, la fidélité, la loyauté, le sens de l'égalité, le respect de la différence, la compassion, le respect de la vie, le sens de l'honneur, l'estime de soi, l'amour du pays, la beauté, la justice? Toutes ces valeurs, on le sait, ne peuvent fleurir que chez nous. Les autres ont des valeurs différentes, des valeurs qui ne méritent sûrement pas le respect. Quelles sont-elles alors? Je ne saurais vous le dire. La passion que vous n'avez pas citée dans votre liste? Ces gens-là sont surtout des obsédés qui foncent à toute allure pour ne s'arrêter que face au mur – et parfois non. Quand vous êtes habité par la passion, le temps n'existe plus. La vie, non plus. Et ça cause des torts irréparables. Cette passion est au cœur de la vie.

Elle le fait palpiter, justement, le cœur. Mais quand ça se mêle avec la religion, c'est l'explosion fatale. Avez-vous l'impression de manquer de passion? Je demande à cet homme qui défendait l'équilibre comme une valeur. Silence. Il faut choisir : la passion ou les autres valeurs bien équilibrées? Évidemment, il n'y a pas de progrès sans le sens de l'équilibre. Cela ne génère-t-il pas parfois un léger ennui? Oui, mais c'est ça ou la destruction.

38. Les régions bougent

Ce n'est pas un mot très clair. Quand on ne veut pas dire à un curieux où l'on vit, on lance vaguement : « J'habite dans la région » ou « dans la zone ». Quand un village ne nous plaît pas, on jette un regard panoramique en lâchant : « c'est une belle région ». Ce n'est pas un endroit précis, c'est juste à côté. Un endroit où se perdre : « dimanche dernier, je me suis baladé dans la région, je peux vous dire que c'est un joli coin ».

Mais les régions? Où ça se trouve? C'est d'un vague! Comment a-t-on pu accepter une telle dénomination? On pouvait prendre campagne, ou champagne, tel que remis à la mode par Monique Proulx. Cela ne semble pas trop habité. C'est fait pour que les citadins viennent s'épivarder. Là où les jeunes filles cueillent des fleurs sauvages et les femmes des champignons. « J'habite à la campagne » ne sied pas à des villes comme Rimouski, Sherbrooke ou même Shawinigan. Il y a la paysannerie qui a fait fortune au cours du XIXe siècle. Les paysans sont devenus synonymes de gens bornés. C'est dommage car c'est un très joli nom, que Vigneault a remplacé par *gens du pays* (on va croire que je ne connais que Vigneault, c'est en effet le premier poète que j'ai écouté en arrivant ici, lui et les Seguin, j'étais pas mal tombé). *Paysans*, c'est encore plus beau. Ceux qui font le pays. Les artisans secrets du pays. On l'a remplacé par *cultivateur*, alors que ça me semble plutôt une fonction. Ce qui tombe mal, car ce sont les machines qui font aujourd'hui tout le boulot. Il faut trouver un nom pour dire un pays fait par des machines. *Machines du pays*, chantera un jour un jeune homme qui n'est pas encore né.

Ce qui est encore bien avec le mot *paysan* c'est qu'il est universel. Partout on trouve des paysans. C'est un peuple. Ils défendent la même chose : la terre et les bêtes. Généralement, ils ne participent pas aux débats identitaires, car ils ne doutent jamais d'où ils sont. La terre sous leurs pieds le jour, dans leurs rêves la nuit. Ils vivent loin de l'abstraction. La terre les pénètre de partout. Ils ont l'accent et l'odeur. Ce sont des paysans. Les romans qui les mettaient en scène étaient des romans paysans. Toute une école. Des personnages colorés. Des

caractères bien trempés. De jeunes femmes solides qui ne se laissaient pas avoir par le premier bonimenteur venu. Des frères méfiants mais travailleurs. Un monde avec une morale. On disait encore morale et non valeurs. Pourtant on les disait proches de leurs sous. Ce n'est qu'une invention de romanciers installés en ville, qui passent leur temps à fantasmer un univers dont ils ignorent tout.

Mais revenons à *région*, ce mot qui a fait fortune sous nos yeux. J'étais à Miami quand il est arrivé, car avant mon départ là-bas en 1990, je n'en entendais pas beaucoup parler. De Québec et des Nordiques, oui. Le duel Montréal-Québec. Mais les régions semblaient bien sous la gouverne de Québec. J'en avais des nouvelles par *La Semaine verte*, cette émission qui nous rappelait le monde de la terre. Alors qu'est-ce qui s'est passé? Est-ce un troisième personnage qui s'infiltre entre Québec et Montréal? Les Régions sont-elles le gros de la troupe de Québec? Est-ce une fronde paysanne menée par Québec? L'impression que l'État n'a pas plus les choses en main. Les Régions, visiblement, se rassemblent pour marcher sur Montréal. Dans *Macbeth* on parle de la forêt qui marche. Devrions-nous avoir peur?

39. Le vaisseau d'or

C'est partout pareil. Paris, Rome, Berlin, New York, Port-au-Prince, Sydney, Dakar, Lisbonne, Buenos Aires, Mexico provoquent toutes la même jalousie excessive et absurde chez les autres villes de leur propre pays, et cela malgré le fait que ces dernières soient beaucoup plus petites en taille et en développement que ces mégalopoles. Le duel est parfois si féroce qu'on se demande si ces villes-là ne se situent pas dans des pays ennemis. Alors que ces petites villes ne sont que des rivières qui se jettent dans le fleuve qu'est la grande ville. Elles expédient là-bas leurs meilleurs produits, comme leurs fils les plus doués qui espèrent occuper des fonctions importantes dans la politique, l'éducation ou le milieu artistique. La grande ville est souvent un terreau progressiste qui offre un havre aux jeunes gens qui ont des inclinations inacceptables pour une petite ville de province. Beaucoup de ces jeunes gens fuient l'atmosphère parfois asphyxiante de leur ville natale pour venir s'installer, au grand soulagement de leurs parents, dans le village gay de Montréal. Ou pour simplement tenter de réaliser un rêve impensable dans leur village natal. Alors pourquoi cette méfiance à l'égard de ces grandes villes? Souvent on reproche avec raison à ces métropoles de se prendre pour le nombril du monde, oubliant qu'elles ne doivent leur existence qu'à la multitude de villages qui les nourrissent sans cesse. Elles oublient aussi qu'elles ne survivent que grâce à l'effort collectif (taxes comprises).

La grande ville est un minotaure insatiable qui consomme une énorme part de l'énergie nationale. On lui reproche aussi de faire club select avec les autres grandes villes du monde, en méprisant ces vaches à lait qu'elles trouvent souvent mal fagotées, crottées et pas sortables. On lui reproche ces derniers temps d'accueillir trop d'étrangers, au risque de mettre en péril l'identité nationale. Ce dernier point semble annuler tous les autres points précédents. Si la grande ville se comporte mal, c'est qu'elle n'est plus la même. On ne se reconnaît plus en elle. Elle est devenue pour nous une étrangère. On oublie que c'est un débat qu'on tient depuis la naissance des capitales. Et qu'avant l'arrivée massive des étrangers on l'accusait d'être un centre de corruption. Un endroit où des fainéants passent leur temps dans des bureaux où ils ne font que se peloter. Aucune morale. Un tripot de Satan. Ce n'est donc pas d'hier qu'on fait feu sur la grande ville, tout en espérant que nos enfants finiront par s'y faire une place. Aujourd'hui, on ne l'accuse que d'une chose : trop d'immigrés. Le dernier problème est devenu l'unique problème. Si on parvient à le résoudre, tout redeviendra comme avant.

C'était comment avant? On a déjà oublié combien on s'ennuyait quand on n'était qu'entre nous. Quand on pouvait prévoir chacun des gestes, chacune des réactions de l'autre. Quand on votait pareil depuis cinq générations. L'immigration est venue mettre un peu d'imprévus dans cette histoire consanguine. On ne se parlait plus, à trop savoir ce que l'autre avait à dire. Du sang neuf. Un débat nouveau (ce n'est plus seulement l'Anglais et le Français). Et voilà qu'on reprend vie. C'est ça, l'apport de l'immigration. Et de la grande ville, qui a généreusement (elle a besoin de bras aussi) accueilli les nouveaux venus. Montréal est à la pointe de la modernité et du progrès. Se battre contre elle reviendrait à vouloir un retour à la Grande Noirceur. D'ailleurs, pour la contester, ses adversaires ne font qu'évoquer le passé. Un passé rose, naturellement. Personne n'est dupe. On connaît bien ce passé. On n'y retournera plus.

Montréal, c'est le vaisseau amiral qui s'est aventuré en pleine mer en laissant trop loin en arrière le reste de la flotte. Les autres bateaux feraient bien de se dépêcher pour le rejoindre, au lieu d'exiger qu'il fasse marche arrière. On pense au « Vaisseau d'or » d'Émile Nelligan.

40. Voyage intérieur

Je crois qu'il est impératif de visiter le pays où l'on se trouve, ne serait-ce que pour pouvoir se situer dans l'espace. C'est un cours de géographie vivant, qui permet une bonne sortie dans les discussions orageuses. Si les choses deviennent trop enflammées, arrangez-vous

pour savoir d'où vient votre interlocuteur. Si vous connaissez sa ville natale ou même les environs, cela peut changer instantanément la couleur de la discussion. Il faut savoir que les gens disent rarement d'où ils viennent exactement. Ils indiquent la grande ville la plus proche. Pas parce qu'ils ont honte de leur village, simplement qu'ils ne s'imaginent pas qu'on pourrait le connaître. Si par bonheur vous le connaissez, vous devenez un proche : « Vous connaissez ça? Ah ben. J'aurais jamais imaginé une chose pareille. » L'un des problèmes avec le développement rapide de Montréal, c'est que les gens du reste du pays ont l'impression de ne plus faire partie de la trame sociale. Les villes étrangères sont souvent citées avant eux. Certains villages se sentent disparaître de l'inconscient collectif québécois, en tout cas y être moins présents que La Havane, la Floride ou même Guadalajara.

Alors quand un immigré connaît leur village, ils ont l'impression de renaître. Et ont immédiatement envie de connaître votre pays. Ce n'est pas grand-chose, mais il suffit parfois de rien pour faire naître l'intérêt. N'oubliez jamais que vous êtes au Québec, c'est un minimum de courtoisie que de s'intéresser à la vie de ceux qui ont construit ce pays. On s'intéressera à vous si vous vous intéressez à l'autre. Alors prends un copain, Mongo, et passe l'été prochain à visiter le pays.

41. Légende urbaine

Un char, une blonde, un système de son et son équipe de hockey. Le char lui permet d'aller au coin de la rue acheter une caisse de bière pour passer la soirée à regarder le match de hockey avec ses chums. La première fissure dans ce monde clos est arrivée au début des années 80 avec l'apparition des bars fréquentés par des Africains et des Antillais. La blonde est visée. Nouvelle mode de drague, basée sur le récit.

Le jeune Québécois de l'époque ne parlait pas plus que son grand-père. Il pouvait être disert avec ses chums à propos de la chasse à l'orignal, de la pêche, du hockey. En présence de sa blonde, il se taisait. On lui avait appris que c'était ça, un homme. Parle pas si t'as rien à dire.

L'Africain parle, lui. Il raconte des histoires interminables qui se passent dans des régions sauvages du monde. Il évoque un univers de contes avec des pygmées, des tigres, des serpents de brousse, des fourmis géantes, de sanglants coups d'État militaires, des massacres à la machette. Une frayeur verte comme un lézard se glisse le long du dos de la jeune fille. Elle reste tétanisée par le serpent. Lui sent qu'il la tient et en remet. Cela finit dans une petite chambre crasseuse de la rue Saint-Denis. Elle mange du yassa pendant qu'il joue du tambour.

Rythme sourd qui la travaille au ventre. L'impression d'être envoûtée dans cette minuscule chambre sans fenêtre. Pénombre. Odeur particulière. Se retrouve dans un autre monde. Il continue son récit jusqu'au cœur de la nuit tout en lui faisant l'amour. Elle oublie de téléphoner à sa mère inquiète. Ce n'est pas le sexe qui l'a séduite, mais le verbe.

42. L'homme rose

L'homme rose est arrivé vers la fin de la première guerre des sexes. L'une des revendications des femmes était « une conversation soutenue et intéressante », selon les mots d'une militante. Deux siècles de silence, c'était trop pour leurs nerfs. L'homme québécois avait six mois pour se mettre au dialogue (la parole gratuite). Cela a commencé timidement, mais en moins d'un an c'était la diarrhée verbale. Du coup, la femme a exigé les larmes. Ce fut plus difficile. Finalement elles sont venues à gros bouillons. Digues rompues.

Une génération plus tard, les filles des pionnières ont demandé le retour à la virilité. Les Africains ont passé cette décennie larmoyante à siroter calmement leur bière. Ils attendaient les filles dans les mêmes boîtes (Izaza, Koeur Samba, Balattou) où ils avaient rencontré leurs mères. L'époque de l'homme qui parlait de son vécu sans cacher ses émotions était définitivement terminée. Le retour de l'homme qui vient d'un continent sauvage avec des rythmes endiablés, d'où le succès encore aujourd'hui des messes dominicales sur le mont Royal.

43. La majorité

C'est toujours étrange d'entendre quelqu'un dire qu'il faut respecter la culture de la majorité. Il me semble qu'il n'y a rien de plus évident qu'une bonne majorité. On n'a pas à la respecter : elle est là. C'est la réalité. Si le fait qu'on soit majoritaire n'est pas visible, c'est qu'il y a un problème. Tu peux te fâcher jusqu'à la fin des temps, ça n'empêchera pas l'hiver de revenir chaque année. Ni le soleil de se coucher. C'est la même chose pour la majorité. Même la question de l'ancienneté ne compte pas face au nombre. Les chiffres sont têtus. Quand on est 7 millions pour une population de 8 millions, on n'a rien à prouver. On se tait et on regarde faire. Ici, on s'agite constamment pour dire qu'on forme la majorité, ce qui révèle une certaine faiblesse. Donc la question est ailleurs.

Le ver est déjà dans le fruit. Et s'appelle colonisation. Un esprit colonisé perd tout sens critique. Devient un être uniquement émotionnel. Jamais de recul. Toujours dos au mur. À quoi sert d'être

majoritaire si on vit l'inquiétude d'un minoritaire? Avoir la majorité sans la force qui l'accompagne. Il arrive dans ce cas des choses absurdes, dérangeantes, même. On accuse le minoritaire d'être trop puissant. De vouloir défaire la culture locale comme on détricote un chandail. De pratiquer le judo culturel, qui permet à un nain de renverser un géant en se servant de sa force. Quand la faiblesse s'est installée dans la tête, on n'y peut rien. Le danger, c'est que ce géant peut causer beaucoup de tort, du fait qu'il n'a aucune idée de sa puissance. Il ne parvient pas à doser sa force. C'est un adulte qui frappe un enfant avec la même violence que s'il s'agissait d'un adversaire de son âge. Comment lui faire entendre raison quand il croit que sa situation est à plaindre? Un majoritaire avec un esprit de minoritaire. Finalement, il gagne sur les deux tableaux.

44. Une angoisse chiffrée

En chiffres, cela se traduit ainsi. Le destin de la population se retrouve entre les mains des 10 % d'immigrés. Les 90 % de natifs ne sont plus responsables de leurs décisions. Ce sont les 10 % qu'il faut blâmer quels que soient les résultats. Comme si les 10 % avaient laissé les 90 % voter calmement puis s'étaient mis en branle, à travers tout le Québec, pour aller renverser la vapeur et changer ainsi le destin d'un peuple. Une société où 10 % pèse plus lourd que 90 % me donne à réfléchir quant à la notion de démocratie.

45. Famille

C'est un débat interne. Si jamais tu te retrouves dans un autre pays et qu'on te fait des misères, dis-toi bien que le Québec se lèvera comme un seul homme pour te défendre. De cela je mettrai ma main au feu. C'est ainsi, une famille : on te fait des misères à l'intérieur de la cellule famille tout en te protégeant dans le même souffle contre toute attaque externe. Dans l'intimité, il y a plusieurs cercles. Cela ne veut pas dire que le poison ne circule pas partout. Il suffit d'un décès pour voir la violence des discussions autour de l'héritage. Les biens mettent à nu l'hypocrisie familiale. Les masques tombent.

Si cela se passe ainsi entre frères et sœurs, que passera-t-il quand sera impliqué quelqu'un qui n'est même pas un cousin lointain? Le survenant dont on ne sait pas d'où il vient. La famille veut toujours se montrer sous un beau jour. Donner une impression d'harmonie. On cache les tares. On tait les secrets. Tout va bien jusqu'à ce que ça explose. Il n'y a pas de Révolution tranquille. Des cadavres qui continuent à circuler. Ils vont s'éteindre quelque part avec leur foi et leurs rêves. Fin d'une époque. La matrice finit toujours par dévorer

tout ce qui se trouve à sa portée. Heureusement que sa digestion est lente. Deux ou trois générations. Tiens-toi loin des débats qui impliquent le sang, Mongo.

46. Fédéralisme

La moitié du Québec au moins vote pour le fédéralisme. Alors on se demande pourquoi on est plus sévère avec un immigré qui vote pour le Canada. C'est parce qu'un Québécois peut voter fédéral sans remettre en question ce qui fait le fondement du Québec (la langue, la religion, le sens du territoire et la haine de la monarchie), alors qu'on n'est pas sûr que l'immigré a tout ça dans le sang. Le problème, c'est que je ne suis pas trop sûr que cet héritage a été transmis aux nouvelles générations, même celles nées ici. En tout cas la religion a disparu de l'écran. La haine de la Reine me semble une chose assez lointaine. Le débat sur l'espace vivable a changé de sens, c'est moins une question de propriété que de responsabilité, en un mot on parle plus d'environnement à protéger que de territoire à défendre. Il ne reste plus que la langue, et on parle d'elle plutôt que de chercher à bien la parler. Oh là, bien parler, ce n'est pas parler bien!

47. La langue (encore)

On ne va pas faire long feu là-dessus. C'est inévitable ici. Vous en entendrez parler jusqu'à plus soif. Est-elle en train de mourir? Doit-on la défendre encore plus? Mille questions à propos de la langue, sauf celle de la rendre vivante en tentant de bien la parler. De la sortir de sa charpente anglo-saxonne. Le problème n'est pas le vocabulaire, qu'on peut repérer facilement, surtout dans une société où l'anglais est bien connu. Chaque mot anglais est dénoncé violemment et remplacé par un mot français. Sans voir que la structure de la phrase est anglaise. Le créole est composé de 90 % de mots français, pourtant un francophone ne pourra pas le parler sans une initiation. Sa structure n'est pas française. Le danger n'est pas le vocabulaire, mais bien la grammaire. Le génie d'une langue s'y cache. Pour ça il faut un apprentissage. Sinon on n'arrivera jamais à faire sortir toutes les musiques que le français contient dans son ventre. C'est terrible de ne pas bien connaître sa langue maternelle. C'est un handicap physique comme la perte d'un membre. On a l'impression d'étouffer. Langue pauvre finit par conduire au silence. On se méfie de celui qui parle bien – beau parleur. On fait l'apologie d'une morale fruste. On déteste les synonymes qui cherchent à masquer les choses, et à éblouir son interlocuteur. On finit par vivre bien plus à l'intérieur de soi qu'à l'extérieur. Pour plus tard défendre une terre qu'on ne cultive pas. La

langue, c'est le bien le plus précieux d'un peuple, car elle appartient aux riches comme aux pauvres, mais surtout à celui qui en prend soin.

48. Rome n'est pas le bon exemple

On a insisté beaucoup au moment du débat sur « les accommodements raisonnables » pour dire que c'est la moindre des choses de respecter la culture, les lois et les coutumes du pays qui vous accueille. Pour résumer tout cela, on a répété *ad nauseam* qu'« à Rome, il faut faire comme les Romains ». Bien sûr qu'il faut respecter les lois et coutumes d'un pays, mais si l'immigré fait tout identiquement comme le Romain, je ne le répéterai jamais assez, Rome n'y gagnera rien. Rome a tout intérêt à glisser dans son escarcelle toutes les monnaies étrangères qu'on lui propose, quitte à les convertir, au fur et à mesure, en monnaie locale. Rome ne peut pas faire l'économie d'une telle richesse. Alors comment en est-on arrivé à une conclusion si autocentrée? C'est qu'on a fait, ici, comme souvent ailleurs, une double réflexion. L'une, positive; l'autre, négative. On s'est dit que si on a fait la Révolution tranquille, sans l'aide de personne, c'est qu'on n'a besoin de personne pour continuer notre chemin. On a une expertise que beaucoup de pays anciens nous envient, des pays européens, même. Alors pourquoi risquer de retourner en arrière? On est aujourd'hui, dans les sociétés de notre taille, en tête de peloton. L'autre analyse est négative. On ne se trouve pas assez fort pour vivre un brassage de cultures. De plus, il y a le mot honni de *multiculturalisme*, attribué à Trudeau. On préfère l'intégration – tout doit se fondre dans la culture locale. En tenant compte de cette vieille habitude de nous pâmer devant tout ce qui vient d'ailleurs tout en dénigrant ce qui est local. On serait capable d'accepter des choses qui vont à l'encontre de notre façon d'être. Il faut agir tout de suite avant qu'on soit séduit. Comme on se connaît, on doit se protéger. On serait capable, malgré cette allergie face à la religion, de se laisser embobiner par des rituels exotiques, bien loin de nos coutumes. Notre sensibilité exacerbée pourrait, dans un moment de déprime hivernale, nous jeter dans les bras d'étranges gourous. Il faut dire qu'on a moins peur des pays européens que de ces pays du Sud dont l'excessive misère leur accorde cette légitimité spirituelle. En fait, on a plus peur de nous que d'eux, de notre attirance pour tout ce qui peut nous faire décoller. Nous sommes assurément réalistes durant dix mois de l'année, mais en juillet et en août il est difficile de répondre de soi. Ah cette chaleur, ces musiques, ces rires cascades qu'on entend partout, tout cela risque de nous changer!

49. L'écrivain immigré

J'ai beau dire que cette dénomination n'existe pas, on ne se lasse pas de l'employer. On devient écrivain précisément pour fuir les étiquettes et préciser son identité. Je suis ce que j'écris. Et là, on nous qualifie d'écrivain immigré ou venu d'ailleurs. L'écrivain veut plutôt vous amener ailleurs. Il a un pouvoir absolu sur son territoire. Il ne peut être nommé par quelqu'un d'extérieur; c'est lui qui nomme. Comme la lune semblait l'inspirer, on croyait qu'il venait de la lune. L'écrivain de nulle part. Peut-être. C'est mieux.

Comme je déteste ce mot si laid d'*immigrant* – qui n'est même pas français. On dit immigré. La littérature migrante? C'est quoi? On dirait une horde de sauterelles prêtes à tout dévorer sur leur passage. J'ai l'impression d'avoir une étoile au front chaque fois qu'on dit de moi que je suis un écrivain immigrant. On a beau protester, les maîtres s'en foutent. Tous pareils. Ils vous nomment sans votre consentement, et s'étonnent que vous ne les remerciez pas. C'est incroyable pour une société si chatouilleuse à sa dénomination qu'elle n'hésite pas à nommer l'autre. Comment vous appeler alors?

Écrivain, comme vous dites médecin ou ingénieur même pour ceux qui ne viennent pas d'ici. Groupez les écrivains par sensibilité et non par territoire et vous verrez combien la réflexion critique s'enrichira. Mais c'est plus difficile, car il faudra dans ce cas lire les œuvres. Alors que le profilage est si vite fait. On vous classe selon votre gueule. On met ensemble ceux qui se ressemblent physiquement. La littérature sud-américaine. La littérature noire. La littérature des femmes. La littérature postcoloniale (c'est le bouquet celui-là) – si d'aventure vous vous libérez de la colonisation, vous entrez dans l'ère postcoloniale. Ça n'a pas de fin. Les colonisés deviennent après leur indépendance des ex-colonisés. Faut le faire. Je me rappelle avoir participé, au Mans (en France), avec des écrivains venant d'Haïti, à un colloque où Haïti était le pays invité. La brochure disait « Haïti, une ancienne colonie française ». J'ai dit à l'organisatrice : « Vous avez une meilleure mémoire que moi, car après deux cents ans d'indépendance, on avait oublié ce détail. » C'est comme si je rappelais à la France qu'elle était une ancienne possession romaine. Trop de mémoire peut produire de la névrose. La névrose coloniale. C'est tout cela qui remonte à la surface chaque fois que j'entends les expressions *écrivain immigrant* ou *littérature migrante*. J'y suis tellement allergique que j'ai automatiquement une envie de me gratter.

J'aurais dû prendre un pseudonyme et situer *L'odeur du café* à Rimouski. Da serait une vieille dame de Rimouski (une grand-mère est une grand-mère) et Vieux Os, un petit garçon du coin. J'adapterais le décor sans changer les sentiments et les émotions. C'est pour les critiques. Car le public avait bien compris. Il a fait spontanément la

transposition. C'est cela, le plaisir de la lecture : se retrouver dans la vie de l'autre sans perdre de sa lucidité. La littérature est là pour dire que nous ressentons les choses de la même manière quels que soient les climats, les paysages, les classes, les races, les sexes et les religions. L'émotion pure est interchangeable. Et unique malgré tout. J'espère, Mongo, qu'au moment de la sortie de ton premier roman, on dira l'écrivain Mongo.

50. Le tutoiement

On ne blague pas avec le tutoiement ici. Si vous ne l'acceptez pas, c'est que vous essayez de cacher un fond d'aristocrate. Vous êtes hautain. Vous mettez de la distance entre vous et les autres. Autant on met une distance physique entre soi et son interlocuteur, autant on veut se rapprocher de lui mentalement. On cherche à se coller. La distance permet de réfléchir. On ne réfléchit pas, on jase. S'il faut réfléchir, on doit le faire discrètement. Tout se fait à la bonne franquette. Toujours donner l'impression d'un sens du réalisme. Pas d'envolée. Ne proposer rien qui ne soit pas réalisable. Le tutoiement est le symbole absolu de l'absence de classe sociale. Le Québec a décidé qu'il y a deux classes : les riches Anglais de Westmount et les Québécois.

Entre Québécois natifs, la classe sociale n'existe pas. Tout le monde sur le même plan. Il y a pourtant des pauvres. C'est une dénomination qu'on colle à des gens qui frôlent le seuil de pauvreté, sans pour autant en faire une classe sociale. L'État s'occupe d'ailleurs d'eux. Le pauvre peut tutoyer le riche. Sauf le policier, qui est obligé de vouvoyer le civil. Naturellement, il y a quelques exceptions : si vous cherchez du travail, je vous conseille de vouvoyer le patron jusqu'à ce qu'il exige le tutoiement. Si vous ne le jugez pas digne de votre tutoiement, attendez-vous à une certaine froideur de sa part. Souvent, après deux minutes de conversation avec quelqu'un qu'on vient de rencontrer, celui-ci peut, d'une voix à la fois précipitée et chaleureuse, vous demander le tutoiement comme une faveur. C'est une façon de débuter, peut-être, une relation. On se sent sur la même longueur d'onde. Le courant est passé. Et le sens du collectif protégé.

51. La concertation

On n'avance pas en public une proposition sans avoir au préalable l'assentiment de ceux qui pourraient la contester. Tout se fait dans les coulisses. On ne doit jamais prendre les gens au dépourvu, afin de ne pas leur faire perdre la face. Contrairement à certains pays d'Europe où l'on privilégie l'esprit singulier, ici on avance groupé. C'est

important, car ceux qui ignorent cet aspect de la situation s'étonnent de perdre quand tous les donnaient gagnants. On apprécie moyennement le talent, qu'on compare souvent à un effet du hasard (« J'ai eu de la chance aujourd'hui »). On monte en épingle la capacité de rassembler les gens (« C'est une affaire d'équipe »).

Ce sont des expressions-clés qu'on doit garder constamment à l'esprit si on veut durer, ici. On ne gagne jamais seul. Toujours partager la victoire. Alors que dans d'autres cultures c'est parfois différent. On aime applaudir le surdoué qui fait croire qu'il a agi seul. Le demi-dieu couronné de lauriers à qui on cède tout. Il n'y a pas de place ici pour la notion de génie. On veut s'occuper de tout le monde. Plutôt niveler par le bas que d'en laisser un seul dans l'ombre. On préfère que la forêt cache l'arbre.

On comprend ainsi de nombreux comportements qui nous paraissaient des dérives. Tout pour garder le troupeau ensemble. Le moindre mouton noir est ramené par tous les moyens dans le troupeau. Les stratégies individuelles n'ont aucune chance de passer. On se moque même de toute action individuelle. On taxe tout élan contestataire de « cri du cœur » ou « d'éditorial ». Ce n'est pas étonnant qu'on vote, parfois contre toute logique, pour le groupe contre l'individu. Pourquoi? Parce qu'il est plus difficile de contester une décision prise en groupe. Trois individus qui forment une association ont plus droit de parole, dans les médias, qu'une foule de 10 000 personnes qui ne font pas partie d'une association. C'est une culture de système. Mais ça marche.

52. GÉNÉROSITÉ

C'était l'hiver. Je cherchais une chambre à louer. J'arrivais toujours trop tard. On venait tout juste de la prendre. Il m'a fallu du temps avant de comprendre que c'était un refus poli. Je repassais deux jours plus tard pour voir toujours à la même place la petite pancarte qui annonçait qu'une chambre était à louer. Il faisait froid et j'étais découragé. Je frappais à une dernière porte. Une vieille dame vint m'ouvrir avec un grand sourire. Je l'ai suivie dans un long couloir sombre qui déboucha sur une petite pièce mal éclairée. Elle m'offrit du café. Sans discussion, elle me passa la clé du 17. Sa sœur, qui souffrait de Parkinson, vint nous rejoindre. Elle me parla de l'idole de sa jeunesse, Abraham Lincoln. Son père avait une photo de Lincoln dans son bureau. Elles avaient à peu près le même âge, autour de quatre-vingt ans. Prendrai-je une goutte de rhum? Elle alla chercher la bouteille de rhum agricole dans une vieille panetière couverte de poussière.

Elles m'ont servi de mères durant tout le temps que j'ai vécu près d'elles. Je ne sais pas par quelle filière elles sont passées pour connaître ma date d'anniversaire. Je rentrais pour trouver un gâteau sur la table avec écrit dessus bonne fête. Moi-même, j'avais oublié cet anniversaire. Elles se sont beaucoup intéressées à Haïti, s'informant du prix du riz au marché de Port-au-Prince. Elles avaient un neveu qui leur causait beaucoup de soucis. Il dépensait l'argent de ces magnifiques femmes pour ses gros besoins en cocaïne. L'aînée me disait toujours, avec un sourire triste : « Mon neveu est un fainéant, et toi, je t'entends écrire toute la nuit. » Après la mort de la cadette, l'aînée a vendu l'immeuble pour aller vivre dans un petit meublé de la même rue. J'ai quitté parce que le nouveau propriétaire a doublé le prix du loyer tout en refusant, du même souffle, de faire les réparations nécessaires. Ce n'était pas une simple question matérielle. L'endroit n'avait plus d'âme. C'était devenu un immeuble quelconque. Chaque fois qu'un événement m'attriste, je pense à ces deux sœurs qui ont su garder jusqu'au bout leurs rêves de jeunesse, et qui se rappellent encore d'un homme nommé Abraham Lincoln, au nom de qui elles m'ont ouvert leur porte.

53. Le mythe de l'homme ordinaire

Les gens les plus haut placés d'ici ne rêvent que d'être perçus comme quelqu'un d'ordinaire. C'est le plus haut grade dans la culture populaire (*Un gars ben ordinaire* de Charlebois). Cet idéal trouve sa source dans l'idée que personne n'est au-dessus d'un autre. Tous égaux. Et cela a donné un monstre à deux bras, deux pieds, deux yeux et une tête qu'on appelle l'homme ordinaire. Cet homme ordinaire a posé son empreinte dans toutes les sphères de la société. Comment se fait-il qu'en près de quarante ans, je ne l'ai jamais rencontré?

Tout le monde est le p'tit gars de son patelin. Celui-ci se présente comme le p'tit gars de Baie-Comeau, celui-là le p'tit gars de Shawinigan. Alors qu'ils sont premiers ministres, qu'ils roulent en limousine, voyagent parfois en jet privé, font passer des lois qui changent la vie des gens comme s'ils étaient des dieux. Mais dès qu'une élection pointe le nez, ces puissants hommes de pouvoir redeviennent des hommes ordinaires. C'est un camouflage pour aller à la chasse à l'électeur ordinaire. Afin de ne pas être repérés, ils se déguisent en hommes ordinaires. Mais cet électeur ordinaire, l'être le plus répandu dans le paysage électoral, semble ambivalent. S'il raconte qu'il est « né pour un petit pain », il vise à devenir, un jour, le roi du hot-dog. Pas moins qu'un roi.

Dans cette société antimonarchiste, on veut tous devenir roi de

quelque chose. Même ce roi du hot-dog a connu une vie parsemée d'embûches. Il vous la raconte comme un grand roman d'aventures et finit par proposer d'en faire un film. Pas moins. On me le dit souvent : « Monsieur, si vous acceptez de raconter mon histoire, vous deviendrez riche. Je suis prêt à partager les bénéfices avec vous. » Toujours difficile de les ramener sur terre. Pourquoi les gens choisiraient d'écouter vos souffrances alors que leur vie est une vallée de larmes? Ma vie est unique, entend-on sans cesse. C'est vrai, mais celle des autres aussi.

Pourtant l'homme ordinaire existe, j'ai mis un certain temps à le repérer. L'homme ordinaire n'a ni réussi ni échoué. Il a tenu sa vie au milieu de la route. Une vie tendue comme une corde de violon. Toujours au milieu, sans excès, afin de passer pour invisible. Pas trop de vanité, ni d'humilité. Un tel effort exige des nerfs d'acier, une volonté de fer et de belles dents blanches. À la différence du politicien qui, dès qu'il commet un impair (souvent une affaire sexuelle), fait la ronde des émissions populaires de télé avec sa femme dans une petite robe noire et la photo de son chien. En fait, l'homme ordinaire ne peut exister, puisque toute vie est exceptionnelle. Se garder en vie est déjà un exploit.

54. La douleur identitaire

Quel mal y a-t-il à dire d'un Noir qu'il est noir? me lança un jour quelqu'un avec un sourire en coin. Peau de banane qui sous-entend qu'il ne faut pas avoir honte de son identité. Sauf qu'être Noir n'est pas une identité. On est noir dans le regard de l'autre. Le pire, c'est qu'on finit par construire sa personnalité autour de cette fiction. Un château de cartes qui risque de s'écrouler d'un moment à l'autre. Il suffit d'aller dans un pays où la majorité des gens ont la même couleur que vous pour que vous soyez obligé de tout reprendre, même le discours victimaire que vous avez si soigneusement échafaudé. On ne cesse de vous faire savoir partout que vous êtes noir, et malgré cela il vous arrive, certains matins, de l'oublier. Surtout si une rage de dents prend le dessus, comme à son habitude, sur les autres tracasseries de la vie quotidienne. Une telle douleur fait passer au second plan ce qui est abstrait, et la question de la couleur le devient immédiatement. Même le regard de l'autre, ce miroir auquel il est si difficile d'échapper, se brouille à cause d'un simple mal de dents. Le problème avec la question de la couleur, comme avec l'accent, c'est que votre couleur apparaît dès que vous voyez celle de l'autre.

Alors pourquoi le Noir est plus souvent noir que le Blanc blanc? À cause du pouvoir que détient celui qui peut nommer l'autre. Celui qui

possède les médias devient le maître du jeu. Il n'a plus d'accent ni de couleur. Il peut décréter que ceux qui ne parlent pas comme lui ont un accent, et ceux qui ne lui ressemblent pas ont une couleur. Cela n'a rien à voir avec la biologie. Simple question de pouvoir. On a vu des anciens colonisés, en accédant au pouvoir, jeter au visage d'un plus faible les pires clichés dont ils venaient péniblement de se défaire. C'est mieux de vaquer à ses occupations en laissant ces problèmes à ceux qui les ont soulevés. On n'est jamais obligé de porter le fardeau de l'autre, surtout si c'est un poids psychologique. On se rend compte alors que le colonisateur est aussi enchaîné, peut-être plus, même, dans le drame de la colonisation que le colonisé. Une victime peut toujours s'en sortir; un bourreau, jamais. La mauvaise conscience peut refaire surface dix générations plus tard. Ces subits appels humanitaires qui poussent de jeunes bourgeois à tout laisser tomber pour partir construire des latrines dans l'Afrique profonde viennent de cette bête insatiable, la mauvaise conscience, qui se nourrit de leur sens aigu de la culpabilité.

55. Conduite automobile

C'est vrai que la manière dont les gens conduisent leur voiture donne une certaine indication de ce qui se passe à l'intérieur d'eux. N'importe qui peut blesser ou tuer avec une voiture. Surtout intimider. On a vu des gens timides devenir des monstres assoiffés de sang derrière un volant. Mais ce n'est pas le comportement individuel qui m'intéresse.

Comment se comporte le troupeau de voitures? Cela peut nous renseigner sur ce qui relie l'angoisse individuelle au drame collectif. L'individu, dans une voiture, voit sa liberté dépendre du mouvement collectif. Il est en contrôle quand la voie est libre, mais sur un pont aux heures de pointe, il se sent comme pris en otage, et son comportement change. L'agression d'une part, la lassitude de l'autre. Dans les deux cas, il sent monter cette violence tapie au fond de lui. S'il pèse sur le champignon à chaque fois qu'il peut, c'est pour toutes les fois où il s'est retrouvé coincé dans un embouteillage. Sinon il ne sort pas de l'espace dans lequel il est confiné (il suffit qu'il porte un chapeau mou pour devenir un vieil oncle ringard).

En voiture, on donne encore l'impression de respecter certaines frontières. On n'a qu'à s'assoupir dans le métro pour traverser la ville d'est en ouest, franchissant aisément de dangereuses frontières linguistiques. En voiture, on hésitera à se promener le soir dans certains quartiers huppés, où les vigiles se croient parfois à Téhéran.

J'ai noté qu'au-delà de ces tracasseries, le comportement le plus

curieux reste le rapport du chauffeur avec le feu jaune. Que nous dit cet étrange feu jaune? C'est un intermédiaire qui signale qu'on est en train de passer du vert au rouge, et qu'on devrait ralentir afin que la voiture puisse s'immobiliser calmement au rouge. Au lieu de ça, le jaune agit en mouchoir rouge pour changer le chauffeur en taureau. Du plus loin qu'il voit ce feu jaune, il accélère au lieu de ralentir. Et quand le feu passe au rouge, il continue à croire que c'est du jaune. En réalité, ça fait plus de quatre secondes que c'est un rouge vif. On croit qu'il y a encore une couleur intermédiaire entre le jaune et le rouge : le rose. L'étonnement, c'est de constater que trois autres voitures se sont engouffrées dans la brèche. Cette conduite n'est pas souvent sanctionnée par la police qui, de ce fait, légitime le rose. Tout cela crée une tension qui débouche sur cette violence constante, fluide, toujours présente sur les routes et qui dit mieux que tout l'état réel de nos nerfs. Chez les hommes comme chez les femmes, chez les gros comme chez les maigres, chez les jeunes comme chez les vieilles dames bien vêtues, au corps fragile, mais encore capables d'écraser le champignon. Si, en France, on pratique une violence verbale qui tient presque du folklore (la tirade du chauffeur en colère fait partie des charmes de Paris), ici elle est franchement inscrite dans une action agressive.

56. La file

Je me trouvais à la gare d'autobus. On part à chaque heure. J'avais raté le départ de 11 heures, j'attendais celui de midi. Je vais chercher un sandwich et quelques magazines. Je reviens à ma place pour trouver les trois mêmes vieilles en train de causer. Vers 11 h 15, elles ont commencé à bouger. Je croyais qu'elles voulaient faire de l'exercice. Mais non, à 11 h 20 tapant, elles se sont mises en ligne. On était les seuls, tranquillement assis. Personne d'autre. Ce n'est qu'à 11 h 45 que les gens ont commencé à arriver. Elles sont restées vingt-cinq minutes debout, comme ça, par choix. Pas pour faire de l'exercice, ce serait bien, mais mues par quelque chose de plus fort qu'elles. L'ordre. En tout, une dizaine de personnes sont arrivées. Et elles ont été forcées de se mettre en ligne. Alors qu'il y avait quatre bancs libres. Je suis resté assis avec ce premier malaise de l'être pendant que de vieilles dames sont debout. Quand les gens se sont mis en ligne, je n'ai pas bougé non plus. Ils avaient l'air de se demander ce que j'allais faire : me placer derrière les dames ou à la fin de la file? Si je me plaçais derrière les dames, ce serait légitime, mais je n'avais pas fait la queue. Dans un certain sens, j'avais profité du système.

La société donne plutôt préséance à celui qui se sacrifie qu'à celui qui cherche son confort, même quand il ne viole aucun code social. Je

n'ai pas été intelligent mais malin. Le diable aussi est malin. Si j'allais à la fin de la queue, les gens ressentiraient une certaine gêne, car ils savent bien que j'étais là avant eux. En choisissant mon confort, j'ai mis à mal le système. L'ironie, c'est qu'en allant au bout de la file, j'aurais quand même une bonne place, car nous sommes seulement 13 passagers, pour un autocar qui peut en prendre 32. J'ai donc bien fait de rester assis. Mais le groupe ne semble pas m'avoir pardonné cette effronterie. Dès que je me suis levé, ils ont serré les rangs, me signifiant qu'ils ne m'acceptaient pas dans leur petit monde.

Tu sais, Mongo, les gens ne te diront rien si tu passes devant eux pour monter dans un autobus, ils penseront que tu le fais parce que tu ne connais pas encore les règles, ce qui leur accorde une légitimité pour ne pas te permettre d'être fonctionnel. C'est donc important de leur montrer que tu es au fait des choses, sinon tu gagneras une place dans l'autobus en perdant ta place dans la société.

57. Le silence approbateur

Il y a quelque chose qui n'est pas facile à comprendre, ici. C'est l'utilisation du silence. Il n'est pas toujours réprobateur. Quand on a la possibilité d'intervenir pour défendre quelqu'un et qu'on ne le fait pas, c'est un silence qui condamne. Mais quand on vous pousse à condamner et que vous vous taisez, c'est un silence qui approuve.

Venant d'un pays où l'on abuse de la parole, cela m'a pris du temps pour reconnaître l'utilisation positive du silence. Je pensais que le fait de se taire ne pouvait être que négatif. C'était sans compter avec les rapports de force en présence. Ce n'est pas abuser ici de la métaphore que de parler de « majorité silencieuse ». Elle fait silence parce qu'elle a peur de parler. Mais il arrive que le silence soit une arme aussi discrète que redoutable, et que la foule refuse de suivre la meute assoiffée de sang dans une de ces chasses à l'homme impitoyables. Malgré les fortes pressions exercées sur elle, la foule reste de glace. Elle fait savoir qu'elle n'est pas aussi manipulable qu'on le croit. Souvent c'est parce qu'elle estime la sanction plus forte que la faute. Foule juste qui veille à l'équilibre de la société. La meute se calme. Pas d'explication. Vous ne saurez jamais rien de l'affaire. La vie reprend tranquillement son cours. On glisse tout sous le tapis jusqu'à la prochaine explosion. Une explosion sans bruit est une implosion. Les mots ont un sens. Gardons nos sens en alerte.

58. Le voile

Deux femmes se croisent dans une rue de Montréal. Une native et une

musulmane voilée. La native rentre chez elle bouleversée. Voile intolérable. Le retour en force du refoulé. Elle aurait aimé pouvoir lui arracher le voile. On croyait la bête morte, mais voilà qu'elle se retrouve en face d'elle. Elle tremble de colère. Elle voudrait faire disparaître la femme voilée. Vision intolérable. Inacceptable. Agression. Elle se sent humiliée dans sa chair. Il n'y a pas de mots pour décrire son état.

Ce qui est étrange, c'est que tout l'odieux soit porté sur l'autre femme. Elle n'a pas pensé une seconde que celle-ci puisse être une victime. Elle n'a pas pensé une seconde à l'homme musulman. Elle n'entend pas aider cette femme voilée. Elle veut qu'elle disparaisse, elle et son maudit voile. Elle est en furie du fait que cette femme ait accepté une situation aussi dégradante.

J'ai conversé avec beaucoup de Québécoises catholiques non pratiquantes qui ont eu ce comportement. Et à chaque fois je suis étonné de la violence qui se dégage d'elles. Je suis aussi abasourdi de constater que l'homme musulman soit, d'une certaine manière, absent du débat sur le voile. C'est une affaire entre femmes. Et pourquoi?

Finalement, ce n'est pas la condition de la femme musulmane qui les inquiète, mais plutôt le fait d'être obligées de constater cette désagréable situation. C'est une condition plus que millénaire pour la musulmane, alors que ça fait à peine vingt-cinq ans qu'elle exaspère l'ex-catholique. Le problème n'est pas la situation réelle de la musulmane, mais simplement le fait qu'elle soit là sous nos yeux. Juste à respirer l'air de Montréal, elle aurait dû se sentir assez libre pour jeter son voile et le piétiner violemment. Comment se sent-on de ne pas se sentir libre en présence de quelqu'un qui jouit de toute sa liberté? Au lieu de se solidariser avec la musulmane, elle préfère l'accabler. Se sentant impuissant face au bourreau (lui, il regarde ailleurs), on gifle la victime.

Que doit-on comprendre à cela? Cette nervosité cache une fragilité. L'ex-catholique garde encore dans sa chair toute la violence d'une époque pas si lointaine où la vie de sa mère se résumait à mettre bas des enfants. Elle se représente ce monde comme une grotte noire et humide où se tient un minotaure du nom de Duplessis. Ce voile, c'est la Grande Noirceur de retour. Elle n'arrive pas à se calmer. Ce sont des flashs terrifiants du passé qui la traversent comme des décharges électriques. Elle est sous le choc et ne pense plus à rien d'autre qu'à ce morceau de tissu, lourd d'une charge symbolique terrifiante, et qui absorbe toute l'énergie de cette femme dont on empêche que le soleil éclaire le visage. Le fossé s'élargit encore quand, pris dans un tourbillon d'émotions incontrôlables, on finit par traiter la victime comme si elle était le bourreau.

59. Le suicide

Le suicide a eu son heure de gloire dans les années 70. Je me souviens qu'il était encore pratiqué à mon arrivée, au milieu des années 70. Les hommes portaient encore la barbe et la queue de cheval. L'arme à feu, contrairement à ce qui se fait dans ces impétueuses contrées chaudes, n'était pas très prisée ici. On privilégiait plutôt la pendaison (est-ce une réminiscence de la forêt?) ou la noyade. Le rasoir est le favori des femmes : on remplit la baignoire d'eau très chaude. *Les Quatre saisons* de Vivaldi commencent et on s'ouvre les veines, après avoir laissé un message poétique à sa mère. L'amour en était une des causes principales (ça c'est universel). Les hommes se suicidaient plus volontiers que les femmes durant les années 80, mais il faudra attendre les années 90 pour entendre parler pour la première fois de suicide chez les chats.

Brève histoire : Une femme quitte un homme. Elle rencontre un autre homme et l'invite chez elle. Un mois plus tard, l'ancien amoureux, qui avait gardé une clé, s'arrange pour venir se pendre dans sa cuisine. Cela crée un malaise dans le nouveau couple. Ce n'est pas toujours agréable, si on n'est pas pervers, de faire l'amour avec une femme qui pousse ses amants au suicide. Le pendu s'interpose entre eux. Le nouvel amant se voit, dans un rêve, au bout d'une corde. Un mois plus tard, le couple se défait. Restée seule, la jeune femme s'ouvre les veines.

Naturellement, quand on vient de ces pays du Sud où c'est l'État qui s'occupe de la mort, on ne pense pas spontanément au suicide. Et quand l'espérance de vie est de cinquante-deux ans, on ralentit au lieu de se presser. La mort peut attendre. Alors j'étais impressionné. Des gens qui n'attendent pas leur tour. Et cela sans forcément croire à une vie après la mort. J'en étais encore à la vie avant la mort. Jusqu'à ce qu'un grand barbu balaie mes illusions : « C'est très facile de se suicider. Je l'ai tenté cinq fois. À chaque fois, on m'a sauvé *in extremis*. Ce que je ne pourrai jamais faire, c'est de quitter mon pays du jour au lendemain sans espoir de retour. » J'étais scié. Car chez moi, on se considère comme le plus chanceux des hommes quand on parvenait à s'échapper de l'île du Moloch.

60. Le ventre de la femme

C'est un territoire aujourd'hui sacré, car il a été tant piétiné durant la Grande Noirceur. L'État et l'Église l'avaient nationalisé. Le ventre de la femme était réquisitionné pour repeupler le Québec. C'était sa fonction. Pour ça, il fallait imposer une forte morale dans la famille. Ce n'est pas facile pour un ventre de produire 23 enfants dans une vie.

Il faut tout un système qui rappelle la discipline nazie. Le corps de la femme n'est pas une source de plaisir. Se le mettre dans la tête ou dans le pénis – pas si facile pour certains, qui voudraient qu'il soit une source de douleur pour elle et une source de plaisir pour lui. Le ventre de la femme ne lui appartient pas. Quel corps de police pourrait s'occuper de sa garde? L'Église. L'Église, parce qu'elle dispose d'une arme à double tranchant : la culpabilité et la mauvaise conscience. Et d'une panoplie de punitions abstraites : le purgatoire, l'enfer et surtout l'excommunication. L'armée des prêtres est donc envoyée au front. Mission : ne jamais laisser le ventre d'une femme au repos plus d'un an. Les paysans savent que la terre a besoin d'une période de jachère. Pas le ventre de la femme. En compensation, l'État permet à l'Église un prélèvement de trois individus des deux sexes par famille, pour en faire des missionnaires. Avec droit de les expédier à l'autre bout du monde. À chaque visite, le prêtre lui fait la même demande : « Dieu doit-il se réjouir, madame Tremblay? »

Le mari, écarté complètement de l'affaire, se replie dans un silence vide de sens où il a l'impression d'être un étalon ou ce père nourricier de saint Joseph. Entre-temps, le père a perdu l'usage de la parole. La prochaine étape, c'est la taverne et l'alcool. L'Église allait s'opposer à l'alcool, mais l'État, ayant eu pitié du mari, s'est interposé pour qu'on le laisse cuver sa frustration en paix. Sachant la femme honnête et le mari dévirilisé, on se demande si la reproduction ne se faisait pas automatiquement. Jusqu'à la Révolution tranquille. Et la colère des femmes.

Le pire c'est qu'on ne leur a pas accordé la *maternité* de cette révolution. Alors que sans elles, ce serait un moment important, mais pas ce tournant décisif. On peut revenir en arrière sur tout, mais pas sur la contraception et l'avortement. Même pour sauver l'identité québécoise, les femmes ne repeupleront plus le pays. Lucien Bouchard, au sommet de sa gloire, a laissé un jour entendre que la femme québécoise devrait augmenter la cadence des naissances si on ne veut pas disparaître comme peuple; ça a soulevé un tel tollé qu'il a dû s'excuser publiquement. Alors, Mongo, fais attention quand tu files des métaphores sur la mère, ici.

61. Chien ou chat

Ils se partagent des territoires précis : le chien est maître du trottoir où il chie à qui mieux mieux, le chat, du salon, où il fait sa toilette. Les rapports des animaux avec les gens sont différents. Le chien joue sur le mode affectif; le chat est un pur esprit. Bien sûr qu'il y a des chats de ruelle et des chiens qui refusent de quitter le divan du salon. Et le chat

adore se faire caresser. Mais ce sont quand même des tempéraments différents. Les deux bénéficient d'une protection qui n'existe pas dans les pays du tiers-monde. C'est une mauvaise idée de maltraiter son propre chien, voire celui du voisin.

La culture la plus carnivore qui soit, cette culture occidentale qui bouffe une quantité faramineuse de viande par habitant, est aussi celle qui s'émeut à la moindre injustice faite à un animal domestique. Je me souviens de la fois où j'ai confessé à une jeune femme qui m'avait invité à souper que chez moi, en Haïti, on mange aussi du chat. Ses yeux. Jamais vu une panique pareille. Le souper vite englouti, on n'est pas passé aux étapes suivantes. L'idée de faire l'amour avec quelqu'un qui aurait déjà mangé du chat la répugnant trop.

L'une des fonctions du chien, c'est de permettre à la femme de sortir de la maison en toute saison : « Je vais promener le chien ». Parfois un prétexte pour rendre visite à son amant – ce jeu se fait dans les deux sens. Le chat est un animal sensuel. On sait qu'une adolescente est amoureuse quand elle n'arrête de caresser le chat tout en parlant au téléphone. Le chien accueille son maître avec chaleur. Le chat demande des comptes : « Où étais-tu de toute la journée? Je te parle de ça, mais au fond je m'en fous. » Le chat aime bien souffler sur le chaud et le froid. Le chien est une ligne droite, et le chat, un labyrinthe.

Quand on s'y attend le moins, le chien peut se changer en sphinx, et le chat devenir aussi bête qu'un tapis. Un peu comme nous. Ne vous précipitez pas à avoir un chien si vous n'êtes pas capable de le sortir par moins vingt degrés. Cela ne s'improvise pas. On ne passe pas aisément d'une culture qui juge les animaux inférieurs aux humains à une culture qui les place au-dessus d'eux. Seriez-vous capable de quitter au milieu d'un rendez-vous galant pour aller promener votre chien? Impossible si cet apprentissage n'a pas commencé dès l'âge de douze ans.

Le chat n'aime pas faire d'exercice (à part s'étirer et chasser des mouches imaginaires), et il coûte cher en bouffe. De toute façon, les immigrés ne devraient posséder d'animaux qu'à la troisième génération. Cela demande une connaissance du milieu au-dessus des capacités du nouveau venu qui cherche à se trouver une place. Par contre, à observer un chat on peut apprendre à imposer son autorité à des gens qui, à première vue, sont plus puissants que vous. M'as-tu dit, Mongo, que tu étais un tigre?

62. Le 5 à 7

Cela se passe l'après-midi, entre 5 h et 7 h. On peut tout faire avant, et

ça ne dérange pas un rendez-vous du soir. Le moment parfait. On se demande qui a découvert le premier cette bande de temps vierge. On aimerait féliciter ce Christophe Colomb de l'agenda. Un temps qui n'existe pas dans le tiers-monde. Cela m'a pris quatre ans à l'apprivoiser. J'arrivais toujours à 7 h 30, pour ne trouver personne – dans le meilleur des cas, un petit groupe de militants discutant de politique locale sans faire attention à ce qui se passe autour d'eux. Une grande salle vide. Il faut arriver légèrement en retard car les traiteurs détestent avoir les invités dans les jambes quand ils en sont aux derniers préparatifs. 17 h 15, c'est déjà plein. Mieux vaut se faire accompagner par une amie si on ne veut pas passer pour un dragueur démodé ou un pique-assiette.

On se fait vite une réputation au 5 à 7. On a l'impression que personne ne vous remarque au milieu de cette cohue. On se trompe grandement, car chacun observe le moindre mouvement de l'autre. Comment il est habillé, à quel rythme il avale les petits fours... Il est recommandé de refuser les petits fours durant la première demi-heure de votre arrivée et de faire semblant d'être venu pour la conversation. On se fait prier avant d'accepter une bouchée – et si possible attendre que le serveur vous la décrive. Buvez modérément. Faites-vous un nom respectable. Étant avertis du nombre d'invités, les traiteurs ont bien pensé le nombre de petits fours et de bouteilles de vin. Le goinfre ne sera jamais un invité d'honneur. Si vous allez aux toilettes, vers 7 h, vous risquez de ne trouver personne dans la salle à votre retour. Nous sommes au théâtre.

63. L'ALTERNANCE

Ici on pratique l'alternance en tout. Si on vous complimente, attendez-vous à recevoir aussi une gifle. Aucune méchanceté. Juste cet équilibre qu'on tente d'atteindre en toute chose. On vous protège ainsi contre cette vanité qui reste aux yeux du natif le péché mortel. Tout est excusable, sauf la vanité, qui se définit par le fait de se prendre pour un autre. On ne devrait se prendre que pour soi. Qui est-on? Toujours plus petit qu'un autre. Jamais la grosse tête. Ainsi, on évitera de se faire trancher la tête. Si vous dépassez les autres d'une tête, elle devient immédiatement une cible sur laquelle tout le monde lance des fléchettes. Baisse-toi, Mongo.

64. LE CHEF

Si personne ne voit plus loin que les autres, comment saura-t-on qu'on se dirige vers un précipice? On vous le dira. Faites confiance à la parole du chef. C'est une observation hâtive qu'il faudra réviser plus

tard. Car en réalité, ce troupeau est constitué de moutons noirs. Si vous observez attentivement, personne ne veut obéir à personne. C'est un troupeau qui dévore régulièrement son berger. On commence par contester ses directives. Pour remettre en question son autorité. On se souvient du temps où on était coureurs des bois. Pas de dieu ni de lieu. Cela coule dans les veines de ces rebelles. Après un moment, les voilà qui reviennent se coucher à la maison. Une sieste qui peut durer parfois une décennie entière. L'Histoire est un long sommeil entrecoupé de brusques réveils.

65. Le premier séducteur

Au lieu de rester à Montréal, pourquoi ne pas aller découvrir de nouvelles contrées. Devenir un pionnier. Le premier Noir du village. Avantage : vous devenez le point de mire des femmes. Inconvénient : vous ne pouvez pas, comme tout le monde, faire un enfant en cachette avec une femme mariée. Bon, on n'est pas obligé d'avoir un enfant chaque fois qu'on fait l'amour, mais il faut redoubler de vigilance pour chaque cheveu laissé sur elle. Il y a aussi la question de l'odeur. Celle de l'Afrique est différente de celle de l'Amérique du Nord. Gide, en débarquant en Afrique (au Tchad, je crois) pour la première fois, trouvait que l'habitant sentait les feuilles – une odeur végétale. À Montréal, on sent la cigarette (beaucoup moins maintenant) et le gaz carbonique. À la campagne, je ne sais pas : la forêt (l'odeur fraîche de la neige)? Tout cela pour dire que nous sentons parfois ce que nous mangeons. Alors je recommande une cure de yogourt pour se fondre dans la masse. On peut utiliser aussi discrètement la poudre pour bébé Johnson's. Ne pas oublier que, dans un petit village, tout le monde sait où vous êtes à tout moment. Ne cherchez donc pas à vous cacher. Faites tout dans la transparence, et ainsi vous risquez de passer inaperçu. Pour les femmes, elles semblent avoir les pieds sur terre (ne jamais les suivre sur ce terrain) tout en cachant un tempérament romantique. Attaquez bille en tête, malgré les refus, puis battez en retraite. C'est assez banal comme tactique, mais efficace. Si elle avance vers vous, ne bougez plus et surtout ne dites plus rien. La voilà prise à un piège dont elle ne pourra se défaire, puisqu'elle se bat contre elle-même. Quand une femme au cœur simple perd la tête, personne ne peut lui venir en aide, sûrement pas toi, qui es la maladie et non le remède. Si ça ne marche pas ici, il faut aller voir ailleurs. Il y a tant de charmants petits villages le long du fleuve.

66. Le jovialiste

C'est un personnage assez folklorique qui croit que tout finira toujours

bien – le *Candide* de Voltaire, ou chez nous, André Moreau. Il suffit de faire confiance à la vie. Son leitmotiv : on a tous un bon fond, faut pas se chicaner. À part la mort, toutes les situations sont négociables. Trop actif pour être un fataliste. Pour lui, il y a deux types de gens : ceux qui envoient de bonnes vibrations et les autres. Il suffit de neutraliser les mauvaises vibrations. Cet homme (ou cette femme) sent les vibrations dès qu'il pénètre dans une pièce. Il les chasse par la pensée positive. Son univers est fait de fluides. Et c'est vrai qu'il répand sur son passage la bonne humeur.

Jusqu'à ce qu'on apprenne que c'est un angoissé. Son remède n'agit pas sur lui. Il passe son temps à jouer le bonheur pour cacher son désespoir. Et il panique à l'idée qu'on apprenne un jour qu'il était à l'origine des mauvaises vibrations qu'il chassait par le rire.

67. « C'EST PAS MON PROBLÈME »

Je n'avais rien entendu d'aussi brutal de ma vie. Dans les années 80 (les années Reagan), il était utilisé à toutes les sauces. Même l'amour n'y était pas exempt : « Je n'arrive plus à respirer chaque fois que tu entres dans la pièce ». La réponse fuse : « C'est pas mon problème ». Pour moi, c'était le triomphe d'un individualisme forcené. Avec une pareille trouvaille, la planète peut basculer par-dessus bord, et ce ne sera le problème de personne.

Mais, comme toujours au Québec, il y a un sens souterrain. Le « C'est pas mon problème » peut aussi vouloir dire que c'est un problème dont je n'ai pas la solution. Cela n'aide personne de faire semblant de le résoudre. C'est du pur réalisme. Par exemple, j'ai vu un nouveau venu tenter de convaincre un fonctionnaire de l'absurdité d'un règlement. Visiblement, le fonctionnaire partageait l'avis de cet homme, mais il ne voyait pas la nécessité de l'admettre. L'autre insistait, refusant de céder la place au suivant.

Pour le fonctionnaire, c'est une simple perte de temps et d'énergie car, ne pouvant pas changer la loi, son opinion n'apportera aucune solution à la situation du client. Sa réponse reste invariable : « Je ne fais pas les règlements ». L'autre ne fait que quémander une sorte de fraternité, car dans sa culture l'État est toujours vu comme une entrave à la liberté individuelle. Il suffirait d'admettre cela par un clin d'œil complice et l'autre pourrait s'en aller avec un sourire.

Mais le fonctionnaire refusait de lui faire cette concession, pas par mauvaise foi, mais simplement parce que cela ne changerait rien aux faits. L'autre semblait incapable de comprendre pareil réalisme. Finalement, le fonctionnaire s'est débarrassé du malheureux avec un tonitruant : « C'est pas mon problème ».

Ce cri, que le nouveau venu reçoit comme une gifle, m'a semblé plutôt en être un de désespoir. Il sent que sa loyauté à l'État le fait passer pour un être cruel, parce qu'il sait que le client éclaire un défaut du système. Il est prêt à tout faire pour ce type, mais il ne peut pas toucher à l'institution garante de la démocratie. Vous vous demandez que vient faire la démocratie là-dedans? L'opinion individuelle ne peut compter sans remettre le système en question. En fait, ce fonctionnaire avait honte. Pour défendre ce système auquel il croit, et il y croit parce que la majorité l'a voté, il s'est fait passer pour un imbécile.

68. Le retour du saumon

J'ai rencontré un vieux prêtre qui a officié en Haïti pendant soixante ans. Il est arrivé en Haïti à l'âge de vingt ans. Le voilà de retour au Québec à quatre-vingt ans. Toute une vie. Je le retrouve à la Baie-des-Chaleurs dans une maison de retraite pour de vieux religieux. On dirait un cimetière d'éléphants. Il dit le Canada français – c'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il était parti avant la Révolution tranquille. Sa référence, c'est Duplessis, qu'il confond parfois avec Duvalier. Pour lui, c'est simplement la grande misère qui fait la différence entre les deux. Comme il dit : « On était peut-être pauvres à la maison avec 13 enfants, mais on n'a jamais eu faim. » Ce qui a contribué à une meilleure stabilité politique au Québec. Un homme affamé tuera pour un morceau de pain. Duvalier en a fait son homme de main. Le prêtre, tout jeune à l'époque, était heureux de travailler en Haïti. Aucune contrainte. Il circulait facilement dans le pays. Et comme il était un fils de cultivateur, il a demandé une paroisse à la campagne où il pouvait être utile. Il parle créole avec l'accent des paysans du Sud. Et le Québec? Il ne le connaît pas : « Ici, j'ai l'air d'un vieux con avec mon chapelet, alors qu'en Haïti je n'ai jamais eu le temps de prier une seule fois en soixante ans. J'avais toujours quelque chose à faire. Je ne prie jamais mieux que quand j'allège la vie de mes paroissiens. Au début, ils ne me faisaient pas confiance, et je les comprenais. J'aurais pu être un espion à la solde de Duvalier. Il y a eu des prêtres vaudou et des prêtres catholiques qui renseignaient le gouvernement. Mais ils m'ont adopté quand je me suis mis entre un puissant sbire de Duvalier (le préfet du département) et un honnête paysan qu'il allait tuer pour rien. Il a tiré, et je n'ai pas bronché. La balle a sifflé près de mon oreille droite. Bien sûr qu'il a fait attention à ne pas tuer un prêtre blanc, mais ces gens peuvent devenir fous quand on les affronte. Et depuis, j'étais protégé par la population. » Long silence. « Moi qui pensais que vous étiez un saumon revenu mourir dans son pays. » Il est resté un moment à regarder quelque chose au

loin. Une minuscule île dans la mer des Caraïbes. « Mon pays, c'est Haïti, j'y ai passé toute ma vie. Je le connais par cœur (il touche son cœur en disant cela). Cela fait trois demandes de retour que j'ai fait à l'archevêque. Pas encore de réponse. Il espère que je meure entre-temps, mais je ne mourrai pas avant de retourner dans mes terres, près de la rivière la Guinaudée, pour être enterré parmi les miens. »

69. Foi et immigration

La Révolution tranquille a remplacé l'Église par l'école. La foi, oubliée. On vivait dans une tranquillité toute laïque quand les premiers immigrés musulmans sont arrivés. Et depuis, tout est chambardé.

La génération de Québécois qui a mis sa foi dans la démocratie découvre avec étonnement cette fièvre religieuse. Ils prêtent attention à ce retour de la foi au XXIe siècle. Ce n'est plus l'argent le grand moteur des choses humaines, mais la religion. Cette passion qui rend les hommes fous. Les aînés n'en veulent absolument pas, défendant bec et ongles la liberté que leur accorde la laïcité. Gardant jalousement le peu de démocratie qui leur reste. Les jeunes ne veulent pas revenir à l'Église, ni même à la religion, mais la foi les intrigue. Ils se sentent habités par elle, aussi. Cette flamme vive. On reste prisonnier de la chose à laquelle on croit, mais en même temps libre par rapport à tout le reste. La terre, l'argent, le pouvoir, tout ce qui plombe nos ailes en nous retenant au même endroit. Ils veulent, comme l'homme aux semelles de vent, partir loin pour connaître la condition de l'immigré, celui à qui on accepterait de tout donner par charité, mais qu'on ne voudrait en aucun cas inscrire dans un cadre légal.

70. La télé d'hier

Elle crée la nostalgie d'une époque qu'on n'a pas connue. Celle d'avant notre arrivée. On repasse les images. Et on est ému à chaque fois qu'on montre une époque qu'on n'aurait pas pu connaître. Comme un enfant qui n'arrive pas à imaginer la vie avant lui. On découvre, ahuri, que tout n'a pas commencé avec soi. Pour moi, c'est *Le Sel de la semaine* avec Fernand Seguin. J'ai connu Seguin, mais pas la grande époque où il recevait Kerouac. Et j'aurais aimé connaître les débuts de la Révolution tranquille. Quand il fallait réinventer un monde sans le « cheuf » (*Charbonneau et le Chef*). Quelle ardeur! Ceux qui ne pouvaient pas suivre étaient laissés sur le bord du chemin. Par contre, j'ai connu les grands téléromans de la terre (*Le temps d'une paix*), l'émission sur l'agriculture qu'on regardait plus en ville qu'en région (*La Semaine verte*), *Second regard* que l'Église a imposée à Radio-

Canada, mais qui s'est révélée une excellente émission, *Soirée canadienne* qui nous faisait danser le samedi soir, qu'on a éliminée parce qu'on avait peur que les intellectuels français de passage nous découvrent des racines terreuses, et les films qu'on passait à midi à Télé-Métropole, toujours suivis d'un tirage où l'on pouvait gagner un 45 tours. Je ne parle pas des groupes musicaux comme Les Classels et son petit gros, et César et les Romains. Mais je tirais une larme chaque fois qu'on repassait les grandes batailles syndicales où les chefs n'hésitaient pas à aller en prison pour défendre leur position. Et ce jour où le chef syndicaliste Louis Laberge (Ti-Louis) voulait « casser le système ». Toute cette vie avant mon arrivée ici.

Mais toi, Mongo, tu n'as même pas connu René Lévesque, le parti Rhinocéros du docteur Ferron, et le créditiste Réal Caouette – du pire et du meilleur.

71. Fuite des cerveaux

On se plaint beaucoup de la fuite des cerveaux vers les États-Unis. On connaît le principe : une meilleure offre. Les individus s'achètent et se vendent comme des produits. Et le discours nationaliste se révèle un trop fragile rempart pour empêcher quiconque de répondre aux sirènes de l'argent. Ce sont ceux qui n'ont pas encore reçu une bonne offre qui s'en offusquent.

En fait, il faudrait parler de circulation des cerveaux sur le marché mondial de l'énergie intellectuelle. Les Américains se taillent la part du lion en attirant chez eux les esprits les mieux formés des autres pays riches. Les puissances moyennes s'entre-dévorent. Et les puissances à faible résonance font main basse sur le tiers-monde. Les médecins et les ingénieurs de ces pays pauvres, où l'éducation est gratuite, c'est-à-dire payée par le contribuable jusqu'à l'université, deviennent chauffeurs de taxi dans les capitales de ces petites puissances. Chacun se plaint des cerveaux qu'il perd alors qu'il n'hésite pas à gaspiller les meilleurs cerveaux des pays pauvres, en les laissant pourrir dans un coin humide. Pourquoi importer un produit qu'on ne compte pas utiliser? À quoi sert un tel gaspillage? À le dévaluer. Que doit penser un chômeur occidental quand il voit un médecin faire le taxi? Que c'est mieux d'être chauffeur de taxi à Montréal, New York ou Paris qu'être médecin à Port-au-Prince, Dakar, Tunis ou Lima. Si la règle vise tous les étrangers, sauf les Américains, nous savons bien qu'il n'y a pas de médecin français ou allemand qui fait le taxi à Montréal. Quelque part, c'est le fait même d'être Algérien ou Argentin qui se retrouve affecté. Ce « produit » ne vaut plus grand-chose à la bourse des valeurs humaines.

72. Électricité/Intelligence

L'électricité m'a toujours fait penser à l'intelligence. L'intelligence électrique. Cela vient du fait qu'on a toujours associé une idée à une ampoule allumée. On parle aussi de cerveau éteint. Ce n'est pas pour rien que l'événement qui a marqué la vraie sortie de la Grande Noirceur au Québec fut le lancement de ce projet majeur : la centrale électrique de la Baie-James. Au propre et au figuré, il fallait éclairer la province. Sortir d'un Moyen-âge moral et intellectuel. On a fait un rapport entre l'électricité et l'esprit. Mais la spécificité de l'esprit québécois, c'est qu'il reste chevillé au corps. Sinon, on vous accuse d'être dans les nuages. De ne pas être un esprit pratique. On ne peut pas regarder son intelligence comme s'il s'agissait d'un objet de luxe. C'est une énergie à convertir en biens. Ça doit rapporter. Ou du moins être utile. Une intelligence qui tourne à vide est un frein au développement social. Est-ce pourquoi on attend de chaque pensée un impact dans la société? Sinon, on la tourne immédiatement en ridicule. Le contraire de l'esprit français, qui se désole que l'impact d'une réflexion intelligente ne se remarque pas au premier coup d'œil. Et qui pense que la circulation des idées a son rôle dans une société civilisée. Ici on croit qu'une idée qui circule, sans but, tourne en rond. L'esprit de salon est dénigré. C'est que le salon permet à l'individu de briller. Bien sûr que c'est une énergie, mais elle n'est pas immédiatement productive. Et les idées des salons provoquent des désordres inutiles dans les rues. L'agitation urbaine. La frénésie. Ici, on ne bouge que pour un bien-être collectif. Cela se traduit en travail, salaire, congés, pouvoir d'achat. Bien sûr qu'il y a la question de l'indépendance, mais elle ne porte vraiment, chez les jeunes, que quand on l'accouple à l'économie. Qu'est-ce qu'on gagnerait à être indépendant?

73. La patente

Chaque peuple a un secret qui ne doit pas être révélé, même sous la torture. Pour ici c'est *la patente*. La chose qui n'a pas de nom. Et qu'on ne doit pas nommer. Elle est arrivée de manière clandestine dans la culture québécoise, pour disparaître aussi discrètement. A-t-elle vraiment disparu? On ne peut le dire. C'est une forme de résistance au colonisateur. Je ne connais pas beaucoup de gens dans la nouvelle génération qui sachent de quoi il s'agit. Les pères n'en parlent pas aux fils, trop habitués qu'ils sont à se taire sur n'importe quel sujet, celui-là encore plus. Est-ce vu comme une pratique d'une époque révolue? En ont-ils honte, aujourd'hui que le Québec est entré dans la modernité? Peut-être que c'est si bien intégré dans les mœurs qu'on le pratique sans y penser. Tu te demandes de quoi il s'agit? Tu es

affreusement titillé? Je te laisse cette enquête, cher Mongo.

74. Saisons

Les saisons ne sont pas pareilles dans le corps des natifs que dans le paysage. Un contretemps qui dépend du contrôle de notre radiateur personnel. Un contrôle qui suppose une grande connaissance du territoire. Et du vent. Savoir quand se laisser emporter ou résister. Et surtout quand il faut fuir. Partir en vacances ou passer une semaine sous les draps à boire du thé chaud en lisant *Kamouraska* (à privilégier en hiver un roman qui se passe en hiver, pour éviter un trop brutal choc en sortant dehors). Si on veut éviter la dépression que février traîne dans son sillage, il faut faire jaillir en soi l'énergie du printemps. C'est mieux d'avoir froid en lisant, en pleine canicule de juillet. La seule saison qu'il convient de vivre au moment où elle passe, c'est l'automne si coloré, avec sa douce température et sa tristesse si chic.

75. L'orgueil

C'est un des moteurs de cette société. D'autant qu'on croit, avec raison, qu'il lui a permis de sortir du trou. Quand lord Durham a promis l'assimilation des Canadiens français, ce peuple sans culture et sans histoire, il a fallu beaucoup de colère pour le lui faire rentrer dans la gorge. Faire mentir lord Durham a été l'une des motivations les plus fortes du natif. Et cela, malgré la difficulté d'un territoire qui se change en glace une bonne partie de l'année. Malgré une langue et une religion différentes des autres langues et religions nord-américaines. Un orgueil qui va jusqu'à l'entêtement. D'où cette propension chez le natif à ne jamais lâcher le morceau qu'il tient entre les dents. En période de crise, cela aide.

Mais que fait-on de cet orgueil quand il n'y a aucun danger? On le range dans un placard? Non, il s'infiltre dans la vie quotidienne jusqu'à l'empoisonner. En circulation, si quelqu'un s'estime dans son droit, il n'hésitera pas à vous rentrer dedans. Même si l'accident implique toujours les deux voitures. Comme il n'a jamais hésité à entreprendre un combat perdu d'avance. Il ira jusqu'au bout, quitte à tout perdre. Pour reprendre la saison prochaine. Un tel aveuglement est étonnant de la part de quelqu'un qui a fait de la négociation le fondement de sa société. Il ne faut jamais le défier. Il serait capable de casser en un jour ce qu'il a patiemment construit durant une décennie. Comme si une folie passagère s'était emparée de lui.

Je cherche encore la cause de ce comportement parfois suicidaire.

Est-ce la brutalité des saisons? Ou la tension politique qu'il vit depuis son arrivée en Amérique? Ou simplement ce feu latin qui l'habite?

76. Le pauvre

C'est l'acide Plume Latraverse qui m'a fait comprendre la situation dans un long et puissant poème où il tente de définir le pauvre québécois.

Les pauvres ont pas d'argent
Les pauvres sont malades tout l'temps
Les pauvres savent pas s'organiser
Sont toujours cassés

Pourquoi reprend-il de telles évidences? C'est qu'il s'agit d'une condition nouvelle. Il y a à peine trente ans, et peut-être moins, le pauvre n'existait pas, pour la simple raison qu'à part de rares spécimens, il ne montrait pas le bout de son nez rouge. On accusait l'alcool d'être à l'origine de sa mésaventure. Sur son front, on pouvait déceler la marque de la honte. Les familles étant nombreuses, la pauvreté gangrenait la société. Et quand l'État a voulu prendre le pauvre sous son aile en créant le service du Bien-être social, les gens ont refusé d'aller s'inscrire. Recevoir de l'argent sans travailler était impensable dans une culture qui exigeait d'être responsable, à tout moment, de sa vie. Ne pas vivre aux crochets d'un parent comme de l'État, tel était le credo de l'honnête homme. Le pauvre, aux yeux de la population, n'était pas mieux que l'alcoolique. Et même quand le taux de chômage a commencé à enfler démesurément, la morale chrétienne permettait de croire que le pauvre n'était qu'un paresseux. Un père de famille au chômage dans une petite ville devait raser les murs. On se moquait des enfants du pauvre qui ne portaient que du « vieux linge » (Plume). Et qui, pour échapper au regard à la fois méprisant et compatissant des braves gens, ont dû filer à Montréal pour se noyer dans la population.

Ils étaient au bas de l'échelle quand les immigrés sont arrivés massivement pour les remplacer. L'immigré a permis au pauvre de quitter le sous-sol pour accéder au rez-de-chaussée. Depuis deux décennies, une nouvelle catégorie de pauvres bat la chaussée : le jeune homme tatoué avec un chien de race. Il ne marche plus tête baissée, et sa voix ne tremble pas quand il vous demande de l'argent. Le nouveau pauvre effraie le bourgeois. Ah, j'ai dit un mot qui n'existe pas dans le vocabulaire social québécois. Et c'est pour garder une société sans classes, où personne n'est au-dessus de personne, que cela a pris au pauvre si longtemps pour sortir du placard.

77. Écho

Pour survivre politiquement au Québec, il faut garder ses sens en alerte, comme si on se trouvait dans une jungle. Et comme dans toute jungle, c'est l'ouïe le sens à développer. Pour entendre l'autre, il faut faire silence. On ne dit pas les choses directement ici, et cela, même si on entend souvent l'expression : « On va se dire les vraies affaires ». C'est simplement pour exprimer un désaccord. En réalité, tout se passe en souterrain. Les discussions publiques ne sont qu'une pâle reprise des vraies discussions en famille, durant la période des Fêtes. Quand on parle en public, la chose est déjà jugée en privé. Et l'argument logique n'impressionne pas toujours. Si vous exprimez une opinion et que vous n'entendez aucun écho, c'est qu'on ne la partage pas. Soyez attentif à cela. On ne discute avec quelqu'un que si on est sur la même longueur d'onde que lui. Un peu pour aplanir les quelques légères aspérités qui traînent. Et tout cela finit par un accord chaleureux. Si plus tard vous changez d'avis, attendez-vous à être vu comme un traître. Car tout est émotionnel et personnel. Vous n'avez pas changé d'avis : vous émettez un avis contre l'autre. C'est un désamour. Et le désamour politique se vit violemment. Tout cela se fait sans bruit. Et si vous n'y prêtez pas attention, vous ne saurez même pas que vous êtes banni. Si on vous aime malgré votre opinion politique (cela arrive), on évitera certains sujets avec vous.

78. L'avenir

Contrairement à ce qui se passe dans les pays pauvres, qui n'ont pas besoin de vivre à une pareille vitesse, les temps sont brouillés ici. Le passé peut se retrouver dans le futur, et le futur dans le passé. Ce qu'on appelle le futur antérieur. Comment cela se manifeste-t-il dans la réalité? D'abord par la disparition du présent. Le présent est si anticipé que quand il arrive on a l'impression de l'avoir déjà vécu. Du vieux. On n'est jamais dans le moment. On annonce constamment ce qui s'en vient, ce qui est contraire au mode de vie dans le tiers-monde, où le passé porte le présent sur ses épaules. Le public veut savoir ce qui se passera dans au moins cinq ans. C'est normal, quand on a une bonne espérance de vie et qu'on n'a pas connu la guerre ni l'instabilité politique. On voit le temps différemment. L'avenir ne traîne pas avec lui un cortège de malheurs collectifs et de douleurs individuelles. On peut respirer avant de s'enfoncer dans cette jungle, si imprévisible pour d'autres, qu'est l'avenir.

79. Le bonjour et le pain

Le Québec a cédé sur le pain, mais pas sur le bonjour. Dans les

années 70 et jusqu'à la fin des années 80, le Québec était encore chatouilleux sur le pain. Le Français le tenait là. Il n'avait qu'à glisser que c'est difficile de trouver un bon pain à Montréal pour que le Québécois sorte les griffes. Cela le blessait d'autant plus qu'il savait que c'était vrai. Le pain à Montréal était affreux. Sauf à certaines boulangeries françaises. Dès les années 90, Montréal a pris les choses en main. Et a ajouté au pain le fromage et le vin. On trouve aujourd'hui facilement toutes ces minuscules choses qui illuminent le quotidien des Européens. Presque chaque quartier possède une bonne boulangerie. Et une pâtisserie.

Sur le bonjour, on refuse de céder. On continue à dire bonjour tout le long de la journée. Pourquoi une telle résistance à ne pas diviser la journée en trois parties comme ailleurs : le matin, l'après-midi et le soir. Je crois qu'on pense, avec raison, que le jour dure 24 heures et que pour le découper en tranches, il faut commencer par dire bon matin, le matin; bon après-midi et bonsoir suivront plus naturellement. Or tout le monde ne veut pas adopter le *bon matin* qui rappelle trop une traduction littérale de *good morning*. De plus, cela suppose d'avoir à se rappeler un seul mot de passe pour la journée. Il faut déjà s'occuper de la météo, qui prend un large espace dans la conversation quotidienne.

Le vrai bonjour au Québec, c'est de reconnaître qu'il fait beau. « Il fait beau ce matin, vous ne trouvez pas? » Le visage de l'autre s'éclaire.

80. La star

La star se différencie au Québec d'ailleurs. C'est quelqu'un que le public a placé là-haut. Il peut le faire descendre à sa guise. Il ne faut pas que cette star donne l'impression que son talent y est pour quoi que ce soit. D'ailleurs, le mot qui revient, c'est la chance – « Je suis si chanceux ». Si la star se trouve au firmament, elle ne doit pas se croire au-dessus des autres pour autant. Il lui faut rester jusqu'au bout *la p'tite fille de Charlemagne*. Cela s'étend même à la politique, comme on l'a dit plus tôt : *le p'tit gars de Shawinigan ou de Baie-Comeau*. Toujours petit, car on hésite à frapper les petits. La modestie, cette valeur opposée à l'orgueil. L'orgueil nécessaire pour mener une telle résistance contre les tempêtes de la vie, et la modestie qui permet de se mettre à l'abri quand le vent souffle trop fort. La star doit faire rêver sans jamais se prendre pour une autre. Si on la complimente sur sa robe de princesse, elle doit répliquer que « c'est une vieille affaire achetée il y a des années ». C'est une forme de tauromachie, où tout est dans la manière d'éviter le taureau. Si jamais la star se fait pincer

en volant à l'étalage par exemple, elle n'a qu'à s'excuser avec des larmes sincères pour qu'on lui pardonne. Il y aura un bref moment de purgatoire, et après elle pourra revenir en force. Il arrive que sans qu'aucune faute ne soit commise, le public décide de se désintéresser de telle star. Alors celle-ci cherche encore, des années plus tard, la raison d'une telle indifférence. Elle se résume souvent à « on l'a assez vue ».

81. Joie printanière

Vous risquez d'être étonné de voir les gens bourgeonner, au printemps, comme s'ils étaient des arbres. On sort des chambres à coucher en même temps que les écureuils du parc. La neige est encore là, mais le printemps est déjà en nous. C'est que nous sommes pressés de changer de règne. On a dû épouser la psychologie de l'animal des bois pour survivre à l'hiver. Les pionniers avaient établi les codes de survie en regardant faire l'animal. On a longtemps porté sa peau sur nous. Et cela a eu une influence sur notre comportement. Mais là, on quitte le monde animal pour retrouver le règne végétal. Le vert triomphe de la glace. Plus tard, vers la fin du printemps, on finira par entrer dans la peau de l'humain – frémissante sous la caresse du vent chaud. Le corps revit. Tout ça ne te dit rien pour le moment, Mongo, car tu pourras vivre de trois à cinq ans sur ta réserve d'énergie venant de l'éternel été camerounais, mais la glace finira par te rattraper. En attendant, tu restes un animal prisé pour sa chaleur durant l'hiver. En ce moment mon obsession des saisons te fait rire sous ta cape, mais un jour tu sentiras ses ondulations sur ta peau et tout cet univers t'apparaîtra.

> Carnet noir : Dernièrement, à la télévision française, on m'a questionné à propos de mon rapport avec le Québec. On a un rapport avec quelqu'un qu'on croise souvent au café, ou avec un collègue de bureau, mais pas avec ce qui fait partie de nous. Après quarante ans de présence ici, je peux dire que le Québec s'est glissé sous ma peau. J'en parle du dedans aujourd'hui. La glace circule dans mes veines. J'y ai appris tant de choses. Tout d'abord, le sens du temps présent. En Haïti, je vivais dans un temps intemporel. Le temps prolongé de l'enfance, sous le regard attendri de ma grand-mère à Petit-Goâve, puis de ma mère à Port-au-Prince. Plus tard, ce furent des amis rencontrés par hasard qui m'ont permis de connaître les peintres dits primitifs, les écrivains affamés, les poètes aux ailes translucides, les marchandes de fruits et légumes, les chroniqueurs littéraires au chômage, les musiciens alcooliques, les philosophes, les rêveurs, les chiens qu'on croise la nuit et les jeunes comédiennes du Conservatoire, tout ce petit théâtre de poche qui m'aide, les nuits grises, à atteindre l'aube. Au Québec, ce fut le temps brutal de l'usine, mais aussi le temps des longues promenades nocturnes, des conversations interminables dans les cafés, de la découverte de

Nelligan et de Vigneault, des visites au musée en espérant croiser de jeunes femmes qui accepteraient de prendre un verre avec moi pour discuter plus longuement de Warhol, des voyages à New York ou à Miami, dans cette Amérique du Nord que j'ai d'abord découverte par ses écrivains au style qui alterne tendresse et violence. Enfin, le temps d'un voyage à Trois-Pistoles à la rencontre de l'ogre qui dialogue avec Kerouac, Melville, Joyce, Hugo et Nietzsche. Cet homme me semble une métaphore du Québec, en ce sens qu'il est à la fois l'être le plus borné et le plus ouvert que je connaisse. Borné dans sa vision du pays comme un enclos, ouvert parce que je ne connais personne d'autre qui ait tenté une telle aventure intellectuelle. De sa petite cabane du fond du Québec, il a noirci des milliers de pages pour rendre visite à ces écrivains disséminés partout dans le monde.

C'est le Québec, cher Mongo. Quand tu y voyageras, n'oublie pas qu'il est possible de croiser dans un village un être modeste qui rêve de pacifier le monde. Tu sauras ce qu'il en est quand il t'invitera à passer dans son laboratoire, dans la pièce d'à côté, pour te montrer comment il entend s'y prendre. Ici, les idées les plus abstraites sont souvent analysées sous un angle concret, réaliste. On finira par construire une machine antiguerre qui remplacera les palabres. Peut-être une machine pour parler à la place des puissants : les débats dureront jusqu'à des résultats satisfaisants. Et on t'expliquera cette invention durant toute la nuit. Va les voir, Mongo, ils sont là où tu n'imagines pas, dans les villages endormis sous la neige durant les longs mois d'hiver, ces fous de l'Ancien Testament qu'on aurait pu croiser dans la foule qui suivait Moïse vers la terre promise.

Diderot dans le parc

Je continuais ma lecture du *Neveu de Rameau*. Dans mon coin. Je retrouve Diderot toujours avec plaisir. Cette langue souple. Et ce que j'aime surtout chez lui : le sens des autres. Rude travailleur. L'encyclopédiste. Le pédagogue qui aime informer ses compatriotes. Mongo arrive.

— Ah, tu lis Diderot. Mon père l'adorait.

On se revoit dans vingt ans, Mongo, à ce petit parc où j'ai situé mon premier roman. On revient toujours, en Amérique, là où tout a commencé.

« La révolution ne sera pas télévisée »

C'est vers la fin de tous les discours qu'on parle généralement de l'avenir. C'est bien vrai que le crépuscule d'une époque annonce parfois l'aube d'une nouvelle vie. Et donc de nouvelles perspectives. Un large panorama s'ouvre alors devant nos yeux éblouis. Car l'avenir fait mieux d'être radieux, sinon les esprits deviennent chagrins. On veut tous un avenir meilleur pour ceux qui nous tiennent à cœur. Le problème, c'est qu'on ne parle pas ici en termes individuels, mais plutôt en termes collectifs. Ce qui veut dire qu'on ne contrôle pas forcément tous les paramètres. On peut conduire sa voiture entre les deux grandes lignes blanches et sans faire d'excès de vitesse, mais rien ne nous met à l'abri d'un chauffard ivre. Nous ne sommes pas seuls. Et aucun projet ne réussira si on ne tient pas compte de ceux qui partagent la vie publique avec nous.

Nous ne sommes pas seuls sur l'autoroute de la mort. Il arrive parfois que des millions de gens, simplement parce qu'ils sont en relation quotidienne depuis si longtemps, se lancent dans le même projet social. Et cela s'appelle une ville. Sinon c'est la jungle. Je parle ainsi parce qu'il est difficile, pour des gens de cultures si différentes, parfois opposées, même, de se croire dans la même ville, à défaut d'être dans la même vie. Il arrive même qu'ils ne soient pas dans le même siècle. Soit par caprice du calendrier (l'Occident et l'Orient ne vivent pas dans le même temps), ou simplement du fait que le progrès soit allé plus vite pour l'un que pour l'autre.

On voit des gens se croiser sans se voir dans les rues de Montréal. C'est qu'ils sont habités d'angoisses si différentes. Cette Irakienne songe à sa ville natale complètement détruite et à sa famille trouvée sous les décombres d'un immeuble. Cet Algérien est en route depuis si longtemps qu'il ne se souvient plus à quoi ressemble Alger. Cette Haïtienne écoute les nouvelles à la télé, le soir, le cœur palpitant d'apprendre soudain une nouvelle tragédie. Leur esprit est souvent ailleurs. Pourtant, ils doivent bien atterrir, un jour, à Montréal, là où se trouvent leur quotidien et leurs enfants. L'avenir de leurs enfants, ils le préparent en travaillant durement sous un climat souvent contraire à leur nature.

Ils sont arrivés ici parfois sans connaître personne, souvent sans

qualifications précises, sans aucune référence, et sans travail qui les attend. Avec simplement leur force de travail. Et cette énergie indomptable. Ce sont des funambules qui font leur numéro sans filet. Et ils se mettent au boulot, dès le lendemain de leur arrivée, bossant du matin au soir, sans jamais lever la tête vers la fenêtre. Ces saisons inconnues, sauf l'été si bref qui leur rappelait le pays natal. L'été est un pays en soi.

Ils se terrent alors dans les sous-sols des maisons de ces quartiers dits dangereux parce que simplement pauvres. Le but est de préparer un meilleur avenir à leurs enfants – ce vieux rêve que partagent tous les parents du monde. Ignorant qu'ils avaient pris le train qui allait dans le mauvais sens. Vers le garage. On oublie aujourd'hui ce qu'il a fallu de travail pour remettre dans la bonne direction ce maudit train. Même ceux qui ne savent pas lire croient que l'école est la seule porte de sortie pour leurs enfants.

Puis vint la révolte de cette même jeunesse. L'affrontement générationnel, normal dans d'autres classes plus aisées, est vécu ici comme une trahison. Au lieu d'être impressionnés par l'effort fourni par leurs parents, ces jeunes n'ont vu que les humiliations, les nuits de veille, les blessures. Et ils ont pris parti de mépriser ce mode de vie. Là où il y a de l'honnêteté, ils n'ont vu que de la soumission. Pour eux, ce n'était que des nègres s'échinant comme des esclaves. Ce qui est faux, car si l'esclave travaille pour son maître, eux ne travaillent que pour leurs enfants. Pour la grande majorité, c'est dans les usines que l'avenir de cette communauté a été pensé. Ces gens voulaient sortir du sous-sol pour arriver au rez-de-chaussée. Cela leur a coûté trente ans de labeur pour pouvoir monter un simple escalier.

Les murs tombés, ils se sont éparpillés dans la ville. Ce fut une seconde étape. Mais à trop travailler, on n'a pas vu s'effilocher le tissu familial. C'est l'absence ou la présence du père qui déterminera le comportement du fils. Le père travaillant trop, la mère perdant chaque jour de l'autorité, les enfants se retrouvent livrés à eux-mêmes. Les voilà cherchant des modèles dans ce qui est le pire de la culture américaine : ce rap dur qui compare les filles aux putains tout en faisant l'éloge de la violence. Cette minorité veut vivre hors la loi, une minorité qui, avec la complicité des médias gourmands de clichés, finit par discréditer la majorité.

Cela prendra une autre décennie pour rétablir la dignité d'une telle communauté. En attendant, les pères rasent les murs. Les mères se voilent la face. En réalité, cet effondrement des valeurs morales est universel. La guerre fait rage partout sur la planète. Les puissants n'hésitent pas à écraser les plus faibles en plein jour. On bombarde sans cesse des populations civiles sans prendre la peine de donner la

moindre explication. Les hommes d'État mentent effrontément à la face de leurs propres citoyens. Cela touche tout le monde. Il n'y a pas de partie saine et malsaine. Ou plutôt, ceux qui mènent une vie saine, simple, sans anicroche, n'intéressent visiblement pas les médias. On n'arrive toujours pas à captiver le spectateur avec l'histoire de ceux qui ne font pas d'histoires.

Malgré tout, on sent un mouvement de fond. Quelque chose a bougé. Quelque chose bouge depuis un moment. Cette majorité de jeunes, qui veulent une vie moins isolée du reste de la population, sont en train peut-être de réactiver le vieux corps social blessé. Le fond de l'air se purifie enfin. On dirait que se prépare une petite Révolution tranquille. On ne l'a pas remarqué tout de suite parce que, sous l'instigation de la presse, nous étions obnubilés par cette jeunesse en révolte. Une jeunesse qui a confondu la vie avec cette fiction délirante que la télé américaine nous déverse dessus 24 heures sur 24. Une culture où le gagnant, c'est celui qui a tué en lui toute sensibilité humaine. Une culture où la vulgarité s'érige en principe de vie. C'est cela qui nous a caché la forêt. C'est-à-dire la foule vibrante de jeunes qui veulent se faire une place honorable dans une ville qui est la leur. Et dans cette seule vie qu'ils connaîtront. Ils n'entendent pas se mettre hors la loi, parce que le territoire du hors-la-loi leur paraît trop restreint – une chambre de prison avec des barreaux aux fenêtres. Pour eux, le mythe du tueur qui croit que le monde se conquiert au bout d'un revolver a fait son temps. Le mythe du macho qui trouve son courage à pousser sa sœur à se prostituer est complètement dépassé.

Ce qui semble au goût du jour, c'est la jeune femme qui poursuit ses études malgré toutes les barricades s'érigeant devant elle. Ce qui captive, c'est ce jeune homme noir qui entre au palais de justice comme avocat et non comme prévenu. Ce qui est émouvant, c'est encore celui-là qui donne le bon exemple à son jeune frère.

Je me souviens de ce jeune boxeur rencontré un soir dans le métro. Je l'avais vu à la télévision affronter vaillamment un adversaire beaucoup plus costaud et plus expérimenté que lui. Comme je vantais son courage, il m'a regardé longuement avant de me confier : « Je me suis entraîné pour l'affronter. Je savais ce qui m'attendait. La personne vraiment courageuse, c'est ma mère. Quand il fait très froid et que je n'ai même pas le courage d'aller aux toilettes, je l'entends qui se lève pour aller travailler. Et je sais qu'elle aura à attendre l'autobus un bon moment. Et ça fait quarante ans qu'elle le fait. Voilà ce que j'appelle du courage ».

Où est la nouvelle génération? Comme elle est partout, on ne la voit pas. Elle ne fait pas parler d'elle. Justement parce qu'elle

travaille. On verra, un jour, les fruits de ce labeur. En attendant, ces jeunes gens se faufilent dans la population, s'infiltrent dans tous les espaces qu'on veut bien leur laisser, ouvrent de nouvelles perspectives. Pas encore tout en haut de l'échelle, mais déjà plus tout en bas. Ici, c'est leur société. C'est tout ce qu'ils savent de la vie. Et c'est aussi là qu'ils entendent faire leur vie. Ils sont déjà engagés dans la vie sociale et politique de ce pays. Ils voient des films, lisent les romans de jeunes écrivains qui partagent le même espace qu'eux, sans que ce soit la même couleur, vont au théâtre ou au concert, participent à la vie culturelle de leur société. Ils ne renient pas pour autant la culture de leurs parents. Ce pays qu'ils retrouvaient, en revenant de l'école, dès qu'ils franchissaient le seuil de la maison. Déjà l'odeur de la nourriture. La musique qui rythmait les fêtes familiales. La langue maternelle qui continuait son chemin hors du pays natal. Les langues voyagent. Les angoisses politiques de leurs parents. Ils n'ont qu'à fermer les yeux pour se retrouver à Port-au-Prince, à Alger, à Téhéran, à Shanghai, à Tunis, à Dakar, à Toulouse, à Milan, à Bagdad, à Budapest, à Casablanca, à Santiago, à Salvador de Bahia. Tout cela existe encore en eux. Le monde de l'enfance habite chacune de nos cellules. Il est impossible d'échapper à son enfance. C'est ce qui les aidera le jour où cette déprime sourde leur tombera dessus, faisant d'eux des orphelins identitaires. Alors du fond de la nuit polaire montera ce chant que leur mère fredonnait pour les endormir. Et c'est avec ce doux chant dans la tête qu'ils prendront l'escalier, sans bousculer personne sur leur chemin, qui mène aux étages supérieurs.

Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer, Montréal, VLB, 1985; Paris, Belfond, 1989; Paris, J'ai lu, 1990; Paris, Serpent à plumes, 1999; Montréal, Typo, 2002.

Éroshima, Montréal, VLB, 1987; Montréal, Typo, 1998.

L'Odeur du café, Montréal, VLB, 1991; Montréal, Typo, 1999; Paris, Serpent à plumes, 2001.

Le Goût des jeunes filles, Montréal, VLB, 1992; Nouvelle édition, Montréal, VLB, 2004; Paris, Grasset, 2005.

Cette Grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?, Montréal, VLB, 1993; Typo, 2000, nouvelle édition, Paris, Serpent à Plumes, 2002; Montréal, VLB, 2002.

Chronique de la dérive douce, Montréal, VLB, 1994; Nouvelle édition, Montréal, Boréal, 2012.

Pays sans chapeau, Outremont, Lanctôt, 1996; Paris, Serpent à plumes, 1999 et 2004.

La Chair du maître, Outremont, Lanctôt, 1997; Paris, Serpent à plumes, 2000.

Le Charme des après-midi sans fin, Outremont, Lanctôt, 1997, Paris, Le Serpent à plumes, 1998; Montréal, Boréal, 2010.

J'écris comme je vis. Entretien avec Bernard Magnier, Vénissieux, La passe du vent, 2000; Montréal, Lanctôt éditeur, 2000; Montréal, Boréal, 2010.

Le Cri des oiseaux fous, Outremont, Lanctôt, 2000; Paris, Serpent à plumes, 2000; Montréal, Boréal, 2010; Paris, Zulma, 2015.

Je suis fatigué, Vincennes, Les Librairies Initiales, 2000; Port-au-Prince, Mémoire, 2001; Outremont, Lanctôt, 2001.

Comment conquérir l'Amérique en une nuit, Lanctôt éditeur, 2004; Montréal, Boréal, 2010.

Les années 80 dans ma vieille Ford, Montréal, Mémoire d'encrier, 2005.

Vers le Sud, Montréal, Boréal, 2006; Paris, Grasset, 2006.

Je suis fou de Vava, Longueuil, La Bagnole, 2006.

Je suis un écrivain japonais, Montréal, Boréal, 2008; Paris, Grasset, 2009.

La fête des morts, Longueuil, La Bagnole, 2009.

L'énigme du retour, Paris, Grasset, 2009; Montréal, Boréal, 2009; Librairie générale française, 2010.

Tout bouge autour de moi, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010; Nouvelle édition, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011; Nouvelle édition, Paris, Grasset, 2011.

Un art de vivre par temps de catastrophe, Edmonton, University of Alberta Press, 2010.

L'art presque perdu de ne rien faire, Montréal, Boréal, 2011; Paris, Grasset, 2015.

Chronique de la dérive douce, Montréal, Boréal, 2012; Paris, Grasset, 2012.

Journal d'un écrivain en pyjama, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013; Paris, Grasset, 2013.

Le baiser mauve de Vava, Longueuil, La Bagnole, 2014; Haïti, Mémoire d'encrier, 2014.

L'odeur du café, Longueuil, La Bagnole, 2014.

Dany Laferrière à l'Académie française, Montréal, Boréal, 2015.

Dans la même collection

Les années 80 dans ma vieille Ford, Dany Laferrière

Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau

Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville

Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon

Une journée haïtienne, Thomas Spear, dir.

Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival

Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali, dir.

L'aveugle aux mille destins, Joe Jack

Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière

Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho

Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne

Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon

Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)

Méditations africaines, Felwine Sarr

Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée

Collier de débris, Gary Victor

Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière

Bonjour voisine, Marie Hélène Poitras (dir.)

Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt

Le vent des rives, Rachel Bouvet

Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade, Verly Dabel

Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem, Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)

DANY LAFERRIÈRE

TOUT CE QU'ON NE TE DIRA PAS, MONGO

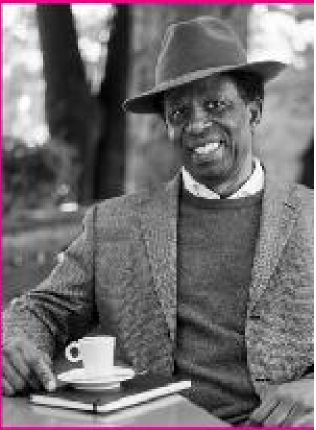
Un après-midi d'été, l'écrivain croise sur la rue Saint-Denis un jeune homme, Mongo, qui vient de débarquer à Montréal. Il lui rappelle cet autre jeune homme arrivé dans la même ville en 1976. Le même désarroi et la même détermination.

Mongo demande : comment faire pour s'insérer dans cette nouvelle société ? Ils entrent dans un café et la conversation débute comme dans un roman de Diderot.

C'est ce ton léger et grave que le lecteur reconnaît dès le début d'un livre de Laferrière.

« Tout nouveau-né est un immigré qui doit apprendre pour survivre les codes sociaux. Une société ne livre ses mystères qu'à ceux qui cherchent à la comprendre, et personne n'échappe à cette règle implacable, qu'on soit du pays ou non. »

Au jeune Mongo, Laferrière raconte quarante années de vie. Une longue lettre d'amour au Québec.



Écrivain, membre de l'Académie française,
Prix Médicis en 2009 pour le roman
L'énigme du retour, Dany Laferrière
est l'auteur d'une œuvre remarquable,
traduite dans le monde entier.
Il a publié chez Mémoire d'encrier
Les années 80 dans ma vieille Ford (2005),
Tout bouge autour de moi (2011) et
Journal d'un écrivain en pyjama (2013).

MÉMOIRE D'ENCRIER .com